ŒUVRES

DE

SAINT ALPHONSE-MARIE

DE LIGUORI

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY, breveté.

ŒUVRES

DE

SAINT ALPHONSE-MARIE

DE LIGUORI

ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Traduites de l'italien et mises en ordre

PAR

MM. LES ABBÉS VIDAL, DELALLE ET BOUSQUET

Nouvelle édition, revue et corrigée

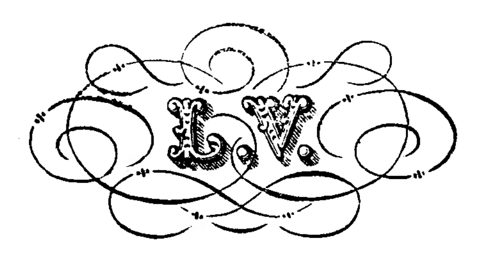
PAR

M. l'abbé A.-C. PELTIER

Chanoine honoraire de Reims et de Saint-Denis de la Réunion.

TOME ONZIÈME DES ŒUVRES

PREMIER DE LA PARTIE ASCÉTIQUE



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, RUE DELAMBRE, 13

1879

LA VOIE DU SALUT

PRÉFACE

DE LA PREMIERE ÉDITION

Ce livre, que nous plaçons en tête de la collection du Bienheureux Alphonse de Liguori, a déjà paru en français, il y a deux ans (1840), traduit par un des membres de notre association. Son titre et son objet le mettent naturellement à la place que nous lui donnons.

On trouvera dans ce livre un profond sentiment des choses de Dieu, joint à une simplicité toute évangélique. Point de phrases; de nombreuses redites, un abandon paternel, une doctrine à la portée de tous ; voilà ce que le lecteur chrétien saura apprécier. Il n'est peut-être pas de livre qui gagnât davantage à être popularisé ; mais, nous le répétons, il faut le lire avec une simplicité pareille à celle avec laquelle il a été écrit.

Généralement parlant, dans ses écrits ascétiques, la chose dont s'embarrassait le moins Alphonse de Liguori, était la qualité d'auteur et les conséquences qu'elle emporte d'ordinaire. Il écrivait comme il priait, comme il parlait, comme

il sentait; plein d'amour du salut des hommes, mais cependant comme s'il n'avait eu que Dieu pour témoin et pour juge.

De là cet abandon, ces redites qui fatiguent les uns, tandis qu'elles édifient les autres, en leur montrant à découvert une belle âme que les prétentions mondaines n'ont point violentée, une âme qui ne cache rien, qui ne se façonne point; car il est sûr que notre cœur, quelles que soient les passions, bonnes ou mauvaises, qui le dominent, notre cœur est fort sujet aux redites. Ecoutez-vous vous-même, et vous verrez, et vous entendrez.

Or, il fait bon écouter les saints, recueillir les sons si purs et si pleins que rendent ces belles âmes si harmonieuses. Malheur à celui qui ne sent pas cela, et qui veut que, pour parler devant lui, les saints empruntent des grâces humaines, faussent le naturel de la sainteté, en un mot, posent devant eux comme des hommes de la terre, eux qui sont des hommes du ciel!

PROTESTATION DE L'AUTEUR

En exécution des décrets d'Urbain VIII, je déclare que je n'entends donner qu'une autorité purement humaine aux miracles, aux révélations et aux faits de tout autre genre dont j'ai pu parler dans le courant de ce livre. Je déclare en outre que, lorsque j'ai qualifié quelque personnage du titre de *Saint* ou de *Bienheureux*, je n'ai pas prétendu le lui maintenir, si, d'après l'opinion le plus généralement reçue, on ne le regarde pas comme tel; j'exempte toutefois les cas déjà approuvés par le Saint-Siége.

LA VOIE DU SALUT

OU

MÉDITATIONS A FAIRE EN TOUT TEMPS DE L'ANNÉE

POUR ACQUÉRIR LE SALUT ÉTERNEL

Ire MÉDITATION

DU SALUT ÉTERNEL.

L'affaire de notre salut éternel emporte pour nous tout le reste ; car de cette affaire dépend tout notre bonheur, ou tout notre malheur à jamais. Cette affaire doit avoir pour terme l'éternité, c'est-à-dire, ou de nous sauver, ou de nous perdre pour toujours, une éternité de jouissances, ou une éternité de supplices ; une vie ou toujours heureuse, ou toujours malheureuse.

O mon Dieu ! qu'arrivera-t-il de moi ? Me sauverai-je, ou me damnerai-je ? Il peut se faire que je me sauve, comme il peut se faire que je me damne. Or, si ma perte est en jeu, pourquoi ne pas me résoudre à embrasser une vie qui m'assurerait la vie éternelle ? Mon Dieu, vous êtes mort pour me sauver ; et moi, je me suis tant de fois perdu en vous perdant, ô bien infini ! Ne permettez pas que je m'expose à vous perdre de nouveau.

Gagner un procès, acquérir des domaines, ce sont là de grandes affaires au jugement des hommes ; mais peut-on appeler grand ce qui finit avec le temps ? Un jour tous les biens

de ce monde finiront pour nous ; ou nous les quitterons, ou ils nous quitteront eux-mêmes. Il ne faut donc appeler grande que l'affaire de laquelle dépend notre bonheur ou notre malheur éternel.

O Jésus ! ô mon Sauveur ! ne me chassez pas de devant votre face comme je le mériterais. Je suis pécheur, il est vrai ; mais je regrette de tout mon cœur de vous avoir offensé, vous la bonté infinie. J'ai fait mépris de vous par le passé ; mais aujourd'hui je m'attache à vous par-dessus toutes choses. Désormais vous serez mon unique bien, mon unique amour. Ayez pitié d'un pécheur que le repentir amène à vos pieds, et qui demande à vous aimer. Oui, je vous ai offensé à l'excès ; mais je veux vous aimer sans bornes. Que serais-je devenu, si vous m'aviez envoyé la mort quand j'étais dans votre disgrâce ? Puisque vous avez eu, Seigneur, tant de bonté pour moi, donnez-moi maintenant la force de faire de moi un saint.

Ranimons notre foi sur la vérité d'un enfer et d'un paradis éternels ; l'un ou l'autre sera notre partage. Ah ! mon Dieu, sachant bien qu'en me laissant aller au péché, je me condamnais moi même à une éternité de supplices, comment ai-je pu si souvent pécher et perdre votre disgrâce ? Sachant que vous êtes mon Dieu et mon Rédempteur, comment, pour un misérable plaisir, ai-je pu si souvent m'éloigner de vous ? J'en suis désolé, Seigneur, plus que de tous les autres maux ; je me repens de vous avoir ainsi méprisé. Maintenant je vous aime par-dessus tout ce qu'il peut y avoir d'aimable, et désormais je veux tout perdre plutôt que votre grâce. Donnez-moi la force de vous être fidèle ; et vous, Marie, mon espérance, prêtez-moi votre secours.

II[e] MÉDITATION

LE PÉCHÉ DÉSHONORE DIEU.

I. *En enfreignant la loi, vous déshonorez Dieu* [1] Le pécheur, quand il délibère s'il donnera ou s'il refusera son consentement au péché, prend, pour ainsi dire, en main la balance, et examine froidement lequel vaut le mieux de la grâce de son Dieu, ou d'un vif intérêt, d'un coupable plaisir, d'une aveugle vengeance. S'il consent à la tentation, que fait-il ? Il déclare que ce misérable plaisir vaut plus que la grâce de son Dieu. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que je vous ai tant de fois déshonoré en préférant à vous mes honteux penchants.

II. C'est de cette injure que se plaint le Seigneur en ces termes : « On déserte mon culte pour un peu d'orge et pour un morceau de pain [2] » Si le pécheur échangeait son Dieu pour un trésor de pierres précieuses, pour la possession d'un royaume, ce serait certes un ~~plus~~ grand mal, puisque Dieu vaut infiniment plus que tous les trésors et les royaumes de la terre ; mais il le perd pour bien moins que tout cela : il le donne pour une fumée, pour un peu de terre, pour un plaisir empoisonné qui à peine goûté s'évanouit. O mon Dieu ! comment ai-je pu tant de fois vous préférer des choses aussi viles, à vous qui m'avez tant aimé ? Mais voyez aussi, ô mon Rédempteur ! que maintenant je vous aime par-dessus tout, et que, parce que je vous aime, j'éprouve plus de regret de vous avoir perdu, que si j'avais perdu tous mes biens, et même la vie. Par pitié, pardonnez-moi ; je ne veux plus me voir en votre disgrâce. Faites-moi plutôt mourir, que de permettre que je puisse de nouveau vous offenser.

III. *O Dieu ! qui est semblable à vous* [3]? Quel bien peut-on

[1] « Per prævaricationem legis Deum inhonoras. » (*Rom.* v, 23.)
[2] « Violabant me propter hordeum et fragmen panis. » (*Ezech.*, XIII, 19.)
[3] Psalm. XXXIV, 10.

vous comparer, à vous, bien infini? Comment ai-je pu vous tourner le dos pour m'attacher à de si vils objets que m'offrait le péché? Toute mon espérance, ô mon Jésus! est dans votre sang précieux! Vous avez promis d'exaucer quiconque s'adresse à vous. Je ne vous demande pas les biens de la terre; j'implore seulement le pardon de toutes mes offenses, que je déteste plus que tous les maux. Je vous demande la persévérance dans votre grâce jusqu'à la mort. Je vous demande le don de votre saint amour; mon âme s'est éprise de votre bonté. Exaucez mes vœux, Seigneur! Faites que je vous aime toujours en cette vie et en l'autre; après cela, faites de moi ce qu'il vous plaira. Mon Dieu, mon unique bien, que je ne vous perde plus! Marie, mère de mon Dieu, exaucez-moi encore, obtenez que je sois toujours à mon Dieu, et que mon Dieu soit toujours à moi.

IIIe MÉDITATION

PATIENCE AVEC LAQUELLE DIEU ATTEND LE PÉCHEUR.

I. Y a-t-il quelqu'un au monde qui use d'une aussi grande patience avec ses semblables que Dieu daigne le faire avec nous, ses créatures, lorsqu'après tant d'offenses il nous supporte et nous attend à pénitence? O mon Dieu! si j'eusse fait à un de mes frères, ou même à mon père, les injures que je vous ai faites, depuis combien de temps ne m'eût-il pas banni de sa présence? Ayez pitié de moi, Père des miséricordes, et ne me rejetez pas de devant votre face [1].

II. Le Sage dit en parlant au Seigneur: « Vous avez pitié de « tous, parce que vous pouvez tout; vous dissimulez les péchés « des hommes pour leur donner le temps de faire pénitence [2]. » Les hommes dissimulent les injures qu'ils reçoivent, ou parce

[1] « Ne projicias me a facie tua. » (*Psal.* L. 13.)

[2] « Misereris omnium, quia omnia potes, et dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam. (*Sap.*, IX, 24.)

qu'ils sont chrétiens, et savent que ce n'est point à eux de punir ceux qui les offensent, ou parce que, dans leur impuissance, ils n'ont pas la force de se venger. Mais vous, ô mon Dieu ! il ne tient qu'à vous de venger votre infinie majesté. Pour peu que vous le vouliez, vous le pouvez ; et cependant vous attendez. Les hommes vous méprisent ; ils vous font des promesses, après quoi ils vous trahissent, et l'on dirait que vous feignez de ne pas voir, comme si vous vous mettiez peu en peine de votre honneur. C'est ainsi, Seigneur, que vous vous êtes conduit à mon égard. Mon Dieu, bonté infinie, je ne veux plus vous outrager ; je ne veux plus vous contraindre à me châtier. Voudrais-je donc attendre que vous m'eussiez abandonné et condamné à l'enfer ? Je déplore, ô mon souverain bien ! tous les dégoûts que je vous ai donnés. Que ne suis-je tombé mort avant de vous offenser pour la première fois ! Vous êtes mon Seigneur, vous m'avez créé, m'avez racheté au prix de votre mort, vous seul méritez d'être aimé, et c'est vous seul que je veux aimer.

III. O mon âme ! comment as-tu pu être aussi ingrate et aussi téméraire à l'égard de ton Dieu ? Tandis que tu l'offensais, il pouvait te frapper de mort subite, et t'envoyer en enfer ; et il t'a attendue. Au lieu de te punir, il t'a conservé la vie, il t'a comblée de biens. Et toi, loin de l'en remercier, loin d'aimer une si grande bonté, tu continuais à l'offenser Ah ! Seigneur, puisque vous m'avez attendu avec tant de miséricorde, je vous en rends grâces, je me repens de vous avoir offensé, et je vous aime. A cette heure, je devrais être dans l'abîme éternel, sans pouvoir plus me repentir, ni jamais plus vous aimer. Puisqu'il m'est encore donné de le faire, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé, vous bonté infinie, et je vous aime par-dessus toutes choses, je vous aime plus que moi-même. Pardonnez-moi, et faites qu'à l'avenir je n'aime personne autre que vous, qui m'avez tant aimé. Que je ne vive plus que pour vous, ô mon Rédempteur, vous qui êtes mort pour moi. J'attends tout des mérites de votre passion.

O Mère de Dieu ! ô Marie ! aidez-moi de votre intercession.

IVe MÉDITATION

IL FAUT MOURIR.

I. *Il faut mourir,* parole terrible ! *Il faut mourir,* la sentence en est portée. *Il est arrêté que tous les hommes mourront une fois* [1]. Vous êtes homme, vous devez donc mourir. Saint Cyprien dit quelque part, que chacun de nous naît portant à son cou le nœud qui doit l'étrangler, et que d'heure en heure ce nœud se resserre davantage. Insensé celui qui voudrait se flatter qu'il ne mourra pas. Il n'est pas de pauvre qui ne puisse se flatter de devenir riche, ni de vassal qui ne puisse aspirer à devenir roi ; mais d'éviter la mort, qui peut raisonnablement se le promettre ? L'un meurt jeune, l'autre meurt vieux ; mais enfin tous deux descendent dans la tombe. Je dois donc aussi mourir un jour, et entrer dans l'éternité. Mais quelle éternité ? heureuse ? malheureuse ? Jésus, mon Rédempteur, sauvez-moi !

II. De tous ceux qui vivaient sur cette terre au commencement du siècle dernier, pas un n'existe aujourd'hui. Les plus grands et, les plus célèbres princes de ce monde ont quitté la terre ; à peine reste-t-il d'eux un souvenir, et quelques ossements décharnés au fond d'un sépulcre. O mon Dieu ! faites-moi bien comprendre la folie de ceux qui aiment les biens d'ici-bas, et qui, dans leur aveuglement, les préfèrent à vous. Je sens, hélas ! que cette folie est encore la mienne ; je vous rends grâces de ce que vous me la faites connaître.

III. Dans cent ans au plus, mon cher lecteur, ni vous qui lisez ce livre, ni moi qui l'écris, nous ne serons plus sur cette terre ; tous nous serons rendus dans la demeure de l'éternité. Il viendra un jour, une heure, un moment qui sera le dernier pour vous et pour moi ; cette heure, ce moment, Dieu les a déjà fixés. Comment donc pouvons-nous penser à autre chose

[1] « Statutum est hominibus semel mori. » (*Hebr.*, IX, 27.)

qu'à aimer ce Dieu qui nous jugera alors? Hélas! quelle sera ma mort? O mon Jésus! ô mon juge! que sera-ce de moi, quand il me faudra comparaître devant vous, et vous rendre compte de toute ma vie? Pardonnez-moi, miséricorde infinie, avant que je sois arrivé à cet instant qui décidera de mon sort éternel. Je me repens, ô mon souverain bien, du mépris que j'ai fait de vous. Jusqu'ici j'ai négligé de vous aimer; mais maintenant je vous aime de toute mon âme. Donnez-moi la sainte persévérance. Refuge des pécheurs, ô Marie! ayez pitié de moi!

Ve MÉDITATION

A LA MORT TOUT NOUS ÉCHAPPE.

I. « Le jour de la perdition approche [1]. » Le moment de la mort est appelé dans l'Ecriture le jour de *la perdition*, parce qu'en ce jour l'homme perd tout ce qu'il a acquis durant sa vie, honneurs, amis, richesses, royaumes et seigneuries. A quoi servirait donc d'acquérir la terre entière, si à la mort il faut tout laisser? Tout reste là, sur le lit du moribond. « Y a-t-il un roi, » disait saint Ignace à saint François-Xavier au moment où il le gagna à Dieu, « y a-t-il un seul roi qui ait jamais emporté dans l'autre monde une seule frange de pourpre en signe de sa puissance? Y a-t-il un riche qui ait pu en mourant conserver seulement une pièce de monnaie, ou un esclave pour le servir? » A la mort, on laisse tout. L'âme entre seule dans l'éternité, elle n'y est accompagnée que de ses œuvres.

Malheureux que je suis! Où sont les œuvres que j'aie faites et qui puissent m'accompagner pour l'éternité bienheureuse? Hélas! je n'en vois point d'autres que celles qui me font mériter l'enfer.

II. Les hommes viennent au monde dans des conditions iné-

[1] « Juxta est dies perditionis. » (*Deut.*, XXXII, 35.)

gales ; l'un naît riche, l'autre pauvre ; celui-ci noble, celui-là plébéien. Mais quand il s'agit d'en sortir, la mort est égale pour tous. Entrez dans un cimetière, et voyez si parmi tant de cadavres vous pouvez distinguer qui fut maître, qui fut esclave, qui fut roi, qui fut sujet. *La mort*, comme dit Horace, *égale le sceptre au hoyau* [1]. Que les autres, ô mon Dieu ! courent, s'ils le veulent, après toutes les fortunes de ce monde ; ma fortune à moi, ce sera votre grâce. Vous seul devez être mon unique bien en cette vie et en l'autre.

III. Tout ce qui est sur cette terre doit finir. Les grandeurs finiront, les misères finiront ; honneurs, ignominies, plaisirs, souffrances, tout aura un terme. Heureux est, au moment de la mort, non celui qui s'est vu comblé de richesses, de distinctions et de voluptés, mais celui qui a supporté avec patience la pauvreté, les mépris et les peines. Alors les consolations ne peuvent venir des biens de la terre qu'on possède, mais uniquement de ce que l'on a fait et souffert pour Dieu. Détachez-moi de ce monde, ô mon Jésus ! avant que la mort ne m'en détache ! Aidez-moi de votre grâce ; vous savez combien je suis faible. Ne permettez pas que je vous sois désormais infidèle, comme je l'ai été par le passé. Je me repens, Seigneur, de vous avoir tant de fois méprisé. Maintenant je vous aime plus que tous les biens, et je veux perdre mille fois la vie plutôt que votre grâce. Cependant l'ennemi de mon salut ne cesse de m'assaillir ; par pitié, ne m'abandonnez pas ; ne souffrez plus que je me sépare de votre amour. O mon espérance, ô Marie ! obtenez-moi la sainte persévérance.

[1] Sceptra ligonibus æquat.

VIe MÉDITATION

LA GRANDE PENSÉE DE L'ÉTERNITÉ.

I. S. Augustin appelait la pensée de l'éternité *la grande pensée*. C'est cette pensée qui a envoyé tant de solitaires peupler les déserts, qui a captivé dans le cloître tant de religieux, jusqu'à des rois et des reines ; qui a encouragé tant de martyrs à finir leur vie dans les tourments. Ils voulaient acquérir l'éternité bienheureuse du paradis, éviter l'éternité malheureuse de l'enfer. Le vénérable Jean d'Avila convertit une dame avec ces deux seules paroles : « Madame, dit-il, pensez toujours à ces deux mots : TOUJOURS, JAMAIS. » Un religieux s'enferma dans un tombeau pour penser continuellement à l'éternité ; et là, sans cesse il faisait entendre cette exclamation : *Eternité ! éternité !* O mon Dieu ! que de fois j'ai mérité l'éternité de l'enfer ! Donnez-moi la douleur de mes péchés ; ayez pitié de moi.

II. Le même père d'Avila disait que quiconque croit à l'éternité et ne travaille pas à devenir saint, mérite d'être renfermé avec les fous. Quand un homme se bâtit une maison, il s'étudie à la rendre saine, belle et commode, et il dit : Je me donne cette peine, parce que je dois demeurer dans cette maison toute ma vie. Et quand il s'agit de la maison de l'éternité, c'est à peine si l'on s'en occupe ! Quand nous serons arrivés à l'éternité, il ne s'agira plus de demeurer dans une maison plus ou moins commode, plus ou moins aérée, mais d'habiter ou un palais de délices, ou un abîme de tourments. Et pour combien de temps? Non pour quarante ans, non pour cinquante ans, mais pour toujours, tant que Dieu sera Dieu. Les saints ont cru ne faire que peu pour obtenir leur salut en passant leur vie entière dans la pénitence, la prière et les bonnes œuvres ; et nous, que faisons-nous? O mon Dieu ! déjà tant d'années passées, déjà la mort tout proche, et jusqu'à présent que se trouve-t-il que j'aie fait pour vous ? Eclairez-moi

de votre lumière, et donnez-moi la force de vous consacrer au moins les jours qui me restent. C'est assez vous avoir offensé, je ne veux plus que vous aimer.

III. *Opérez votre salut avec crainte et tremblement*[1]. Pour se sauver, il faut trembler à la vue du danger de se perdre, et redouter non pas tant l'enfer, que le péché, qui seul peut conduire à l'enfer. Quiconque redoute le péché, fuit les occasions dangereuses, se recommande fréquemment à Dieu, prend les moyens de se conserver en grâce. Celui qui agit ainsi se sauve ; autrement le salut est moralement impossible. Ecoutons ce que dit saint Bernard : *Quand il s'agit d'assurer une éternité, on ne saurait chercher trop de sécurité*[2]. O mon Rédempteur ! ma sécurité, c'est votre sang. Mes péchés m'avaient perdu ; vous m'avez offert le pardon, si je me repens de les avoir commis. Je me repens donc de tout mon cœur d'avoir offensé votre infinie bonté. Je vous aime, ô mon souverain bien ! plus que tous les biens. Je vois que vous voulez me sauver : je le veux aussi pour vous aimer éternellement. Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

VII[e] MÉDITATION

DE LA MORT DE JÉSUS-CHRIST

I. Comment croire que le Créateur ait bien voulu mourir pour les hommes, pour ses créatures ? Cependant il nous faut bien le croire, puisque la foi nous l'enseigne ainsi. C'est ce que le concile de Nicée nous ordonne de confesser dans son symbole : « Je crois en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils « de Dieu, lequel, pour nous autres hommes, et pour notre « salut, s'est incarné, a été crucifié, a souffert et a été ense-

[1] « Cum metu et tremore vestram salutem operamini. » (*Philip.*, II, 12.)
[2] « Nulla nimia securitas, ubi periclitatur æternitas. »

«veli[1].» O Dieu d'amour ! s'il est vrai que vous soyez mort pour l'amour des hommes, serait-il possible que parmi les hommes il s'en trouvât un seul qui, tout en croyant ce mystère, n'aimât pas un Dieu si aimant ? Hélas ! Seigneur, je suis pourtant un de ces ingrats ; non-seulement je ne vous ai point aimé, mais mille fois, pour de vains et perfides plaisirs, j'ai renoncé à votre grâce et à votre amour.

II. Vous êtes mort pour moi, ô mon Seigneur et mon Dieu ! Comment ai-je donc pu, malgré cela, vous méconnaître et vous tourner le dos ? Mais, ô mon Sauveur, c'est pour sauver ce qui était perdu que vous êtes venu sur la terre[2] ; mon ingratitude ne peut donc me priver de l'espérance du pardon. Oui, mon Jésus, j'espère que vous me pardonnerez toutes les injures que je vous ai faites, et je l'espère précisément à cause de cette mort que vous avez soufferte pour moi sur le Calvaire. Puissé-je mourir de douleur, mourir d'amour toutes les fois que je pense aux offenses que je vous ai faites et à l'amour que vous avez eu pour moi ! Dites-moi, Seigneur, ce que je dois faire dorénavant en réparation de mon ingratitude. Veuillez me rappeler sans cesse la mort cruelle que vous, ô mon Dieu ! avez voulu endurer pour moi, afin que je vous aime, et que je ne vous offense plus.

III. Un Dieu est mort pour moi, et moi je pourrais aimer autre chose que Dieu ? Non, mon Jésus, je ne veux rien aimer que vous. Votre amour a été jusqu'à l'excès ; vous ne pouviez faire davantage pour m'obliger à vous donner mon cœur Mes péchés vous ont contraint de me chasser de devant votre face, mais je vois que vous ne m'avez pas encore abandonné ; je vois que vous avez encore pour moi des regards d'affection ; je sens que vous m'appelez toujours à vous aimer. Je ne veux plus vous résister. Je vous aime, ô mon souverain bien ! je vous aime, ô Dieu digne d'un amour infini ! je vous aime, ô Dieu qui êtes mort pour moi ! Faites que j'abandonne tout,

[1] « Credo in unum Dominum Jesum Christum, qui propter nos homines et propter nostram salutem, crucifixus pro nobis, passus et sepultus est. »

[2] « Venit filius hominis salvum facere quod parierat. » (*Luc.*, XIX, 10.)

que j'oublie tout pour ne songer qu'à vous aimer, qu'à vous contenter, mon Rédempteur, mon amour, mon tout. O Marie! mon espérance, recommandez-moi à votre Fils.

VIII[e] MÉDITATION

DE L'ABUS DE LA MISÉRICORDE DE DIEU.

I. Il est deux moyens dont se sert le démon pour séduire l'homme et pour le perdre. Après le péché, il le tente de désespoir en lui représentant la rigueur de la justice divine; avant le péché, il l'encourage à offenser Dieu par la pensée de la divine miséricorde. Ce dernier moyen de séduction perd beaucoup plus d'âmes encore que le premier. *Dieu est miséricordieux*; telle est la réponse des pécheurs obstinés, quand on leur parle de conversion. Dieu est miséricordieux, mais, comme l'a dit la divine Mère dans son cantique, *sa miséricorde est pour ceux qui le craignent*[1]. Le Seigneur use de miséricorde envers ceux qui craignent de l'offenser, et non à l'égard de ceux qui se servent de ses miséricordes pour l'outrager davantage. Je vous remercie, Seigneur, de la lumière que vous m'avez donnée pour connaître la grande patience dont vous avez usé envers moi; car, hélas! je suis un de ceux qui se sont prévalus de votre bonté pour multiplier leurs offenses envers vous.

II. Dieu est miséricordieux : sans doute, mais il est juste. Les pécheurs voudraient qu'il fût miséricordieux, sans être juste : cela ne se peut; car si Dieu pardonnait toujours et ne punissait jamais, il manquerait d'équité. C'est pour cela que le Père d'Avila disait que la patience de Dieu à souffrir qu'on se prévalût de sa bonté pour l'outrager davantage, ne serait pas bonté, mais manque de justice. Il doit punir l'ingratitude :

[1] « Misericordia ejus timentibus eum. »

après l'avoir supportée jusqu'à un certain degré, il doit l'abandonner au châtiment. Ce châtiment, Seigneur, je ne l'ai point encore éprouvé ; autrement, je serais déjà dans les enfers, ou tout au moins plongé dans l'endurcissement. Mais non, je veux changer de vie, je ne veux plus vous offenser. Si j'ai eu le malheur de le faire par le passé, je le déplore de toute mon âme. A l'avenir, je veux vous aimer, et vous aimer plus que tous les autres, car vous avez usé à mon égard d'une patience dont vous n'avez pas usé envers les autres.

III. « On ne se moque pas de Dieu[1]. » Cependant ce serait se moquer de Dieu, que de vouloir continuer toujours à l'offenser, et prétendre ensuite jouir de lui dans le Paradis. L'homme récoltera ce qu'il aura semé[2]. Qui sème les bonnes œuvres, recueille des récompenses ; qui sème le péché, recueille le châtiment. L'espérance de ceux qui péchent parce que Dieu pardonne, est en abomination devant Dieu, est-il dit dans le livre de Job[3]. C'est cette coupable espérance qui provoque les châtiments de Dieu, de même qu'un maître se verrait contraint de châtier son esclave, si celui-ci s'obstinait à lui manquer, parce qu'il le saurait bon. C'est pourtant là ce que j'ai fait, ô bon Jésus ! C'est parce que vous êtes bon, que je n'ai tenu aucun compte de vos commandements. J'ai fait le mal, je le confesse, je déteste toutes les offenses que j'ai commises contre vous. Désormais je vous aimerai plus que moi-même : je ne veux plus vous déplaire. Quel malheur pour moi, si j'allais encore vous irriter par le péché mortel ! Ne le permettez pas, Seigneur, faites-moi plutôt mourir. O Marie ! vous êtes la mère de la persévérance, venez à mon aide.

[1] « Deus non irridetur. » (*Gal.*, VI, 7.)
[2] « Quæ seminaverit homo, hæc et metet. » (*Ibid.*)
[3] « Spes illorum abominatio. » (*Job*, XI, 20.)

IX[e] MÉDITATION

NOTRE VIE EST UN SONGE DE COURTE DURÉE.

I. David dit que le bonheur de la vie présente est comme le songe d'un homme qui s'éveille [1]. C'est ainsi qu'apparaissent aux pauvres mondains, au moment de la mort, les grandeurs et les honneurs de ce monde ; cette fortune dont ils s'imaginaient jouir s'évanouit pour eux comme le ferait un rêve au moment du réveil. Il était donc sage, cet homme désabusé, qui écrivit ces paroles sur une tête de mort : Tout paraît méprisable à quiconque pense à toi [2]. En effet, quiconque songe à la mort estime les biens de cette vie ce qu'ils sont, vils et passagers. Il ne saurait placer sur la terre ses affections, celui qui pense qu'il faudra bientôt la quitter. O mon Dieu ! que de fois, pour ces misérables biens de la terre, j'ai méprisé votre grâce ! Désormais je ne veux plus penser qu'à vous servir et à vous aimer : assistez-moi de votre secours.

II. Ainsi donc finissent les grandeurs et les couronnes de la terre ! Telles furent les paroles de saint François de Borgia, à la reconnaissance du corps de l'impératrice Isabelle, morte dans la fleur de la jeunesse. Cette pensée lui fit prendre la résolution de quitter le monde pour se donner à Dieu. *Je veux*, dit-il, *servir un maître qui ne puisse me manquer*. Il faut se détacher des biens présents, avant que la mort nous en détache. Quelle folie de sacrifier son âme aux misérables biens de cette terre, qu'il faudra quitter, quand on nous dira : *Partez de ce monde, âme chrétienne* [3] ! O mon Jésus ! si je vous avais toujours aimé ! Que me revient-il de tant d'offenses que je vous ai faites? Que dois-je faire, dites-le-moi, pour réparer une vie si désordonnée ? Je suis prêt à tout. Acceptez l'amour

[1] « Velut somnium surgentium. » (*Ps.* LII, 20.)
[2] « Cogitanti vilescunt omnia. »
[3] « Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo. »

d'un pécheur repentant, qui vous aime plus que lui-même, et implore votre pitié.

III. Pensez que vous ne serez pas toujours en ce monde. Ce pays que vous habitez, il faudra l'abandonner un jour; cette maison où vous demeurez, un jour il en faudra sortir pour n'y plus rentrer. Beaucoup, avant vous, ont logé dans cette chambre où vous lisez en ce moment, ont couché dans ce lit où vous dormez : où sont-ils maintenant? Ils sont dans l'éternité. Le même sort vous attend. Faites-moi sentir, ô mon Dieu! toute l'injustice dont je me suis rendu coupable à votre égard, en vous fuyant, vous, mon bien infini; accordez-moi de pleurer, comme je le dois, mon ingratitude. Oh! si j'étais mort auparavant, et que je ne vous eusse jamais offensé! Accordez-moi de ne plus vivre indifférent à l'amour que vous avez eu pour moi. Aimable Rédempteur, je vous aime par-dessus toutes choses, et je veux vous aimer autant que je le pourrai, durant tout le reste de ma vie. Accordez à ma faiblesse le secours de votre grâce; et vous, Mère de Dieu, ô Marie! aidez-moi de votre intercession.

Xe MÉDITATION.

LE PÉCHÉ EST UN MÉPRIS DE DIEU.

I. « J'ai porté mes enfants dans mes bras, j'ai protégé leur vie, je les ai nourris; et eux, ils m'ont méprisé[1]. » Telles sont les plaintes de Dieu lui-même dans l'Ecriture. Mais quel est ce Dieu ainsi méprisé par ces hommes? C'est le créateur du ciel et de la terre, le bien infini, un seigneur d'une majesté si élevée, qu'en comparaison de lui tous les hommes et tous les anges sont comme un grain de poussière[2]. En présence de son infinie grandeur, toutes les créatures sont comme si elles

[1] « Filios enustrivi et exaltavi; ipsi autem spreverunt me. » (*Isa.* I, 2.)
[2] « Quasi stilla situlæ, quasi pulvis exiguus. » (*Isa.*, XL, 15.)

n'étaient pas [1]. Voici, mon Dieu, à vos pieds le téméraire qui a eu l'audace de mépriser votre sublime majesté. Mais si vous êtes l'infinie majesté, vous êtes aussi la miséricorde infinie. O Seigneur ! je vous aime, et par amour je me repens de vous avoir offensé ; ayez compassion de moi.

II. Que suis-je, ô mon Dieu ! pour vous avoir méprisé ? un pauvre ver de terre qui ne peut rien, et qui n'a que ce que votre bonté lui a donné. Vous m'avez donné une âme, un corps, l'usage de la raison, et toute sorte de biens sur la terre ; je me suis servi de tout cela contre vous, mon bienfaiteur Que dis-je ? dans le temps même où vous me conserviez la vie pour m'empêcher de tomber dans l'enfer que j'avais mérité, je continuais de vous outrager O mon Sauveur ! comment avez-vous pu avoir tant de patience à mon égard ? Malheur à moi qui ai dormi tant de nuits dans votre disgrâce ! Cependant vous ne voulez pas que je me désespère. Oui, mon Jésus, j'espère que par les mérites de votre passion, vous me donnerez la force de changer de vie. Qu'il ne soit pas perdu pour moi, ce sang que, pour mon amour, vous avez versé au milieu de tant de douleurs.

III. Mais qu'ai-je fait, mon Dieu ? Vous, mon Rédempteur, vous avez tant estimé mon âme, que c'est pour ne point la voir se perdre que vous avez répandu votre sang ; et moi, pour un rien, pour un caprice, pour un emportement aveugle, pour un misérable plaisir, j'ai méprisé votre grâce et votre amour Ah ! si la foi ne m'enseignait pas que vous avez promis de pardonner à celui qui se repent de vous avoir offensé, je n'oserais certes pas implorer votre protection. Je baise, ô mon Sauveur ! vos sacrées plaies, et pour l'amour de ces plaies, je vous supplie d'oublier les injures que je vous ai faites. Vous avez dit que si le pécheur faisait pénitence, vous ne vous souviendriez plus de toutes ses ingratitudes [2]. Je me repens par-dessus tout de vous avoir méprisé, vous, mon souverain

[1] « Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo. » (*Ibid.*, 17.)

[2] « Si quis egerit pœnitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor. » (*Ezech.*, XVIII, 22.)

bien. Pardonnez-moi donc selon votre promesse, et pardonnez-moi promptement : car je vous aime plus que moi-même, et je ne veux plus me voir dans votre disgrâce. Marie, refuge des pecheurs, secourez celui qui se recommande à vous dans ce moment.

XIe MÉDITATION

LA PEINE DU DAM.

I. La plus grande des peines de l'enfer ne consiste ni dans les flammes, ni dans les ténèbres, ni dans l'infection et les autres tourments de ce séjour de désespoir ; la véritable peine de l'enfer, c'est la peine du dam, c'est-à-dire le malheur d'avoir perdu Dieu. L'âme a été créée pour être à jamais unie à Dieu, et pour jouir éternellement de la contemplation de ses divins attraits. Dieu est sa dernière fin, son unique bien, tellement qu'elle ne saurait trouver son contentement dans tous les biens et les plaisirs de la terre et du ciel. De là vient que si, dans l'enfer, un damné possédait et aimait Dieu, l'enfer, avec tous ses supplices, deviendrait pour lui un paradis. Mais la principale peine du damné, celle qui fera à jamais son malheur, ce sera d'être éternellement privé de Dieu, sans espérance de pouvoir jamais plus le voir ni l'aimer. O Jésus ! ô mon Rédempteur ! mort pour moi sur la croix, vous êtes mon espérance : que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir offensé ?

II. L'âme qui a été créée pour Dieu éprouve sans cesse un besoin naturel de s'unir au souverain bien qui est Dieu. Tant qu'elle demeure dans les liens du corps, les objets créés qui captivent ses sens, lorsqu'elle a eu le malheur de se plonger dans le vice, répandent autour d'elle des ténèbres si épaisses, qu'elle cesse de voir la lumière, et laissant s'affaiblir la connaissance de Dieu, elle perd aussi le désir de lui être unie. Mais quand elle sera séparée du corps et des objets sensibles,

elle comprendra alors que Dieu seul est le bien qui peut la rendre heureuse. A peine le corps qu'elle habitait aura-t-il exhalé le dernier soupir, qu'aussitôt elle se sentira violemment entraînée vers Dieu ; mais comme elle se trouvera en même temps dans la disgrâce de Dieu, son péché, semblable à une chaîne invincible, non-seulement la retiendra, mais l'attirera naturellement vers l'enfer, où elle doit vivre à jamais éloignée et séparée de Dieu. Dans cette éternelle prison, l'infortunée connaîtra toute la beauté de Dieu ; mais il ne lui sera plus donné de le voir Elle saura combien il est aimable, mais elle ne pourra jamais l'aimer, son péché même la forcera de le haïr, et ce sera l'enfer de son enfer que de se trouver haïssant un Dieu infiniment aimable. Elle voudrait détruire ce Dieu qui la hait, si elle le pouvait, et en même temps se détruire elle-même qui hait ce Dieu ; cette horrible pensée l'occupera éternellement. Seigneur, ayez pitié de moi.

III. Ces peines s'augmenteront encore par la connaissance des grâces que Dieu lui fit dans cette vie, et de l'amour qu'il eut pour elle. Elle connaîtra spécialement l'amour qui porta Jésus-Christ à donner son sang et sa vie pour la sauver. Elle se rappellera que, dans son ingratitude, pour ne pas se priver de quelques misérables satisfactions, elle préféra perdre Dieu, son souverain bien, et elle sentira qu'il n'est plus pour elle d'espérance de le recouvrer jamais. O mon Dieu ! puisque, dans l'enfer, je ne pourrais plus ni vous aimer ni me repentir de mes péchés, et qu'ici, dans ce moment, je le puis encore, oui, je me repens de toute mon âme de vous avoir offensé, et je vous aime par-dessus toutes choses. Faites-moi toujours souvenir, Seigneur, de l'enfer que j'ai mérité, et que ce souvenir m'engage à vous aimer avec plus de ferveur. Refuge des pécheurs, ô Marie ! ne m'abandonnez pas.

XII[e] MÉDITATION

LE JUGEMENT PARTICULIER.

I. *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium*[1] Il est de foi qu'après notre mort nous serons aussitôt jugés d'après les œuvres que nous aurons faites en notre vie ; il est aussi de foi que de ce jugement dépend notre salut ou notre perte éternelle. Figurez-vous qu'en ce moment vous êtes à l'agonie, et près de rendre le dernier soupir. Pensez que dans un moment vous allez comparaître devant Jésus-Christ, pour rendre compte de toute votre vie. Alors, certainement, rien ne devra, hélas ! vous épouvanter plus que la vue de vos péchés : O mon Rédempteur ! pardonnez-moi, avant que vous n'ayez à me juger. Je sais que j'ai déjà bien des fois mérité la sentence de ma mort éternelle. Non, je ne veux pas me présenter coupable devant vous, je veux m'y présenter repentant et absous. Je déplore, ô mon souverain bien ! le malheur de vous avoir offensé.

II. O Dieu ! quel malheur pour une âme qui voit pour la première fois Jésus-Christ, son juge, que de le voir irrité ! elle verra, alors, tout ce qu'il a souffert par amour pour elle, toutes les miséricordes dont il a usé à son égard, tous les moyens de salut qu'il lui avait ménagés ; elle verra la grandeur des biens éternels, et la vanité des plaisirs de la terre pour lesquels elle s'est perdue ; elle verra toutes ces choses, mais sans fruit, parce qu'alors il ne sera plus temps pour elle de réparer ses erreurs : ce qui est fait est fait. Dans ce jugement, on ne pèsera ni sa noblesse, ni ses dignités, ni les richesses qu'elle aura possédées ; on ne pèsera que ses œuvres. Faites, ô mon doux Jésus, que la première fois que je vous contemplerai, je vous voie apaisé ; et pour cela donnez-moi la grâce de pleurer, durant ce qui me reste de vie, l'outrage que je vous ai fait, en

[1] *Hebr.*, IX, 27.

vous dédaignant pour satisfaire mes fantaisies. Non,je ne veux plus vous dédaigner ; je vous aime, et je veux vous aimer toujours.

III. Quel contentement éprouvera à la mort celui qui a renoncé au monde pour se donner à Dieu, et refusé à ses sens des plaisirs défendus, celui qui, si quelquefois peut-être il a failli, a su du moins en faire une digne pénitence ! Quelle douleur, au contraire, pour celui qui est toujours retombé dans les mêmes vices, et qui, au moment de la mort, se trouvera réduit à dire : Hélas ! dans quelques instants je dois paraître devant Jésus-Christ, mon juge, et je n'ai pas encore changé de vie ! Souvent j'ai promis de le faire, et je ne l'ai pas fait : que va-t-il en être de moi tout à l'heure ? O mon Jésus ! grâces vous soient rendues pour la patience avec laquelle vous m'avez attendu. Que de fois j'ai signé moi-même ma condamnation à l'enfer ! Puisque vous m'avez attendu pour me pardonner, je suis à vos pieds, ne m'en repoussez pas. Recevez-moi dans votre grâce, par les mérites de votre passion. O mon souverain bien ! je me repens de vous avoir si mal prisé : je vous aime par-dessus tout. Dieu de mon cœur, je ne veux plus me séparer de vous. Marie, recommandez-moi à Jésus, votre fils, et ne m'abandonnez pas.

XIIIe MÉDITATION

IL FAUT PRÉPARER SES COMPTES AVANT QU'ARRIVE LE JOUR OU IL FAUDRA LES RENDRE.

I. Soyez prêts, dit le Sauveur, car vous ne savez pas à quelle heure le Fils de l'homme viendra [1] Le moment de la mort n'est pas le moment de se préparer à bien mourir ; pour bien mourir, et pour mourir en paix, il faut se trouver prêt avant

[1] « Estote parati, quia qua hora non putatis, filius hominis veniet. » (*Luc.*, XII, 40.)

que la mort arrive. Il ne sera plus temps alors d'arracher de son âme les mauvaises habitudes enracinées, d'enlever de son cœur les passions dominantes, et d'y éteindre l'affection aux biens de la terre. La nuit viendra, où personne ne peut plus travailler [1] A la mort, il fait nuit, on n'y voit plus, on ne peut plus rien faire. L'endurcissement du cœur, les ténèbres de l'âme, la confusion, l'épouvante, l'inquiétude de la santé, tout cela rend comme incapable de régler à la mort une conscience chargée de péchés. Alors ce qui est fait est fait. Une personne qui se met au lit dans la grâce de Dieu mourra dans la grâce, et celle au contraire qui s'y met en état de péché mourra dans le péché. O plaies sacrées de mon Rédempteur ! je vous adore, je vous baise, je mets en vous ma confiance !

II. Les saints ont cru faire peu de chose en passant leur vie entière occupés à se préparer à la mort par la pénitence, les prières et les bonnes œuvres, et ils tremblaient encore au moment de la mort. Le vénérable Jean d'Avila, qui dès sa jeunesse, mena une vie si sainte, répondit, quand on lui annonça l'heure de sa mort : « Oh ! si j'avais encore un peu de temps pour me préparer à la mort ! » Et nous, que dirons-nous, quand on nous apportera cette nouvelle ? Non, mon Dieu, je ne veux pas mourir dans cet état d'anxiété et d'ingratitude où la mort me surprendrait maintenant ; je veux changer de vie, pleurer les injures que je vous ai faites, et vous aimer du fond du cœur. Aidez-moi, Seigneur ; accordez-moi, avant que je meure, de faire au moins quelque chose pour vous, pour vous qui êtes mort pour moi.

III. *Tempus breve est.* Il est court, dit l'Apôtre, le temps qui nous reste pour préparer nos comptes. C'est l'avertissement du Saint-Esprit : « Que votre main fasse promptement tout ce qui est en son pouvoir [2]. » Ce qui peut se faire aujourd'hui, n'attendez pas à demain pour le faire, parce que cet aujourd'hui passe, et que demain peut-être viendra la mort

[1] « Venit nox, quando nemo potest operari. » (*Joan.*, IX, 4.)
[2] « Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare. » (*Eccl.*, IX, 10.)

qui ne vous laissera plus le temps de faire le bien, ou de réparer le mal que vous aurez fait. Malheur à nous, si la mort nous trouve attachés au monde ! Que d'années, Seigneur, j'ai passées loin de vous! Comment votre patience a-t-elle pu m'attendre si longtemps et mappeler tant de fois à pénitence ? Je vous remercie, ô mon Sauveur ! et j'espère vous en remercier éternellement. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Mais alors je ne vous aimais pas, je me mettais peu en peine d'être aimé de vous ; aujourd'hui je vous aime de tout mon cœur, plus que toutes choses, plus que moi-même, et je ne désire rien de plus que d'être aimé de vous. Je voudrais pouvoir mourir de douleur en pensant que j'ai méprisé votre amour. O mon Jésus ! donnez-moi la sainte persévérance. Marie, ma mère, obtenez-moi d'être fidèle à Dieu.

XIVe MÉDITATION

PEINES QUE SOUFFRIRA LE DAMNÉ DANS SES PUISSANCES.

I. Le damné sera tourmenté dans sa mémoire. Dans cet abîme de douleurs, ce malheureux ne perdra jamais de vue, à son grand tourment, le temps qu'il eut durant sa vie de faire le bien et de réparer ses fautes ; mais il verra que toute espérance est perdue. Il se rappellera tant de lumières reçues de Dieu, tant d'instances pleines d'amour, tant d'offres de pardon qui lui furent faites, et qu'il a méprisées ; mais il verra aussi que tout est fini, et qu'il ne lui reste que des peines et un désespoir éternel. O mon Jésus ! votre sang et votre mort sont mon espérance ; ne permettez pas que j'en sois réduit à maudire en enfer les grâces que vous m'avez faites.

II. Le damné sera tourmenté dans son entendement, par la continuelle pensée du paradis qu'il a perdu volontairement. Toujours il aura devant les yeux l'immense félicité dont jouissent les bienheureux dans cette délicieuse patrie, et cette pensée lui rendra plus douloureuse encore la vie infortunée qu'il

lui faudra mener éternellement dans cette prison de désespoir. O mon Rédempteur ! il est donc vrai que, si j'étais mort quand j'étais dans le péché, je n'aurais plus l'espérance de jouir de vous dans le ciel. Vous avez donné votre vie pour me le faire obtenir, ce ciel; et moi, je l'ai perdu pour un néant, en perdant votre grâce. Seigneur, je vous aime, et je me repens de vous avoir offensé ; j'espère, par les mérites de votre passion, vous aimer toujours dans le paradis.

III. Le damné sera tourmenté plus cruellement encore dans sa volonté, en voyant que tout ce qu'il veut lui est refusé, et que d'innombrables peines qu'il ne veut pas l'affligent de tous côtés. L'infortuné n'aura jamais rien de ce qu'il désire, et aura toujours tout ce qu'il a en horreur. Il voudrait sortir des tourments et trouver la paix, et il sera toujours dans les tourments. Sa volonté perverse sera son plus grand supplice, quand il se verra contraint de haïr son Dieu, au moment même où il comprend que Dieu est le souverain bien et digne d'un amour infini. Oui, mon Dieu, vous êtes le souverain bien, digne d'un amour infini, et je vous ai échangé pour un néant. Que ne suis-je mort avant de pouvoir vous faire une si cruelle injure ? Je vous aime, ô mon souverain bien ! ayez pitié de moi, et ne permettez pas que je continue d'être ingrat. Je renonce à tous les plaisirs de la terre, et je vous choisis pour mon unique bien. Je serai toujours à vous, et vous serez toujours à moi. Je l'espère ainsi, mon Dieu, mon amour, mon tout. *Deus meus, et omnia.* O Marie ! vous pouvez tout avec Dieu, faites de moi un saint.

XV° MÉDITATION

DE LA DÉVOTION ENVERS LA MÈRE DE DIEU.

I. Jésus est le médiateur de la justice, Marie est la médiatrice de la grâce ; mais, comme disent saint Bernard, saint Bonaventure, saint Bernardin de Sienne, saint Germain, saint

Antonin, et d'autres auteurs, Dieu veut que les mains de Marie soient le canal de toutes les grâces qu'il a la volonté de nous faire. Les prières des saints auprès de Dieu sont des prières d'amis, mais les prières de Marie sont des prières de mère. Heureux ceux qui recourent souvent avec confiance à cette divine mère ! De toutes les dévotions, la plus chère à la sainte Vierge, c'est de s'adresser à elle et de lui dire : O Marie ! priez Jésus pour moi.

II. De même que Jésus est tout-puissant par nature, Marie est toute-puissante par grâce ; c'est pourquoi elle obtient tout ce qu'elle demande ; saint Antonin écrit qu'il est impossible que cette auguste mère demande à son fils des grâces pour ses dévots, sans que ce cher fils consente à l'exaucer. C'est en lui accordant tout ce qu'elle désire, que Jésus se plaît à honorer sa mère. Aussi saint Bernard dit-il : « Cherchons la grâce, et cherchons-la par Marie, parce que Marie est mère, et qu'une mère ne saurait être refusée [1] » Si donc nous voulons nous sauver, recommandons-nous sans cesse à Marie ; disons-lui de prier pour nous, car ses prières sont exaucées. O mère de miséricorde, ayez pitié de moi ! Vous vous faites gloire d'être l'avocate des pécheurs, secourez un pécheur qui a confiance en vous.

III. Ne craignons pas que Marie ne nous écoute pas quand nous la prions. Si elle se réjouit d'être si puissante auprès de Dieu, c'est parce qu'elle peut nous obtenir toutes les grâces que nous désirons. Il suffit de rechercher les faveurs de Marie pour les obtenir. Si nous en sommes indignes, elle nous en rend dignes par sa toute-puissante intercession ; elle désire ardemment que nous recourions à elle, afin de pouvoir nous sauver. Et quel pécheur s'est jamais perdu, s'il a su recourir avec confiance et persévérance à Marie, qui est le refuge des pécheurs ? Celui-là au contraire se perd, qui ne recourt pas à Marie. O Marie ! ma mère ! mon espérance ! je me réfugie dans

[1] « Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus, quia mater est, et frustrari non potest. »

vos bras, ne me repoussez pas, comme je le mérite. Gardez-moi, et ayez pitié de moi. Obtenez-moi le pardon de mes péchés, la sainte persévérance, l'amour de Dieu, une bonne mort et le paradis. J'espère tout de vous, parce que vous pouvez tout auprès de Dieu. Faites de moi un saint, puisque vous le pouvez. O Marie ! j'ai confiance en vous, je mets en vous toutes mes espérances.

XVIe MÉDITATION

JÉSUS A PORTÉ LA PEINE DE TOUS NOS PÉCHÉS.

I. Dieu, voyant tous les hommes perdus par leurs péchés, voulait user de pitié à leur égard ; mais sa divine justice exigeait satisfaction, et il n'y avait personne qui pût en offrir une proportionnée à l'offense. Que fit-il donc ? Il envoya son Fils se faire homme sur la terre, et le chargea de tous nos péchés [1] Ce divin Fils paya pour nous, et ainsi fut sauvé le genre humain. Que pouviez-vous faire davantage, ô Dieu éternel, pour me donner confiance dans votre miséricorde et m'attirer à votre amour, que de me donner votre propre Fils ? Mais comment, après un si grand don, ai-je pu vous faire tant d'injures ? O mon Dieu ! par l'amour de ce fils, ayez pitié de moi. Je déplore au-delà de tous les malheurs celui de vous avoir offensé ; et si je vous ai offensé infiniment, je veux vous aimer infiniment ; donnez-moi la force de le faire.

II. Le Père éternel, voyant son fils chargé de tous nos péchés, ne s'est pas contenté d'en tirer une satisfaction ordinaire, qui, quelque légère qu'elle eût été, aurait pu suffire pour toutes nos dettes ; mais, comme dit Isaïe, « le Seigneur a voulu le briser dans sa faiblesse [2], » il a voulu le voir broyé par les douleurs, déchiré par les fouets et les épines, percé de clous,

[1] « Posuit in eo iniquitates omnium nostrum. » (*Isa.*, LIII, 6.)
[2] « Voluit conterere eum in infirmitate. » (*Ibid.*, 10.)

expirer au milieu des tourments sur un gibet infâme. Ah ! Seigneur, si la foi ne nous assurait que votre amour pour nous est allé jusqu'à cet excès, qui pourrait jamais le croire ? O Dieu ! Dieu infiniment aimable, nepe rmettez plus que je sois ingrat envers vous. Eclairez-moi de votre lumière, et accordez-moi la force de correspondre à tant d'amour ; faites le pour l'amour de ce Fils que vous nous avez donné.

III. Et voilà ce fils innocent, qui, connaissant la volonté du Père, de le voir se sacrifier pour nos péchés, tout humble à l'égard du Père et tout amour à notre égard, embrasse avec obéissance une vie de souffrances, et une mort cruelle[1] O mon aimable Sauveur ! je vous dirai donc avec Ezéchias pénitent : « Vous avez arraché mon âme de la mort, vous avez jeté derrière vous tous mes péchés[2] » Par mes péchés, j'avais déjà précipité mon âme dans les feux de l'enfer, et vous m'en avez retiré en me pardonnant, comme j'en ai la confiance. J'avais offensé la Majesté divine, et vous avez payé pour moi. Ah ! si désormais je recommençais à vous offenser, ou si je ne vous aimais pas de tout mon cœur, quel châtiment pourrait suffire pour me punir ? Bien-aimé Jésus, amour de mon âme, je me repens souverainement de vous avoir outragé. Je me donne tout à vous ; recevez-moi, et ne permettez pas que je vous perde de nouveau. Vierge sainte, Marie, ô ma Mère ! priez votre Fils de me recevoir en grâce et de faire que je sois tout à lui.

[1] « Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. »(*Phil.*, II, 8.)

[2] « Tu autem eruisti animam meam, ut non periret ; projecisti post tergum tuum omnia peccata mea. » (*Isa.*, XXXVIII, 17.)

XVIIe MÉDITATION

IL EST NÉCESSAIRE DE SE SAUVER.

I. Il est nécessaire de se sauver : *Porro unum est necessarium.* Il n'est pas nécessaire d'être grand sur cette terre, ou noble, ou riche, ou d'une santé robuste ; mais il est nécessaire de sauver son âme. Dieu ne nous a pas mis en ce monde pour amasser des honneurs, des richesses ou des plaisirs, mais pour acquérir par les bonnes œuvres le royaume éternel, destiné à quiconque sait combattre et vaincre ici-bas les ennemis de son salut. O mon Jésus ! que de fois j'ai refusé le paradis en renonçant à votre grâce ! Mais aujourd'hui, Seigneur, mon grand déplaisir c'est d'avoir perdu votre amitié, plus encore que d'avoir perdu le paradis. Donnez-moi, ô mon Jésus ! une grande douleur de mes péchés, et veuillez me les pardonner.

II. Qu'importe en cette vie d'être pauvre, vil, infirme et méprisé, si finalement on meurt dans la grâce de Dieu, si l'on est sauvé ? Plus vous aurez été affligé par les tribulations, plus votre gloire s'en accroîtra dans le ciel, si vous savez les souffrir avec patience. Au contraire, que servira d'avoir été comblé de richesses et d'honneurs, s'il faut finir par mourir et être damné ? Si nous avons ce malheur, tous les biens dont nous aurons joui sur cette terre ne serviront qu'à augmenter, par leur souvenir, les supplices de l'éternité. O mon Dieu ! dessillez mes yeux ; faites-moi comprendre que tout le mal pour moi consiste à vous offenser, et tout le bien à vous aimer. Donnez-moi la force de vous consacrer ce qui me reste de vie.

III. Il est nécessaire de se sauver, parce qu'il n'y a pas de milieu : si nous ne nous sauvons pas, nous serons damnés. On ne peut pas être admis à dire :Il me suffit de ne pas aller en enfer ; peu m'importe d'être exclu du paradis. Non, non : le

paradis, ou l'enfer ; ou être à jamais heureux avec Dieu dans un océan de délices, ou demeurer toujours en enfer, sous les pieds des démons, dans un gouffre de feu et de tourments. Sauvés ou damnés, il n'y a pas de milieu. O mon Jésus ! autrefois j'avais choisi l'enfer, j'y serais déjà depuis longues années, si votre bonté ne m'avait attendu. Grâces vous en soient rendues, ô mon Sauveur ! je me repens par-dessus tout de vous avoir offensé. J'espère à l'avenir, par votre grâce, de ne plus faire de pas dans le chemin de l'enfer. Je veux vous aimer, ô souverain bien ! et vous aimer éternellement. Donnez-moi la sainte persévérance, et sauvez-moi par ce sang que vous avez versé pour moi. Marie, mon espérance, intercédez pour moi !

XVIIIe MÉDITATION

LE PÉCHEUR REFUSE A DIEU L'OBÉISSANCE.

I. Lorsque Moïse annonça à Pharaon l'ordre que Dieu lui intimait de laisser aller en liberté son peuple, ce prince téméraire répondit : « Qu'est-ce que le Seigneur, pour que j'écoute sa parole ? Je ne connais point le Seigneur [1]. » Le pécheur dit la même chose, quand sa conscience lui intime le précepte divin qui lui défend de commettre tel péché ; il répond : Sur cet article, je ne connais pas Dieu ; je sais qu'il est mon maître, mais je ne veux pas lui obéir. C'est ce que je vous ai dit souvent, ô mon Dieu, quand j'ai eu le malheur de pécher. Si vous ne fussiez pas mort pour moi, ô mon Rédempteur, je n'aurais pas le courage de solliciter mon pardon ; mais du haut de votre croix vous me l'offrez, si je le veux. Oui, je le veux ; je me repens de vous avoir méprisé, ô souverain bien ! Plutôt mourir que de jamais vous offenser.

II. « Tu as brisé mon joug ; tu as dit : Je ne servirai pas [2]. »

[1] « Quis est Dominus, ut audiam verbum ejus ? Nescio Dominum. » (*Exod.*, v, 2).

[2] « Confregisti jugum meum ; dixisti : Non serviam. » (*Jer.*, II, 20).

Au moment de la tentation, le pécheur entend la voix de Dieu qui lui dit : Mon fils, ne te venge pas, ne goûte pas cet infâme plaisir ; laisse ce bien qui n'est pas à toi. Mais le pécheur répond : Seigneur, je ne veux pas vous obéir ; vous ne voulez pas que je commette ce péché, et moi, je veux le commettre. Que de fois, ô mon Seigneur et mon Dieu, je vous ai tenu ce langage, non en paroles, il est vrai, mais par mes actions et ma volonté ! Oh ! ne me chassez pas de devant votre face[1] Je connais maintenant toute l'injure que je vous ai faite en échangeant votre grâce contre de misérables plaisirs. Que ne suis-je mort, avant que j'eusse le malheur de vous offenser ?

III. Chose étonnante ! Dieu est le maître de toutes choses, puisqu'il a tout créé[2] Toutes les créatures obéissent à Dieu, les cieux, la mer, la terre, les éléments, les brutes ; et l'homme, que son Dieu a aimé et comblé de biens plus que toutes ces autres créatures, l'homme ne veut pas lui obéir ! l'homme ne fait aucun cas de la perte de sa grâce ! Je vous remercie, mon Dieu, de m'avoir attendu. Que serais-je devenu, si vous m'eussiez fait mourir une de ces nuits que j'ai passées dans votre disgrâce ? Mais, puisque vous m'avez attendu, c'est que vous voulez me pardonner ; pardonnez-moi, ô mon Jésus ! Je me repens par-dessus tout de vous avoir tant de fois manqué de respect. Alors je ne vous aimais pas ; aujourd'hui je vous aime plus que moi-même, et je suis prêt à perdre mille fois la vie plutôt que de perdre votre amitié. Vous avez dit que vous aimez qui vous aime[3] Je vous aime : aimez-moi donc aussi, et donnez-moi la grâce de vivre et de mourir dans votre amour, pour vous aimer tranquillement. Marie, mon refuge, c'est par vous que j'espère être fidèle à Dieu jusqu'à la mort.

[1] Ne projicias me a facie tua. *(Psal.*, L. 13).

[2] « In ditione tua cuncta sunt posita, quia tu creasti omnia. » *(Esth.*, XIII, 9).

[3] Ego diligentes me diligo. (*Prov.*, VIII, 17).

XIX[e] MÉDITATION

DIEU MENACE, POUR NE PAS PUNIR.

I. Dieu étant la bonté infinie, ne désire que notre bien, et il veut nous communiquer sa félicité. S'il nous châtie, c'est que nos péchés l'y obligent. C'est ce qui a fait dire au prophète Isaïe, qu'il exerce alors une œuvre qui lui est étrangère [1]. En effet, l'œuvre propre de Dieu, c'est de pardonner, de rendre heureux, de satisfaire les besoins de tous les êtres. O Dieu ! et c'est cette infinie bonté que les pécheurs offensent ainsi, qu'ils insultent et dont ils provoquent les châtiments ! Malheur à moi, qui, moi aussi, l'ai offensé !

II. Comprenons donc que, quand Dieu menace de châtier, il ne fait pas cette menace parce qu'il trouve du plaisir à punir, mais pour se dispenser de le faire ; il menace, parce qu'il est plein de compassion [2]. Mais comment cela ? Il est irrité contre nous, et il use de miséricorde à notre égard ? Oui, car s'il se montre indigné, c'est afin que nous nous amendions, et qu'il puisse ensuite nous pardonner et nous sauver ; et si, dans cette vie, il nous châtie pour nos péchés, ce châtiment est une miséricorde qui nous exempte des châtiments éternels. Malheureux est le pécheur qui n'est pas châtié ! Puisque je vous ai tant offensé, ô mon Dieu, châtiez-moi en cette vie, afin que vous puissiez m'épargner dans l'autre. Je sais que j'ai mérité l'enfer ; j'accepte toutes sortes de maux, pour que vous me rendiez votre grâce, et me préserviez de ces flammes au milieu desquelles je serais toujours séparé de vous. O Seigneur ! éclairez-moi, donnez-moi en même temps la force de surmonter tout pour accomplir votre volonté.

III. Celui que les menaces de Dieu ne touchent pas, doit

[1] « Alienum opus ejus, peregrinum est opus ejus ab eo. » (*Isa.*, XXVIII, 21).
[2] « Deus iratus est, et misertus est nobis. » (*Psal.* LIX, 3).

craindre que le châtiment dont il est parlé dans les Proverbes ne lui soit destiné : « A l'homme qui méprise les avertissements de Dieu, arrivera tout à coup une mort inattendue, qui ne lui laissera pas le temps de remédier à sa ruine éternelle [1] » Ce sort, ô mon Jésus ! qui a été celui de tant d'autres, aurait dû être le mien, puisque je le méritais ; mais vous avez usé à mon égard, divin Rédempteur, d'une miséricorde que vous n'avez pas eue pour mille autres, qui, après vous avoir offensé moins que je ne l'ai fait, sont à présent dans l'enfer, sans espoir de pouvoir jamais recouvrer votre grâce. Vous voulez me sauver, Seigneur, je le vois ; je le veux aussi pour vous plaire. Je quitte tout, je me convertis à vous qui êtes mon Dieu, mon unique bien. Je crois en vous, bonté infinie ! J'ai un souverain déplaisir de vous avoir outragé ; j'aimerais mieux avoir souffert tous les maux, que de vous avoir offensé. Oh ! ne permettez pas que je me sépare encore de vous ; que je meure plutôt, que de retomber dans mes crimes. O mon Jésus ! vous qui avez été crucifié, j'ai confiance en vous. Marie, mère de Jésus, recommandez-moi à ce divin fils.

XXe MÉDITATION

DIEU ATTEND, MAIS IL N'ATTENDRA PAS TOUJOURS.

I. Plus les miséricordes dont Dieu a usé à l'égard d'un homme ont été grandes, plus cet homme doit craindre de continuer à en abuser ; autrement, le temps de la vengeance arrivera. « La vengeance est à moi, dit le Seigneur, je l'exercerai, en son temps [2] » Si vous ne la prévenez pas, cette vengeance elle fondra sur vous. Je vous rends grâces, Seigneur, qui avez daigné la suspendre après tant de trahisons de ma part. Faites-moi connaître tout le mal que j'ai commis en insultant ainsi

[1] « Viro qui corripientem dura cervice contemnit, repentinus ei superveniet interitus, et eum sanitas non sequetur. » (*Prov.*, XXIX, 1).

[2] « Mea est ultio, et ego retribuam in tempore. « (*Deut.*, XXXII, 35).

votre patience, et donnez-moi le regret des offenses que je vous ai faites. Non, je ne veux plus abuser de votre miséricorde.

II. *Commets ce péché, tu t'en confesseras après.* Tel est le piége avec lequel le démon a entraîné tant d'âmes en enfer. Que de chrétiens sont dévorés maintenant par les flammes éternelles, qui sont tombés victimes de cet artifice ! [1] Dieu attend le pécheur pour qu'il se convertisse, et pour pouvoir, par ce moyen, user de miséricorde envers lui ; mais quand il voit que ce temps qu'il n'accorde que pour donner le temps de faire pénitence, devient pour ce pécheur une occasion d'augmenter le nombre de ses offenses, alors il n'attend plus, et il le punit comme il le mérite. Mon Dieu, je ne veux plus vous offenser ; pardonnez-moi. Eh quoi ! voudrais-je donc attendre que votre justice m'envoyât en enfer ? Déjà je vois que vous ne pouvez plus me supporter. Je vous ai assez outragé ; je m'en repens, je le déplore. J'espère mon pardon par ce sang que vous avez versé pour moi.

III. « Si nous n'avons pas péri, c'est aux miséricordes du Seigneur que nous le devons [2]. » Ainsi doit dire quiconque a été assez malheureux pour offenser Dieu : il doit rendre grâces à celui qui a bien voulu qu'il ne mourût pas en état de péché, et prendre garde à ne pas retomber dans ses torts ; autrement le Seigneur pourrait lui adresser ce reproche : Qu'ai-je dû faire à ma vigne, que je ne l'aie fait [3] ? Ingrat ! les outrages dont tu m'as chargé, si tu te les étais permis à l'égard de l'homme le plus vil qui soit sur la terre, les eût-il supportés ? Quelles n'ont pas été mes miséricordes à ton égard ? Que d'instances je t'ai faites ! Que de lumières je t'ai données ! Que de fois je t'ai pardonné généreusement ! Que prétends-tu faire ? Voici le jour du châtiment, le jour où je ne pardonne plus. C'est ainsi que Dieu a parlé à tous ceux qui sont dans les enfers, et le souvenir des miséricordes dont Dieu les a comblés autre-

[1] « Expectat Deus ut miseretur vestri. » (*Isa.*, xxx, 18).
[2] « Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti. » (*Thren.*, III, 22).
[3] « Quid ultra debui facere vineæ meæ, et non feci ? (*Isa.*, v, 4).

fois accroît encore leurs supplices. Jésus, mon Rédempteur, je méritais d'entendre de votre bouche ces reproches foudroyants ; mais en ce moment je vous entends m'appeler encore au pardon, et me dire : Convertis-toi au Seigneur ton Dieu [1]. Péchés maudits, je vous déteste, je vous abhorre ; vous m'avez fait perdre mon Dieu. Je vous aime, ô mon souverain bien; et, parce que je vous aime, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé. Mon Dieu, je ne veux plus vous déplaire jamais ; donnez-moi votre amour, donnez-moi la persévérance. Marie, mon refuge, secourez-moi.

XXIe MÉDITATION

LA MORT EST UN PASSAGE A L'ÉTERNITÉ.

I. Il est de foi que mon âme est éternelle, et qu'un jour, au moment peut-être où j'y penserai le moins, il me faudra quitter ce monde. Je dois donc songer à me procurer une fortune qui ne finisse point avec ma vie, mais qui soit immortelle comme moi. Alexandre-le-Grand, César-Auguste, ont eu un sort brillant sur cette terre ; mais depuis bien des siècles leur fortune est finie, et a fait place à une vie malheureuse qui n'aura point de fin. O mon Dieu ! que ne vous ai-je toujours aimé ? Que me reste-t-il de tant d'années consumées dans le péché, sinon les remords de ma conscience ? Mais puisque vous me donnez le temps de réparer le mal que j'ai fait, me voici, Seigneur, je suis prêt, dites-moi ce qu'il faut faire pour vous contenter. Je veux employer ce qui me reste de vie à pleurer les déplaisirs que je vous ai causés, et à vous aimer de toutes mes forces, vous, mon Dieu et mon bien.

II. A quoi me servirait d'être heureux en cette vie (supposé même qu'il puisse y avoir un vrai bonheur sans Dieu), si plus tard je devais être malheureux durant l'éternité ? Quelle

[1] « Convertere ad Dominum Deum tuum. »

folie, quand on sait qu'il faudra mourir, et après la mort entrer dans une éternité de tourments ; quand on sait que de la mort dépend un bonheur ou un malheur sans fin, et que malgré cela on ne prend pas tous les moyens de faire une bonne mort ! Esprit-Saint, donnez-moi lumière et force, afin que désormais je vive dans votre grâce jusqu'à la mort. Bonté infinie, je comprends le mal que j'ai fait en vous offensant, et je le déteste : je reconnais que vous seul êtes digne d'être aimé, et je vous aime par-dessus tout.

III. Tous les biens de cette vie aboutissent à un tombeau, à une fosse au fond de laquelle on nous laissera pourrir : l'ombre de la mort couvre et obscurcit toutes les grandeurs mondaines. Heureux donc celui qui sert Dieu ici-bas, et acquiert, en le servant et en l'aimant, l'éternité bienheureuse ! Je me repens, ô mon Jésus ! d'avoir fait si peu de cas de votre amour. Je vous aime plus que toutes choses, et je n'ai qu'un désir, c'est de vous aimer. Dès ce moment vous serez mon unique amour, mon tout ; la seule fortune que j'espère et que je vous demande, c'est de vous aimer toujours en cette vie et en l'autre. Par les mérites de votre passion, accordez-moi la sainte persévérance. Marie, mère de Dieu, vous êtes mon espoir !

XXIIe MÉDITATION

IL FAUT RÉFORMER SA VIE AVANT QUE LA MORT ARRIVE.

I. Tout le monde désire faire une sainte mort ; mais il n'est pas possible de faire une sainte mort, quand on a mené jusqu'à la mort une vie déréglée ; il n'est pas possible de mourir dans l'union avec Dieu, quand on a vécu loin de Dieu. Les saints, pour s'assurer une bonne mort, ont quitté les richesses, les plaisirs et toutes les espérances que le monde leur offrait, pour embrasser une vie pauvre et mortifiée. Ils se sont ensevelis tout vivants en ce monde, pour éviter le danger d'être ensevelis morts dans l'enfer. O Seigneur ! depuis combien

d'années ai-je mérité d'être enseveli dans l'enfer, sans espérance de recevoir le pardon et de pouvoir jamais vous aimer ! Vous m'avez attendu pour me faire miséricorde. Oui, mon souverain bien, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé ; ayez pitié de moi, et ne permettez pas que j'aie encore le malheur de vous outrager.

II. Dieu fait cette menace aux pécheurs : « Vous me chercherez, et vous ne me trouverez plus [1] » En effet, puisqu'à la mort ils ne cherchent pas Dieu par amour pour lui, mais par la crainte de l'enfer, et qu'ils le cherchent sans même renoncer à l'affection qu'ils avaient au péché, il est juste qu'ils ne le trouvent pas. Non, mon Dieu, je ne veux pas attendre à la mort pour vous chercher ; c'est aujourd'hui même que je vous cherche, et que je veux vous posséder. Mon déplaisir, c'est d'avoir si longtemps, en voulant me satisfaire, contrarié vos volontés. Je m'en repens, je le confesse, j'ai mal agi. Mais vous ne voulez pas qu'il se désespère, mais bien qu'il se réjouisse, le cœur qui vous cherche : *Lœtetur cor quœrentium Dominum.* Oui, Seigneur, je vous cherche, et je vous aime plus que moi-même.

III. Malheur à celui qui va mourir, et qui n'a point employé une bonne partie de sa vie à pleurer ses fautes ! On peut, je ne le nie pas, se convertir à la mort et se sauver ; mais alors les ténèbres de l'âme, l'endurcissement du cœur, les mauvaises habitudes contractées, les passions dominantes rendent cette conversion à la mort moralement impossible. Il faudrait une grâce extraordinaire ; mais Dieu est-il tenu de l'accorder à celui qui s'est montré ingrat jusqu'à la fin ? O Dieu ! à quelle extrémité sont réduits les pécheurs pour pouvoir échapper à leur perte éternelle ! Non, mon Dieu, je ne veux plus attendre la mort pour me repentir de mes péchés et pour vous donner mon amour Dès ce moment je vous aime de tout mon cœur. Ne permettez pas que je m'éloigne encore de vous ; faites que je meure plutôt. O Marie, ma sainte mère, obtenez-moi la grâce de la persévérance !

[1] « Quæretis me, et non invenietis. »

XXIIIe MÉDITATION

L'AGNEAU DE DIEU A VOULU ÊTRE SACRIFIÉ POUR NOUS OBTENIR NOTRE PARDON.

I. *Voici l'agneau de Dieu*[1]; ainsi Jean-Baptiste désigna-t-il notre Sauveur, véritable agneau de Dieu, qui a offert son sang et sa vie en sacrifice pour nous obtenir le pardon et le salut éternel. Le voici dans le prétoire de Pilate, où, comme un innocent agneau, il laisse ses bourreaux non-seulement le tondre, mais déchirer, par les fouets et les épines, sa chair sacrée [2]. Il n'ouvre pas la bouche, il ne se lamente pas, parce qu'il a voulu s'offrir pour payer, au prix de ses douleurs, les châtiments que nous avions mérités. Que les anges et toutes les créatures, ô mon Rédempteur ! bénissent et une si grande miséricorde, et l'amour si ardent que vous avez eu pour les hommes. C'est nous qui avions commis le péché, et c'est vous qui en portez la peine.

II. Le voici maintenant garotté par les bourreaux, et conduit au Calvaire pour être la victime du grand sacrifice par lequel s'est accomplie l'œuvre de notre rédemption [3]. Dites-moi, ô mon Jésus ! chargé que vous êtes de cette croix, où vous conduit ce peuple, après vous avoir déjà fait endurer tant de tourments? — Il me conduit à la mort, me répondez-vous, et j'y marche avec joie, parce que j'y vais mourir pour te sauver et te donner la mesure de l'amour que j'ai pour toi. — Et moi, ô mon Seigneur ! comment vous ai-je montré l'amour que je vous devais? Hélas ! vous le savez trop, je vous ai injurié, outragé ; j'ai méprisé mille fois et votre grâce et votre amour. Je me repens, ô Dieu infiniment bon ! de vous avoir offensé ; je m'en repens, et je vous aime.

[1] « Ecce agnus Dei. »

[2] « Quasi agnus coram tondete se obmutescet, et non aperiet os suum. (*Isa.*, LIII, 7).

[3] Et ego quasi agnus mansuetus qui portatur ad victimam. (*Jer.*, XL, 19).

III. Saint François d'Assise ne pouvait retenir ses larmes, quand il voyait conduire un agneau à la boucherie ; il disait : *De même que l'on conduit cet agneau à la mort, ainsi mon innocent Seigneur fut mené un jour pour moi au supplice.* O mon Jésus ! vous n'avez pas refusé de donner votre vie pour mon amour ; et moi, je refuserais de vous donner mon cœur tout entier ? Vous voulez me faire accomplir ce précepte : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.* Oui, je veux vous aimer, et vous aimer de tout mon cœur. Vous m'avez aimé sans réserve, sans réserve aussi je veux vous aimer. Divin Agneau, je me repens de vous avoir offensé ; je me donne tout à vous. Recevez-moi, ô mon Jésus, rendez-moi fidèle à votre grâce, Marie, mère de mon Sauveur, faites par vos prières que je sois tout à lui.

XXIVe MÉDITATION

PRIX DU TEMPS.

I. Le temps est un trésor qui n'a pas de prix, puisqu'à chaque moment nous pouvons acquérir des trésors de grâces et de gloire éternelle. Dans l'enfer, ce qui afflige les damnés, c'est de penser que le temps est passé pour eux de remédier à leur éternelle misère. Qu'ils paieraient cher une heure de temps, où ils pussent, par un acte de repentir, se racheter de leur damnation ! On ne pleure plus dans le ciel ; mais si l'on pouvait y pleurer encore, l'unique sujet de le faire serait pour les bienheureux d'avoir perdu tant de temps en cette vie où ils auraient pu acquérir une plus grande gloire, et de n'avoir plus ce temps à leur disposition. Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, qui me donnez le temps de pleurer mes péchés, et de compenser par mon amour les offenses que je vous ai faites.

II. Rien n'est donc plus précieux que le temps, mais comment se fait-il qu'il n'y ait rien dont les hommes fassent si peu de cas que du temps ? Les uns passent à jouer cinq ou

six heures ; d'autres, se tenant à leurs fenêtres ou au milieu des rues, perdent un temps considérable à regarder les passants. Demandez-leur ce qu'ils font : il vous répondront qu'ils passent le temps. O temps si méprisé aujourd'hui ! tu seras ce qu'ils désireront le plus à la mort. Qu'ils paieraient cher une heure seulement de tout le temps qu'ils perdent ! Mais ils ne pourront plus l'obtenir, quand on leur aura dit à chacun : « Partez de ce monde, âme chrétienne [1] ; » partez vite, parce qu'il n'y a plus de temps pour vous. Alors ils diront en gémissant : « O temps de ma vie que j'ai perdu ! O années qui m'étiez données pour me sanctifier, et que je n'ai point employées à cette grande affaire ! Hélas ! aujourd'hui ce temps me manque pour me sauver » Mais à quoi serviront ces lamentations, quand le moribond en sera venu à ce grand moment duquel dépend l'éternité tout entière ?

III. « Marchez, tant que vous avez la lumière [2]. » Le temps de la mort est un temps de nuit : on n'y voit plus, on n'y peut plus rien faire [3] C'est pour cela que l'Esprit saint nous avertit de marcher dans la voie du Seigneur, maintenant que nous avons la lumière et qu'il fait encore jour. Nous voyons que le temps approche où se décidera notre salut éternel, et nous perdons du temps ! Réveillons-nous, tenons nos comptes prêts, parce qu'au moment où nous y penserons le moins, Jésus-Christ viendra nous juger [4] Il est grand temps, ô mon Jésus ! pardonnez-moi. Eh ! pourquoi tarder encore ? Attendrai-je que je sois arrivé dans cette éternelle prison, où il ne me resterait plus qu'à dire, en versant d'inutiles larmes, ce que disent éternellement les damnés : « La saison de l'été est passée, et nous n'en avons pas profité pour nous sauver [5] ? » Non, Seigneur, non ; je ne veux plus résister aux invitations de votre amour. Qui sait si cette méditation que je viens de lire n'est pas votre

[1] Proficiltere, anima christiana, de hoc mundo.
[2] Ambulate dum lucem habetis (*Joan.*, XII, 35).
[3] Venit nox in qua nemo potest operari (*Joan.*, IX, 4).
[4] Qua hora non putatis, filius hominis veniet, (*Luc.*, XII, 40).
[5] Finita est æstas, et nos salvati non sumus. (*Jerem.*, VIII, 20.)

dernier appel ? O souverain bien ! je me repens de vous avoir offensé ; je vous consacre tout ce qu'il me reste de temps à vivre, et je vous prie de m'accorder la sainte persévérance. Je ne veux plus vous déplaire, je veux vous aimer toujours. O Marie, refuge des pécheurs, c'est en vous que j'ai confiance.

XXVe MÉDITATION

TERREUR DES MOURANTS, A LA PENSÉE DU JUGEMENT QUI LES ATTEND.

I. Considérez l'effroi que cause au moribond la pensée du jugement, lorsqu'il se trouve aux portes de la mort, et qu'il songe que dans un instant il lui faudra se présenter devant Jésus-Christ, son juge, pour rendre compte de toute sa vie passée. Voilà donc arrivé le moment du grand passage qu'il lui faut faire de ce monde à un monde nouveau, de cette vie à l'éternité. Alors il n'y a rien qui le tourmente comme la vue des péchés qu'il a commis. Sainte Marie-Magdeleine de Pazzi étant malade, et pensant au jugement, tremblait. Comme son confesseur lui recommandait de n'avoir pas peur : « Ah ! mon père, lui répondit-elle, que c'est une terrible chose que d'avoir à comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ ! » Ainsi parlait cette innocente vierge qui fut sainte dès son enfance ; que devra donc dire celui qui bien des fois a mérité l'enfer ?

II. Après tant d'années passées dans la pénitence, l'abbé Agathon tremblait encore en disant : « Qu'arrivera-t-il de moi quand je serai jugé ? » Comment après cela ne pas être glacé de terreur, quand on a commis des péchés mortels, et qu'on n'en a pas encore fait pénitence ? En face de la mort, la vue des péchés commis, la rigueur des jugements de Dieu, l'incertitude de la sentence qu'on doit subir : quel affreux mélange de confusion et de terreur tout cela ne doit-il pas jeter

dans l'âme du moribond ! Ah ! d'avance embrassons étroitement les pieds du Sauveur, et assurons notre pardon sans attendre ce grand jour où il nous faudra rendre nos comptes. O mon Jésus, mon Rédempteur, qui devez un jour être mon juge, ayez pitié de moi avant que n'arrive ce jour de justice. Voici à vos pieds le traître qui a tant de fois promis de vous être fidèle, et qui, après tout cela, vous a tourné le dos. Certes, ô mon Dieu, vous ne méritiez pas que je vous traîtasse comme je l'ai fait par le passé. Pardonnez-moi, car je veux sincèrement changer de vie. Ô mon souverain bien ! Je me repens de vous avoir si mal apprécié ; ayez pitié de moi.

III. Alors se décidera la grande affaire de notre salut éternel. De la décision qui sera rendue dépend notre salut ou notre damnation éternelle, notre bonheur ou notre malheur à jamais. Chacun le sait, tout le monde dit : Il en est ainsi. Mais, ô mon Dieu, s'il en est ainsi, pourquoi n'abandonnons-nous pas tout le reste pour ne plus songer qu'à devenir des saints, et qu'à assurer notre salut éternel ? Je vous remercie, ô mon Dieu, des lumières que vous me donnez en ce moment. Hélas ! mon doux Jésus, souvenez-vous que vous êtes mort pour me sauver : faites que la première fois que je comparaîtrai devant vous, je vous trouve apaisé. Si, par le passé, j'ai fait peu de cas de votre grâce, je l'estime maintenant plus que tous les biens. Je vous aime, ô infinie bonté ! et, parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé. D'autres fois je vous ai fui ; mais aujourd'hui je veux et recherche votre présence. Faites que je vous trouve, ô le Dieu de mon âme ! Marie, ô ma mère ! recommandez-moi à Jésus.

XXVI[e] MÉDITATION

DU FEU DE L'ENFER.

I. Il est certain que l'enfer est un abîme de feu, dans lequel sont et seront à jamais tourmentés les malheureux damnés. Même en ce monde la peine du feu est de toutes les peines la plus terrible et la plus cruelle ; mais le feu de l'enfer aura une activité tout autrement supérieure pour tourmenter les damnés, parce que Dieu l'a créé tout exprès pour être le bourreau de ses créatures rebelles. « Allez, maudits, au feu éternel, » tel sera l'arrêt de la condamnation des réprouvés. Si, entre toutes les peines, le feu est spécialement nommé dans cette sentence, c'est que, de tous les supplices dont le damné sera affligé dans ses sens, celui du feu sera le plus sensible. Hélas, mon Dieu ! depuis combien d'années n'ai-je pas mérité de brûler dans ce feu ! Mais vous m'avez attendu pour me voir brûler non de ce feu lugubre, mais du feu vivifiant de votre saint amour. Oui, mon souverain bien ! je vous aime, je veux vous aimer éternellement.

II. Sur la terre, le feu tourmente le corps à l'extérieur, mais il ne le pénètre pas ; dans l'enfer, le feu pénètre et tourmente les damnés dans le plus intime de leur être. « Faites qu'ils deviennent comme autant de fournaises embrasées [1], » demandait à Dieu le Psalmiste. Chaque réprouvé deviendra en effet comme une fournaise ardente, tellement que son cœur brûlera dans sa poitrine, ses entrailles dans son ventre, sa cervelle dans sa tête, son sang dans ses veines, et jusqu'à la moëlle de ses os. Que dites-vous de ce feu, pécheurs, qui ne pouvez souffrir une simple étincelle, quand elle se détache par hasard d'une chandelle allumée ; vous qu'un appartement trop chauffé incommode ; vous à qui un rayon de soleil fait mal à la tête ?

[1] Pone eos ut clibanum ignis (*Psal.* xx, 10).

Comment pourrez-vous rester plongés dans un océan de flammes, où vous aurez à souffrir une mort continuelle, mais sans jamais mourir ? O mon rédempteur ! qu'il ne soit pas perdu pour moi, le sang que vous avez versé pour mon amour : donnez-moi le regret de mes péchés, donnez-moi votre saint amour.

III. « Quel est celui d'entre vous, demande le Prophète, qui pourra habiter au milieu d'un feu dévorant[1] ? » Comme un animal féroce dévore un chevreau, ainsi le feu de l'enfer dévorera continuellement le malheureux damné, mais sans le faire jamais mourir. « Continue, pécheur, s'écrie saint Pierre Damien ; continue, infâme, de satisfaire ta chair ; un jour viendra où tes impuretés se changeront comme en une poix brûlante, qui entretiendra un feu éternel dans tes entrailles[2] » O mon Dieu ! pardonnez-moi mes mépris et la perte que j'ai faite de vos grâces, et ne permettez pas que je les perde de nouveau. Je me repens par-dessus tout de vous avoir offensé. Recevez-moi dans votre miséricorde, sur la promesse que je vous fais de vouloir vous aimer, et de n'aimer que vous. Très-sainte Marie, préservez-moi de l'enfer.

XXVIIe MÉDITATION

VANITÉ DES BIENS DE CE MONDE.

« Qu'est-ce que notre vie ? une vapeur qui se montre un instant pour s'évanouir aussitôt[3]. » Les vapeurs qui de la terre s'élèvent dans les airs, présentent un bel aspect quand les rayons du soleil les colorent ; mais il ne faut qu'un peu de vent pour les dissiper, et tout est fini. Telles sont les grandeurs de ce monde : tel prince aujourd'hui est redouté, courtisé, en-

[1] Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante (*Isa.*, XXXIII, 14)?

[2] Libido tua vertetur in picem, qua se nutriat perpetuus ignis in tuis visceribus (*Epist.* 1).

[3] Quæ est enim vita vestra? vapor est ad modicum parens, et deinceps exterminabitur. (*Jac*, IV, 15).

touré d'hommages par des milliers d'hommes ; que demain il meure, et il sera déprécié et maudit de tous. A la mort, tout finit à la fois, honneurs, pompes et plaisirs. O mon Dieu ! faites-moi connaître le bien immense qui est vous-même, afin que je vous aime, et que je n'aime plus rien que vous.

II. La mort dépouille l'homme de tout ce qu'il possède sur la terre. Quel triste spectacle que de voir le riche, après sa mort, porté hors de son palais pour n'y plus rentrer ; que de voir ses terres, son argent et tout ce qu'il avait, passer en d'autres mains ! Ses serviteurs l'accompagnent à sa dernière demeure, et puis ils l'y laissent devenir bientôt la proie des vers ; on ne le courtise plus, on ne lui fait plus de compliments. Auparavant chacun obéissait à ses moindres signes ; maintenant personne ne tient plus compte des ordres qu'il a donnés. Malheureux que je suis d'avoir couru pendant tant d'années après ces vanités du monde, et de vous avoir abandonné, vous le bien infini ! Désormais vous seul, ô mon Dieu, serez mon trésor, l'unique amour de mon âme.

III. « Comment oses-tu t'enorgueillir, n'étant que cendre et poussière[1] ? » O homme, dit le Seigneur, ne vois-tu pas que dans peu tu redeviendras cendre et poussière ? A quoi dépenses-tu tes pensées et tes affections ? Pense donc que bientôt la mort te dépouillera de tout et t'expulsera de ce monde. Si, dans le compte qu'il te faudra rendre de ta vie, tu te trouves en défaut, qu'en sera-t-il de toi pour toute l'éternité ? — Ah ! Seigneur, je vous rends grâces. Si vous me parlez ainsi, c'est que vous voulez que je me sauve. Donnez en ma faveur un libre cours à vos miséricordes. Vous avez promis le pardon à celui qui se repent de vous avoir offensé : je me repens de tout mon cœur ; eh bien ! pardonnez-moi donc. Vous avez promis d'aimer celui qui vous aime : je vous aime par-dessus toutes choses ; de grâce, aimez-moi aussi, ne me haïssez plus comme je l'ai mérité. O Marie, mon avocate ! votre protection fait mon espérance.

[1] Quid superbis, terra et cinis (*Eccli.*, IX, 9).

XXVIIIe MÉDITATION

DIEU COMPTE LES PÉCHÉS DE CHACUN.

I. C'est le sentiment de saint Basile, de saint Jérôme, de saint Ambroise, de saint Augustin et d'autres, que de même que Dieu a destiné pour chaque homme une certaine mesure de talents, de biens temporels, de jours et d'années, il a aussi déterminé pour chacun le nombre des péchés qu'il consent à pardonner, après quoi il punit et ne pardonne plus. Voici ce que saint Augustin a écrit à ce sujet : « La patience de Dieu supporte chaque pécheur jusqu'à une certaine mesure, laquelle étant une fois comblée, il ne pardonne plus[1] » Je vois, ô mon Dieu, que déjà par le passé je n'ai que trop poussé à bout votre patience ; mais je vois aussi que vous ne m'avez pas encore abandonné, attendu que j'éprouve du regret de mes fautes, et que ce regret m'est un signe que vous m'aimez encore. Mon Dieu, je ne veux plus vous causer de peine ; par pitié pour moi, ne m'abandonnez pas.

II. « Dieu attend le pécheur avec patience ; mais une fois arrivé le jour où se trouve comblée la mesure de ses péchés, alors il n'attend plus, mais il punit, » comme il est dit dans les livres des Machabées[2]. Ah ! Seigneur, attendez-moi, ne m'abandonnez pas encore ; j'espère, avec votre grâce, ne plus m'attirer votre colère. O bonte infinie ! je me repens de vous avoir offensé : je ne vous trahirai plus, je vous le promets. Désormais je préférerai votre amitié à tous les biens du monde.

III. Nous péchons, et nous ne prenons pas garde au poids dont nos péchés nous chargent ; tremblons qu'il ne nous arrive

[1] Tamdiu unumquemque Dei patientia sustentari, quamdiu nondum peccatorum suorum terminum finemque repleverit ; quo consommato, eum illico percuti, nec illi jam veniam ullam reservari (*De vit. Christ.* cap. IV).

[2] Expectat Deus patienter (nationes,) ut cum judicii dies advenerit, eas in plenitudine peccatorum puniat. (II *Mach.*, VI, 14).

ce qui arriva à l'impie Balthasar, à qui il fut dit : « Tu as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé trop léger[1]. » Que vous dit le démon? il vous dit peut-être que onze péchés ne coûtent pas plus que dix. Non, non, votre ennemi vous trompe, ce seul péché que vous allez joindre aux autres, c'est celui-là qui fera pencher la balance de la justice divine et qui décidera votre condamnation à l'enfer. Si vous ne vous entretenez, mon cher frère, dans cette crainte qu'un nouveau péché mortel ajouté aux précédents n'arrête pour vous le cours des divines miséricordes, si vous ne tremblez même à cette pensée, vous vous perdrez facilement. Non, mon Dieu, vous m'avez enduré trop longtemps, je ne veux plus outrager votre bonté. Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à présent. Je vous ai perdu assez de fois, je ne veux plus vous perdre désormais. Puisque vous ne m'avez pas encore abandonné, faites que je vous trouve sans faute. Je vous aime, ô mon Dieu, et je me repens de tout mon cœur de m'être éloigné de vous. Non, je ne veux plus vous perdre; aidez-moi de votre grâce. Et vous, ma reine et ma mère, ô Marie, assistez-moi de votre intercession.

XXIXe MÉDITATION

FOLIE DE QUICONQUE CONSENT A VIVRE DANS LA DISGRACE DE DIEU.

I. Les pécheurs traitent les saints de fous, parce qu'ils les voient fuir les honneurs de ce monde, les richesses et les plaisirs des sens, et embrasser la pauvreté, les humiliations et la pénitence; mais au jour du jugement, ils confesseront, comme le dit l'auteur du livre de la Sagesse, qu'ils étaient eux-mêmes de vrais fous en traitant de folie la conduite des saints[2] Quelle plus grande folie, en effet, peut-il y avoir, que de vivre

[1] « Appensus es in statera, et inventus es minus habens. » (*Dan*, v, 27).
[2] « Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam (*Sap*, v, 4). »

sans Dieu, et de se condamner ainsi à une vie malheureuse sur la terre, et à une autre bien plus malheureuse dans l'enfer? Non, mon Dieu, je ne veux point attendre ce dernier jour pour confesser ma folie ; dès maintenant je la confesse. Oui, j'étais un fou de vous offenser, ô vous mon souverain bien! Je ne suis pas digne, je l'avoue, d'être appelé votre fils[1] ; Père céleste, je ne mérite pas de pardon ; mais pourtant je l'espère par le sang que vous avez versé pour moi, ô mon Jésus! je me repens du peu de cas que j'ai fait de vous, et je vous aime par-dessus toutes choses.

III. Malheureux mondains! un temps viendra où ils déploreront leur folie ; mais quand viendra-t-il? quand leur malheur n'aura plus de remède. Ils diront alors : « De quoi nous a servi notre orgueil? Qu'avons-nous retiré de la vaine ostentation de nos richesses? Voilà que tous nos plaisirs, ajouteront-ils, ont passé comme une ombre[2], et il ne nous en reste que des supplices et des regrets éternels. » Mon doux Jésus, ayez pitié de moi. Je vous ai oublié, hélas! mais je vois que vous, vous ne m'avez pas oublié. Je vous aime de toute mon âme, ô mon amour, et je déteste plus que tous les maux les offenses que je vous ai faites. Pardonnez-moi, mon Dieu, et oubliez toutes les amertumes que je vous ai causées. Vous connaissez ma faiblesse ; ne m'abandonnez pas, donnez-moi la force de tout surmonter pour vous satisfaire. O Marie, mère de Dieu, je mets en vous ma confiance.

XXXe MÉDITATION

IMPRIME SES PLAIES, EN NOUS LES MONTRANT, DANS NOS CŒURS.

1. Saint Bonaventure dit que les plaies de Jésus s'impriment dans les cœurs les plus durs, et sont des traits de feu qui em-

[1] Pater, non sum dignus vocari filius tuus (*Luc.*, xv, 21).

[2] Quid profuit nobis superbia, aut divitiarum jactantia? Transierunt omnia illa tanquam umbræ. (*Sap.*, v, 8).

brasent les âmes les plus glacées [1] En effet, comment peut-on croire qu'un Dieu a bien voulu être souffleté, flagellé, couronné d'épines, et enfin mourir pour l'amour de nous, sans l'aimer en retour? Saint François d'Assise s'en allait pleurant dans la campagne en réfléchissant sur l'ingratitude des hommes, et s'écriait : « L'amour n'est pas aimé, l'amour n'est pas aimé. » O mon Jésus ! je suis un de ces ingrats qui ont passé tant d'années en ce monde sans vous aimer. Doit-il donc toujours en être ainsi, ô mon Rédempteur? Non, je veux vous aimer avant de mourir ; je veux me donner tout à vous ; recevez-moi par pitié, et aidez-moi de votre grâce.

II. La sainte Eglise, en nous montrant Jésus crucifié, chante ces paroles : « Tout en lui respire l'amour : son visage, sa tête inclinée, ses bras étendus, son côté ouvert [2]. » Regarde, ô homme, dit-elle, regarde ce Dieu mort par amour pour toi : vois ces bras ouverts pour t'embrasser, sa tête inclinée pour te donner le baiser de paix, sa poitrine entr'ouverte pour te recevoir dans son cœur, si tu veux l'aimer. Oui certes, je veux vous aimer, mon trésor, mon amour, mon tout. Eh ! qui pourrais-je aimer, si je n'aimais pas un Dieu qui est mort pour moi ?

III. « La charité de Jésus-Christ nous presse [3] » O mon Rédempteur ! vous êtes mort pour l'amour des hommes, et cependant les hommee ne vous aiment pas, parce qu'ils oublient la mort que vous avez soufferte pour leur amour. Si nous y pensions, comment pourrions-nous vivre sans vous aimer? « Sachant, disait saint François de Sales, que Jésus-Christ, vrai Dieu éternel, tout-puissant, nous a aimés jusqu'à vouloir souffrir pour nous la mort, et la mort de la croix : n'est-ce pas là avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir presser de force et en exprimer de l'amour par une violence et contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est toute

[1] Vulnera corda saxea vulnerantia, et mentes congelatas inflammantia.

[2] « Omnis figura in amorem spirat, et ad redamandum provocat, caput inclinatum, manus expansæ, pectus apertum. » *Off. dolor. B. V.*, resp. 8.

[3] « Caritas Christi arget nos. » (II *Cor.*, v, 14).

aimable et amiable[1] ? » C'est tout à fait ce que disait saint Paul : « La charité de Jésus-Christ nous presse ; » l'amour de Jésus-Christ nous force de l'aimer. O mon aimable Sauveur ! d'autres fois je vous ai méprisé ; mais maintenant je vous estime et vous aime plus que ma vie ; je n'ai point de plus vive douleur, que le souvenir des déplaisirs que j'ai causés à votre amour. Pardonnez-moi, Jésus, et attirez à vous mon cœur tout entier, afin que je ne désire et ne cherche que vous, que je ne soupire qu'après vous. O Marie, ô ma mère ! aidez-moi à aimer Jésus.

XXXIe MÉDITATION

DE LA GRANDE AFFAIRE DE NOTRE SALUT

L'affaire du salut éternel est pour nous la plus importante de toutes. Mais comment se fait-il que les hommes, dans les affaires de ce monde, mettent tous leurs soins à les faire réussir, qu'ils n'épargnent rien pour parvenir à tel poste, pour gagner tel procès, pour conclure tel mariage, qu'on ne néglige pour cela ni conseils ni précautions, qu'on oublie même de manger et de dormir, et qu'après tout cela, on ne fasse rien pour assurer son salut éternel ? Rien ! au contraire, on fait tout pour le perdre, comme si l'enfer, le paradis, l'éternité, n'étaient pas des vérités de la foi, mais des fables et des mensonges. O mon Dieu ! éclairez-moi de votre lumière, ne permettez pas que je vive en aveugle, comme j'ai vécu par le passé.

II. Si une maison vient à éprouver une dégradation, que ne fait-on pas pour la réparer bien vite ? Si l'on vient à perdre un diamant, que ne fait-on pas pour le retrouver ? On perd son âme, on perd la grâce de Dieu, et l'on dort et l'on rit ! Nous

[1] *Traité de l'amour de Dieu*, liv. VII, et VIII p. 170 tom. II, œuvre de S. François de Sales, édit. Vivès.

soignons avec tant d'attention notre santé temporelle, et nous prenons si peu de soin de notre salut éternel ! Nous appelons bienheureux ceux qui ont tout quitté pour Dieu : comment, après cela, pouvons-nous vivre ainsi attachés aux choses de la terre ? O mon Jésus ! vous qui avez eu tant de soin de mon salut, jusqu'au point d'y sacrifier votre sang et votre vie, j'ai fait si peu de cas de votre grâce, que, pour un rien, j'y ai renoncé et je l'ai perdue. Je me repens, Seigneur, de vous avoir ainsi déshonoré ; je ne veux plus désormais songer qu'à vous aimer, vous, mon Dieu, qui êtes digne d'un amour infini.

III. Le Fils de Dieu a donné sa vie pour le salut de nos âmes ; d'un autre côté, le démon travaille sans cesse à les perdre ; et nous, nous demeurons indifférents ! Saint Philippe de Néri ne faisait pas difficulté de traiter de fou celui qui ne s'occupe point du salut de son âme. Ranimons notre foi ; il est certain qu'après cette courte vie, une éternité de bonheur ou de malheur nous attend. Dieu a mis entre nos mains le choix de l'un et de l'autre[1] : faisons donc notre choix de manière à n'avoir point à nous en repentir éternellement. Mon Dieu, faites-moi apprécier la grande injure que je vous ai faite en vous offensant et en vous abandonnant pour courir après les créatures. Je me repens de toute mon âme de vous avoir méprisé, ô souverain bien ! Ne me repoussez pas, maintenant que je reviens à vous. Je vous aime plus que toutes choses, et désormais je veux tout perdre plutôt que votre grâce. Ah ! par l'amour que vous m'avez porté en mourant pour moi, secourez-moi, aidez-moi, ne m'abandonnez pas. Mère de Dieu, Marie, soyez mon avocate.

[1] Ante hominem vita et mors, quod placuerit ei, dabitur illi. (*Eccli.*, XV, 18).

XXXIIe MÉDITATION

POUR BIEN MOURIR, IL FAUT PENSER A LA MORT.

I. Les hommes attachés au monde s'efforcent de chasser de leur esprit la pensée de la mort, comme si, en évitant d'y songer, ils pouvaient l'éviter ; mais non, ces malheureux, en éloignant d'eux la pensée de la mort, ne font que se mettre en plus grand péril d'en faire une mauvaise. Il n'y a point de remède ; que ce soit tôt, que ce soit tard, il faut mourir, et ce qu'il y a de plus important à considérer, c'est qu'on ne meurt qu'une fois. Si l'on réussit mal, c'est pour toujours. Je vous remercie, ô mon Dieu ! de la lumière que vous me donnez. J'ai perdu assez d'années ; je veux vous consacrer ce qui me reste de vie. Dites-moi ce que vous voulez de moi ; je veux vous plaire en tout.

III. Les saints anachorètes qui fuyaient le monde et se retiraient dans les déserts pour s'assurer une bonne mort, n'apportaient avec eux que quelque livre spirituel et une tête de mort. La vue de cet objet réveillait sans cesse leur pensée, et leur faisait dire : « Un jour mon corps deviendra semblable à « ces os désséchés ; mais mon âme alors, où sera-t-elle ? » Ces considérations les excitaient à faire tous leurs efforts pour acquérir, non les biens de cette vie, mais les biens de la vie qui ne doit jamais finir Je vous remercie, Seigneur, de ne m'avoir pas fait mourir quand j'étais en péché ! Je me repens de vous avoir offensé, et j'espère mon pardon, par les mérites de votre sang. O mon Jésus ! je veux tout quitter, et faire tout ce que je puis pour vous contenter.

III. Un saint ermite, étant à l'article de la mort, avait un visage riant : on lui demanda d'où lui venait cette allégresse ; il répondit : « J'ai toujours eu la mort devant les yeux, et c'est « pour cela qu'aujourd'hui qu'elle est arrivée, elle ne m'épou« vante pas. » Ainsi donc la mort épouvante ceux qui, sans pen-

ser à elle, ne songent qu'à se satisfaire en cette vie; mais elle ne saurait épouvanter ceux qui, ne la perdant jamais de vue, ont méprisé les biens terrestres, et n'ont voulu s'attacher qu'à Dieu. Ah ! mon Sauveur ! je vois que la mort approche, et je me trouve n'avoir rien fait pour vous qui êtes mort pour moi. Mais du moins, avant de mourir, je veux vous aimer, ô Dieu digne d'un amour infini ! Tant de fois je vous ai déshonoré par mes offenses ; je m'en repens de tout mon cœur. A l'avenir, je veux vous honorer en vous aimant de tout mon pouvoir. Donnez-moi lumière, donnez-moi force pour le faire. Vous, vous voulez que je sois tout à vous ; et moi aussi, je veux être tout à vous. Aidez-moi de votre grâce, je mets en vous ma confiance. O Marie ! ma mère, mon espérance, en vous je mets ma confiance.

XXXIIIe MÉDITATION

L'HOMME EN PÉCHANT TOURNE LE DOS A DIEU.

I. Saint Augustin et Saint Thomas définissent le péché : *Aversio a Deo;* ce qui signifie que le pécheur se détourne de Dieu, en laissant le Créateur pour la créature. Quelle peine ne mériterait pas un sujet qui, tandis que son roi lui donnerait ses ordres, lui tournerait le dos pour aller, au mépris de la majesté de celui qui lui parlerait, transgresser tout aussitôt le commandement qu'il viendrait de recevoir ? C'est ce que fait le pécheur, et c'est ce crime qui est puni en enfer de la peine du dam, c'est-à-dire de la perte de Dieu, digne supplice de celui qui s'est volontairement éloigné de lui. O mon Dieu ! que de fois je vous ai ainsi tourné le dos ! Mais je vois que vous ne m'avez pas encore abandonné ; vous me poursuivez, vous m'appelez à pénitenee, et vous m'offrez mon pardon. Oui, Seigneur, je me repens par-dessus tout de vous avoir offensé : ayez pitié de moi.

II. «Tu m'as abandonné, dit le Seigneur, tu t'es retiré de moi[1].» Telles sont les plaintes que Dieu fait entendre : Ingrat ! tu m'as abandonné. Je ne t'aurais jamais abandonné, si tu n'avais été le premier à me tourner le dos. Tu t'es retiré de moi[2]. O mon Dieu ! de quelle terreur ces paroles ne rempliront-elles pas le pécheur, quand il se trouvera devant votre tribunal pour être jugé ? Mais je comprends, ô mon Sauveur ! que si vous me faites entendre maintenant ces paroles, ce n'est pas pour me condamner, mais pour me porter au repentir des injures que je vous ai faites. Oui, mon Jésus, je me repens de tous les déplaisirs que je vous ai causés. Pour de misérables satisfactions, ô Dieu ! je vous ai laissé, vous, mon bien infini ! mais aujourd'hui je reviens à vous plein de regret ; ne me repoussez pas.

III. « Maison d'Israël, pourquoi mourrez-vous ? Revenez, et vivez[3] » O homme ! dit Jésus-Christ, je suis mort pour vous sauver ; pourquoi, par vos péchés, voulez-vous vous condamner à une mort éternelle ? Oh ! revenez à moi, et vous recouvrerez la vie de ma grâce. O mon Jésus ! je n'aurais jamais eu l'audace de demander mon pardon, si je n'avais su que vous êtes mort pour me rétablir dans votre grâce. Que de fois, hélas ! je l'ai méprisée cette grâce et votre amour ! Que ne suis-je mort plutôt que de vous faire une si grande injure ! Mais vous, qui avez daigné courir après moi quand je vous offensais, vous ne me repousserez pas, aujourd'hui que je vous aime et que je ne cherche que vous. Mon Dieu et mon tout[4] ! O mon Dieu ! ô tout mon bien ! ne permettez pas que je me rende de nouveau coupable d'ingratitude envers vous. Marie, ma reine et ma mère, obtenez-moi la sainte persévérance.

[1] Tu reliquisti me, dicit Dominus, retrorsum abiisti (*Jer.*, XI, 6).

[2] Retrorsum abiisti.

[3] Quare moriemini, domus Israel? Revertimini et vivite. (*Ezech.*, XVIII, 31-32).

[4] Deus meus et omnia.

XXXIVe MÉDITATION

MISÉRICORDE DE DIEU INVITANT LE PÉCHEUR A LA PÉNITENCE.

I. *Adam, où es-tu*[1]? C'est là, dit un auteur, le langage d'un père qui a perdu son fils, et qui le cherche. O bonté immense de notre Dieu ! Adam pèche, il s'éloigne de Dieu, et Dieu ne l'abandonne pas, mais il court après lui en criant : *Adam, mon Adam, où es-tu ? Je t'ai perdu, et c'est pourquoi je te cherche.* C'est ainsi, ô mon âme ! que Dieu en a usé envers toi ; tu l'as abandonné en commettant le péché ; mais lui, il n'a cessé de se mettre à ta recherche, de te rappeler par tant de lumières intérieures, par les remords de la conscience, par ses saintes inspirations ; en un mot, par toutes les ressources de sa bonté et de son amour. O Dieu de miséricorde ! Dieu d'amour, comment ai-je pu vous offenser autant et me montrer si ingrat ?

II. Comme un père qui voit son fils près de se précipiter du haut d'une montagne, court après lui, tout en larmes, pour le retenir et empêcher sa perte ; ainsi, mon Dieu, en avez-vous agi à mon égard. J'allais, par le poids de mes péchés, me précipiter dans l'enfer, et vous m'avez arrêté. Je vois maintenant, Seigneur, l'amour que vous m'avez porté, et j'espère aller au ciel, exalter à jamais vos miséricordes. *Misericordias Domini in œternum cantabo.* Je sais, ô mon Jésus ! que vous voulez me sauver ; mais je ne sais encore si vous m'avez pardonné. Oh ! donnez-moi une grande douleur de mes péchés ; donnez-moi un grand amour pour vous : à ces signes je reconnaîtrai que vous m'avez pardonné.

III. Mais quoi donc, ô mon Sauveur ! comment puis-je craindre pour mon pardon, quand je vois que vous me l'offrez, et que vos bras sont ouverts pour me presser contre votre cœur, si je

[1] Ada nubies? *(Gen.* III, 10).

reviens à vous ? Je reviens donc à vous, plein de regret et vivement touché de ce qu'après tant d'offenses que j'ai commises, vous m'aimez encore. Hélas ! que n'ai-je jamais eu le malheur de vous déplaire, à vous, mon souverain bien ! combien j'en ai de regret ! Pardonnez-moi, mon Jésus, je veux ne jamais plus vous causer ce déplaisir. Mais sachez, ô mon Sauveur ! que ce pardon ne me suffit pas ; je veux que vous me donniez de plus un grand amour pour vous. Puisque tant de fois j'ai mérité de brûler dans les feux de l'enfer, je veux maintenant brûler encore, mais brûler du feu de votre saint amour. Je vous aime, ô mon amour ! je vous aime, ô ma vie, mon trésor, mon tout. O Marie ! ma protectrice, faites que je sois fidèle à Dieu jusqu'à la mort.

XXXVe MÉDITATION

L'AME COMPARAISSANT AU JUGEMENT.

I. On a vu des coupables, au moment de comparaître devant leurs juges, se couvrir d'une sueur froide et trembler de tous leurs membres ; et pourtant ils pouvaient se flatter ou que leurs crimes resteraient inconnus, ou que les juges mitigeraient la peine qu'ils méritaient. O Dieu ! quelle sera la terreur d'une âme coupable, quand elle comparaîtra devant Jésus-Christ, qui juge en toute rigueur, et à qui rien n'est caché ? *Je suis*, lui dira-t-il alors, *ton juge*, *et témoin* à la fois de toutes les injures que tu m'as faites[1] Voilà, ô mon Jésus, ce que je méritais d'entendre de votre bouche, si l'heure de mon jugement était arrivé. Mais vous me faites entendre aujourd'hui que, si je me repens de mes péchés, vous voulez oublier tous les déplaisirs que je vous ai causés[2]

II. C'est le sentiment commun des docteurs, que dans le lieu

[1] Ego sum judex et testis. (*Jerem.*, XXIX, 23).
[2] Omnium iniquitatum non recordabor. (*Ezech.*, XVIII, 22).

même où l'âme se sépare du corps, elle comparaît à ce jugement dans lequel se décide la question de sa vie ou de sa mort éternelle. Mais si elle a quitté ce monde en état de péché, que dira-t-elle, l'infortunée, quand Jésus-Christ lui rappellera les miséricordes qu'il aura eues pour elle, les invitations qu'il lui aura faites, les moyens de salut qu'il lui aura ménagés? O Jésus! ô mon Rédempteur! vous condamnez les pécheurs obstinés, mais non ceux qui vous aiment et qui se repentent de vous avoir offensé. Je suis pécheur; mais je vous aime plus que moi-même, et je déplore par-dessus tout le malheur que j'ai eu de vous déplaire. Pardonnez-moi, avant que vous n'ayez à me juger.

III. *A l'heure que vous n'y penserez pas, le Fils de l'homme viendra* [1] O mon Jésus! ô mon juge, quand, après ma mort, je comparaîtrai devant vous, vos plaies seront pour moi un sujet d'épouvante; elles me reprocheront l'ingratitude dont j'ai payé l'amour que vous m'avez porté en souffrant et mourant pour moi; mais aujourd'hui ces mêmes plaies me donnent le courage et la confiance d'espérer mon pardon de votre bonté, ô mon Rédempteur! vous qui, pour n'être pas obligé de me condamner, avez voulu les endurer et être crucifié pour mon amour. *Te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.* Ayez pitié, ô Jésus! de cette brebis pour laquelle vous avez répandu votre sang divin. Si par le passé je vous ai méprisé, maintenant je vous estime et vous aime plus que toutes choses. Faites-moi connaître les moyens que je dois prendre pour me sauver, et donnez-moi la force d'exécuter votre volonté. Je ne veux plus abuser de votre miséricorde. Vous m'avez fait trop de bien; je ne veux plus vivre loin de vous et privé de votre amour. O Marie! mère de miséricorde, ayez compassion de moi.

[1] « Qua hora non putatis, filius hominis veniet. » (*Luc.*, XII, 40).

XXXVIe MÉDITATION

VIE MALHEUREUSE DU PECHEUR.

I. *Il n'y a point de paix pour l'impie*, dit le Seigneur[1] Le démon séduit les pécheurs en leur persuadant que s'ils parviennent à se procurer telle satisfaction, telle vengeance, tel bien du prochain, ils seront contents et trouveront la paix; mais non, c'est le contraire qui arrive après le péché, l'âme demeure plus inquiète et plus tourmentée qu'auparavant. Il n'y a que les bêtes qui, n'étant créées que pour la terre, puissent trouver leur contentement dans les plaisirs d'ici-bas; au lieu que l'homme ayant été créé pour jouir de Dieu, toutes les créatures ne sauraient le satisfaire. Dieu seul peut le rendre content. Hélas, ô mon Dieu ! que me reste-t-il de tous les plaisirs que j'ai goûtés en vous offensant, autre chose que des chagrins et des amertumes qui me tourmentent? Mais ce qui m'attriste maintenant, ce n'est point cette amertume que je ressens, mais bien les déplaisirs que je vous ai causés, à vous qui m'avez tant aimé.

II. « Les impies sont comme une mer agitée qui ne se repose jamais[2] » Qu'est-ce qu'une âme dans la disgrâce de Dieu? C'est une mer continuellement agitée par la tempête; une vague vient, une autre la suit, et ce sont autant de vagues d'angoisses et de peines. Il n'est personne en ce monde qui voie réussir toutes choses à son gré. Celui qui aime Dieu se résigne à sa volonté quand il est malheureux, et il se tient en paix; mais le pécheur, qui est ennemi de Dieu, comment pourrait-il se reposer dans la volonté de Dieu? En outre le pécheur porte toujours avec lui la crainte de la vengeance divine: « il fuit, même lorsque personne ne le poursuit[3]. » C'est qu'il a

[1] « Non est pax impiis, dicit Dominus. » (*Isa.*, XLVIII, 22).
[2] Impii quasi mare fervens quod quiescere non potest. (*Isa.*, LVII, 20).
[3] Fugit impiens nemine persequente. (*Prov.*, XXVIII, 1).

son péché continuellement à ses trousses ; ses remords lui rongent tellement le cœur, qu'ils lui font éprouver un enfer anticipé. Ah ! Seigneur, je me repens de vous avoir abandonné ; pardonnez-moi, et ne permettez plus que j'aie le malheur de vous perdre.

III. « Cherchez votre bonheur dans le Seigneur, et il vous accordera les demandes de votre cœur[1] » O homme, que cherches-tu pour être heureux ? Cherche Dieu, et il fera ton bonheur « Attachez-vous, dit saint Augustin, au seul bien dans lequel sont renfermés tous les biens[2]. » Voici un saint François qui, dépouillé de tous les biens de la terre, mais uni à son Dieu, a trouvé le paradis dès ici-bas ; aussi ne se lasse-t-il pas de dire : « Mon Dieu et mon tout[3]. » Heureux qui laisse tout pour Dieu ! il trouvera tout en Dieu. O mon Jésus ! au lieu de m'abandonner, comme je le méritais, vous m'offrez le pardon, vous m'invitez à vous aimer. Je reviens à vous, plein de douleur du mal que j'ai commis, touché de voir que vous m'aimez encore après tant d'offenses. Vous m'aimez ; oh ! moi aussi, je vous aime, et je vous aime plus que moi-même. Recevez-moi dans votre grâce, et faites de moi ensuite ce qu'il vous plaira : il me suffit que vous ne me priviez pas de votre amour Marie, ô ma mère, ayez pitié de moi.

XXXVIIe MÉDITATION

JÉSUS CRUCIFIÉ ENFLAMME LES CŒURS.

I. C'est avec raison que notre amoureux Rédempteur nous proteste qu'il n'est venu sur la terre que pour allumer le feu sacré de l'amour divin, et qu'il ne désire autre chose que d'en voir embrasés nos cœurs[4]. Et en effet, que d'âmes fortunées se

[1] Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui. (*Psal.* xxxvi, 4).
[2] Quære unum bonum in quo sunt omnia bona.
[3] Deus meus et omnia.
[4] Ignem veni mittere in terram, et quid volo. nisi ut accendatur (*Luc.*, xii 49).

sont senties tellement enflammées d'amour par le spectacle d'un Dieu crucifié, qu'elles ont tout abandonné pour se donner tout entières à lui ! Eh ! que pouvait-il faire de plus pour gagner nos cœurs, que de donner sa vie par amour pour nous, en mourant de douleur sur une croix ? Saint François de Paule avait donc bien raison, quand il contemplait Jésus crucifié, de s'écrier dans une extase d'amour : *O charité! O charité! O charité !*

II. Mais, hélas ! comment se fait-il après cela que les hommes vivent dans l'oubli d'un Dieu si aimant ? Si l'homme le plus vil du monde, si un esclave placé sous ma dépendance eût fait pour moi ce qu'a fait et souffert Jésus-Christ, comment pourrais-je vivre sans l'aimer ? Et quel est cet homme suspendu à la croix ? C'est celui qui m'a créé, c'est celui-là même qui meurt pour moi. Cette croix, ces épines, ces clous, et plus encore ces plaies crient à leur manière et réclament mon amour

III. Saint François d'Assise disait : *Que je meure, ô mon Jésus! que je meure pour l'amour de votre amour, puisque vous êtes mort pour l'amour de mon amour* Ah ! pour compenser l'amour d'un Dieu qui a daigné mourir, il faudrait être un autre Dieu et mourir pour lui. Ce serait donc encore bien peu, ce ne serait encore rien que dix mille vies de chacun de nous pour répondre à l'amour de Jésus-Christ. Mais Jésus est content, pourvu que nous lui donnions notre cœur ; il ne le sera cependant que si nous le lui donnons tout en entier C'est pour cela que l'Apôtre dit que Jésus-Christ est mort pour avoir le domaine entier de nos cœurs [1]. Mon bien-aimé Rédempteur, comment pourrais-je désormais vous oublier ? Comment pourrais-je aimer autre chose que vous, après vous avoir vu expirer de douleur sur un bois infâme pour expier mes péchés ? Comment pourrais-je penser que mes péchés vous ont réduit à ce point, et ne pas mourir de regret au souvenir des offenses que je vous

[1] In hoc Christus mortuus est, ut mortuorum et vivorum dominetur. (*Rom.* XIV, 9.)

ai faites? Aidez-moi, ô mon Jésus ! C'est vous que je veux, rien que vous ; aidez-moi à vous aimer. Marie, mon espérance, accordez-moi le secours de vos prières !

XXXVIII[e] MÉDITATION

DIEU VEUT SAUVER TOUS CEUX QUI VEULENT SE SAUVER

I. L'apôtre Saint Paul nous apprend que, « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés [1] ; » et Saint Pierre nous enseigne que la volonté de Dieu est que nul ne périsse, mais que tous reviennent à la pénitence [2] C'est dans ce but que le Fils de Dieu est venu du ciel en terre se faire homme, qu'il s'est résigné à y passer trente-trois années de sueurs et de souffrances, qu'il a donné enfin son sang et sa vie ; et nous nous perdrions encore ? O mon Sauveur ! vous avez employé toute votre vie pour mon salut ; et moi, à quoi ai-je dépensé tant d'années de la mienne ! Qu'avez-vous jusqu'ici obtenu de moi en retour ? Ah ! je n'ai mérité que trop d'être retranché de dessus la terre et envoyé en enfer ! Mais vous ne voulez pas la mort du pécheur, vous voulez qu'il se convertisse et qu'il vive [3] Oui, mon Dieu, je quitte tout et je me convertis à vous. Je vous aime, et parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé. Accueillez-moi, et ne permettez pas que je vous abandonne de nouveau.

III. Que n'ont pas fait les Saints pour assurer leur salut éternel ! Que de nobles personnages, que de rois même ont quitté les grandeurs de ce monde pour s'enfermer dans un cloître ! Que de jeunes gens ont dit adieu à leur patrie et à leur famille pour aller passer leur vie dans les cavernes et les déserts ! Que

[1] « Omnes homines vultis salvos fieri. » (*Tim.* II, 14.)
[2] « Nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti. » (II *Petr.*, III, 9.)
[3] Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat. (*Ezech.*, XXXIII, 44.)

de martyrs ont expiré dans les tourments ! Et pourquoi ? pour sauver leurs âmes. Et nous, que faisons-nous ! Malheureux que je suis de savoir que ma mort peut être proche, et de ne pas y penser ! Non, mon Dieu, je ne veux plus vivre loin de vous. Eh ! qu'attendrai-je donc ? que la mort vienne me surprendre dans le misérable état où je me trouve ? Non, mon Dieu, aidez-moi à me préparer à la mort.

III. Ô Ciel ! que de grâces le Seigneur m'a faites pour me procurer mon salut ! Il m'a fait naître dans le sein de la vraie Eglise ; il m'a pardonné tant de fois mes péchés ; il m'a donné tant de lumières dans les prédications, la prière, la communion et les exercices spirituels ; il m'a invité si souvent à l'aimer. Que de secours il m'a donnés pour devenir un saint ! que de grâces qu'il n'a point faites à tant d'autres ! Et moi, mon Dieu, quand me résoudrai-je à me détacher du monde et à me donner tout à vous ? Me voici, ô mon Jésus ! je ne veux plus vous résister ; vous m'avez fait trop de bien. Je veux être tout à vous ; recevez-moi, et ne dédaignez pas l'amour d'un pécheur dont vous avez eu par le passé tant à vous plaindre. Je vous aime, mon Dieu, mon amour, mon tout ; ayez pitié de moi. O Marie ! vous êtes mon espérance.

XXXIX[e] MÉDITATION

LA MORT EST PROCHE.

I. Chacun sait qu'il lui faut mourir ; mais beaucoup se figurent la mort placée à leur égard dans un tel lointain, qu'elle ne pourra jamais les atteindre. Qu'ils se détrompent : notre vie est courte, et notre mort est prochaine. Il nous reste peu de jours à passer sur cette terre, et peut-être beaucoup moins que nous ne pensons. Qu'est-ce que notre vie, qu'une vapeur légère qui se dissipe au moindre vent, qu'un brin d'herbe qu'un rayon de soleil suffit pour dessécher et faire mourir ? Mon Dieu,

vous ne m'avez pas fait mourir quand j'étais dans votre disgrâce, parce que vous voulez que je ne me perde pas, mais que je vous aime. Oui, Seigneur, je veux vous aimer.

II. Job disait: « Mes jours ont été plus rapides que ne le serait un coursier [1]. » La mort nous poursuit avec cette promptitude, et chaque pas que nous faisons, chaque respiration, chacun de nos moments nous fait courir nous-mêmes et approcher d'elle. Oh! combien nous désirerons à la mort avoir seulement un jour, une heure de ce temps que nous dépensons si légèrement aujourd'hui ! O mon Dieu ! si à l'heure même ma mort m'était annoncée, que me trouverais-je avoir fait pour vous ! Ah ! secourez-moi, ne permettez pas que je meure ingrat, comme j'ai vécu jusqu'ici. Donnez-moi la douleur de mes péchés ; donnez-moi votre amour, donnez-moi la sainte persévérance.

III. La mort se hâte, hâtons-nous donc aussi de faire le bien et de préparer nos comptes pour le jour où elle viendra. Quand la mort arrive, elle ne laisse plus le moyen de remédier au mal qu'on a commis. Combien de malheureux dans l'enfer, qui comptaient réparer plus tard le mal qu'ils faisaient, mais que la mort a envoyés dans les supplices éternels ! O mon aimable Rédempteur ! je ne veux plus résister à vos invitations. Vous m'offrez mon pardon ; je le veux, je le demande, je l'espère par cette mort que vous avez soufferte pour moi, ô mon Jésus ! Bonté infinie, je me repens de vous avoir offensé. Mon Jésus, vous êtes mort pour moi, et moi j'ai préféré mes misérables satisfactions à votre amitié. Désormais, avec votre secours, je veux vous aimer toujours. Je vous aime, ô mon Dieu ! je vous aime. Vous êtes et vous serez toujours mon unique bien, mon unique amour. Mère de Dieu, ô Marie ! veillez sur moi, ayez pitié de moi.

[1] « Dies mei fuerunt velociores cursore. » (*Job.*, IX, 25.)

XLe MÉDITATION

ABANDON DU PÉCHEUR DANS SON PÉCHÉ.

I. C'est un grand châtiment que Dieu exerce, de faire mourir le pécheur dans l'état de péché où il se trouve ; mais le châtiment est encore plus terrible quand il l'abandonne dans son péché. La plus grande peine qui puisse être infligée au pécheur, dit Bellarmin, c'est la facilité même qui lui est donnée de pécher davantage en punition de ses péchés antérieurs[1]. Je vous remercie donc, ô mon Jésus ! de ce que vous ne m'avez pas fait mourir en état de péché ; mais je vous remercie bien davantage encore de ce que vous ne m'avez pas abandonné dans mon péché. Ah ! dans quel abîme d'iniquités serais-je tombé, si votre main ne m'eût retenu ! Continuez, ô mon Sauveur ! de me sauver de mes péchés, et ne m'abandonnez pas.

II. J'arracherai la haie qui environne ma vigne, et elle demeurera exposée au pillage[2]. Quand le maître d'une vigne arrache la haie qui l'entourait, et la laisse ouverte à tout venant, c'est signe qu'il la tient pour perdue et qu'il l'a abandonnée. Ainsi Dieu se conduit-il, lorsqu'il abandonne une âme ; il lui ôte la haie de sa crainte, de sa lumière, de sa parole, et l'âme demeurant aveuglée et enlacée dans ses vices, méprisera tout, grâces de Dieu, paradis, avertissements, censures ; elle méprisera jusqu'à sa damnation, et plongée ainsi dans ses propres ténèbres, elle se damnera certainement[3]. C'est ce que j'ai mérité, ô mon Dieu ! pour avoir tant de fois dédaigné vos lumières et vos invitations. Mais je vois que

[1] « Nulla pœna gravior quam cum peccatum est pœna peccati. » (*Bellarm. in Ps.* LXVIII.)

[2] « Auferam sepem ejus, et erit in direptionem. » (*Isa.*, V, 5.)

[3] Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit. (*Prov.*, XVII, 3.)

vous ne m'avez pas encore abandonné. Je vous aime, ô mon Dieu ! et je me confie en vous.

III. Nous avons pris soin de Babylone, et elle n'a pas recouvré la santé ; laissons-la à elle-même[1]. Le médecin qui soigne un malade lui prescrit des remèdes, et le reprend de ses excès ; mais s'il voit que le malade ne lui obéit pas, et qu'il tombe de mal en pis, il le laisse et ne s'occupe plus de lui. Ainsi Dieu en use-t-il avec les pécheurs obstinés ; alors il ne leur parle plus que rarement, c'est à peine s'il les assiste de sa grâce suffisante, au moyen de laquelle ils pourraient se sauver, mais sans qu'ils se sauvent effectivement. Les ténèbres de leur entendement, l'endurcissement de leur cœur, l'empire de leurs mauvaises habitudes rendent leur salut moralement impossible. O mon Dieu ! puisque je sens encore que vous m'appelez à la pénitence, vous ne m'avez donc pas abandonné ; je ne veux plus m'éloigner de vous. Je vous aime, ô bonté infinie ! et parce que je vous aime, je me repens souverainement de vous avoir offensé. Je vous aime, et j'espère, par les mérites de votre sang, la grâce de vous aimer toujours. Ne permettez plus que je me sépare de vous. Vierge sainte, ô Marie ! soyez mon avocate.

XLI[e] MÉDITATION

DU COMPTE A RENDRE AU JUGEMENT PARTICULIER.

I. Au même instant et au même lieu où l'âme est séparée du corps, le tribunal divin est dressé, le procès est lu, et le juge prononce la sentence. Ceux que Dieu a connus d'avance, dit saint Paul, et qu'il a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils, ce sont ceux-là qu'il a glorifiés[2]. Pour

[1] « Curavimus Babylonem, et non est sanata ; derelinquemus eam. » *(Jerem.* LI, 9.)

[2] « Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui... illos et glorificavit. » (*Rom.* VIII, 29.)

nous rendre dignes de la gloire, il faut donc que notre vie soit trouvée conforme à la vie de Jésus-Christ. Et ainsi c'est avec raison que saint Pierre, parlant du jour du jugement, s'écrie : *A peine le juge sera-t-il sauvé*[1]. O mon Jésus ! ô mon juge ! qu'arrivera-t-il de moi, dont la vie a été si peu conforme à la vôtre ? Mais votre passion fait mon espérance. Je suis pécheur, mais vous pouvez faire de moi un saint, et je l'espère de votre bonté.

II. Le vénérable P Louis du Pont, considérant le compte qu'il devait rendre à Dieu de toute sa vie au moment de la mort, tremblait tellement que la chambre même où il se trouvait en était comme ébranlée. Nous devons donc trembler aussi à la pensée de ce compte à rendre, et nous appliquer à chercher le Seigneur pendant que nous pouvons encore le trouver. C'est lui qui nous y exhorte[2] Au moment de la mort, si nous nous y trouvons en état de péché, il nous sera difficile de le trouver ; occupons-nous donc maintenant de le trouver par notre repentir et notre amour Oui, mon Dieu, je me repens par-dessus tous les maux du mépris que j'ai fait de vous. Je vous prise maintenant, et je vous aime par-dessus tous les biens.

III. Job disait : Que ferai-je, quand Dieu se lèvera pour me juger ? quand il m'interrogera, que lui répondrai-je[3] ? Et moi aussi, que répondrai-je à Dieu, si, après tant de miséricordes, après tant d'invitations, je lui résiste encore ? Non, Seigneur, je ne veux plus vous résister, je ne veux plus être ingrat envers vous. Je vous ai outragé, trahi mille fois ; mais vous, vous avez donné votre sang pour me laver de tous mes péchés. *Tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.* O mon souverain bien ! je me repens de vous avoir offensé, et je vous aime de tout mon cœur ; ayez pitié de moi. Et vous, Marie, ô ma mère, ne m'abandonnez pas.

[1] « Vix justus Salvabitur. » (I. *Petr.*, IV, 18.)

[2] « Quærite Dominum, dum ino eniri potest. (*Isa.*, LV, 0.)

[3] « Quid faciam, cum surrexerit ad judicandum Deus? Et cum quæsierit, quid respondebo illi? » (*Job.*, XXXI, 14.)

XLII[e] MÉDITATION

LE VOYAGE DE L'HOMME A L'ÉTERNITÉ.

I. « L'homme s'en ira dans la demeure de son éternité[1]. » Cette terre n'est pas notre patrie, mais c'est un lieu de passage pour aboutir à la demeure de l'éternité. Le pays que j'habite, la maison où je loge, ne sont donc ni mon pays ni ma maison, mais une hôtellerie d'où il me faudra déloger sous peu et à l'instant où j'y penserai le moins. Jusqu'au jour du dernier jugement, la demeure de mon corps sera une fosse, et la demeure de mon âme celle de mon éternité : le paradis, si je me sauve ; l'enfer, si je me damne. Ce serait donc folie de ma part que de mettre mon affection dans des choses qu'il me faudra quitter : je dois plutôt travailler à me rendre bonne la demeure où j'habiterai éternellement.

II. L'homme s'en ira dans la demeure de son éternité. L'homme *s'en ira*, dit le prophète, pour nous faire entendre que chacun aboutira dans l'autre vie à la demeure dont il aura pris le chemin. L'homme *s'en ira* ; il n'y sera point porté, il s'y rendra de sa propre volonté. La foi nous enseigne que dans l'autre vie se trouvent deux habitations : l'une est un palais de délices, où l'on est heureux à jamais, c'est le paradis ; l'autre est une prison de supplices, où l'on pleure éternellement, c'est l'enfer. Choisis, mon âme, celle où tu veux aller. Si tu choisis le paradis, il te faut cheminer dans la voie du paradis ; autrement, si tu prends le chemin de l'enfer, tu arriveras à l'enfer. O mon Jésus ! donnez-moi lumière, donnez-moi force, ne permettez pas que je me sépare de vous. *Ne permittas me separari a te.*

III. L'homme s'en ira dans la demeure de son éternité. Si donc je parviens à me sauver, et à entrer dans le séjour du

[1] « Ibit homo in domum æternitatis suæ. » (*Eccl.*, XII, 5.)

bonheur, j'y serai heureux à jamais ; mais si je me damne et que j'entre dans l'abîme des misères, je n'aurai plus qu'à pleurer toute l'éternité. Si je veux me sauver, je dois donc avoir toujours l'éternité devant les yeux. Celui qui passe sa vie à méditer l'éternité ne s'attache point aux biens de ce monde, et fait ainsi son salut. Je ferai donc en sorte que toutes mes actions soient autant de pas vers l'éternité bienheureuse. Mon Dieu, j'ai foi en la vie éternelle. Désormais je veux vivre pour vous seul. Trop longtemps j'ai vécu pour moi-même, et je vous ai perdu, ô mon bien infini ! Je ne veux plus vous perdre, mais vous servir et vous aimer toujours. Aidez-moi, ô mon Jésus ! ne m'abandonnez pas. Marie, ma mère, protégez-moi !

XLIIIe MÉDITATION

JÉSUS HOMME DE DOULEURS.

I. L'homme de douleurs[1], c'est ainsi que le prophète Isaïe appelle notre Rédempteur, parce qu'en effet toute la vie de Jésus-Christ a été une vie de douleurs. Ce divin Sauveur s'était chargé de toutes nos dettes. Etant Dieu et homme, il pouvait, par une simple prière, expier tous les péchés du monde ; mais il a préféré satisfaire en toute rigueur à la divine justice, et pour cela il a choisi une vie pleine d'humiliations et de douleurs, se résignant à être traité par amour pour les hommes, comme le plus vil et le dernier des hommes, ainsi que l'avait encore prédit le même prophète[2]. O Jésus, objet des mépris de vos créatures ! les mépris que vous avez soufferts ont expié ceux dont je me suis rendu coupable envers vous. Que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir offensé !

[1] « Virum dolorum. » (*Isa.*, LIII, 3.)
[2] « Vidimus eum... despectum et novissimum virorum. « (*Isa.*, LIII, 2.)

II. O Dieu! quel homme a jamais été affligé et en butte aux tribulations comme notre amoureux Rédempteur? Un homme ici-bas, quelque malheureux qu'il soit, reçoit pourtant de fois à autre du soulagement et des consolations. C'est ainsi que notre Dieu, dans sa bonté, traite ses créatures, quoique ingrates et rebelles. Mais tout autrement a-t-il voulu traiter son Fils bien-aimé. La vie de Jésus-Christ en ce monde non-seulement a été la vie la plus affligée, mais toujours elle l'a été, depuis le commencement jusqu'à la mort, sans consolation et sans soulagement. En un mot, il n'était au monde que pour souffrir et pour être l'homme de douleurs. O mon Jésus! malheur à qui ne vous aime pas, ou qui vous aime peu, vous qui nous avez tant aimés, nous misérables vers de terre, qui vous avions offensé. Donnez-moi la force de n'aimer dorénavant que vous, qui seul méritez d'être aimé.

III. Autre considération : les hommes ont sans doute leurs afflictions à endurer ; mais ils n'en ont le sentiment que dans le temps même qu'ils les éprouvent, puisqu'ils ne connaissent pas d'avance celles qui pourront encore leur survenir. Jésus-Christ, au contraire, ayant, comme Dieu, la connaissance de toutes les choses futures, souffrait à chaque instant de sa vie, non-seulement les peines qui l'affligeaient actuellement, mais encore toutes celles qui lui restaient à endurer, et spécialement les tourments de sa douloureuse passion. Il avait toujours devant les yeux sa flagellation, son couronnement d'épines, son crucifiement et sa mort si cruelle avec toutes les douleurs et les désolations qui l'accompagnèrent. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi avait bien raison, ô mon Jésus! de vous appeler fou d'amour, *Pazzo d'amore*. En effet, pourquoi tant souffrir pour moi qui vous ai tant offensé? Oh! pour le coup, admettez-moi à vous aimer ; je ne veux plus désormais aimer que vous. Mon amour, mon unique bien, accueillez-moi, fortifiez-moi. Je veux être un saint, je veux l'être, ne serait-ce que pour vous. Vous me voulez tout à vous, je veux aussi être à vous tout entier. O Marie! vous êtes mon espérance.

XLIVe MÉDITATION

FOLIE DE QUICONQUE NE S'APPLIQUE PAS A SAUVER SON AME.

I. A quoi sert, dit le Seigneur, de gagner le monde entier, si en fin de compte on perd son âme? Que de riches, que de nobles, que de souverains sont maintenant dans les enfers! Que leur reste-t-il de leurs richesses et de leurs honneurs, sinon des remords et des regrets qui leur rongent et leur rongeront le cœur durant toute l'éternité ! O mon Dieu ! donnez-moi lumière, secours. Je ne veux plus me voir privé de votre grâce. Ayez pitié d'un pécheur qui veut vous aimer.

II. Quel aveuglement! dit Salvien[1]; les hommes croient à la mort, au jugement, à l'enfer, à l'éternité, et ils vivent sans crainte ! On croit à l'enfer, et pourtant un si grand nombre d'âmes vont en enfer! O mon Dieu! c'est qu'on croit bien cette vérité, mais qu'après cela on n'y pense plus, et c'est ainsi qu'on se perd. Hélas, mon Dieu! j'ai été aussi du nombre de ces insensés ! Je savais bien qu'en vous offensant je perdais votre amitié, que par là j'écrivais moi-même ma sentence de condamnation à l'enfer ; et cependant je persistais à le faire ! Ne me rejetez pas de votre face[2]. Je reconnais le mal que j'ai fait en vous offensant, ô mon Dieu ; j'en suis affligé de toute mon âme: ne me chassez donc pas de votre présence.

III. Et après? et après? Que ces deux paroles eurent de force dans la bouche de saint Philippe de Néri, lorsqu'il les adressa au P. François Zazzera, pour l'engager à quitter le monde et à se donner tout à Dieu! Heureux seraient les hommes, s'ils étaient sages, s'ils prévoyaient leur fin[3]! Si tous pensaient à

[1] Quid, si futura credunt, futura non timent? (*Advers. avaritiam, lib.* III.)
[2] « Ne projicias me a facie tua. » (*Ps.* L, 13.)
[3] « Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent. » (*Deut.*, XXXII, 29.)

la mort où il faut tout quitter, au jugement où il faut rendre compte de tout, à l'éternité heureuse ou malheureuse qui attend chacun de nous ; si tous, dis-je, avaient soin de mettre ordre à ces dernières affaires de leur vie, certainememt personne ne se damnerait. On ne pense qu'au présent, et on risque ainsi son salut éternel. Je vous remercie, mon Dieu, de la patience que vous avez eue à mon égard, et des lumières que vous me donnez en ce moment. Je vois que si j'ai eu le malheur de vous oublier, vous avez bien voulu vous souvenir de moi. Qu'attends-je ? j'attends peut-être que vous m'abandonniez, et que la mort vienne me trouver dans l'état de misère et d'ingratitude où j'ai vécu jusqu'ici ? Non, mon Dieu, je ne veux plus vous déplaire, je veux vous aimer. Bonté infinie, je vous aime ; donnez-moi la sainte persévérance avec votre amour : je ne vous demande rien de plus. O Marie ! refuge des pécheurs, intercédez pour moi.

XLVe MÉDITATION

DU MOMENT DE LA MORT

I. O moment dont dépend une éternité ! Oh ! quelle valeur n'aura pas pour nous ce dernier moment de notre vie, ce dernier soupir de notre bouche ? Il nous vaudra une éternité de délices, ou une éternité de tourments ; une vie à jamais heureuse, ou une vie à jamais malheureuse. Quelle folie donc d'oser, pour un misérable et fugitif plaisir de cette vie, courir les risques de faire une mauvaise mort, pour commencer tout aussitôt une vie de supplices sans fin ! O Dieu ! qu'arrivera-t-il de moi dans ce dernier moment de ma vie ! Vous êtes mort pour me sauver, ô mon Jésus ! ne permettez pas que je me perde en vous perdant, vous, mon unique bien.

II. Figurez-vous un coupable qu'on aurait condamné à jouer sa vie au sort ; comme il tremblerait en ouvrant la main d'où devraient sortir les dés qui décideraient de sa vie ou de sa

mort. Et vous, mon cher lecteur, si vous vous trouviez dans une telle conjoncture, que ne donneriez-vous pas pour en être délivré ? Or, il est de foi qu'un jour doit venir où vous vous trouverez à ce dernier moment, qui décidera de votre vie ou de votre mort éternelle. Vous direz alors : Hélas ! me voilà arrivé à cet instant qui va me rendre heureux à jamais avec Dieu, ou me plonger pour toujours dans le désespoir, loin de Dieu. Non, mon Dieu, je ne veux pas vous perdre ; si par le passé je vous ai perdu, je m'en repens, je le déplore, je ne veux plus avoir ce malheur.

III. Ou nous croyons, ou nous ne croyons pas. Si nous croyons qu'il y a une éternité, qu'il faut mourir, que l'on ne meurt qu'une fois, de sorte que si nous nous trompons une fois, nous nous trompons pour toujours, sans espoir de remède, comment ne prenons-nous pas la résolution de nous éloigner de tout danger de nous perdre, et d'employer tous les moyens propres à nous assurer une bonne mort ? Il n'y a point de sécurité trop grande, quand il s'agit de la vie éternelle. Chaque jour qui s'écoule est une grâce que Dieu nous accorde pour nous mettre en état de régler nos comptes pour le moment de la mort. Hâtons-nous donc, nous n'avons point de temps à perdre. Me voici, ô mon Dieu ! dites-moi ce que je dois faire pour me sauver ; je veux le faire en entier. Je me suis éloigné de vous, je m'en repens souverainement, je voudrais en mourir de douleur Seigneur, pardonnez-moi, et ne permettez pas que je vous abandonne de nouveau. Je vous aime par-dessus toutes choses, et je ne veux plus cesser de vous aimer. Vierge sainte, ô Marie, obtenez-moi la sainte persévérance.

XLVI[e] MÉDITATION

DIEU VA A LA RECHERCHE DU PÉCHEUR POUR LE SAUVER.

I. C'est un prodige bien grand que de voir un homme, un ver de terre, avoir la hardiesse d'offenser son Créateur, et de lui tourner le dos, en dédaignant ses grâces, après que Dieu l'a comblé de tant de bienfaits et l'a aimé jusqu'à donner sa vie par amour pour lui; mais c'est encore un prodige plus étonnant de voir ce Dieu, ainsi méprisé par l'homme, courir après ce misérable, l'appeler à la pénitence et lui offrir le pardon, comme si c'était Dieu qui eût besoin de l'homme, et non l'homme qui eût besoin de Dieu. O mon Jésus! vous me cherchez! et moi aussi, je vous cherche; vous voulez me posséder, et moi aussi je veux vous posséder, et rien de plus.

II. L'Apôtre a écrit quelque part: Nous vous en supplions au nom de Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu[1] C'est donc Dieu lui-même, dit Saint Jean Chrysostôme, qui prie les pécheurs! et que leur demande-t-il? de vouloir bien se réconcilier avec lui et recevoir la paix[2] O mon Jésus, mon Rédempteur! comment est-il possible que vous ayez eu tant d'amour pour moi, qui vous ai tant offensé? J'abhorre plus que tous les maux, les déplaisirs que je vous ai causés: donnez-moi encore plus de douleur et d'amour, afin que je pleure mes péchés, non pas tant à cause des peines que j'ai méritées, que pour les amertumes que je vous ai causées, à vous, ô mon Dieu, si bon, si aimable!

III. Job s'écrie: Qu'est-ce que l'homme, pour que vous l'éleviez si haut, et que vous occupiez votre cœur à l'aimer[3]? O Seigneur! quel bien avez-vous retiré de moi, et qu'espé-

[1] « Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo., (II *Cor.*, v, 20.)

[2] Ipse Christus vos obsecrat; quid autem obsecrat? reconciliamini Deo.

[3] Quid est homo, quia magnificas eum? aut quid apponis erga eum cor tuum? (*Job.* VII, 17.)

rez-vous de moi, pour m'aimer tant et me rechercher avec tant d'ardeur? Auriez-vous donc oublié mes injures, mes trahisons? Mais, puisque vous me témoignez tant d'amour, il faut bien aussi que moi, misérable ver de terre, je vous aime, vous, mon Créateur et mon Rédempteur. Oui, je vous aime, mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur; je vous aime plus que moi-même; et parce que je vous aime, je veux faire tout ce qui vous est agréable. Vous savez que ce qui me tourmente le plus, c'est le souvenir des coupables dédains que j'ai tant de fois opposés à votre amour. J'espère compenser à l'avenir, par mon amour, tous les déplaisirs que je vous ai causés. Aidez-moi, je vous en conjure au nom de ce sang que vous avez répandu pour moi. Et vous, ô Marie! prêtez-moi aussi votre aide, pour l'amour de ce fils qui est mort pour mon salut.

XLVII[e] MÉDITATION

SENTENCE DU JUGE AU JUGEMENT PARTICULIER.

I. Oh! quelle sera la joie de celui qui, au sortir de cette vie, se présentera à Jésus-Christ en état de grâce, quand il le verra l'accueillir avec un sourire de bonté, et qu'il l'entendra lui adresser ces douces paroles: Courage, bon et fidèle serviteur, puisque vous avez été fidèle dans de petites choses, je vous en confierai de grandes; entrez dans la joie de votre maître [1]! Mais, ô mon Jésus! s'il fallait dans ce moment me présenter à votre tribunal, comment pourrais-je espérer que vous m'appelleriez *serviteur bon et fidèle*, moi qui jusqu'ici ai été si méchant et si infidèle à votre égard, moi qui vous ai trahi autant de fois que je vous ai fait des promesses? Je veux désormais vous être fidèle; plutôt perdre mille fois la vie, que

[1] « Euge, serve bone et fidelis; quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam; intra in gaudium domini tui. » *(Matth.*, xxv, 23.*)*

votre grâce ; c'est à vous de me donner la force d'exécuter cette résolution.

II. Quelle douleur au contraire, ô mon Jésus ! pour le pécheur, qui mourant en état de péché, verra l'indignation de vos regards au moment où il comparaîtra devant vous ! L'âme qui sort de cette vie dans la disgrâce de Dieu, se condamnera d'elle-même avant que son juge la condamne, et il lui faudra bientôt entendre sortir de la bouche de Jésus-Christ cette terrible sentence ; Retire-toi de moi, maudite, va au feu éternel[1] Ingrate, ne reparais plus en ma présence. Ah ! Seigneur ! j'ai mérité d'entendre ces redoutables paroles, toutes les fois que je vous ai offensé mortellement. Quand la mort sera venue, vous serez mon juge ; mais vous êtes quant à présent mon rédempteur et mon père, qui voulez me pardonner, si je me repens de tout mon cœur de tous les outrages que je vous ai faits ; et je m'en repens, non pas tant à cause de l'enfer que j'ai mérité, que pour le déplaisir que je vous ai causé, à vous qui m'avez tant aimé.

III. Un homme expire, son âme est déjà séparée de son corps ; mais on doute encore s'il est mort ou vivant, et tandis que les assistants discutent et raisonnent, déjà l'âme est entrée dans l'éternité. Enfin, le prêtre devenu certain de la mort, récite la prière : Accourez, Saints de Dieu ; arrivez, Anges du Seigneur, venez recevoir cette âme et la conduire en présence du Très-Haut[2]. Mais l'âme qui vient de sortir ennemie de Dieu, ayant dès lors reçu sa sentence, à quoi lui servira qu'on appelle à son aide les Anges et les Saints ? O mes saints protecteurs, mon Ange gardien, Saint Michel, Saint Joseph, Marie, ma protectrice, secourez-moi à présent que votre secours peut encore m'être utile ! Et vous, mon Sauveur, pardonnez-moi maintenant que vous pouvez encore me pardonner. Je me repens de vous avoir offensé, et je vous aime de toute mon âme. Aidez-moi, Seigneur, afin que je ne vous offense

[1] Discede (discedite) a me, (maledicti,) in ignum æternum (*Matth.*, xxv, 41.)

[2] Subvenite, sancti Dei, occurrite, angeli Domini, suscipientes animam ejus, offerentes eam in conspectu Altissimi.

plus. O Marie ! gardez-moi toujours à l'ombre de votre protection.

XLVIII[e] MÉDITATION

JE PUIS MOURIR SUBITEMENT.

I. Rien n'est plus certain que la mort, mais rien n'est plus incertain que son heure. Il est certain que le Seigneur a déterminé l'année et le jour de la mort de chacun ; mais cette année, mais ce jour, nul de nous ne les connaît. Et Dieu veut que ce jour nous soit caché, précisément pour que nous nous tenions toujours prêts à mourir. Je vous remercie, ô mon Jésus ! de m'avoir attendu, et de ne m'avoir pas fait mourir quand j'étais en état de péché ! Je veux employer ce qui me reste de vie à pleurer mes péchés et à vous aimer de toutes mes forces. Je dois mourir ; c'est pourquoi je veux me préparer, avec votre grâce, à faire une bonne mort:

II. Jésus-Christ nous prévient, il est vrai, de l'heure de notre mort ; mais quelle sera cette heure ? Ce sera, nous dit-il, l'heure où vous penserez le moins à mourir. Le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas [1]. Si donc, dit Saint Bernard, la mort peut à chaque instant nous ravir la vie, il nous faut l'attendre à chaque instant, et tenir nos comptes tout prêts. Non, mon Jésus, je ne veux point attendre la mort pour me donner à vous. Vous avez dit que celui qui vous cherche vous trouve [2] : je vous cherche, je vous veux, faites que je vous trouve. Bonté infinie, je vous aime, je me repens de vous avoir offensé ; je ne veux plus jamais vous déplaire.

III. Ainsi, mon cher lecteur, lorsque vous êtes tenté de commettre quelque péché dans l'espérance de pouvoir vous en

[1] « Qua hora non putatis, filius hominis veniet. » (*Luc.*, XII, 40.)
[2] Quærite, et invenietis. (*Luc.*, XI, 9.)

confesser le lendemain, dites-vous à vous-même : Qui sait si ce jour, ce moment où je pèche, ne sera pas le dernier de ma vie ? Et si la mort vient à me surprendre en ce moment, où irai-je ? O Dieu ! que de malheureux ont été moissonnés par la mort à l'instant même où ils savouraient l'aliment empesté du péché ! — Le démon vous dira : Ce malheur ne t'arrivera pas. — Mais répondez lui : Si pourtant cela m'arrive, que deviendrai-je durant toute l'éternité ? O mon Dieu ! ce qui est arrivé à tant d'infortunés ne pouvait-il pas m'arriver aussi ? Combien sont en enfer pour des péchés moindres que les miens ! Grâces vous soient rendues, ô mon Jésus ! pour votre patience à mon égard, et pour la lumière que vous me donnez en ce moment. J'ai commis une grande faute en vous quittant ; je voudrais en mourir de douleur. Ah ! puisque vous m'en donnez le temps, dès aujourd'hui je ne veux plus penser qu'à vous aimer. Aidez-moi du secours de votre grâce ; et vous, Marie, accordez-moi le secours de vos prières.

XLIXe MÉDITATION

ÉTERNITÉ DE L'ENFER.

I. Si l'enfer n'était pas éternel, ce ne serait pas un enfer. Toute peine qui ne dure que peu de temps n'est pas une grande peine, tandis qu'une peine légère prolongée pendant longtemps devient insupportable. Si un homme était condamné à voir représenter pendant toute sa vie toujours la même comédie, toujours la même musique, quel ne serait point son ennui ? Que sera-ce donc dans l'enfer, où il faudra souffrir tous les tourments ? et pendant combien de temps ? pendant toute l'éternité. Ce serait folie de s'exposer à être brûlé vif pour une journée de plaisir ; et ne serait-ce pas folie de se faire condamner au feu pour un plaisir sensuel d'un moment, et à un feu dans lequel le damné meurt à chaque moment, sans

pouvoir jamais mourir ! O mon Dieu ! Gardez-moi par votre grâce. Quel malheur pour moi, si je m'éloignais encore de vous, après toutes les miséricordes dont vous avez usé à mon égard ! Gardez-moi, mon Dieu, ne m'abandonnez pas à un si terrible sort.

II. Ranimons notre foi. Il est certain que celui qui se damne, se damne pour toujours, sans espérance de trouver jamais un remède à ses maux. *Ils iront au supplice éternel*, dit l'Evangile[1] Quiconque entre dans cette prison, ne peut plus en sortir. Encore si le malheureux damné pouvait se bercer de cette fausse espérance, et se dire : Qui sait ? peut-être un jour Dieu prendra pitié de moi et me retirera de l'enfer. Mais non : l'infortuné sait que l'enfer n'a point de fin, et que les peines qu'il souffre à chaque instant, il les lui faudra souffrir tant que Dieu sera Dieu. O mon Rédempteur ! j'ai la triste certitude d'avoir autrefois perdu votre grâce et d'avoir été condamné à l'enfer ; mais je ne sais si vous m'avez pardonné. Ah ! pardonnez-moi tout de suite, ô mon Jésus ! pendant que je me repens amèrement de vous avoir offensé, et ne permettez pas que j'aie encore ce malheur.

III. En cette vie, ce qui nous effraie le plus, c'est la mort ; dans les enfers, elle est ce que les damnés désirent le plus. Ils voudraient mourir ; mais ils ne le peuvent. Ils appelleront la mort, dit l'Ecriture, et la mort fuira loin d'eux[2]. Encore si, dans ce séjour de douleurs, ils trouvaient quelqu'un qui compatit à leurs maux ! mais non, ils sont haïs de tous, tous se réjouissent de leurs peines, de leurs souffrances non interrompues et sans fin. La trompette de la justice divine retentit éternellement dans les enfers ; elle fait entendre ces mots effroyables aux damnés : Toujours, toujours ; jamais, jamais. O mon Jésus ! en ce moment même, je devrais être avec ces malheureux ; c'est vous qui m'avez délivré du malheur de tomber dans les enfers ; achevez votre ouvrage en me sauvant du péché, qui

[1] « Ibunt hi in supplicium æternum. » (*Matth.*, xxv, 46.)
[2] « Desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis. » (*Apoc.*, ix, 6.)

seul pourrait m'y conduire encore. Oh ! ne permettez pas que je redevienne votre ennemi. Je vous aime, bonté infinie ; je me repens de vous avoir offensé. Pardonnez-moi ; et, de même que je devais brûler pour toujours dans les flammès de l'enfer, ainsi consumez-moi à jamais des feux de votre saint amour. O Marie ! Marie, c'est en vous que repose ma confiance !

L[e] MÉDITATION

QUI SAIT SI DIEU M'APPELLERA ENCORE ?

I. Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour ; car sa colère viendra tout à coup, et, au moment de sa vengeance, il vous perdra [1] Le Seigneur nous prévient par ces paroles de la nécessité de nous convertir promptement, si nous voulons nous sauver, parce que, si nous retardons notre conversion d'un jour à l'autre, le temps de la vengeance viendra, lequel Dieu ne veut plus ni appeler, ni attendre ; et, une fois surpris par la mort, notre damnation sera sans remède. Il nous avertit ainsi, parce qu'il nous aime, et qu'il ne veut pas nous voir nous perdre. Vous voulez donc me sauver, ô mon Dieu ! vous voulez user de miséricorde envers moi ; je ne veux plus dédaigner vos avertissements.

II. Hélas ! ces avertissements de Dieu, donnés inutilement en cette vie à tant de malheureux, sont pour eux dans les enfers comme autant de glaives, et les plus cruels de tous, qui les transpercent, puisque l'énormité de leurs fautes s'est accrue en proportion des miséricordes de Dieu à leur égard. Quelles auraient été grandes, mes peines, ô mon Jésus ! si vous m'eussiez envoyé en enfer, comme je le méritais, puisque les grâces

[1] « Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem : subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te. (*Eccli.* v, 8-9.)

que j'ai reçues de vous ont été si abondantes ! Non, je ne veux plus vous payer d'ingratitude. Dites-moi ce que vous voulez que je fasse ; je veux vous obéir en tout. Je me repens de vous avoir tant de fois contristé ; désormais je ne veux plus me rechercher moi-même, mais vous seul, mon Dieu et tout mon bien.

III. Chose étrange de voir les hommes, si soigneux dans les affaires de ce monde, si négligents ensuite dans les affaires de l'éternité ! Quand quelqu'un est en droit de recevoir une somme d'argent d'un autre, il prend toutes ses sûretés avec le plus grand scrupule. Qui sait ce qui peut arriver ? dit-il. Et puis on passe des mois et des années dans le péché : pourquoi ne dit-on pas aussi, quand il s'agit de notre âme : *Qui sait ce qui peut arriver ?* Quand un homme perd son argent, dût-il en perdre beaucoup, il ne perd pas tout ; mais s'il perd son âme, il perd tout, il la perd pour toujours, sans espérance de jamais la récupérer. Bien-aimé Rédempteur, vous avez donné votre vie pour me rendre digne de votre grâce ; et cette grâce, mille fois je l'ai perdue pour un rien. Pardonnez-moi, bonté infinie, parce que je m'en repens de tout mon cœur. Vous m'avez donné trop de motifs de vous aimer, Seigneur, pour que je ne vous aime pas de toutes mes forces. Je vous aime, ô mon souverain bien ! je vous aime plus que moi-même. Ne permettez pas, mon Dieu, que je cesse de vous aimer. O Marie ! ma reine, mettez-moi sous votre garde.

LIe MÉDITATION

JÉSUS MEURT POUR L'AMOUR DES HOMMES.

I. Est-il possible qu'un Dieu, le Créateur de toutes choses, ait voulu mourir pour l'amour de ses créatures ! C'est pourtant une vérité de foi. Il nous a aimés, et il s'est livré pour nous[1]. Un jour donc, au grand étonnement du ciel et de la

[1] « Dilexit me, et tradidit seipsum pro me. » (*Ephes.*, IV, 2.)

nature, on vit Jésus, le fils unique de Dieu, le maître du monde. mourir dans les douleurs, justicié sur un bois infâme, et pourquoi ? pour l'amour des hommes. Et il se trouve des hommes qui croient cela et qui n'aiment pas ce Dieu ! Je le croyais, Seigneur ; et non-seulement je ne vous ai pas aimé, mais je vous ai offensé tant de fois. Oh ! pardonnez-moi, et rappelez-moi sans cesse le souvenir de la mort que vous avez soufferte pour moi, afin que je ne vous offense plus, mais que je vous aime toujours.

II. Il n'était pas nécessaire pour le salut des hommes, que le fils de Dieu mourut ; une seule goutte de son sang suffisait, une larme, une prière, puisque chacune de ces choses étant d'une valeur infinie, pouvait opérer le salut du monde et de mille mondes. Mais vous, ô mon Jésus ! vous avez voulu souffrir beaucoup, pour nous montrer le grand amour que vous nous portez. O mon Dieu ! vous disait S. Bonaventure, et je puis moi-même le dire avec raison après tant de péchés, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous tant aimé ? pourquoi, Seigneur, pourquoi ? Que suis-je donc ? Je suis la brebis perdue que vous allez cherchant, ô mon divin Pasteur ! Ingrat, j'ai fui loin de vous ; mais puisque, oubliant les déplaisirs que je vous ai causés, vous m'appelez à vous aimer encore, touché de tant de bontés, tout misérable que je suis, j'embrasse vos pieds percés pour moi. Jésus, mon amour, mon trésor, je vous aime ; et parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé.

III. Saint Bernard se figurait avoir été présent au moment où Pilate écrivit la sentence du Sauveur ; et plein d'une tendre compassion, il disait[1] : Qu'avez-vous fait, ô Sauveur si parfaitement innocent ! qu'avez-vous fait, pour être ainsi condamné ? Vous êtes l'innocence même, et je vous vois condamné à la mort et à la mort de la croix ! Quel crime avez-vous commis ? Et il répondait lui-même à sa question en s'adressant toujours, au Sauveur : Votre crime, c'est votre amour[2] ! comme s'il eût

[1] « Quid fecisti, innocentissime Salvator, quod sic condemnareris? »
[2] « Peccatum tuum, amor tuus. »

dit : Ah ! je comprends, votre délit, c'est l'amour excessif que vous nous avez porté ; c'est cet amour, et non Pilate, qui vous condamne à mort. Aimable Rédempteur, quand je me rappelle les injures que je vous ai faites, ce qui fait coulai mes larmes, ce n'est pas tant l'enfer que j'ai mérité, que l'amour que vous avez eu pour moi. O mon Dieu crucifié ! désormais je veux être tout à vous, je ne veux aimer que vous. Aidez ma faiblesse : faites que je vous sois fidèle. Marie, ma mère, faites-moi aimer Jésus ; c'est l'unique grâce que je vous demande.

LII[e] MÉDITATION

OU SAUVÉS, OU DAMNÉS : IL N'Y A PAS DE MILIEU.

I. « Opérez votre salut avec crainte et tremblement[1]. » Pour être sauvé, il faut craindre avec tremblement d'être damné, parce qu'il n'y a pas de milieu : ou sauvés, ou damnés, nous serons inévitablement l'un ou l'autre. Celui qui ne tremble pas se damnera aisément, parce qu'il fera peu d'attention à employer les moyens de salut. Dieu veut le salut de tous, et donne son aide à tous ; mais il veut que nous mettions aussi la main à l'œuvre. Tous veulent être sauvés ; mais beaucoup ne se sauvent pas, parce qu'ils n'en prennent pas les moyens. Le paradis n'est pas fait pour les poltrons, disait Saint Philippe de Néri. Eclairez-moi, Seigneur, et faites-moi connaître ce que je dois faire et ce que je dois éviter : je suis prêt à tout, je veux me sauver.

II. Sainte Thérèse disait à ses religieuses : Mes filles, une âme, une éternité ! Elle voulait dire qu'en cette vie nous ne devons penser qu'à sauver notre âme, parce que, l'âme perdue, tout est perdu ; et que, perdue une fois, elle l'est pour toujours. Un prince demandait au pape Benoît XII une grâce

[1] « Cum metu et tremore vestram salutem operamini. » *(Phil.,* II, 12.*)*

qui ne pouvait lui être accordée sans péché ; ce souverain-pontife répondit à l'ambassadeur : Dites à votre prince que, si j'avais deux âmes, j'en pourrais sacrifier une pour lui ; mais, comme je n'en ai qu'une, je ne puis m'exposer à la perdre. Ainsi devons-nous répondre au monde et au démon, quand ils nous présentent quelque fruit défendu. O mon Dieu! que de fois j'ai perdu mon âme, en perdant votre grâce! Puisque vous êtes assez généreux pour m'offrir le pardon, je déteste les offenses que je vous ai faites, et je vous aime par-dessus tout.

III. Oh ! qui pourra bien comprendre la grande maxime de Saint François-Xavier : Il n'y a au monde qu'un mal et qu'un bien ? l'unique mal, c'est de se damner ; l'unique bien, c'est de se sauver. Les maladies, la pauvreté, l'ignominie, ne sont pas des maux, puisque, souffertes avec résignation, ces choses augmentent notre gloire dans le ciel. Au contraire, pour les pécheurs, la santé, les richesses, les honneurs ne sont pas des biens, puisque ce sont pour eux autant d'occasions de se perdre davantage. Sauvez-moi donc, ô Dieu de mon âme ! et, du reste, disposez de moi comme il vous plaira. Vous savez ce qui me convient, vous le voulez aussi. Je m'abandonne entre les mains de votre miséricorde [1]. Je déplore de m'être opposé jusqu'ici à votre volonté ; je ne veux plus que ce que vous voulez. Donnez-moi votre amour, afin que je vous sois fidèle : et vous, Marie, donnez-moi votre secours.

LIII[e] MÉDITATION

NOTRE MORT EST CERTAINE.

I. O Dieu ! comment est-il possible qu'il se trouve des chrétiens qui, sachant par la foi qu'ils doivent mourir un jour, et après la mort entrer dans une éternité de joies, ou dans une

[1] « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. »

éternité de tourments, sachant de plus que du moment de leur mort dépend, ou leur bonheur, ou leur malheur éternel, commettent la folie de ne pas prendre tous les moyens pour s'assurer une bonne mort? Donnez-moi des larmes, Seigneur, pour pleurer les offenses que je vous ai faites. Je savais pourtant, hélas! qu'en vous offensant, je perdais votre grâce, et me condamnais aux peines éternelles; je le savais, et néanmoins je vous ai offensé. Mon Dieu, je me repens de vous avoir fait cette injure, de vous laisser pour courir après mes misérables fantaisies; ayez pitié de moi.

II. Quand nous entendons dire qu'un homme qui n'était pas préparé vient de mourir subitement, nous sommes touchés de compassion, et nous disons: Hélas! que sera devenue sa pauvre âme? Pourquoi ne pas nous préparer nous-mêmes à la mort? Est-ce que le même malheur ne peut pas nous arriver aussi? Tôt ou tard, subitement ou non, que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, un jour viendra que nous serons étendus sur un lit pour rendre notre âme à Dieu. L'instrument de ce dernier supplice à subir est déjà préparé, je veux dire la maladie qui nous poussera hors de ce monde; chaque jour, nous en approchons davantage; pourquoi donc ne travaillons-nous pas à nous unir de plus en plus à Jésus-Christ, qui alors sera notre juge? O mon Rédempteur! j'espère vivre et mourir dans votre grâce, par les mérites de votre mort. Je vous aime, bonté infinie, et j'espère vous aimer toujours durant cette vie et pendant toute l'éternité.

III. Dans l'espace d'un siècle, les villes et les royaumes sont renouvelés; ceux qui les habitaient les premiers, sont descendus dans la tombe. Où sont ceux qui vivaient dans ce royaume, il y a cent ans? Ils sont dans l'éternité. Ainsi, mon cher lecteur, dans cent ans, peut-être beaucoup plus tôt, ni vous, ni moi ne vivrons plus sur cette terre; mais nous serons tous entrés dans l'éternité heureuse ou malheureuse, sauvés ou damnés pour toujours, puisqu'il n'y a pas moyen d'éviter l'un ou l'autre sort. Mon Dieu, il peut se faire que je me sauve, comme je l'espère; mais il peut se faire aussi que je me damne

par mes péchés. Je puis donc me damner, et je ne pense pas à prendre tous les moyens pour me sauver? Eclairez-moi, Seigneur, faites-moi connaître ce que je dois faire pour me sauver; je ne veux rien négliger avec votre secours. O mon Père! que de fois je vous ai manqué de respect! vous n'avez pourtant pas cessé de me vouloir du bien. J'ai désormais en abomination tous les déplaisirs que je vous ai causés, et je vous aime de toute mon âme, ô mon Dieu! Bénissez-moi, ô mon Père! et ne permettez pas que je vous perde de nouveau. Marie, ô ma mère, ayez pitié de moi!

LIVe MÉDITATION

LA MORT UNE FOIS VENUE, A QUOI SERT LE MONDE ENTIER?

I. «Il ne me reste que le tombeau[1] » Les jours passent, les années passent, les plaisirs passent, les pompes, les applaudissements, tout passe; et quelle sera la fin de tout cela? Viendra la mort, qui nous dépouillera de tout, et puis on nous jettera dans une fosse où nous pourrirons abandonnés et oubliés de tout le monde. Hélas! à nos derniers moments, le souvenir de nos richesses acquises en ce monde ne servira qu'à accroître nos peines, qu'à nous inspirer des inquiétudes sur notre salut. O mort! ô mort! ne t'éloigne jamais de mes yeux. Mon Dieu, éclairez-moi de votre lumière.

II. «Le fil de mes jours a été coupé comme le serait une trame par le tisserand[2]. » Combien de gens qui, au moment où ils s'efforcent le plus de mettre à exécution leurs projets longtemps médités, sont arrêtés par la mort, qui tranche tout! Au lit de la mort, tous les biens de cette terre, pour ceux qui les ont aimés avec attache, ne sont plus qu'un sujet de peines et de remords. Pendant la vie, les choses d'ici-bas semblent grandes

[1] « Solum mihi superest sepulchrum. » (*Job.* XVII, 2.)
[2] Præcisa est velut a texente vita mea. (*Isa.*, XXXIII, 12.)

aux yeux des mondains, parce qu'ils sont privés de lumière ; mais à la fin, la mort leur découvre ce que ces choses sont réellement, c'est-à-dire, fange, fumée, vanité. A la lumière de ce dernier flambeau, s'évanouissent toutes les grandeurs de ce monde. Les plus hautes fortunes, les gloires les plus superbes, considérées du lit de la mort, perdent tout leur prix et toute leur splendeur : l'ombre de la mort obscurcit jusqu'aux sceptres et aux couronnes. Donnez-moi votre grâce, ô mon Dieu! je ne veux rien autre chose. Dans un temps je l'ai méprisée, mais aujourd'hui ce souvenir fait couler mes larmes. O mon Jésus! ayez pitié de moi.

III. De quoi servent donc les richesses au moment de la mort, quand nous n'avons plus besoin que d'une caisse de bois et d'un vieux linceul? De quoi servent les honneurs, quand tout se réduit à un cortége funéraire et à un sépulcre de marbre, qui ne seront d'aucun secours, si l'âme est perdue? De quoi sert enfin la beauté du corps, si ce corps doit devenir un monceau de vers d'une puanteur infecte, d'un aspect repoussant? Je savais, ô mon Rédempteur! qu'en péchant je perdais votre amitié, et j'ai voulu la perdre; mais j'espère que vous me pardonnerez, vous qui êtes mort pour moi! Oh! que ne vous ai-je jamais offensé, Dieu de mon amour! Je vois l'amour que vous avez pour moi : cet amour ajoute encore à la douleur que j'ai de vous avoir causé tant de déplaisirs, à vous, mon père, si plein de bonté. Je vous aime, Seigneur, et je ne veux plus vivre sans vous aimer; donnez-moi la persévérance. O Marie! ô ma mère! priez Jésus pour moi.

LVe MÉDITATION

L'HOMME, EN PÉCHANT, AFFLIGE LE CŒUR DE DIEU.

I. « Ils ont contristé le Dieu très-haut[1]. » C'est ainsi que s'exprime le prophète royal en parlant des pécheurs. Dieu n'est

[1] « Exacerbaverunt Deum excelsum. » (*Ps.* LXXVII, 56.)

pas capable d'éprouver de la douleur; mais, s'il en était capable, chaque péché de l'homme suffirait pour l'affliger et lui faire perdre la paix. C'est donc là, ô mon Dieu! la récompense de votre amour pour moi? Que de fois j'ai préféré à votre amitié une misérable satisfaction! Bonté infinie, pardonnez-moi, puisque vous êtes la bonté infinie.

II. Saint Bernard va plus loin: il dit que le péché mortel renferme une telle malice, qu'autant qu'il est en lui, il détruit Dieu et le fait mourir, *perimit Deum*. Si Dieu pouvait éprouver la mort, ce serait le péché qui la lui donnerait. Et comment? Le P. Medina répond: Il détruirait Dieu, en ce sens qu'il serait pour lui la cause d'une tristesse infinie. Quel chagrin n'est-ce pas pour nous de recevoir des offenses d'un homme que nous aimions particulièrement et que nous avions comblé de bienfaits? De même, lorsque Dieu voit un homme à qui il a fait tant de bien, pour qui il a porté tant d'amour que d'aller jusqu'à donner pour lui son sang et sa vie; quand il voit cet homme lui tourner le dos, mépriser ses grâces pour un néant, pour une fureur aveugle, pour un plaisir fugitif, si Dieu était capable de peine et de tristesse, il mourrait de l'amertume qu'il en ressentirait. Aimable Jésus, je suis la brebis perdue, vous êtes mon pasteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis; ayez pitié de moi, pardonnez-moi tous les déplaisirs que je vous ai causés. Je me repens, ô mon Jésus! de vous avoir offensé, et je vous aime de toute mon âme.

III. La raison pour laquelle la vie de notre Rédempteur a été si amère et si douloureuse, c'est donc que cet aimable Sauveur avait toujours nos péchés devant les yeux. Voilà pourquoi, au jardin de Gethsémani, il sua du sang et souffrit cette mortelle agonie durant laquelle il déclara que sa tristesse était si grande, qu'elle suffisait pour lui ôter la vie[1]. Quelle fut la cause de cette agonie, de cette sueur de sang? La seule vue de nos péchés. Donnez-moi donc, ô mon Jésus! une partie de cette douleur que vous souffrîtes en ce moment pour mes péchés;

[1] Tristis est anima mea usque ad mortem.

faites que cette douleur me tienne dans une sainte affliction toute ma vie, qu'elle me fasse même mourir, si c'est votre volonté. O mon Jésus! je ne veux plus vous causer de déplaisir, je ne veux plus vous affliger; mais je veux vous aimer de toutes mes forces! mon amour, ma vie, tout mon bien. Ne permettez pas que j'aie le malheur de vous offenser de nouveau. Marie, mon espérance, ayez pitié de moi.

LVI[e] MÉDITATION

DU JUGEMENT DERNIER.

I. Le dernier jour est appelé dans les Ecritures un jour de colère, un jour d'affliction et de misères. Il est tel en effet pour tous les malheureux qui sont morts en état de péché, puisqu'en ce jour seront dévoilées aux yeux de tout le monde toutes leurs iniquités les plus cachées, et qu'ils seront publiquement expulsés de la compagnie des saints, et condamnés à la prison éternelle de l'enfer, où ils souffriront une mort continuelle. Saint Jérôme, dans la grotte de Bethléem, tout entier à la prière et aux austérités, tremblait à la seule pensée du jugement universel. Le vénérable P. Juvénal Ancina, entendant chanter la prose des mots, *Dies iræ, dies illa*, qui lui retraçait le souvenir du jugement, quitta le monde et se fit religieux. O mon Jésus! que deviendrai-je en ce jour-là? Me trouverai-je à votre droite avec les élus, ou à votre gauche avec les damnés? Je sais que j'ai mérité d'être à votre gauche; mais je sais aussi que vous pouvez encore me pardonner, si je me repens de vous avoir offensé. Oui, j'en suis pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur, et je prends la résolution de mourir plutôt que de vous offenser encore.

II. Ce jour du jugement, en même temps qu'il sera un jour de peine et de terreur pour les réprouvés, sera un jour d'allégresse et de triomphe pour les élus, parce qu'alors, à la vue de tous les hommes, leurs âmes bienheureuses seront

déclarées reines du paradis et élevées à la dignité d'épouses de l'Agneau sans tache. O mon Jésus! votre sang est mon espérance. Oubliez les injures que je vous ai faites; enflammez-moi tout entier de votre saint amour. Je vous aime, ô mon souverain bien! et j'espère me trouver, ce jour-là, au milieu de ces âmes aimantes qui vous loueront et vous aimeront toute l'éternité.

III. Choisis donc, ô mon âme! il faut te décider, soit pour la couronne éternelle de ce bienheureux royaume dans lequel on voit Dieu face à face et on l'aime en la compagnie des Saints, des Anges et de la divine Mère; soit pour l'éternelle prison de l'enfer, dans laquelle on pleure à jamais, loin de Dieu, et abandonné de tous[1]. Agneau divin, qui, pour nous délivrer de l'enfer, avez bien voulu sacrifier votre vie, en mourant de douleur pour nous sur une croix, ayez pitié de nous. Ayez surtout, et particulièrement, pitié de moi, de moi qui vous ai offensé plus que les autres. Mais, si je vous ai offensé plus que les autres, plus que les autres aussi je veux vous aimer. Je me repens donc par-dessus tout de vous avoir déshonoré par mes péchés, et j'espère, en ce jour du jugement, vous rendre l'honneur qui vous est dû, en présence de tous les hommes et de tous les anges, en chantant les miséricordes dont vous avez usé à mon égard. Aidez-moi à vous aimer, ô Jésus! je ne veux que vous, et rien de plus. O Marie! ô ma reine! en ce grand jour, tenez-moi près de vous.

LVII[e] MÉDITATION

LES PEINES DE L'ENFER SONT DES PEINES SANS MÉLANGE.

I. En cette vie, tout homme qui souffre, quelque éprouvé qu'il soit, reçoit de temps en temps quelque soulagement, et obtient au moins quelque repos dans ses souffrances. Tel

[1] Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

pauvre malade endure tout le jour des douleurs d'entrailles ou de goutte; mais, quand vient la nuit, il prend un peu de sommeil, et le voilà soulagé. Pauvres damnés! pour vous jamais de soulagement, jamais de repos. Toujours pleurer, toujours souffrir, et souffrir des tourments aussi cruels, sans avoir jamais, durant toute l'éternité,un moment de trève.Voilà le sort qui m'attendait, ô mon Jésus! si vous m'eussiez envoyé la mort lorsque j'étais en état de péché. Aimable Rédempteur, je ne refuse pas de souffrir, mais je veux vous aimer.

II. En cette vie, quand on souffre toujours les mêmes maux, on s'habitue à les supporter, et au bout d'un certain temps la douleur est moins sensible qu'elle n'était au commencement. Mais les damnés qui souffriront toute l'éternité, s'accoutumeront-ils à leurs peines au point de les sentir diminuer avec le temps? Non, parce que les tourments de l'enfer sont si grands et si cuisants, qu'au bout de cent ans, et même au bout de mille, ils les sentiront comme à leur première entrée dans l'enfer. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Je sais, il est vrai, Seigneur, que j'ai souvent mérité l'enfer; mais je sais aussi que vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. O mon Dieu! je ne veux pas être un pécheur obstiné; je me repens de toute mon âme de vous avoir offensé, et je vous aime plus que moi-même; rendez-moi la vie, la vie pour moi c'est votre grâce.

III. Sur la terre, si l'on souffre beaucoup, on obtient du moins la compassion de ses parents et de ses amis, et c'est là une sorte de soulagement. Mais quel serait le malheur d'un homme qui souffrirait les plus grandes douleurs, au point de se rouler à terre dans les plus violentes convulsions, et qui verrait ses parents mêmes et ses amis le fouler aux pieds, et l'accabler de reproches en lui disant sans pitié: Enragé, désespère-toi; tu mérites ce que tu souffres. Malheureux damnés! ils endurent tous les tourments, et ils les endurent continuellement, sans soulagement, sans repos, sans que personne en ait compassion. Dieu ne saurait avoir pitié d'eux, puisqu'ils sont ses ennemis. La divine Mère ne le peut pas da-

vantage, ni les Anges, ni les Saints; ils ne peuvent que louer la justice de Dieu. Et les démons, que font-ils? ils les maltraitent, ils leur reprochent les offenses faites à Dieu, et qui leur ont mérité ces châtiments. O Marie! ô ma mère! ayez pitié de moi, puisque vous pouvez encore avoir compassion de moi, et me recommander à Dieu. Et vous, ô mon Jésus! qui, pour avoir pitié de moi, avez eu si peu pitié de vous-même, en mourant pour moi sur une croix, sauvez-moi, et que mon salut soit de vous aimer à jamais. Je me repens, Seigneur, de vous avoir offensé, et je vous aime de tout mon cœur

LVIIIe MÉDITATION

L'AMOUR CRUCIFIÉ.

I. Qui jamais aurait pu s'imaginer que le Fils de Dieu, le maître du monde, pour manifester l'amour qu'il avait pour nous, daignerait expirer dans les douleurs sur une croix, s'il ne l'avait imaginé lui-même et mis à exécution? Moïse et Elie, sur le mont Thabor, eurent bien raison d'appeler la mort de Jésus-Christ un *excès* d'amour[1]. Quel excès, en effet, pour le Créateur, que de mourir pour l'amour de ses créatures! O mon Rédempteur! un Dieu pourrait seul, en mourant pour vous, compenser l'excès de votre amour. En effet, c'est bien peu, ce n'est rien que notre vie à nous, misérables vers de terre, quand nous la donnerions toute pour vous, qui êtes mort pour nous.

II. Une des choses les plus propres à nous pénétrer d'amour pour un Dieu si aimant, c'est de voir combien dans le cours de sa vie il soupirait après l'heure de sa mort, pour nous donner la preuve de l'amour qu'il avait pour nous. Je dois être baptisé du baptême de mon propre sang, pour laver

[1] Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem. (*Luc.*, xi, 31.)

les péchés des hommes, nous disait-il quand il vivait; oh! comme je me sens mourir du désir de voir arriver ma passion et ma mort[1] ! O mon âme, lève les yeux et vois ton Seigneur suspendu à ce bois infâme; régarde ce sang divin qui coule; considère ces plaies qui réclament ton amour. Ton Rédempteur semble vouloir obtenir par ses souffrances, au moins par pitié, qu'il soit aimé de toi. O mon Jésus! vous ne m'avez rien refusé, pas même votre sang, pas même votre vie ; et moi je refuserais quelque chose à vos désirs ! Non, non: comme, sans réserve aucune, vous vous êtes donné tout à moi, sans réserve aussi je me donne tout à vous.

III. Saint François de Sales, commentant ces paroles de Saint Paul, *charitas Christi urget nos*[2], s'exprime ainsi : « Sachant que « Jésus-Christ, vrai Dieu, éternel, tout-puissant, nous a aimés « jusques à vouloir souffrir pour nous la mort, et la mort de la croix, « n'est-ce pas cela avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir « presser de force, et en exprimer de l'amour par une violence et « contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est toute ai- « mable et amiable[3]? » Plus loin il ajoute: « Hé! que ne nous « jettons-nous en esprit sur Jésus crucifié, pour mourir sur « la croix avec lui, qui pour l'amour de nous a bien voulu y « mourir? Je le tiendrai, devrions-nous dire, et ne le quitterai « jamais; je mourrai avec lui, et brûlerai dedans les flammes « de son amour; un même feu consumera ce divin créateur « et sa chétive créature. Mon Jésus est tout mien, et je suis « toute sienne. Je vivrai et mourrai sur sa poitrine; ni la vie, « ni la mort ne me séparera de lui. O amour éternel! mon « âme vous requiert et vous choisit éternellement[4]. » Mère de Dieu, ô Marie! faites que je sois tout à Jésus!

[1] Baptismo habeo baptisari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur! (*Luc.*, XII, 50.)
[2] (II, *Cor.*, V, 14.)
[3] *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. VII, c. VIII.
[4] (*Ibid.*, liv. XII, c. XIII.)

LIXᵉ MÉDITATION

CELUI QUI SE DAMNE COMMET UNE ERREUR SANS REMÈDE.

I. Il n'y a point d'erreur pareille à celle qui nous ferait négliger notre salut éternel. En effet, à toute autre erreur, il y a toujours du remède; si, par sa faute, on perd un poste quelconque, avec le temps on peut le recouvrer ; vient-on à faire quelque perte dans les biens de la fortune, il est possible de la réparer; mais, pour celui qui se damne, il n'y a plus ni remède, ni espoir de remède. On meurt une fois; si cette fois on perd son âme, elle est perdue à jamais, et l'éternité toute entière se passera avant que cette perte ne soit réparée. Voici, mon Dieu, à vos pieds, un pauvre pécheur qui mériterait depuis bien des années d'être jeté dans les enfers, sans aucune espérance de salut; aujourd'hui qu'il est à vos pieds, il vous aime, il déplore le malheur qu'il a eu de vous offenser, et il espère que vous aurez pitié de lui.

II. A tant de malheureux enfermés dans cette prison de désespoir, il ne reste donc que cette plainte amère: « Nous nous sommes trompés, *ergo erravimus*, et notre erreur est désormais sans remède, tant que Dieu sera Dieu » Oh! mon Rédempteur, si j'étais en enfer, je ne pourrais donc plus me repentir, ni vous aimer! Je vous remercie de m'avoir supporté avec tant de patience, tandis que je méritais l'enfer; et, maintenant que je puis encore me repentir et vous aimer, je me repens de tout mon cœur d'avoir déplu à votre infinie bonté, et je vous aime par-dessus tout, et plus que moi-même. Ne permettez pas, ô mon Jésus! que je cesse de vous aimer

III. Quel tourment pour les damnés de penser qu'avant même de se damner, ils connaissaient toute l'étendue de la folie qui les a perdus, et que leur malheur n'est venu que de leur faute! Quand un homme a perdu par sa négligence un an-

neau, une monnaie d'or, il ne peut se consoler d'avoir perdu cet objet par sa faute. Quelle peine donc pour le réprouvé, ô mon Dieu! que de dire: J'ai perdu mon âme, j'ai perdu le ciel, j'ai perdu Dieu, j'ai tout perdu, et je l'ai perdu par ma faute! Aimable Sauveur, je ne veux pas vous perdre; si, par le passé, j'ai eu ce malheur, je m'en repens de toute mon âme, et je vous aime par-dessus tout. O mon Jésus! c'était pour que je vous aime, que vous ne m'avez pas envoyé en enfer. Oui, je veux vous aimer, et vous aimer beaucoup. Donnez-moi la force de compenser par mon amour les déplaisirs que je vous ai causés. Vierge sainte, ô Marie! vous êtes mon espérance.

LXe MÉDITATION

IL NOUS FAUT MOURIR.

I. C'est une grande prédication que cette parole: Il faut mourir. Mon frère, il est certain que vous avez à mourir un jour. De la même manière que votre nom est inscrit sur le registre des baptêmes, de même un jour, et ce jour, Dieu l'a déjà déterminé, il sera enregistré sur le registre des morts. Comme vous dites aujourd'hui, en nommant vos parents décédés: Mon père, mon oncle, mon frère de bonne mémoire, ainsi parlera de vous la génération qui vous suivra. De même que vous avez entendu sonner le trépas d'autrui, de même un jour d'autres entendront les cloches annoncer votre mort, et vous, vous serez déjà dans l'éternité. O mon Dieu! qu'en sera-t-il alors de moi? quand mon corps sera conduit à l'église, et qu'on dira la messe en présence de mon cadavre, où sera mon âme? Seigneur, aidez-moi à faire quelque chose pour vous, avant que la mort m'atteigne. Malheur à moi, si elle m'atteignait aujourd'hui!

II. Que diriez-vous, si vous voyiez un criminel, marchant à

la mort, rire, regarder çà et là les personnes qui seraient aux fenêtres, songer encore aux plaisirs du monde? ne le croiriez-vous pas fou, ou tout au moins sans foi? Mais vous-même, ne vous acheminez-vous pas à chaque instant vers la mort? Et à quoi pensez-vous? Vous savez qu'il faut mourir, et que l'on ne meurt qu'une fois. Vous croyez qu'après cette vie il en est une autre qui ne finira jamais; vous croyez aussi que la vie éternelle sera heureuse ou malheureuse, suivant l'état des comptes que vous rendrez au jugement. Comment celui qui croit tout cela peut-il songer à autre chose qu'à se préparer à une bonne mort? Eclairez-moi de votre lumière, ô mon Dieu! rendez-moi toujours présente la pensée de la mort et de l'éternité qui m'attendent.

III. Considérez dans le cimetière voisin de vous tous ces squelettes, dont chacun vous dit: Ce qui nous est arrivé t'arrivera. C'est ce que vous disent aussi les portraits de ceux de vos parents qui ne sont plus, les papiers écrits de leurs mains, les chambres, les lits, les habits qu'ils ont possédés pendant un temps, et qu'ils ont quittés. Tout cela vous rappelle la mort qui vous attend. O mon Jésus! je ne veux pas attendre, pour me jeter dans vos bras, que l'on me présente votre image à l'heure de ma mort: dès aujourd'hui je vous embrasse et vous serre contre mon cœur. Autrefois, je vous ai souvent chassé de mon âme; mais, en ce moment, je vous aime plus que moi-même, et je me repens de vous avoir méprisé. A l'avenir je serai toujours à vous, et vous, vous serez toujours à moi. C'est ce que j'espère par les mérites de votre passion; ce que j'espère aussi par votre protection, ô Marie!

LXI[e] MÉDITATION

DIEU ACCUEILLE AVEC AMOUR LE PÉCHEUR REPENTANT.

I. Les rois de la terre repoussent de leur présence leurs sujets révoltés qui viennent leur demander pardon; Jésus-Christ, au contraire, proteste qu'il ne repoussera point le pécheur que le repentir amène à ses pieds[1]. Il ne sait point mépriser un cœur qui s'humilie, et que brise la douleur de ses offenses[2].Les injures que je vous ai faites, ô mon Jésus! me rendent indigne de votre pardon; mais vous savez que je n'ai point de peine au monde qui m'afflige autant que le souvenir de vous avoir offensé.

II. Mais comment pourrais-je craindre d'être repoussé, ô mon Dieu! quand je vous entends m'inviter vous-même à revenir à vous, et m'offrir le pardon[3]? Comment pourrais-je conserver de la défiance, quand vous-même vous nous promettez de nous serrer dans vos bras, si nous revenons à vous[4]? Ne vous détournez donc pas de moi, Seigneur, maintenant que je quitte tout pour me convertir à vous, ô mon souverain bien. Je vous ai assez offensé, je veux à présent vous aimer.

III. Notre Dieu va jusqu'à dire que, si le pécheur se repent du mal qu'il a fait, il veut oublier lui-même tous ses péchés[5]: Aimable Sauveur, je ne veux pas perdre le souvenir de mes péchés, car je veux pleurer sans cesse l'outrage que je vous ai fait; mais je demande que, suivant votre promesse, vous les oubliiez; je ne veux pas que mes iniquités vous em-

[1] Eum qui venit ad me non ejiciam foras. (*Joan.*, VI, 37.)
[2] Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. (*Ps.* L, 19.)
[3] Revertere ad me, et suscipiam te. (*Jerem.*, III, 2.)
[4] Convertimini ad me, et convertar ad vos, (*Zach.*, I, 3.)
[5] Si autem impius egerit pœnitentiam... vita vivet, et non morietur; omnium iniquitatum ejus quas operatus est non recordabor. (*Ezech.*, XVIII, 21.)

pêchent de m'aimer. N'avez-vous pas dit que vous aimez ceux qui vous aiment[1]? Jusqu'à présent je ne vous aimais pas, et je méritais votre haine ; maintenant je vous aime ; je veux que vous n'ayez plus à me haïr. Oubliez donc le passé, pardonnez-moi, attachez-moi à vous, et ne permettez pas que je me sépare désormais de vous. O Marie ! aidez-moi du secours de vos prières.

LXIIe MÉDITATION

PIÉGE QUE DRESSE LE DÉMON POUR POUSSER LES PÉCHEURS A DE NOUVELLES CHUTES.

I. O mon âme ! quand le démon cherchera à te faire offenser Dieu de nouveau sous ce prétexte que Dieu est un Dieu de miséricorde, rappelle à ta mémoire que la miséricorde du Seigneur est pour ceux qui le craignent, et non pour ceux qui le méprisent, comme la divine Mère l'a dit dans son cantique[2]. Dieu est miséricordieux, qui en doute? mais avec tout cela, que de malheureux il envoie chaque jour dans les enfers ! Dieu est miséricordieux, sans doute, mais aussi il est juste. Il est miséricordieux envers celui qui se repent du mal qu'il a commis, mais non envers celui qui abuse de sa miséricorde pour l'outrager davantage. Ah ! Seigneur, que de fois j'ai agi ainsi ! que de fois je vous ai offensé, parce que vous étiez plein de bonté !

II. Le démon te dira encore, ô mon âme : Dieu qui t'a pardonné tant de péchés dans le passé, te pardonnera bien encore celui-ci. Non, devras-tu lui répondre, plus il a daigné me pardonner, plus j'ai à craindre qu'il ne me pardonne plus, si je recommence à l'offenser, et qu'il ne me châtie enfin pour toutes

[1] Diligentes me diligo. (*Prov.*, VIII, 17.)
[2] « Et misericordia ejus timentibus eum. (*Luc.* I, 50.)

les injures que je lui ai faites. Tel est l'avertissement que nous donne le Saint-Esprit: «Ne dis pas: J'ai péché, et que m'est-il arrivé de fâcheux? car le Très-Haut est lent à punir les crimes[1] » O mon Dieu! j'ai rivalisé de persistance avec vous: vous, à me faire grâce, et moi, à vous payer d'outrages; vous, à me faire du bien, et moi, à vous déshonorer. Mais à l'avenir, il n'en sera plus ainsi; plus vous m'avez supporté, plus je veux vous aimer: daignez aider ma faiblesse.

III. Le démon, ô mon âme! te dira aussi: Ne vois-tu pas que tu ne saurais résister à cette tentation? Réponds-lui: Mais si je ne résiste pas en ce moment, comment plus tard résisterai-je, lorsque, affaibli par une chute, je me trouverai de plus privé du secours divin? à moins, peut-être, que Dieu ne veuille multiplier ses grâces à mesure que j'accumulerai mes iniquités?

Enfin, il te dira: Même en commettant ce péché, il peut toujours se faire que tu te sauves. Je puis toujours me sauver, réponds-lui, c'est vrai; mais, en attendant, voilà que j'écris moi-même ma sentence contre moi, et que je me condamne à l'enfer. Je puis *me sauver;* mais je puis me damner aussi: j'en prends le chemin le plus facile. Non, je ne veux pas risquer mon salut éternel sur un *peut-être;* ce n'est pas une affaire dans laquelle on puisse s'en tenir à un *peut-être.* Mais, Seigneur, que votre conduite a été généreuse à mon égard! j'ai multiplié mes crimes, vous avez multiplié les grâces. Cette pensée accroît encore la douleur que j'éprouve de vous avoir causé tant d'amertumes. Pourquoi vous ai-je offensé, Dieu de bonté! ah! pourquoi? que ne puis-je en mourir de douleur! Je veux être à vous, tout à vous: aidez-moi, ô mon Jésus! O Marie! obtenez-moi la sainte persévérance; ne permettez pas que je redevienne ingrat envers un Dieu qui m'a tant aimé.

[1] « Ne dicas : Peccavi, et quid accidit mihi triste? Altissimus enim est patiens redditor. » (*Eccli.* v, 4.)

LXIIIe MÉDITATION

LA RÉSURRECTION DES CORPS AU JUGEMENT DERNIER.

I. Il doit venir un jour qui sera le dernier des jours, et avec lequel finira toute la scène de ce monde. Le signe précurseur de ce jour sera un feu du ciel qui consumera la terre et tout ce qu'elle renferme[1]. Ainsi, ce jour-là, tout sera réduit en cendres. O Dieu! que pensera-t-on alors de toutes les vanités de ce monde, auxquelles on sacrifie si souvent son salut? Quel effet produiront alors les plus grandes dignités de la terre, la pourpre, les sceptres, les couronnes? O folie de celui qui les aura aimées! O douleur de celui qui aura perdu Dieu pour toutes ces vanités!

II. La trompette sonnera, et les morts ressusciteront[2]. Cette trompette appellera tous les hommes à la résurrection, au jugement. Oh! qu'ils paraîtront beaux et resplendissants les corps des bienheureux! Les justes, dit l'Evangile, brilleront comme le soleil[3]. Combien, au contraire, seront horribles et difformes les corps des damnés! Quel supplice pour leurs ames infortunées d'être réunies à ces corps qu'elles ont voulu satisfaire au prix du paradis et de Dieu même; il leur faudra être précipitées avec ces corps dans les brasiers éternels. Heureux alors ceux qui auront refusé à leurs sens tous ces plaisirs qui déplaisaient à Dieu; ceux qui, pour tenir leur chair en bride, l'auront mortifiée par les jeûnes et les pénitences! Ne détournez pas de moi votre face, ô mon Jésus! bien que je l'aie mérité. Que de fois, pour satisfaire mes sens, j'ai renoncé à votre amitié! que ne suis-je mort avant de vous déshonorer ainsi! Ayez pitié de moi.

[1] Terra et quæ in ipsa sunt opera exurentur. (II *Petr.*, III, 10.)
[2] « Canet tuba, et mortui resurgent. » (I *Cor.*, XV, 52.)
[3] « Tunc justi fulgebunt sicut sol. » (*Matth.*, XIII, 43.)

III. Les hommes ressuscités seront appelés par les anges à comparaître dans la vallée de Josaphat, pour être jugés publiquement en présence de tout le genre humain[1]. O mon Dieu! je devrai donc aussi moi-même paraître dans cette vallée! quelle sera ma place? sera-ce avec les élus dans la gloire, ou avec les damnés sous les chaînes? Aimable Rédempteur, votre sang est mon espérance. Que de fois, malheureux que je suis! j'ai mérité d'être envoyé en enfer, pour y demeurer à jamais loin de vous, sans pouvoir plus vous aimer toujours, en cette vie et en l'autre; ne permettez pas que le péché me sépare plus jamais de vous. Vous connaissez ma faiblesse, secourez-moi toujours. Jésus, ne m'abandonnez pas. Marie, mon avocate, obtenez-moi la sainte persévérance.

LXIVe MÉDITATION

AMOUR QUE DIEU NOUS A TÉMOIGNÉ EN NOUS DONNANT SON FILS.

I. L'amour que Dieu porte aux hommes est si grand, qu'après nous avoir comblés de grâces et de faveurs, il en est venu jusqu'à nous donner son Fils[2]. Nous sommes de misérables vers de terre, et le Père éternel a fait condamner pour nous son Fils bien-aimé, premièrement à passer sur cette terre une vie pauvre et méprisée, et puis enfin à subir la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse que jamais un homme ait endurée, au milieu de toutes les souffrances intérieures et extérieures, jusqu'à s'écrier au dernier instant de sa vie: Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné[3]? O Dieu éternel? qui pouvait nous accorder un don d'une si infinie valeur, sinon vous qui êtes un Dieu d'amour infini! Soyez donc aimé, bonté infinie; amour infini, soyez aimé.

[1] « Populi in valle concisionis. » (*Joel*, III, 14.)
[2] Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. (*Joan.* III, 16.)
[3] Deus meus, Deus meus, utquid dereliquisti me (*Matth.*, XXVII, 46)?

II. « Il n'a point épargné son Fils unique, mais il l'a livré pour nous tous[1]. » Mais, ô Dieu éternel? songez donc que ce Fils, dont vous voulez la mort, est innocent; il vous a obéi en tout, vous l'aimez comme vous-même ; comment pouvez vous le condamner à mort pour nos péchés? Le Père répond: C'est précisément parce qu'il est mon Fils, parce qu'il est innocent, parce qu'il m'obéit en tout, que je veux qu'il donne sa vie pour vous, afin que vous compreniez l'amour que lui et moi nous vous portons. O mon Dieu ! que toutes les créatures célèbrent l'excès de vos bontés, vous qui, pour rendre la liberté à des esclaves, avez voulu la mort de votre propre Fils. Pour l'amour de ce Fils, ayez donc pitié de moi, pardonnez-moi, sauvez-moi ; que mon salut soit de vous aimer à jamais en cette vie et dans l'éternité.

III. « Dieu, qui est riche en miséricorde, par l'excessive charité avec laquelle il nous a aimés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ[2]. » Il a été excessif, nous dit l'Apôtre, l'amour de Dieu pour nous. Nous étions morts par le péché ; il a voulu nous rendre la vie par la mort de son Fils. Mais non, cet amour n'est point excessif pour une bonté telle que la bonté de notre Dieu. Infini dans ses perfections, il doit être infini dans son amour. Mais, Seigneur, comment se fait-il qu'après de si grandes preuves de votre amour pour les hommes, il y en ait si peu qui vous aiment? Je veux du moins être de ce petit nombre. Par le passé, je vous ai méconnu, mon souverain bien, je vous ai abandonné ; maintenant je le déplore de tout mon cœur, et je vous aime tellement que, quand même tous les hommes vous abandonneraient, à tout prix je veux ne plus jamais vous abandonner, ô mon Dieu, mon amour, mon tout ! O Marie ! resserrez de plus en plus les liens qui m'attachent à mon aimable maître.

[1] Proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. » (*Rom.* VIII, 32.)

[2] « Deus qui dives est in misericordia, propter nimiam charitatem qua delexit nos... convivificavit nos in Christo. » (*Ephes.*, II, 4.)

LXVe MÉDITATION

POUR OBTENIR LE SALUT ÉTERNEL, IL FAUT SE DONNER DE LA PEINE.

I. Pour se sauver, il ne suffit pas de faire à peu près le nécessaire. Si un homme, par exemple, veut éviter seulement les péchés mortels, sans tenir aucun compte des véniels, il tombera facilement dans les mortels, et ne se sauvera point. Celui qui ne veut fuir que les occasions prochaines du péché, finira par s'y précipiter, et ne se sauvera point. Quelles attentions n'a-t-on pas pour le service des princes, ô mon Dieu! On évite tout ce qui peut leur déplaire, dans la crainte de perdre leurs bonnes grâces ; et l'on sert Dieu si négligemment! On s'éloigne avec un soin extrême des dangers qui exposeraient la vie du corps, et l'on ne craint pas les dangers qui menacent la vie de l'âme! O mon Dieu! comment vous ai-je servi jusqu'ici? Je veux vous servir dès aujourd'hui, avec plus de soin: daignez m'accorder votre secours.

II. Mon frère, si Dieu était aussi parcimonieux à votre égard que vous l'êtes au sien, vous seriez bien à plaindre. S'il ne voulait vous donner que la grâce suffisante, vous sauveriez-vous? Vous pourriez, à la rigueur, vous sauver, mais vous ne le feriez pas, parce qu'il est en cette vie des tentations si violentes, qu'il est moralement impossible de n'y pas consentir sans un secours spécial de Dieu ; mais Dieu ne le donne point ce secours à ceux qui se montrent avares envers lui. Celui qui sème peu, récoltera peu[1]. Mais, Seigneur, ce n'est pas ainsi que vous avez agi envers moi. J'ai été ingrat, j'ai payé vos faveurs par des outrages ; et vous, au lieu de me châtier, vous avez redoublé vos grâces. Non, mon Dieu, je ne veux plus être ingrat, comme je l'ai été trop longtemps.

[1] Qui parce seminat, parce et metet. (II *Cor.*, IX, 6.)

III. L'affaire du salut n'est pas facile, mais difficile au contraire, et très-difficile. Nous portons avec nous-mêmes une chair rebelle qui ne demande qu'à satisfaire sa sensualité. Nous avons dans le monde, dans l'enfer, au dedans de nous-mêmes des ennemis sans nombre, et sans cesse occupés à nous pousser au mal. Il est vrai que la grâce de Dieu ne nous abandonne pas ; mais cette grâce exige que nous fassions de notre côté des efforts pour résister aux tentations, et spécialement que nous priions pour obtenir des secours proportionnés aux périls qui nous environnent. O mon Jésus ! je ne veux plus être séparé de vous, ni privé de votre amour. Jusqu'ici j'ai été ingrat, je me suis éloigné de vous ; mais je vous aime à présent de toute mon âme, et je crains par-dessus tous les maux celui de ne plus vous aimer. Vous connaissez ma faiblesse ; aidez-moi, j'ai confiance en vous : et vous, Marie, ma reine, ne cessez pas de prier pour moi.

LXVI[e] MÉDITATION

PORTRAIT D'UN HOMME QUI VIENT D'EXPIRER.

II. Considérez, mon frère, que vous êtes de terre, et que vous devez retourner en terre[1]. Maintenant, vous voyez, vous entendez, vous parlez, vous marchez. Un jour viendra que vous ne verrez plus, que vous n'entendrez plus, que vous ne parlerez plus, que vous ne marcherez plus. Quand votre âme se séparera de votre corps, ce corps restera pour être consumé par les vers et tomber en poussière, et l'âme entrera dans l'éternité que vous aurez méritée par votre vie. Jusqu'ici, mon Dieu, je n'ai mérité par ma conduite que votre disgrâce et l'enfer ; mais vous ne voulez pas que je me laisse aller au désespoir ; vous voulez que je me repente, que je vous aime et que j'espère.

[1] Memento, homo, quod pulvis es, et in pulverem reverteris.

II. Figurez-vous un homme dont l'âme vient d'abandonner le corps il n'y a qu'un instant. Voyez ce cadavre, encore étendu sur le lit, la tête penchée sur la poitrine, les cheveux en désordre et encore baignés des sueurs de la mort, les yeux caves, les joues desséchées, le visage livide, la langue et les lèvres noircies, au point de n'être plus qu'un objet d'horreur et de dégoût pour ceux qui le considèrent. Voilà, mon cher lecteur, l'état où doit être réduit ce corps que vous flattez aujourd'hui. O mon Dieu ! je ne veux plus résister à vos invitations. Que me reste-t-il de tant de satisfactions que je lui ai prodiguées, que des remords qui font le tourment continuel de ma conscience ? Que ne suis-je mort avant d'avoir eu le malheur de vous offenser !

III. Quand le cadavre commence à se décomposer, c'est un redoublement d'horreur. Vingt heures ne sont pas encore écoulées depuis la mort de ce jeune homme, que déjà il répand l'infection. Il faut ouvrir les fenêtres de la chambre, brûler des odeurs pour que la maison n'en soit pas empestée. C'est pour cela que les parents se hâtent de l'envoyer à la sépulture. Si c'est le corps d'un homme de condition, à quoi lui sert d'avoir été si bien traité durant sa vie? La puanteur qu'il exhale n'en est que plus insupportable. Aimable Rédempteur, je savais le grand déplaisir que je vous causais en me laissant aller à ce péché ; et cependant je l'ai commis : pour ne pas perdre cette satisfaction passagère, j'ai consenti à perdre le précieux trésor de votre grâce. Pénétré de douleur, je me prosterne à vos pieds ; pardonnez-moi, par le sang que vous avez versé pour moi. Recevez-moi encore une fois dans votre grâce, et puis châtiez-moi comme vous le voudrez. J'accepte tout, pourvu que je ne sois plus privé de votre amour. Je vous aime, ô le Dieu de mon cœur ! je vous aime plus que moi-même. Faites que jusqu'à la mort je vous sois fidèle. Marie, mon espérance, intercédez pour moi.

LXVIIe MÉDITATION

UN CADAVRE DANS SA FOSSE.

I. Considérez, mon frère, à quoi se réduira votre corps, quand il aura été livré à la sépulture. D'abord il deviendra jaune pour noircir ensuite. Bientôt apparaîtra sur toute sa peau une sorte de duvet blanchâtre et hideux; puis il s'en échappera une matière visqueuse et infecte qui coulera par terre, et produira une grande quantité de vers qui feront leur nourriture de ces chairs pourries. Aux vers se joindront des rats accourus pour satisfaire leur voracité ; les uns dévoreront le corps par dehors, les autres entreront dans la bouche et pénétreront dans les entrailles. Voilà ce que deviendra ce corps tant de fois satisfait aux dépens de l'amitié de Dieu. Non, mon Dieu, je ne veux plus vous déplaire ; donnez-moi lumière et force contre les tentations.

II. Peu à peu se détacheront de la tête les joues, les lèvres, les cheveux ; les côtes seront dépouillées les premières de leurs chairs, puis les bras, et les jambes tombés en corruption. Les vers, après avoir consumé toutes les chairs, se dévoreront eux-mêmes. Enfin, de votre corps il ne restera qu'un squelette puant, qui avec le temps se disloquera encore, la tête se détachant du buste, et les os se séparant les uns des autres. Voilà l'homme considéré sous le rapport de sa mortalité. Ah ! Seigneur, ayez pitié de moi. Qu'il y a d'années que je devrais brûler en enfer ! Je vous ai abandonné, mon Dieu ; mais je vois que je n'ai pas été abandonné de vous. Pardonnez-moi, et ne permettez pas que je vous abandonne encore. Faites que je recoure toujours à vous dans mes tentations.

III. Voici enfin ce gentilhomme qu'on appelait les délices et l'âme de toutes les sociétés ; maintenant où est-il ? Entrez dans sa maison, il n'y est plus. Son lit est occupé par un autre ;

d'autres se sont partagé ses vêtements et ses armes. Si vous voulez le voir, penchez-vous sur cette fosse; il est là moitié pourri, capable d'épouvanter par son seul aspect, d'empoisonner par sa puanteur Que vous êtes heureux, saints et saintes, qui, par amour pour ce Dieu que vous aimiez uniquement sur la terre, avez su mortifier vos corps ! Maintenant, sur les autels, vos ossements reçoivent le tribut de notre vénération, et vos belles âmes jouissent de Dieu face à face, en attendant leur réunion avec leurs corps, destinés eux-mêmes à être les compagnons de leurs joies, comme sur la terre ils l'ont été de leurs souffrances. Seigneur, que ma chair doive tomber en putréfaction, cette chair qui vous a tant offensé ; bien loin de m'en affliger, je m'en réjouis au contraire ; mais ce qui m'afflige, c'est le déplaisir que j'ai causé à votre bonté infinie. Je vous aime, ô mon Jésus ! je vous aime, et je vous dis avec sainte Catherine de Gênes : Non, mon amour, plus de péchés ; non, plus de péchés. Marie, mère de Dieu, priez pour moi.

LXVIIIe MÉDITATION

APRÈS LA MORT ON EST OUBLIÉ DE TOUT LE MONDE.

I. Il meurt, ce jeune homme, à la fleur de son âge. Hier encore on le désirait dans toutes les sociétés, il était accueilli par tout le monde; maintenant que le voilà mort, ce n'est plus qu'un objet d'horreur et de dégoût pour ceux qui le regardent. Ses parents se hâtent de le faire mettre hors de la maison, et appellent les porteurs pour qu'ils l'enlèvent sans délai et le jettent dans la fosse. Qu'il est à plaindre celui qui aura perdu son Dieu pour satisfaire ses parents ou qui que ce soit en ce monde ! Aimable Rédempteur, que tous m'oublient, pourvu que vous vous souveniez de moi, vous qui avez donné votre vie pour me sauver. Oh ! si je ne vous avais jamais offensé !

II. Hier on parlait de son esprit, de ses grâces, de ses saillies, de ses manières distinguées ; à présent qu'il est mort, on en a perdu jusqu'au souvenir. A la nouvelle de son trépas, l'un dit : C'était un homme qui se faisait honneur ; l'autre : J'en suis tout chagrin, il était si aimable, si gracieux ! Les uns donc s'en affligent, parce qu'ils trouvaient en lui utilité ou agrément ; d'autres peut-être s'en réjouissent, parce que sa mort leur procure des avantages. Du reste, dans quelques jours personne n'en fera mention ; les plus proches parents eux-mêmes ne voudront plus en entendre parler, pour ne pas renouveler leurs regrets. Aussi dans les visites de condoléance parle-t-on de tout autre chose que du défunt, et si quelqu'un vient à en parler : De grâce, ne me prononcez pas son nom, dit aussitôt quelqu'un de la famille. Voilà l'affection de nos parents et de nos amis en ce monde. O mon Dieu ! que je sois aimé de vous seul, cela me suffit, et je ne veux aimer que vous.

III. Vos parents seront peut-être affligés de votre mort pendant les premiers jours ; mais, avant qu'il soit peu, ils se consoleront avec la partie de votre héritage qui leur sera échue. Dans cette chambre, où vous aurez rendu le dernier soupir, où votre âme aura été jugée par Jésus-Christ, on donnera des festins, on jouera, on dansera, on rira comme auparavant ; et votre âme, où sera-t-elle alors ? Donnez-moi, Seigneur, le temps de pleurer mes offenses, avant que vous ayez à me juger. Je ne veux plus résister à vos invitations ; qui sait si cette méditation que je fais en ce moment n'est pas la dernière ? Je le confesse, j'ai mérité l'enfer, et autant d'enfers que j'ai commis de péchés mortels ; mais vous ne savez point mépriser les pécheurs repentants. Je me repens, mon Dieu, de toute mon âme d'avoir outragé votre infinie bonté pour satisfaire mes misérables appétits. Pardonnez-moi, donnez-moi la grâce de vous obéir et de vous aimer jusqu'à la mort. O Marie ! je me jette avec confiance entre vos bras.

LXIXe MÉDITATION

COMPARUTION DANS LA VALLÉE DE JOSAPHAT.

« Les anges viendront, et ils sépareront les méchants du milieu des justes [1]. » Quelle serait la confusion d'une personne qui, se trouvant dans une église au milieu d'un grand concours de peuple, en serait chassée à coups de pieds comme un excommunié ! Que bien plus grande encore sera l'ignominie des réprouvés, lorsqu'ils se verront, au jour du jugement, chassés de la compagnie des Saints en présence du genre humain tout entier. Tant que dure la scène de ce monde, on voit les méchants honorés autant et plus encore que les bons ; mais ce jour-là, la scène sera terminée. Les élus placés à la droite seront élevés dans les airs pour aller au-devant du Seigneur, qui viendra les couronner selon que le dit l'Apôtre [2] ; les damnés au contraire, environnés des démons, leurs bourreaux, seront placés à la gauche en attendant le juge qui devra prononcer publiquement leur condamnation. O mondains insensés ! qui maintenant méprisez la vie des Saints, je vous attends à la vallée de Josaphat : c'est là que vous changerez de sentiment, et que vous reconnaîtrez votre folie ; mais il ne sera plus temps.

II. Qu'elle sera belle en ce jour l'assemblée des Saints qui auront tout quitté pour Dieu ! Qu'ils seront éclatants ces jeunes gens qui, méprisant les richesses et les délices de la terre, se seront ensevelis dans les cloîtres ou les déserts pour ne songer qu'à leur salut éternel ! Et tous ces martyrs, victimes du mépris et de la cruauté des tyrans ! Tous seront déclarés appartenir à la cour du grand Roi Jésus-Christ. Au contraire, quel

[1] « Exibunt angeli, et separabunt malos de medio justorum. (*Matth.*, XIII, 49.)

[2] Rapiemur cum illis in nubibus obviam Domino in aera. (I *Thess.*, IV, 19.)

aspect présenteront alors un Hérode, un Pilate, un Néron, et tant d'autres qui ont fait grande figure en ce monde, mais sont morts en la disgrâce de Dieu? O mon Jésus! j'embrasse votre croix. Que me font les richesses, les honneurs, le monde? Je ne veux que vous, et rien de plus.

III. Qui peut savoir, ô mon âme, si c'est à la droite ou à la gauche que tu seras alors placée? Si tu veux être à la droite, il faut que tu en prennes le chemin; car il est impossible d'arriver à la droite en suivant le chemin de la gauche. Agneau de Dieu, qui êtes venu au monde pour pardonner les péchés, ayez pitié de moi. J'ai un profond regret de vous avoir offensé, et je vous aime par-dessus tout; ne permettez pas que je vous offense de nouveau. Je ne vous demande rien des biens de la terre; donnez-moi votre grâce et votre amour, c'est cela seul que je vous demande. O Marie! vous êtes mon refuge et mon espérance.

LXXe MÉDITATION

AVEUGLEMENT DE CEUX QUI DISENT : SI JE SUIS DAMNÉ, JE NE SERAI PAS SEUL.

I. Insensé, que dis-tu? Que si tu vas en enfer, tu ne seras pas seul? Comme si la compagnie des damnés pouvait être un soulagement dans l'enfer. Loin de là, chacun des réprouvés dit en gémissant : Si du moins, puisque je dois souffrir à jamais dans cet abîme de feu, il m'était accordé d'y souffrir seul! Cette triste compagnie augmentera le supplice de ces malheureux, par les lamentations, les hurlements, les cris de désespoir que chacun fera entendre. Quel tourment n'est-ce pas d'entendre un chien aboyer durant une nuit entière, un enfant crier pendant quatre ou cinq heures, au point d'en perdre le sommeil? Que sera-ce d'être condamné à endurer les clameurs et les hurlements de tant de désespérés qui se tourmenteront les uns les autres par leurs cris de rage, non pas

seulement pendant une ou deux nuits, ni pendant dix, mais durant toute l'éternité.

II. La réunion des damnés leur causera encore un autre tourment, par la puanteur que répandront leurs corps[1]. Le prophète les appelle des cadavres, non parce qu'ils sont morts, puisque ces malheureux vivent pour leurs tourments, mais à cause de la puanteur qu'ils répandent. En outre, leur réunion augmentera leur supplice par la gêne qu'ils éprouveront dans ce gouffre, où ils seront comme des raisins foulés sous le pressoir de la colère de Dieu[2] De cette gêne ensuite résultera la peine de l'immobilité, c'est-à-dire que de quelque manière qu'un damné doive tomber dans l'enfer au jour du jugement, ou sur le côté, ou sur le dos, ou la tête en bas, il restera ainsi immobile dans cette morne posture, sans pouvoir jamais remuer soit le pied, soit la main, tant que Dieu sera Dieu.

III. Péché maudit, comment peux-tu aveugler ainsi des hommes raisonnables ! Ces mêmes pécheurs qui font si peu de cas de leur damnation, jusqu'à quel excès ne sont-ils pas attentifs à conserver leurs biens, leurs charges, leur santé ! Pourquoi ne disent-ils pas aussi : Si je perds mes richesses, mon emploi, ma santé, je ne serai pas le seul à les perdre ? S'agit-il de leur âme, ils disent : Si je me damne, je ne serai pas le seul. Cependant celui qui perd les choses de la terre et sauve son âme, trouve la compensation de tout ce qu'il a perdu ; tandis que celui qui perd son âme, comment pourra-t-il compenser une telle perte[3] ? O mon Dieu ! éclairez-moi, et ne m'abandonnez pas. Que de fois j'ai vendu mon âme au démon ! Que de fois j'ai sacrifié votre grâce pour un plaisir misérable et passager ! Je me repens, ô mon Dieu ! d'avoir ainsi déshonoré votre majesté infinie. Mon Dieu, je vous aime, ne permettez pas que j'aie le malheur de vous perdre encore. O Marie ! mère de Dieu, délivrez-moi de l'enfer, et d'abord délivrez-moi du péché.

[1] De cadaveribus eorum ascendet fœtor. (*Isa.*, XXXIV, 3.)
[2] Et ipse calcat torcular vini furoris iræ Dei. (*Apoc.*, XIX, 15.)
[3] « Quam dabit homo commutationem pro anima sua. » (*Matth.* XVI, 26.)

LXXIe MÉDITATION

MESURE DES GRACES.

I. Dans les grâces que Dieu nous dispense, il y a une certaine mesure ; et une fois que cette mesure est pleine, la porte à toute autre grâce est fermée. Nous devons donc craindre beaucoup d'abuser de chaque grâce que le Seigneur nous accorde, puisqu'il est possible que cette grâce, cette lumière, cette invitation soit la dernière que Dieu nous destine, et qu'en la négligeant, nous risquons de nous perdre. O mon Dieu ! les grâces que vous m'avez données sont trop nombreuses, et l'abus que j'en ai fait est trop criminel ; ayez pitié de moi, et ne m'abandonnez pas !

II. Cette mesure n'est pas égale pour tous : plus grande pour les uns, elle est moindre pour les autres. Souvenez-vous, mon frère, combien de grâces vous avez reçues de Dieu : si vous continuez d'en abuser, vous sauverez-vous ? Songez que plus elles vous ont été accordées abondamment, plus vous devez craindre que Dieu ne vous abandonne dans votre péché, si vous ne prenez pas la résolution de changer de vie. Qui sait si le premier péché mortel que vous commettrez n'arrêtera pas pour vous le cours des divines miséricordes ? alors vous serez damné. Peut-être n'en sera-t-il pas ainsi, mais encore devez-vous craindre que cela n'arrive. Que si vous n'avez pas cette crainte, malheureux ! je vous plains. Non, mon Dieu, je ne veux pas vous perdre encore. Chaque fois que le démon me tentera, je veux recourir à vous. O mon Jésus ! je suis certain que vous êtes secourable pour quiconque a recours à vous.

III. Plus les grâces sont grandes, plus grande aussi est l'ingratitude de celui qui en abuse. Celles que vous avez reçues sont donc pour vous un grand fondement d'espérer que le

Seigneur vous pardonnera, si vous vous corrigez, et que vous lui soyez fidèle à l'avenir ; mais elles sont aussi un grave motif de craindre que Dieu ne vous envoie en enfer, si, après tant d'offenses, vous recommencez à l'offenser. Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous ne m'avez pas encore abandonné. La lumière dont vous éclairez en ce moment mon esprit, le regret que j'éprouve de mes péchés, le désir que je ressens de vous aimer et de demeurer dans votre grâce, sont des signes certains que vous ne m'avez pas abandonné. Dieu de mon âme, puisque après tant de péchés vous ne m'avez pas abandonné, je ne veux plus m'éloigner de vous. Je vous aime par-dessus toutes choses ; et, parce que je vous aime, je me repens de vous avoir méprisé. Passion de Jésus, obtenez-moi la sainte persévérance. Marie, ma reine, aidez-moi de votre protection.

LXXIIe MÉDITATION

UN DIEU EST MORT POUR MON AMOUR, ET JE NE L'AIMERAIS PAS !

I. « Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi [1]. » A-t-on jamais vu dans le monde un maître mourir pour l'amour de son esclave, ou un roi pour l'amour de son sujet ? Cependant il est certain que mon Créateur, le Seigneur du ciel et de la terre, le Fils de Dieu, a voulu mourir pour moi, qui ne suis à son égard qu'une vile et ingrate créature. Pour épargner son esclave, dit saint Bernard, il ne s'est pas épargné lui-même. [2] Afin de me pardonner, il n'a pas voulu se pardonner à lui-même, et il s'est condamné à mourir de douleur sur une croix. O mon Jésus ! je crois que vous êtes mort pour moi ; mais comment se fait-il qu'avec cette croyance, j'aie pu vivre tant d'années sans vous aimer?

[1] « Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. » (*Gal.*, II, 20.)
[2] « Ne perderet servum, sibi ipsi non pepercit. »

II. Ce n'est pas seulement pour une créature pleine de bassesse que vous avez donné votre vie, ô mon Rédempteur ; mais pour une créature ingrate et rebelle, qui tant de fois s'est éloignée de vous, et, pour une misérable satisfaction, a renoncé sous vos yeux à votre grâce et à votre amour. Vous avez mis en œuvre une adresse infinie pour me mettre dans la nécessité de vous aimer ; et moi, par tant de péchés, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous mettre dans la nécessité de me haïr et de m'envoyer en enfer. Cependant cet amour qui vous a porté à donner votre vie pour moi, m'inspire en ce moment la hardiesse d'espérer que vous ne me repousserez pas, si je retourne à vous. Pardonnez-moi, mon Jésus ; je connais tout le mal que je vous ai fait ; je sais aussi combien je vous ferais injure, si après tout cela je ne vous aimais que faiblement. Non, non, je veux vous aimer sans mesure ; vous le méritez trop ; donnez-moi votre secours.

III. Aimable Sauveur, que pouviez-vous faire de plus pour gagner mon cœur, que de mourir pour moi? Quel amour plus grand peut-on témoigner à son ami, que de mourir pour son amour[1]? O Verbe incarné ! il ne vous reste donc plus rien à faire pour vous faire aimer de moi ; et moi, je continuerais d'être ingrat envers vous? Mais non, si la mort doit venir bientôt, et peut-être est-elle proche, je ne veux pas mourir ingrat, comme j'ai vécu jusqu'ici. Je vous aime, ô Jésus ! mon amour ; vous vous êtes donné tout à moi, je me donne aussi tout à vous. Liez-moi, captivez-moi par les chaînes de votre amour, afin que je vive et que je meure dans les sentiments d'effusion que m'inspire votre bonté. O divine Marie ! gardez-moi sous votre protection, et faites-moi brûler d'amour pour le Dieu qui est mort pour mon amour.

[1] « Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. (*Joan.*, xv, 13.)

LXXIIIe MÉDITATION

NOUS DEVONS METTRE NOTRE ATTENTION A FAIRE NOTRE SALUT.

I. Le démon s'étudie à nous faire paraître le salut comm une chose trop difficile, afin que, tombant dans le découragement, nous nous abandonnions au libertinage. Il est vrai qu quand bien même il serait nécessaire pour se sauver de s'e aller vivre dans un désert ou de s'enfermer dans un cloître nous devrions le faire ; mais ces moyens extraordinaires n sont pas nécessaires, les moyens ordinaires nous suffisent, l fréquentation des sacrements, la fuite des occasions dangereuses, l'attention à se recommander souvent à Dieu. Au moment de la mort, nous verrons que tout cela était facile, et d là les remords qui nous tourmenteront, si nous nous trouvon n'en avoir rien fait.

II. Il faut s'armer de résolution et dire : Je veux sauve mon âme, quoi qu'il m'en puisse coûter. Richesses, amis, vi même, que tout soit sacrifié, et que mon âme soit sauvée Ne croyons jamais trop en faire, quand nous travaillons à acquérir le salut éternel. Il s'agit d'une éternité, d'être éternellement heureux, ou éternellement malheureux. On ne saura prendre trop de précautions, disait saint Bernard, quand o court le risque d'une éternité[1] O mon Dieu ! j'ai honte d paraître devant vous. Que de fois pour des riens je vous tourné le dos ! Non, je ne veux plus perdre votre grâce ; je n veux plus me voir votre ennemi. « En vous, Seigneur, j' mis mon espérance ; je ne serai pas confondu éternellement[2] Plutôt perdre mille fois la vie que votre amitié.

III. Si jusqu'ici nous avons perdu notre âme, il faut remé

[1] « Nulla nimia securitas, ubi periclitatur æternitas. »
[2] In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.

dier à un si grand mal, et pour cela changer de vie, et en changer promptement. Il ne sert à rien de dire : Je vais m'en occuper incessamment. L'enfer est plein d'âmes qui en disaient autant ; mais la mort est venue, et les a arrêtés tout à coup. Quelle grâce pour un moribond près de rendre le dernier soupir, si Dieu voulait lui accorder encore une année, ou même seulement un mois de vie ! Or, mon frère, c'est en ce moment même que Dieu vous accorde ce temps ; à quoi l'emploierez-vous? Qu'attends-je donc, ô mon Dieu? Attendrai-je le jour où le temps sera fini pour moi, sans que je me trouve alors avoir rien fait pour vous? Je me console en me voyant encore assisté de votre grâce. Je vous aime par-dessus tout autre bien, et je veux perdre la vie plutôt que de vous déplaire. Je vous dirai avec sainte Catherine de Gènes : Non, plus de péchés, mon amour ; non, plus de péchés. Mais vous connaissez ma faiblesse, vous connaissez les trahisons dont je me suis rendu coupable : aidez-moi, mon Jésus, j'ai confiance en vous, et en vous aussi, auguste mère de Dieu, ô Marie.

LXXIVe MÉDITATION

A LA MORT IL FAUT TOUT QUITTER.

I. Les chrétiens savent qu'ils doivent mourir, et cependant beaucoup d'entre eux passent leur vie sans plus s'occuper de la mort, que s'ils ne devaient jamais mourir S'il n'y avait point d'autre vie après celle-ci, ou qu'il n'y eût ni paradis ni enfer, pourrait-on moins penser à la mort que nous n'y pensons? Si vous voulez bien vivre, mon cher lecteur, passez les jours qui vous restent en présence de la mort. Oh ! que celui qui l'a devant les yeux juge bien les choses et dirige sagement ses actions ! Le souvenir de la mort détruit en nous l'affection à tous les biens de ce monde, en nous rappelant que nous de-

vons bientôt tout quitter. O mon Dieu ! puisque vous me donnez le temps de remédier au mal que j'ai fait, faites-moi connaître ce que vous voulez de moi, je veux l'accomplir sans restriction.

II. Ce serait une folie pour un voyageur qui aurait à se rendre dans sa patrie, de dépenser toute sa fortune à se bâtir un palais dans le pays où il ne ferait que passer, sans songer à se pourvoir d'une bonne habitation dans celui où il lui resterait à demeurer toute sa vie ; et ce ne serait pas une folie de ne penser qu'à se satisfaire sur cette terre où l'on n'a à passer que peu de jours, au risque de se rendre malheureux dans l'autre monde qu'il nous faudra habiter tant que Dieu sera Dieu ? Que mon sort eût été malheureux, ô mon Dieu, si vous m'eussiez envoyé la mort lorsque j'étais en état de péché ! Je vous remercie de m'avoir souffert avec tant de patience : ne permettez pas que je me sépare désormais de vous. Mon Dieu, mon souverain bien, je vous aime par-dessus tous les biens.

III. La mort doit nous dépouiller de tout. A la mort, il nous faudra quitter toutes les acquisitions que nous aurons faites en ce monde. Alors notre avoir se composera d'une caisse en bois, d'un vêtement simple qui bientôt pourrira lui-même et deviendra poussière avec notre corps. Il faudra quitter la maison que nous habitons, et un horrible sépulcre deviendra, à partir de ce moment, l'habitation de notre corps jusqu'au jour du jugement ; après quoi il ira rejoindre l'âme, soit en enfer, soit en paradis. A la mort, tout sera donc fini pour moi ; il ne me restera que le peu que j'aurai fait pour Dieu. Mais si je devais mourir en ce moment, que me trouverais-je avoir fait jusqu'ici pour vous, ô mon Dieu ? Qu'attends-je donc ? Puis-je attendre que la mort vienne me trouver dans le misérable état où je suis ? Non, mon Dieu, je veux changer de vie. Pour le passé, je déteste les offenses que je vous ai faites ; pour l'avenir, je ne veux plus chercher mes goûts, mais votre seul bon plaisir, ô Dieu de mon âme ! Je vous aime, bonté infinie ! je vous aime par-dessus toutes choses : aidez-moi, par

pitié. Et vous aussi, Marie, mère de mon Dieu, secourez-moi.

LXXVe MÉDITATION

PÉNÉTREZ-VOUS DÈS AUJOURD'HUI DES PENSÉES QUE VOUS VOUDRIEZ AVOIR, SI VOUS ÉTIEZ DÉJA MORT OU PRÈS DE MOURIR.

I. Figurez-vous, mon frère, que vous êtes déjà mort, et que déjà votre âme est entrée dans l'éternité. Or, si en effet vous étiez sorti de ce monde, que ne désireriez-vous pas avoir fait pour la vie éternelle? Mais à quoi serviront ces désirs, si vous n'avez pas employé pour Dieu les jours de votre vie? Si donc vous voulez réparer le temps que vous avez perdu, considérez-vous souvent comme étant déjà dans le tombeau, ou du moins sur votre lit de mort ; pensez que vous êtes près d'expirer, tenant en main le cierge bénit, et à la lueur de ce cierge funéraire scrutez les désordres de votre conscience ; pleurez le mal que vous avez fait, et hâtez-vous d'y apporter remède, car il n'y a point de temps à perdre. Eclairez-moi, mon Dieu, et faites-moi connaître la voie que je dois prendre, parce que je veux en tout vous obéir.

II. S. Camille de Lellis, considérant les tombeaux d'un cimetière, disait : Si ces morts revenaient à la vie, que ne feraient-ils pas pour devenir des saints! Et moi qui en ai le temps, que fais-je pour Dieu? C'est ainsi que ce saint s'encourageait lui-même à s'attacher de plus en plus au Seigneur. Sachez donc aussi, mon cher lecteur, mettre à profit ce temps que Dieu vous donne dans sa miséricorde. N'attendez pas, pour vous occuper des intérêts de votre âme, que vous soyez arrivé à l'éternité, ou qu'on vous dise : Partez [1] ; vous n'avez plus le temps de rien faire ; ce qui est fait est fait. O mon Jésus!

[1] Proficiscere de hoc mundo.

souvenez-vous que je suis votre brebis, pour laquelle vous avez répandu votre sang [1]. Eclairez-moi donc, Seigneur, et donnez-moi la force de faire ce que je voudrais avoir fait lorsque la mort viendra.

III. O Dieu éternel ! je crains d'être cet arbre dont vous avez dit : « Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à cet arbre, et que je n'y en trouve point ; pourquoi occupe-t-il inutilement la terre ? *Allons, coupez-le et jetez-le au feu.* » Il est vrai, Seigneur, depuis tant d'années que je vis sur la terre, quel bien ai-je fait jusqu'ici ? Quel fruit ai-je produit pour vous, sinon des péchés et des outrages ? Oh ! qu'il y a longtemps que j'aurais dû être coupé et jeté au feu ! Aimable Rédempteur, attendez-moi, je ne veux pas être un pécheur obstiné, je ne veux pas que la mort me surprenne dans l'état où je suis maintenant. Je déteste et maudis les jours durant lesquels je vous ai offensé. Tout ce qui me reste de vie, je veux l'employer sans réserve à vous aimer et à vous honorer. Je vous aime, ô mon souverain bien ! ne me privez pas de votre secours ; et vous, mon espérance, Marie, ne me refusez pas votre protection.

LXXVI[e] MÉDITATION

EXAMEN DES PÉCHÉS AU JUGEMENT DERNIER.

I. Déjà les cieux s'ouvrent, les Anges et les Saints paraissent pour assister au jugement ; la Reine du ciel, la très-sainte Vierge s'avance, et en même temps arrive le Juge éternel, sur un trône de lumière et de majesté. La présence de Jésus fera la consolation des élus ; mais pour les damnés, son visage plein d'indignation sera un sujet de peines et de confusion plus redoutable que l'enfer même. Ces malheureux aimeraient

[1] Te ergo, quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.

mieux être écrasés sous le poids des montagnes que de voir la face courroucée de l'Agneau [1], c'est-à-dire du Rédempteur, qui, durant leur vie, a souffert comme un agneau, en silence, tant d'injures qu'ils lui ont faites. O mon Sauveur et mon Juge, je me repens de vous avoir outragé. Pardonnez-moi, et daignez ne pas me regarder avec des yeux de colère, quand vous viendrez me juger.

II. « Le jugement est commencé, et les livres sont ouverts [2]. » Ce ne sera plus le temps de dissimuler ses péchés ; Jésus, qui en ce jour en sera le juge, en a été premièrement le témoin ; c'est pourquoi ce sera lui-même qui les manifestera à tout le monde. « Il éclairera les plus secrètes ténèbres, dit l'Apôtre [3]. » Les crimes les plus secrets, les impuretés les plus honteuses, les cruautés les plus horribles seront alors dévoilés à tous les hommes. Ah ! mon Rédempteur, vous connaissez d'avance toutes mes iniquités ; ayez pitié de moi, tandis que vous pouvez encore avoir pour moi cette pitié.

III. En un mot, Jésus-Christ, en ce jour, se fera connaître pour ce qu'il est [4] Aujourd'hui on fait plus de cas d'un plaisir, d'une fumée, d'un accès de passion, que de Dieu : alors, et avec justice, le grand Juge dira au pécheur [5] : A qui m'as-tu comparé ? A quoi as-tu donné sur moi la préférence ? A tes yeux ce vil plaisir, ce caprice valait mieux que ma grâce. O Dieu ! que répondre à de pareils reproches ? La confusion même nous fermera alors la bouche. Mais répondons maintenant et disons : Mon Jésus, je sais qu'un jour vous serez mon juge, mais aujourd'hui vous êtes mon Sauveur. Souvenez-vous que vous êtes mort pour me sauver. Je déplore de tout mon cœur le malheur que j'ai eu de vous mépriser, ô vous mon souverain bien ; mais si par le passé je vous ai dédaigné, voyez que

[1] Dicent montibus : Cadite super nos, et abscondite nos ab ira Agni (*Apoc.*, VI, 16.)

[2] « Judicium sedit, et libri aperti sunt. » (*Dan.*, VII, 10.)

[3] « Illuminabit abscondita tenebrarum. » (I *Cor.* IV, 5.)

[4] Cognoscetur Dominus judicia faciens. (*Dan.*, VII, 10.)

[5] Cui assimilasti me, dicit Sanctus. (*Isa.*, XI, 25.)

maintenant je vous préfère à tout, je vous aime plus que moi-même, je suis prêt à mourir pour votre amour. Pardonnez-moi, mon Jésus, et ne souffrez plus que je vive privé de votre amour. Puissante avocate des pécheurs, Marie, aidez-moi maintenant que vous pouvez encore m'aider.

LXXVIIe MÉDITATION

COMBIEN DIEU AIME LES AMES.

I. C'est un amour excessif que celui que Dieu porte aux âmes. Il les aime de toute éternité [1] Ainsi Dieu aime nos âmes depuis qu'il est Dieu. C'est pour le salut des âmes qu'il a placé dans ce monde toutes les autres créatures [2]; enfin c'est pour le salut des âmes qu'il a envoyé son Fils unique sur la terre, afin qu'il se fît homme et mourût sur une croix. O mon Dieu! vous m'avez donc aimé de toute éternité; vous êtes mort pour moi; comment ai-je pu, après cela, vous causer tant de déplaisirs?

II. Voilà donc le Fils unique de Dieu qui, pour l'amour de nos âmes, daigne venir du ciel pour les délivrer de la mort éternelle au prix de son sang; et, après les avoir rachetées, il appelle les anges à se réjouir avec lui pour avoir retrouvé la brebis perdue [3] Ainsi vous êtes venu, ô mon aimable Rédempteur! pour me chercher, et moi jusqu'ici j'ai fui loin de vous! Non, mon Jésus, je ne veux plus vous fuir. Je vous aime, attachez-moi à vous avec les liens de votre saint amour, et faites-moi vivre et mourir ainsi enchaîné.

III. Le Père éternel a donc donné son Fils pour gagner mon âme, et ce divin Fils a donné pour elle son sang et sa vie; et

[1] In caritate perpetua dilexi te. (*Jerem.*, XXXI, 3.)
[2] Omnia propter electos. (II *Tim.*, II, 10.)
[3] Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quam perdideram. (*Luc.*, XV, 6.)

moi, que de fois je l'ai ravie à Dieu, et vendue au démon pour des riens. En deux mots, ô mon Dieu ! vous n'avez rien épargné pour m'empêcher de me perdre ; et moi, tant de fois au contraire, je n'ai point craint de perdre votre amitié pour une vile satisfaction ! Ah ! si vous m'avez souffert jusqu'ici, c'est afin que j'aie le temps de pleurer les déplaisirs que je vous ai causés, et de vous aimer, ô le Dieu de mon âme ! Oui, je vous aime, ô mon unique bien ! et je déplore par-dessus tous les maux celui de vous avoir causé des déplaisir. Ne permettez plus que je me sépare de votre amour. Rappelez-moi sans cesse tout ce que vous avez fait pour me sauver, ainsi que l'amour que vous m'avez porté, afin que je ne cesse plus de vous aimer, mon trésor, ma vie, mon tout. Faites que je vous aime toujours, et puis disposez de moi comme il vous plaira. O Mère de Dieu ! Marie, votre Fils ne vous refuse rien, recommandez-lui mon âme.

LXXVIII[e] MÉDITATION

REMORDS DES DAMNÉS.

I. Le damné éprouvera principalement en enfer trois remords déchirants. Le premier sera de songer à la petitesse de l'objet pour lequel il s'est perdu. Combien, en effet, durent les plaisirs du péché ? un moment. Déjà, pour un mourant, la vie la plus longue ne semble plus qu'un instant. Que seront donc pour un damné cinquante ou soixante années de vie passées sur cette terre, quand il se trouvera plongé dans l'abîme de l'éternité, et qu'après des centaines et des milliers de millions d'années il n'aura fait encore que commencer cette éternité ? Ainsi donc, dira-t-il, pour quelques moments d'un plaisir empoisonné, aussitôt évanoui que goûté, il me faut pleurer dans cette fournaise, en proie au désespoir, abandonné de tout le monde, à jamais, tant que Dieu sera Dieu. O mon Dieu ! que

je vous remercie de m'avoir préservé de cet affreux malheur ! Ayez pitié de moi.

II. Le deuxième remords du damné sera de penser combien peu il lui aurait fallu faire pour se sauver, et que ce peu, il ne l'a pas fait, sans qu'il y ait maintenant de remède. Si j'avais dira-t-il, continué à me confesser souvent, à faire l'oraison ; si j'avais restitué cette somme, pardonné à cet ennemi, retranché cette occasion, je ne me serais pas damné. Que m'en coûtait-il de faire ces choses ! Et quand il m'en eût coûté beaucoup, ne devais-je pas tout faire pour me sauver ? Voilà que je ne l'ai pas fait, et je suis perdu pour toujours ! Que de bonnes inspirations Dieu m'avait suggérées ! que de fois il m'a appelé et averti que, si je ne cessais, il me damnerait. Alors je pouvais encore appliquer le remède ; maintenant je ne le puis plus. Oui, cette pensée affligera le damné plus que le feu et tous les autres tourments de l'enfer, de se dire : Je pouvais être heureux pour toujours, et me voilà malheureux à jamais ! O mon Jésus ! je suis encore au temps où vous pouvez me pardonner ; empressez-vous donc de le faire. Je vous aime, mon souverain bien, et je me repens de vous avoir méprisé.

III. Enfin le remords du damné le plus cuisant, c'est la vue du grand bien qu'il a perdu par sa faute. Il verra que Dieu lui a donné tous les moyens d'obtenir le ciel, qu'il a daigné mourir pour lui obtenir le salut éternel, qu'il l'a fait naître dans le sein de la sainte Eglise, qu'il l'a comblé en outre de tant de grâces ; et il verra qu'il s'est rendu tout cela inutile à lui-même par sa propre faute. Je me suis perdu, dira-t-il, et ni les mérites de Jésus-Christ, ni l'intercession de la Mère de Dieu, ni les prières des Saints ne peuvent plus rien pour moi : je me suis fermé la porte à toute espérance ! Et moi, ô mon Dieu ! que ne suis-je mort plutôt que de vous offenser ! Mon Dieu, pardonnez-moi de vous avoir méprisé, et recevez-moi dans votre grâce ; je vous aime, et je veux vous aimer toujours. Marie, avocate des pécheurs, intercédez pour moi.

LXXIX[e] MEDITATION

JÉSUS, ROI D'AMOUR.

I. Après s'être représenté l'enfant Jésus, fuyant en Egypte, pour échapper aux violences d'Hérode, qui, jaloux de sa couronne, cherche à lui ôter la vie, Saint Fulgence s'écrie tendrement[1] : « Pourquoi te troubles-tu ainsi, ô Hérode? ce Roi qui vient de naître n'est pas venu pour détrôner les rois par la violence ;c'est en mourant pour eux qu'il veut les subjuguer.» Voilà pourquoi Jésus est justement appelé roi, mais roi d'amour. Que ne vous ai-je toujours aimé, ô Jésus, mon Roi ! que ne vous ai-je jamais offensé ! Pour ne pas me voir me perdre, vous avez enduré trente-trois ans de peine et de sueurs ; et moi, pour un plaisir d'un instant, j'ai consenti à vous perdre, ô mon souverain bien ! Pardonnez-moi, ô mon Père ! donnez-moi le baiser de paix.

II. Juifs ingrats, dites-moi pourquoi vous repoussez un roi si aimable, un roi si plein d'amour pour vous ? Pourquoi dites-vous : *Nous n'avons point d'autre roi que César ?* César ne vous aime pas ; César ne veut pas mourir pour vous ; au lieu que ce Jésus, votre vrai roi, est venu du ciel sur la terre afin de mourir pour votre amour. O mon doux Sauveur ! si d'autres refusent de vous accepter pour leur roi, moi, je n'en veux point d'autres que vous : *Rex meus es tu !* Je sais que vous seul m'aimez ; vous m'avez racheté de votre sang : où pourrai-je trouver quelqu'un qui m'aime plus que vous? Je regrette de vous avoir si longtemps renié pour mon roi, par mes révoltes et mes outrages. Pardonnez-moi, mon Jésus, puisque vous êtes mort pour me pardonner.

[1] Quid est quod sic turbaris, Herodes? Rex iste qui natus est, non venit reges pugnando superare, sed moriendo subjugare.

III. « Jésus-Christ est mort afin d'être le Dominateur des vivants et des morts [1]. » Mon bien-aimé roi, mon aimable Jésus, puisque vous êtes venu sur la terre pour conquérir nos cœurs, si jusqu'ici j'ai résisté à votre voix pleine de tendresse, je ne veux plus y résister désormais. Ne dédaignez pas de me recevoir, maintenant que je me donne à vous, et que je me donne tout entier. O mon Roi ! prenez aujourd'hui possession de toute ma volonté et de tout moi-même, et donnez tous vos soins à me rendre fidèle. Ah ! si plus tard je devais vous trahir, je veux que vous me fassiez mourir à l'instant, ô mon Roi, mon amour, mon bien unique. Marie, vous qui, Mère de mon Roi, êtes aussi ma Reine, obtenez-moi la fidélité qu'aujourd'hui je promets à votre Fils.

LXXXe MÉDITATION

MORT MALHEUREUSE DU PÉCHEUR.

I. Pauvre malade ! voyez-le, comme il est accablé de douleurs ! hélas ! il va mourir ; ses sueurs sont glacées, sa respiration s'arrête, il souffre de continuelles défaillances ; quand il revient à lui, sa tête est si faible que c'est à peine s'il entend, à peine s'il comprend, à peine s'il peut parler. Mais ce qui est plus fâcheux encore, c'est qu'étant arrivé aux portes de la mort, au lieu de penser au compte que dans quelques instants il doit rendre à Dieu, il ne s'occupe que de médecins et de remèdes qui puissent le délivrer de la mort. Les personnes qui l'entourent, au lieu de l'exhorter à s'unir à Dieu, le flattent sur son état, ou tout au moins se taisent, pour ne pas l'effrayer. O mon Dieu ! délivrez-moi d'une mort aussi malheureuse.

[1] « In hoc Christus mortuus est, ut et vivorum et mortuorum dominetur. » (*Rom.*, XIV, 9.)

II. Mais enfin le prêtre vient lui annoncer que la mort approche, en lui disant: « Mon frère, vous allez mal ; il est temps « de dire adieu au monde et de vous unir à Dieu par la récep- « tion des sacrements. » A cette fâcheuse nouvelle, quelle confusion ! quelles angoisses ! quelles inquiétudes de conscience ! quels tourments ! Devant ses yeux se présentent confusément les péchés qu'il a commis, les lumières de Dieu qu'il a méprisées, les promesses qu'il a violées, tant d'années qu'il a perdues. Alors les vérités éternelles, dont il avait fait jusque là si peu de cas, le frappent tout-à-coup. O Dieu ! de quelle terreur le remplissent les seuls noms de disgrâce divine, de mort, de jugement, d'enfer, d'éternité ! Pardon, mon Jésus, par pitié, ne m'abandonnez pas. Je connais le mal que j'ai fait en vous méprisant, je voudrais en mourir de douleur. Aidez-moi, mon Dieu, aidez-moi à changer de vie.

III. « Insensé que j'ai été, dira alors le mourant consterné ! « ô ma vie que j'ai perdue ! je pouvais me sanctifier, mais je ne « l'ai pas fait, et maintenant que puis-je faire ? la tête me « tourne, l'anxiété m'accable, et ne me laisse plus assez de pré- « sence d'esprit pour faire un acte valable. Que vais-je deve- « nir dans quelques instants ? En mourant ainsi, comment « puis-je me sauver ? » Il lui faudrait du temps pour réparer ses pertes, mais le temps est fini. « Hélas ! dira-t-il encore, cette « sueur froide qui me glace m'annonce l'approche de la mort ; « déjà ma vue s'affaiblit, ma respiration s'éteint ; déjà je ne « puis plus parler ni faire aucun mouvement. » C'est au milieu de ce trouble, de ces découragements et de ces frayeurs, que l'âme sera contrainte de se séparer du corps, et de comparaître devant Jésus-Christ. O mon Jésus ! votre mort est mon espérance. Je vous aime plus que tous les biens ; et parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé. Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

LXXXIe MÉDITATION

MORT HEUREUSE DES SAINTS.

I. La mort des Saints est une récompense, et non un châtiment ; loin de la craindre, elle fait l'objet de leurs désirs. Comment, en effet, la craindraient-ils, puisqu'elle est le terme de leurs peines, de leurs combats et des dangers qu'ils couraient de perdre Dieu ? Ces paroles : *Partez de ce monde, âme chrétienne* [1], qui épouvantent tant le pécheur, sont un motif de joie pour une âme qui aime Dieu. Elle n'a point à s'affliger de quitter les biens de ce monde, puisque Dieu y était son unique bien ; ni de laisser les honneurs, puisqu'elle les méprisait et les regardait comme une vaine fumée ; ni d'abandonner ses amis et ses parents, puisqu'elle ne les aimait qu'en vue de Dieu. Durant la vie, elle ne se lassait point de dire : Mon Dieu et mon tout [2] ! Elle le dit avec bien plus de joie encore à la mort, au moment où elle va voir Dieu face à face et jouir de lui avec amour dans le paradis.

II. Les douleurs de la mort ne l'affligent pas non plus ; loin de là, elle se réjouit d'offrir ces derniers restes de sa vie en preuve de l'amour qu'elle a pour son Dieu, en unissant ses peines à celles de Jésus mourant sur la croix. La seule pensée que le temps est passé où elle pouvait pécher et perdre son Dieu, la comblera de joie. L'enfer ne laissera pas de lui suggérer des défiances en lui rappelant les péchés qu'elle a commis ; mais si elle les a pleurés des années entières, et que depuis elle n'ait cessé d'aimer de tout son cœur Jésus-Christ, elle reprendra confiance aussitôt. O mon Jésus ! que vous êtes bon et fidèle pour une âme qui vous cherche et vous aime !

III. De même que ceux qui meurent en état de péché éprou-

[1] Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo.
[2] Deus meus et omnia.

vent déjà comme un prélude de l'enfer par les angoisses et les transports qu'ils ressentent, ainsi les âmes saintes, dans ces derniers moments, ont comme un avant-goût du paradis ; les actes qu'elles font de confiance, d'amour de Dieu, de désir de le voir, leur font goûter les prémices de cette joie dont elles vont être comblées dans le ciel. Quelle sera surtout leur allégresse, quand on leur apportera dans leur chambre le saint Viatique. Elles diront comme Saint Philippe de Néri le disait au moment de sa mort : *Voici mon amour qui vient, voici mon amour*[1]. Mais, Seigneur, puisque, moi, je vous ai offensé, je vous dirai avec Saint Bernard : Vos plaies sacrées sont tous mes mérites[2]. O mon Dieu ! si, en ce moment, comme je l'espère, je suis en votre grâce, faites-moi mourir de suite, afin que je puisse tout aussitôt vous voir et vous aimer face à face, et avoir l'assurance de ne plus pouvoir vous perdre. Marie, ma mère, obtenez-moi une sainte mort.

LXXXIIe MÉDITATION

PENSEZ DÈS MAINTENANT COMME SI VOUS ÉTIEZ PRÈS DE MOURIR.

I. Si j'étais à l'article de la mort, en proie à l'agonie, près d'expirer et de comparaître devant le tribunal divin, que ne voudrais-je pas avoir fait pour Dieu ? Que ne donnerais-je pas pour obtenir une prolongation de vie durant laquelle je pourrais mieux assurer mon salut éternel ? Malheur à moi, si je ne profite pas de cette lumière, et si je ne change pas de manière de vivre ! *Vocabit adversus me tempus*[3]. Ce temps que la miséricorde de Dieu m'accorde en ce moment-ci sera pour moi un tourment, un sujet de remords, au moment de la mort, quand le temps sera fini pour moi. O mon Jésus ! vous avez fait de

[1] « Ecco l'amor mio, ecco l'amor mio. » — [2] « Vulnera tua merita mea. »
[3] « (*Tren.*, I, 5.)

l'œuvre de mon salut l'occupation de votre vie entière, et moi, depuis tant d'années que je suis au monde, qu'ai-je fait jusqu'ici pour vous? Hélas! tout ce que j'ai fait, je puis le dire, m'est un sujet de peines et de remords.

II. O mon âme! Dieu te donne du temps: réponds-moi, à quoi veux-tu l'employer? qu'attends-tu? veux-tu attendre pour y voir clair la lumière de ce cierge qui t'éclairera un jour sur tes négligences, quand il n'y aura plus de remède? attends-tu que l'on t'adresse ce *Proficiscere* qu'il faut exécuter sans retard? O mon Dieu! je ne veux plus abuser de la lumière que vous me donnez. Je vous remercie de ce nouvel avertissement qui est peut-être le dernier de ceux que vous me destinez. Mais puisque vous daignez ainsi m'avertir, c'est signe que vous ne m'avez pas abandonné, et que vous voulez user de miséricorde à mon égard. O mon bien-aimé maître, je me repens, comme du plus grand de tous les maux, d'avoir tant de fois méprisé votre grâce et vos invitations. Je promets, moyennant votre secours, de ne plus vous offenser à l'avenir.

III. O Dieu! que de chrétiens meurent dans l'incertitude de leur salut, tourmentés de cette pensée, qu'après avoir eu le temps de servir Dieu, ils sont arrivés à la mort sans avoir plus le temps de faire leur devoir Ils voient qu'il ne leur reste plus que l'obligation de rendre compte de tant de bonnes inspirations qui leur ont été données, et ils ne savent que répondre. Seigneur, je ne veux pas mourir avec ce tourment. Dites-moi ce que vous voulez de moi, faites-moi connaître le réglement de vie que j'ai à suivre; je veux vous obéir en tout. Jusqu'ici j'ai méprisé vos commandements; mais aujourd'hui je m'en repens de tout mon cœur, et je vous aime par-dessus toutes choses. Refuge des pécheurs, Marie, recommandez mon âme à votre Fils.

LXXXIIIe MÉDITATION

TÉMÉRITÉ DE CELUI QUI OFFENSE DIEU PAR UN PÉCHÉ MORTEL.

I. Il est impossible que Dieu ne haïsse pas le péché mortel, puisque le péché mortel est entièrement opposé à sa divine volonté, comme l'a dit saint Bernard [1]. Or, de même que Dieu ne peut pas faire autrement que de haïr le péché, il ne peut non plus, comme l'a dit le Sage, ne pas haïr le pécheur qui s'unit avec le péché et se révolte contre Dieu [2].

Quelle est donc la témérité du pécheur qui sait que son péché lui attire la haine de Dieu, et qui pèche néanmoins ! Pardon, ô mon Dieu ! vous m'avez prévenu de tant de grâces signalées ; et moi, je me suis signalé contre vous par tant d'outrages, qu'à peine peut-il y avoir un pécheur qui vous ait autant offensé que moi. Donnez-moi, de grâce, la douleur de mes péchés.

II. Dieu est ce Tout-Puissant, qui par un seul signe de sa volonté a créé toutes choses : *Il a dit, et tout a été fait* [3]; et qui, d'un autre signe peut toutes les détruire quand il le voudra [4]. Et le pécheur a l'audace de se mesurer avec ce Dieu tout-puissant, et de le défier comme ennemi [5] ! Que dirait-on, si on voyait une fourmi provoquer un soldat armé ? O Dieu éternel ! eh ! que devra-t-on dire aussi de moi qui tant de fois ai eu la hardiesse de vous désobéir, sans tenir compte de votre puissance, et sachant bien que j'attirais sur moi votre disgrâce ? Mais votre passion me donne la confiance d'espérer mon pardon de vous, ô mon Dieu ! qui êtes mort pour me pardonner.

[1] « Peccatum est destructivum divinæ voluntatis.

[2] Odio sunt Deo impius et impietas ejus. (*Sap.*, XIX, 9.)

[3] « Ipse dixit, et facta sunt. » (*Ps.* XXXII, 19.)

[4] Potest universum mundum uno nutu delere. (II, *Macch.*, VIII, 18.)

[5] Contra omnipotentem roboratus est, tetendit adversus Deum manum suam. (*Job.*, XV, 25.)

III. Ce qui accroît la témérité du pécheur, c'est qu'il offense Dieu jusque sous ses yeux[1] Quel sujet aurait jamais l'audace de violer la loi en présence de son prince lui-même? Cependant le pécheur sait que Dieu le voit, et avec tout cela, il ne cesse de pécher en présence de son Dieu, et le rend ainsi témoin de son péché. Bien-aimé Sauveur, voici le téméraire qui a osé violer vos saintes lois sous vos yeux. C'est moi qui suis ce malheureux qui mérite l'enfer ; mais vous êtes mon Sauveur, vous êtes venu effacer le péché et sauver ce qui était perdu[2]. Que j'ai de regret de vous avoir offensé ! Vous m'avez donné tant de marques d'amour ; et moi, je vous ai causé tant de déplaisirs ! O mon Jésus ! mettez fin à mes péchés, remplissez-moi de votre amour. Je vous aime, ô amabilité infinie ! et je tremble en pensant que je pourrais me voir encore une fois privé de votre amour. Ne le permettez pas, ô mon amour ! faites-moi plutôt mourir. Marie, vous obtenez de Dieu tout ce que vous demandez, obtenez pour moi la sainte persévérance.

LXXXIVe MÉDITATION

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE.

I. Nous voyons dans Saint-Luc[3], que cet enfant ingrat, ennuyé de vivre sous la dépendance de son père, lui demanda un jour sa portion d'héritage pour pouvoir vivre à sa fantaisie, et que l'ayant obtenue, il quitta son père et s'en alla mener au loin une vie licencieuse. Ce fils est la figure du pécheur qui, abusant de la liberté que Dieu lui a donnée, s'éloigne de son Père céleste, et se sépare de lui par le péché. Ah ! mon Seigneur, mon père, ce pécheur est moi-même ; c'est moi qui,

[1] Ad iracundiam provocat me ante faciem meam. (*Isa.*, LXV, 3)
[2] Veni salvum facere quod perierat ! (*Luc.*, XIX, 10.)
[3] (*Luc.*, XV, 12.)

pour satisfaire mes caprices, vous ai abandonné tant de fois, pour vivre loin de vous et privé de votre grâce.

II. Mais de même que cet enfant, après être sorti de la maison paternelle, se trouva réduit à une telle misère, qu'il n'avait même pas pour rassasier sa faim les restes des glands dont se nourrissaient les pourceaux qu'il gardait, ainsi le pécheur, après qu'il a abandonné Dieu, ne peut plus trouver de paix: car dans l'éloignement où il est de Dieu, tous les plaisirs terrestres sont impuissants à contenter son cœur. L'enfant prodigue, se voyant réduit à une si grande misère, dit en lui-même: Je me lèverai, et j'irai à mon père[1] Fais la même chose, ô mon âme ! sors du bourbier de tes péchés, retourne à ton divin père ; il ne te repoussera pas. Oui, mon Dieu et mon père, j'ai mal fait de vous quitter, je le confesse ; je m'en repens, c'est de tout mon cœur. Oh ! ne me repoussez pas, quand je viens à vous plein de regret du passé, et déterminé à ne plus me détacher de vos pieds. Pardonnez-moi, ô mon aimable père, donnez-moi le baiser de paix, et recevez-moi dans votre grâce.

III. Le prodigue, de retour aux pieds de son père, lui dit humblement: Mon père, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils[2]. Son père l'embrassa avec tendresse, et oubliant ses ingratitudes, l'accueillit avec amour, dans la joie qu'il éprouvait d'avoir retrouvé son fils jusque-là perdu pour lui. Pérmettez, ô mon tendre père ! que, prosterné à vos pieds, et sentant vivement les outrages que je vous ai faits, je vous dise aussi : Mon père, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, puisque tant de fois je vous ai abandonné et méprisé ; mais je sais que vous êtes un si bon père, que vous ne savez pas repousser un fils repentant. Si jusqu'ici, je ne vous ai pas aimé, vous savez que maintenant je vous aime par-dessus toutes choses, et que, par amour pour vous, je suis prêt à souffrir toutes sortés de peines. Aidez-moi de votre grâce, afin que je vous sois

[1] Surgam, et ibo ad patrem meum.
[2] Pater, non sum dignus vocari filius tuus.

toujours fidèle. O Marie! Dieu est mon père, et vous êtes ma mère ; mère chérie, ne m'oubliez pas.

LXXXVe MÉDITATION

DOMMAGE QUE CAUSE LA TIÉDEUR.

I. Il est grand, le dommage que cause la tiédeur à ces âmes qui craignent à la vérité de vivre en état de péché mortel, mais qui tiennent peu compte des péchés véniels même délibérés, et ne songent point à s'en corriger. Dieu menace les tièdes de les vomir de sa bouche[1]. Ce vomissement signifie l'abandon: ce que l'on vomit, on ne le reprend plus. L'âme tiède déshonore Dieu, puisqu'elle semble déclarer qu'il ne mérite pas d'être servi avec plus de soin. Oui, mon Dieu! il est vrai, je vous ai ainsi déshonoré par le passé; mais je veux changer de vie: aidez-moi.

II. Sainte Thérèse ne tomba jamais dans aucune faute grave, c'est ce que porte la bulle de sa canonisation ; et cependant Dieu lui fit voir la place qu'elle devait occuper en enfer, si elle ne se corrigeait pas de sa tiédeur. Comment cela, dira-t-on, puisque le péché mortel seul est puni de l'enfer? Oui, mais le Saint-Esprit a dit que celui qui néglige les petites choses tombera peu à peu[2]. C'est-à-dire que celui qui compte pour rien de commettre sciemment des péchés véniels, tombera bientôt dans des péchés mortels, parce qu'en se formant l'habitude de déplaire volontairement au Seigneur en matières légères, il n'aura plus tant d'horreur de lui déplaire en matière grave, et encore parce qu'en nous éloignant ainsi de Dieu, nous mériterons qu'il nous retire ses secours spéciaux, sans lesquels nous céderons facilement dans les tentations violentes. Ah! Seigneur, ne m'abandonnez pas à ce malheureux sort ; faites-moi plutôt mourir : ayez pitié de moi!

[1] Sed quia tepidus es, incipiam te evomere. (*Apoc.*, III, 16.)
[2] Qui spernit modica, paulatim decidet. (*Eccli.*, XIX, I.)

III. Celui qui sème peu, recueillera peu [1]. C'est avec justice que Dieu ferme sa main et retient ses grâces, quand on se montre avare dans son service et dans son amour. Aussi le prophète dit-il : Maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment [2]. Il commet donc un grand mal, celui qui sert Dieu négligemment, puisque Dieu le maudit. Le pécheur qui connait la grièveté de ses péchés confesse au moins sa malice ; au lieu que le tiède se croit meilleur que les autres, parce qu'il ne fait point le mal que les autres font ; il vit dans la fange de ses défauts, et ne pense même pas à s'en humilier. O mon Dieu ! par ma tiédeur, j'ai fermé la porte des grâces que vous me destiniez ; venez à mon secours, je veux me corriger. Je ne dois point être avare envers vous, qui vous êtes montré prodigue jusqu'à donner votre vie pour moi. O Marie ! ma mère, secourez-moi ; je mets en vous ma confiance.

LXXXVI[e] MÉDITATION

DIEU SE DONNE SANS RÉSERVE A CELUI QUI SE DONNE A LUI SANS RÉSERVE.

I. Le Seigneur l'a déclaré, il aime ceux qui l'aiment [3] ; mais il n'y a point à espérer que Dieu daigne se donner sans réserve à celui qui aime sur la terre quelque chose autre que Dieu. Telle fut, pendant un temps, sainte Thérèse, lorsqu'elle conservait pour un de ses parents une affection non pas impure, mais désordonnée. Enfin elle brisa ce lien, et mérita d'entendre le Seigneur lui dire : *Maintenant que tu es toute à moi, je suis tout à toi.* Ah ! mon Dieu ! quand viendra le jour où je me verrai ainsi tout à vous ? Consumez par les flammes de votre amour toutes ces affections terrestres qui m'empêchent d'être tout entier à vous. Quand pourrai-je dire avec vérité : Mon Dieu, vous seul, et rien de plus ?

[1] Qui parce seminat, parce et metet. (II, *Cor.*, IX, 6.)
[2] Maledictus homo qui facit opus Dei negligenter. (*Jerem.*, XLVIII, 10.)
[3] Ego diligentes me diligo. (*Sap.*, VIII, 17.)

II. « Mon unique, ma colombe, ma parfaite[1]. » Dieu a tant d'amour pour une âme qui s'est donnée entièrement à lui, qu'il semble n'aimer qu'elle ; c'est pour cela qu'il l'appelle son unique, sa colombe. Sainte Thérèse révéla après sa mort à une religieuse, que le Seigneur aime plus une personne qui s'occupe sérieusement de sa perfection, que des milliers d'autres qui sont en état de grâce, mais sont tièdes et imparfaites. Ah ! mon Dieu ! qu'il y a longtemps que vous m'invitez d'être tout à vous, et que je vous résiste ! La mort approche tous les jours, mourrai-je donc imparfait comme j'ai vécu jusqu'ici ? Non, je ne veux pas que la mort me surprenne dans ces dispositions d'ingratitude où je suis resté trop longtemps. Aidez-moi ; je veux tout quitter pour être tout entier à vous.

III. « Jésus, par l'amour qu'il nous porte, s'est donné tout à nous[2] » Si un Dieu s'est donné tout à vous sans réserve, comme l'a dit saint Chrysostome[3], comme il l'a fait dans sa passion et dans la sainte Eucharistie, la raison veut que vous vous donniez aussi sans réserve tout entier à Dieu. C'est trop peu d'un cœur, écrivait saint François de Sales, pour aimer ce bon Rédempteur qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous. Quelle ingratitude donc, et quelle injustice, que de partager notre cœur et de ne pas le donner tout à Dieu ! Disons donc avec l'épouse sacrée : Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui[4]. Vous vous êtes donné tout à moi, je me donne tout à vous. Je vous aime, mon souverain bien, mon Dieu et mon tout[5] ! Vous me voulez tout entier pour vous, et je veux aussi tout entier vous appartenir. O Marie ! ô ma mère, faites que je n'aime que Dieu.

[1] « Una est columba mea, perfecta mea. » *(Cant.*, VI, 8.)
[2] « Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis. (*Ephes.*, V, 6.)
[3] Totum tibi dedit, nihil sibi reliquit.
[4] Dilectus meus mihi, et ego illi.
[5] Deus meus et omnia.

LXXXVIIe MÉDITATION

LE MOMENT DE LA MORT EST UN MOMENT DE TROUBLE.

« Tenez-vous prêts, dit le Seigneur, parce que le fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas[1]. » Il ne dit pas de nous préparer quand la mort viendra, mais bien de nous tenir prêts pour ce moment, parce que le temps où la mort vient est un temps de trouble, au milieu duquel il est moralement impossible de se bien préparer à comparaître au jugement et à obtenir une sentence favorable. Saint Augustin dit que c'est un juste châtiment pour celui qui n'a pas voulu faire le bien quand il le pouvait, que de ne le pouvoir plus faire quand il le voudra. Non, mon Dieu, je ne veux pas attendre ce moment pour changer de vie ; je déteste ma conduite passée, et je veux vous obéir. Dites-moi ce que je dois faire pour vous plaire, mon intention est de le faire sans réserve.

II. Le moment de la mort est un moment de nuit pendant lequel on ne peut plus rien faire[2]. La funeste nouvelle du caractère lugubre que prend la maladie, les souffrances et les inquiétudes qu'on éprouve, l'étourdissement de la tête, et, plus que tout cela les remords de la conscience jettent le pauvre, malade dans de telles angoisses et une telle agitation, qu'il ne sait plus que faire. Il voudrait trouver un moyen de remédier à sa damnation ; mais il ne le trouvera pas, parce que le moment du châtiment est venu[3]. Je vous remercie, ô mon Dieu ! de ce que vous me donnez le temps de réparer mes fautes, en ce moment qui est le moment de la miséricorde, et non celui du châtiment. Je veux désormais tout perdre, plutôt que de

[1] Et vos estote, parati, quia qua hora non putatis, filius hominis veniet. (*Luc.*, XII, 40.)
[2] Venit nox in qua nemo potest operari. (*Joan.*, IV, 4.)
[3] Et ego retribuam in tempore, ut labatur pes eorum. (*Deut.*, XXXII, 35.)

perdre votre grâce. O mon souverain bien ! je vous aime par-dessus tous les biens.

III. Figurez-vous que vous êtes sur la mer, au moment d'une tempête, dans un vaisseau déjà brisé entre les écueils et près de couler à fond, et pensez au trouble que vous éprouveriez, ne sachant que faire pour éviter la mort. Pensez donc de même au trouble d'un pécheur qui à la mort se trouve en mauvais état de conscience. Les embarras d'un testament, les visites des parents, les derniers sacrements à recevoir, des scrupules de restitution à faire, le mépris qu'on a fait des inspirations de Dieu, oh ! quelle tempête toutes ces choses élèvent dans le cœur d'un pauvre moribond ! Débrouillez alors, si vous le pouvez, une conscience embarrassée. O mon Dieu ! que le sang que vous avez répandu ne soit pas perdu pour moi. Vous avez promis de pardonner à celui qui se repent ; je déplore de tout mon cœur les offenses que je vous ai faites. Je vous aime, Seigneur, par-dessus toutes choses, et je ne veux plus vous offenser. Comment, après tant de miséricordes que vous m'avez faites, pourrais-je songer à vous offenser de nouveau ? Non, mon Dieu, plutôt la mort. O Marie ! ma mère, priez votre fils de ne pas permettre que je l'offense davantage.

LXXXVIIIe MÉDITATION

LE PÉCHEUR BANNIT DIEU DE SON AME.

I. Toute âme qui aime Dieu est aimée de Dieu ; Dieu habite en elle, et ne cesse d'y demeurer, tant que l'âme ne l'en chasse pas par le péché. *Non deserit, nisi deseratur*, comme parle le Concile de Trente. Quand l'âme consent avec délibération au péché mortel, alors elle chasse Dieu d'elle-même, et lui dit en quelque façon : Seigneur, séparez-vous de moi, je ne veux plus vous avoir avec moi [1]. O mon Dieu ! j'ai donc eu le

[1] Impii dixerunt Deo : Recede a nobis. (*Job.*, XXI, 14.)

courage, par le péché, de vous chasser de mon âme et de ne vouloir plus vous avoir avec moi ! Cependant, vous ne voulez pas que je me désespère ; vous voulez que je me repente et que je vous aime. Oui, mon Jésus, je me repens de vous avoir offensé, et je vous aime par-dessus toutes choses.

II. Le pécheur sait que Dieu ne peut habiter avec le péché, et qu'il doit nécessairement se retirer d'avec l'âme dans laquelle entre le péché. Ainsi, le pécheur, en consentant à son péché, dit à Dieu : « Puisque vous ne pouvez continuer de « demeurer en moi, et que vous voulez vous séparer de moi « si je commets cette faute, eh bien, partez ; j'aime mieux « vous perdre, que de me priver du plaisir attaché à mon « péché. » En même temps que l'âme expulse Dieu d'elle-même, le démon y entre pour en prendre possession. C'est ainsi que le pécheur bannit de son cœur un Dieu qui l'aime, pour se faire l'esclave d'un tyran qui le hait. Et c'est ce que j'ai fait par le passé, Seigneur. Ah ! daignez me donner une partie de l'horreur que vous ressentîtes pour mes iniquités dans le jardin de Gethsémani. Ah ! mon bien-aimé Rédempteur, puissé-je ne vous avoir jamais offensé !

III. Quand un prêtre baptise un enfant, il intime au démon l'ordre de sortir de cette âme, en lui disant : Sors, esprit immonde, cède la place à l'Esprit-Saint[1] Au contraire, l'homme qui était dans la grâce de Dieu, et qui pèche mortellement, dit à Dieu : Sortez de moi, Seigneur, cédez la place au démon. C'est donc là, ô mon Dieu ! toute la reconnaissance par laquelle j'ai répondu à l'amour que vous avez pour moi ? Vous êtes venu du ciel pour me chercher, moi brebis perdue, et je vous ai fui et je vous ai chassé loin de moi. En ce moment, aimable maître, j'embrasse vos pieds, et ne veux plus me séparer de vous. Aidez-moi de votre grâce ; et vous, Marie, ô ma reine, ne m'abandonnez pas.

[1] Exi ab eo, immunde spiritus, et de locum Spiritui Sancto.

LXXXIXe MÉDITATION

L'ABUS DES GRACES.

I. Les grâces que Dieu nous donne, ses lumières, ses invitations, les bonnes pensées, tout cela est le prix du sang de Jésus-Christ. Pour que l'homme pût obtenir ces grâces, il a fallu que le Fils de Dieu mourût, et, par ses mérites, rendît l'homme capable des faveurs divines. Celui donc qui méprise la grâce de Dieu par l'abus qu'il en fait, méprise le sang et la mort d'un Dieu. C'est ce mépris qui a été la cause de la damnation de tant de chrétiens qui maintenant gémissent en enfer, sans aucun espoir de remède à leurs souffrances. Hélas ! mon Dieu ! je devrais, moi aussi, partager les peines et le désespoir de ces malheureux. Grâces vous soient rendues de ce que je puis encore verser les larmes de la pénitence avec l'espérance du pardon.

II. O Dieu ! quel tourment pour les damnés que le souvenir de tant de grâces reçues sur la terre, maintenant qu'ils connaissent la valeur de ces grâces, et le mal qu'ils ont fait en les méprisant ! Bien-aimé Rédempteur, éclairez-moi, et faites-moi sentir l'obligation où je suis de vous aimer, vous qui, au lieu de me châtier pour mon ingratitude, au lieu de m'abandonner dans mes péchés, avez multiplié vos lumières et vos invitations. En ce moment même vous m'appelez encore ; et moi, je vous réponds que je veux être à vous, et toujours à vous.

III. Songe, ô mon âme ! que si Dieu eût accordé à un infidèle les grâces qu'il t'a faites, à cette heure cet infidèle serait un saint. Et toi, qu'as-tu fait ? Dieu a multiplié les grâces, et tu as multiplié les péchés. Si tu continues de vivre de cette manière, comment serait-il possible que Dieu te supportât davantage et ne t'abandonnât pas ? Mets donc un terme à ton ingratitude, et tremble dans la crainte que, si tu ne profites des

lumières qu'il t'envoie, il n'y ait plus pour toi ni grâces, ni lumières. Oui, mon Dieu, vous ne m'avez que trop supporté, je ne veux plus manquer à ce que je vous dois. Eh quoi ? voudrais-je attendre votre abandon absolu ? Ah ! Seigneur, ne me rejetez pas de votre présence [1], je veux à l'avenir vous aimer de cœur ; je veux m'attacher à vous plaire, comme vous en êtes digne ; donnez-moi la force de vous être fidèle. Marie, Mère de Dieu, aidez-moi de vos prières.

XC^e MÉDITATION

L'AMOUR TRIOMPHE DE DIEU.

I. Notre Dieu est tout-puissant ; qui jamais pourra le vaincre et le surpasser ? Mais non, dit saint Bernard, et c'est l'amour que ce grand Dieu a pour les hommes qui a triomphé de lui [2]. En effet, c'est cet amour qui l'a réduit à mourir sur un infâme gibet, comme un criminel, pour sauver l'homme. O amour infini ! malheureux celui qui ne vous aime pas !

II. Si un homme, passant par le Calvaire le jour où Jésus-Christ finit sa vie sur la croix, eût demandé quel était ce criminel attaché au gibet et couvert de plaies, et qu'on lui eût répondu que c'était le Fils de Dieu, vrai Dieu comme le Père, qu'aurait dit cet homme, s'il n'eût pas eu la foi ? Il eût dit ce que disaient les Gentils qui regardaient cet étonnant mystère comme une folie [3]. Chez les hommes, on regarderait comme un insensé un roi qui, par amour pour un ver de terre, se ferait ver de terre lui-même ; or ce devrait être une plus grande folie encore pour un Dieu, de s'être fait homme et

[1] Ne projicias me a facie tua.

[2] Triumphat de Deo amor.

[3] Stultum visum est ut pro hominibus auctor vitæ moriatur. (S. Greg., *in Evang.*, hom. VI, n. 1.)

d'être mort pour l'homme. Et c'est ce Dieu que je n'ai pas aimé ! c'est ce Dieu que j'ai offensé !

III. Lève les yeux, ô mon âme ! Vois sur la croix cet homme accablé d'afflictions, en proie aux souffrances et au chagrin, au milieu des horreurs de l'agonie, expirant de douleur. Sais-tu qui il est ? C'est ton Dieu. Et, si tu demandes qui a pu le réduire en ce pitoyable état, saint Bernard te répondra : C'est l'amour qui a tout fait, l'amour qui lui a fait oublier jusqu'à sa dignité [1]. C'est l'amour qui ne refuse aucune peine, aucun opprobre, quand il s'agit de se faire connaître et de faire du bien à ce qu'il aime. O mon Jésus ! c'est donc parce que vous m'avez tant aimé, que vous endurez sur ce bois de si grandes douleurs ; si vous m'eussiez moins aimé, vous eussiez moins souffert. Je vous aime de tout mon cœur, ô mon Rédempteur ! Comment pourrais-je refuser tout mon amour à un Dieu qui ne m'a refusé ni son sang, ni sa vie ? Je vous aime, mon Jésus, mon amour, mon tout. Vierge sainte, Marie, embrasez-moi de l'amour de Jésus.

XCI[e] MÉDITATION

SENTENCE DES RÉPROUVÉS AU JUGEMENT DERNIER.

I. Considérez, mon âme, le dépit qu'éprouveront les damnés à ce dernier jour, en voyant les élus, resplendissants de gloire, écouter avec allégresse cette invitation : Venez, les bénis de mon Père [2], par laquelle Jésus-Christ les appellera au ciel ; et en même temps leur confusion de se voir eux-mêmes entourés de démons, et conduits là pour s'entendre adresser ces paroles : *Retirez-vous, maudits*, par lesquelles leur condamnation sera publiée devant tout le monde. O mon Rédempteur ! qu'elle ne soit pas perdue pour moi, la mort que vous avez endurée pour mon salut avec tant d'amour !

[1] Fecit amor dignitatis nescius.
[2] Venite, benedicti.

II. Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel[1]. Voilà le sort des malheureux réprouvés, vivre séparés de Dieu, dans un feu éternel, sous le poids d'une éternelle malédiction! Les Chrétiens croient-ils à l'enfer? S'ils y croient, comment un si grand nombre d'entre eux s'exposent-ils comme de gaieté de cœur à cette redoutable condamnation? O mon Dieu! qui sait si un jour je ne me trouverai point au milieu de ces malheureux? J'espère que non, par les mérites de votre sang; mais qui m'assure qu'il n'en sera rien? Eclairez-moi, Seigneur, faites-moi comprendre ce que je dois faire pour éviter cette disgrâce que je n'ai que trop méritée par le passé; miséricorde, Seigneur!

III. Enfin, au milieu de cette vallée, la terre s'entr'ouvrira, et dans le gouffre tomberont ensemble les démons et les damnés, et ils entendront se fermer sur eux ces portes qui ne devront plus s'ouvrir durant toute l'éternité. O péché maudit! à quelle triste fin dois-tu conduire, un jour, tant de pauvres âmes qui te commettent! O âmes infortunées, à qui est réservée une fin aussi lamentable pour toute l'éternité! Quel sera mon sort, ô mon Dieu! Ce qui m'effraie, c'est moins la crainte des feux de l'enfer que le malheur d'être à jamais séparé de vous, mon unique bien. Aimable Rédempteur, si par le passé je vous ai méprisé, maintenant je vous aime par-dessus toutes choses, je vous aime de tout mon cœur. Je sais que le supplice d'être en enfer, pour toujours séparé de vous, n'est point pour ceux qui vous aiment. Donnez-moi donc votre amour; faites que je vous aime toujours; liez-moi, attachez-moi à vous, ajoutez chaînes sur chaînes, afin que je ne puisse jamais me séparer de vous; et puis disposez de moi comme il vous plaira. Avocate des misérables, ô Marie, ne cessez pas un instant de me protéger.

[1] Discedite a me, maledicti, ite in ignem æternum.

XCII[e] MÉDITATION

SENTENCE EN FAVEUR DES ÉLUS.

I. Venez, les bénis de mon père[1] : telle est la sentence glorieuse qu'entendront prononcer sur eux ceux qui auront aimé Dieu. Saint François d'Assise, ayant su par révélation qu'il était prédestiné, trouva de la consolation à mourir : quelle joie sera-ce donc pour les élus d'entendre Jésus-Christ leur adresser cette invitation : Venez, enfants bénis, venez prendre possession de l'héritage de votre père céleste, dans le royaume de l'éternelle félicité ! O mon Dieu ! cet héritage, ce royaume, ce paradis, que de fois je l'ai perdu par ma faute ! Mais, mon Jésus, vos mérites me donnent la confiance de l'espérer encore. Aimable Rédempteur, je vous aime et j'espère.

II. Oh ! que de félicitations se feront mutuellement les bienheureux, lorsqu'ils se verront placés sur des trônes, et réunis pour jouir de Dieu à jamais, sans crainte de s'en voir séparer ! Quelle joie et quelle gloire pour eux que d'entrer au ciel en ce jour, déjà couronnés, et chantant des cantiques d'allégresse à la louange de Dieu ! Oh ! qu'heureuses sont les âmes, pour qui un sort si beau est préparé ? Dieu de mon âme, attachez-moi étroitement à vous par les douces chaînes du saint amour, afin que j'aie le bonheur de vous louer dans votre royaume, et de vous aimer toujours. Je chanterai éternellement, où dirai-je avec le Psalmiste, je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur[2].

III. Ranimons notre foi. Il est certain qu'un jour nous nous trouverons dans la redoutable vallée où se prononcera l'une ou l'autre sentence, de mort éternelle, ou de vie éternelle. Si présentement nous ne sommes pas sûrs de recevoir la sen-

[1] Venite, benedicti Patris mei.
[2] Misericordias Domini in æternum, in æternum cantabo.

tence de vie, travaillons à nous l'assurer. Fuyons toutes les occasions qui pourraient nous l'enlever, et attachons-nous étroitement à Jésus-Christ par la fréquentation des sacrements, les méditations, les lectures spirituelles, les prières continuelles. Suivant que nous emploierons ou que nous négligerons ces moyens, nous pourrons juger de notre salut ou de notre perte éternelle. Aimable Jésus, ô mon juge ! j'espère par votre sang que dans ce moment vous avez sur moi des vues de miséricorde ; daignez donc me bénir et pardonner mes offenses. Faites-moi entendre ce que vous daignâtes dire à Madeleine : Tes péchés te sont remis. Je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé ; pardonnez-moi, et, avec mon pardon, accordez-moi la grâce de vous aimer toujours. Je vous aime, mon souverain bien, je vous aime plus que moi-même, mon trésor, mon amour, mon tout. *Deus cordis mei, et pars mea, Deus in æternum.* O mon Dieu ! je ne veux que vous, et rien autre chose. O Marie ! vous pouvez et vous voulez me sauver ; je mets en vous ma confiance.

XCIII[e] MÉDITATION

LE PÉCHEUR DÉSHONORE DIEU PAR SON PÉCHÉ.

Considère, pécheur, dit l'Apôtre, considère ce que tu fais en enfreignant la loi divine : tu déshonores Dieu [1]. Oui, le pécheur déshonore Dieu, en lui manquant de respect en face, et en déclarant, par le fait, que ce n'est pas un grand mal que de désobéir à Dieu, et de ne pas tenir compte de sa loi. Voici, mon Dieu, à vos pieds l'ingrat que vous avez tant aimé et comblé de tant de bienfaits, et qui vous a si souvent déshonoré en violant vos préceptes. Je mérite mille enfers, mais

[1] Per prævaricationem legis Deum inhonoras. (*Rom.*, II, 23.)

souvenez-vous que vous êtes mort pour m'empêcher de tomber dans ce lieu de tourments.

II. Le pécheur déshonore Dieu en préférant à son amitié ce misérable plaisir, ce vil intérêt, ce caprice pour lesquels il l'offense. Par là même qu'il consent au péché, il déclare en lui-même que ce plaisir, cet intérêt, cette fougue, valent plus que les bonnes grâces de Dieu. Voilà donc ce grand Dieu déshonoré, vilipendé par le pécheur qui ose le mettre au-dessous de la misérable satisfaction pour laquelle il lui tourne le dos. O mon Dieu ! vous êtes le bien infini : comment moi, misérable ver de terre, ai-je pu vous estimer moins qu'un vil plaisir ou un caprice ? Ah ! si je ne savais que vous avez promis de pardonner à celui qui se repent, je n'aurais pas le courage de demander mon pardon. O bonté infinie ! je me repens de vous avoir offensé. Plaies sacrées de Jésus, donnez-moi de la confiance.

III. Dieu est notre dernière fin, puisqu'il nous a créés pour lui, afin que nous le servions et l'aimions en cette vie, et que nous jouissions de lui en l'autre. Mais quand l'homme préfère son plaisir à la grâce de Dieu, c'est son plaisir qui devient sa dernière fin, qui devient son Dieu. Quel déshonneur n'est-ce pas pour Dieu, qui est le bien infini, que de se voir échangé contre un prétendu bien si misérable et si vil ? Aimable Rédempteur, je vous ai offensé, mais vous ne voulez pas que je désespère de votre miséricorde ; bien que j'aie été ingrat, vous m'aimez toujours et vous voulez me sauver. Je connais maintenant le mal que j'ai fait en vous offensant ; mon cœur en est rempli de regrets. Plutôt mourir que de vous déplaire désormais ! Je crains ma faiblesse, mais j'espère en votre bonté : vous me donnerez la force de vous être fidèle jusqu'à la mort. Mon Jésus, vous êtes mon amour et mon espérance. O Marie ! c'est à vous de me sauver par vos prières.

XCIV[e] MÉDITATION

TRANSPORTS DE JOIE DE JÉSUS, QUAND IL RETROUVE LA BREBIS ÉGARÉE.

I. Notre Sauveur dit, dans saint Luc[1], qu'il est le Pasteur plein d'amour qui, ayant perdu une de ses cent brebis, laisse toutes les autres dans le désert pour courir après celle qu'il a perdue ; que, s'il la trouve, il l'embrasse avec joie, il la met sur ses épaules, et appelle ses amis pour s'en réjouir avec lui : Congratulez-moi, leur dit-il, car j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue[2]. O mon divin Pasteur ! j'étais cette brebis perdue, mais vous avez tant couru après moi, qu'à la fin vous m'avez retrouvé, comme je l'espère. Vous m'avez retrouvé, et je vous ai retrouvé de même. Comment aurais-je le cœur de vous quitter encore, ô mon bien-aimé Seigneur ! Cependant ce malheur est possible : ne permettez donc pas, ô mon amour ! que je sois assez malheureux pour vous quitter et vous perdre encore.

II. Mais comment, ô mon Jésus ! appelez-vous vos amis pour se réjouir avec vous de ce que la brebis perdue est retrouvée ? Ne deviez-vous pas plutôt leur dire de se réjouir avec la brebis parce qu'elle a retrouvé son Dieu ? L'amour que vous portez à mon âme est donc si grand, que vous vous estimez heureux de l'avoir retrouvée ! Aimable Rédempteur, puisque vous m'avez retrouvé, serrez moi contre vous, liez-moi par les heureuses chaînes de votre saint amour, afin que je vous aime toujours et que je ne me sépare jamais de vous. Je vous aime, bonté infinie ; j'espère vous aimer toujours et ne plus vous quitter jamais.

III. Le Prophète nous dit que Dieu, sitôt qu'il entend la voix

[1] *(Luc.,* xv.*)*
[2] Congratubamini mihi, quia inveni ovem meum quæ perierat.

du pécheur repentant qui implore sa bonté, lui répond aussitôt et lui pardonne[1] Me voici donc à vos pieds, ô mon Dieu! plein de regrets de vous avoir tant offensé ; je vous demande pitié et pardon. Que me répondez-vous? Vous m'exaucez aussitôt, et vous pardonnez. Vous êtes une bonté infinie qui mérite un amour infini. Si, par le passé, j'ai méprisé vos grâces, en ce moment je les estime plus que tous les royaumes de la terre ; et, puisque je vous ai offensé, je vous prie de vous venger de moi, mais de ne pas me chasser de devant votre face, de me donner plutôt une contrition qui me fasse pleurer toute ma vie les déplaisirs que je vous ai causés. Seigneur, je vous aime de tout mon cœur ; vous savez que je ne puis plus vivre sans vous aimer ; prêtez-moi votre aide. Et vous, ô Marie, aidez-moi de votre intercession.

XCVe MÉDITATION

JÉSUS PAIE LES DETTES DE NOS PÉCHÉS.

O sainte foi! qui jamais pourrait le croire, si vous ne nous en assuriez : Il avait pris sur lui nos maux et nos douleurs, *il a porté vraiment le poids de nos douleurs*[2] ? L'homme pèche, et le Fils de Dieu satisfait pour l'homme! J'ai donc péché! ô mon Jésus! et vous en avez porté la peine! J'ai mérité l'enfer ; et vous, pour me mériter la vie éternelle, vous avez consenti à être condamné à mourir en croix pour moi! En un mot, afin de pouvoir me pardonner, vous ne vous êtes pas pardonné à vous-même. Et moi, j'aurais encore le cœur de vous déplaire durant ce qui me reste de vie! Non, mon bien-aimé Sauveur, je vous dois trop ; vous avez trop fait pour m'obliger à vous aimer. Me voici tout à vous ; dites ce que vous voulez de moi, je veux vous plaire en tout.

[1] Ad vocem clamoris tui, statim ut audierit, respondebit tibi. (*Isa.*, xxx. 19.)
[2] Vere dolores nostros ipse tulit et languores nostros ipse portavit. (*Isa.*, LIII. 4.)

II. « Or il était meurtri pour nos iniquités, brisé pour nos forfaits et nos impiétés [1] (a). » Vois, mon âme, vois dans le prétoire de Pilate ton Dieu flagellé, couronné d'épines, couvert de plaies de la tête aux pieds; son sang coule de toutes parts sur sa chair en lambeaux, et il te dit amoureusement : Mon fils, considère tout ce que tu me coûtes. Ah ! vous avez tant souffert pour moi, aimable Rédempteur ! et moi, comment ai-je pu récompenser votre amour par tant d'outrages ? Pour ne pas me voir perdu, vous avez souffert de si grandes douleurs ; et moi, je vous sacrifie pour un rien. Malheureux plaisirs, je vous hais, je vous déteste ; c'est vous qui avez coûté tant de douleurs à mon Rédempteur.

III. Sainte Marguerite de Cortone, lorsqu'elle pensait aux douleurs de Jésus, ne pouvait s'empêcher de pleurer ses fautes. Un jour son confesseur lui dit : Marguerite, calmez-vous, ne pleurez plus ; Dieu vous a pardonné. Mais la sainte pécheresse lui répondit : Comment puis-je cesser de pleurer mes péchés, quand je songe qu'ils ont tenu mon Sauveur dans l'affliction durant toute sa vie ? Mon bien-aimé Jésus, mes péchés aussi vous ont tenu dans l'affliction toute la durée de votre vie. Sainte Marguerite sut pleurer les siens et vous aimer constamment ; mais moi, quand commencerai-je à pleurer les miens ? quand commencerai-je à vous aimer véritablement ? O mon souverain bien ! je me repens de vous avoir comblé d'amertume : je vous aime plus que moi-même, mon Rédempteur. Ah ! tirez à vous mon cœur tout entier ; enflammez-le tout entier de votre saint amour ; faites que je ne sois plus ingrat après toutes les grâces que vous m'avez faites. O Marie ! vous pouvez me rendre un saint par vos prières ; daignez le faire pour l'amour de Jésus.

[1] Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. (*Isa.*, LIII, 5.)

(*a*) Ces deux vers, comme les précédents, sont de M. Soulié, traducteur en vers français du prophète Isaïe. (*Note de l'Éditeur.*)

XCVIe MÉDITATION

QUEL TRÉSOR C'EST QUE DE POSSÉDER L'AMITIÉ DE DIEU, ET QUEL MALHEUR C'EST QUE D'ÊTRE DANS SA DISGRACE.

I. L'homme ne connaît pas la valeur de la grâce divine[1]; c'est pour cela qu'il la sacrifie pour un rien. Elle est un trésor infini[2] Les Gentils disaient qu'il était impossible que la créature devînt l'amie de Dieu ; mais il n'en est pas ainsi : Dieu appelle l'âme qui est en sa grâce, son amie[3][4]. O mon Dieu ! quand mon âme était dans votre grâce, elle était donc votre amie ; mais, en péchant, elle est devenue esclave du démon et votre ennemie. Je vous remercie de ce que vous me donnez le temps de recouvrer votre grâce. Seigneur, je me repens de tout mon cœur de l'avoir perdue ; donnez-la-moi de nouveau par pitié, et ne permettez pas que je la perde désormais.

II. Combien s'estimerait heureux celui qui deviendrait l'ami de son roi ! Ce serait audace dans un sujet que de prétendre devenir l'ami de son prince ; mais ce n'est pas audace dans une âme que de prétendre à l'amitié de son Dieu. « Si je veux être ami de César », disait ce courtisan dont parle saint Augustin, « à grand'peine pourrai-je y parvenir ; si je veux être « ami de Dieu, il ne tient qu'à moi de l'être[5] » Un acte de contrition, un acte d'amour, suffisent pour nous rendre amis de Dieu. « Aucune langue ne saurait rendre », dit saint Pierre d'Alcantara, « la grandeur de l'amour que Dieu porte à une âme qui « est dans sa grâce. » O mon Dieu ! dites-le-moi, ai-je le bonheur d'être dans votre grâce ? Je sais que je l'ai perdue ; l'ai-je au moins recouvrée ? Seigneur, je vous aime, je me repens de vous avoir offensé ; hâtez-vous de me pardonner.

[1] Nescit homo pretium ejus. (*Sap.*, VII, 14.)
[2] Infinitus enim thesaurus est hominibus. (*Job.*, XXVIII, 13.)
[3] Surge, propera, amica mea. (*Cant.*, II, 10.)
[4] Vos amici mei estis. (*Joan.*, XV, 14.)
[5] Amicus autem Dei, si voluero, ecce nunc fio. (*Conf.* IX.)

III. Quel malheur que celui d'une âme qui est dans la disgrâce de Dieu ! Elle est séparée de son souverain bien ; elle n'est plus à Dieu, et Dieu n'est plus à elle. Elle n'est plus aimée de Dieu : elle est haïe, abhorrée. Auparavant il la bénissait comme sa fille ; maintenant il la maudit comme son ennemie. Voilà donc le malheureux état dans lequel j'ai vécu pendant un temps, lorsque j'étais dans votre disgrâce, ô mon Dieu ! J'espère en être sorti ; mais, si je ne l'étais pas encore, ô mon Jésus ! que votre main daigne m'en retirer. Vous avez promis d'aimer celui qui vous aime : *Ego diligentes me diligo.* Je vous aime, ô mon souverain bien, aimez-moi donc aussi ; je ne veux plus me voir dans votre disgrâce. O Marie ! secourez un de vos serviteurs qui se recommande à vous.

XCVII^e MÉDITATION

DE LA CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU.

I. Le premier effet de l'amour est d'unir les volontés de ceux qui s'aiment. Le grand Dieu qui nous aime veut être aimé de nous, et pour cela il nous demande notre cœur, c'est-à-dire notre volonté [1]. Toute notre vie, notre salut tout entier consiste à unir notre volonté à la volonté divine, qui est l'unique règle de la justice et de la perfection [2]. Celui qui est uni à la volonté de Dieu, est vivant et se sauve ; celui qui s'en sépare, meurt et se perd. Non, mon Dieu, je ne veux rien autre chose que ce que vous voulez. Donnez-moi la grâce de vous aimer, et disposez de moi comme il vous plaira.

II. Les âmes qui aiment Dieu sont sans cesse occupées à se conformer à sa divine volonté. C'est la prière que nous a enseignée Jésus-Christ, d'accomplir sur la terre la volonté de Dieu avec la perfection que mettent à l'accomplir les bienheureux dans le ciel [3]. Sainte Thérèse offrait, au moins cinquante

[1] Præbe, fili mi, cor tuum mihi. (*Prov.*, XXIII. 26.)
[2] Et vita in voluntate ejus. (*Ps.*, XXIX, 9.)
[3] Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.

fois le jour, sa volonté à Dieu, imitant ainsi David, qui disait : *Mon cœur est prêt, ô mon Dieu ! mon cœur est prêt*[1]. Un acte de parfaite conformité peut changer le cœur d'un pécheur en celui d'un saint, comme il arriva à saint Paul, qui, en disant seulement à Dieu : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? de persécuteur de l'Eglise devint apôtre et vase d'élection. Mon Dieu, je vous promets de ne plus me désoler des tribulations que vous m'enverrez. Je sais que le tout est pour mon bien. je veux dire toujours : Seigneur, que toujours votre volonté soit faite[2]. Ainsi vous le voulez, ainsi je le veux moi-même[3].

III Lorsqu'une âme aime Dieu, elle se conforme avec calme à la volonté de Dieu, même dans les choses fâcheuses qui lui arrivent, pauvreté, maladies, désolations. Dans les chagrins qui nous viennent par la malice des hommes, nous devons regarder non la pierre qui nous frappe, mais la main de Dieu qui dirige cette pierre. Dieu ne veut pas le péché de celui qui vous enlève votre bien, votre réputation, votre vie ; mais il veut que nous acceptions ces peines comme de sa main, et que nous disions comme Job, lorsque les Sabéens le dépouillèrent de tous ses biens : Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté ; il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu ; que le nom du Seigneur soit béni[4] ! O mon Dieu ! ce n'est pas là ce que j'ai fait ; que de fois, pour faire ma volonté, j'ai méprisé la vôtre ! Mais alors je ne vous aimais pas ; maintenant je vous aime plus que moi-même, et à cause de cela j'embrasse toutes vos saintes volontés, et je veux faire tout ce qui vous plaît. Vous connaissez ma faiblesse, donnez-moi les forces nécessaires. O volonté de mon Dieu ! vous serez désormais tout mon amour. O Marie ! obtenez-moi la grâce de faire toujours la volonté de Dieu jusqu'à la fin de ma vie !

[1] Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum. *(Ps.*, LVI, 8.)
[2] Fiat voluntas tua.
[3] Ita, Domine, quoniam sic placitum fuit ante te.
[4] *(Job.* I, 21.)

RÉFLEXIONS PIEUSES

SUR DIVERS POINTS

DE SPIRITUALITÉ

A L'USAGE

DES AMES QUI DÉSIRENT S'AVANCER DANS L'AMOUR DIVIN

AVERTISSEMENT

DES PREMIERS TRADUCTEURS

C'est ici un des livres chers à l'âme fidèle, parce qu'elle y trouve une nourriture abondante et substantielle. Pourtant, dans ce livre, il n'y a pas plus d'art que dans les autres que nous avons successivement insérés ci-dessus. Seulement on sent, en le lisant, que le saint évêque s'épanche davantage. Il parle encore souvent de la mort et de l'éternité bienheureuse, dont il aime à entretenir son lecteur dans cet ouvrage.

Aucun des écrits du bienheureux Alphonse de Liguori ne présente peut-être aussi bien l'image de son âme. On sent ici une plénitude qui se déborde. Nul ordre dans les chapitres, nulle précaution pour arrêter ce laisser-aller qui choque l'homme du monde. Le saint auteur s'adresse à l'âme fidèle; or, il sait que toute vérité est intéressante pour l'âme fidèle; qu'il importe peu qu'on suive un ordre catégorique dans les enseignements qu'on lui donne, car son cœur sait tout d'avance, et saura bien trouver la liaison.

Qu'on lise donc ce livre avec simplicité, et l'on se sentira pénétré d'une douce onction. La diction si familière de l'au-

teur est un charme de plus, une garantie de sa fidélité. Le traducteur de Liguori doit se faire un devoir sacré de la conserver telle qu'elle est. Les paroles des saints valent mieux que toutes les phrases du monde : car de même qu'à l'aide du langage d'un peuple qui n'est plus, on pénètre dans son génie, dans ses doctrines, dans ses mœurs privées et publiques ; de même avec quelques lignes d'un saint, quelques paroles tombées sur la terre, comme les plumes de l'aigle qui monte au ciel, une vue attentive percevra bien avant, peut-être, jusque dans les profondeurs mystérieuses de cette âme, qui fut ici-bas le temple de l'Esprit-Saint, et qui habite maintenant avec Dieu une lumière inaccessible.

RÉFLEXIONS PIEUSES

SUR

DIVERS POINTS DE SPIRITUALITÉ

A L'USAGE

DES AMES QUI DÉSIRENT AVANCER DANS L'AMOUR DIVIN

---

§ I

De la pensée de l'éternité.

La pensée de l'éternité était appelée par saint Augustin L GRANDE PENSÉE, *magna cogitatio*. Cette pensée a porté les saint à considérer tous les trésors et les grandeurs d'ici-bas comm de la paille, de la fange, de la fumée et du fumier. C'est cett pensée qui a déterminé tant d'anachorètes à se retirer dan des déserts et des grottes sauvages, tant de jeunes gentils hommes et même des rois et des empereurs à s'enfermer dan les cloîtres. C'est cette pensée qui a inspiré à tant de martyr le courage d'endurer les chevalets, les ongles de fer, le grils ardents et les bûchers embrasés.

Non, nous n'avons pas été créés pour cette terre. La fi pour laquelle Dieu nous a placés en ce monde est la vie éter nelle, que nous devons mériter par les bonnes œuvres [1]. C'e ce qui faisait dire à saint Eucher que l'unique affaire à la

[1] Finem vero vitam æternam. (*Rom.* VI, 22.)

quelle nous devons nous appliquer en cette vie c'est l'éternité[1] Si nous réussissons dans cette affaire, nous serons heureux à jamais; si nous la manquons, nous serons malheureux pour toujours.

Heureux celui qui dans sa conduite a toujours en vue l'éternité, croyant d'une foi vive que dans peu il va mourir et entrer dans l'éternité ! C'est cette foi qui fait vivre les justes[2] dans la grâce de Dieu, qui donne la vie à leurs âmes, en les détachant des affections de la terre, et leur rappelant les biens éternels que Dieu propose à ceux qui l'aiment.

Sainte Thérèse disait que tous les péchés tirent leur origine du manque de foi. Pour vaincre nos passions et nos tentations, nous devons donc souvent ranimer notre foi, en disant : Je crois la vie éternelle; je crois qu'après cette vie, qui finira bientôt pour moi, il y a une vie éternelle, vie de bonheur ou de peines, selon mes mérites ou mes démérites.

Saint Augustin disait à son tour, que celui qui croit à l'éternité et ne se convertit pas à Dieu, a perdu le sens ou la foi [3]. Saint Jean-Chrysostôme raconte que les Gentils, quand ils voyaient pécher des chrétiens, les appelaient ou menteurs, ou insensés. Si vous ne croyez pas ce que vous prêchez, leur disaient-ils, vous êtes des menteurs ; si vous croyez à l'éternité et que vous péchiez néanmoins, vous êtes des insensés[4]. Malheur, s'écrie saint Césaire, aux pécheurs qui entrent dans l'éternité sans l'avoir connue, pour n'avoir pas voulu y penser [5] ! Il ajoute : Mais deux fois malheur pour eux : la porte de l'enfer s'ouvre à eux pour y entrer, et elle ne s'ouvre pas pour en sortir [6]

[1] Negotium pro quo contendimus æternitas est.

[2] Justus ex fide vivit. (*Gal.* III, 2.

[3] O æternitas ! qui te cogitat, nec pœnitet, aut fidem non habet, aut si habet, cor non habet. (*Soliloq.*)

[4] Exprobrabant Gentiles, aut mendaces, aut stultos esse christianos : mendaces, si non crederent quod credere dicebant ; stultos, si credebant et peccabant.

[5] Væ peccatoribus qui incognitam ingrediuntur æternitatem.

[6] Sed væ duplex ; ingrediuntur ; et non egrediuntur.

Sainte Thérèse répétait à ses religieuses : Mes filles, une âme ! une éternité ! Elle voulait dire : Mes filles, nous avons une âme ; en la perdant, nous la perdons pour toujours.

En un mot, le dernier soupir que nous rendrons en expirant décidera de notre bonheur ou de notre désespoir éternels. Quand bien même l'éternité de l'autre vie, le paradis, l'enfer, ne seraient que de pures opinions de savants et des choses douteuses, nous devrions encore mettre tout notre soin à bien vivre, et ne pas nous exposer au risque de perdre notre âme pour toujours : mais non, ce ne sont pas des choses douteuses, ce sont des choses certaines, des articles de foi, des choses beaucoup plus certaines que ce que nous voyons des yeux du corps.

Prions donc le Seigneur d'augmenter en nous la foi : parce que si nous ne demeurions pas solides dans la foi, nous deviendrions pires que Luther et Calvin. Au contraire, une foi vive en l'éternité qui nous attend peut faire de nous des saints.

Saint Grégoire enseigne que ceux qui pensent à l'éternité ne se laissent point enfler dans la prospérité, ni abattre dans l'adversité, parce que n'ayant rien à désirer des choses de ce monde, ils n'ont rien non plus à craindre. Voici ses belles paroles : *Quisquis æternitatis desiderio figitur, nec prosperitate attollitur, nec adversitate gravatur ; et dum nihil habet in mundo quod appetat, nihil est quod de mundo pertimescat.*

Quand nous avons à souffrir quelque infirmité, quelque persécution, souvenons-nous de l'enfer que nous avons mérité par nos péchés ; alors toute croix nous semblera légère, et nous remercierons le Seigneur en disant : « Grâce à la miséricorde infinie de Dieu, nous ne sommes pas tout à fait perdus[1]. » Disons aussi avec David : Si Dieu n'avait eu pitié de moi, mon âme serait en enfer [2], depuis le jour où j'ai eu le malheur de l'offenser par un péché grave.

[1] Domine, adauge fidem, misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti. *(Thren.*, III, 22.*)*

[2] « Nisi quia Dominus adjuvit me, paulominus habitasset in inferas anima mea. » *(Ps.* XCIII, 17.)

Je m'étais perdu ; c'est vous, Dieu de miséricorde, qui avez étendu la main ; et qui m'avez arraché à l'enfer [1]

O mon Dieu ! vous savez combien de fois j'ai déjà mérité l'enfer ; mais cependant vous m'ordonnez d'espérer encore. Je veux espérer, ô mon Dieu ! mes péchés m'effraient ; mais ce qui m'encourage, c'est votre mort, c'est votre promesse de pardonner à celui qui se repent [2].

Je vous ai dédaigné par le passé ; mais maintenant je vous aime plus que toutes choses, je me repens comme du plus grand de tous les maux du malheur de vous avoir offensé. Ayez pitié de moi, mon Jésus. Mère de Dieu, ô Marie, intercédez pour moi.

§ II

Nous sommes voyageurs sur la terre.

TANT que nous sommes en cette vie, nous sommes tous autant de voyageurs, éloignés de notre patrie, qui est le ciel, où le Seigneur nous attend pour nous faire jouir éternellement de la beauté de son visage [3]: Si donc nous aimons Dieu, nous devons avoir un continuel désir de sortir de cet exil, pour aller jouir de sa vue, après nous être séparés de ce corps mortel qui nous retient ici-bas. Tel était l'objet des soupirs de S. Paul, quand il ajoutait dans cette confiance que nous avons, nous aimons mieux sortir de ce corps pour aller habiter avec le Seigneur [4].

Avant l'époque de notre commune rédemption, le chemin qui conduit à Dieu était fermé pour nous, misérables enfants d'Adam que nous sommes ; mais Jésus-Christ, par sa mort,

[1] Tu autem eruisti animam meam ut non periret. (*Isa.*, XXXVIII, 17.)
[2] Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. (*Ps.* L, 19.)
[3] Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino. (II *Cor.*, V, 6.)
[4] Audemus autem et bonam voluntatem habere magis peregrinari a corpore, et præsentes esse ad Dominum. (*Ibid.*, 8.)

nous a obtenu la grâce de pouvoir être faits enfants de Dieu [1], et il nous a ainsi, comme le dit saint Paul, ouvert la porte par laquelle nous pouvons avoir accès, comme des enfants, auprès de notre père qui est Dieu [2].

Le même apôtre ajoute en conséquence ces autres paroles : « Donc, mes frères, vous n'êtes plus comme des étrangers qui sont hors de leur pays et de leur maison, mais vous êtes les concitoyens des saints, et les familiers de Dieu [3]. » Et ainsi, quand nous sommes dans la grâce de Dieu, déjà nous jouissons du droit de cité dans le paradis, et nous appartenons à la famille de Dieu. « La nature viciée par le péché, a dit saint Augustin, enfante les habitants de la cité terrestre, qui sont des vases de colère ; mais quant à ceux de la patrie céleste, qui sont des vases de miséricorde, c'est la grâce qui les enfante en les affranchissant du péché [4] »

C'est aussi ce qui faisait dire au saint roi David : « Je suis étranger sur la terre, Seigneur, enseignez-moi la manière d'observer vos préceptes [5], qui sont comme le chemin à suivre pour arriver à la céleste patrie. Que les méchants désirent toujours vivre en ce monde, ce n'est pas étonnant, puisqu'ils craignent, non sans raison, de passer des peines de cette vie aux peines éternelles et beaucoup plus terribles de l'enfer ; mais celui qui aime Dieu et qui a une certitude morale d'être en état de grâce, comment peut-il désirer de continuer à vivre dans cette vallée de larmes, au milieu de continuelles amertumes, d'inquiétudes de conscience, et de dangers de se perdre ? Comment peut-il ne pas désirer d'aller avec ardeur bientôt s'unir à Dieu, dans cette éternité bienheureuse où l'on ne court plus le risque d'en

[1] Dedit eis potestatum filios Dei fieri. *(Joan.*, I, 12.)

[2] Quoniam per ipsum habemus accessum ambo in uno Spiritu ad Patrem. *(Ephes.*, II, 18.)

[3] Ergo jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives Sanctorum, domestici Dei. *(Ibid.*, 19.)

[4] Cives terrenæ civitatis parit peccato vitiata natura, qui sunt vasa iræ; cives vero cœlestis patriæ parit a peccato naturam liberans gratia, qui sunt vasa misericordiæ. *(Sentent.* n. 56.)

[5] Incola ego sum in terra ; non abscondas a me mandata tua. *(Ps.* CXVIII, 19.)

être séparé ? Ah ! les âmes qui aiment Dieu, ne cessent ici-bas de gémir et de s'écrier comme David [1] : Malheureux que je suis d'avoir à vivre en ce monde si longtemps au milieu de tant de périls ! C'est pour cela que les saints ont eu continuellement à la bouche cette prière : *Adveniat, adveniat regnum tuum !* Tout de suite, Seigneur, tout de suite, emportez-nous dans votre royaume !

Hâtons-nous, comme nous exhorte l'Apôtre, hâtons-nous d'entrer dans cette patrie où nous trouverons le contentement et une paix parfaite [2]. Hâtons-nous, dis-je, par l'ardeur de nos désirs, et ne cessons d'avancer, jusqu'à ce que nous soyons entrés dans cet heureux port que Dieu prépare à ceux qui l'aiment.

Celui qui court dans l'arène, dit saint Jean Chrysostôme [3], ne fait point attention à qui le regarde, mais au prix qui va être la récompense de son agileté ; il ne s'arrête pas, mais, plus il approche de son terme, plus il redouble sa course. D'où le saint conclut que plus nous avançons dans la vie, plus nous devons, par la pratique des bonnes œuvres, nous hâter de saisir le prix qui nous attend.

Ainsi, pour nous consoler au milieu des angoisses et des amertumes de cette vie, notre unique prière doit être celle-ci : Que votre règne arrive ; Seigneur, qu'il vienne donc de suite ce règne, pendant lequel, unis éternellement avec vous, vous voyant face à face et vous aimant de toutes nos forces, nous n'aurons plus ni la crainte, ni le danger de vous perdre. Quand nous nous trouvons accablés de chagrins, ou méprisés du monde, consolons-nous par l'espoir de la grande récompense que Dieu a préparée à ceux qui souffrent pour son amour [4]

[1] Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est ! (*Ps.* CXIX., 5.)

[2] Festinemus ingredi in illam requiem. (*Hebr.*, IV, 2.)

[3] Qui currit, non ad spectatores, sed ad palmam attendit ; non consistit, sed cursum intendit. (*Hom.* VII.)

[4] Gaudete in illa die, et exultate, ecce enim merces vestra multa est in cœlo. (*Luc.*, VI, 23.)

S. Cyprien dit que c'est avec raison que le Seigneur a voulu que nous trouvions notre joie dans les peines et les persécutions, parce que c'est alors que le véritable soldat de Dieu est éprouvé et que se distribuent les couronnes à ceux qui sont fidèles [1].

Voici mon cœur, ô mon Dieu ! *paratum cor meum ;* il est prêt à toutes les croix que vous lui donnerez à souffrir. Non, je ne veux point de délices et de plaisirs durant cette vie ; je ne les mérite pas, je vous ai offensé, et je me suis rendu digne de l'enfer. Je suis disposé à supporter toutes les infirmités et toutes les traverses que vous m'enverrez, à embrasser tous les mépris des hommes ; heureux, si c'est votre volonté, d'être privé de toutes les consolations spirituelles et corporelles, pourvu que vous ne me priviez ni de vous, ni de votre amour ! Je ne le mérite pas, mais je l'espère par ce sang que vous avez répandu pour moi. Je vous aime, mon Dieu, mon amour, mon tout. Je vivrai éternellement, et je vous aimerai éternellement, comme je l'espère, et mon paradis sera de me réjouir de la joie infinie que vous mérite si bien votre infinie bonté.

§ III

Dieu mérite d'être aimé par-dessus tout.

Sainte Thérèse dit que c'est une grande faveur que Dieu fait à une âme quand il l'appelle à son amour. Aimons-le donc, nous qui sommes appelés à cet amour, et aimons-le comme il veut être aimé : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur [2]. Le Vén. Louis du Pont avait honte de dire à Dieu : Seigneur, je vous aime plus que toutes choses ; je vous aime plus que toutes les créatures, plus

[1] Gaudere et exultare nos voluit in persecutione Dominus, quia tunc dantur coronæ fidei, tunc probantur milites Dei. *(Epist.* VI, ad Thibaritan.)

[2] Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo. (*Deut.*, VI, 5.)

que toutes les richesses, les honneurs et les plaisirs de la terre ; parce que ces paroles lui paraissaient vouloir dire : Mon Dieu, je vous aime plus que de la paille, plus que de la fumée, plus que de la fange.

Mais Dieu se contente d'être aimé de nous par dessus toutes choses ; disons-lui donc : Oui, Seigneur, je vous aime plus que tous les honneurs du monde, plus que toutes les richesses, plus que tous mes parents et amis ; je vous aime plus que la santé, plus que l'honneur, plus que la science, plus que toutes les consolations : en un mot, je vous aime plus que tout ce qui est à moi et plus que moi-même.

Enchérissons encore, et disons lui : Seigneur, j'aime vos grâces et vos faveurs ; mais je vous aime plus encore que toutes vos faveurs, vous qui êtes seul l'infinie bonté, le bien infiniment aimable et qui surpasse tout autre bien. C'est pour cela, ô mon Dieu ! que quelque chose que vous me donniez, si ce n'est vous-même, ne saurait me suffire : au contraire, si vous vous donnez vous-même, vous seul vous me suffisez. Que les autres cherchent ce qu'ils voudront ; moi, je ne veux chercher que vous, vous seul, mon amour et mon tout. Je trouve en vous seul tout ce que je puis trouver et désirer.

L'épouse sacrée disait qu'elle avait fait choix de son bien-aimé, de préférence à tout le reste[1]. Et nous, qui choisirons-nous d'aimer ? Parmi tous les amis que peut offrir ce monde, où en trouverons-nous un plus aimable et plus fidèle que Dieu, et qui nous ait plus aimé que Dieu ? Prions-le donc, et prions-le toujours : Seigneur, tirez-moi à vous[2], parce que si vous ne me tirez, je ne saurais venir à vous.

O mon Jésus ! mon Sauveur ! quand sera-ce que, dépouillé de toute autre affection, je ne désirerai et ne chercherai que vous ? Je voudrais être détaché de tout, mais trop souvent des attaches importunes entrent dans mon cœur et me distraient de vous. Détachez-moi par votre main puissante, faites-vous

[1] Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus. (*Cant.*, v, 10.)
[2] Trahe me post te.

vous-même l'unique objet de tout mon amour et de toutes mes pensées.

Saint Augustin dit que celui qui a Dieu a tout, et que celui qui n'a pas Dieu n'a rien. Que sert à un riche de posséder des monceaux d'or et de pierres précieuses, s'il est sans Dieu? Que sert à un monarque de commander à un royaume, s'il n'a pas la grâce de Dieu? Que sert à un savant de posséder toutes les sciences, de connaître beaucoup de langues, s'il ne sait pas aimer son Dieu? Que sert à un général de commander à toute une armée, s'il vit esclave du démon et dans l'éloignement de Dieu? David, durant son règne, après avoir commis son péché, visitait ses jardins, ses palais, ses lieux de plaisance remplis de délices, et il lui semblait que toutes ces créatures lui disaient : Où est ton Dieu[1] ? Tu veux trouver en nous le contentement? Va, retourne à Dieu que tu as abandonné ; lui seul peut te satisfaire. Alors David confessait qu'au milieu de toutes ses délices, il ne trouvait pas la paix ; il pleurait jour et nuit, en pensant qu'il était sans Dieu[2]

Au milieu des misères et des chagrins de ce monde, qui, mieux que Jésus-Christ, peut nous consoler? C'est pour cela qu'il dit : Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. O folie des mondains ! il y a plus de consolation dans une seule larme qu'on répand au souvenir de ses péchés, dans ce simple mot : *mon Dieu!* dit avec amour par une âme en état de grâce, que n'en pourra trouver une âme livrée au monde, dans mille banquets et mille spectacles éblouissants. Folie, je le répète, mais folie sans remède, quand viendra la mort, cette mort dans laquelle il fait nuit, en sorte que, comme le dit l'Evangile, on ne peut plus travailler[3]. C'est pour cela que le Sauveur nous avertit de marcher pendant que nous sommes favorisés de la lumière,

[1] Ubi est Deus tuus?

[2] Fuerunt lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : ubi est Deus tuus? (*Ps.*, XLI, 4.)

[3] Venit nox in qua nemo potest operari. (*Joan.*, IV, 4.)

parce qu'arrivera la nuit durant laquelle on ne peut plus rien faire[1].

Que Dieu seul soit donc tout notre trésor, tout notre amour, que tout notre désir soit de plaire à Dieu, qui ne se laisse point vaincre en amour : il récompense toujours au centuple ce que l'on fait pour lui plaire.

O monde, ne prétends donc plus à mon estime ni à mon amour, un autre objet plus fidèle et plus aimable a pris possession de mon cœur[2]

O mon Dieu ! mon unique bien, soyez l'objet dominant de mon âme, et comme je vous préfère en amour à toutes choses, faites qu'en toutes choses aussi je préfère votre volonté à mon propre plaisir. Mon Jésus, j'espère par les mérites de votre sang, de n'aimer que vous seul sur la terre, durant ce qui me reste de vie, afin d'avoir un jour le bonheur de vous posséder dans le royaume éternel des bienheureux. Vierge sainte, aidez-moi de vos puissantes prières, faites que je puisse embrasser vos pieds sacrés dans le Paradis.

§ IV

Pour devenir sainte, une âme doit se donner toute à Dieu sans réserve.

Saint Philippe de Néri disait que plus nous donnons d'amour aux créatures, plus nous en enlevons à Dieu, et c'est aussi ce qui faisait dire à saint Jérôme que notre Sauveur est jaloux de nos cœurs[3]. Comme il nous aime extrêmement, il veut être seul à régner sur nos cœurs, et il ne souffre point de rivaux qui lui enlèvent une partie de cet amour qu'il veut avoir tout entier ; de là ce déplaisir qu'il éprouve quand il nous voit en-

[1] Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant. (*Joan.*, XII, 35.)

[2] Taci dunque, da me non cercare, mondo iniquo, più stima nè amore Altr'oggetto si prese il mio cuore più fedele e più amabil di te.

[3] Zelotypus est Jesus, *Ad Eustoch. de custodia virginit.*

chaînés à une affection qui n'est pas pour lui. Exige-t-il donc trop, ce divin Sauveur, après qu'il nous a donné son sang et sa vie, et qu'il est mort pour nous sur une croix? Ne mérite-t-il pas bien que nous l'aimions de tout notre cœur et sans réserve?

Saint Jean de la Croix disait que toute attache à la créature empêche d'être entièrement à Dieu. « Qui me donnera, disait le Psalmiste, des ailes comme à la colombe, pour que je m'envole jusqu'au ciel et que j'y trouve mon repos[1]? » Il est des âmes que Dieu appelle à la sainteté; mais ces âmes, usant de réserve et ne donnant pas à Dieu tout leur amour, parce qu'elles conservent quelque affection aux choses de la terre, ne deviennent point saintes et ne le seront jamais; elles voudraient voler, mais retenues par ces attachements, elles ne volent point et restent toujours à terre. Il faut donc se dégager de tout. Un fil, petit ou grand, dit le même saint Jean de la Croix, suffit pour arrêter le vol d'une âme vers Dieu.

Sainte Gertrude demanda un jour au Seigneur de lui faire entendre ce qu'il voulait d'elle. Le Seigneur lui répondit : Je ne veux de toi qu'un cœur vide. C'est ce que demandait à Dieu le saint roi David: Mon Dieu, donnez-moi un cœur pur[2], c'est-à-dire, vide et dépouillé de toute affection mondaine.

Tout pour tout, écrit Thomas a Kempis[3]. Il faut donner tout pour gagner tout. Pour posséder Dieu tout entier, il faut quitter tout ce qui n'est pas Dieu. C'est alors que l'âme pourra dire au Seigneur : Mon Jésus, j'ai tout quitté pour vous; maintenant donnez-vous tout à moi.

Pour arriver là, il est nécessaire de prier Dieu sans cesse de vouloir bien nous remplir de son saint amour. L'amour est ce feu puissant qui consume dans nos cœurs toutes les affections qui ne sont pas pour Dieu. Saint François de Sales disait

[1] Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam? *(Ps.* LIV.*)*
[2] Cor mundum crea in me, Deus. *(Psal.* L, 12.*)*
[3] Totum pro toto. *De imit., Chr.,* lib. III., CXXXVII.

que, quand le feu est dans une maison, on jette tous les meubles par la fenêtre. Il voulait dire que, quand l'amour divin prend possession d'un cœur, cette personne n'a plus besoin ni de prédications, ni de père spirituel pour l'aider à se détacher du monde : l'amour de Dieu chasse de ce cœur, en le consumant, toutes les affections impures.

L'amour divin, dans le sacré cantique, est désigné sous le symbole des celliers de l'époux[1]. Dans ces celliers fortunés, les épouses de Jésus-Christ, enivrées du vin du saint amour, perdent le sentiment des choses du monde, et ne voient que Dieu, ne cherchent en tout que Dieu, ne parlent que de Dieu, et ne veulent entendre parler que de lui. Si on prononce devant elles les mots de richesses, de dignités, de plaisirs, elles se tournent vers Dieu, et lui disent avec un soupir enflammé : Mon Dieu et mon tout[2] ! mon Dieu, que me font les plaisirs, les honneurs, le monde? vous êtes tout mon bien, tout mon contentement !

Sainte Thérèse, parlant de l'oraison d'union, dit que cette union consiste à mourir à tous les objets du monde pour ne posséder que Dieu.

Pour se donner toute à Dieu, les trois moyens principaux que doit employer une âme sont ceux-ci. 1° Eviter toute espèce de fautes, même les plus légères, en résistant à toute inclination désordonnée, quelque faible qu'elle soit, comme par exemple, à la curiosité de voir ou d'entendre, en s'interdisant certains petits plaisirs sensibles, un bon mot dit avec esprit, mais inutile, et autres choses semblables. 2° Entre les choses bonnes, choisir toujours la meilleure, celle qui plaît davantage à Dieu. 3° Recevoir en paix, avec action de grâces et comme de la main de Dieu, les choses qui contrarient notre amour-propre.

Mon Jésus, mon amour, mon tout, comment puis-je vous voir mort sur un infâme gibet, méprisé de tout le monde, con-

[1] Introduxit me rex in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem. (*Cant.* II, 4.)

[2] Deus meus et omnia.

sumé de douleurs, et rechercher encore les plaisirs et la gloire de la terre? Désormais je veux être tout à vous. Oubliez mes outrages, et recevez-moi, faites-moi connaître tout ce dont je dois me détacher et ce que je dois faire pour vous plaire; je ne veux rien épargner. Donnez-moi la force de tout faire et la constance de vous être fidèle. Bien-aimé Rédempteur, vous désirez que je me donne tout à vous sans réserve, pour m'unir tout entier à votre cœur; voici que, en ce jour, je me donne tout à vous, tout sans réserve; oui, tout entier. J'espère de vous la grâce de vous être fidèle jusqu'à la mort. O mère de Dieu, ô ma mère, ô Marie! obtenez-moi la sainte persévérance.

§ V

Deux grands moyens pour devenir un saint : le désir et la résolution.

Toute la sainteté consiste à aimer Dieu. L'amour divin est ce trésor infini dont l'emploi nous fait acquérir l'amitié de Dieu[1]. Dieu est prêt à nous donner ce trésor de son saint amour; mais il veut que nous en fassions l'objet de nos désirs les plus empressés. Quand on désire peu un bien quelconque, on ne se gêne pas pour l'acquérir : au contraire, comme le disait saint Laurent Justinien, si ce désir est grand, il rend la peine plus légère et donne de nouvelles forces.

Ainsi, celui qui n'a qu'une légère envie d'avancer dans l'amour divin, au lieu de tendre avec ardeur à la perfection, ira toujours en se refroidissant de plus en plus; et s'il continue à se refroidir, il courra grand danger de tomber à la fin dans quelque précipice. Celui au contraire qui aspire avec un vif désir à la perfection, et qui s'efforce d'avancer chaque jour peu

[1] Infinitus est thesaurus hominibus, quo qui usi sunt participes facti sunt amicitiæ Dei. (*Sap.*, VII, 14.)

à peu dans la voie qui y conduit, y parviendra avec le temps. Dieu, dit sainte Thérèse, ne prodigue ses faveurs qu'à ceux qui désirent beaucoup son saint amour. Elle dit encore dans un autre endroit : Dieu ne laisse jamais un bon désir sans récompense. D'où la sainte prend occasion de nous exhorter à ne point avilir nos désirs, parce que, dit-elle, avec de la confiance en Dieu et des efforts, nous pourrons arriver peu à peu où sont arrivés les saints.

C'est une illusion du démon, suivant le sentiment de la même sainte, de penser que ce soit orgueil de désirer de nous rendre saints. Sans doute ce serait orgueil et présomption, si nous mettions notre confiance dans nos œuvres ou dans nos résolutions; mais non, quand nous attendons tout de Dieu, et que nousespérons qu'il nous donnera la force qui nous manque. Désirons donc d'un grand désir d'arriver à un degré sublime d'amour de Dieu, et disons avec courage : Je puis tout en celui qui me fortifie[1] ; que si nous ne trouvons pas encore en nous ce grand désir, au moins demandons-le instamment à Jésus-Christ, qui nous le donnera.

Passons au second moyen, qui est la résolution. Les bons désirs doivent être accompagnés de la volonté bien arrêtée de faire tous ses efforts pour acquérir le bien qu'on désire. Beaucoup désirent la perfection, mais sans en prendre jamais les moyens. Ils seraient gens à s'ensevelir dans un désert, à faire de grandes pénitences, de grandes oraisons, à souffrir le martyre ; mais tous ces beaux désirs se réduisent à de pures vélléités, qui, au lieu de les aider, leur sont bien plutôt funestes. Ce sont là de ces désirs qui tuent le paresseux, comme dit l'Ecriture[2]. Tandis qu'ils se repaissent de ces désirs inefficaces, ils ne songent point à déraciner leurs défauts, à mortifier leurs appétits, à souffrir avec patience les mépris et les contradictions. Ils désirent faire de grandes choses, mais des choses incompatibles avec leur état présent ; et pendant ce

[1] Omnia possum in eo qui me confortat. (*Phil.* IV, 13.)
[2] Desideria occidunt pigrum. (*Prov.*, XXI, 25.

temps-là, ils laissent croître leurs imperfections. Toute adversité les trouble, toute infirmité les rend impatients, et c'est ainsi qu'après avoir vécu imparfaits, ils meurent imparfaits.

Si donc nous voulons réellement devenir des saints, prenons la résolution, 1° de fuir toute faute vénielle, quelque légère qu'elle soit ; 2° de nous détacher de toute affection aux choses de la terre ; 3° de ne jamais abandonner nos exercices ordinaires d'oraison et de mortification, quels que soient l'ennui et le dégoût que nous y trouvions ; 4° de méditer chaque jour la passion de Jésus-Christ, laquelle enflamme d'amour divin tous les cœurs qui la méditent ; 5° de nous résigner en paix à la volonté de Dieu, au milieu de toutes les contradictions : le P. Balthazar Alvarès disait que celui qui se résigne à la volonté divine dans les traverses court à Dieu en poste ; 6° enfin, de demander continuellement à Dieu le don de son saint amour.

Résolution, résolution, disait sainte Thérèse : Le démon n'a point peur des âmes irrésolues. Au contraire, celui qui est véritablement résolu à se donner à Dieu, ne manquera pas de surmonter ce qui lui semblait insurmontable. Une volonté résolue triomphe de tout. Travaillons à réparer le temps perdu, et celui qui nous reste, donnons-le tout à Dieu. Tout le temps qui n'est pas employé pour Dieu est un temps perdu. Voulons-nous attendre que Dieu nous abandonne dans notre tiédeur, qui aurait pour effet notre perte finale ? A Dieu ne plaise ; armons-nous plutôt de courage, et conduisons-nous dorénavant d'après cette sainte maxime : Plaire à Dieu, et mourir ! Une âme ainsi résolue volera, avec l'aide du Seigneur, dans la voie de la perfection.

Une âme qui veut être toute à Dieu doit être dans la disposition de mettre à exécution les résolutions suivantes : 1° ne commettre jamais aucun péché véniel, quelque léger qu'il soit ; 2° se donner à Dieu sans réserve, et pour cela se porter à faire tout ce que l'on croit devoir plaire à Dieu, pourvu qu'on ait pour le faire l'approbation du directeur ; 3° parmi les

bonnes œuvres, choisir celles qui donnent à Dieu le plus de satisfaction ; 4° ne pas attendre au lendemain pour faire ce qui peut se faire aujourd'hui; 5° demander à Dieu chaque jour la grâce de croître dans son amour. Avec cet amour, on fera tout ; sans cet amour, on ne fera rien. Il faut tout donner, si l'on veut tout avoir. C'est afin que nous fussions tout entiers à lui, que Jésus s'est donné tout à nous.

Malheur à moi, ô Dieu de mon âme ! Depuis tant d'années que je suis sur la terre, quel avancement ai-je fait dans votre amour ? Mon avancement a été dans mes défauts, dans mon amour-propre, dans mes péchés. Maintenant, mon intention est-elle de mener cette vie jusqu'à la mort ? Non, mon Jésus, non, mon Sauveur ; aidez-moi, je ne veux pas mourir ingrat comme j'ai malheureusement vécu jusqu'ici ; je veux vous aimer en vérité, et tout quitter pour vous être agréable. Prêtez-moi votre main, ô mon Jésus ! vous qui avez répandu tout votre sang dans l'espérance de me voir tout à vous ; oui, je veux être tout à vous, avec le secours de votre grâce. Tous les jours, j'approche de la mort, aidez-moi à me dépouiller de tout ce qui pourrait m'empêcher d'être tout à vous, à vous qui m'avez tant aimé. Faites-le par l'application de vos mérites ; je l'espère de votre bonté. Je l'espère de vous aussi, ô Marie ! ô ma mère ! par la vertu de vos prières qui peuvent tout auprès de Dieu, obtenez-moi la grâce d'être tout à lui.

§ VI

De la science des saints.

Il y a sur la terre deux sortes de sciences, l'une céleste et l'autre mondaine. La science céleste est celle qui nous conduit à faire le bon plaisir de Dieu et à devenir grands dans le ciel ; la science mondaine est celle qui nous porte à nous complaire en nous-mêmes et à nous faire grands dans le monde. Mais

cette science du monde est folie devant Dieu[1]. Folie, parce que cette science rend fous tous ceux qui la cultivent ; elle les rend fous et semblables aux bêtes, en leur enseignant à satisfaire leurs appétits sensuels, comme font les animaux. Saint Jean Chrysostôme disait : « Nous appelons homme celui qui porte en lui-même le caractère distinctif de l'homme ; et quel est ce caractère? c'est d'être raisonnable[2]. » Pour conserver la nature d'homme, il faut que l'homme soit raisonnable, c'est-à-dire qu'il opère suivant la raison. D'où l'on doit conclure que de même qu'on devrait dire d'une bête qui agirait conformément à la raison, que cette bête agit en homme, de même on doit dire d'un homme qui agirait suivant l'appétit des sens et contre la raison, que cet homme agit en bête.

Mais, que dis-je? pour ne parler que de la science humaine et naturelle des choses de la terre, qu'en savent les hommes après toutes leurs études? Que sommes-nous, qu'autant de taupes aveugles, qui, hors les vérités que nous connaissons par la foi, ne connaissons le reste que par la voie des sens, par des conjectures et d'une manière tout à fait incertaine et faillible? Quel est l'écrivain en ces matières qui se soit trouvé à l'abri de la critique des uns, tout en recueillant les applaudissements des autres ? Mais le malheur de tout cela, c'est que la science mondaine enfle, comme dit saint Paul : elle rend ses sectateurs orgueilleux et tout prêts à mépriser les autres ; défaut infiniment pernicieux à l'âme, puisque Dieu, suivant l'apôtre saint Jacques, refuse ses grâces aux superbes et ne les accorde qu'aux humbles[3].

Oh ! si les hommes agissaient suivant ia raison[4] et la loi divine, et s'ils savaient prendre leurs précautions, non-seulement pour la vie temporelle qui finit en un instant, mais

[1] Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum. (*I Cor.*, III, 19.)
[2] *In Genes.*, hom. XXIII.
[3] Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. (*Jac.*, IV, 6.)
[4] Utinam saperent et intelligerent, et novissima providerent! (*Deut.*, XXXII, 29.)

pour la vie qui est éternelle, certainement ils ne s'occuperaient pas à acquérir une autre science, que celle au moyen de laquelle on obtient l'éternelle félicité, et on évite l'éternel malheur.

Saint Jean Chrysostôme nous donne le conseil d'aller aux sépulcres des morts, pour y apprendre la science du salut[1]. Oh ! quelle belle école de vérité que le tombeau, pour apprendre à connaître la vanité du monde ! *Proficiscamur ad sepulchra.* Je n'y découvre que des ossements[2], ajoute le saint docteur : des ossements, de la pourriture et des vers. Là, je ne saurais plus distinguer celui qui fut ignorant de celui qui fut lettré ; je vois seulement qu'à la mort finissent toutes les gloires de ce monde. Que reste-t-il d'un Démosthène, d'un Cicéron, d'un Ulpien[3] ?

Heureux celui qui a reçu de Dieu la science des saints[4] ! La science des saints est de savoir aimer Dieu. Que de gens en ce monde qui savent les belles-lettres, les mathématiques, les langues étrangères et anciennes ! Mais de quoi leur servira toute cette science, s'ils ne savent pas aimer Dieu ? Heureux, disait saint Augustin, celui qui connaît Dieu, quand même il ne connaîtrait rien autre chose[5]. Celui qui connaît Dieu et qui l'aime, quand bien même il ignorerait tout ce que savent les autres, est plus savant que tous les savants qui ne savent pas aimer Dieu.

Les ignorants se mettent à l'œuvre, et ravissent le ciel[6] ! s'écriait le même saint Augustin. Oh ! qu'ils étaient savants, ce saint François d'Assise, ce saint Paschal, ce saint Jean de Dieu, ces hommes privés de la science mondaine, mais habiles dans la science divine ! O mon Père ! dit le Sauveur, vous

[1] Profiscamur ad sepulchra.
[2] Nihil video nisi putredinem, ossa et vermes.
[3] Dormierunt sommum suum, et nihil invenerunt in manibus suis. *(Ps.* LXXV, 6.)
[4] Et dedit illi scientiam Sanctorum. (*Sap.,* X, 10.)
[5] *Conf.*, lib. VIII, c. VIII.
[6] Surgunt indocti, et rapiunt cœlum Beatus qui te novit (Deus,) etiamsi illa nesciat. *(Conf.* lib. V, c. IV.)

avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et vous les avez révélées aux petits [1]. » Par les *sages*, il faut entendre ici les sages du monde, ceux qui ne songent qu'à se procurer les richesses et les honneurs de ce monde, et font peu de compte des biens éternels. Par les *petits*, il faut entendre les âmes simples comme le sont les enfants, peu instruites dans la sagesse mondaine, mais tout occupées du soin de plaire à Dieu.

Ah ! ne portons pas envie aux hommes qui savent beaucoup de choses, mais seulement à ceux qui savent aimer Jésus-Christ. Imitons saint Paul, qui écrivait qu'il ne voulait savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié [2]. Heureux, si nous parvenons à connaître l'amour que nous a porté Jésus crucifié, et si, à l'aide de ce livre de la charité d'un Dieu, nous parvenons à acquérir la science de son amour

O vous, mon véritable et parfait ami, où trouverai-je quelqu'un qui m'aime autant que vous m'avez aimé ? Par le passé, j'ai perdu le temps à apprendre beaucoup de choses qui n'ont apporté aucun secours à mon âme, et j'ai peu songé à apprendre à vous aimer Je le vois, j'ai perdu ma vie entière. J'entends votre voix qui m'appelle à vous aimer : me voici, je quitte tout ; désormais mon unique pensée sera de vous plaire, ô vous, mon souverain bien. Je me donne tout à vous ; acceptez-moi, aidez-moi à vous être fidèle : je ne veux plus être à moi, mais tout à vous, oui, tout à vous. O Mère de Dieu, par vos prières, venez aussi à mon aide !

Je me permets de manifester ici la grande consolation que j'ai éprouvée, il y a quelques jours, en apprenant une nouvelle qui vient à propos de la matière traitée dans ce chapitre. On me donne pour certain que le célèbre Pierre Métastase, après avoir recueilli les applaudissements de l'Europe entière au sujet de ses œuvres poétiques, dont l'effet est d'autant plus dangereux qu'elles sont plus belles (j'entends ici parler des mor-

[1] Abscondisti hæc a sapientibus, et revelasti ea parvulis. (*Matth.*, xi, 25.)

[2] Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum. (I *Cor.*, ii, 2.)

ceaux où il est traité d'amour profane), attendu que ces expressions pleines de feu et de tendresse n'en sont que plus propres à allumer dans le cœur de tant de jeunes gens les pernicieuses flammes des affections impures; j'apprends, dis-je, que cet illustre auteur vient de publier un petit livre en prose dans lequel il déteste toutes les productions de ce genre, et proteste que, s'il pouvait les retirer du public et faire en sorte qu'elles n'existassent plus dans le monde, il le ferait à tout prix, même au prix de son sang. On m'a de plus ajouté que dans ce moment, s'il s'occupe encore de compositions poétiques, pour satisfaire aux exigences de son titre de poète de la cour impériale, il ne s'occupe plus que de drames spirituels et moraux, se tenant toujours renfermé dans ses appartements, où il mène une vie de prières et de bonnes œuvres. Cette nouvelle m'a causé une indicible consolation, parce que je considère cette déclaration solennelle et cet exemple si louable comme très-propres à faire naître des remords chez quelques auteurs fascinés, qui cherchent un nom et de la gloire dans des productions licencieuses. Et certes, par cette déclaration, Métastase mérite plus d'éloges que s'il avait mis au jour des milliers de poèmes ; ceux-là lui vaudraient les applaudissements des hommes, celle-là lui vaut les éloges de Dieu même. C'est pourquoi, autant je détestais la vanité qui le portait à se faire gloire de ses productions (je ne parle pas de ses drames sacrés, qui sont excellents et dignes de toute louange), autant aujourd'hui je ne saurais me rassasier de le combler d'éloges, et, s'il m'était permis, je lui baiserais les pieds, en le voyant devenir ainsi le censeur de ses propres ouvrages, et protester qu'il les voudrait voir disparaître du monde entier, même au prix de son sang.

§ VII

Notre salut éternel est attaché à la prière.

La prière est non-seulement utile, mais nécessaire à notre salut ; c'est pour cela que Dieu, qui veut que nous soyons tous sauvés, nous l'impose comme un précepte : « Demandez, a-t-il dit, et on vous donnera[1] » Une des erreurs de Viclef condamnées, au concile de Constance, était de dire que la prière est pour nous de conseil, et non de précepte. « Il faut prier, » a dit Notre Seigneur : *Oportet* (il n'y a pas *prodest*, ni *decet*, mais *oportet*) *semper orare*[2] D'où il suit que c'est avec vérité que les docteurs enseignent qu'on ne peut excuser de faute grave celui qui néglige de se recommander à Dieu au moins une fois le mois, et dans toutes les occasions où il se trouve aux prises avec quelque tentation violente.

La raison de cette nécessité de nous recommander souvent à Dieu vient de notre impuissance à faire de nous-mêmes aucune bonne œuvre et à concevoir de nous-mêmes aucune bonne pensée. « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » a dit Jésus-Christ à ses apôtres[3] [4] C'est ce qui faisait dire à saint Philippe de Néri qu'il désespérait de lui-même. Dieu, dit saint Augustin, ne demande qu'à répandre ses grâces, mais il ne les donne qu'à celui qui les demande[5] : et le saint docteur ajoute en particulier que la grâce de la persévérance ne se donne qu'à celui qui la cherche[6]

Puisque le démon ne cesse de tourner autour de nous pour

[1] Petite, et dabitur vobis. (*Matth.*, VII, 7.)
[2] (*Luc.*, XVIII, 2.)
[3] Sine me nihil protestis facere. (*Joan.*, XV, 5.)
[4] Non quod simus sufficientes cogitare aliquid ex nobis. (II, *Cor.*, III, 5.)
[5] Deus dare vult, sed non dat nisi petenti : (*In Psal*, CII, 10.)
[6] Alia, non nisi orantibus (Deum) præparasse, sicut perseverantiam. (*De dea. Persever.*, c,XVI, n. 39.)

nous dévorer, nous devons continuellement chercher notre défense dans la prière. « L'homme a besoin, a dit saint Thomas, de prier continuellement[1] » Jésus-Christ l'a dit le premier[2]: *Oportet semper orare, et non deficere.* Autrement, comment pourrions-nous résister aux continuelles tentations que nous éprouvons de la part du monde et de l'enfer? C'est une erreur de Jansénius, condamnée par l'Eglise, de dire qu'il y a des préceptes qu'il nous est impossible d'observer, et que la grâce qui doit nous les rendre possibles nous manque quelquefois. Dieu est fidèle, dit saint Paul, et il ne souffre jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces[3]. Mais il veut que nous recourions à lui quand nous sommes tentés, afin d'obtenir l'aide nécessaire pour résister. La loi, comme l'a dit saint Augustin, ne pouvant être observée par nous sans la grâce, Dieu nous a donné la loi, afin que nous cherchions la grâce pour l'accomplir, et il nous donne ensuite la grâce pour que nous accomplissions la loi[4] C'est ce qu'exprime admirablement le concile de Trente, lorsqu'il dit : « Dieu n'ordonne point l'impossible ; mais, en ordonnant quelque chose, il vous avertit de faire ce que vous pouvez, et de demander ce que vous ne pouvez pas ; et il vous aide afin que vous le puissiez[5] »

Le Seigneur est donc tout disposé à nous prêter son assistance pour que nous ne soyons pas vaincus par les tentations ; mais il ne l'accorde qu'à ceux qui ont recours à lui dans leurs tentations contre la chasteté, comme le dit le Sage[6]. Il est certain que nous n'avons pas la force suffisante pour dompter les appétits charnels, *nisi Deus det,* si Dieu ne vient à notre secours,

[1] Necessaria est homini jugis oratio. (3, q. 39. a. 5.)
[2] (*Luc.*, XVIII, 2.)
[3] Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis. (I. *Cor.*, X, 13.)
[4] Lex data est ut gratia quæreretur ; gratia data est ut lex impleretur. (*De spir. et litt.* c. XIX, n. 34)
[5] (*Sess.* VI, c. XI.)
[6] Et ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det... adii Dominum, et deprecatus sum illum. (*Sap.*, VIII, 21.)

et il n'y viendra qu'après que nous l'en aurons prié. Nos prières nous obtiendront assez de force pour résister à tout l'enfer, par la vertu de ce Dieu qui nous fortifie, comme disait Saint Paul[1].

Il est important aussi, pour obtenir les grâces du Seigneur, de recourir à l'intercession des saints, qui peuvent beaucoup auprès de Dieu et surtout en faveur de ceux qui ont pour eux une dévotion particulière. Et ce n'est pas là un acte de dévotion arbitraire, mais un devoir, comme l'enseigne expressément Saint Thomas. L'ordre de la loi exige, dit-il, que nous, faibles mortels, recevions par le moyen des prières des saints les secours nécessaires pour nous sauver[2]

On les obtient encore plus facilement par l'intercession de la sainte vierge Marie, dont les prières valent plus que celles de tous les saints ensemble, d'autant plus, dit saint Bernard, que c'est par l'intermédiaire de Marie que nous avons accès jusqu'à Jésus notre médiateur et sauveur[3] Je pense donc avoir suffisamment prouvé dans mon ouvrage des Gloires de Marie, chap. v § I. et 2, ainsi que dans mon autre ouvrage sur la Prière, chap. I, cette opinion de saint Bernard, déjà soutenue par beaucoup de théologiens, tels que le père Alexandre et le père Contenson, que toutes les grâces que nous recevons de Dieu, nous les obtenons par l'entremise de Marie. Saint Bernard ajoute : « Cherchons la grâce, et cherchons-la par le canal de Marie, parce qu'elle trouve ce qu'elle cherche, et elle ne peut pas être frustrée dans son attente[4] » Saint Pierre Damien, saint Bonaventure, saint Bernardin de Sienne, saint Antonin sont tous du même avis.

Prions donc et prions avec confiance, dit l'Apôtre, appro-

[1] Omnia possum in eo qui me confortat. *(Phil.*, IV, 12.)

[2] *In* IV. *Sent*,, dist. XLV, q. 3, a 2.

[3] Per te accessum habemus ad Filium, o inventrix gratiæ, mater salutis ; ut per te nos suscipiat qui per te datus est nobis. (*Serm. de adv. Dom.* n. 5.)

[4] Quæramus gratiam et per Mariam quæramus, quia quod quærit, invenit, et frustrari non potest. (Serm. *de aquæduct.*. n. 8.)

chons-nous du trône de la grâce dans tous nos besoins[1] Jésus est assis maintenant sur le trône de la grâce pour consoler tous ceux qui ont recours à lui : « Demandez, et vous rece- « vrez, » nous dit-il à tous[2]. Au jour du jugement, il sera encore assis sur un trône ; mais ce sera le trône de la justice. Qu'il est insensé celui qui, pouvant être délivré de sa misère en recourant à Jésus qui lui offre sa grâce, attend le jour du jugement où Jésus sera son juge et n'usera plus de miséricorde. Maintenant il nous dit, que tout ce que nous lui demanderons, il nous l'accordera[3] Que pourrait-on dire de plus à son ami pour lui prouver son amour, que de lui dire : Demande-moi tout ce que tu voudras, je te le donnerai ? Saint Jacques dit : « Si quelqu'un a besoin de sagesse, qu'il en fasse la demande à Dieu, qui donne à tous avec abondance sans reprocher ses dons à personne[4]. Cette sagesse dont il est question dans ce passage, c'est celle de se sauver : pour avoir cette sagesse, il faut demander au Seigneur les grâces nécessaires au salut. Et le Seigneur nous les donnera-t-il? Oui, il nous les donnera, et avec profusion : il nous en donnera plus que nous ne lui en aurons demandé. Qu'on remarque ensuite cette expression, « sans reprocher ses dons à personne[5].» Si le pécheur se repent de ses fautes, ou demande à Dieu son salut, Dieu ne fera pas comme font les hommes, qui reprochent aux ingrats leur ingratitude, et leur refusent ce qu'ils demandent. Dieu, au contraire, donnera sans délai tout ce qu'on lui demandera, et au-delà. Si donc nous voulons nous sauver, il faut que jusqu'à la mort nous ne nous lassions pas de prier, en disant : Mon Dieu, venez à mon secours ! Jésus, miséricorde ! Sainte Marie, miséricorde ! Le jour où nous cesserons

[1] Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. (*Hebr.*, IV, 17.)

[2] Petite, et dabitur vobis. (*Matth.*, VII, 7.)

[3] Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis. (*Marc.*, II, 24.)

[4] Si quis indiget sapientia, postulet a Deo qui dat omnibus affluenter, et non improperat, et dabitur ei. (*Jac.*, I. 5.)

[5] Nec improperat.

de prier, nous serons perdus. Prions pour nous, et prions aussi pour les pécheurs, ce qui est si agréable à Dieu. Prions encore chaque jour pour les saintes âmes du purgatoire ; ces saintes prisonnières sont bien reconnaissantes envers ceux qui prient pour elles. Chaque fois que nous prions, demandons au Seigneur ses grâces par les mérites de Jésus-Christ, car il a dit que Dieu nous accorderait tout ce que nous lui demanderions en son nom [1].

Mon Dieu, voici la grâce que je vous demande aujourd'hui, par les mérites de votre divin Fils ; faites que, pendant toute ma vie et surtout dans mes tentations, je me recommande à vous avec l'espérance d'être aidé de vos grâces pour l'amour de Jésus et de Marie. Sainte Vierge, obtenez-moi cette faveur à laquelle est attaché mon salut.

§ VIII

Un jour il me faudra mourir.

C'est une pensée très-utile pour notre salut éternel de dire souvent en nous-mêmes : Un jour il me faudra mourir. Chaque année, le jour des Cendres, l'Eglise rappelle ce souvenir aux fidèles : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière [2]. Mais de plus cette pensée de la mort nous est rappelée bien des fois dans le cours de l'année, tantôt par les cimetières que nous rencontrons en chemin, tantôt par les tombeaux que nous voyons dans les églises, tantôt par la vue des morts dont on fait la sépulture.

Les meubles les plus précieux que les anachorètes pussent avoir dans leurs grottes étaient une croix et une tête de mort ; la croix pour leur rappeler l'amour que Jésus-Christ nous a porté, et la tête de mort pour leur rappeler la pensée de leur dernier jour. Et c'est ainsi qu'ils persévéraient dans la péni-

[1] Amen, amen dico vobis : si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis. (*Joan.*, XVI, 23.)

[2] Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

tence jusqu'à la fin de leur vie : ils mouraient pauvres dans leurs déserts, mais plus contents que les monarques qui meurent dans leurs palais.

Notre fin approche sans cesse[1] L'un vit plus longtemps, l'autre moins ; mais tous, tôt ou tard, doivent mourir ; et à l'heure de la mort, la seule chose qui les consolera, ce sera d'avoir aimé Jésus-Christ, et d'avoir souffert avec patience, pour son amour, les peines de la vie. Non, ni les trésors amassés, ni les honneurs acquis, ni les plaisirs goûtés ne donneront alors de consolation ; bien loin de les consoler, toutes les grandeurs de ce monde feront plutôt leur supplice ; et plus ils s'en seront procuré, plus leur châtiment sera terrible.

La Sœur Marguerite de Sainte-Anne, religieuse Carmélite déchaussée, et fille de l'empereur Rodolphe II, disait en ses derniers moments : A quoi servent les empires à l'heure de la mort ? Hélas ! à combien de mondains n'arrive-t-il pas de s'entendre dire, au moment même où ils sont le plus occupés à faire des profits ou des acquisitions de biens ou de charges : Réglez vos affaires, parce qu'il vous faudra mourir bientôt[2] ! Il est temps que vous songiez à faire votre testament, parce que vous êtes en danger. Oh ! quel sera le désespoir de cet homme qui se voyant à la veille de gagner un procès, d'acquérir une terre ou un palais, quand il entendra le prêtre lui dire qu'il vient pour recommander son âme à Dieu ! *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo !* Sors de ce monde, et va rendre compte à Jésus-Christ ! — Mais en ce moment je ne me trouve pas encore en mesure. — Qu'importe ? il faut partir.

O mon Dieu ! éclairez-moi, donnez-moi la force de consacrer le reste de mes jours à vous servir et à vous aimer. Si je mourais à présent, je ne mourrais pas content ; je mourrais dans l'inquiétude et le regret. Attendrai-je que la mort vienne m'enlever tout espoir de salut ? Seigneur, j'ai été négligent

[1] Finis venit, venit finis. (*Ezech.*, VII, 2,)
[2] Dispone domui tuæ, quia morieris, et non vives. (*Isa.*, XXXVIII, 1.)

par le passé ; dorénavant je ne le serai plus. Je me donne entièrement à vous ; acceptez-moi et prêtez-moi votre secours.

Bref, la fin viendra pour chacun, et avec elle ce moment terrible et décisif d'une éternité heureuse, ou d'une éternité malheureuse. *O momentum a quo pendet æternitas?* Oh! si tout le monde pensait à ce redoutable moment et au compte qu'il nous y faudra rendre de toute notre vie au souverain juge[1]! Si l'on y pensait, certes, on ne s'occuperait plus à amasser de l'or, on ne se fatiguerait plus à courir après les emplois et les honneurs, on ne chercherait plus à se faire grand dans cette vie qui finit; mais on s'appliquerait à se rendre saint, et à devenir grand dans cette vie qui ne finit jamais.

Si donc nous avons la foi, si nous croyons à la mort, au jugement dernier et à l'éternité, tâchons de ne vivre que pour Dieu, pendant les jours qui nous restent. Vivons comme des voyageurs sur la terre en nous redisant à nous-mêmes qu'il nous faudra bientôt la quitter. Ayons toujours sous les yeux l'image de la mort, et dans les affaires de cette vie prenons toujours le parti que nous prendrions au moment de la mort. Toutes les choses de la terre nous quittent, ou bien il nous faut les quitter. Ecoutons Jésus-Christ, qui nous dit : Amassez-vous des trésors dans le ciel, où ils n'auront ni rouille ni teigne à redouter[2]. Méprisons les trésors de la terre, qui ne peuvent nous contenter et qui finissent rapidement ; acquérons les trésors du ciel, qui nous rendront heureux et ne finiront jamais.

Malheur à moi, Seigneur, qui tant de fois vous tourne le dos pour m'attacher aux choses de la terre. Je reconnais ma faute, je me repens d'avoir cherché par le passé à rendre mon nom célèbre et à faire fortune dans le monde. Le seul bien que je désire maintenant, c'est de vous aimer et de faire en tout votre volonté. O mon Jésus! ôtez-moi tout désir de faire figure dans le monde ; faites-moi aimer le mépris des hommes, la

[1] Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent. (*Deut.*, XXXII, 29.)

[2] (*Matth.*, VI, 20.)

retraite et l'obscurité. Donnez-moi la force de me refuser tout ce qui vous déplaît, faites que j'embrasse sans murmure les mépris, les persécutions, les désolations et toutes les croix que vous m'enverrez. Oh ! puissé-je mourir pour l'amour de vous, seul, abandonné de tout le monde, comme vous mourûtes vous-même, Seigneur, qui m'avez tant aimé ! Sainte Vierge Marie, vos prières peuvent me faire trouver le véritable bonheur, qui consiste à aimer votre divin Fils. Priez-le pour moi, j'ai mis toute ma confiance en vous.

§ IX

Préparation à la mort.

La mort est certaine[1], mais le temps et le genre de notre mort sont incertains. C'est pourquoi Jésus-Christ nous adresse cette exhortation : « Soyez prêt, parce que le fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas[2]. » De sorte que, pour nous sauver, il ne suffit pas de nous préparer à mourir quand la mort arrive ; mais il faut qu'alors nous nous trouvions prêts à la recevoir, de quelque manière qu'elle se présente et avec les circonstances qui l'accompagnent. A cet effet, il est utile de répéter, au moins une fois par mois, les actes suivants.

O mon Dieu ! me voici prêt à recevoir la mort que vous me destinez. Dès à présent je l'accepte, et je sacrifie ma vie en l'honneur de votre majesté et en expiation de mes péchés ; comme aussi je souscris de bon cœur à ce que ma chair, cette chair que j'ai tant de fois cherché à satisfaire au mépris de vos lois, soit dévorée des vers et réduite en poussière.

Mon Jésus, j'unis les douleurs et l'agonie que j'aurai alors à endurer, aux douleurs et à l'agonie que vous, mon Sau-

[1] Statutum est hominibus semel mori. (*Hebr.*, IX. 27.)

[2] Estote parati, quia qua hora non putatis, filius hominis veniet. (*Luc.*, XII, 14.)

veur, avez endurées pour moi à votre mort. J'accepte la mort avec toutes les circonstances dont vous voulez qu'elle soit accompagnée ; j'en accepte le temps, soit dans plusieurs années, soit dans quelques jours ; j'en accepte la manière, soit dans mon lit, soit hors de mon lit, avec pressentiment ou à l'improviste, à la suite d'une maladie douloureuse ou sans grande douleur, comme il vous plaira. Je me résigne en tout à votre sainte volonté. Donnez-moi la force de tout souffrir avec patience.

« Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits dont il m'a comblés[1] » Je vous remercie, ô mon Dieu, premièrement du don de la foi, et je proteste que je veux mourir enfant de la sainte Église catholique. Je vous rends grâces de ne m'avoir pas envoyé la mort lorsque j'étais en état de péché, et de m'avoir pardonné tant de fois et avec tant de miséricorde. Je vous remercie de tant de lumières et de grâces par lesquelles vous avez cherché à m'attirer à votre amour.

Accordez-moi, je vous prie, la grâce de mourir en recevant le saint viatique, afin que je me trouve uni à vous en me présentant à votre tribunal. Je ne mérite pas d'entendre de votre bouche ces paroles d'éloge : « Bon et fidèle serviteur, puisque vous avez été fidèle en de petites choses, eh bien ! je vous établirai sur de beaucoup plus grandes ; entrez dans la joie de votre maître[2] » Non, je ne le mérite pas, car je n'ai été en rien parfaitement fidèle ; mais votre mort me donne l'espérance d'être admis dans le ciel pour vous y aimer éternellement et de toutes mes forces.

Mon amour crucifié, ayez pitié de moi ; accordez-moi un de ces regards d'amour que vous jetâtes sur moi du haut de la croix en mourant pour mon salut.

« Mettez en oubli, Seigneur, les péchés et les égarements de ma jeunesse[3]. » Mes péchés m'épouvantent, mais cette

[1] Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi. (*Psal.* CXV, 12.)

[2] Euge, serve bone et fidelis ; quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui. (*Matth.*, XXV, 21.)

[3] Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris. (*Ps.* XXIV, 7.)

croix sur laquelle je vous vois étendu mort pour mon amour me console et me rassure. « C'est là ce bois de la croix auquel a été attaché le salut du monde[1]. Je désire cesser de vivre pour cesser de vous offenser. Ah ! par le sang que vous avez versé pour moi, pardonnez-moi toutes mes offenses avant que la mort m'atteigne. O sang de l'innocente victime, lavez de ses souillures un pécheur repentant[2]. »

Mon Jésus, j'embrasse votre croix, et je baise les plaies de vos pieds sacrés, en formant le souhait d'y exhaler mon âme. Ah ! ne m'abandonnez pas en ce dernier moment. Venez, nous vous en prions, en aide à vos serviteurs, que vous avez rachetés par votre précieux sang[3] Je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que moi-même, et je me repens de toute mon âme de vous avoir méprisé par le passé. Seigneur, j'étais perdu ; mais par votre bonté, vous dirai-je avec sainte Agathe, vous m'avez guéri de l'amour du monde : recevez dès maintenant mon âme[4], pour le moment où je quitterai la terre. « En vous, Seigneur, j'ai mis mon espérance ; je ne serai point confondu éternellement. Vous m'avez racheté, Seigneur Dieu de vérité[5] »

Vierge sainte, venez à mon aide au moment de ma mort. « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi pauvre pécheur, maintenant et à l'heure de ma mort. En vous, ma maîtresse, j'ai mis mon espérance ; je ne serai pas confondu éternellement[6]. » Mon puissant protecteur, saint Joseph, obtenez-moi une sainte mort. Mon saint ange gardien, saint Michel archange, défendez-moi contre l'enfer dans ce dernier combat. Mes saints

[1] Ecce lignum crucis, in quo salus mundi pependit.

[2] O Sanguis innocentis, lava sordes pœnitentis.

[3] Te ergo quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.

[4] Domine, qui abstulisti a me amorem sæculi, accipe animam meam.

[5] In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum. Redemisti me, Domine, Deus veritatis.

[6] Sancta Maria, mater Dei, ora pro me peccatore nunc et in hora mortis meæ. In te, Domina, speravi ; non confundar in æternum.

patrons, vous tous autres saints du paradis, venez à mon secours au moment suprême.

Jésus, Joseph et Marie, prêtez-moi votre assistance au moment de ma mort.

Qui aime Dieu, doit aimer, et non abhorrer la mort.

Comment pourrait avoir la mort en horreur celui qui est dans la grâce de Dieu? « Celui qui demeure dans la charité, a dit saint Jean, demeure en Dieu, et Dieu en lui[1]. » Quiconque aime Dieu est sûr d'être dans sa grâce, et en mourant dans cet état il est sûr d'aller jouir à jamais du souverain bien dans le royaume des bienheureux; et comment avec cette assurance aurait-il à redouter la mort?

David, il est vrai, demandait à Dieu de ne point entrer en jugement avec lui, parce que nul homme vivant, ajoutait-il, ne saurait être trouvé juste en sa présence[2]; mais cela veut dire que personne ne doit avoir la présomption de se sauver en vertu de ses propres mérites, parce que personne, excepté Jésus et Marie, ne peut dire de soi avoir été toute sa vie exempt de péché. Mais quand on se repent de ses fautes, quand on a confiance dans les mérites de Jésus-Christ, qui est venu sur la terre pour sauver les pécheurs, comme il l'a dit lui-même[3], on ne doit pas craindre la mort. Le sang de Jésus-Christ, dit l'Apôtre, parle beaucoup plus haut en faveur des pécheurs, que ne faisait le sang d'Abel contre Caïn son meurtrier[4].

Il est vrai qu'à moins d'une révélation divine, personne ne peut avoir une certitude infaillible de son salut; mais on peut en avoir une certitude morale, quand on s'est donné de cœur au Seigneur, et qu'on est prêt à tout perdre, même la vie, plutôt que de perdre la grâce divine.

Cette certitude est fondée sur les promesses de Dieu lui-

[1] Et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo. (I. *Joan.*, IV, 16.)

[2] Et non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens (*Ps.* CXLII, 2.)

[3] Venit enim filius hominis salvare quod perierat. (*Matth.*, XVIII, 2.)

[4] Sed accessistis ad... mediatorem Jesum et sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel. (*Hebr.*, XII, 22.)

même. Personne ne s'est jamais perdu, dit l'Ecriture, après avoir mis son espérance en Dieu[1]. Dieu proteste en cent endroits qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et son salut, a-t-il dit par son prophète[2] Ailleurs il affirme la même chose, et y ajoute un serment : *Vivo ego, dicit Dominus Deus, nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat*[3]. Dans le même chapitre, Dieu se plaint des pécheurs obstinés, qui aiment mieux se perdre que de quitter le péché : *Et quare moriemini, domus Israël*[4]? Et à ceux qui se repentent de leurs fautes, il promet de les oublier : *Si autem impius egerit pœnitentiam... vivet; omnium iniquitatum ejus, quas operatus est, non recordabor*[5]

Dès qu'un pécheur déteste les fautes qu'il a commises, c'est un signe qu'il en a déjà obtenu le pardon. Un saint Père a dit qu'on doit être certain d'être absous, du moment où l'on a dit avec vérité : *Iniquitatem odio habui et abominatus sum*[6] Un autre signe certain qu'on a recouvré la grâce, c'est quand le pécheur, après son péché, a persévéré longtemps dans la sainteté de vie ; et de même, quand il a une ferme résolution de mourir plutôt que de perdre l'amitié de Dieu ; ou bien encore quand il a un vif désir de l'aimer et de le voir aimé de tout le monde, et qu'il éprouve une peine sensible de le voir offensé par les autres.

Mais comment se fait-il que beaucoup de saints, après s'être donnés tout entiers à Dieu et avoir mené une vie mortifiée et détachée de tous les biens de la terre, ont été saisis d'épouvante en songeant qu'ils avaient à comparaître devant Jésus-Christ leur Juge? Je réponds à cela que de tels exemples sont rares : que Dieu, en inspirant à quelques saints ces sortes de terreurs, a voulu sans doute les purifier de certains restes de péchés avant de les admettre dans l'éternité bienheureuse ; mais qu'à parler en général, tous les saints sont morts dans une grande

[1] Nullus speravit in Domino, et confusus est. (*Eccli.*, II, 2.)

[2] Numquid voluntatis meæ est mors impii, dicit Dominus Deus, et non ut convertatur a viis suis et vivat? (*Ezech.*, XVIII, 23.)

[3] (*Ibid.*, XXXIII, 2.) — [4] (*Ibid.*, XVIII, 3.)

[5] (*Ibid.*, 22.) — [6] (*Ps.* CXVIII, 163.)

paix et ravis de sortir de de monde pour aller jouir de la vue de Dieu. D'ailleurs, quant à cette crainte que peut faire naître l'incertitude du salut, elle est loin d'être la même entre les pécheurs et les saints qui l'éprouvent au moment de la mort ; car, tandis que les pécheurs passent de la crainte au désespoir, les saints, au contraire, passent de la crainte à la confiance, et finissent par mourir en paix.

Quiconque a pu reconnaître à quelqu'un de ces signes qu'il est dans la grâce de Dieu, doit donc désirer la mort, en répétant cette prière que Jésus-Christ nous a enseignée : *Adveniat regnum tuum* ; et l'accepter avec une vive joie quand elle vient le prendre, puisque, en même temps qu'elle va l'affranchir de tous péchés en lui faisant quitter la terre où l'on ne peut vivre exempt de fautes, elle va le mettre à même de voir Dieu face à face et de l'aimer de toutes ses forces dans le royaume de l'amour.

Mon bien-aimé Jésus, mon Sauveur et mon Juge, quand viendra l'heure de me juger, ah ! de grâce ! ne m'envoyez pas en enfer. Dans l'enfer je ne pourrais pas vous aimer ; je serais contraint de vous haïr pour toujours ; et comment pourrais-je vous haïr, vous qui êtes si aimable et qui m'avez tant aimé ? Si vous voulez m'envoyer en enfer, accordez-moi du moins la grâce de pouvoir vous y aimer de toutes les forces de mon âme. Cette grâce, je ne la mérite pas par mes péchés, mais vous me l'avez méritée par le sang que vous avez si douloureusement répandu pour moi sur la croix. En un mot, ô mon divin Juge, infligez-moi toutes sortes de peines, mais ne me privez pas de la faculté de vous aimer Ô mère de Dieu ! voyez le danger où je me trouve d'être condamné à ne pouvoir plus aimer votre divin Fils, lui qui mérite un amour infini : prêtez-moi votre secours, ayez pitié de moi !

§ X

Notre salut est dans la croix.

Ecce lignum crucis in quo salus mundi pependit; c'est ce que chante l'Eglise le vendredi-saint. Oui, c'est dans la croix qu'est notre salut, notre force contre les tentations, notre détachements des plaisirs de ce monde; c'est dans la croix que se prouve notre véritable amour pour Dieu. Il faut donc nous résoudre à porter avec patience cette croix que Jésus-Christ nous envoie; et à mourir sur cette même croix pour son amour, comme il est mort sur la sienne par amour pour nous. La seule voie pour entrer dans le ciel, c'est de nous résigner dans les tribulations et de les supporter jusqu'à la mort. C'est aussi le moyen de trouver le calme dans les souffrances. Je le demande: quand telle ou telle croix nous est envoyée, quel moyen y a-t-il pour nous de ne pas perdre la paix, sinon de nous conformer à la volonté divine? Si nous refusons de prendre ce moyen, que nous allions où nous voudrons, que nous fassions ce que nous pourrons, il nous sera impossible de nous soustraire au fardeau de la croix. Par contre, si nous la portons de bon gré, elle nous portera au ciel et nous donnera la paix même sur la terre.

Celui qui refuse la croix, que fait-il? il la rend plus pesante. Mais celui qui l'embrasse et la porte avec patience, en allége le fardeau, et le poids même qu'il y trouve devient sa consolation: car Dieu prodigue sa grâce à tous ceux qui, pour lui plaire, portent de bon gré la croix qu'il leur impose. Naturellement toute souffrance répugne; mais lorsque l'amour divin règne dans un cœur, il la lui rend agréable.

Oh! si nous considérions le bonheur dont nous jouirons dans le Paradis, pourvu que nous soyons fidèles à Dieu en supportant nos peines sans murmure, nous ne nous plaindrions pas de Dieu, lorsqu'il nous envoie des souffrances; mais nous

dirions avec Job : *Que, dans ma douleur, ma consolation soit qu'il ne m'épargne pas, et que je ne me mette point en contradiction avec sa sainte volonté*[1]. Et si nous sommes pécheurs, si nous avons mérité l'enfer, nous devons nous réjouir, dans les tribulations qui nous arrivent, de nous voir châtiés par le Seigneur dans la vie présente, parce que c'est un signe certain qu'il veut nous préserver du supplice éternel. Malheur à ce pécheur qui a prospéré sur la terre ! Que celui qui éprouve de grandes afflictions jette seulement un regard sur l'enfer qu'il a mérité, à cette vue toutes ses peines, quelque cruelles qu'elles soient, lui sembleront légères. Ainsi donc, si nous avons commis des péchés, voici la prière que nous devons continuellement adresser à Dieu : Seigneur, ne m'épargnez pas ; accablez-moi de souffrances. *Affligens me dolore non parcas.* Mais je vous prie de m'accorder en même temps la force de souffrir avec résignation, afin que je ne m'oppose pas à votre sainte volonté : *Nec contradicam sermonibus Sancti,* et que je me conforme en tout à ce que vous voudrez faire de moi, sans jamais me lasser de dire avec Jésus-Christ : *Ita Pater, quoniam sic fuit placitum ante te*[2]. Seigneur, vous l'avez voulu ainsi, ainsi soit-il !

Une âme dominée par l'amour divin ne cherche que Dieu : *Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam*[3] Celui qui aime Dieu, méprise tout et renonce à tout ce qui ne lui sert pas à aimer Dieu ; et par toutes ses bonnes œuvres, par toutes ses pénitences, par tous les travaux auxquels il se soumet en vue de la gloire du Seigneur, ce ne sont pas des consolations ou des douceurs spirituelles qu'il cherche ; c'est assez pour lui de savoir qu'en cela il se rend agréable à Dieu. Enfin, pratiquant toujours et en tout une parfaite abnégation, il renonce à toute satisfaction personnelle ; après cela même il ne se vante ou ne s'enorgueillit de rien, mais il confesse qu'il n'est qu'un serviteur inutile, et,

[1] Hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore non parcat, nec contradicam sermonibus Sancti. (*Job.*, VI, 10.)
[4] (*Matth.*, XI, 26.) — [4] (*Cant.*, VIII, 7.)

se plaçant au dernier rang, il se met à la merci de la volonté et de la miséricorde de Dieu.

Si nous voulons être saints, il nous faut changer nos goûts. Il faut que le doux nous semble amer et que l'amer nous paraisse doux, sans quoi nous ne parviendrons jamais à nous unir parfaitement à Dieu. Toute notre sûreté, toute notre perfection consistent à souffrir avec résignation toutes les contrariétés, petites ou grandes, qui nous surviennent d'un jour à l'autre ; et il faut les souffrir précisément pour les fins pour lesquelles Dieu veut que nous les souffrions, savoir 1° pour expier les fautes que nous avons commises ; 2° pour mériter la vie éternelle ; 3° pour être agréables à Dieu, ce qui est la fin principale et la plus noble que nous puissions nous proposer dans toutes nos actions.

Offrons-nous donc toujours à Dieu, comme disposés à porter toutes les croix qu'il nous envoie, à souffrir toutes sortes de maux pour lui plaire, afin que, lorsqu'il nous en enverra, nous les recevions sans murmure, en disant comme Jésus-Christ dit à saint Pierre, lorsqu'il fut pris dans le jardin par les Juifs pour être conduit à la mort: *Calicem quem dedit mihi pater, non bibam illum*[1]? Dieu m'envoie cette croix pour mon bien, et je la refuserais?

Si le poids de cette croix nous paraît accablant, ayons recours à la prière, afin que Dieu nous donne la force de la porter d'une manière méritoire. Souvenons-nous alors de ce que dit Saint Paul, que toutes les tribulations de ce monde, quelque dures qu'elles soient, n'ont pas de proportion avec la gloire que Dieu nous prépare dans la vie à venir ; *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis*[2]. Ranimons donc notre foi, lorsque nous sommes dans l'affliction. Jetons un premier coup d'œil sur Jésus-Christ mourant pour nous sur la croix, puis un second sur le paradis et sur les biens que Dieu prépare à ceux qui souffrent pour son amour. Alors nous ne nous plaindrons pas des maux qu'il

[1] *(Joan.*, XVIII, 2.) — [2] (*Rom.* VIII, 18.)

nous donne lieu d'endurer; nous l'en remercierons au contraire, et le prierons de nous en envoyer davantage. Oh! que les saints s'estiment heureux dans le ciel, non d'avoir été comblés de plaisirs et d'honneurs sur la terre, mais d'avoir souffert pour Jésus-Christ! Tout ce qui passe est peu de chose; il n'y a de grand que ce qui est éternel et qui ne passe jamais.

Que je suis consolé, Seigneur, par ces mots: *Convertimini ad me et convertar ad vos*[1]! Je vous ai laissé pour m'attacher aux créatures et suivre mes misérables penchants; je quitte tout, et je me convertis à vous; et je suis certain que vous ne me repousserez pas, si je veux vous aimer, puisque vous m'avez fait entendre que vous êtes tout prêt à m'embrasser: *Et convertar ad vos*, Recevez-moi donc dans votre grâce, faites-moi sentir combien vous êtes aimable, et combien vous m'avez aimé, afin que je ne vous abandonne plus. Mon Jésus, pardonnez-moi! mon bien-aimé Sauveur, pardonnez-moi! mon amour, pardonnez-moi! Donnez-moi votre amour, et puis disposez de moi comme il vous plaira. Châtiez-moi tant que vous voudrez, privez-moi de tout, mais ne me privez pas de vous-même. Que le monde étale devant moi tous ses biens, je les refuse et je proteste que je veux vous seul, et rien de plus. O Marie, recommandez-moi à votre fils. Il vous accorde tout ce que vous lui demandez; je mets en vous toute ma confiance.

§ XI

Combien Jésus-Christ aime qu'on souffre pour l'amour de lui.

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive[2]. » Il est bon de

[1] (*Zach.*, I, 3.)

[2] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. (*Luc.*, IX, 23.)

faire plusieurs réflexions sur ces paroles de Jésus-Christ. Il dit: *Si quis vult post me venire;* il ne dit pas *ad me* « vers moi, » mais *post me venire*, « à ma suite. » Le Seigneur veut que nous suivions ses traces ; il veut que nous parcourions le chemin de ronces et d'épines par où il a passé le premier. Il marche devant nous, il ne s'arrête que lorsqu'il est arrivé au Calvaire où la mort l'attend ; nous devons donc le suivre jusqu'à la mort. Et pour cela il faut que chacun de nous renonce à soi-même *(abneget semetipsum)*, c'est-à-dire qu'on se refuse à soi-même toutes les satisfactions de l'amour-propre, dès-lors qu'elles déplaisent à Jésus-Christ.

Il ajoute : *Tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.* Examinons ces mots un à un. *Tollat :* il ne suffit pas de porter la croix par force ; tous les pécheurs la portent, mais sans mérite ; pour la porter d'une manière méritoire, il faut l'embrasser avec amour. *Crucem :* la croix est ici l'emblème de toutes les tribulations. Jésus-Christ les appelle des *croix*, afin qu'elles nous paraissent douces, à la pensée que c'est sur une croix qu'il est mort pour notre amour

Il dit : *suam*. Quelques-uns, lorsqu'ils reçoivent des consolations spirituelles, s'offrent à souffrir tout ce qu'ont souffert les martyrs, les chevalets, les ongles de fer, les fers ardents ; et puis ils ne peuvent supporter un mal de tête, une froideur de la part d'un ami, la mauvaise humeur d'un parent. Mes frères et mes sœurs ! Dieu ne veut pas vous éprouver avec les chevalets, les ongles de fer, les fers ardents ; il veut seulement que vous souffriez avec patience cette douleur, cette froideur, cet ennui. Telle religieuse qui voudrait se retirer dans le désert, faire de grandes pénitences, ne peut souffrir ni sa supérieure ni sa compagne. Mais Dieu veut qu'elle porte la croix qu'il lui impose, et non celle qu'elle voudrait s'imposer elle-même.

Il dit : *quotidie*. Plusieurs reçoivent d'abord la croix avec joie ; mais quand elle dure un certain temps, ils disent bientôt : *Seigneur, je n'en puis plus*. Mais Dieu veut qu'ils continuent à la porter avec patience, dussent-ils la porter jusqu'à

la mort. Notre salut et notre perfection consistent donc dans l'observation de ces trois préceptes: *abneget*, refuser à l'amour-propre ce qui n'est pas dans l'ordre ; *tollat*, embrasser la croix que Dieu nous envoie ; *sequatur*, suivre les pas de Jésus-Christ jusqu'à la mort.

Nous devons bien nous persuader que si Dieu nous retient en ce monde, c'est afin que nous supportions les croix qu'il nous envoie ; là est le mérite de notre vie. C'est par ce motif que notre Sauveur, qui nous aime, est venu en ce monde non pour mener une vie joyeuse, mais pour souffrir, afin que nous marchions sur ses traces: *In hoc enim vocati estis, quia et Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus* [1]. Regardons-le marcher en avant courbé sous le fardeau de sa croix, pour nous tracer la route par où nous devons le suivre, si nous voulons nous sauver. O l'excellent remède pour nous dans tous nos maux, que de pouvoir dire à Jésus-Christ : Seigneur, vous voulez que je porte cette croix, eh bien, je l'accepte, et je veux la porter aussi longtemps qu'il vous plaira !

Bien des chrétiens aiment à entendre parler d'oraisons, de paix intérieure, d'amour de Jésus-Christ, mais aiment peu qu'on leur parle de croix et de souffrances. Ils aiment Jésus-Christ, tant que souffle le vent des douceurs spirituelles ; mais dès qu'il tombe, et que le Seigneur leur envoie quelque adversité pour les éprouver en les privant des consolations accoutumées, ils cessent de prier, de communier, de se mortifier, et s'abandonnent à la tristesse et à la tiédeur, en cherchant désormais les plaisirs de la terre. Mais de telles âmes s'aiment plutôt elles-mêmes, qu'elles n'aiment Jésus-Christ. Au contraire celles qui ne l'aiment pas d'un amour intéressé, ou pour les consolations qu'elles goûtent à son service, mais d'un amour pur et parce qu'il mérite d'être aimé, celles-là n'abandonnent jamais leurs pratiques ordinaires de dévotion, quelques aridités ou ennuis qu'elles y éprouvent. Plaire à Dieu, est le seul

[1] (I *Petr.*, II, 21.)

but de toutes leurs actions ; elles se mettent à sa disposition pour souffrir cet état de désolation jusqu'à la mort, et même pendant toute l'éternité, si telle pouvait être sa volonté. « C'est toujours, dit Saint François de Sales, le même Dieu, aussi digne d'être aimé quand vous êtes en sécheresse, que quand vous êtes en consolation. Les âmes embrasées de l'amour divin trouvent leur consolation et leur plaisir à souffrir, en pensant qu'elles souffrent pour l'amour de Jésus-Christ, et elles aiment à lui dire :

O mon Jésus ! O Sauveur de mon âme !
Pour ton amour, qu'il est doux de souffrir !
Ta mort pour moi me confond et m'enflamme :
Pour ton amour, que ne puis-je mourir [1] !

Jésus-Christ mérite bien que nous lui fassions ce sacrifice, et plus encore, lui qui a choisi une vie si pénible et une mort si douloureuse pour l'amour de nous, pour nous faire comprendre que, si nous voulons l'aimer, nous n'ayons qu'à l'aimer comme il nous a aimés. O don ineffable ! ô don qui surpasse tous les dons, de l'aimer en souffrant et de souffrir en aimant !

Mon Jésus, vous seul avez pu nous enseigner ces maximes salutaires, si contraires aux maximes du monde. Vous seul pouvez nous donner la force de porter les croix avec patience. Je ne vous demande pas de m'exempter de souffrir ; je vous demande seulement de me donner la force de souffrir avec patience et résignation. Père éternel, votre fils nous a promis que tout ce que nous vous demanderions en son nom, vous nous l'accorderiez. *Amen, amen, dico vobis, si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis* [2] Voici ce que nous vous demandons : Accordez-nous la grâce de supporter avec patience les peines de cette vie ; exaucez nos prières pour l'amour de Jésus-Christ. Et vous, ô mon Jésus ! pardonnez-moi toutes les

[1] Nous empruntons ces quatre vers à la traduction belge.
(*Note de l'éditeur.*)

[2] *(Joan.*, XVI, 13.*)*

offenses que je vous ai faites, en refusant de souffrir avec patience les tribulations que vous m'avez envoyées. Donnez-moi votre amour, qui me donnera la force de tout souffrir pour l'amour de vous ; privez-moi de tout, ôtez-moi tout ce que je possède, mes parents, mes amis, ma santé corporelle, privez-moi même de la vie, mais ne me privez pas de votre amour. Donnez vous à moi, et je ne demande rien de plus. Sainte Vierge, obtenez-moi d'être constant jusqu'à la mort dans mon amour pour Jésus-Christ.

§ XII

L'amour divin triomphe de tout.

Fortis est ut mors dilectio[1] : « L'amour est fort comme la mort. » De même que la mort nous détache de tous les biens de la terre, des richesses, des dignités, des parents, des amis et de tous les plaisirs terrestres ; ainsi l'amour de Dieu, quand il règne dans un cœur, lui ôte tout attachement pour ces biens périssables. C'est pour cela qu'on a vu des saints renoncer à tout ce que leur offrait le monde, se dépouiller de tout ce qu'ils possédaient, refuser les plus hautes charges, et se retirer dans des déserts ou dans des cloîtres, pour ne s'occuper que d'aimer Dieu.

L'âme ne saurait être sans aimer, ou le Créateur, ou les créatures. Donnez-moi une âme détachée de tout amour terrestre ; vous la trouverez toute remplie de l'amour divin. Voulons-nous savoir si nous sommes entièrement à Dieu ? Examinons bien si nous sommes détachés de toutes les choses de la terre.

Plusieurs se plaignent de ce que, dans tous leurs exercices de piété, leurs prières, leurs communions, leurs visites au Saint-Sacrement, ils ne trouvent pas Dieu. C'est à ceux-là que

[1] (*Cant.*, VIII, 6.)

sainte Thérèse s'adresse en ces termes: *Détache ton cœur des créatures, puis cherche Dieu et tu le trouveras.* Vous n'obtiendrez pas toujours ces grâces spirituelles que Dieu n'accorde à ceux qui l'aiment que très-rarement en cette vie, afin de la remplir d'un plus ardent désir d'obtenir les immenses douceurs qu'il leur prépare dans le Paradis. Mais il leur fait éprouver cette paix intérieure, cette paix de l'amour plus douce cent fois que tous les plaisirs sensuels. *Pax Dei quœ exsuperat omnem sensum*[1]

Peut-il y avoir, pour une âme vraiment amoureuse de Dieu, de plus grandes délices que de pouvoir dire avec affection : « Mon Dieu et mon tout, » *Deus meus et omnia ?* Saint François d'Assise passa une année entière dans une extase céleste, pendant laquelle il répétait continuellement : *Deus meus, et omnia.*

Fortis est ut mors dilectio. Si l'on voyait un mourant emporter quelque chose de ce monde, ce serait un signe qu'il ne serait pas mort: car la mort nous dépouille de tout. Qui veut être entièrement à Dieu, doit donc tout laisser ; s'il garde quelque chose, c'est que son amour pour le Seigneur n'est pas parfait, mais faible.

L'amour divin nous dépouille de tout. *L'amour de Dieu est un aimable voleur qui nous dépouille de tout ce qui est terrestre*, disait le père Segneri le Jeune, ce grand serviteur de Dieu, dont Muratori a écrit la vie. Un autre serviteur de Dieu ayant donné aux pauvres tout ce qu'il possédait, on lui demanda ce qui l'avait réduit à la misère; il tira de sa poche l'Evangile, et dit: *Voici celui qui m'a dépouillé de tout.*

En un mot, Jésus-Christ veut posséder tout notre cœur, et il ne veut pas y avoir de rival. Saint Augustin rapporte[2] que le sénat romain refusa d'attribuer à Jésus-Christ les honneurs divins, sous prétexte que c'était un Dieu orgueilleux qui voulait être honoré seul. Et en effet, comme il est notre unique

[1] *(Philip.,* IV, 7.)
[2] (*De cons. Evang.* lib. I, XVIII, 26.)

maître, c'est en toute justice qu'il veut être seul adoré et aimé d'un parfait amour.

Saint François de Sales dit que le pur amour de Dieu consume tout ce qui n'èst pas Dieu. C'est pourquoi, quand il entre dans nos cœurs quelque sentiment d'amour pour toute autre chose que Dieu ou ce qui se rapporte à lui, il faut tout aussitôt le congédier en disant: *Partez, il n'y a pas de place ici pour vous.* En cela consiste ce renoncement total qui nous est tant recommandé par le Sauveur, si nous voulons être entièrement à lui; *total,* parce qu'il faut renoncer à tout et spécialement à nos parents et à nos amis. Combien d'entre nous qui, pour plaire aux hommes, négligent de se sanctifier! David dit de ceux qui cherchent à plaire aux hommes, qu'ils sont méprisés de Dieu: *Qui hominibus placent, confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos* [1]

Mais il faut surtout renoncer à nous-mêmes, en domptant notre amour-propre, cet amour-propre maudit, qui se mêle à tout ce que nous faisons, même à nos œuvres les plus saintes, et qui nous met sans cesse devant les yeux notre propre gloire ou notre propre satisfaction. Que de prédicateurs, que d'écrivains perdent par cela seul tout le fruit de leurs travaux! Souvent même dans l'acte de faire oraison, notre lecture spirituelle, ou la sainte communion, il se glisse quelque motif qui n'est pas pur, comme d'attirer sur nous les regards, ou de goûter quelques douceurs spirituelles.

Il faut donc mettre tous nos soins à dompter cet amour-propre qui nous rend inutiles nos œuvres les plus belles. Il faut nous priver autant qu'il est possible de tout ce qui nous plaît le plus; nous priver des divertissements, précisément parce qu'ils nous plaisent; servir un ingrat, précisément parce qu'il nous paie d'ingratitude; avaler cette médecine amère, précisément parce qu'elle est amère.

L'amour-propre nous représente qu'une chose n'est bonne qu'autant qu'il y trouve son contentement; tandis qu'au con-

[1] (*Ps.* LII.)

traire, pour être entièrement à Dieu, il faut, lorsqu'il s'agit d'une chose qui nous plaît, nous faire violence et dire : *Perdons tout, plutôt que de déplaire à Dieu.*

Du reste, personne au monde n'est plus content que celui qui méprise tous les biens de ce monde. Plus on se dépouille de ces sortes de biens, plus on se trouve enrichi des biens de la grâce. C'est ainsi que le Seigneur sait récompenser ses fidèles amis. Mais, ô mon Jésus ! vous connaissez ma faiblesse. Vous avez promis de venir au secours de ceux qui mettent en vous leur confiance. Seigneur, je vous aime, je mets ma confiance en vous ; prêtez-moi votre force et rendez-moi tout vôtre. J'espère en vous aussi, ô Marie, ma douce protectrice !

§ XIII

De la nécessité de l'oraison mentale.

L'oraison mentale, premièrement, est nécessaire pour nous éclairer dans le voyage que nous faisons vers l'éternité. Les vérités éternelles sont des choses spirituelles qu'on ne voit point des yeux du corps, mais seulement à l'aide de l'application de l'esprit. Qui ne fait pas oraison ne saurait les voir, et par conséquent ne peut marcher qu'à tâtons dans la voie du salut. De plus, quand on ne fait pas oraison, on ne prend point connaissance de ses défauts, et de là vient, comme le dit saint Bernard, qu'on n'en a point d'horreur On ne voit pas non plus les dangers que l'on court pour son salut, et par là même on ne pense pas à les éviter. Mais celui qui fait oraison ne tarde pas à apercevoir ses défauts et les dangers où il est de se perdre, et il se met en devoir d'y porter remède. Saint Bernard dit aussi que la méditation règle nos affections, dirige nos actions et corrige nos défauts. *Consideratio regit affectus, dirigit actus, corrigit excessus*[1]

[1] (*De consid.* lib. II, c. VI.)

En second lieu, sans oraison, on est sans force pour résister aux tentations, et pour pratiquer la vertu. Sainte Thérèse disait que qui néglige l'oraison n'a pas besoin de démons pour le porter en enfer; il s'y porte de lui-même. La raison en est, que, sans l'oraison mentale, on ne peut s'appliquer à la prière. Dieu ne demande pas mieux que de nous dispenser ses grâces; mais, dit saint Grégoire, il faut que nous le priions, pour qu'il nous les accorde, et nos prières l'y forcent en quelque sorte : *Vult Deus rogari, vult cogi, vult quadam importunitate vinci*[1] Mais sans la prière nous n'aurons pas la force de résister à nos ennemis, et nous ne pourrons obtenir la grâce de persévérer dans le bien. Monseigneur Palafox a dit dans une note sur la lettre X de sainte Thérèse : *Comment le Seigneur nous accordera-t-il la persévérance, si nous ne la lui demandons pas? Et comment la lui demanderons-nous sans l'oraison?* Ceux au contraire qui pratiquent l'oraison, sont comme un arbrisseau planté sur le courant d'un fleuve : *Erit tanquam lignum secus decursus aquarum*[2]; il croîtra et verdira toujours.

L'oraison est de plus cette heureuse fournaise où les âmes s'embrasent de l'amour divin : *In meditatione mea exardescet ignis*[3]. Sainte Catherine de Bologne disait : *L'oraison est ce lien qui unit notre âme avec Dieu.* Nous lisons au livre des Cantiques : *Introduxit me Rex in cellam vinariam, ordinavit in me caritatem*[4] Ce cellier où le Roi introduit sa bien-aimée est l'oraison, dans laquelle l'âme s'enivre tellement de l'amour de son Dieu, qu'elle en perd presque le sentiment des choses de ce monde. Elle ne voit plus que ce qui plaît à celui qu'elle aime, elle ne parle que de lui. Tout autre discours l'ennuie et la fatigue. Dans l'oraison, l'âme, se faisant une retraite pour traiter seule à seul avec Dieu, s'élève au-dessus d'elle-même. *Sedebit solitarius et tacebit, quia levavit se super se*[5] Le prophète dit : *Sedebit*, c'est-à-dire que l'âme s'assied : se mettant

[1] *In* (*Ps. pœnit.*, c. VI.) — [2] (*Ps.* I, 3.)
[3] (*Ps.* XXXVIII, 3.) — [4] (*Cant.*, II, 4.) — [5] (*Threm.*, III, 28.)

à considérer dans l'oraison combien Dieu est aimable, et combien est grand l'amour qu'il lui porte, elle s'enivre de l'idée de Dieu, se remplit de célestes pensées, se dépouille de tout amour terrestre, conçoit de violents désirs de devenir sainte, et se résoud définitivement à se donner tout à Dieu. Et où les saints ont-ils pris leurs résolutions les plus généreuses, et par lesquelles ils se sont élevés au plus haut degré de perfection, si ce n'est dans l'oraison ?

Ecoutons ce que dit saint Jean de la Croix au sujet de l'oraison mentale.

> C'est là que Dieu m'apprend la céleste sagesse,
> Eclaire mon esprit, et me donne son cœur ;
> Là mon âme ravie est toute à son Seigneur,
> Et d'être à son époux elle fait la promesse[a].

Saint Louis de Gonzague disait qu'on ne parviendra jamais à un haut degré de perfection, si de son côté l'on ne fait un grand usage de l'oraison. Affectons-nous donc à l'oraison et ne la quittons jamais, quelque ennui que nous y éprouvions. Cet ennui que nous supporterons pour Dieu, il saura bien nous en récompenser un jour.

Pardonnez-moi, ô mon Dieu ! ma paresse. Que de trésors de grâces j'ai perdus pour avoir négligé tant de fois l'oraison ! A l'avenir, donnez-moi la force de vous, être fidèle en continuant à m'entretenir ici-bas avec vous, jusqu'à ce que je puisse le faire éternellement dans le ciel. Je ne prétends pas que vous m'accordiez vos ineffables consolations, je n'en suis pas digne ; il me suffit que vous me permettiez de prier à vos pieds pour le salut de ma pauvre âme. Mon âme est pauvre jusqu'à ce point, et vide, parce qu'elle s'est éloignée de vous. O Jésus crucifié ! le seul souvenir de votre passion me détachera de la terre, et m'unira à vous. Sainte Vierge Marie, secourez-moi dans l'oraison.

(a) Nous empruntons ces vers à la traduction belge. *(L'éditeur.)*

§ XIV

Ce qu'on doit se proposer dans l'oraison mentale.

Pour bien faire l'oraison mentale et la rendre profitable à notre âme, il faut fixer le but pour lequel nous la faisons. 1° Il faut faire l'oraison pour nous unir plus étroitement à Dieu ; et ce qui nous unit à Dieu, ce ne sont pas tant les bonnes pensées de notre esprit, que les bons mouvements de notre volonté, ou nos saintes affections. Or ces affections dont on s'occupe dans l'oraison, ce sont des actes d'humilité, de confiance, de dépouillement, de résignation, et surtout d'amour et de repentir de nos péchés. Les actes d'amour, disait sainte Thérèse, sont les plus puissants pour entretenir dans nos cœurs le feu de l'amour divin.

2° Il faut faire l'oraison en vue d'obtenir de Dieu les grâces nécessaires pour avancer dans la voie du salut, et spécialement éviter le danger de péché ; et les lumières de l'Esprit-Saint, qui nous feront prendre les moyens d'arriver à la perfection. Après cela, le principal avantage de l'oraison, c'est de nous faciliter l'exercice de la prière. Ordinairement parlant, Dieu n'accorde ses grâces qu'à ceux qui prient. Saint Grégoire a dit: *Vult Deus rogari, vult cogi, vult quadam importunitate vinci*[1]. Notons ces mots, *importunitate vinci* ; quelquefois, pour obtenir des grâces de grande valeur, la simple prière ne suffira pas ; il faudra insister, et forcer Dieu pour ainsi dire à les accorder à nos instances. Il est vrai qu'en tout temps le Seigneur est prêt à nous exaucer ; mais pendant l'oraison, lorsque notre âme est plus recueillie en sa présence, il nous est plus facile de les obtenir de sa miséricorde.

Il faut surtout avoir soin de demander à Dieu dans l'oraison,

[1] (*In Psalm. pœnit.* VI, n. 2.)

la persévérance et son saint amour. La persévérance finale r consiste pas dans une seule grâce ; c'est une chaîne de grâc à laquelle doit correspondre la chaîne de nos prières. Si noı cessons de prier, Dieu cessera de nous prêter son secours, nous serons perdus. Ceux qui ne font pas l'oraison menta persévèreront difficilement dans la grâce de Dieu jusqu'à mort. Monseigneur Palafox, dans ses notes sur les lettres c sainte Thérèse s'exprime ainsi : *Comment le Seigneur noı accordera-t-il la persévérance, si nous ne la lui demandons pas Et comment la lui demanderons-nous sans l'oraison? Sa l'oraison*, dit-il, *il n'y a pas de communication avec Dieu*[1]

Il faut insister par nos prières pour obtenir de Dieu so saint amour. Saint François de Sales disait que toutes les ve tus sont les compagnes de l'amour de Dieu. *Venerunt aute mihi omnia bona pariter cum illa*[2]. Tous les biens vienne dans une âme avec la charité. Ainsi donc demandons cont nuellement la persévérance et l'amour divin ; et, pour le fai avec plus de confiance, ayons toujours présente à la mémoi cette promesse de Jésus-Christ, que Dieu nous accordera toute les grâces que nous lui demanderons au nom de son fils *Amen, amen dico vobis, si quid petieritis patrem in nomine me dabit vobis*[3] Prions donc, et prions toujours, si nous voulor que Dieu nous comble de ses dons. Prions pour nous ; et, nous sommes jaloux de la gloire du Seigneur, prions aus pour les autres. Dieu aime à être prié pour les infidèles, pou les hérétiques et pour tous les pécheurs : *Confiteantur tibi po puli, Deus, confiteantur tibi populi omnes.* Disons : Seigneu faites-vous connaître, et faites-vous aimer. Qu'on lise, dans l vie de sainte Thérèse et dans celle de sainte Marie-Madelein de Pazzi, combien Dieu recommandait à ces deux saintes d prier pour les pécheurs. Outre les prières pour les pécheurs n'oublions pas d'en faire pour les saintes âmes du Purga toire.

[1] *Notes sur la lettre* X *de Sainte-Thérèse*, n° 10.
[2] (*Sap.*, VII, 2.) — [3] (*Joan.*, XVI, 23.)

3° Il faut aller à l'oraison non pour y goûter des consolations spirituelles, mais principalement pour apprendre de Dieu ce qu'il demande de nous. *Loquere, Domine,* devons-nous dire à Dieu avec Samuel, *quia audit servus tuus*: Seigneur, faites-moi connaître ce que vous voulez de moi, je le ferai sans hésiter. Quelques personnes pratiquent l'oraison tant que durent les consolations ; mais que viennent ensuite à cesser pour elles les consolations, dès lors elles abandonnent cet exercice. Il est vrai que Dieu a coutume de consoler dans l'oraison les âmes qu'il affectionne, et de leur donner par là un avant-goût des délices qu'il prépare dans le ciel à ceux qui l'aiment. C'est ce que ne comprennent pas les amateurs du monde ; habitués aux plaisirs terrestres, ils méprisent ceux du ciel. Oh ! s'ils faisaient l'essai de ces derniers, ils laisseraient certainement tout ce qui les séduit pour aller se renfermer dans une cellule où ils pourraient s'entretenir seuls à seul avec Dieu. L'oraison n'est autre chose qu'un entretien entre Dieu et l'âme ; l'âme lui expose ses affections, ses craintes, ses désirs, ses demandes, et Dieu parle à son cœur en lui faisant connaître l'amour qu'il lui porte, et ce qu'elle doit faire pour lui être agréable. *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus*[1].

Mais ces délices, on ne les éprouve pas toujours dans l'oraison ; le plus souvent, les âmes saintes y sont exposées à des sécheresses. *C'est par l'aridité et par la tentation*, dit sainte Thérèse, *que Dieu éprouve ses serviteurs.* Elle ajoute un peu plus loin : *L'aridité de notre âme fût-elle continuelle, il ne faudrait pas pour cela cesser de prier. Il viendra un temps où nous serons amplement récompensés.* Les temps d'aridité sont des temps de faire de grands profits.

Quand nous nous trouvons sans ferveur et sans désir, et presque dans l'impuissance de produire rien qui vaille, humilions-nous, résignons-nous, dis-je, parce que cette oraison nous profitera plus que les autres. Il suffit de dire alors, si nous ne pouvons dire autre chose : Seigneur, venez à mon

[1] Ose., II, 14.)

aide, ayez pitié de moi, ne m'abandonnez pas. Ayons aussi recours à Marie, consolatrice des affligés. Heureux celui qui dans ces états de désolation n'abandonne pas l'oraison ! Dieu le comblera de grâces. Qu'il dise alors : O mon Dieu ! comment puis-je prétendre à vos consolations, moi qui mériterais d'être dans l'enfer à jamais séparé de vous, et privé de tout espoir de pouvoir vous y aimer ? Je ne me plains donc pas, aussi n'osé-je y prétendre. Il me suffit de savoir que vous ne sauriez repousser les âmes qui vous aiment. Ne me privez pas de l'avantage de pouvoir vous aimer, et puis traitez-moi comme il vous plaira. Si c'est votre volonté de me laisser dans cet état d'affliction et de désolation jusqu'à la mort et pour toute l'éternité, j'y consens, pourvu que je puisse vous dire avec vérité : Mon Dieu, je vous aime, je vous aime ! Marie, mère de Dieu, ayez pitié de moi.

§ XV

De la miséricorde de Dieu.

Dieu aime tant à nous dispenser ses grâces, comme le di saint Augustin, qu'il désire plus nous les donner que nous ne dé sirons les recevoir : *Plus vult ille tibi largiri bona, quam t accipere concupiscas*. En voici la raison : la bonté divine comme disent les philosophes, *est sui diffusiva*, elle est pous sée par sa nature même à faire le bien. Dieu étant donc un bonté infinie, il a un désir infini de se communiquer à nous qui sommes ses créatures, et à nous faire entrer en partag de ses biens.

De là cette excessive miséricorde avec laquelle Dieu not traite dans nos misères. David dit que la terre est pleine de l miséricorde de Dieu ; il ne dit pas, de sa justice, parce qu'e effet Dieu n'exerce sa justice contre ceux qui font le mal qu quand il le faut et qu'il y est forcé, pour ainsi dire. Mais il e toujours prêt à répandre les richesses de sa miséricorde su

tous et en tout temps. C'est ce qui a fait dire à saint Jacques que la miséricorde triomphe de la justice : *Superexaltat autem misericordia judicium*[1]. Souvent la miséricorde arrache des mains de la justice le glaive prêt à frapper les pécheurs, et obtient leur pardon. C'est pourquoi le Prophète donnait à Dieu le nom de *Miséricorde*. *Deus meus, misericordia mea*[2] Et de là vient qu'il disait aussi : *Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo*[3] « Seigneur, pardonnez-moi à cause de votre nom, » puisque vous êtes la miséricorde même.

Isaïe disait de son côté que le châtiment n'est point une œuvre selon le cœur de Dieu, mais une œuvre étrangère à sa nature, ou contraire à son inclination. *Dominus irascetur ut faciat opus suum, alienum opus ejus... peregrinum est opus ejus ab eo*[4]. Son extrême miséricorde le décida à envoyer sur la terre son fils se faire homme, et mourir sur une croix pour nous délivrer de la mort éternelle. De là ces paroles inspirées à saint Zacharie dans son cantique : *Per viscera misericordiæ Dei nostri in quibus visitavit nos oriens ex alto*[5]. Ce qui indique une miséricorde qui procède du fond même du cœur de Dieu, puisqu'il aima mieux voir mourir son fils fait homme, que de voir les hommes perdus à jamais.

Pour comprendre jusqu'où va la bonté de Dieu pour nous et comme il a le désir de nous faire du bien, il suffit de lire ces simples mots qu'il nous adresse dans l'Evangile : *Petite, et dabitur vobis*[6]. Que pourrait-on dire de plus à un ami pour le convaincre de son affection, que ces mots : *Demande-moi ce que tu veux, et je te l'accorderai*? C'est là ce que Dieu dit à chacun de nous.

Il nous invite à recourir à lui dans nos chagrins, et il promet de les alléger : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*[7]. Un jour les Hébreux se plaignaient de Dieu, et disaient qu'ils n'iraient plus lui demander de grâces. Alors Dieu dit à Jérémie : Pourquoi mon peuple ne veut-il

[1] (*Jac.*, II, 13.) — [2] (*Ps.* LVIII, 18.) — [3] (*Ps.* XXIV. 2.)
[4] (*Isa.* XXVIIII, 21.) — [5] (*Luc.* I, 78.) [6] (*Matth.* VII, 7.) — [7] (*Matth.*, XI, 28.)

plus venir à moi? Suis-je donc une terre ingrate et paresseuse qui ne porte pas de fruits, on n'en porte que de tardifs? *Numquid solitudo factus sum, Israël, aut terra serotina? Quare ergo dixit populus meus: Recessimus, non veniemus ultra ad te*[1] Par ces mots, le Seigneur faisait entendre le grand tort des Hébreux à son égard, puisqu'il est toujours prêt à secourir et à consoler ceux qui recourent à lui, comme il l'a dit encore par la bouche d'Isaïe: *Statim ut audierit, respondebit tibi*[2]

Vous avez péché; vous voulez votre pardon? N'en doutez point, dit saint Jean Chrysostôme, car Dieu est plus désireux de vous l'accorder, que vous ne l'êtes de l'obtenir: *Non a deo cupis dimitti peccata tua, sicut ille dimittere*[3]. Si Dieu nous voit obstinés dans nos péchés, il nous attend pour pouvoir nous faire grâce: *Expectat Deus ut misereatur vestri*[4] En attendant, pour nous exciter au repentir, il nous montre les châtiments qui nous menacent: *Dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant a facie arcus, ut liberentur dilecti tui*[5] Tantôt il se met à frapper à la porte de nos cœurs pour que nous lui ouvrions: *Ecce sto ad ostium et pulso*[6], tantôt il nous poursuit de ses reproches paternels: *Et quare moriemini, domus Israël*[7]? Comme s'il nous disait: Mon fils, pourquoi veux-tu te perdre? Saint Denis l'aréopagite dit que Dieu va jusqu'à nous prier de ne pas nous perdre: *Deus etiam a se aversos amatorie sequitur, et deprecatur ne pereant*[8]. Et c'est aussi ce qu'écrivait l'Apôtre, quand il suppliait les pécheurs au nom de Jésus-Christ, de se réconcilier avec Dieu: *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo*[9]. Saint Chrysostôme commente ce passage de cette manière: Jésus-Christ lui-même vous supplie; et de quoi? il vous supplie de vous réconcilier avec Dieu. Si, après tout cela les pécheurs persistent à s'obstiner, que peut faire Dieu de plus? Néanmoins il promet encore de ne pas re-

[1] *(Jerem.*, II. 31.*)* — [2] *(Isa.*, XXX, 19.*)*
[3] *(Hom.* XXIII, *in Matth.)* — [4] *(Isa.*, XXX, 18.*)* — [5] *(Ps.* LVI, 6.)
[6] *(Apoc.* III, 20.*)* — [7] *(Ezech.*, XVIII, 31.) — [8] *(Epist. ad Dametr.)*
[9] (II, *Cor.*, V. 2.*)*

pousser ceux qu'il verra touchés de repentir: *Eum qui venit à me, non ejiciam foras*[1]. Il dit qu'il est prêt à embrasser tous ceux qui se jetteront dans ses bras : *Convertimini ad me... et convertar ad vos*[2] Il promet de pardonner à tout impie qui se repentira, et de ne plus se souvenir de ses fautes passées : *Si autem impius egerit pœnitentiam, vivet, omnium iniquitatum ejus quas operatus est non recordabor*[3] Il en vient jusqu'à dire : *Venite, et arguite me ; si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur*[4]. C'est comme s'il disait : Revenez à moi, touchés de repentir : quand même vos péchés seraient comme l'écarlate, si je ne les rends pas blancs comme la neige, vous pourrez m'accuser de vous manquer de parole.

Non, le Seigneur ne repousse pas un cœur repentant: *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies*[5]. Nous lisons dans Saint Luc quelle fut la joie de ce bon pasteur en retrouvant la brebis égarée[6], et avec combien d'amour ce bon père accueillit l'enfant prodigue tombé à ses pieds[7] Il y déclare lui-même qu'on se rejouit plus dans le ciel du repentir d'un pécheur que du salut de quatre vingt dix-neuf justes : *Dico vobis quod ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente quam super nonaginta novem justis*[8] Saint Grégoire nous en dit la raison : c'est parce que pour l'ordinaire les pécheurs contrits prient et aiment Dieu avec plus de ferveur, que les justes sont trop souvent tièdes dans le service du Seigneur: *Plerumque gratior est Deo fervens post culpam vita, quam securitate torpens innocentia*[9]

Mon bon Jésus, puisque vous avez été si patient à attendre mon repentir et si clément à me pardonner, je veux vous aimer avec ardeur; mais il faut que vous m'en donniez le pouvoir. Accordez-le-moi, Seigneur: il vous conviendrait peu d'être faiblement aimé d'un pécheur que vous avez tant favo-

1 (*Joan.* VI, 37.) — 2 (*Zach.*, I, 3.)
3 (*Ezech.* XVIII, 21,22.) — 4 (*Isa.*, I, 18.)
5 (*Ps.* L, 9.) — 6 (*Luc.*. XV, 5.) — 7 (*Ibid.*, 20.) — 8 (*Ibid.*, 7.)
9 Apud Corna Lap. in loc. cit.

risé. Seigneur, quand commencerai-je à être reconnaissant envers vous, comme vous avez été bon pour moi? Dans le passé de ma vie, au lieu de vous être reconnaissant, je vous ai offensé et méprisé. Devrai-je donc me conduire toujours ainsi envers vous, Seigneur, qui n'avez rien épargné pour gagner mon amour? Non, mon Sauveur, je veux vous aimer de tout mon cœur, et ne plus vous causer de déplaisirs. Vous m'ordonnez de vous aimer, et je ne souhaite pas autre chose que de vous aimer. Vous me cherchez, et moi, je ne cherche non plus que vous. Venez à mon aide; sans vous je ne puis rien. O Marie, mère de miséricorde, attirez-moi tout à Dieu!

§ XVI

De la confiance en Jésus-Christ.

Ainsi que nous l'avons dit dans le paragraphe précédent, la miséricorde de Jésus-Christ envers nous va jusqu'à l'excès; mais, pour notre plus grand bien, il demande de nous que nous en attendions les effets avec une vive confiance, en nous appuyant sur ses mérites et sur ses promesses. C'est pourquoi saint Paul nous recommande de conserver toujours cette confiance, à laquelle, comme il vous en assure, une grande récompense est attachée: *Nolite itaque amittere confidentiam vestram, quæ magnam habet remunerationem* [1]. Lors donc que la crainte des jugements de Dieu diminue en nous cette confiance, il faut la bannir de notre cœur, en nous disant à nous-mêmes, comme David dans le psaume 42, ainsi traduit par notre poète M. de Sapinaud [2], dans son excellente traduction des psaumes en vers!

[1] *(Hebr.* x, 35.)

[2] Il y a dans l'italien *De Saverio Mattei*, qui, comme notre poète français, a donné dans sa langue la traduction en vers des Psaumes de David.

O mon âme, pourquoi gémir dans les alarmes?
Et pourquoi me troubler? Au Dieu qui voit tes larmes,
Offre de ton amour le sincère tribut;
Je tournerai mes yeux vers son nom tutélaire,
Je louerai ses bienfaits; il est mon Dieu, mon père;
Il est l'espoir de mon salut [1].

Jésus-Christ révéla à sainte Gertrude que notre confiance lui fait une telle violence, qu'il ne peut rien nous refuser de tout ce que nous lui demandons. Saint Climaque dit la même chose: *Oratio pie Deo vim infert.* Toute prière faite avec confiance exerce sur le cœur de Dieu une sorte de violence, mais violence qui lui est douce et agréable. C'est ce qui a fait dire à Saint Bernard que la miséricorde divine est comme une fontaine immense, où ceux qui y portent une plus grande mesure de confiance, puisent à loisir une plus grande abondance de grâces. Ce qui s'accorde avec ce qu'a dit le Psalmiste: *Fiat misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speravimus in te* [2] Dieu nous a déclaré qu'il protége et sauve tous ceux qui se confient en lui: *Protector est omnium sperantium in se* [3], *Qui salvos facis sperantes in te* [4] Qu'ils se réjouissent donc, disait David, tous ceux qui ont confiance en vous, ô mon Dieu! car ils seront heureux éternellement, et vous habiterez toujours en eux [5] Le même prophète a dit: *Sperantem autem in Domino misericordia circumdabit* [6]. Celui qui se confie dans le Seigneur sera tellement environné et protégé par sa miséricorde qu'il se trouvera à l'abri de tout danger de se perdre.

Oh! qu'elles sont grandes les promesses faites dans les saintes Ecritures à ceux qui espèrent en Dieu! Nous voyons-nous perdus par nos péchés? Voici tout prêt le moyen de salut: courons avec confiance, dit l'Apôtre, nous jeter aux pieds de Jésus-Christ, et nous y trouverons notre pardon. *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam conse-*

[1] « Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me, etc. »
[2] (*Ps.* XXXII, 22.) — [3] (*Ps.* XVII, 31.) — [4] (*Ps.* XVI, 7.)
[5] (*Ps.* V, 12.) — [6] (*Ps.* XXXI, 10.)

quamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno[1] N'attendons pas, pour aller à Jésus-Christ, qu'il soit assis sur le trône de justice; allons-y à présent qu'il siége sur le trône de grace. Saint Jean Chrysostôme a dit que notre Sauveur est plus impatient de nous pardonner, que nous le sommes de recevoir notre pardon: *Non adeo cupis dimitti peccata tua, sicut ille cupit dimittere*[2].

Mais, dit le pécheur, si je demande mon pardon, je ne mérite pas d'être exaucé. Je lui réponds que s'il n'en a pas le mérite, sa confiance dans la divine miséricorde lui en obtiendra la grâce. Car ce pardon n'est pas appuyé sur le mérite du pécheur, mais sur la promesse que Dieu a faite de pardonner à ceux qui se repentent. C'est pourquoi Jésus-Christ a dit: *Omnis enim qui petit, accipit*[3]. L'auteur de l'ouvrage imparfait sur Saint Mathieu[4], commente ainsi ce mot *omnis: Sive justus, sive peccator;* pourvu qu'il prie avec confiance. Ecoutons de la bouche même de Jésus-Christ combien la confiance est efficace: *Quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis*[5] : « Quoi que ce soit que vous demandez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et tout vous sera accordé. » Ceux qui connaissant leur faiblesse, craignent de retomber dans leurs anciens péchés, n'ont qu'à avoir confiance en Dieu, et ils n'y retomberont pas. Le prophète l'affirme: *Non delinquent omnes qui sperant in eo*[6]. Isaïe dit que ceux qui se confient en Dieu, acquièrent une nouvelle force. *Qui autem sperant in Domino mutabunt fortitudinem*[7]. Soyons donc inébranlables dans notre confiance, comme dit Saint Paul, puisque Dieu a promis de protéger tous ceux qui espèrent en lui. C'est pourquoi, quand nous avons à surmonter des obstacles trop au-dessus de nos forces, disons: *Omnia possum in eo qui me confortat*[8]. Et qui jamais a espéré en Dieu, et a été frustré dans son espérance?

[1] (*Hebr.* IV. 16.) — [2] (*In Matth.* hom. XXVI.) — [3] (*Luc.*, XI, 10.)
[4] Hom. XVIII, (voix parmi les œuvres de S. Chrysost., tom. VI.)
[5] (*Marc.*, XI, 24.) — [6] (*Ps*, XXXIII, 23.) — [7] (*Isa.*, XL, 31.)
[8] (*Philip.* IV, 13.)

Nullus speravit in Domino et confusus est[1]. Mais ne prétendons pas avoir toujours cette confiance sensible que nous voudrions éprouver: c'est assez que nous ayons la volonté de nous confier en Dieu. La vraie confiance consiste en cette volonté même de se confier en Dieu, parce qu'il est bon et qu'il ne demande qu'à nous aider, qu'il est puissant et qu'il peut le faire, qu'il est fidèle et qu'il a promis de le faire; appuyons-nous surtout sur la promesse faite par Jésus-Christ: *Amen, amen, dico vobis, si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis*[2]: « Je vous le dis en vérité, tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom, il vous le donnera. » Demandons donc à Dieu les grâces par les mérites de Jésus-Christ, et nous obtiendrons tout ce que nous demanderons.

O Dieu éternel, je sais que je suis dénué de tout; tout ce que je puis, tout ce que possède, c'est que je le tiens de vos mains. Je ne puis donc que vous dire: Seigneur, ayez pitié de moi. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'à ma pauvreté j'ai ajouté le tort de répondre à vos grâces par des offenses. Malgré tout cela, j'ose encore espérer de votre bonté cette double miséricorde: l'une, que vous me pardonnerez mes péchés; l'autre que vous me donnerez la sainte persévérance, avec votre amour et la grâce d'invoquer toujours votre assistance, jusqu'au moment de ma mort. Ce que je demande et j'espère par les mérites de Jésus votre fils et de la bienheureuse Vierge Marie. O Marie, ma grande protectrice, secourez-moi par vos prières!

J'ai mentionné dans le précédent paragraphe la traduction des psaumes par *Saverio Mattei*. Cette traduction a reçu de justes éloges de tous les partis. Mais je le prie ici de me permettre une observation sur les éloges qu'il prodigue aux compositions poétiques de son intime ami l'abbé Pierre Métastase. Il aurait dû faire une distinction entre les œuvres sacrées et les pièces érotiques de ce poète, qui loin de mériter ses éloges, ne méritaient que son blâme. Car plus elles sont belles,

[1] (*Eccli.*, II, 2.) — [2] (*Joan.* XVI, 23.)

comme je l'ai dit dans le paragraphe 6, plus elles sont nuisibles à la jeunesse. Il aurait donc dû dire franchement que son ami aurait pu employer à un bien meilleur usage le grand talent dont Dieu l'avait doué, en écrits de piété, par exemple, et non en frivoles poésies qui obtiennent le suffrage des mondains, mais non des gens de bien et encore moins de Dieu.

Dans mes ouvrages, j'ai toujours évité de censurer qui que ce soit, même ceux qui m'ont chargé d'injures; mais je n'hésite pas, en ce petit écrit, à réprouver les compositions profanes de Métastase; je n'ai fait que me conformer à lui-même (comme on l'a pu voir dans le paragraphe cité tout à l'heure,) car en ce moment, dit-on, il abhorre et renie ces ouvrages que le monde approuve si fort. Je sais que cette censure sera blâmée par les admirateurs de Métastase; mais qu'ils sachent aussi, ces imprudents louangeurs, qu'en vantant ces ouvrages, qui sont vraiment nuisibles, ils déplaisent à leur auteur, qui se repent de les avoir faits, et à Dieu, qui veut que les livres qui peuvent nuire à l'âme ne soient pas loués, mais censurés, comme ils le méritent, pour l'instruction des jeunes imprudents qui les lisent. Il est vrai que les pièces de Métastase sont toutes décemment écrites et exemptes de ces obscénités dont sont infectées les œuvres impies de Marini et de ses pareils; mais néanmoins on ne peut nier que ses expressions ne soient trop passionnées et trop capables d'allumer les flammes d'un amour impur. Qui ne voit que tous ces amours vont aboutir à des actions infâmes? C'est ce qui paraît clairement dans la pestilentielle brochure du *Pastor Fido*, justement anathématisé par l'Eglise, comme on me l'a rapporté; et si elle n'est pas condamnée, je tiens qu'elle mérite de l'être mille fois. Les amours terrestres et charnels sont un feu qui aboutit tôt ou tard aux flammes de l'enfer. C'est ce que ne savait que trop tard de malheureux pécheurs, qui ne s'étant pas préservés de ces flammes impures, y ont puisé la perversion de l'esprit et la corruption des mœurs. En tout cas, M. Mattéi a bien sujet de remercier Dieu de lui avoir donné l'idée d'em-

ployer son grand génie à un ouvrage aussi docte et aussi utile; et qui n'a pour objet que les louanges de Dieu.

§ XVII

Le salut de notre âme est la seule chose nécessaire.

Porro unum est necessarium. Il n'est pas nécessaire que dans ce monde nous soyons pourvus de richesses, comblés d'honneurs, que nous jouissions de la santé et des plaisirs ; mais il est nécessaire que nous nous sauvions ; car il n'y a pas de milieu, si nous ne sommes pas sauvés, nous serons damnés. Après cette courte vie, nous serons ou toujours heureux dans le ciel, ou toujours malheureux dans l'enfer

O mon Dieu ! que deviendrai-je ? Me sauverai-je, ou me damnerai-je ? L'un ou l'autre de ces deux sorts sera nécessaiment le mien. J'espère me sauver ; mais en ai-je quelque garantie ? Je sais que tant de fois j'ai mérité l'enfer ! Mon Jésus, mon Sauveur, votre mort est mon espérance.

Que de mondains qui furent jadis comblés de richesses et d'honneurs, appelés à de grands emplois ou même placés sur le trône, sont maintenant dans l'enfer, où toutes les jouissances qu'ils ont eues en ce monde ne servent qu'à accroître leurs tourments, leur désespoir ! C'est l'avertissement que nous donne notre Seigneur, quand il nous recommande de ne point amasser de trésors pour la terre, mais seulement pour le ciel : *Nolite thesaurisare vobis thesauros in terra... Thesaurisate autem vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo neque tinea demolitur* [1] Tous les biens terrestres, la mort nous les enlève ; mais les biens spirituels sont des trésors mille fois plus précieux, et ils sont éternels.

Dieu nous déclare qu'il veut le salut de tous. *Vult omnes homines salvos fieri;* et il donne à tous les secours nécessaires

[1] *(Matth.*, VI, 19.

pour qu'ils se sauvent. Malheur à ceux qui se perdent! toute la faute en est à eux. *Perditio tua ex te, Israel, tantummodo in me auxilium tuum* [1]. La peine la plus cruelle des damnés sera de savoir qu'ils se seront perdus par leur propre faute.

Vindicta carnis impii, ignis et vermis [2]. Le feu et le ver rongeur, c'est-à-dire les remords de la conscience, seront les bourreaux des damnés. Mais le ver rongeur les tourmentera éternellement beaucoup plus que le feu. Quelle peine n'éprouve-t-on pas dans le monde, quand on a perdu par sa négligence quelqu'objet précieux, comme un diamant, une montre, une bourse d'argent! La pensée de cette perte qu'on a faite ôte l'appétit et le sommeil, et cependant on peut encore avoir l'espérance de la réparer par quelque moyen. Quelle sera donc le tourment d'un damné à la pensée que ce sera par sa faute qu'il aura perdu Dieu et le paradis, et cela sans espoir d'y trouver remède!

Ergo erravimus. Ce sera là le cri éternel des damnés. Nous nous sommes trompés, nous nous sommes volontairement perdus, et notre égarement est irrémédiable. Dans toutes les disgrâces qui sont d'ailleurs avec le temps si fréquentes dans ce monde, on peut y trouver remède, soit par un changement d'affaires, soit du moins par une entière résignation à la volonté divine; mais aucun de ces moyens ne pourra alléger nos peines, si nous tombons une fois dans l'éternité après avoir manqué le chemin du ciel.

C'est pourquoi l'apôtre Saint Paul nous exhorte à chercher notre salut éternel, avec une continuelle crainte de le perdre: *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* [3]. Cette crainte nous fera toujours marcher avec circonspection, fuir les occasions dangereuses, recourir à Dieu dans tous nos besoins, et c'est ainsi que nous nous sauverons. Prions le Seigneur de graver dans nos cœurs la pensée que de notre dernier soupir dépend notre bonheur éternel, ou notre éternel malheur sans espérance de remède.

[1] (*Ose.*, XIII, 9.) — [2] (*Eccli.*, VII, 19.) — [3] (*Philip.*, II, 12.)

O mon Dieu! j'ai souvent méprisé votre grâce! je ne mérite aucune pitié; mais le prophète me fait entendre que vous êtes compatissant envers tous ceux qui vous cherchent; *Bonus est Dominus animæ quærenti illum*[1]. Autrefois j'ai fui loin de vous; mais maintenant je ne cherche, je ne désire et je n'aime que vous. De grâce, ne me rejetez pas! souvenez-vous du sang que vous avez versé pour moi; ce sang et votre intercesssion, ô Marie, mère de Dieu, sont tout le sujet de mon espérance!

§ XVIII

De la parfaite résignation à la volonté de Dieu.

Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus[2]: « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » C'est ce que dit Jésus-Christ en parlant de lui-même. La nourriture dans cette vie mortelle est ce qui nous conserve la vie; et c'est pour cela que Jésus dit que sa nourriture était de faire la volonté de son père. Telle doit être aussi la nourriture de nos âmes! *Et vita in voluntate ejus*[3] Notre vie est dans l'accomplissement de la volonté divine; si nous ne l'accomplissons pas, nous sommes morts.

Le Sage a dit que ceux qui sont fidèles dans leur amour pour Dieu acquiescent à sa volonté: *Fideles in dilectione acquiescent illi*[4]. Ceux qui sont peu fidèles dans cet amour voudraient au contraire que Dieu acquiesçât, ou se conformât à leur propre volonté et fît tout ce qu'ils souhaitent; mais ceux qui aiment Dieu acquiescent à lui, se conforment, se soumettent à tout ce qu'il fait de leurs personnes et de ce qui leur appartient. Dans toutes leurs calamités, dans leurs humiliations, dans leurs chagrins, dans la perte de leurs biens ou de leurs parents, ils

[1] (*Thren.*, III, 25.) — [2] (*Joan.*, IV, 34.)
[3] (*Ps*, XXIX, 6.) — [4] (*Sap.* III, 9.

disent, ils ont toujours à la bouche et dans le cœur ce *fiat voluntas tua*, qui est le langage habituel des saints.

Dieu ne veut que notre plus grand bien, c'est-à-dire, notre sanctification : *Hœc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra* [1]. Tâchons donc de faire taire nos volontés, en les identifiant toujours avec celle de Dieu ; tâchons aussi de faire taire notre raison, en nous persuadant à nous-mêmes que tout ce que fait le Seigneur est pour nous ce qu'il y a de mieux. Quiconque n'agit pas ainsi ne jouira jamais d'une paix véritable. Toute la perfection qu'on peut acquérir sur cette terre, qui est un lieu de purgation et par conséquent de peines et de contrariétés, c'est de souffrir avec patience les choses contraires à notre amour-propre ; et, pour les souffrir avec patience, le moyen le plus efficace, c'est de vouloir les souffrir pour faire la volonté de Dieu. *Acquiesce igitur ei et habeto pacem* [2], dit Job : « Acquiescez à ce qu'il veut, et vous aurez la paix. » Qui se soumet à la volonté divine en toutes choses, est toujours en paix, et rien de ce qui lui arrive ne l'attriste : *Non contristabit justum quidquid ei acciderit* [3] Et pourquoi le juste ne s'afflige-t-il jamais, quoi qui lui arrive ? parce qu'il sait que quoi que ce soit qui arrive en ce monde, arrive toujours par la volonté de Dieu.

La volonté divine émousse les peines et adoucit le fiel de toutes les tribulations de la vie, comme le dit un saint cantique à ce sujet :

Par toi la peine en plaisir est changée,
Et la mort ne peut alarmer ;
De craintes, de douleurs notre âme est dégagée.
O volonté de Dieu, quel bonheur de t'aimer [4] !

Voici l'excellent conseil que nous donne Saint Pierre pour jouir d'une paix parfaite au milieu de tant de peines de la vie ;

[1] (I *Thess.*. IV, 3.) — [2] (*Job.* XXII, 21.) — [3] (*Prov.*, XII, 21.)

[4] Nous empruntons cette traduction de vers italiens à M. l'abbé Léop. J. Dujardin, traducteur belge des œuvres complètes du S. Alphonse de Liguori,

c'est de déposer toutes nos inquiétudes dans le sein de Dieu, parce qu'il s'occupe lui-même de nous: *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis*[1]. S'il y a un Dieu qui prend sur lui tout le soin de notre bonheur, pourquoi nous donner tant de peines et de soucis, comme si notre bonheur dépendait de nos soins, au lieu de nous abandonner entre les mains de Dieu de qui tout dépend? « Reposez-vous sur Dieu, nous dit David, de toutes vos sollicitudes, et il pourvoira lui-même à tous vos besoins : *Facta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet*[2] Ne songeons qu'à obéir à Dieu dans tout ce qu'il nous ordonne ou nous conseille, et puis laissons-lui à lui-même le soin de notre salut, et il s'occupera de nous donner tous les moyens nécessaires pour nous sauver. *Erit tibi anima tua in salutem, quia in me habuisti fiduciam*[3]. Ceux qui mettent toute leur confiance en Dieu ont leur salut assuré.

En un mot, quiconque fait la volonté de Dieu, entre dans le paradis; mais il est fermé pour celui au contraire qui ne l'accomplit pas. Plusieurs comptent se sauver au moyen de certaines pratiques, de certains exercices de piété, tout en négligeant de faire la volonté de Dieu. Mais voici ce que Jésus-Christ leur fait entendre: *Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum, sed qui facit voluntatem Patris mei, ipse intrabit in regnum cœlorum:* « Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; mais celui-là seul y entrera, qui fait la volonté de mon père[4]. »

Si donc nous voulons nous sauver et acquérir la parfaite union avec Dieu, adressons-lui en toute occasion cette prière de David : *Doce me, Domine, facere voluntatem tuam.* « Apprenez-moi, Seigneur, à faire votre volonté[5]. » Dépouillons-nous de notre volonté propre, et donnons-la sans réserve tout entière à Dieu. Quand nous donnons à Dieu nos biens par les au-

[1] (I *Petr.*, v, 7.) — [2] (*Ps.* LXIV, 23.) — [3] (*Jerem.*, XVIII, 15.)
[4] (*Matth.*, VII, 21.) — [5] (*Ps.* CXLII, 10.)

mônes, nos provisions de bouche par les jeûnes, notre sang par les disciplines, nous lui donnons de ce qui est à nous ; mais, quand nous lui donnons notre volonté, nous lui donnons nous-mêmes tout entiers. De sorte que celui qui donne à Dieu sa volonté entière peut lui dire : Seigneur, après vous avoir donné ma volonté, je n'ai plus rien à vous donner. Le sacrifice de notre volonté propre est le plus agréable que nous puissions faire à Dieu ; et Dieu comble de ses grâces quiconque le lui fait.

Mais ce sacrifice, pour être parfait, doit avoir deux conditions : il doit être sans réserve, et ensuite constant.

Quelques-uns donnent à Dieu leur volonté, mais avec réserve, et un tel don ne saurait beaucoup plaire à Dieu. D'autres donnent à Dieu leur volonté, mais pour la reprendre ensuite, et ils se mettent par là en grand danger d'être abandonnés de Dieu. Il faut donc que tous nos efforts, tous nos désirs, toutes nos prières aient pour but d'obtenir de Dieu la grâce de ne jamais avoir d'autre volonté que la sienne. En conséquence renouvelons chaque jour le renoncement complet de notre volonté, et gardons-nous constamment de rien désirer ou de rien chercher en dehors de la volonté de Dieu. Par ce moyen nous ferons taire en nous nos passions, nos désirs, nos craintes, et toutes les affections désordonnées.

La sœur Marguerite de la Croix, fille de l'empereur Maximilien, religieuse déchaussée de Sainte-Claire, étant devenue tout-à-fait aveugle, disait : *Comment pourrais-je désirer de voir, pendant que Dieu ne veut pas que je voie ?*

Recevez, ô Dieu de mon âme ! recevez le sacrifice de toute ma volonté et de toute ma liberté. Je vois bien que je mériterais de votre part le mépris et le refus d'une telle offrande, après vous avoir été tant de fois infidèle ; mais je vois que vous me commandez de nouveau de vous aimer de tout mon cœur ; je suis donc certaine que vous l'accepterez. Je me résigne donc entièrement à votre volonté ; faites-moi connaître ce que vous voulez de moi ; je veux l'accomplir tout avec fi-

délité. Faites que je vous aime, et puis disposez de moi et de tout ce qui est à moi comme il vous plaira. Je suis entre vos mains ; faites ce que vous savez être le plus expédient pour mon salut éternel ; car je déclare pour ce qui est de moi ne vouloir que vous et rien de plus. Mère de Dieu, obtenez-moi la sainte persévérance.

Jésus, mon bien et ma couronne.
Je t'aime, et je ne veux que toi.
Je me donne tout à toi, mon Dieu !
Fais tout ce que tu veux de moi ([a]).

§ XIX

Heureux qui est fidèle à Dieu dans l'adversité.

C'est dans les combats, et non dans le repos, que les soldats prouvent leur fidélité. Cette terre est pour nous un champ de bataille où chacun doit combattre et vaincre pour obtenir son salut ; celui qui ne remporte pas la victoire est perdu à jamais. Job disait de lui-même que chaque jour de sa vie était un jour de combat, dont il espérait le dédommagement dans un autre état de choses : *Cunctis diebus, quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea* [1]. Il avait à souffrir dans cette guerre qu'il soutenait contre tant d'ennemis ; mais il s'en consolait dans l'espérance qu'il avait de la victoire et du changement qu'opérerait en lui sa résurrection. Saint Paul parlait aussi de ce changement et s'en réjouissait lorsqu'il disait : *Et mortui resurgent incorrupti ; et nos immutabimur* [2]. Dans le ciel la condition n'est plus la même : c'est un lieu non de travail, mais de repos ; non de crainte, mais de sécurité ; non de tristesse et d'ennui, mais de contentement et de joie éternelle. Que l'espérance de ces éternelles délices nous anime donc à combattre

[1] (*Job.*, XIV, 14.) — [2] (I *Cor*, XV, 52.)

(*a*) Traduction de quatre vers italiens, empruntée comme précédemment au traducteur belge.

jusqu'à la mort ; ne cédons jamais la victoire à nos ennemis, *Donec veniat immutatio nostra ;* jusqu'à ce que vienne pour nous la fin du combat et l'entrée en possession de l'éternité bienheureuse.

« L'homme patient attendra jusqu'au temps marqué, a dit le Sage, et après cela la joie lui sera rendue. » *Usque in tempus sustinebit patiens, et postea redditio jucunditatis*[1]. Heureux celui qui souffre dans cette vie pour l'amour de Dieu ! il souffre pendant quelque temps, *usque in tempus*, mais ses plaisirs seront éternels dans la céleste patrie. Là finiront les persécutions, les tentations, les infirmités, les désagréments, et toutes les misères de cette vie. Dieu nous donnera une vie toute de délices et qui n'aura pas de fin. C'est présentement le temps d'émonder la vigne et de rompre tous les obstacles qui pourraient entraver notre marche vers le ciel, *tempus putationis advenit*[2] ; la taille ne se fait pas sans douleur, il faut donc prendre patience. *Postea redditio jucunditatis ;* après cela viendront les consolations, dont la mesure sera proportionnée à celle de nos souffrances. Dieu est fidèle à ceux qui souffrent ici-bas avec résignation et pour l'amour de lui. Il a promis d'être lui-même leur récompense, récompense supérieure sans comparaison à tout ce qu'ils auront souffert : *Ego merces tua magna nimis*[3].

Cependant, avant de recevoir la couronne de la vie éternelle, Dieu veut que nous soyons éprouvés par les tentations : *Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ quam repromisit Deus deligentibus se*[4]. Heureux donc ceux qui sont fidèles à Dieu en supportant les adversités ! Certaines personnes s'imaginent qu'elles sont aimées de Dieu, quand toutes leurs affaires temporelles prospèrent et qu'elles n'ont rien à souffrir ; mais elles se trompent. Dieu éprouve la patience et la fidélité de ses serviteurs, non par la prospérité, mais par l'adversité, pour leur donner ensuite cette

[1] (*Eccli.*, I, 29. — [2] (*Cant.*, II, 12.)
[3] (*Gen.* XV, 2.) — [4] (*Jac.* I, 22.)

couronne qui ne se flétrit pas comme les couronnes de la terre, cette couronne de gloire éternelle dont parle saint Pierre : *Percipietis immarscecibilem gloriæ coronam*[1] A qui Dieu l'a-t-il promise ? *Diligentibus se :* il l'a promise à ceux qui l'aiment, car l'amour divin nous fera combattre avec valeur et remporter la victoire.

A l'amour de Dieu, il faut joindre aussi l'humilité. *Quoniam in igne probatur aurum et argentum ; homines vero receptibiles in camino humiliationis*[2] : « Comme l'or est purifié par le feu, de même, dit l'Ecclésiastique, les hommes sont éprouvés par l'humiliation. » Les humiliations servent à mettre les saints en évidence ; elles nous font connaître si les hommes qu'elles atteignent sont d'or ou de plomb. Tel homme qui passe pour saint se trouble à la moindre contrariété, il s'en plaint à tout le monde ; il dit qu'il en fera repentir l'auteur. Qu'est-ce que cela montre ? que sa prétendue sainteté n'est que du plomb. Le Seigneur a dit : *In humilitate tua patientiam habe*[3] : « Soyez patient quand on vous humilie. » L'orgueilleux regarde comme une grande injustice toute humiliation qu'il reçoit ; l'humble, au contraire, se jugeant digne de toutes sortes de mauvais traitements, souffre tout avec patience. Que ceux qui ont commis des péchés mortels jettent les yeux sur l'enfer qu'ils ont mérité, et à cette vue ils prendront en patience toutes les injures, toutes les douleurs.

Aimons donc le Seigneur ; tenons-nous dans l'humilité, et tout ce que nous faisons, faisons-le, non pour nous complaire en nous-mêmes, mais uniquement pour plaire à Dieu. Maudit amour-propre, qui s'insinue dans toutes nos œuvres ! il n'est pas un seul exercice de piété, une seule oraison, une seule pénitence, où il ne sache trouver son intérêt.

Il est bien peu d'âmes dévotes qui ne soient sujettes à ce défaut. *Mulierem fortem quis inveniet ? procul et de ultimis finibus pretium ejus*[4].

Où trouver une âme assez forte, assez dégagée de toute pas-

[1] (I *Petr.* II, 4.) — [2] (*Eccli.*, II, 5.) — [3] (*Ibid.*, 4.) — [4] (*Prov.*, XXXI, 10.)

sion, de tout esprit d'intérêt, pour continuer d'aimer Jésus-Christ au milieu des mépris, des souffrances, des peines d'esprit et des ennuis de la vie? Salomon dit qu'une telle âme est comme un bijou précieux apporté des régions lointaines et par conséquent très-rare.

O mon Jésus crucifié! je suis un de ceux qui font de leurs prières un moyen de satisfaire leur vanité et leur amour-propre; bien différent de vous, qui, par amour pour moi, avez mené une vie douloureuse et privée de toute consolation. Venez à mon aide; dorénavant je ne veux plus chercher que votre bon plaisir et votre gloire. Je veux vous aimer sans intérêt; mais je suis faible, et j'ai besoin que vous me donniez la force d'exécuter mon bon propos. Je suis tout à vous; disposez de moi comme il vous plaira. Faites que je vous aime, et je ne vous demande rien de plus. O Marie! ma mère, obtenez-moi la fidélité à Dieu par votre intercession.

§ XX

Qui aime Jésus-Christ doit haïr le monde.

Qui aime Jésus-Christ d'un amour véritable, se trouve trop heureux quand il est traité par les hommes comme l'a été Jésus Christ, que le monde a poursuivi de sa haine, de ses calomnies et de ses mauvais traitements, jusqu'à le faire mourir de douleur sur un infâme gibet.

Le monde entier conjure contre Jésus-Christ; il hait Jésus-Christ; il hait donc aussi ses serviteurs. Le Seigneur animait ses disciples à souffrir en paix les persécutions du monde, en leur disant qu'ayant renoncé au monde, ils ne pouvaient qu'être haïs du monde: *De mundo non estis... Propterea odit vos mundus*[1].

Or, de même que ceux qui aiment Dieu sont haïs du monde,

[1] (*Joan.* xv, 19.)

le monde à son tour doit être pour ceux qui aiment Dieu un objet de haine. Saint Paul disait : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo*[1]. L'Apôtre inspirait au monde autant d'éloignement qu'en inspire au monde un homme condamné et mort sur une croix ; et en revanche le monde faisait horreur à saint Paul, *mihi mundus crucifixus est.*

Jésus-Christ a voulu mourir en croix pour expier nos péchés, pour nous affranchir de l'amour de ce monde pervers : *Dedit semetipsum pro peccatis nostris, ut eriperet nos de hoc seculo nequam*[2]

Notre Sauveur, nous ayant appelés à l'aimer, veut que nous nous mettions au-dessus des promesses du monde aussi bien que de ses menaces ; il veut que nous ne fassions cas ni de ses critiques ni de ses éloges. Il faut prier Dieu de nous faire entièrement oublier le monde, et de nous remplir de joie quand il nous raille et nous insulte. Il ne suffit pas, pour être tout à Dieu, d'abandonner le monde ; il faut désirer que le monde nous abandonne, et nous oublie. Quelques-uns quittent le monde, mais ne laissent pas de vouloir être loués du monde, au moins pour l'avoir quitté, l'avoir abandonné ; le désir d'être estimés du monde vivant encore en eux, fait qu'en eux le monde est toujours vivant.

De même que le monde hait les serviteurs de Dieu, et par conséquent leurs bons exemples et leurs saintes maximes ; ainsi devons-nous haïr toutes les maximes du monde. La prudence de la chair, dit l'Apôtre, est ennemie de Dieu ; elle ne veut ni ne peut s'assujettir à l'observation de sa loi : *Prudentia carnis inimica est Deo, legi Dei non est subjecta, nec enim potest*[3]. L'Apôtre dit, *nec potest*, parce que le monde n'a d'autre but que son propre intérêt et son propre plaisir, et qu'il ne peut être d'accord avec ceux qui ne cherchent à plaire qu'à Dieu.

Oui, mon Jésus crucifié et mort pour moi, c'est à vous seul

[1] (*Gal.*, VI, 14.) — [2] (*Gal.*, I, 4.) — [3] (*Rom.*, VIII, 7.)

que je veux plaire. Qu'est-ce que le monde? qu'est-ce que les richesses et les honneurs? Vous, mon Rédempteur, soyez tout mon trésor ; vous aimer, voilà ma richesse. Si vous voulez que je sois pauvre, je veux être pauvre ; si vous voulez que je sois humilié, méprisé de tout le monde, j'embrasse et j'accepte tout de vos mains ; votre volonté sera toujours ma consolation. Mais c'est cette grâce même que je vous demande ; faites que, dans tous les événements, je ne m'écarte jamais de ce que vous demandez de moi.

§ XXI

Entretien d'un agonisant avec le crucifix.

Mon Jésus, mon Rédempteur, qui dans quelques instants allez être mon juge, ayez pitié de moi avant qu'arrive le moment de me juger. Ni mes péchés, ni la rigueur de votre justice, ne m'épouvantent plus, quand je vous considère mort sur cette croix pour me sauver.

Ne laissez pas cependant de me fortifier dans les angoisses où je me trouve ; mes ennemis veulent m'effrayer en me disant qu'il n'y a point de salut pour moi : *Multi dicunt animæ meæ : Non est salus ipsi in Deo ejus*[1]. Mais je ne veux pas cesser jamais de me confier en votre bonté, ni de dire : *Tu autem, Domine, susceptor meus es*[2]. Versez la consolation dans mon âme, en m'assurant que vous êtes mon salut : *Dic animæ meæ : Salus tua ego sum*[3].

Que tant de douleurs, que tant d'ignominies que vous avez souffertes, que tant de sang que vous avez répandu, ne soient pas perdus pour moi. *Redemisti crucem passus, tantus labor non sit cassus.* Je vous prie surtout, par cette amertume que vous ressentîtes au moment où votre âme bénie se sépara de

[1] (*Ps.* III, 2.) — [2] (*Ibid.*, 4.) — [3] (*Ps.* XXXIV, 3.)

votre corps adorable, d'avoir pitié de mon âme, lorsqu'elle sortira de mon corps.

Il est vrai que tant de péchés que j'ai commis ont été pour vous autant d'insultes ; mais à présent je vous aime par-dessus tout, je vous aime plus que moi-même ; je me repens de tout mon cœur de tous les déplaisirs que je vous ai causés, je les déteste, je les hais par-dessus tous les maux. Je sais que j'ai mille fois mérité l'enfer par les offenses que je vous ai faites ; mais la mort douloureuse que vous avez subie pour moi et les grâces sans nombre que vous m'avez accordées, me font espérer qu'au moment où je comparaîtrai devant vous, vous me donnerez le baiser de paix.

Plein de confiance en votre bonté, ô mon Dieu, je m'abandonne entre vos bras paternels : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Les offenses que je vous ai faites m'ont bien des fois mérité l'enfer ; mais j'espère que, grâce à la vertu de votre sang, vous m'avez déjà pardonné, et que je pourrai aller dans le ciel chanter éternellement vos miséricordes. *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

J'accepte de bon gré toutes les peines que vous me préparez dans le Purgatoire ; il est juste que le feu punisse en moi toutes les injures que je vous ai faites. O sainte prison ! quand me trouverai-je renfermé dans tes réduits, assuré alors de ne pouvoir plus perdre mon Dieu ? O feu sacré du Purgatoire ! quand épureras-tu mon âme de toutes ses souillures, et me rendras-tu digne d'entrer dans la patrie des bienheureux ?

O Père éternel ! par les mérites de la mort de Jésus-Christ, faites-moi mourir dans votre grâce et dans votre amour, afin que je vous aime éternellement dans le ciel. Je vous remercie des grâces que vous m'avez accordées pendant ma vie, et surtout de m'avoir fait recevoir tous les sacrements en ces derniers jours de ma carrière.

Vous voulez ma mort, et je veux mourir pour vous plaire. C'est bien le moins que je meure pour vous, ô mon Jésus, qui êtes mort pour moi ! Je vous dis avec saint François : *Moriar amore amoris tui, qui amore amoris mei dignatus et mori.*

J'accepte en paix la mort et toutes les peines qu'il me faudra souffrir encore d'ici à ce que j'expire. Donnez-moi la force de les supporter avec les sentiments d'une parfaite conformité à votre volonté. Je vous les offre toutes pour votre gloire, en les unissant aux peines que vous endurâtes dans votre passion. Père éternel, je vous sacrifie ma vie et tout mon être ; je vous prie d'agréer ce sacrifice par les mérites du grand sacrifice que votre divin Fils vous a fait de lui-même sur la croix.

O Marie, mère de Dieu, et aussi ma mère, qui m'avez obtenu de Dieu tant de grâces pendant ma vie, je vous remercie de tout mon cœur ; ne m'abandonnez pas dans ces derniers instants où j'ai le plus besoin de vos prières. Priez Jésus pour moi, et redoublez vos prières ; faites qu'il me donne un repentir plus vif de mes péchés, un amour plus ardent pour Dieu, afin que j'aie le bonheur d'aller un jour l'aimer avec vous dans le ciel pendant toute l'éternité et de toutes les forces de mon âme. *In te, Domina, speravi, non confundar in æternum.* Marie, mon espérance, je mets ma confiance en vous.

§ XXII

Actes à produire au moment de la mort.

Un ange révéla à sainte Liduvine que la couronne de mérites et de gloire qui l'attendait dans le ciel ne serait complète, qu'au moyen des souffrances qu'elle aurait à endurer dans les jours les plus proches de sa mort. La même chose arrive à toutes les âmes saintes qui quittent la terre. Il est certain que tous les actes pieux, et surtout ceux de résignation avec lesquels on accepte la mort et toutes les douleurs qui l'accompagnent, en vue de plaire à Dieu, sont d'un grand mérite pour quiconque meurt en état de grâce. Nous allons indiquer ici ceux de ces actes qui peuvent être particulièrement agréables à Dieu dans la bouche d'un mourant.

Mon Dieu, je vous offre ma vie, et je suis prêt à mourir

quand il plaira à votre sainte volonté. *Fiat voluntas tua*! toujours, toujours, *fiat voluntas tua !*

Seigneur, si vous voulez me laisser encore quelques jours de vie, soyez béni ; mais je ne veux de cette prolongation d'existence, qu'à condition que je l'emploie tout entière à vous aimer et à vous plaire. Si c'est votre volonté que je meure de cette maladie, soyez également béni ; j'accepte la mort pour me conformer à votre volonté, et je répète encore : *Fiat*, *fiat voluntas tua !* Je vous prie seulement de m'être en aide dans ces derniers moments. *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam !* Si donc vous voulez que je quitte la terre, je proteste que je veux mourir, parce que vous le voulez ainsi. Et je veux mourir, en vue de satisfaire par les angoisses et les douleurs de ma mort à votre divine justice pour tant de péchés, par lesquels je vous ai offensé et mérité l'enfer.

Je veux aussi mourir pour être désormais dans l'impuissance de vous offenser et de vous déplaire.

Je veux mourir pour vous témoigner ma reconnaissance de tant de bienfaits et de faveurs dont vous m'avez comblé, malgré mon indignité.

Je veux mourir pour montrer que j'aime votre volonté plus que ma vie.

Je veux (si cela vous plaît) mourir en ce moment même où je crois être en votre grâce, pour m'assurer le bonheur de vous aimer et de vous bénir toute l'éternité.

Je veux mourir surtout pour parvenir à vous aimer éternellement et de toutes mes forces, dans le ciel où j'espère, par la vertu de votre sang, ô mon Rédempteur, entrer après ma mort, avec la certitude de ne plus cesser de vous aimer pour toute l'éternité.

Mon Jésus, vous avez accepté la mort de la croix pour l'amour de moi ; j'accepte la mort et toutes les souffrances qu'il me reste à endurer pour l'amour de vous. En attendant, je dis avec saint François : *Moriar, Domine, amore amoris tui, qui amore amoris mei dignatus es mori.* « Que je meure, Sei-

gneur, pour l'amour de votre amour, ô vous qui avez daigné mourir pour l'amour de mon amour. »

Je vous en supplie, ô mon Sauveur, mon amour et mon unique bien, faites, par vos saintes plaies et votre douloureuse mort, que je meure dans votre grâce et dans votre amour. Vous m'avez racheté au prix de votre sang ; ne permettez pas que je me perde. *Jesu dulcissime, ne permittas me separari a te, ne permittas me separari a te* : « Mon doux Jésus, ne permettez pas que je me sépare de vous, ah ! ne permettez pas que je me sépare de vous.

Seigneur, ne me rejetez pas de devant votre face, *ne projicias me a facie tua.* J'avoue que mes péchés m'ont mérité l'enfer ; mais je m'en repens plus que de tout autre mal, et j'espère aller bientôt dans le ciel célébrer à jamais les miséricordes sans nombre que vous m'avez faites : *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

Je vous adore, ô Dieu, qui m'avez créé ; je crois en vous, ô vérité éternelle ; j'espère en vous, ô miséricorde infinie ; je vous aime, ô bonté suprême, je vous aime par-dessus tout, je vous aime plus que moi-même, parce que vous êtes digne d'être aimé ; et parce que je vous aime, je me repens de toute l'étendue de mon âme des mépris que j'ai faits de votre grâce. Je vous promets de souffrir plutôt la mort, et mille morts, plutôt que de vous offenser encore une seule fois.

O Jésus, fils de Dieu, mort pour moi, ayez pitié de moi ; mon Sauveur, sauvez-moi, et que mon salut consiste à vous aimer éternellement. Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi. Voici le temps où j'ai le plus besoin de vos secours. *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe. Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix. Sancta mater Dei, ora pro nobis peccatoribus.*

Saint Joseph. mon père, assistez-moi en ce moment. Saint Michel archange, délivrez-moi des démons qui tendent des piéges à mon âme. Mes saints patrons, et vous tous saints du Paradis, priez Dieu pour moi.

Et vous, mon Jésus crucifié, à l'instant où je rendrai le der-

nier soupir, recevez mon âme dans vos bras ; je vous la recommande ; souvenez-vous que vous m'avez racheté au prix de votre sang. *Te ergo quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.* Mon Jésus crucifié, mon amour et mon espérance, que je vive ou que je meure, je proteste que je ne veux que vous, et rien de plus. *Deus meus, et omnia.* Et pourrais-je désirer autre chose que vous? *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea in æternum.* Vous, l'amour de mon cœur, vous êtes toute ma richesse. A vous donc je recommande mon âme, à vous qui l'avez rachetée par votre mort. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum; redemisti me, Domine, Deus veritatis.* Je dis donc, plein de confiance en votre miséricorde : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* O Marie! vous êtes notre espérance. *Spes nostra, salve!* je vous dis aussi : *In te, Domina, speravi, non confundar in æternum.*

§ XXIII

De la maison de l'éternité.

Ibit homo in domum æternitatis suæ[1] : « L'homme entrera dans la maison de son éternité. » C'est une erreur d'appeler notre maison celle que nous habitons présentement : sous peu de temps la maison de notre corps sera un tombeau, où il devra rester jusqu'au jour du jugement ; et celle de notre âme sera le paradis ou l'enfer, selon qu'elle l'aura mérité, et elle y restera toute l'éternité.

Nos cadavres n'iront pas d'eux-mêmes au tombeau ; ils y seront portés par d'autres hommes ; mais l'âme se rendra d'elle-même au séjour qu'elle aura mérité, séjour de joie éternelle, ou d'éternels supplices. *Ibit homo in domum æternitatis suæ.*

[1] (*Eccl.*, XII, 5.)

Selon que l'homme se conduit bien ou mal, il se porte de son propre mouvement dans la maison de l'enfer ou dans celle du paradis ; et une fois qu'il y sera entré, il ne pourra la changer pour une autre.

On a coutume de voir les habitants sur cette terre changer souvent de demeure, soit d'eux-mêmes, soit parce qu'ils y sont forcés. Dans l'éternité on n'en change jamais: là où l'on entre pour la première fois, on y reste pour toujours[1]: « Que ce soit à l'aquilon qu'un arbre tombe, ou que ce soit au midi, de quelque côté qu'il soit tombé, il y restera. » Celui qui entre du côté du midi, c'est-à-dire au ciel, sera toujours heureux; celui qui entre du côté de l'aquilon, c'est-à dire en enfer, sera toujours malheureux. Celui qui entre dans le ciel sera donc toujours uni avec Dieu, toujours dans la compagnie des saints, toujours en paix, toujours content; tous les élus sont remplis et rassasiés de joie, et ils n'ont point à craindre de perdre jamais leur bonheur. Si les bienheureux pouvaient craindre de perdre la joie qu'ils possèdent, ils ne seraient plus bienheureux, parce que la seule crainte de la perdre troublerait la paix dont ils jouissent.

Celui, au contraire, qui entre en enfer sera à jamais séparé de Dieu, à jamais dévoré par les flammes préparées aux damnés. Et qu'on ne s'imagine pas qu'il en soit des tourments de ce monde, comme de ceux où l'habitude en diminue le sentiment. De même que les délices du Paradis ne causeront jamais de dégoût ni d'ennui, mais sembleront toujours nouvelles comme la première fois qu'on les aura goûtées, ce qui nous est signifié par ce cantique nouveau que chanteront éternellement les bienheureux[2]; de même les tourments de l'enfer ne perdront jamais de leurs rigueurs, jamais l'habitude n'en diminuera la douleur. Les malheureux damnés continueront d'éprouver pendant toute l'éternité les mêmes tourments qu'au premier moment de leur supplice.

[1] Si ceciderit lignum ad austrum sive ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit. (*Eccl.*, XI, 3.)

[2] Et cantabunt quasi canticum novum. (*Apoc.*, XIV, 3.)

Saint Augustin disait que ceux qui croient à l'éternité et ne se convertissent pas à Dieu, ont perdu la foi ou la raison[1].

Malheur, s'écriait saint Césaire, malheur aux pécheurs qui entrent dans l'éternité sans l'avoir connue, faute d'y avoir pensé : *Væ peccatoribus qui incognitam ingrediuntur æternitatem*. Puis il ajoute : *Sed væ duplex! ingrediuntur et non egrediuntur*. Deux fois malheur à eux! d'abord, parce qu'ils tomberont dans ce gouffre de feu ; puis, parce qu'une fois entrés, ils n'en sortiront plus. Les portes de l'enfer s'ouvrent pour faire entrer les âmes, mais non pour les faire sortir.

Non, les Saints n'ont pas trop fait pour le salut de leurs âmes en se retirant dans les cavernes et les déserts, en ne vivant que d'herbages, en couchant sur la dure! Non, ils n'ont pas trop fait, dit saint Bernard, parce que, lorsqu'il s'agit de l'éternité, on ne prend jamais trop de précautions : *Nulla nimia securitas, ubi periclitatur æternitas*.

Ainsi donc, quand le Seigneur nous visite par quelque croix, soit infirmité, soit pauvreté, ou tout autre mal, songeons à l'enfer que nous avons mérité, et toutes ces tribulations nous sembleront légères. Disons alors avec Job[2]: Seigneur, je vous ai mille fois offensé et trahi, et je n'ai pas été puni comme je l'aurais mérité. Comment me plaindrais-je quand vous m'envoyez quelques tribulations, à moi qui ai mérité l'enfer?

O mon Jésus! ne m'envoyez pas en enfer, puisque dans l'enfer je ne pourrais plus vous aimer, et serais condamné à vous haïr éternellement. Privez-moi de tout le reste, des biens, de la santé, de la vie, mais ne me privez pas de vous posséder vous-même. Faites que je vous aime toujours, que je vous loue toujours, et puis châtiez-moi, et faites de moi ce qu'il vous plaira. O Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

[1] O æternitas ! qui te cogitat, nec pœnitet, aut fidem non habet, aut si habet, cor non habet. (*In Soliloq.*)

[2] Peccavi et vere deliqui, et ut eram dignus non accepi. (*Job*, XXXIII. 27.)

§ XXIV

Les âmes qui aiment Dieu soupirent après le bonheur d'aller jouir de sa vue dans le ciel.

Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino[1] : « Tant que nous sommes attachés à un corps mortel, nous sommes éloignés du Seigneur. » Les âmes qui, sur la terre, n'aiment que Dieu, sont comme autant de nobles étrangères, destinées selon leur condition présente à être dans l'éternité les épouses du Roi du ciel, mais qui en attendant vivent loin de lui, privées du bonheur de le voir, et par conséquent ne font que soupirer après la bienheureuse patrie, où elles savent que le divin époux les attend.

Elles savent qu'elles sont toujours en présence de leur bien-aimé ; mais il se tient caché à elles comme derrière un rideau, et il ne se laisse point voir ; ou pour mieux dire, comme le soleil qui souvent se cache dans les nuages, il leur laisse de fois à autre briller quelques rayons de sa splendeur, mais sans jamais se montrer à elles à découvert. D'ailleurs ces épouses chéries portent un bandeau sur leurs yeux, qui les empêche de voir l'objet de leur amour. Du reste elles vivent contentes en se conformant à la volonté du Maître, qui les tient en exil et loin de lui ; ce qui ne les empêche pas de soupirer après le moment où elles pourront le voir face à face, pour s'attacher encore plus à lui et l'aimer plus fortement.

Aussi chacune d'elles est-elle souvent portée à se plaindre tendrement à son bien-aimé de ce qu'il se dérobe à sa vue, en lui disant : Unique amour de mon cœur, puisque vous m'aimez tant et que vous m'avez embrasée de votre amour, pourquoi vous cachez-vous ainsi et vous dérobez-vous à mes yeux ? Je sais que vous êtes une beauté infinie, et je vous aime plus

[1] (II, *Cor.* v, 6.)

que moi-même, quoique je n'aie point encore été admise à vous voir. Montrez-moi à découvert votre beau visage; je veux vous contempler sans voile, pour ne plus arrêter mes regards ni sur moi, ni sur toute autre créature, et ne plus m'occuper que de vous aimer, ô vous mon souverain bien!

Lorsque ces âmes pénétrées d'amour pour Dieu viennent à entrevoir quelque rayon de l'éclat de sa bonté et de l'amour qu'il leur porte, elles voudraient dans leurs transports se fondre et se consumer pour lui; et pourtant le soleil est encore pour elles enveloppé de nuages, sa belle face est encore cachée derrière le rideau, elles ont encore sur les yeux le bandeau qui les empêche de le voir sous ses traits. Quelle sera donc leur joie, quand le rideau sera levé, quand le bandeau sera ôté de dessus leurs yeux, et que leur apparaîtra sans voile le beau visage de l'Epoux, et qu'ainsi elles verront comme en plein jour sa beauté, sa bonté, sa grandeur et l'amour qu'il leur porte?

O mort, pourquoi tardes-tu tant à venir? Si tu ne viens, je ne puis aller jouir de la vue de mon Dieu. C'est à toi qu'est confiée la charge de m'ouvrir la porte, pour que je puisse entrer dans le palais de mon Seigneur. O bienheureuse patrie, quand luira le jour où je me trouverai établi dans tes tabernacles éternels? O le bien-aimé de mon âme, mon Jésus, mon trésor, mon amour, mon tout, quand viendra cet heureux moment où, laissant la terre, je me verrai tout entière unie à vous? Je ne mérite pas ce bonheur; mais votre affection dont vous m'avez donné tant de preuves, et plus encore votre infinie bonté me fait espérer d'être un jour agrégée à ces âmes choisies qui, tout unies à vous, vous aiment et vous aimeront d'un parfait amour pendant toute l'éternité. O mon Jésus! vous voyez l'alternative où je me trouve, ou d'être toujours unie à vous, ou d'être à tout jamais séparée de vous; ayez pitié de moi; votre sang est mon espérance; et votre intercession, ô Marie ma mère, fait ma consolation et ma joie.

§ XXV

Jésus est le bon pasteur.

Jésus lui-même a dit: Je suis le bon pasteur: *Ego sum pastor bonus*[1]. L'office d'un bon pasteur n'est autre que de mener ses troupeaux dans de bons pâturages et de les garder des loups, mais, ô mon doux Rédempteur, quel pasteur a jamais poussé la bonté jusqu'à donner son sang et sa vie pour sauver ses brebis, comme vous l'avez fait à notre égard en vue de nous exempter des châtiments que nous avions mérités?

Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum, ut peccatis mortui, justitiæ vivamus; cujus livore sancti estis[2]. Ainsi ce bon pasteur, pour nous guérir de nos maux, s'est chargé de toutes nos dettes, et les a payées aux dépens de son propre corps, en mourant de douleur sur la croix.

Cet excès d'amour pour nous, brebis que nous sommes d'un tel pasteur, allumait dans le cœur du martyr saint Ignace l'ardent désir de donner sa vie pour Jésus-Christ, comme on le voit dans sa lettre (aux Romains) où il s'écrie: *Amor meus crucifixus est*, comme pour dire: Quoi! mon Dieu a voulu mourir crecifié pour moi, et je ne pourrais vivre sans désirer de mourir pour lui? Et en effet, quoi d'étonnant que les martyrs aient donné leur vie pour Jésus-Christ, après qu'il est mort par amour pour eux? Oh! combien tous leurs tourments, comme les fouets, les chevalets, les ongles de fer, les cuirasses rougies au feu, les morts les plus cruelles, n'étaient-ils pas adoucis par la pensée de la mort de Jésus-Christ endurée pour leur salut!

Mais l'amour de ce bon pasteur ne s'est pas borné à faire pour ses brebis le sacrifice de sa vie; depuis même qu'il est

[1] (*Joan.* x, 11.) — [2] (I *Petr.* ii, 24.)

mort, il a voulu leur laisser son même corps, déjà sacrifié une fois sur la croix, pour être l'aliment, le soutien de leurs âmes. Telle a été l'ardeur de son amour pour nous, a dit saint Chrysostome, qu'il a trouvé le moyen de s'unir intimement à nous et de faire de lui-même une seule chose avec nous: *Semetipsum nobis immiscuit, ut unum quid simus... ardenter enim amantium hoc est*[1].

De plus, quand ce bon pasteur voit qu'il a perdu une de ses brebis, que ne fait-il pas, que de moyens n'emploie-t-il pas pour la recouvrer! Il ne cesse pas de la chercher, qu'il ne l'ait retrouvée : *Et si perdiderit unam ex illis... vadit ad illam quœ perierat, donec inveniat eum*[2]. Et quand il l'a trouvée, plein de joie, il se la met sur les épaules pour ne plus la perdre : *Et cum invenerit eam, imponit eam super humeros gaudens*[3]. Et appelant ses amis et ses voisins, c'est-à-dire les anges et les saints, il les invite à partager la joie qu'il a d'avoir retrouvé la brebis perdue: *Et veniens domum, convocat amicos et vicinos, dicens illis: Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat*[4]

Et qui n'aimera de tout son cœur ce bon maître, qui montre tant d'affection même pour les pécheurs qui lui ont tourné le dos et ont volontairement couru à leur perte?

O mon aimable sauveur! voici à vos pieds une de ces brebis perdues. Je vous ai quitté, mais vous ne m'avez pas abandonné. Vous n'avez omis aucun moyen de me ramener au bercail: qu'en serait-il de moi, si vous n'aviez pris la peine de me chercher? Misérable que je suis, que de temps j'ai vécu loin de vous! Maintenant, grâce à votre miséricorde, j'ai la confiance d'être redevenu votre brebis fidèle, et au lieu qu'auparavant je vous fuyais, je ne souhaite plus rien autre chose que de vous aimer, de vivre et mourir collé à vos pieds. Mais tant que je vis ici-bas, je suis en danger de m'éloigner de vous; attachez-moi donc à vous avec les liens de votre saint amour, et ne vous

[1] (*Ad. prop. ant.* hom. LXI.) — [2] (*Luc.* XV, 4.)
[3] (*Ibid.* 5.) — [4] (*Ibid.* 6.)

lassez pas de me chercher tant que je n'aurai pas rendu mon dernier soupir. *Erravi sicut ovis quæ periit; quœre servum tuum*[1]

Avocate des pécheurs, obtenez-moi la sainte persévérance.

§ XXVI

De l'affaire du salut éternel.

L'affaire de notre salut éternel est pour nous non-seulement la plus importante, mais l'unique qui doive nous préoccuper, puisque si elle est manquée, tout est perdu. Une seule pensée de l'éternité, bien approfondie, suffit pour faire un saint. Le père Vincent Carafe, ce grand serviteur de Dieu, disait que si tous les hommes pensaient avec une foi vive à l'éternité qui les attend dans l'autre monde, la terre deviendrait un désert, parce que personne ne voudrait plus s'occuper des autres affaires de la vie présente.

Oh ! si tous les hommes avaient toujours présente à l'esprit cette grande maxime sortie de la bouche de Jésus-Christ: *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur*[2] ? « Que sert à un homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? » Combien d'hommes cette maxime n'a-t-elle pas déterminés à quitter le monde, de nobles vierges même de sang royal à se renfermer dans des cloîtres, d'anachorètes à passer leur vie dans des déserts, et de martyrs à donner leur vie pour la foi ! C'est qu'ils étaient bien pénétrés de cette pensée, que s'ils perdaient leurs âmes, rien ne leur servirait de tous les biens de ce monde pour la vie éternelle.

C'est pourquoi l'apôtre écrivait aux fidèles convertis par ses soins: *Rogamus autem vos, fratres, ut negotium vestrum agatis*: « Nous vous conjurons de vous occuper de votre affaire[3]: ».

[1] (*Ps.* CXVIII, 170.) — [2] (*Matth.* XVI, 26.) — [3] (I *Thess.* IV, 10.)

De quelle affaire parlait saint Paul ? Il parlait, comme nous l'enseigne saint Jean Chrysostôme, de cette affaire qui, si elle est manquée, entraîne pour nous le double malheur de perdre le royaume éternellement durable du paradis, et d'être jetés dans un abîme de tourments sans fin.

Saint Philippe de Néri avait donc raison d'appeler fous tous ceux qui, en cette vie, s'appliquent à se procurer des richesses et des honneurs, et qui s'occupent peu de sauver leurs âmes. Tous ceux-là, disait le vénérable Jean Avila, mériteraient d'être renfermés dans des maisons de fous. Eh quoi ! semblait dire ce grand serviteur de Dieu, vous croyez qu'il y a une éternité de jouissances pour qui aime Dieu, et une éternité de supplices pour qui l'offense, et vous l'offensez ?

Quelque perte qu'on essuie ici-bas, comme perte de biens, de réputation, de parents, de santé, ou que ce soit même la perte de la vie, on peut y trouver remède, ne serait-ce que, comme l'ont fait les martyrs, en faisant une bonne mort et en acquérant ainsi la vie éternelle. Mais quel bien de ce monde, quelle fortune, quelque grande qu'on puisse l'espérer, pourra jamais compenser la perte de l'âme ? *Quam dabit homo commutationem pro anima sua*[1] ?

Celui qui meurt dans la disgrâce de Dieu, en même temps qu'il perd son âme, perd à jamais toute espérance de réparer sa ruine : *Mortuo homine impio non erit ultra spes*[2]. Ah ! mon Dieu ! quand même l'article de la vie éternelle ne serait qu'une simple opinion controversée entre les docteurs, nous devrions encore mettre tous nos soins à nous procurer l'éternité bienheureuse et à éviter la malheureuse ; mais non, ce n'est point une simple opinion, c'est une vérité certaine et de foi que l'une ou l'autre de ces deux éternités sera notre partage.

Mais, chose étonnante ! toute personne qui a la foi, et qui considère cette vérité, se dit à elle-même : C'est vrai, je dois m'appliquer à sauver mon âme ; et après cela presque personne ne s'y applique réellement. On emploie tous les moyens

[1] (*Matth.* XVI, 26.) — [2] (*Prov.* XI, 7.)

que suggère la prudence pour gagner un procès, pour obtenir un poste, et on laisse de côté l'affaire du salut éternel. *Sane supra omnem errorem est dissimulare negotium æternæ salutis*[1]. « S'endormir sur cette affaire, c'est là, disait saint Eucher, une faute sans égale, » puisque, si l'on perd son âme, c'est un mal sans remède.

Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent[2] ! Pauvres savants, qui savent bien des choses, et ne savent pas pourvoir au salut de leurs âmes, en travaillant à obtenir une sentence favorable au jour du jugement.

Hélas ! mon divin Rédempteur, vous avez versé votre sang pour racheter mon âme, et moi, tant de fois je l'ai perdue ou me suis exposé à la perdre ! Je vous remercie de m'avoir encore donné le temps de la sauver en recouvrant votre grâce. O Dieu ! que ne suis-je mort plutôt que de jamais vous offenser ! Celui qui me console, c'est d'être assuré que vous ne saviez point repousser un cœur qui s'humilie et se repent de ses fautes. O Marie, refuge des pécheurs, secourez un pécheur qui a recours à vous et se confie en vous.

§ XXVII

Quelle sera la joie des bienheureux.

Intra in gaudium Domini tui[3] : « Entrez dans la joie de votre maître. » En faisant son entrée dans la bienheureuse patrie, après qu'aura été tiré le rideau qui l'empêchait de voir, l'âme verra à découvert et sans voile la beauté infinie de son Dieu, et c'est ce qui fera la joie du bienheureux.

Tous les objets qu'alors l'âme verra en Dieu même la combleront de joie ; elle verra la rectitude de ses jugements, l'harmonie de ses dispositions par rapport à l'état de chaque

[1] (*De contemptu mundi.*) — [2] (*Deuter.* XXXII, 29.)
(*Matth.* XXV, 25.)

âme, le tout ordonné pour la gloire de Dieu et le bien de la créature.

Elle verra spécialement en ce qui la regarde elle-même l'immense amour que Dieu lui a porté en se faisant homme et en sacrifiant pour l'amour d'elle sa vie sur la croix. Alors elle comprendra quel excès de bonté renferme le mystère de la Rédemption, un Dieu se faisant esclave et mourant comme un criminel sur un infâme gibet ! et le mystère de l'Eucharistie, un Dieu qui, sous l'espèce d'un pain, se fait l'aliment de ses créatures !

Puis, elle verra en détail toutes les grâces, toutes les faveurs qu'elle aura reçues, et qui jusque-là lui auront été cachées. Elle verra combien Dieu aura été miséricordieux envers elle en attendant son retour et en lui pardonnant ses ingratitudes. Elle verra les invitations multipliées, les traits de lumière, les secours de toute sorte dont elle aura été favorisée. Elle verra que ces tribulations, ces infirmités, ces pertes de biens ou de parents qu'elle avait regardées comme des châtiments, étaient bien plutôt des dispositions bienveillantes de Dieu pour l'attirer à son parfait amour.

En un mot, tout ce qui frappera ses regards lui fera connaître la bonté infinie de Dieu et l'amour infini qu'il mérite ; dès son entrée dans le ciel, elle n'aura d'autre désir que de le voir heureux et content ; et comme en même temps elle comprendra que Dieu est au-dessus de tout, infini et éternel, si elle n'en ressent pas une joie infinie, attendu qu'une créature n'est susceptible de rien d'infini, elle éprouvera du moins un plaisir sans bornes et sans mélange, qui la remplira de joie, et de cette joie même qui est le propre de Dieu ; et ainsi se vérifiera en elle cette parole : « Entrez dans la joie de votre maître, *Intra in gaudium Domini tui.* »

Ce qui fait le bonheur du bienheurenx, ce n'est pas tant la joie qu'il éprouve en lui-même que la joie dont jouit son Dieu : car il aime son Dieu incomparablement plus que lui-même ; il est content du bonheur de Dieu sans comparaison plus que de son propre bonheur, tant est immense l'amour qu'il lui porte,

et dont l'effet sera pour lui de s'oublier lui-même et de n'avoir d'autre pensée que de complaire à son bien-aimé.

Et telle sera la sainte et délicieuse ivresse qui fera perdre aux bienheureux le soin d'eux-mêmes, pour ne s'occuper que de louer et d'aimer Dieu, unique objet de tout leur amour : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ*[1]. Au comble du bonheur dès leur première entrée dans le ciel, ils restent, pour ainsi dire, perdus et comme noyés dans cet immense océan de la bonté divine.

Ainsi détaché de tout autre désir, chaque bienheureux n'aura plus que celui d'être aimé de Dieu et de l'aimer ; et comme il se verra assuré de toujours aimer Dieu et d'être toujours aimé de lui, ce sera là sa béatitude qui le remplira de joie et l'en rassasiera éternellement, de sorte qu'il n'aura plus rien à désirer.

En un mot, jouir de la joie de Dieu, tel sera le paradis des bienheureux. Et par conséquent, quiconque même ici-bas se complaît dans la béatitude dont Dieu jouit et jouira éternellement, peut se dire à lui-même que dès à présent il entre dans la joie de Dieu et commence à jouir du paradis.

Cependant, mon doux Sauveur, amour de mon âme, je me vois encore dans cette vallée de larmes, environné d'ennemis qui n'aspirent qu'à me séparer de vous. Mon bien-aimé Seigneur, ne permettez pas que je vous perde, faites que je vous aime toujours, et dans cette vie et dans l'autre, et puis disposez de moi comme il vous plaira. O Reine du paradis, si vous priez pour moi, certainement j'irai vous tenir compagnie et chanter vos louanges éternellement dans le ciel.

1 (*Ps.* xxxv, 9.)

§ XXVIII

Le malheur d'avoir perdu Dieu et la peine qui constitue l'enfer.

La grièveté de la peine doit correspondre à celle de l'offense. Les théologiens définissent le péché mortel par ces deux mots : *Aversio a Deo* c'est-à-dire l'acte de se détourner de Dieu. Et voilà en quoi consiste le péché mortel, à faire mépris de la grâce divine et à consentir avec une pleine volonté à perdre Dieu, qui est notre souverain bien. C'est donc bien justement que, dans l'enfer, la plus grande peine pour le pécheur sera d'avoir perdu Dieu.

Il y a sans doute en enfer d'autres peines bien grandes à subir, par exemple, le feu qui tourmente les damnés, les ténèbres qui les aveuglent, les cris qui les assourdissent, la puanteur qui suffirait pour leur donner la mort, s'ils pouvaient mourir, l'oppression qui les accable et les empêche de respirer ; mais toutes ces peines ne sont rien auprès de celle d'avoir perdu Dieu. Dans l'enfer les gémissements des réprouvés sont continuels ; mais la cause la plus amère de ces gémissements, c'est d'avoir perdu Dieu par leur propre faute.

O Dieu ! et quel est ce bien qu'ils ont perdu ! Dans cette vie, les objets qui nous entourent, les passions, les affaires temporelles, les plaisirs sensibles, les vicissitudes de la fortune, nous empêchent de considérer la beauté et la bonté infinie de Dieu. Mais une fois sortie de la prison du corps, l'âme ne voit pas sans doute immédiatement Dieu tel qu'il est, puisque, si elle le voyait ainsi, elle serait dès lors bienheureuse, mais elle sait que Dieu est un bien infini, infiniment bon et digne d'être infiniment aimé, et comme elle a été créée pour le voir et l'aimer, elle voudrait aller immédiatement s'unir à lui. Mais si elle est en état de péché, elle trouve alors un mur impénétrable, qui est son péché même, et ce mur lui intercepte pour toujours la voie qui conduit à Dieu.

Seigneur, je vous remercie de ce que cette voie n'est pas encore fermée pour moi, comme je l'ai mérité ; je puis encore aller à vous. Ah ! ne me repoussez pas : *Ne projicias me a facie tua.*

L'âme étant créée pour aimer son Créateur, se sent naturellement portée vers lui comme vers sa dernière fin ; mais dans la vie présente, les ténèbres du péché et les affections terrestres tiennent comme assoupie cette inclination qu'elle a de s'unir à Dieu, et de là vient qu'elle ne se chagrine pas beaucoup de s'en voir séparée. Mais une fois rompus les liens qui l'attachaient au corps et à ses sens, elle comprend avec une vive lumière que Dieu seul peut contenter ses désirs. Aussitôt donc qu'elle se trouve délivrée de ces liens, elle s'élance pour se coller pour ainsi dire à son souverain bien ; mais étant en état de péché, elle s'en voit aussitôt repoussée comme ennemie. Quoique repoussée, elle ne laissera pas cependant de se sentir toujours poussée à s'unir à Dieu, et ce sera là son enfer, de se voir toujours attirée vers Dieu, et toujours repoussée de lui.

Si du moins cette malheureuse, après avoir perdu Dieu et tout moyen de le voir, pouvait encore l'aimer, elle trouverait en cela une consolation. Mais cela même lui est impossible, parce que, privée de la grâce et devenue esclave de son péché, sa volonté est pervertie, en sorte que si d'un côté elle se voit toujours portée à aimer Dieu, de l'autre elle se sentira toujours forcée de le haïr. Elle sait que Dieu mérite infiniment son amour et ses louanges, et pourtant elle le hait et le maudit. Quel tourment !

Pourrait-elle du moins, dans ce lieu de supplices, se résigner à la volonté divine, comme font les âmes saintes du purgatoire, et bénir la main de ce Dieu qui la frappe avec justice? Non, cela lui est encore impossible, parce que, pour le faire, elle aurait besoin d'être aidée de la grâce ; mais, nous venons de le dire, toute grâce lui a été retirée, de sorte qu'elle ne peut plus conformer sa volonté à celle de Dieu, l'une étant devenue à jamais toute contraire à l'autre.

Réduite à cet état, la malheureuse en vient à retourner toute la haine contre elle-même, et c'est ainsi qu'elle vivra perpétuellement déchirée par des sentiments contraires : d'une part, elle voudrait vivre; de l'autre, elle voudrait mourir : elle voudrait vivre pour toujours haïr Dieu, qui est le principal objet de sa haine ; elle voudrait mourir, pour ne plus sentir la peine qu'elle éprouve de l'avoir perdu. Mais elle ne peut mourir ; elle vivra donc dans une continuelle agonie entre la vie et la mort.

Prions Dieu par les mérites de Jésus-Christ de nous préserver de l'enfer ; que celui-là l'en prie surtout, qui se trouve l'avoir perdu parfois dans sa vie par quelque péché mortel.

Seigneur, doit-il lui dire, sauvez-moi, et pour cela tenez-moi attaché à vous par votre saint amour ; doublez ces saintes et douces chaînes de salut, pour qu'elles me tiennent de plus en plus étroitement uni à vous. Malheureux que je suis, d'avoir mérité, par le mépris que j'ai fait de votre grâce, d'être à jamais séparé de vous, ô vous qui êtes mon souverain bien, et de vous haïr éternellement ! Je vous remercie de m'avoir supporté tandis que j'étais dans votre disgrâce ; que serait-il advenu de moi, si j'étais mort en cet état ? Mais puisque vous m'avez prolongé la vie, faites que je ne m'en serve plus pour vous déplaire, mais seulement pour vous aimer et pour déplorer les déplaisirs que je vous ai causés. A partir de ce jour, vous serez, ô mon Jésus, l'unique objet de mon amour, et je n'aurai d'autre crainte que de vous offenser et de me séparer de vous. Mais je ne puis rien, si vous ne venez à mon aide, et j'espère, en me souvenant de votre sang versé, que vous m'aiderez à être tout à vous, ô mon Rédempteur, mon amour et mon tout: *Deus meus, et omnia.* O Marie, puissante avocate des pécheurs, venez en aide à un pécheur qui se recommande à vous et met sa confiance en vous.

Si vous voulons être sûrs de ne point perdre Dieu, donnons-nous véritablement à lui tout entiers. Quiconque ne se donne pas tout entier à Dieu est toujours en danger de lui tourner le dos et de le perdre ; celui au contraire qui s'atta-

che résolûment à lui sans réserve ne court point ce danger, parce que Dieu lui-même ne permettra pas qu'une âme qui s'est donnée sincèrement tout entière à lui tombe dans un tel malheur. C'est ce qui faisait dire à un grand serviteur de Dieu, que quand on lit les chutes de certains personnages qui avaient paru jusque-là mener une vie sainte, on doit penser d'eux qu'ils ne s'étaient pas donnés tout entiers à Dieu.

§ XXIX

Mépris du monde.

Cette pensée que le monde n'est que vanité, et que tout ce que le monde estime n'est que mensonge et illusion, est ce qui a fait prendre à bien des âmes la résolution de se donner tout entières à Dieu. *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur*[1] *?* A quoi servira d'avoir fait la conquête du monde entier, si l'on se trouve avoir perdu son âme pour toute l'éternité ? Combien de personnes à la fleur de l'âge n'ont-elles pas été déterminées par cette grande maxime de l'Evangile à quitter parents, patrie, biens et honneurs, pour se retirer dans un cloître ou dans un désert, et ne s'y occuper plus que de Dieu ! Le jour de la mort est appelé le jour de la perdition, *Juxta est dies perditionis*[2], parce que dans ce jour il nous faudra laisser tous les biens que nous aurons possédés ici-bas. C'est ce qui a fait dire à propos à saint Ambroise, que c'est à tort que nous appelons ces biens nos biens, puisqu'il ne nous est pas possible de les emporter avec nous dans l'autre monde, où nous aurons à demeurer toute l'éternité : *Non nostra sunt quæ non possumus auferre nobiscum ; sola virtus nos comitatur.* Nous n'aurons à emporter avec nous dans l'éternité que nos bonnes œuvres, et elles y seront notre consolation.

[1] (*Matth.* XVI, 26. — [2] (*Deut.* XXXII, 35.)

Tous les biens de ce monde, quels qu'ils soient, dignités, or, argent, pierres précieuses, envisagés du lit de la mort, perdent tout leur éclat ; l'ombre lugubre de la mort obscurcit les sceptres mêmes et les couronnes, et nous fait voir que tout ce que le monde estime n'est que boue et fumée, vanité et misère. Et de vrai, à quoi servent au moment de la mort tous les biens acquis par le mourant, s'il ne doit plus y avoir pour lui qu'un cercueil où il tombera bientôt en pourriture ? A quoi sert la beauté du corps si vantée, s'il ne doit plus en rester qu'une poussière infecte et quelques os décharnés ?

Qu'est-ce que la vie de l'homme ici-bas ? Voici la définition qu'en donne saint Jacques : *Quæ est enim vita vestra ? vapor est ad modicum parens, et deinceps exterminabitur*[1]. C'est une vapeur qui paraît un instant, pour disparaître ensuite tout à fait. Aujourd'hui tel grand personnage est estimé, redouté, comblé d'éloges ; demain on le méprisera, on l'accablera de reproches et de malédictions. *Vidi impium superexaltatum.... et transivi, et ecce non erat*[2]. On ne le voit plus dans cette villa dont il faisait ses délices, dans ces magnifiques palais qu'il s'était fait bâtir ; et où est-il donc ? Dans ce sépulcre, où vous n'apercevez plus que quelque peu de poussière.

Statera dolosa in manu ejus[3]. L'Esprit-Saint nous avertit de ne pas nous laisser abuser par le monde, parce que la balance dont le monde se sert pour peser les biens est fausse. Mais la balance avec laquelle nous devons les peser, c'est celle de la foi, à laquelle il appartient de nous faire connaître quels sont les véritables biens, à savoir ceux qui n'auront jamais de fin. Sainte Thérèse disait : « On doit compter pour rien tout ce qui finit à la mort. » O Dieu ! que reste-t-il maintenant de leurs grandeurs à tous ces ministres d'Etat, à tous ces commandants d'armées, à tous ces princes, à tous ces empereurs romains, à présent qu'ils ont quitté la scène de ce monde pour entrer dans l'éternité ? *Periit memoria eorum cum sonitu*[4] Ils ont joué un grand rôle sur la terre, leur nom

[1] (*Jac.* IV, 15.) — [2] (*Ps.* XXXVI, 35.) — [3] (*Ose*, XII, 7.) — [4] (*Ps.* IX, 7.)

retentissait en tous lieux ; mais depuis qu'ils sont morts, leur rôle est fini ; leur nom, comme tout le reste, est oublié.

Rappelons ici à ce propos une inscription gravée à l'entrée d'un cimetière où sont enterrés plusieurs personnages de distinction :

C'est ici qu'aboutit toute grandeur mondaine ;
Ici toute puissance, ici toute beauté,
Est pâture des vers ; la mort, en souveraine,
Clôt la scène du temps, ouvre l'éternité [1].

Præterit figura hujus mundi [2] Notre vie, en un mot, n'est qu'une scène qui passe et finit bientôt, et cela pour tout le monde, pour les nobles comme pour les roturiers, pour les rois comme pour leurs vassaux, pour les riches comme pour les pauvres. Heureux celui qui sur cette scène s'acquitte bien de sa partie au jugement de Dieu ! Philippe III, roi d'Espagne, était sur le point de mourir, n'ayant encore que quarante-deux ans ; avant d'expirer, il dit à ceux qui l'assistaient : Quand je serai mort, publiez partout le spectacle dont vous êtes témoins en ce moment ; publiez qu'à l'instant de la mort il ne sert à rien autre chose d'avoir été roi, qu'à sentir la peine de l'avoir été. Puis il conclut en soupirant : Oh ! si en ce moment je me trouvais retiré dans un désert pour travailler à mon salut, avec combien plus de confiance n'aurais-je pas à comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ !

Personne n'ignore le changement de vie qui s'opéra dans saint François de Borgia, à la vue du cadavre de l'impératrice Isabelle, princesse de la plus grande beauté tant qu'elle avait vécu, mais qui depuis sa mort faisait horreur à voir. Voilà donc, dit alors Borgia, comment finissent les biens de ce monde ! Et dès lors il se donna tout à Dieu. Oh ! puissions-nous l'imiter tous avant que la mort nous surprenne ! Mais venons-en vite à l'action, car la mort est rapide dans sa mar-

[1] Nous empruntons ces vers à la traduction de R. P. Dujardin.
[2] I (*Cor.* VII, 31.)

che, et nous ignorons le moment de son arrivée. Faisons en sorte que dés lumières que Dieu nous donne, il nous reste autre chose que des remords et le compte qu'il nous en faudra rendre à Dieu, quand nous tiendrons dans nos mains le cierge des mourants. Formons la résolution de faire dès maintenant ce que nous désirerions alors avoir fait sans pouvoir plus le faire.

C'est assez m'avoir supporté, Seigneur ; je ne veux plus hésiter à me donner à vous. Vous m'avez invité bien des fois à en finir avec le monde et à me dévouer tout entier à votre amour. En ce moment vous me faites entendre encore votre voix : me voici, recevez-moi dans vos bras, je m'abandonne tout entier à vous. Agneau sans tâche, qui vous êtes sacrifié pour moi, en mourant en croix sur le calvaire, lavez-moi d'abord dans votre sang et me pardonnez toutes les injures que je vous ai faites ; puis embrasez-moi de votre saint amour. Je vous aime par-dessus toutes choses, je vous aime de toute mon âme. Et quel objet en dehors de vous puis-je trouver dans le monde, qui soit plus digne de mon amour et qui m'ait plus aimé ? Sainte Marie, mère de Dieu et mon avocate, priez pour moi, et obtenez-moi un véritable et solide changement de vie ; je mets en vous ma confiance.

§ XXX

Amour de la solitude.

Dieu ne permet pas qu'on le trouve dans le tumulte du monde ; voilà pourquoi les saints cherchaient les déserts les plus affreux, les cavernes les plus cachées, pour fuir le commerce des hommes et converser seuls à seul avec Dieu. Saint Hilarion passa d'un désert dans un autre, cherchant toujours le plus solitaire pour n'avoir à s'entretenir avec aucun homme, et il finit par mourir dans un désert de Chypre, après l'avoir habité l'espace de cinq ans. Saint Bruno, après que Dieu l'eut

appelé à quitter le monde, alla avec ceux de ses compagnons qui voulurent le suivre, trouver saint Hugues évêque de Grenoble, et le prier de leur assigner un désert pour demeure dans son diocèse : saint Hugues leur assigna la Chartreuse, qui par son hideux aspect était plus propre à servir de repaire aux bêtes sauvages que d'habitation à des hommes ; et ils y établirent avec joie leur demeure, en se logeant chacun dans autant de petites cabanes, disposées à une certaine distances l'une de l'autre.

Notre-Seigneur dit un jour à sainte Thérèse : Je parlerais volontiers à bien des âmes ; mais le monde fait tant de bruit dans leur cœur, que ma voix ne peut s'y faire entendre. Dieu ne nous parle point au milieu des conversations et des affaires du monde, ou s'il nous parle alors, il n'est pas entendu de nous. Les paroles de Dieu sont les inspirations, les lumières et les invitations secrètes au moyen desquelles les saints sont éclairés et embrasés de l'amour divin ; mais quiconque n'aime pas la solitude ne pourra entendre ces voix de Dieu.

« Je l'attirerai dans la solitude, dit-il de quelqu'une de ces âmes, et je parlerai à son cœur : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus*[1]. Quand Dieu veut élever une âme à un degré éminent de perfection, il l'amène à se retirer dans quelque lieu solitaire, loin des conversations des créatures, et là il lui parle à l'oreille, non du corps, mais du cœur : et c'est ainsi qu'il l'éclaire et l'embrase du divin amour.

Saint Bernard disait qu'il avait beaucoup mieux appris à aimer Dieu dans les bois au milieu des chênes et des hêtres, que parmi les livres et dans la société des hommes[2] Ce fut ce même motif qui détermina saint Jérôme à renoncer aux délices de Rome pour aller se renfermer dans la grotte de Bethléem, et c'est de là qu'il poussait ce cri : *O solitudo, in qua Deus cum suis familiariter loquitur et conversatur*[3] *!* Dans la solitude, Notre-Seigneur s'entretient familièrement avec les

[1] (*Ose.* II, 2.) — [2] (*Ad Henr Murd.*, epist CVI, n. 2.)
[3] O eremus, familiarius Deo gaudens! (*Hieron.*, epist. I.)

âmes qu'il chérit, et là il leur fait entendre de ces paroles qui pénètrent les cœurs de son saint amour, jusqu'à les mettre en liquéfaction, pour ainsi dire, comme nous le lisons de l'épouse du livre des Cantiques : *Anima mea liquefacta est, ut dilectus locutus est*[1]

L'expérience nous fait voir que les relations avec le monde et le soin d'acquérir des biens temporels nous font oublier Dieu : et qu'aurons-nous retiré, au moment de la mort, de toutes les fatigues que nous nous serons données et de tout ce temps employé aux choses de la terre, sinon des peines et des remords de conscience ? Nous ne trouverons de gagné pour nous en ce moment, que le peu que nous aurons fait et souffert pour le service de Dieu. Pourquoi donc ne pas nous détacher du monde avant que la mort nous en détache ?

Sedebit solitarius et sedebit, quia levavit super se[2]. Le solitaire ne se donne point tant de mouvements, comme il s'en donnait au milieu du tracas du monde, mais il se tiendra tranquille, il restera assis, *sedebit* ; et il ne demandera rien de ce qui flatte les sens pour y trouver sa satisfaction, *et tacebit*, parce qu'élevé au-dessus de lui-même comme de tout objet créé, *quia levavit super se*, il trouvera en Dieu tous les biens et tout son bonheur.

Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam[3] ? « Qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour m'envoler au lieu de mon repos ? » David désirait avoir des ailes de colombe pour quitter la terre et ne la plus toucher même des pieds, afin de pouvoir donner du repos à son âme. Mais tant que nous sommes en cette vie, il ne nous est point permis de quitter la terre : tâchons du moins de nous procurer autant que possible une retraite pour traiter seul à seul avec Dieu, et obtenir ainsi la force d'éviter les inconvénients de notre commerce forcé avec le monde, comme faisait David au milieu même des soins que réclamait de lui le gouverne-

1 (*Cant.* v. 6.) — 2 (*Thren.*, III, 28.) — 3 (*Ps.* LIV, 7.)

ment de son royaume: *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine*[1].

Ah! que n'ai-je toujours pensé à vous, ô Dieu de mon âme, plutôt que de m'occuper des biens de la terre? maintenant je maudis ces jours où, en cherchant des satisfactions terrestres, je n'ai fait que vous déplaire, ô mon souverain bien! Hélas! que ne vous ai-je toujours aimé! Que ne suis-je mort, plutôt que de vous avoir jamais offensé? Malheureux que je suis, bientôt la mort viendra me surprendre, et elle me trouvera encore attaché au monde. O mon Jésus, qu'il n'en soit pas ainsi; je suis résolu à tout quitter pour être tout entier à vous. Vous êtes tout-puissant, c'est à vous de me donner la force de vous être fidèle. Sainte mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

§ XXXI

Solitude du cœur.

Voici ce qu'écrivait saint Grégoire: *Quid prodest solitudo corporis, si defuerit solitudo cordis*[2]. C'est-à-dire: A quoi sert que le corps soit dans la solitude, si le cœur n'y est pas? Nous avons vu au paragraphe précédent combien la solitude peut contribuer au recueillement de l'esprit; mais, comme le dit ici saint Grégoire, il ne sert que peu d'être corporellement dans un lieu solitaire, si l'on garde en même temps son cœur tout rempli de pensées et d'affections mondaines. Pour qu'une âme soit toute à Dieu, deux choses sont nécessaires: la première, qu'elle se détache de toute affection aux créatures; la seconde, qu'elle consacre à Dieu tout son amour. Et c'est là ce que signifie la solitude du cœur.

Il faut donc en premier lieu détacher son cœur de toute affection terrestre. Saint François de Sales disait: « Si je con-

[1] (*Ibid.*, 8.)
[2] (*Moral.* lib. XXX, c. XVI, n. 52.)

naissais un seul filet d'affection en mon âme, qui ne fût de Dieu, en Dieu et pour Dieu, je m'en déferais aussitôt. » Si le cœur ne se purge et ne se vide de tout objet terrestre ; l'amour divin ne peut y entrer pour le posséder tout entier. Dieu veut régner dans nos cœurs par son amour, mais il veut y régner seul, il ne veut point que des associés lui ravissent une partie de cette affection qu'il prétend à juste titre lui être due tout entière à lui seul.

Certaines âmes se plaignent de ne trouver Dieu dans aucun de leurs exercices spirituels, oraisons, communions, lectures spirituelles, visites au saint-sacrement, et elles ne savent quel moyen prendre pour le trouver. Mais sainte Thérèse a su leur offrir ce moyen par ces paroles : « Détachez votre cœur de toutes les choses créées, et cherchez Dieu ; assurément vous le trouverez [1]. »

Bien des gens ne sauraient aller vivre dans les déserts, comme ils le voudraient, pour se séparer des créatures et ne converser qu'avec Dieu ; mais qu'ils comprennent bien que, pour jouir de la solitude du cœur, ni les déserts ni les cavernes ne sont nécessaires. Ceux que leur position oblige de vivre dans le monde, peuvent toujours conserver, même au milieu des affaires, des rues et des places publiques, pourvu qu'ils aient le cœur libre d'attaches mondaines, la solitude du cœur et l'union avec Dieu. Des occupations qui ont pour objet d'accomplir la volonté de Dieu, ne sauraient, quelles qu'elles soient, être un obstacle à la solitude du cœur. Sainte Catherine de Sienne savait bien trouver Dieu à travers les soins du ménage où la tenaient ses parents pour la distraire de ses exercices de piété ; au milieu de ces occupations, elle s'était ménagé une retraite dans son cœur qu'elle appelait sa cellule, et là elle ne cessait de converser seule à seul avec Dieu.

Vacate et videte quoniam ego sum Deus [2] : « Arrêtez-vous, et reconnaissez que c'est moi qui suis Dieu. » Pour être éclairés de la divine lumière qui nous fera connaître la bonté de

[1] (*Avis* 36.) — [2] (*Ps.* XLV, 2.)

Dieu, il nous faut nous arrêter, c'est-à-dire nous débarrasser des attachements terrestres qui nous empêchent de connaître Dieu. De même que, quand un vase de cristal est rempli de sable, il ne peut réfléchir la lumière du soleil, ainsi un cœur attaché à l'argent, aux honneurs du monde, aux plaisirs sensuels, ne saurait être éclairé de la lumière céleste, et faute de connaître Dieu, il est sans amour pour lui. En quelque état que Dieu nous ait placés, si nous voulons que les créatures ne puissent nous distraire de la pensée de Dieu, ne nous mettons en peine que de nous acquitter de nos devoirs conformément à la volonté divine, et, quant à tout le reste, figurons-nous être dans le monde comme s'il ne s'y trouvait que nous avec Dieu.

Nous devons nous détacher de tout, et particulièrement de nous-mêmes, en combattant sans relâche notre amour-propre. Par exemple, qu'un objet nous plaise, laissons-le de côté, précisément parce qu'il nous plaît. Telle personne nous a fait du mal ; faisons-lui du bien précisément à cause du mal qu'elle nous a fait. En un mot, nous ne devons vouloir ou ne pas vouloir que ce que Dieu veut ou ne veut pas, sans pencher ni d'un côté ni de l'autre, tant que nous ne savons pas ce que Dieu veut que nous voulions.

Oh ! comme Dieu se fait bien trouver par quiconque se détache des créatures pour aller à lui ! *Bonus est Dominus quærenti illum* [1] : « Le Seigneur est bon pour l'âme qui le cherche, » a dit Jérémie. On lit dans saint François de Sales ; « Le pur amour de Dieu consume tout ce qui n'est pas Dieu, pour convertir tout en lui. » Par conséquent on doit faire de soi-même comme un jardin fermé, ainsi que Dieu le dit de l'Epouse des Cantiques : *Hortus conclusus soror mea sponsa* [2]. Un jardin fermé se dit d'une âme qui ferme en elle-même toute entrée aux affections terrestres. Tout ce que nous avons, nous l'avons reçu de Dieu ; il a donc le droit d'exiger tout notre amour. Et par conséquent, quelle que soit la créature qui voudrait

[1] (*Thren.* III, 25.) — [2] (*Cant.*, IV, 12.)

pour elle-même une part de cet amour, nous devons repousser sa prétention, et nous retournant aussitôt vers notre souverain bien, lui dire de tout notre cœur : *Quid mihi est in cœlo, et in te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum*[1] : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que puis-je vouloir sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu ! Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité ; » vous seul contentez tous mes désirs, *Deus cordis mei et pars mea in æternum.*

Heureux celui qui peut dire : *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi*[2] : « J'ai méprisé pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ l'empire du monde et toutes les pompes du siècle. » Et c'est ce que pouvait dire à bon droit cette grande servante de Dieu, la sœur Marguerite de la Croix, fille de l'empereur Maximilien II : l'auteur de sa Vie rapporte que, tandis qu'elle se dépouillait de ses riches vêtements et de ses diamants précieux pour prendre à la place la laine grossière des religieuses de sainte Claire de l'étroite observance, elle les jetait avec un tel dédain, que tous les assistants en versaient de pieuses larmes.

Pour moi, ô mon Jésus, je ne veux pas que les créatures aient une place dans mon cœur ; vous en devez être l'unique maître pour le posséder tout entier. Que d'autres aillent à la recherche des plaisirs et des grandeurs d'ici-bas ; vous seul, dans la vie présente comme dans la vie future, devez être mon unique partage, mon unique bien, mon unique amour. Et puisque vous m'aimez, comme je le vois par tant de marques que vous m'en donnez, aidez-moi à me détacher de tout ce qui pourrait me distraire de l'occupation de vous aimer. Faites que mon âme soit toute occupée à vous plaire, comme à l'unique objet de mes affections. Oh ! de grâce, mettez-vous en possession de mon cœur tout entier ; je ne veux plus être

1 (*Ps.* LXXII, 25,26.)
2 (*Office des saintes femmes*, 8e rép.)

à moi, soumettez-moi à votre empire, et rendez-moi prompt à exécuter toutes vos volontés. Mère de Dieu, ô Marie, je mets ma confiance en vous ; faites par vos prières que j'appartienne tout entier à Jésus.

§ XXXII

Voir et aimer Dieu dans l'autre vie fait le paradis des bienheureux.

Voyons quelle est la chose qui rend pleinement heureux les saints habitants du ciel. L'âme qui s'y trouve admise voyant Dieu face à face, et ravie d'admiration pour sa beauté et ses autres perfections qui le rendent digne d'un amour sans bornes, ne peut faire autrement que de l'aimer de toutes ses forces ; aussi l'aime-t-elle incomparablement plus que soi-même, ou plutôt s'oubliant en quelque sorte elle-même, elle ne pense et ne désire autre chose que de voir content le divin objet de son amour ; et comme elle voit qu'effectivement Dieu, cet unique objet de toutes ses affections, jouit d'un bonheur infini, cette joie qu'elle contemple en son bien-aimé fait tout son paradis à elle-même. Si elle était capable de quelque chose d'infini, en voyant que son bien-aimé est infiniment heureux, elle goûterait aussi une joie infinie ; mais comme elle ne saurait, pas plus que toute autre créature, en être capable, elle est du moins tellement saturée de joie, qu'il ne lui reste plus rien à désirer. C'est ce rassasiement que pressentait David quand il disait : *Satiabor, cum apparuerit gloria tua*[1] : « Je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra. » Et c'est de cette manière que se vérifie ce que Dieu dit à l'âme en la mettant en possession du paradis : *Intra in gaudium domini tui*[2] : « Entrez dans la joie de votre maître. » Il ne dit pas à sa propre joie d'entrer dans cette âme, parce que cette joie la surpasse et la déborde infiniment ; mais il dit à

[1] (*Ps.* XVI, 13.) — [2] (*Matth.* XXV, 2.)

l'âme d'entrer dans cette même joie, parce que du moins l'âme y participe, mais avec une telle abondance, qu'elle en est rassasiée et comblée.

De là je pense que dans l'oraison il n'y a point d'acte plus parfait d'amour de Dieu, que celui qui consiste à se complaire dans la joie infinie dont Dieu jouit. C'est là assurément l'occupation continuelle des bienheureux dans le ciel; et par conséquent contracter l'habitude de se complaire dans la joie de Dieu, c'est commencer dès ici-bas la vie qu'on espère mener dans le ciel pendant toute l'éternité.

Tel est l'amour dont les saints brûlent pour Dieu dans le paradis, que si jamais il entrait en eux quelque crainte de le perdre, ou de cesser de l'aimer avec la même ardeur, cette crainte leur ferait éprouver un enfer de tourments. Mais c'est là une supposition impossible, puisqu'ils sont assurés, comme de l'existence de Dieu lui-même, de l'aimer toujours de toutes leurs forces, et d'être toujours aimés de Dieu, sans que jamais cet amour réciproque puisse se rompre dans l'éternité. Mon Dieu, rendez-m'en digne par les mérites de Jésus-Christ.

Ce contentement qui fait l'essence du paradis s'accroîtra ensuite de la splendeur de cette immense cité de Dieu, de la beauté de ses habitants, des délices de leur société, et particulièrement de celle de leur reine l'auguste Marie, dont la beauté à elle seule surpassera celle du paradis tout entier, à part Jésus-Christ incomparablement plus beau que Marie elle-même.

La joie des bienheureux s'accroîtra encore de tous les dangers que chacun d'eux aura courus ici-bas de perdre un si grand bien. Combien donc ils remercieront Dieu, ceux d'entre eux en particulier qui auront eu le malheur de mériter l'enfer par leurs péchés, quand ils se verront là-haut, d'où ils pourront apercevoir tant d'autres damnés à jamais pour des péchés moindres que les leurs propres, tandis qu'eux-mêmes seront sauvés et assurés de ne pouvoir plus perdre Dieu, destinés en un mot à jouir éternellement dans le ciel de ces immenses délices, de ces délices qui ne seront jamais suivies

d'aucun dégoût ! Ici-bas, quelques grandes, quelques continuelles que puissent être les délices qu'on y éprouve, elles s'affadissent avec le temps ; mais les joies du paradis au contraire, plus on les goûte, plus on les désire, tellement qu'au goût qu'on en éprouve se joint toujours le désir de les goûter encore, et au désir qu'on en a le consentement de les goûter de nouveau. C'est pour cela que le psalmiste appelle cantique nouveau, *Cantate Domino canticum novum*[1], le cantique par lequel les saints louent Dieu et le remercient du bonheur dont il les fait jouir. Ce cantique est nouveau, parce que les joies du ciel paraissent toujours nouvelles comme la première fois qu'on les a goûtées, et qu'on les désire à mesure qu'on les goûte, qu'on les goûte à mesure qu'on les désire. De même donc que les damnés sont appelés des vases de colère, *vasa iræ*, on pourrait appeler les bienheureux des vases d'amour divin, *vasa charitatis*.

Saint Augustin observe avec raison que pour acquérir cette éternelle félicité, ce ne serait pas trop d'une éternité de peines et de souffrances[2]. De là il faut conclure que c'est bien peu que ce qu'ont fait et souffert, pour gagner le paradis, tant d'anachorètes avec leurs pénitences et leurs méditations, tant de saints qui dans ce même but ont fait l'abandon de leurs maisons, de leurs richesses et de leurs royaumes, tant de martyrs qui pour le même objet ont enduré les chevalets, les cuirasses rougies au feu et tous les genres de mort les plus cruels. Tâchons donc de porter du moins sans murmure les croix que Dieu nous envoie, puisque, si nous parvenons à nous sauver, elles deviendront pour nous autant de sujets d'allégresse. Quand les infirmités, les douleurs et autres adversités nous affligent, levons les yeux au ciel et disons : Toutes ces peines finiront un jour, et après cela j'espère jouir à jamais de la vue de Dieu. Ayons le courage de souffrir et de prendre en mépris toutes les choses d'ici-bas. Heureux qui, au moment de la mort, pourra dire avec sainte Agathe : *Domine, qui abs-*

[1] (*Ps.* XCVII, 1.) — [2] (*In Ps.* XXXII, Serm. II. n. 16.)

tulisti a me amorem sæculi, accipe animam meam: « Seigneur, qui m'avez ôté l'amour du monde (et donné le vôtre), recevez mon âme. » Supportons tout, méprisons tout objet créé ; Jésus nous attend, tout prêt à nous couronner rois du ciel, si nous lui sommes fidèles.

Mais comment puis-je, ô mon Jésus, aspirer à un tel bonheur, moi qui pour de misérables plaisirs ai renoncé tant de fois au paradis à la vue du ciel et de la terre, et foulé aux pieds votre grâce? Mais le sang que vous avez versé me donne la confiance d'espérer le paradis, après avoir tant de fois mérité l'enfer, puisque c'est pour donner le paradis précisément à des indignes que vous êtes mort sur la croix. Mon Rédempteur et mon Dieu, je ne veux plus me séparer de vous, aidez-moi à vous garder la fidélité. *Adveniat regnum tuum:* par les mérites de votre sang, faites-moi entrer un jour en possession de votre royaume ; et en attendant que la mort m'arrive, donnez-moi la force d'accomplir parfaitement votre volonté, *fiat voluntas tua,* puisque faire votre volonté, c'est le plus grand bien d'ici-bas, le paradis de la terre pour qui vous aime. O vous tous donc qui aimez Dieu, tandis que nous vivons dans cette vallée de larmes, soupirons sans cesse après le paradis, et disons:

O patrie, où l'amour est le prix de l'amour,
D'être admis dans ton sein quand verrai-je le jour?

§ XXXIII

De l'oraison qui se fait devant le Saint-Sacrement de l'autel.

L'oraison plaît à Dieu en quelque lieu qu'elle se fasse ; mais il semble que Jésus-Christ agrée tout particulièrement celle qui se fait devant le Saint-Sacrement, puisque c'est là qu'il paraît dispenser à ceux qui le visitent ses lumières et ses grâces avec plus d'abondance. S'il consent à demeurer dans nos tabernacles, ce n'est pas seulement pour se faire l'aliment

des âmes qui le reçoivent dans la sainte communion, mais c'est aussi pour consoler en tout temps par sa présence les âmes qui le cherchent. Les personnes dévotes vont en pélerinage à la sainte maison de Lorette, que Jésus-Christ habita quelque temps dans sa vie, et à Jérusalem, où il mourut en croix; mais combien plus de dévotion ne devons-nous pas ressentir en présence d'une custode, où réside en personne ce même divin maître qui a habité parmi nous et qui est mort pour nous sur le Calvaire !

Il n'est pas donné à toutes sortes de personnes de parler seules à seul aux rois de la terre ; mais quant au Roi du ciel, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, tous nobles et roturiers, riches et pauvres, peuvent lui parler à leur gré dans le Saint-Sacrement, s'entretenir avec lui tant qu'ils le veulent, lui exposer leurs besoins et lui demander ses grâces; à tous, Jésus-Christ donne là audience, toujours prêt à exaucer et à consoler chacun.

Les gens du monde, qui ne connaissent d'autres plaisirs que ceux de la terre, ne peuvent concevoir celui que trouvent des âmes dévotes à se tenir longtemps devant un autel où se conserve une hostie consacrée ; mais pour les âmes qui aiment Dieu, les heures et les journées entières passées devant le Saint-Sacrement ne semblent être que des instants, à cause des douceurs célestes que le Seigneur leur y fait ressentir et goûter

Mais comment les gens du monde pourraient-ils éprouver ces douceurs, avec l'esprit et le cœur tout occupés de pensées et d'affections terrestres ? Pour que l'amour divin règne dans un cœur, disait saint François de Borgia, il faut avant tout en ôter la terre ; autrement le divin amour ne saurait y entrer, faute d'y trouver une place ou il puisse tenir. *Vacate et videte, quoniam ego sum Deus* [1], nous dit Dieu par la bouche de David: Pour savourer et éprouver les douceurs que Dieu offre par sa présence à ceux qui l'aiment, il faut donc vider son cœur, *vacate*,

[1] (*Ps.* XLV, 2.)

c'est-à-dire se détacher de toute affection terrestre. Voulez-vous trouver Dieu ? Détachez-vous des créatures et vous le trouverez, disait sainte Thérèse.

Que doit faire une âme en présence du Saint-Sacrement? Elle doit aimer et demander. Elle ne doit point s'y présenter pour goûter des douceurs et des consolations, mais uniquement pour se rendre agréable à Dieu, en faisant des actes d'amour, en se donnant à lui tout entière et sans réserve, en se dépouillant de toute volonté propre, en s'offrant à lui et lui disant: Mon Dieu, je vous aime, et ne veux rien que vous; faites que je vous aime toujours, et après cela faites de moi et de tout ce qui est à moi ce que vous voudrez. De tous les actes d'amour, le plus agréable à Dieu c'est celui que répètent sans cesse les bienheureux dans le ciel, et qui consiste à se complaire dans le bonheur infini dont Dieu jouit, puisque, comme nous l'avons dit, § 28, chaque bienheureux aime Dieu incomparablement plus que soi-même, et désire en conséquence la félicité de son bien-aimé, beaucoup plus que la sienne propre ; et voyant que le bonheur dont Dieu jouit est infini, il devrait en ressentir un contentement infini; mais comme un contentement infini est impossible à une créature, celui qu'éprouve le bienheureux est du moins tel, que la joie de Dieu fait elle-même sa joie et son paradis. De tels actes d'amour sont très-agréables à Dieu, même quand nous les faisons sans éprouver de douceurs sensibles. D'ailleurs il n'arrive pas toujours, ou plutôt il est rare que Dieu fasse goûter de ces consolations dans cette vie aux âmes mêmes qu'il aime le plus, et quand il leur en donne, ce n'est pas tant à titre de récompense de leurs bonnes œuvres (la pleine récompense leur en est réservée dans le ciel), que pour les encourager à supporter patiemment les ennuis et les adversités de la vie présente, et spécialement les distractions et les aridités que les bonnes âmes éprouvent dans l'oraison.

Quant aux distractions, il ne faut pas en faire cas; il suffit de les repousser quand on s'en aperçoit. Du reste, les saints eux-mêmes sont sujets à des distractions involontaires ; mais

ils n'abandonnent pas pour cela l'oraison, et c'est ainsi que nous devons nous conduire nous-mêmes, saint François de Sales disait que, quand même nous ne ferions pas autre chose dans l'oraison que de chasser les distractions et les chasser encore, nos oraisons ne nous rapporteraient pas moins de grands profits. Ensuite, pour ce qui est des aridités, la plus grande peine des âmes habituées à faire oraison est sans doute de s'y trouver quelquefois sans aucun sentiment de dévotion, sans goût, et même sans aucun désir sensible d'aimer Dieu ; encore leur arrive-t-il souvent d'être en outre saisies de crainte d'être dans la disgrâce de Dieu, en punition de leurs fautes, pour lesquelles elles se trouveraient abandonnées de lui ; et plongées dans ces épaisses ténèbres, elles ne sauraient trouver le moyen d'en sortir, toutes les portes pour le faire leur paraissant fermées. Que dans ces sortes d'épreuves, l'âme dévote tienne ferme à ne pas abandonner l'oraison, comme le voudrait le démon ; qu'elle unisse alors ses désolations à celle qu'éprouva Jésus-Christ sur la croix, et si elle ne peut dire autre chose, qu'elle dise du moins dans la fine pointe de l'esprit : Mon Dieu, je veux vous aimer, je veux être toute à vous, ayez pitié de moi, ne m'abandonnez pas. Qu'elle dise encore, comme le faisait une sainte âme, quand elle se trouvait le plus désolée :

Je t'aime avec tendresse
Malgré tes coups, mon Dieu !
Fuis où tu veux, sans cesse
Je te suis en tout lieu [1].

[1] Vers empruntés à la traduction du P. Dujardin.

§ XXXIV

On ne trouve qu'en Dieu la véritable paix.

Celui qui cherche la paix de son âme dans les créatures ne la trouvera jamais, parce qu'aucune créature ne peut contenter le cœur humain. Dieu a créé l'homme pour lui-même, qui est un bien infini; et par conséquent Dieu seul peut le contenter. De là vient que tant de gens, quoique comblés de richesses et d'honneurs, de toutes sortes de satisfactions terrestres, ne sont jamais contents, mais mendient sans relâche ni vergogne davantage de richesses, d'honneurs et de plaisirs, et plus ils en reçoivent, plus ils sont agités, sans pouvoir jamais trouver un jour de véritable paix.

Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui [1] : « Cherchez votre contentement en Dieu, et il vous accordera les demandes de votre cœur. » Dès qu'une personne met en Dieu tout son bonheur et ne cherche que lui, Dieu lui-même prend soin de donner satisfaction à toutes ses demandes, et la fait entrer dès lors dans l'heureux état de ces âmes qui ne désirent autre chose que de plaire à Dieu.

Insensés ceux qui disent : Heureux quiconque a de quoi dépenser à son gré, ou qui peut commander aux autres, ou se donner tous les plaisirs ! Folie que tout cela ; il n'y a d'heureux que ceux qui aiment Dieu, et qui peuvent dire que Dieu seul leur suffit. L'expérience fait bien voir que tous ces personnages, proclamés heureux par les gens du monde, quelque favorisés qu'ils soient par la fortune, d'honneurs, de dignités et de richesses, mènent une vie malheureuse sans jamais trouver le repos.

Mais comment se fait-il que tant de riches, de dignitaires et de princes, au sein de l'abondance des biens de ce monde,

[1] *(Ps.* XXXVI, 4.*)*

ne sauraient trouver la paix, tandis qu'au contraire tant de bons religieux se trouvent si contents de vivre retirés dans leurs cellules, pauvres et inconnus? Comment se fait-il que tant de solitaires jubilaient d'allégresse au fond de leurs déserts ou de leurs cavernes, en dépit du tourment de la faim et de la rigueur du froid? C'est qu'ils ne s'occupaient que de Dieu, et que Dieu les consolait.

Pax Dei quæ ex superat omnem sensum[1] *:* « La paix que Dieu procure surpasse tout sentiment. » Oh! combien la paix que Dieu fait goûter aux âmes qui l'aiment surpasse toutes les délices que le monde peut offrir! *Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus*[2] *:* « Goûtez et voyez combien Dieu procure de douceurs. » Mondains, leur crie le prophète, pourquoi, hélas! cherchez-vous à déprécier la vie des saints, sans l'avoir jamais connue? faites-en une fois l'épreuve, quittez, quittez le monde et donnez-vous à Dieu, et vous verrez comme il saura bien vous procurer de ces consolations que vous demanderiez vainement à toutes les grandeurs et à toutes les voluptés de ce monde.

Il est vrai que les saints aussi sont exposés à de grandes tribulations en cette vie; mais résignés qu'ils sont à la volonté divine, ils ne perdent jamais la paix de l'âme. Les amis du monde paraissent tantôt gais, tantôt tristes; mais en réalité la plus grande partie de leur vie se passe dans l'inquiétude et l'agitation. Les amis de Dieu, au contraire, se mettant au-dessus des adversités et de toutes les vicissitudes de ce monde, coulent leurs jours dans un calme inaltérable. Voici le tableau que nous offre dans ses vers le célèbre cardinal Petrucci d'une âme qui s'est tout entière donnée à Dieu:

Autour d'elle, à tout vent de revers, de faveur,
Elle voit chaque objet souvent changer de forme:
Tandis qu'unie à Dieu dans le fond de son cœur,
Elle mène toujours une vie uniforme[3].

[1] (*Philip.* IV, 7.) — [2] (*Ps.* XXXIII, 9.)
[3] Traduction empruntée au R. P. Dujardin.

Mais, pour demeurer toujours uni à Dieu et jouir d'une paix constante, il est indispensable de bannir de son cœur tout ce qui n'est pas Dieu, et de vivre comme si l'on était mort à toute affection terrestre. Aidez-moi, ô mon Dieu, à me dégager de tous les liens qui m'attachent au monde, faites que je n'aie plus d'autre pensée que de vous plaire.

Heureux sont ceux à qui Dieu seul suffit. Seigneur, donnez-moi la grâce de ne rien chercher hors de vous, et de n'aspirer qu'à vous aimer et à faire votre volonté. Pour l'amour de vous, je renonce en ce moment à tous les plaisirs du monde, je renonce même à toute consolation spirituelle; tout mon désir, c'est de vous être en tout soumis et de vous être agréable. Sainte mère de Dieu, recommandez-moi à votre fils qui ne vous refuse rien.

§ XXXV

Dieu seul doit être la fin de toutes nos actions.

Dans toutes nos actions, nous ne devons avoir pour fin que de plaire à Dieu, et non à nos parents, ou à nos amis, ou à quelques grands, ou à nous-mêmes; car tout ce qui se fait pour d'autres que pour Dieu est perdu. On fait bien des choses pour plaire aux hommes, ou pour ne pas leur déplaire; mais saint Paul nous avertit que tout cela est inconciliable avec le service de Jésus-Christ: *Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem* [1]. Nous ne devons regarder que Dieu dans tout ce que nous faisons, de manière à pouvoir dire comme Jésus-Christ lui-même: *Quæ placita sunt ei facio semper* [2]. Tout ce que nous avons, nous l'avons reçu de Dieu; nous n'avons de notre propre fonds que le néant et le péché; Dieu seul est celui qui nous a aimés véritablement, qui nous a aimés de toute éternité, qui nous a aimés jusqu'à se donner lui-même

[1] (*Gal.* I, 10.) — [2] (*Joan.* VIII, 29.)

à nous sur la croix et dans le sacrement de l'autel : Dieu seul donc mérite tout notre amour.

Une âme est à plaindre, quand elle s'affectionne à quelque objet terrestre contre la volonté de Dieu ; elle n'aura jamais la paix dans la vie présente, et elle court grand danger de ne l'avoir jamais dans l'autre. Heureux au contraire, ô mon Dieu, celui qui ne cherche que vous et qui renonce à tout pour votre amour ! Il trouvera la perle de votre pur amour, joyau plus précieux que tous les trésors et tous les royaumes de la terre. En se conduisant de même, on acquiert la vraie liberté des enfants de Dieu, puisqu'on se trouve affranchi par là de tous les liens qui nous attachent à la terre, et nous empêchent de nous unir à Dieu.

Mon Dieu et mon tout, je vous préfère à toutes les richesses, à tous les honneurs, à toutes les sciences, à toutes les gloires, à toutes les espérances et à tous les dons que je pourrais recevoir de vous. Vous êtes pour moi toute espèce de biens, je ne veux que vous, et rien de plus : car vous seul êtes l'infiniment beau, l'infiniment bon, l'infiniment aimable : vous seul, en un mot, êtes l'unique bien. Par conséquent, tout autre don que le don de vous-même ne saurait me suffire. Je vous le répète et vous le répéterai toujours : Je ne veux que vous, et rien de plus ; rien de ce qui est moins que vous ne saurait, dis-je, me contenter.

Ah ! quand me sera-t-il donné de ne m'occuper que de vous louer, de vous aimer et de me faire aimer de vous, en sorte que je mette en oubli toutes les créatures et moi-même ? Ah ! Seigneur, l'unique objet de mon amour, venez à mon aide quand vous me verrez me refroidir dans l'amour que je vous dois, et en danger de m'affectionner aux créatures et aux plaisirs terrestres. *Emitte manum tuam de alto, eripe me et libera me de aquis multis* [1]. Sauvez-moi alors du danger de m'éloigner de vous.

Que d'autres cherchent ce qu'ils veulent ; pour moi, je ne

[1] (*Ps.* CXLIII, 7.)

veux ni ne désire que vous, ô mon Dieu, mon amour et mon espérance. *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum*[1]. *Deus meus et omnia.*

O hommes, désillusionnez-vous; tout bonheur qui a sa source dans les créatures n'est que boue, fumée et duperie. Dieu seul pourra vous contenter, mais il ne nous est pas donné dans cette vie de jouir pleinement de lui, nous ne pouvons recevoir ici-bas que quelques échantillons des biens qu'il nous promet dans le ciel: c'est là qu'il nous attend pour nous rassasier de sa joie même, alors qu'il nous dira: Entrez dans la joie de votre maître. Les consolations célestes qu'il accorde ici-bas à ses serviteurs, il ne les leur distribue que pour leur donner l'envie de cette félicité qu'il leur prépare dans le paradis.

O Dieu tout-puissant, ô Dieu infiniment aimable, faites que désormais nous n'ayons en vue et ne cherchions que ce qui peut vous plaire. Faites que vous soyez tout seul tout notre amour, puisque vous seul vous méritez toute notre affection par droit de justice et de reconnaissance. Rien ne me chagrine comme de penser que j'ai si peu apprécié jusqu'ici votre bonté infinie; mais mon désir et ma résolution, c'est, moyennant votre grâce, de vous aimer dorénavant de toutes mes forces, et c'est dans ces dispositions que j'espère mourir, en n'aimant que vous, ô mon souverain bien! Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi, misérable, vos prières ne sont jamais repoussées; priez Jésus de faire que je sois tout à lui.

[1] (*Ps.* LXXII, 25.)

§ XXXVI

Il faut tout souffrir en vue de plaire à Dieu.

L'unique application des saints, leur occupation la plus chère a toujours été de former en eux-mêmes un ardent désir d'endurer toute sorte de travaux, d'humiliations et de peines pour donner satisfaction à Dieu, et plaire ainsi à ce cœur divin, qui est si digne d'être aimé et qui a pour nous tant d'amour.

En cela consiste toute la perfection d'une âme et l'amour qu'elle a pour son Dieu: à chercher toujours ce que Dieu demande d'elle et qui lui plaît le plus. Oh! qu'heureux serait celui qui pourrait dire avec Jésus-Christ: *Quæ placita sunt ei facis semper*[1]! Eh! qu'y a-t-il de plus honorable et de plus consolant pour une âme, que de pouvoir se dire à elle-même qu'elle a Dieu pour elle dans les peines qu'elle endure et dans les travaux auxquels elle se soumet?

Il est trop juste que nous fassions tout pour un Dieu qui nous a tant aimés, de qui nous avons reçu tout ce que nous possèdons, et qui, non content de nous avoir comblés de tant de biens, a poussé sa générosité jusqu'à se donner lui-même à nous, premièrement en mourant pour nous sur une croix, et depuis en se faisant lui-même notre nourriture dans le sacrement de l'autel, de sorte qu'il ne saurait nous donner davantage.

Aussi les Saints n'ont-ils su quels sacrifices faire pour témoigner le mieux à Dieu leur volonté d'être à lui tout entiers. Que de jeunes gens de haute naissance ont quitté le monde dans ce but! que de nobles demoiselles, et même de sang royal, ont renoncé à de riches partis pour se renfermer dans un cloître! que d'anachorètes se sont enfoncés dans les déserts ou dans les troncs des rochers pour ne plus s'occuper que de

[1] (*Joan.* VIII, 29.)

Dieu! Que de martyrs, pour ne pas offenser Dieu, se sont laissés flageller par les tyrans, brûler avec des lames ardentes et tourmenter de toutes manières par les plus cruels supplices! En un mot, plutôt que de déplaire à Dieu, les saints se sont dépouillés de leurs biens, ont renoncé aux plus grandes dignités de la terre, ont accepté comme des trésors les maladies, les persécutions, les pertes de biens et toutes les espèces de mort les plus douloureuses et les plus horribles.

Si donc nous aimons Dieu, nous devons préférer son bon plaisir à toutes les richesses, à toutes les gloires, à toutes les délices de la terre et même du paradis; oui, puisqu'il est certain que si les bienheureux savaient qu'il fût plus agréable à Dieu de les voir brûler dans l'enfer, tous, sans excepter même la divine mère, se précipiteraient d'eux-mêmes dans ce gouffre de feu pour y souffrir éternellement, en vue d'accomplir ainsi le bon plaisir de Dieu.

Si Dieu nous a mis en ce monde, c'est pour que nous nous appliquions à lui complaire et à lui rendre gloire. Par conséquent le bon plaisir de Dieu doit être l'unique terme de tous nos désirs, de toutes nos pensées et de toutes nos actions. Il mérite bien en effet d'être contenté en tout, ce cœur qui nous aime tant et qui s'intéresse si fort à notre bonheur.

Mais, Seigneur, comment se fait-il qu'au lieu de m'occuper de vous satisfaire, j'aie commis l'ingratitude de vous offenser si souvent? Mais puisque vous m'inspirez le vif regret de vous avoir tant offensé, c'est que votre intention est de me pardonner. Pardonnez-moi donc, et ne permettez pas que je me montre de nouveau ingrat envers vous. Faites que je surmonte tous les obstacles pour me conformer à tous vos désirs. J'espère en vous, Seigneur, épargnez-moi une confusion qui serait éternelle: *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Reine du ciel, ô ma mère, attirez-moi tout entier à Dieu.

§ XXXVII

Heureux celui qui ne veut rien autre chose que la possession de Dieu.

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum [1]. « Heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. » On entend par pauvres d'esprit ceux qui sont pauvres de désirs terrestres et n'ont d'autres désirs que de posséder Dieu. Ils sont pauvres d'affection, mais non d'effet, puisqu'ils vivent contents même en cette vie. Aussi Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit que le royaume des cieux sera à eux, mais qu'il est à eux, parce que dès ici-bas ils sont riches des biens spirituels qu'ils reçoivent de Dieu, de sorte que, quelque dépourvus qu'ils soient de biens temporels, ils vivent contents de leur état. Il n'en est pas ainsi de ceux qui sont riches, c'est-à-dire remplis de désirs terrestres : quelques richesses qu'ils possèdent ici-bas, ils se trouvent toujours pauvres en réalité et vivent mécontents, parce que les biens de la vie présente n'assouvissent point notre soif, mais l'irritent au contraire; et de là vient que ceux qui les désirent ne se trouvent jamais contents, puisqu'ils ne parviennent jamais à obtenir tout ce qu'ils ambitionnent.

Jésus-Christ, comme l'a dit l'Apôtre, a voulu être pauvre pour nous mettre en possession des véritables richesses : *Propter vos egenus factus est, ut illius inopia vos divites essetis* [2]. Il a voulu être pauvre, pour nous enseigner par son exemple à mépriser les biens terrestres, et à nous enrichir ainsi des biens célestes, qui sont incomparablement plus précieux et dureront éternellement. De là vient qu'il a déclaré qu'on ne peut être véritablement son disciple, si l'on ne renonce à tout ce qu'on possède avec attachement sur la terre.

Heureux est celui qui ne veut rien posséder autre chose

[1] (*Matth.*, v, 3.) — [2] (II *Cor.* viii, 9.)

que Dieu, et qui dit avec saint Paulin : *Sibi habeant divitias suas divites, regna sua reges ; Christus mihi divitiæ et regnum est* : « Que les riches gardent pour eux leurs richesses, et les rois leurs royaumes; quant à moi, Jésus-Christ me tient lieu de toutes les richesses et de tous les royaumes. »

Persuadons-nous bien que Dieu seul peut contenter tous nos désirs ; mais il ne contente pleinement que ceux qui l'aiment de tout leur cœur Hé ! quelle place pourrait trouver l'amour divin dans un cœur rempli d'affections terrestres? Qu'on fréquente tant qu'on voudra la communion, l'oraison, les visites au Saint-Sacrement, si le cœur est néanmoins tout terrestre, Dieu ne saurait le posséder tout entier et l'enrichir comme il le voudrait.

Beaucoup se plaignent de ne pouvoir trouver Dieu, malgré leurs méditations, leurs communions et leurs autres pratiques de dévotion. Voici ce que leur dit sainte Thérèse : Détachez votre cœur des créatures, et vous trouverez Dieu. Dépouillons-nous de toute affection terrestre, et spécialement de notre propre volonté ; donnons à Dieu sans réserve notre volonté tout entière, et disons-lui : Seigneur, disposez de moi et de tout ce qui est à moi comme il vous plaira ; je ne veux que ce que vous voulez, et je sais que ce que vous voulez est pour moi ce qu'il y a de mieux. Donnez-moi donc la grâce de vous aimer toujours, et je ne souhaite rien de plus.

L'unique moyen, au reste, de nous détacher des créatures, c'est de faire provision d'un grand amour pour Dieu. Si l'amour divin ne parvient à se rendre maître de notre volonté tout entière, nous ne parviendrons jamais à être saints. Or le moyen d'acquérir cet amour divin dominant, c'est la prière. Ne cessons de prier Dieu qu'il nous inspire son amour, pour qu'ainsi nous nous trouvions détachés de tout objet créé. L'amour divin est un larron qui nous dépouille saintement de toute affection terrestre, et qui nous fait dire : Que puis-je vouloir autre chose que de vous posséder, vous seul, ô Dieu de mon cœur ?

Fortis ut mors dilectis[1] : « L'amour est fort comme la mort, » c'est-à-dire que, comme il n'y a aucune force qui puisse résister à la mort, il n'y a de même rien de si insurmontable qui résiste à l'amour divin. L'amour est vainqueur de tout. Les saints martyrs, par l'amour dont ils brûlaient pour Dieu, ont surmonté les tourments les plus cruels et les morts les plus douloureuses.

Heureux, en un mot, celui qui peut dire avec David : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea, Deus in æternum*[2]? « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que puis-je vouloir sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu, mon partage pour l'éternité? Que d'autres se procurent, s'ils peuvent, les biens qu'ils souhaitent; pour vous, Dieu de mon cœur, vous êtes mon unique bien, vous êtes tout mon repos. »

Une âme qui n'en vient point à se donner tout entière à Dieu est, hélas! toujours en danger de l'abandonner et de se perdre; celui au contraire qui s'est donné véritablement tout entier à lui peut être assuré de ne plus l'abandonner, parce que le Seigneur est reconnaissant et fidèle à quiconque s'est donné à lui sans réserve. Mais pourquoi s'en trouve-t-i qui, après avoir mené une vie sainte, ont fait plus tard une telle chute qu'ils ont laissé au monde peu d'espérance de leur salut? c'est, osé-je répondre, parce qu'ils ne s'étaient pas donnés tout entiers à Dieu; et ce qui le fait voir, c'est leur chute même.

Mon Dieu et mon véritable ami, ne permettez pas que mon âme créée pour vous aimer aime quoi que ce soit en dehors de vous, et ne soit pas toute à vous, qui m'avez racheté au prix de votre sang. Hélas, mon Jésus! comment est-il possible qu'après avoir connu l'amour que vous m'avez porté, je puisse aimer encore quelque objet hors de vous? Ah! ne vous lassez pas de m'attirer au fond le plus intime de votre cœur, faites-moi oublier tout le reste, afin que je ne cherche et n'ambi-

[1] (*Cant.* VIII, 6.) — [2] (*Ps.* LXXII. 25.)

tionne plus que votre amour. Mon Jésus, je mets en vous ma confiance. O Marie mère de Dieu, en vous résident mes espérances; détachez mes affections de tout ce qui n'est pas Dieu, afin qu'il soit l'objet de tous mes amours et de mon éternel bonheur !

§ XXXVIII

Des aridités spirituelles.

Saint François de Sales a dit[1] que la vraie dévotion et le véritable amour de Dieu ne consiste pas à goûter des consolations spirituelles dans l'oraison et les autres exercices de piété, mais à avoir une volonté bien déterminée de ne faire et ne vouloir que ce que Dieu veut. C'est là l'unique fin que nous devons nous proposer dans nos oraisons, nos communions, nos mortifications et toute autre bonne œuvre, quand même nous les ferions sans goût et à travers mille tentations et mille ennuis. « C'est au moyen des sécheresses et des tentations, disait sainte Thérèse, que le Seigneur éprouve ceux qui l'aiment. Quand même ces sécheresses devraient durer toute la vie, l'âme qui les éprouve ne doit point abandonner l'oraison ; un temps viendra que tout lui sera bien payé[2] »

Nous devons, comme l'observent les maîtres de la vie spirituelle, dans les temps de désolation, nous exercer principalement à pratiquer les actes d'humilité et de résignation. Jamais nous ne pouvons mieux connaître notre impuissance et notre misère, que quand nous éprouvons ces aridités dans l'oraison, ces ennuis, ces distractions, ces dégoûts, ce manque de ferveur sensible et même de tout désir sensible d'avancer dans l'amour divin. L'âme dévote doit dire alors : Seigneur, ayez pitié de moi, voyez comme je suis incapable de faire même un seul acte pieux. Il faut de plus se résigner et dire : Mon Dieu, vous

1 (Introd. à la vie dév. part. IV.) — 2 (Vie. ch. II.)

voulez que je reste dans ces ténèbres, dans cette affliction ; eh bien, que toujours votre volonté soit faite. Je ne demande point d'être consolé, il me suffit de rester seul ici pour vous satisfaire. Et continuer de passer ainsi tout le temps fixé pour l'oraison.

La plus grande peine qu'aient à éprouver les âmes d'oraison, ce ne sont pas tant les sécheresses que les ténèbres où elles se voient plongées, sans bonne volonté d'une part, et assaillies de l'autre de tentations contre la foi et l'espérance. A cela se joignent de fois à autre des idées de défiance telles, qu'elles sont dans la plus grande crainte d'avoir perdu même la grâce de Dieu, et qu'il leur semble que Dieu, en haine de leurs défauts, les ait repoussées de lui et abandonnées ; elles se figurent en conséquence être haïes de Dieu, et dans cette situation d'esprit, la solitude est pour elles un tourment, et l'oraison un enfer. C'est alors surtout qu'elles ont besoin de prendre courage, et de se bien persuader que ces craintes qui leur viennent d'avoir consenti à telles tentations ou idées de défiance, ne sont que des alarmes ou des tourments de l'âme, et nullement des actes volontaires ou des péchés. Dans ces conjonctures, il est bien vrai que la volonté de l'âme dévote résiste à la tentation, mais les ténèbres dont elle est environnée l'empêchent de s'en rendre un compte bien net. Mais une expérience facile pourra en fournir bientôt la preuve : en effet, qu'il se présente dans la suite une occasion pour cette âme de commettre un simple péché véniel de propos délibéré, si cette âme aime Dieu, elle choisira de préférence mille fois la mort.

On ne doit donc point alors se donner du tourment pour s'assurer qu'on est toujours dans la grâce de Dieu et qu'on n'a pas consenti au péché. Vous voulez dans ces circonstances savoir et être assuré que Dieu vous aime ; mais c'est là précisément ce que Dieu ne veut pas vous faire connaître, mais il veut que vous vous contentiez de mettre toute votre application à vous humilier, à vous confier dans sa bonté et à vous résigner à tous ses ordres. Vous voulez voir le grand jour, et Dieu

veut que vous restiez dans les ténèbres. Au surplus, comme l'observe saint François de Sales, la seule résolution où vous êtes, à tout le moins dans la fine pointe de votre volonté, d'aimer Dieu et de ne pas lui faire délibérément le moindre déplaisir, doit suffire pour vous assurer que vous êtes dans la grâce de Dieu. Jetez-vous donc alors avec abandon dans les bras de sa miséricorde, protestez-lui que vous ne voulez que lui et sa volonté, et bannissez toute crainte. Oh! que Dieu contemple avec amour ces actes de confiance et de résignation accomplis au milieu de ces affreuses ténèbres!

Sainte Jeanne de Chantal a enduré l'espace de quarante et un ans ces peines intérieures accompagnées de tentations terribles et de la crainte d'être en état de péché et abandonnée de Dieu. Tel était son tourment, qu'elle disait alors que la perspective de la mort était la seule chose qui lui donnât du soulagement. Il me semble parfois, disait-elle, que la patience m'échappe, et que je suis sur le point de laisser tout là et de m'abandonner à ma perdition. Les huit ou neuf dernières années de sa vie, ses tentations, au lieu de s'apaiser, devinrent encore plus fortes, de sorte que, soit qu'elle fît oraison, soit qu'elle s'occupât à travailler, son martyre intérieur était si violent, qu'elle faisait pitié à toutes les personnes qui la pratiquaient. Il lui semblait maintes fois que Dieu la repoussait loin de lui, et alors, pour alléger sa peine, elle détournait de Dieu ses regards; mais ne trouvant point ainsi le soulagement qu'elle cherchait, elle reportait ses regards vers Dieu, bien qu'il lui semblât toujours irrité contre elle. Dans ses oraisons, dans ses communions, dans tous ses exercices de piété, elle n'éprouvait qu'ennuis et combats d'esprit. Elle se semblait à elle-même être comme un pauvre infirme accablé de maux, réduit à l'impuissance de se tourner dans sa couchette, sans paroles pour expliquer ce qu'il souffre, sans lumières pour trouver une issue à cet abîme où il est enseveli. Elle s'imaginait n'avoir plus ni amour de Dieu, ni espérance, ni foi; et pourtant elle tenait toujours son regard fixé en Dieu, et cherchait son repos dans les bras de la volonté divine. C'est ce qui

faisait dire à saint François de Sales, comme il parlait d'elle, que son âme bénie ressemblait à un habile musicien, mais sourd, qui chante en perfection, et qui ne jouit pas des charmes de sa voix, parce qu'il ne saurait l'entendre. Que l'âme donc qui se trouve dans cet état de sécheresse ne perde pas courage, quelles que soient les ténèbres qui l'oppressent ; qu'elle mette sa confiance dans la vertu du sang de Jésus-Christ, qu'elle se résigne à la volonté de son Dieu, et qu'elle lui adresse cette prière :

Jésus mon espérance et l'unique amour de mon âme, je ne mérite point de consolations ; donnez-les à qui vous a toujours aimé : pour moi, j'ai mérité d'être jetée dans l'enfer, d'y être pour toujours abandonnée de vous, sans plus aucune espérance de vous aimer. Mais non, ô mon Sauveur ! j'accepte toutes les peines qu'il vous plaira de m'infliger, punissez-moi tant que vous voudrez, mais ne me privez pas du pouvoir de vous aimer. Dépouillez-moi de tout, pourvu que vous me laissiez vous posséder vous-même. Misérable comme je le suis, je vous aime plus que moi-même, je me donne toute à vous, et je ne veux plus vivre, mais mourir à moi-même. Donnez-moi la force de vous être fidèle. Espérance des pécheurs, sainte Vierge Marie, je me confie en votre intercession ; faites-moi aimer mon Dieu qui m'a créée et rachetée.

§ XXXIX

De la vie retirée.

Les âmes qui aiment Dieu trouvent leur paradis dans la vie retirée, dont l'effet est de les tenir éloignées du commerce des hommes. En effet, nous pouvons le dire, il n'y a ni amertume ni ennui à converser avec Dieu en se séparant des créatures : *Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium*[1]

[1] (*Sap.* VIII, 16.)

Les mondains ont sujet de fuir la solitude, parce que là, comme ils se trouvent séquestrés de leurs divertissements et de leurs occupations terrestres, ils sentent plus vivement dans leurs cœurs les remords de leur conscience. Voilà pourquoi ils cherchent un soulagement ou du moins une distraction dans le commerce avec leurs semblables ; mais plus ils tâchent de se procurer cet avantage parmi les hommes et les affaires, plus ils y rencontrent d'épines et d'amertumes.

Il n'en va point ainsi pour les amis de Dieu, parce qu'ils trouvent dans la retraite une douce société qui les console et les réjouit plus que ne pourrait le faire la compagnie de tous les amis et de tous les parents, et même des plus hauts personnages de la terre. Saint Bernard disait : *Nunquam minus solus, quam cum solus* : « Jamais je ne me trouve moins seul, que quand je suis seul, » et éloigné des hommes, parce qu'alors je trouve Dieu qui me parle, et moi-même plus attentif à l'écouter et mieux en mesure de m'attacher à lui.

Notre Sauveur voulait que ses disciples, quelque appelés qu'ils fussent à répandre partout la foi en parcourant le monde entier, suspendissent de temps en temps leurs travaux pour se retirer dans la solitude et y traiter seuls à seul avec Dieu. Nous savons de plus que Jésus-Christ, dès le temps de sa vie mortel, avait coutume d'envoyer ses disciples en divers lieux de la Judée pour convertir les pécheurs ; mais qu'à la suite de leurs travaux, il ne laissait pas de les inviter à se retirer dans quelque lieu solitaire, en leur disant : *Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum* : « Venez à part dans un lieu désert[1]. » *Erant enim qui veniebant et redibant multi, et nec spatium manducandi habebant* : « Car la multitude était grande de ceux qui allaient et revenaient, de sorte qu'on ne leur laissait pas même le loisir de manger, » ajoute l'évangéliste.

Si Notre-Seigneur a fait ce commandement même aux apôtres, *Requiescite pusillum*, il est donc nécessaire à tous les

[1] (*Marc.* VI, 31.)

ouvriers évangéliques de se retirer de temps en temps dans la solitude pour se maintenir dans le recueillement avec Dieu et prendre des forces qui les mettent en état de travailler ensuite avec plus de vigueur à la conquête des âmes.

Celui qui travaille au salut du prochain, mais sans beaucoup de zèle ou d'amour pour Dieu, en se proposant des vues d'amour-propre, comme d'obtenir par ce moyen des honneurs ou des richesses, produit peu de fruit dans les âmes ; et c'est pour cette raison que Notre-Seigneur dit aux ouvriers qu'il envoie: *Requiescite pusillum.* En parlant ainsi, Jésus-Christ assurément n'entendait pas que les apôtres se missent à dormir; mais il voulait qu'ils employassent leur repos à traiter avec Dieu, et à lui demander les grâces nécessaires pour bien vivre, en prenant ainsi des forces pour s'occuper ensuite du salut des âmes. Autrement, sans ce repos employé avec Dieu dans l'oraison, on manque de vigueur pour s'appliquer comme il faut à se procurer son propre profit avec celui des autres.

Saint Laurent Justinien observe justement, en parlant de la retraite, qu'on doit toujours l'aimer, mais non toujours la pratiquer : *Semper amanda, non semper tenenda;* c'est-à-dire dans son sens, que ceux que Dieu appelle à convertir les pécheurs ne doivent pas toujours se tenir dans la solitude ou renfermés dans une cellule, parce qu'ils manqueraient alors à la vocation divine. Pour obéir à cette vocation, quand c'est Dieu qui nous appelle, nous devons quitter la retraite, mais sans jamais cesser d'aimer la solitude et de soupirer après elle, puisque c'est là qu'il nous est plus facile de trouver Dieu.

O mon Jésus ! si je n'ai guère aimé la retraite, c'est que je ne vous ai guère aimé. J'ai cherché çà et là des plaisirs et des consolations auprès des créatures, et je n'ai réussi par là qu'à vous perdre, ô vous le bien suprême ! Misérable que je suis! d'avoir pendant tant d'années livré mon cœur à mille distractions, en ne pensant qu'aux biens de la terre, sans songer à vous ! Ah ! de grâce, prenez mon cœur, puisque vous l'avez acquis au

prix de votre sang, enflammez-le de votre amour, et possédez-le entier Reine du ciel, ô Marie, vous pouvez m'obtenir cette grâce, je l'attends de vous.

§ XL

Du détachement des créatures.

Pour parvenir à aimer Dieu de tout notre cœur, il est indispensable de nous détacher de tout ce qui n'est pas lui ou qui ne tend pas à lui. Il veut être seul à posséder nos cœurs, il n'y admet pas de concurrents ; et il a raison, puisqu'il est notre unique souverain Seigneur, de qui nous avons tout reçu. Dieu est de plus pour nous l'unique ami qui nous aime sans intérêt et par pure bonté ; et comme il nous aime beaucoup, il veut que nous l'aimions de tout notre cœur : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.*

Pour aimer Dieu de tout notre cœur, deux choses sont nécessaires : la première, c'est de bannir toute affection qui n'est pas pour Dieu ou selon Dieu. « Si je connaissais, disait saint François de Sales, un seul filet d'affection en mon âme qui ne fût pas de Dieu, je m'en déferais aussitôt[1] » La seconde chose est l'oraison, au moyen de laquelle s'introduit dans le cœur l'amour divin. Tant qu'on n'a pas vidé son cœur des choses de la terre, le saint amour ne saurait y entrer, parce qu'il n'y trouve point de place ; au contraire, le cœur ne s'est pas plus tôt détaché de toutes les créatures, que l'amour de Dieu s'y allume et croît de jour en jour au souffle de la grâce.

Le pur amour, disait le même saint évêque de Genève, consume tout ce qui n'est pas Dieu pour le convertir en lui-même, puisque tout ce qui se fait pour Dieu est amour de Dieu. Oh ! comme Dieu est plein de bonté et de libéralité à l'égard de l'âme qui ne cherche que lui et sa volonté ! *Bonus est Dominus*

[1] Esprit de S. Fr. de Sales, part. x, ch. 9.

animæ quærenti illum[1] Heureux celui qui dès ici-bas peut dire avec vérité, comme saint François d'Assise : *Deus meus et omnia,* et n'avoir ainsi que du mépris pour toutes les vanités du monde ! *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi.*

Lors donc que les créatures veulent s'introduire dans notre cœur pour avoir part à cet amour que nous devons tout entier à Dieu, il faut aussitôt leur en fermer l'entrée et les congédier en leur disant : Partez d'ici, allez trouver qui vous cherche, j'ai donné mon cœur tout entier à Jésus-Christ, il ne s'y trouve plus de place pour vous. Et avec cette résolution de ne pas vouloir autre chose, nous haïrons ce que le monde aime, et nous aimerons ce que le monde hait.

Surtout, pour arriver à la perfection de l'amour, il nous faut renoncer à nous-mêmes, en nous portant de préférence à ce qui contrarie notre amour-propre, et en refusant à notre amour-propre ce qu'il voudrait avoir. Tel objet plaît à notre amour-propre ? refusons-le-lui précisément parce qu'il lui plaît. Cet autre lui déplaît-il parce qu'il est amer ? prenons-le précisément parce qu'il est amer. Nous n'aimons pas faire du bien à cette personne qui a été ingrate à notre égard ? faisons-lui du bien précisément parce qu'elle a été ingrate à notre égard.

Saint François de Sales a dit de plus que les vertus elles-mêmes doivent être aimées sans attache. Par exemple, nous devons aimer l'oraison et la retraite ; mais quand l'obéissance ou la charité vient y mettre obstacle, il faut laisser l'une et l'autre sans nous en faire de peine. Et c'est ainsi que nous devons accepter avec quiétude tout ce qui nous arrive par conformité à la volonté de Dieu. Heureux celui qui n'a d'autre volonté dans tous les événements de la vie que la volonté de Dieu même, sans avoir pour rien de préférence particulière. C'est pourquoi nous devons adresser au Seigneur de fréquentes prières pour qu'il nous fasse trouver le repos en tout ce qu'il ordonne de nous.

[1] (*Thren.* III, 25.)

Il est certain que personne au monde ne vit plus content que celui qui n'a pour les choses du monde que du mépris, et qui demeure constamment soumis à la volonté de Dieu. Par conséquent il est à propos de renouveler souvent dans la journée, au moins pendant l'oraison et la communion, de renouveler, dis-je, aux pieds du crucifix le renoncement total de nous-mêmes et de tout ce qui nous appartient, en disant : O mon Jésus, je ne veux plus penser à moi-même, je me donne tout entier à vous, faites de moi ce qu'il vous plaira. Je vois que tout ce que m'offre le monde n'est que vanité et déception. Je ne veux désormais chercher rien autre chose que vous et votre bon plaisir Aidez-moi à vous être fidèle, Vierge Marie, priez Jésus pour moi.

Ecoutons le cardinal Petrucci décrivant en quelques bons vers la folie de ceux qui aiment le monde et le bonheur de ceux qui aiment Dieu :

Ce monde, où tout change et périt,
N'offre à nos yeux que des ruines :
Sous les traits du plaisir d'abord il éblouit ;
Mais ses charmes trompeurs ne sont que des épines,
Sa joie enfante la douleur.
Sur les pas de Jésus suivons une autre voie :
Dans les larmes, les croix, on goûte un vrai bonheur
La douleur enfante la joie[1].

§ XLI

La mort des saints est précieuse.

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus[2] Pourquoi la mort des saints est-elle appelée précieuse? Saint Bernard répond qu'elle est appelée ainsi, parce qu'elle est si riche de biens qu'elle mérite d'être achetée à tout prix.

[1] Traduction empruntée au P. Dujardin, éditeur Casterman.
[2] (*Ps.* cxv, 15.

Certaines personnes attachées à ce monde voudraient qu'il n'y eût point de mort; mais, dit à cela saint Augustin, qu'est-ce que vivre longtemps ici-bas, que d'être longtemps en état de souffrance? *Quid est diu vivere, nisi diu torqueri*[1]. Les misères et les anxiétés qui nous affligent continuellement en cette vie sont telles, que, comme le dit saint Ambroise, la mort semble être un remède à tant de maux plutôt qu'un châtiment: *Ut mors remedium videatur esse, non pœna.*

La mort épouvante les pécheurs, qui savent bien que de cette première mort, si elle les trouve en état de péché, ils passeront à la seconde mort qui sera éternelle; mais elle n'épouvante point les âmes vertueuses qui, pleines de confiance dans les mérites de Jésus-Christ, ont des motifs suffisants pour être moralement assurées d'être dans la grâce de Dieu. Aussi ce *Profiscere anima christiana de hoc mundo*, qui afflige tant ceux qui meurent contre leur gré, n'afflige nullement les saints dont le cœur a été constamment détaché des affections terrestres, et qui se sont dit sans cesse à eux-mêmes avec une vraie dévotion: *Deus meus et omnia.* Pour eux la mort n'est point un tourment, mais un délassement de tout ce qu'ils ont souffert à lutter contre les tentations et à calmer leurs scrupules et leurs craintes d'offenser Dieu, de sorte que c'est bien à eux que s'appliquent ces paroles de saint Jean: « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur! » Désormais, c'est l'Esprit divin qui le déclare, ils n'ont plus qu'à se reposer de leurs travaux: *Beati mortui qui in Domino moriuntur! Amodo jam dicit spiritus, ut requiescant a laboribus suis*[2] Quand on meurt avec l'amour de Dieu dans le cœur, on ne ressent aucun trouble des douleurs inséparables de la mort; mais on les accepte plutôt avec plaisir, et on les offre à Dieu comme les derniers restes de la vie qu'il nous a donnée. Oh! quelle paix on goûte quand on meurt en s'abandonnant entre les bras de Jésus-Christ, qui a choisi pour lui-même une mort amère et toute désolée, afin de nous

[1] (*Serm.* LXXXIV, n. 2.) — [2] (*Apoc.* XIV, 13.)

procurer une mort pleine de douceurs et de consolations! »

O mon Jésus, vous êtes mon juge, mais vous êtes aussi mon rédempteur qui avez donné votre vie pour me sauver. Je méritais dès mon premier péché d'être condamné à l'enfer; mais, grâce à votre miséricorde, vous m'avez inspiré une grande douleur de mes péchés, ce qui me donne l'espérance que sans doute en ce moment vous m'avez pardonné. Je ne méritais plus de vous aimer; mais, par vos bienfaits, vous m'avez attiré à votre amour. Si, dans la maladie dont je suis atteint, votre volonté est que je sois enlevé par la mort, je l'accepte de bon cœur. Je vois bien que je suis indigne d'entrer tout de suite dans le paradis, j'irai donc volontiers au purgatoire souffrir tant qu'il vous plaira: là ma peine la plus grande sera de me voir encore éloigné de vous, soupirant sans cesse après le bonheur de jouir face à face de votre vue et de vos amabilités. Bien-aimé Sauveur, ayez donc pitié de moi.

Qu'est-ce, hélas! que la vie présente, sinon un continuel danger de perdre Dieu? *Inter laqueos ambulamus*, « nous marchons à travers mille piéges, » disait saint Ambroise, c'est-à-dire au milieu d'ennemis qui tentent tous les moyens de nous faire perdre la grâce de Dieu. C'est ce qui portait sainte Thérèse, chaque fois qu'elle entendait sonner l'horloge, à remercier Dieu d'une heure passée sans péché, malgré les périls et les combats, et c'est aussi pour cela que quand on lui annonça sa mort comme prochaine, elle goûta tant de consolation à la pensée que ses combats allaient finir et que le moment approchait pour elle d'aller voir son Dieu.

Tant que dure la vie présente, on ne peut être exempt de fautes. C'est encore là un motif de désirer la mort pour toute âme qui aime Dieu. Cette pensée enivrait de joie le P. Vincent Carafa au moment où il mourait; il disait en lui-même: Maintenant que je vais finir de vivre, je vais finir aussi d'offenser Dieu. Un homme de bien recommanda aux personnes qui l'assistaient dans sa maladie de lui répéter bien des fois aux approches de sa mort ces paroles: Consolez-vous, parce que le moment approche où vous n'offenserez plus Dieu.

Et qu'est-ce pour nous que ce corps, autre chose qu'une prison qui retient notre âme captive et l'empêche d'aller s'unir à Dieu? Aussi ce grand ami de Dieu, saint François d'Assise, sur le point de mourir, s'écriait-il: *Educ de custodia animam meam*[1]: Seigneur, délivrez-moi de cette prison qui m'empêche de jouir de votre vue. O mort pleine d'attraits, qui est-ce donc qui peut te craindre et ne pas te désirer, puisque tu es la fin de nos travaux et le principe pour nous de la vie éternelle? Saint Pionius martyr, allant au supplice, témoignait une telle joie, que les assistants, tout émerveillés de le voir en cet état, lui demandèrent comment il pouvait être si gai à l'approche de sa mort. Vous vous trompez, leur répondit-il, vous vous trompez; je ne vais pas à la mort, mais à la vie[2], et à une vie qui n'aura point de fin.

Mon doux Jésus, je vous remercie de ne m'avoir pas fait mourir tandis que j'étais dans votre disgrâce, et d'avoir gagné mon cœur par tant d'attentions que vous avez eues pour moi. Maintenant que je pense aux déplaisirs que je vous ai causés, je voudrais en mourir de douleur Cette âme qui déjà était perdue, je la recommande sans restriction entre vos mains: *In manus tuas commendo spiritum meum.* Souvenez-vous, Seigneur, que vous l'avez rachetée par votre mort. *Redemisti me, Domine Deus veritatis.* Je vous aime, bonté infinie, et je désire quitter bientôt cette vie pour aller vous aimer plus parfaitement dans le ciel. Tout le reste des jours que j'ai à passer en attendant sur cette terre, faites-moi comprendre de plus en plus l'obligation que j'ai de vous aimer. Mon Dieu, agréez mon offrande, je me donne tout à vous en m'appuyant sur les mérites de Jésus-Christ. Je me confie aussi en votre intercession, ô Marie mon espérance.

[1] (*Ps.* CXLI, 8.) — [2] (*Apud Euseb.*, lib. IV, c. XIV.)

§ XLII

De la tiédeur.

Il y a deux sortes de tiédeur, l'une inévitable, l'autre qu'on peut éviter. La première est celle que, dans la vie présente, subissent comme nécessairement même les âmes dévotes, qui, par un effet de la fragilité attachée à notre nature, ne peuvent éviter de tomber de fois à autre dans quelques fautes légères. Vu l'état de corruption où nous a plongés le péché originel, personne n'est exempt de cette imperfection, à moins d'une grâce tout à fait spéciale, comme celle qui n'a été accordée qu'à la mère de Dieu. Dieu lui-même permet dans ses saints ces sortes de taches, afin de les maintenir dans l'humilité. Il n'est pas rare qu'ils se trouvent sans ferveur, tentés d'ennui et de dégoût dans leurs exercices; et dans ces moments d'aridité, il leur est plus facile de tomber dans bien des fautes au moins indélibérées. Que cependant ceux qui se trouvent dans cet état se gardent bien d'abandonner leurs pratiques de dévotion, de perdre courage et de se croire déjà tombés dans l'état de tiédeur, car ce n'est pas encore là de la tiédeur. Qu'ils continuent leurs exercices accoutumés, qu'ils détestent leurs fautes et qu'ils renouvellent fréquemment la résolution de se donner tout entiers à Dieu, avec la confiance que Dieu les consolera. La vraie tiédeur, la seule à craindre, c'est quand une âme tombe dans des péchés véniels pleinement volontaires, sans qu'on s'en chagrine beaucoup et qu'on se donne surtout de la peine pour les éviter, en se disant à soi-même que ce sont des choses de rien. Quoi! ce n'est rien que de déplaire à Dieu? Ecoutons sainte Thérèse disant à ses religieuses: Mes filles, que Dieu vous préserve de tout péché commis avec réflexion, quelque léger qu'il soit.

On dit à cela: Pourtant ces péchés ne nous privent pas de la grâce de Dieu. Quiconque parle ainsi est en grand danger de

se voir un jour privé de la grâce de divine et en péché mortel. Saint Grégoire a dit quelque part que, quand on tombe dans des péchés véniels avec délibération et par habitude sans s'en faire de peine et sans s'occuper de s'en corriger, on ne reste pas là où l'on tombe, mais qu'on descend de plus en plus dans le précipice: *Nunquam illic anima quo cadit jacet*[1]. Les maladies mortelles ne proviennent pas toujours de graves désordres, mais de désordres fréquemment répétés, quoique légers; et de même la chute de certaines âmes dans des péchés graves a souvent pour principe des péchés légers, qui en se multipliant affaiblissent tellement les puissances de l'âme, que sitôt qu'elle est assaillie par quelque tentation violente, elle n'a pas la force d'y résister, et elle succombe.

Qui spernit modica paulatim decidet[2]. Celui qui ne fait aucun cas des fautes légères où il tombe, se trouvera un jour facilement entraîné dans quelque précipice. Dieu a dit: *Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo*[3]: « Puisque vous êtes tiède, je vous vomirai de ma bouche. » Etre vomi de la bouche de Dieu, c'est être abandonné de lui, ou tout au moins privé de ces grâces spéciales qui nous sont nécessaires pour nous maintenir en état de grâce.

Comprenons bien ceci. Le concile de Trente dit anathème à quiconque ose dire, qu'une fois justifiés, nous pouvons persévérer sans un secours spécial de Dieu dans cet état de justice: *Si quis dixerit justificatum vel sine speciali auxilio Dei in accepta justitia perseverare posse, anathema sit*[4] Ainsi nous ne pouvons persévérer dans la grâce sans une aide spéciale et extraordinaire qui nous vienne de Dieu[5]; mais Dieu refusera avec justice cette aide spéciale à celui qui commet une multitude de péchés véniels à bon escient et sans en tenir compte.

[1] (*Moral.* lib. XXI.) — [2] (*Eccli.* XIX, 21.) — [3] (*Apoc.* III, 16.)
[4] (*Sess.*, can. 22.)
[5] Ce mot *extraordinaire* ne se trouve pas du tout dans le canon cité. Il n'est point synonyme de *spécial.* Un secours spécial se dit par opposition au secours général identique au concours divin de l'ordre naturel. Voir Bellarmin.
(*Note du traducteur.*)

Dieu devra-t-il aider ainsi spécialement celui qui ne se fait pas faute de lui donner de son plein gré de continuels déplaisirs? *Qui parce seminat, parce et metet*[1] : « Qui sème peu, recueillera peu. » Si nous sommes chiches à l'égard de Dieu, comment pouvons-nous espérer que Dieu sera libéral à notre égard?

Malheur à l'âme qui vit en paix avec le péché même véniel! Elle ne cessera d'aller de mal en pis; car les passions prenant de plus en plus de l'empire sur elle, l'aveugleront facilement: Or il est facile à un aveugle de tomber dans quelque précipice au moment où il y songe le moins. Craignons de tomber dans la tiédeur: la tiédeur volontaire est semblable à la fièvre éthique qui n'alarme guère ceux qui en sont atteints, et qui cependant est si maligne qu'on a bien de la peine à s'en guérir.

Au reste, malgré cette grande difficulté qu'il y a pour les âmes tièdes de sortir de ce misérable état, ce mal n'est pourtant pas sans remède, pourvu qu'on veuille y recourir. Ces remèdes sont: le premier, de prendre la résolution d'en sortir à tout prix; le deuxième, d'éloigner les occasions de chutes, sans quoi plus d'espérance de guérison; le troisième, de se recommander fréquemment à Dieu, et de le prier avec ferveur de nous donner la force de sortir de cet état déplorable, sans cesser de répéter cette prière tant qu'on n'est pas entièrement guéri.

Seigneur, ayez pitié de moi. Je vois bien que je mérite d'être vomi de votre bouche pour tant de fautes que je commets dans votre service. C'est pour cela, hélas! que je me trouve sans amour pour vous, sans confiance et sans désirs. O mon Jésus, ne m'abandonnez pas; étendez votre puissante main et retirez-moi de cet abîme de tiédeur, où je me vois tombé ; faites-moi cette grâce en vertu des mérites de votre passion, dans lesquels je mets ma confiance. Vierge sainte, vos prières peuvent me venir en aide; priez pour moi.

[1] (II. *Cor.* IX. 6.)

§ XLIII

Pureté d'intention.

La pureté d'intention consiste à faire tout ce qu'on fait, uniquement pour plaire à Dieu. Jésus-Christ a déclaré que telle qu'est l'intention, bonne ou mauvaise, qu'on se propose, telle est l'œuvre qu'on exécute: *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit; si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit*[1]: « Si votre œil est simple, votre corps tout entier sera éclairé; mais si votre œil est mauvais, votre corps tout entier sera dans les ténèbres. » L'œil simple signifie l'intention de ne chercher qu'à plaire à Dieu; l'œil mauvais au contraire, l'intention qui n'est pas droite, et qui est d'agir par vanité ou pour se complaire en soi-même.

Y a-t-il action plus belle, que de faire pour la foi le sacrifice de sa vie? Et cependant saint Paul nous déclare que, si c'est dans un autre but que de plaire à Dieu, le martyre même qu'on endure ne peut servir de rien. Or si le martyre même ne sert de rien quand on ne le souffre pas pour Dieu, quelle valeur pourront avoir toutes les prédications, tous les livres, tous les travaux des ouvriers évangéliques, et même toutes les macérations des pénitents, si l'on n'y a pour but que de s'attirer les louanges des hommes ou de se satisfaire soi-même? Comme l'a dit le prophète Aggée[2], c'est jeter dans un sac percé les œuvres les plus saintes en elles-mêmes, que de les faire autrement que pour Dieu: dans un sac percé, c'est-à-dire que tout est perdu, et que rien ne reste. Toute action, au contraire, faite en vue de plaire à Dieu, quelque peu de valeur qu'elle ait en elle-même, a beaucoup plus de prix qu'une infinité d'autres qui seraient faites sans une in-

[1] (*Matth.* VI, 22, 23.) — [2] (*Agg.* I, 6.)

tention pure. Nous lisons dans saint Marc qu'une pauvre veuve qui n'avait jeté dans le temple que deux petites pièces de monnaie, obtint du Sauveur cet éloge: *Vidua hæc pauper plus omnibus misit*[1]; ce que saint Cyprien commente ainsi: Cette pauvre veuve a donné plus que tous les autres dans ces deux petites pièces, parce qu'elle les a données avec la pure intention de plaire à Dieu.

Un des meilleurs signes qu'on agit avec une intention droite, c'est de ne pas se troubler de voir que ce qu'on a fait n'a pas réussi comme on le désirait. Un autre bon signe, c'est, après que la chose a été faite, de se tenir content et en repos, quand même on ne serait payé que d'ingratitude et de murmures. Si toutefois il arrive qu'on en retire des éloges, on ne doit pas se laisser troubler par la crainte d'en concevoir de la vaine gloire; mais quand même on en aurait la tentation, il faudrait lui dire avec mépris comme saint Bernard: *Nec propter te cœpi, nec propter te desinam*[2]: « Ce n'est pas pour toi que j'ai formé cette entreprise, ce n'est pas pour toi non plus que je l'abandonnerai. »

Ce n'est pas une mauvaise intention, que de se proposer d'obtenir plus de gloire dans le ciel; mais c'en est une meilleure de n'avoir en vue que le bon plaisir de Dieu. Persuadons-nous bien que plus nous nous détacherons de nos propres intérêts, plus grande sera la joie que Dieu nous fera goûter dans le paradis. Heureux celui qui ne travaille que pour rendre gloire à Dieu et se conformer à sa volonté! Imitons les bienheureux dans l'amour qu'ils ont pour Dieu, ne se proposant en cela que de lui plaire. Saint Chrysostome disait: Si nous parvenons à plaire à Dieu, qu'avons-nous besoin de chercher autre chose? *Si dignus fueris agere aliquid quod Deo placet, aliam præter id mercedem requiris*[3]?

C'est là cet œil qui fait au cœur de Dieu en notre faveur une blessure d'amour, comme il le dit à l'épouse mystique: *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum*

[1] (*Marc.* XII, 41.) — [2] (*De compuncl.*)
[3] (De compunct. lib. II, n. 6.)

in uno oculorum tuorum[1] Cet œil, comme il le dit, plutôt que de dire ces yeux, désigne l'unique fin que se proposent dans toutes leurs actions les âmes pieuses, qui est de plaire à Dieu. Et c'était le conseil que donnait l'Apôtre à ses disciples: *Sive ergo manducatis, sive bibitis, omnia in gloriam Dei facite*[2]. La vénérable Béatrix de l'Incarnation, première fille de sainte Thérèse, disait: Aucun prix ne saurait payer la moindre chose faite pour Dieu. Et elle avait raison de le dire, puisque tout ce qui se fait pour Dieu constitue un acte d'amour divin. La pureté d'intention donne un prix inestimable aux actions les plus basses, comme de manger, de travailler, et même de se récréer, quand tout cela se fait par esprit d'obéissance et pour le bon plaisir de Dieu.

Il faut donc dès le matin diriger vers Dieu toutes les actions de la journée; puis il sera fort à propos de renouveler cette intention au moins au commencement de chacune des principales actions, comme de l'oraison, de la communion, de la lecture spirituelle, en s'arrêtant quelque peu avant de les commencer, comme faisait ce saint ermite qui, avant de rien commencer, levait les yeux au ciel et faisait une pause; interrogé sur ce qu'il faisait alors, il répondit: Je tâche d'assurer mon coup.

Et moi donc, ô mon Jésus, quand commencerai-je à vous aimer véritablement? Misérable que je suis! Si je cherche parmi mes œuvres, même bonnes, quelles sont celles que j'ai faites pour vous plaire, je n'en trouve pas même une seule. Ah! Seigneur ayez pitié de moi; ne permettez pas que je continue jusqu'à la mort à vous servir si mal. Donnez-moi votre aide, pour que je n'emploie plus ce qui me reste de vie qu'à vous servir et à vous aimer. Faites que je vienne à bout de tous les obstacles pour vous donner satisfaction, et que je fasse tout pour vous plaire, je vous en supplie par les mérites de votre passion. O Marie, ma puissante avocate, obtenez-moi cette grâce par vos prières.

[1] (*Cant.* IV, 9.) — [2] (I *Cor.* X, 31.)

§ XLIV

Soupirs vers la céleste patrie.

Heureux celui qui obtient son salut, et qui, quittant ce lieu d'exil, fait son entrée dans la céleste Jérusalem pour y jouir de ce jour qui n'aura point de nuit, non plus que de chagrins, libre de toute contrariété et sans crainte de voir jamais finir cet immense bonheur!

Jacob disait: « Les jours de mon pélerinage, quoique de cent trente ans, ont été courts et mauvais: » *Dies peregrinationis meæ centum et triginta annorum sunt, parvi et mali*[1]. Nous pouvons bien dire la même chose, nous autres pauvres exilés, réduits ici-bas à supporter les peines de notre exil, assaillis de tentations, agités par les passions, éprouvés par les malheurs, et plus encore par les dangers que nous courons de nous perdre éternellement. Toutes ces misères doivent nous faire penser que ce n'est pas ici notre patrie, mais un lieu d'exil, où Dieu nous retient pour que nous nous rendions dignes, par notre patience dans les maux, du bonheur d'entrer un jour dans la bienheureuse patrie.

En vivant ainsi détachés de la terre, nous devons soupirer sans cesse vers le ciel, et dire : Quand sera-ce, Seigneur, que je me verrai délivré de tant de peines, et que je n'aurai plus à m'occuper d'autres choses que de vous aimer et de vous louer? Quand arrivera le moment où vous me serez tout en toutes choses selon ce qu'a dit l'Apôtre: *Ut sit Deus omnia in omnibus*[2]? Quand me verrai-je absorbé en vous, ô mon Dieu, ravi de contempler votre infinie beauté face à face et sans voile? Quand enfin, ô mon Créateur, parviendrai-je à vous posséder, de manière à pouvoir dire: Mon Dieu, je ne puis plus vous perdre?

[1] (*Gen.* XLVIII, 9.) — [2] (I *Cor.* XV, 28.)

Tandis, Seigneur, que vous me voyez dans cet état d'exil et de tribulation, dans ce pays ennemi où j'ai à soutenir sans relâche des guerres intérieures, aidez-moi de vos grâces et de vos consolations dans un pélerinage si pénible. Je vois bien, il est vrai, que rien de tout ce que le monde me présente ne peut me donner la paix et le bonheur; mais pourtant, si votre appui vient à me manquer, j'ai tout lieu de craindre que les plaisirs de la terre et mes mauvais penchants ne m'entraînent dans quel que précipice.

Dans cette vallée de larmes où je me vois relégué, je voudrais du moins penser toujours à vous, ô mon Dieu, et goûter la joie immense qui fait votre propre félicité; mais les appétits déréglés de mes sens s'agitent au dedans de moi-même et me remplissent de trouble. Je voudrais tenir mes affections toujours occupées à vous aimer et à vous rendre grâces; mais la chair me sollicite de son côté à me repaître de délectations sensuelles, qui me forcent de m'écrier comme saint Paul: « Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? *Infelix ego homo, quis liberabit me de corpore mortis hujus*[1]? » Malheureux d'avoir continuellement à combattre non-seulement contre les ennemis du dehors, mais encore contre mes propres inclinations, ce qui fait que je me trouve à charge à moi-même: *Factus sum mihimetipsi gravis*[2].

Qui donc me délivrera de ce corps de mort, c'est-à-dire du danger de tomber dans le péché; danger dont la crainte toute seule est pour moi une mort continuelle qui me tourmente, et qui ne cessera de me tourmenter toute ma vie? *Deus, ne elongeris a me, Deus meus, in auxilium meum respice*[3]. Mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi, car je crains de vous offenser, si vous m'abandonnez à moi-même; mais plutôt faites-moi sentir de plus près votre présence par vos puissants secours. oui, ne cessez point de me secourir, pour que je puisse résister aux assauts que me livrent mes ennemis. Le prophète royal m'assure que vous êtes tout proche, par la patience que vous leur

1 (*Rom.* VII, 24.) — 2 (*Job.* VII, 20.) — 3 (*Ps.* LXX, 12.)

inspirez, de tous ceux dont le cœur est dans la tribulation, c'est-à-dire qui éprouvent des peines intérieures: *Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde*[1]. Tenez-vous donc à mes côtés, mon bien-aimé Seigneur, et donnez-moi la patience dont j'ai besoin pour surmonter tant de contrariétés qui m'affligent.

Combien de fois ne me suffit-il pas de me mettre à l'oraison pour qu'aussitôt je me voie assailli d'une foule de pensées importunes et de mille inepties qui m'accablent de distractions! Donnez-moi la force de les repousser loin de moi, alors que je m'entretiens avec vous, et de crucifier toutes les inclinations vicieuses qui m'empêchent de m'unir à vous. Otez-moi de plus, je vous en conjure, cette vive répugnance que j'éprouve à accepter sans trouble tout ce qui n'est pas du goût de mon amour-propre.

O maison de mon Dieu, préparée pour demeure à ceux qui l'aiment, je soupire vers toi de ce coin de terre de misères que j'habite: *Erravi sicut ovis quæ periit quære servum tuum*[2]. O mon bien-aimé pasteur, qui êtes descendu du ciel pour chercher et sauver les brebis égarées, je suis une de ces brebis qui me suis perdue misérablement pour vous avoir tourné le dos. *Quære servum tuum:* cherchez-moi, Seigneur, ne m'abandonnez pas comme je le mérite; cherchez-moi et prenez-moi sur vos épaules, tenez-moi fortement attaché, afin que je ne vous quitte pas de nouveau.

Dans le moment même où je forme ces désirs du paradis, l'ennemi de mon âme s'efforce de m'effrayer en rappelant à ma mémoire le souvenir de mes péchés; mais votre vue, ô divin crucifié, me console, et m'encourage à espérer parvenir un jour à vous aimer et vous posséder sans voile dans votre royaume fortuné. Reine du paradis, continuez à vous faire mon avocate. Grâce au sang de Jésus-Christ et grâce aussi à votre intercession, j'ai la ferme espérance d'être sauvé un jour

[1] (*Ps.* xxxiii, 19.)
[2] (*Ps.* cxviii, 176.)

SOUPIRS VERS LE PARADIS

O patrie, où l'amour doit payer l'amour même,
Où sans voile mon Dieu se laisse contempler!
Quand pourrai-je d'ici dans ton sein m'envoler,
Pour aimer à jamais le Dieu que mon cœur aime?
O doux espoir! tu me souris;
Et rempli d'allégresse
Je vais chantant sans cesse:
Paradis! Paradis[1]!

[1] Traduction en vers empruntée au P. Dujardin.

PRÉPARATION A LA MORT

OU

CONSIDÉRATIONS SUR LES VÉRITÉS ÉTERNELLES

A Marie conçue sans péché et toujours Vierge ;

A celle qui est pleine de grâce, qui est bénie entre tous les enfants d'Adam,

A la colombe, à la tourterelle, à la bien-aimée de Dieu ;

A Marie, honneur du genre humain, délices de la Très-sainte Trinité,

Sanctuaire d'amour, modèle d'humilité, miroir de toutes les vertus,

Mère du bel amour, mère de la sainte espérance, mère de miséricorde,

Avocate des malheureux, appui des faibles, lumière des aveugles, recours des malades,

Ancre de confiance, cité de refuge, porte du ciel,

Arche de vie, arc-en-ciel de paix, port de salut,

Etoile de la mer, océan de douceur, réconciliatrice des pécheurs, espoir des désespérés, ressource des délaissés,

Consolatrice des affligés, confort des mourants et joie du monde :

Un de ses serviteurs les plus affectionnés et les plus dévoués ose, quelque méprisable, quelque indigne qu'il soit, dédier humblement cet ouvrage.

PRÉPARATION A LA MORT

OU

CONSIDÉRATIONS SUR LES VÉRITÉS ÉTERNELLES

A L'USAGE

DE TOUS POUR LA MÉDITATION, ET DES PRÊTRES EN PARTICULIER POUR LA CHAIRE

BUT DE L'OUVRAGE

AVERTISSEMENT QU'IL EST NÉCESSAIRE DE LIRE

Quelques personnes désiraient voir sortir de ma plume un livre de considérations sur les vérités éternelles, qui puisse être utile aux âmes désireuses de s'affermir davantage et de faire des progrès dans la vie spirituelle. D'autres me demandaient un recueil de matériaux à mettre en œuvre dans les prédications de retraites ou d'exercices spirituels. [a] Pour ne point multiplier les livres, les travaux et les dépenses, j'ai jugé à propos de composer le présent ouvrage dans la forme que l'on voit ici, et qui m'a semblé pouvoir atteindre également le but que se proposent les uns ou les autres. Pour que les personnes laïques puissent s'en aider dans leurs méditations, j'ai divisé chacune de ces considérations en trois points, et chaque point servira pour une méditation. Dans cette intention, j'ai inséré à la suite de chaque point une formule d'affections et de prières. Je prie mes lecteurs de ne pas trouver fastidieux que

(a) C'est ce que l'auteur a exécuté à part dans l'ouvrage qui porte le titre de *Selva* dans le texte italien, et que nous nous proposons de donner traduit dans le tome suivant de la présente édition. (*L'éditeur*.)

je leur donne toujours à demander à Dieu dans ces prières la grâce de la persévérance et celle de l'amour divin, puisque ce sont là les deux grâces les plus nécessaires pour obtenir le salut éternel. La grâce d'aimer Dieu est cette *sainte dilection* dont parle Saint François de Sales ([a]), qui contient en soi toutes les grâces, parce que la vertu de charité, qui nous fait aimer Dieu sur toutes choses, porte avec elle-même toutes les autres vertus [1] Celui qui aime Dieu est humble, chaste, obéissant, mortifié, en un mot, il possède toutes les vertus. *Ama, et fac quod vis*, « aime Dieu, et fais ce que tu voudras, » disait Saint Augustin. Oui sans doute, parce que celui qui aime Dieu prendra soin d'éviter tout ce qui peut lui déplaire, et ne cherchera qu'à lui complaire en tout.

Ensuite, pour ce qui est de la grâce de la persévérance, c'est uniqucment par son moyen qu'on peut obtenir la couronne éternelle. Saint Bernard a dit que le paradis est promis à ceux qui commencent une bonne vie, mais qu'il ne se donne qu'à ceux qui persévèrent [2] Mais Dieu n'accorde cette persévérance, comme l'enseignent les saints Pères, qu'à ceux qui la demandent ([c]). Et c'est ce qui a fait dire à Saint Thomas que, pour entrer au ciel, il faut prier continuellement [3] Notre Sauveur lui-même avait dit le premier : « Il faut toujours prier, et ne jamais cesser de le faire [4]. La raison pour laquelle une foule de pécheurs, après avoir ob-

[1] Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa. (*Sap.* VII, 2.)

[2] In choantibus præmium promittitur, sed perseverantibus datur. (*De modo bene vivendi*, c. VI, n. 15.) *(b.)*

[3] Post baptismum autem necessaria est homini jugis oratio, ad hoc quod cœlum introeat. (3, q. 39, a. 5.

[4] Oportet semper orare et non deficere. (*Luc.*, XVIII, 1.)

(a) O que bienheureux est l'esprit dans lequel cette sainte dilection est respandue, puisque tous biens luy arrivent pareillement avec icelle (*Traité de l'amour de Dieu,)* livre II, à la fin. (*Œuvres* tom. I, p. 453.)

(b) Ce traité est apocryphe (voir Mabillon, *Oper S. Bern.*, tom II, in-fol., 1690, p. 815 et 822.) Le vrai Saint Bernard a dit (*Tract. de dilig. Deo*, c. VII, n. 17): *Præmium sane necdum amanti proponitur, amanti debetur, perseveranti redditur.*

(c) C'est-à-dire que Dieu ne s'est engagé qu'envers ces derniers, par ces paroles : *Petite et accipietis*, et autres semblables ; mais il reste toujours libre de l'accorder même à ceux qui ne la lui demandent pas, comme l'a fort justement observé Suarez (*de orat. in comm.*, c. XXVIII.)

tenu leur pardon, ne persévèrent pas dans la grâce de Dieu, c'est qu'une fois leur pardon obtenu, ils ne songent pas à demander à Dieu la persévérance, principalement pendant les tentations ; et de là vient qu'ils retombent dans le péché. D'un autre côté, bien que la grâce de la persévérance soit toute gratuite, et que nous ne puissions pas la mériter par nos propres œuvres, néanmoins, comme le dit Suarez[1], on l'obtient infailliblement par la prière([a]). Avant Suarez, Saint Augustin avait dit dans le même sens qu'on peut parvenir par d'humbles prières à obtenir ce don de la persévérance[2].

Nous démontrerons plus au long la nécessité de la prière dans un petit ouvrage que nous allons faire paraître incessamment, et qui a pour titre le *grand moyen de la prière* ([b]). Cet opuscule, tout court qu'il est, m'a coûté beaucoup de soins et de peines : je le regarde comme extrêmement utile à tout le monde. J'ose dire que, parmi tous les livres de spiritualité, il ne peut y en avoir de plus utile ni de plus nécessaire que celui qui traite de la prière comme moyen de salut éternel.

Les considérations que j'offre aujourd'hui pourront de même être de quelque utilité pour la prédication aux prêtres qui n'ont pas beaucoup de livres, ou qui, s'ils en ont, n'ont pas le temps de les lire. C'est pour satisfaire à ce besoin que je les ai enrichies de beaucoup de textes de l'Ecriture et des Pères. Ces textes sont courts, mais pleins de sens, et tels qu'ils doivent être pour les prédications. En unissant les trois points en un seul corps de discours, on peut en tirer le sujet d'un sermon. J'ai tâché de recueillir chez

[1] *De div. grat.* lib. XII, c. XXIX, n. 1.

[2] Hoc Dei donum suppliciter emereri potest, id est supplicando impetrari potest. (*De don. persev.* c. VI.)

(*a*) Pourvu que cette prière elle-même persévère jusqu'à la fin de la vie, ou que du moins elle se fasse avec les conditions voulues au dernier soupir, comme l'a fait entendre suffisamment Suarez lui-même par ces paroles : *Mereri* justos vitam æternam, non statim, neque omnibus aliquando infallibiliter, sed sub conditione : *Si in gratia decesserint*, (l. c.)

(*L'éditeur.*)

(*b*) Nous avons donné cet opuscule dans la partie dogmatique, tome V.

(*L'éditeur.*)

un grand nombre d'auteurs les sentiments les plus vifs et qui m'ont paru les plus propres à émouvoir ; j'y en ai semé plusieurs en termes succincts, afin que le lecteur puisse choisir ceux qui lui plairont le plus, et qu'il les étende ensuite à son gré. Que tout soit pour la gloire de Dieu.

Je prie toutes les personnes qui liront ce livre, soit pendant ma vie, soit après ma mort, de me recommander à Jésus-Christ. De mon côté, je promets de le faire pour tous ceux qui voudront avoir pour moi la même charité. Vive Jésus notre amour, et Marie notre espérance.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION

Tableau d'un homme mort depuis peu.

Pulvis es, et in pulverem reverteris. Tu es poussière, et tu retourneras en poussière. (Gen. XIII. 19.)

PREMIER POINT.

Considérez que vous êtes terre, et que vous retournerez en terre. Viendra un jour où il vous faudra mourir, et puis pourrir dans une fosse, où vous serez bientôt tout couvert de vers. « Les vers seront votre couverture, » a dit Isaïe[1] Tous doivent subir le même sort, le noble comme le roturier, le prince comme le sujet. Dès que l'âme sera sortie du corps avec le dernier souffle qu'aura exhalé la bouche, elle entrera dans son éternité, et le corps n'aura plus qu'à se réduire en poussière[2].

Représentez-vous une personne qui vient de rendre le dernier soupir. Considérez ce cadavre encore étendu sur le lit, la tête tombée sur la poitrine, les cheveux épars et mouillés encore de la sueur froide de la mort, les yeux enfoncés, les joues défaites, le visage couleur de cendres, la langue et les lèvres couleur de fer, le corps froid et pesant. A cette vue, chacun pâlit et tremble malgré soi. Combien de personnes ont changé de vie et abandonné le monde au seul aspect du cadavre d'un parent ou d'un ami.

L'horreur augmente ensuite, lorsque le cadavre commence

[1] Operimentum tuum erunt vermes. (*Is.* XIV. 11.)
[2] Auferes spiritum eorum. et in pulverem revertentur. (*Ps.* CIII. 29.)

à se corrompre. A peine y a-t-il vingt-quatre heures que ce jeune homme est mort, que déjà la puanteur se fait sentir. Il faut que l'on ouvre les fenêtres,que l'on brûle de l'encens, que l'on porte au plus tôt le cadavre à l'église, qu'on l'enterre, afin qu'il n'infecte pas toute la maison. Le corps d'un noble ou d'un riche n'en répandra qu'une odeur plus intolérable : *Gravius fœtent divitum corpora*, dit un auteur.

Voilà où en est venu cet orgueilleux, cet impudique. Naguères accueilli dans tous les cercles, aujourd'hui il inspire de l'horreur et du dégoût à quiconque le voit. Et de là vient que les parents se hâtent de le faire déposer hors de la maison, et de payer les porteurs, pour qu'après qu'on l'aura enfermé dans une bière, ils l'emportent et s'en aillent le jeter dans une fosse. Naguères on ne parlait que de l'esprit de cet homme, de sa politesse, de ses bonnes manières, de son enjouement; mais après qu'il est mort, on en a bientôt perdu même le souvenir. *Periit memoria eorum cum sonitu*[1]

A la nouvelle de sa mort, les uns disent : Cet homme-là se faisait honneur; d'autres : Il a laissé une maison en bon état, d'autres le regrettent, parce que le défunt leur était utile; d'autresse réjouissent de sa mort, parce qu'elle leur apporte quelque profit. Du reste, dans peu de temps personne n'en parlera plus. Dès le commencement, les parents les plus proches ne veulent pas qu'on le leur nomme, de crainte que cela ne renouvelle leur douleur. Dans les visites de condoléance, on s'entretient d'autres choses, et si quelqu'un commence à parler du défunt, un des parents aussitôt de lui dire : En grâce, M. ne me le nommez plus.

Pensez que l'on fera pour vous, à votre mort, comme vous avez fait vous-même pour vos amis et pour vos parents. Les vivants s'avancent sur la scène pour y jouer à leur tour leur personnage, et prendre possession des biens et des postes qu'occupaient les morts; pour les morts eux-mêmes, on n'en fait plus ou presque plus ni estime ni mention. Dans les

[1] (*Ps.* IX, 8.)

commencements, les parents sont affligés pendant quelques jours, mais bientôt ils trouvent à se consoler dans les biens qui vont leur être répartis en héritage, de sorte que sous peu ils seront plutôt joyeux qu'affligés de votre mort ; et dans cette même chambre où vous aurez rendu le dernier soupir, où vous aurez été jugé par Jésus-Christ, on y dansera, on y fera des festins, on y jouera, on s'y amusera comme auparavant ; et votre âme, où sera-t-elle alors ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Jésus, mon rédempteur, je vous remercie de ce que vous ne m'avez pas envoyé la mort, lorsque j'étais dans votre disgrâce. Depuis combien d'années n'aurais-je pas mérité d'être en enfer ? Si j'étais mort tel jour, telle nuit, qu'en serait-il de moi pour l'éternité ? Seigneur, je vous en remercie encore une fois. J'accepte ma mort en satisfaction pour mes péchés ; et je l'accepte en telle manière qu'il vous plaira de me l'envoyer ; mais puisque vous me l'avez différée jusqu'à présent, différez-la encore un peu, ô mon Dieu : *Dimitte me, ut plangam paululum dolorem meum*[1]. Donnez-moi le temps de pleurer les offenses dont je me suis rendu coupable envers vous, avant que n'arrive le jour où vous aurez à me juger.

Je ne veux plus résister à votre voix. Qui sait si les paroles que je viens de lire ne sont pas le dernier appel qui m'est adressé ? J'avoue que je ne mérite pas de miséricorde : vous m'avez pardonné tant de fois, et moi, ingrat, je vous ai offensé de nouveau. *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies*[2]. Seigneur, puisque vous ne méprisez pas un cœur qui se repent et qui s'humilie, voici le traître qui revient à vous, touché de repentir ; par pitié, ne me repoussez pas[3]. Vous avez dit : Je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi. Il est vrai

[1] (*Job.* x, 20.) — [2] (*Ps.* L, 29.)
[3] Ne projicias me a facie tua, — Eum qui venit ad me, non ejiciam foras. (*Joan,* VI, 37.)

que je vous ai outragé plus que personne, car, plus que personne, vous m'avez favorisé de vos lumières et de vos grâces; mais le sang que vous avez répandu pour moi me donne du courage, et me fait espérer le pardon, si je me repens. Oui, ô mon souverain bien, je me repens de toute mon âme de vous avoir méprisé. Pardonnez-moi, et donnez-moi la grâce de vous aimer à l'avenir. C'est assez vous avoir offensé. Le temps qui me reste à vivre, ô mon doux Jésus, je ne veux plus que pleurer amèrement sur les dégoûts que j'ai pu vous donner; je veux vous aimer de toute la plénitude de mon cœur, ô mon Dieu qui méritez un amour infini. O Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME POINT.

Mais pour mieux voir ce que tu es, ô chrétien, dit S. Jean Chrysostôme[1]; approche d'un sépulcre, contemple ces cendres, cette poussière, ces vers, et pousse un soupir. Examinez en effet comme ce cadavre devient d'abord jaune, puis noir. Bientôt il se forme sur toute la surface une espèce de duvet blanc et dégoûtant. Il en sort une matière visqueuse et fétide qui découle à terre; ce qui donne naissance à une foule de vers qui se nourrissent de la chair même. Des rats se joignent aux vers et se repaissent de ce corps. Les uns tournent autour du cadavre, les autres entrent dans la bouche et dans les entrailles. Les joues, les lèvres, les cheveux tombent en lambeaux. La poitrine se décharne la première, puis les bras, puis les jambes. Après s'être rassasiés de toute la chair, les vers se dévorent entre eux, et de tout ce corps il ne reste qu'un squelette fétide qui se dissout avec le temps, car les os se séparent entre eux et la tête se détache du tronc. *Redacta quasi in favillam æstivæ areæ, quæ rapta sunt vento*[2].

[1] Perge ad sepulchrum, contemplare pulverem, cineres, vermes, et suspira.

[2] Redacta quasi in favillam œstivœ areæ, quæ rapta sunt vento. (*Dan.* II, 35.)

Voilà ce que c'est que l'homme ; un peu de poussière que le moindre vent disperse.

Où est donc ce cavalier que l'on regardait comme le charme et l'âme de la bonne société ; entrez dans sa chambre, vous ne le trouverez plus. Si vous examinez son lit, un autre y couche ; si vous cherchez ses habits, ses armes, tout cela, on se l'est partagé. Si vous désirez le voir, faites-vous conduire à cette tombe, où il est transformé en pourriture et en ossements décharnés. Oh Dieu ! ce corps nourri avec tant de délices, vêtu avec tant de pompe, flatté par tant de serviteurs, à quoi est-il réduit ? O grands Saints ! vous l'avez compris, vous qui, pour ce Dieu qui fut l'unique objet de votre amour sur la terre, avez su mortifier vos corps. Aussi vos ossements sont-ils vénérés aujourd'hui et conservés précieusement dans des châsses d'or. Aussi vos âmes toutes belles jouissent-elles de la présence de Dieu en attendant le jour où vos corps parciperont à votre gloire, comme sur la terre ils ont participé à vos souffrances. C'est aimer véritablement son corps, que le maltraiter ici-bas pour qu'il soit heureux dans l'éternité, et de lui refuser les plaisirs qui le rendraient éternellement malheureux.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voilà donc, ô mon Dieu, à quoi devra aussi être réduit mon corps, pour l'amour duquel je vous ai tant offensé ; des vers et de la pourriture, voilà ce qu'il sera. Mais que cette chair, qui m'a fait perdre en vous mon souverain bien, doive un jour se corrompre et se réduire en poussière, ce n'est pas là ce qui m'afflige, je m'en réjouis au contraire : ce qui m'afflige, c'est de voir que, pour me procurer ces misérables plaisirs, je vous ai causé tant de dégoûts. Mais je ne veux pas me défier de votre miséricorde : si vous m'avez attendu, c'est pour me pardonner : *Expectat Deus ut misereatur vestri*[1]. Et

[1] (*Isa.* XXX, 18.)

vous voulez me pardonner, pourvu que je me repente. Eh bien ! oui, je me repens de tout mon cœur, ô bonté infinie, de vous avoir méprisé. Je vous dirai avec sainte Catherine de Gênes: *Mon bon Jésus, plus de péchés, non, plus de péchés.* Je ne veux plus abuser de votre patience. Je ne veux pas attendre, pour me jeter dans vos bras, ô mon amour crucifié, que mon confesseur m'y invite au moment de mourir. Dès à présent, je m'y jette, je vous recommande mon âme : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Mon âme s'est donnée au monde pendant tant d'années, sans même songer à vous aimer. Donnez-moi lumière et force pour vous aimer pendant ce qui me reste de vie. Non, je ne veux pas attendre à l'heure de ma mort pour vous aimer. C'est de cet instant que je vous aime, que je vous embrasse, que je vous serre dans mes bras, que je vous promets de ne plus vous abandonner. O Vierge sainte, attachez-moi à Jésus-Christ par des liens indissolubles, et obtenez-moi la grâce de ne plus le perdre.

TROISIÈME POINT.

O mon frère, reconnaissez-vous vous-même dans ce tableau de la mort ; voyez ce que vous deviendrez un jour : *Memento quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* Pensez que dans peu d'année, peu de mois, dans peu de jours peut-être, vous ne serez que vers et pourriture. Job se sanctifia par cette pensée, qu'il avait été engendré dans la pourriture, et qu'il avait les vers pour mère et pour sœurs. *Putredini dixi : Pater meus es ; mater mea et soror mea, vermibus* [1].

Tout doit finir ; si vous perdez votre âme, tout sera perdu pour vous. *Considera te jam mortuum.* « Considérez-vous comme déjà mort, disait saint Laurent Justinien, *quem scis de necessitate moriturum*, puisque vous savez que la mort vous arrivera inévitablement [2]. » Si vous étiez déjà mort, que ne

[1] (*Job.*, XVII, 14.) — [2] (*De lig. vitæ.* c. IV.)

désireriez-vous pas avoir fait ? Eh bien ! maintenant que vous vivez, pensez qu'un jour vous serez dans cet état fatal. Saint Bonaventure dit que pour bien gouverner son navire, le nautonnier se place à la poupe ; c'est ainsi que l'homme qui veut mener une bonne vie doit s'imaginer qu'il est au moment de mourir. De là, dit saint Bernard, *vide prima et erubesce*, voyez les péchés de votre jeunesse et rougissez-en ; *vide media et ingemisce*, voyez les péchés de votre âge mûr, et pleurez-les ; *vide novissima et contremisce*, enfin voyez les péchés de vos derniers jours, et tremblez, et portez-y remède au plus vite.

Lorsque saint Camille de Lellis jetait les yeux sur les fossés des morts, il se disait à lui-même : Si ces morts revenaient dans ce monde, que ne feraient-ils pas pour la vie éternelle ? Et moi, qui en ai le temps, que fais-je pour le salut de mon âme ? C'était par humilité que ce Saint tenait un pareil langage. Mais vous, ô mon frère ! c'est peut-être avec juste raison que vous pourriez craindre d'être ce figuier stérile dont le Seigneur disait : « Voilà trois années que je viens demander des fruits à ce figuier, et que je ne lui en trouve point [1]. » Vous qui êtes dans ce monde depuis plus de trois ans, quel fruit avez-vous porté ? Songez, disait saint Bernard, que le Seigneur ne cherche pas seulement des fleurs, il veut encore des fruits, c'est-à-dire qu'il ne se contente pas de désirs et de bons propos, mais qu'il exige des œuvres de sainteté. Sachez-donc profiter du temps que Dieu vous ménage dans sa bonté ; n'attendez pas pour désirer de faire le bien, que le temps en soit passé, car alors on vous dira : *Tempus non erit amplius, proficiscere.* Hâtez-vous, voici l'heure de partir de ce monde ; vite, ce qui est fait est fait.

[1] Ecce anni tres sunt, ex quo venio quærens fructum in ficulnea hac, et non invenio. (*Luc.* XIII, 7.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Me voici, ô mon Dieu! je suis cet arbre qui depuis tant d'années méritait de s'entendre dire : « Coupez cet arbre, pourquoi occupe-t-il la terre [1]? » *Succide ergo illam : utquid etiam terram occupat?* Oui, sans doute, depuis tant d'années que je suis dans ce monde, je ne vous ai donné pour fruits que des ronces et des épines. Mais, Seigneur, vous ne voulez pas que je tombe dans le désespoir. Vous avez dit à tous, que ceux qui vous cherchent vous trouvent: *Quærite et invenietis;* moi, je vous cherche, ô mon Dieu, et je vous demande votre grâce. Je me repens de tout mon cœur des offenses dont je me suis rendu coupable à votre égard, je voudrais en mourir de douleur. Par le passé je vous ai fui, aujourd'hui je ne fais cas que de votre amitié, je la préfère à toutes les couronnes de la terre. Je ne veux plus résister à votre voix. Puisque vous voulez que je me donne tout à vous, eh bien! je vous appartiens sans réserve. Vous vous êtes donné tout entier à moi sur la croix; moi, à mon tour je me donne tout à vous.

Vous avez dit: « Quoi que ce soit que vous me demandiez en mon nom, je vous l'accorderai [2]. Mon doux Jésus, fort de votre divine promesse, c'est en votre nom et par vos mérites que je vous demande votre grâce et votre amour Faites donc abonder votre grâce et votre amour dans mon âme, à la place du péché qui y a abondé jusqu'ici. Je vous remercie de me suggérer la pensée de vous adresser cette prière. Puisque c'est vous qui me l'inspirez, c'est une preuve que vous voulez bien m'exaucer. Exaucez-moi, ô doux Jésus, enflammez-moi d'un amour ardent pour vous. Faites-moi concevoir un grand désir de vous plaire, et accordez-moi la grâce de l'accomplir. O Marie, ma puissante avocate, exaucez-moi, vous aussi, priez Jésus pour moi.

[1] *(Luc,* XIII, 7*).*
[2] Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam. (*Joan.* XIV, 14.)

DEUXIÈME CONSIDÉRATION

Tout finit à la mort.

Finis venit, venit finis. (Ezech. VII, 2.)

PREMIER POINT.

Les gens du monde ne mettent le bonheur que dans la jouissance des biens terrestres, dans les plaisirs, les richesses, le faste ; mais la mort abat toutes ces fortunes de la terre. Quest-ce que votre vie, vous dirai-je avec l'apôtre saint Jacques? c'est une vapeur, qui ne paraît qu'un instant [1] Les vapeurs qui s'exhalent de la terre, et qui de là s'élèvent dans les airs, ont une belle apparence, lorsque le soleil les pénètre de ses rayons ; mais combien de temps cela dure-t-il? Qu'un peu de vent vienne à souffler, cela suffit pour faire tout disparaître. Cet homme aujourd'hui si grand, si courtisé, si redouté et presque adoré même, que demain il vienne à mourir, ne sera plus qu'un objet de mépris, de malédictions et de rebuts. A la mort, il faut tout quitter Le frère de Thomas à Kempis, ce grand serviteur de Dieu, se félicitait de s'être bâti une belle maison; mais un de ses amis lui dit qu'il y trouvait un grand défaut. Et lequel? lui demanda-t-il. C'est d'y avoir fait une porte, reprend ingénument son ami. Comment, reprit l'autre, est-ce que c'est là un défaut ? Oui, répondit l'ami ; car un jour il vous faudra sortir par cette porte, et de cette manière quitter la maison avec le reste.

Bref, la mort dépouille l'homme de tous les biens de ce monde. Quel spectacle c'est de voir mettre hors de son propre palais un souverain pour qu'il n'y rentre plus, et d'autres venir prendre possession de son mobilier, de ses trésors, de

[1] Quæ est vita vestra? Vapor est ad modicum parens. (*Jac.* IV. 14.)

tous ses biens ! Ses serviteurs le laissent porter au tombeau avec un vêtement qui couvre à peine ses nudités. Il n'y a plus personne qui fasse cas de lui, qui le flatte, et l'on ne tient plus compte de ses dernières volontés. Saladin, ce conquérant qui avait soumis plusieurs royaumes de l'Asie, ordonna en mourant que lorsque l'on porterait son corps au tombeau, un soldat marchât devant en tenant sa chemise suspendue à une pique, et criant : Voilà tout ce que Saladin emporte avec lui dans la tombe.

Quand le cadavre de ce souverain est une fois en terre, ses chairs se détachent insensiblement, et le squelette n'a plus de marque qui le distingue. Contemplez le sépulcre, disait saint Basile, voyez si vous pouvez y distinguer le maître du serviteur [1] Diogène se faisait voir un jour à Alexandre tout occupé à chercher quelque chose parmi des ossements humains. Que cherches-tu ? lui demanda Alexandre avec curiosité. Je cherche, reprit le philosophe, le crâne du roi Philippe ton père, et je ne puis le distinguer : montre-le-moi, si tu peux le trouver [2]. Les hommes naissent inégaux dans ce monde, mais la mort les égalise, a dit Sénèque [3] Horace a dit aussi que la mort met de pair les sceptres des rois et les houes des laboureurs [4]. En un mot, quand la mort est venue, c'est la fin, *finis venit*, tout finit. Il faut tout quitter, et de toutes les choses de ce monde on n'emporte rien dans le tombeau.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Seigneur, puisque vous me faites si bien voir que tout ce que le monde estime n'est que fumée et folie, donnez-moi la force de m'en détacher, avant que la mort ne m'en détache

[1] Contemplare sepulchra, vide num poteris discernere quis servus, quis dominus fuerit ?

[2] Si tu potes, ostende.

[3] Impares nascimur, pares morimur.

[4] Sceptra ligonibus æquat.

elle-même. Malheureux que j'ai été de vous avoir offensé, de vous avoir perdu, vous qui êtes le bien infini, pour de misérables plaisirs et pour les biens de ce monde ! O mon Jésus, médecin céleste, abaissez vos regards sur ma pauvre âme, voyez les plaies que le péché y a faites, ayez pitié de moi. *Si vis, potes me mundare.* Je sais que vous pouvez et que vous voulez me guérir, mais vous voulez aussi que je me repente de tout mon cœur. Guérissez-moi donc, vous qui pouvez me guérir. *Sana animam meam, quia pecavi tibi* [1]. Je vous ai oublié, mais vous ne m'avez pas mis en oubli, et vous me faites entendre aujourd'hui que vous voulez oublier mes offenses, pourvu que je les déteste ; *Si autem impius egerit pœnitentiam... omnium iniquitatum ejus non recordabor* [2]. Je les déteste, je les hais par-dessus tout. Oubliez donc, ô mon Rédempteur, les amertumes dont je vous ai abreuvé. A l'avenir, je préférerais perdre tout, la vie, s'il le fallait, plutôt que votre grâce ; et que me serviraient, en effet, sans votre grâce, tous les biens de la terre ? Ah, Seigneur, aidez-moi, vous savez combien je suis faible. L'enfer ne cessera pas de me tenter ; déjà il me prépare mille assauts, pour me rendre de nouveau son esclave. Non, mon doux Jésus, ne m'abandonnez pas. Je ne veux dorénavant être l'esclave que de votre amour. Vous êtes mon unique Seigneur, vous m'avez créé, vous m'avez racheté, c'est vous seul qui m'avez aimé par-dessus tout, vous êtes le seul qui méritez d'être aimé, et c'est vous seul que je veux aimer.

DEUXIÈME POINT.

Philippe II, roi d'Espagne, étant au moment de mourir, appela son fils auprès de lui, et jetant à terre l'habit royal qui le couvrait, lui montra sa poitrine déjà rongée par les vers, puis lui adressa ces paroles : Voyez prince, comme on meurt,

[1] (*Ps.* XL, 5.) — [2] (*Ezech.*, XVIII, 21.)

et comme finissent toutes les grandeurs de ce monde ! Théodoret a dit avec raison, que la mort ne respecte ni les richesses, ni les satellites, ni la pourpre [1]; il en est des sujets comme des souverains, il ne sont, pas plus les uns que les autres, à l'abri de la corruption des tombeaux [2]. Ainsi tout homme qui meurt, fût-il prince, n'emporte rien avec lui dans sa tombe. Toute sa gloire le quitte sur le lit où il a expiré. *Cum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus* [3].

Saint Antonin raconte qu'à la mort d'Alexandre-le-Grand, un philosophe s'écria. Voilà celui qui hier foulait la terre aux pieds; aujourd'hui c'est la terre qui le foule. Hier, la terre entière ne lui suffisait pas, aujourd'hui sept palmes de terre lui suffisent. Hier il conduisait des armées innombrables par tout l'univers, et aujourd'hui quelques porteurs le conduisent au tombeau. Mais écoutons plutôt ce qu'a dit Dieu lui-même: *Quid superbit terra et cinis* [4]*?* O homme ne vois-tu pas que tu n'es que cendre et que poussière. A quoi bon t'enorgueillir? A quoi bon employer tes pensées et tes années à te procurer de la grandeur ici-bas? La mort viendra, et alors finiront toutes tes grandeurs et tes projets. *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum* [5].

Que la mort de saint Paul ermite, qui vécut soixante ans dans une grotte, est bien préférable à celle de Néron, qui fut empereur de Rome! Que la mort de saint Félix, simple capucin laïque, fut bien plus douce que celle de Henri VIII, qui avait vécu au milieu des grandeurs royales, mais dans l'inimitié de Dieu! Mais observons que les saints, pour obtenir une mort semblable, ont sacrifié patrie, plaisirs, espérances, tout ce que le monde leur offrait de séduisant, et qu'ils ont embrassé une vie pauvre et méprisée. Ils se sont ensevelis vivants dans ce monde, afin de ne pas être ensevelis dans l'enfer. Mais

[1] Nec divitias mors metuit, nec satellites, nec purpuram.
[2] Putredo sequitur et sanies defluit.
[3] (*Ps.* XLVIII, 18.)
[4] (*Eccli.*, X. 9.) — [5] (*Ps.* LV, 6.)

comment les mondains peuvent-ils espérer une mort heureuse en vivant au milieu des désordres, des plaisirs terrestres et de mille occasions dangereuses ?

Dieu dit aux pécheurs, qu'ils le chercheront à l'heure de la mort, mais sans pouvoir le trouver. *Quæretis me et non invenietis*[1] Il dit qu'alors ce ne sera plus le temps de la miséricorde, que ce sera celui de la vengeance. *Ego retribuam in tempore*[2]. La raison en est bien évidente. Car alors, dans cette conjoncture difficile, l'homme du monde aura l'esprit affaibli et aveuglé, son cœur sera endurci par le mal qu'il aura fait, et les tentations seront plus fortes. Comment celui qui pendant la vie aura été dans l'habitude de succomber et de se laisser vaincre, saura-t-il résister au moment de mourir ? Il faudrait alors une grâce divine plus puissante pour changer le cœur ; mais cette grâce, Dieu est-il obligé de la lui accorder ? Pensez-vous qu'il l'ait méritée par sa vie désordonnée ? Il ne s'agit cependant de rien de moins que de son bonheur ou de son malheur éternel. Comment se fait-il donc que l'homme qui a la foi, réfléchissant sur de telles vérités, n'abandonne pas tout pour se donner entièrement à Dieu, qui est celui qui doit nous juger, chacun selon nos œuvres ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! Seigneur, que de nuits j'ai passées dans votre disgrâce, misérable que j'étais ! Oh ! Dieu, dans quel état malheureux mon âme n'était-elle pas alors ! Vous la haïssiez, et elle se plaisait dans votre haine. J'étais condamné à l'enfer, et il ne restait que d'exécuter la sentence. Mais vous, mon Dieu, vous êtes venu au-devant de moi, et vous m'avez invité à demander mon pardon. Mais qui m'assurera que vous m'ayez pardonné ? Cette crainte me poursuivra-t-elle toujours, ô mon Jésus, jusqu'à ce que vous me jugiez? Mais la douleur que

[1] (*Jerem.* XXIX, 13.) — [2] (*Deut.*, XXXII, 15.)

j'éprouve de vous avoir offensé, le désir que j'ai de vous aimer, et plus encore votre passion, ô mon Rédempteur, me fait espérer que je suis rentré en grâce avec vous. Je me repens de vous avoir offensé, ô vous le souverain bien, et je vous aime par-dessus toute chose. Vous voulez que le cœur qui vous cherche soit rempli de joie : *Lætetur cor quærentium Dominum*[1]. Seigneur, je déteste les injures dont je vous ai abreuvé ; donnez-moi courage et confiance ; ne me reprochez plus mon ingratitude, puisque je la connais et que je la déteste. Vous avez dit que vous ne vouliez pas que le pécheur meure, mais qu'il se convertisse et qu'il vive : *Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat*[2]. Oui, ô mon Dieu, j'abandonne tout, et je me convertis à vous : je vous cherche, je vous veux et je vous aime par-dessus toutes choses. Donnez-moi votre amour, et je ne vous demande rien de plus. O Marie, vous êtes mon espérance : obtenez-moi la sainte persévérance.

TROISIÈME POINT.

David appelle le bonheur de la vie présente le songe d'un homme qui s'éveille : *Velut somnium surgentium*[3]. Voici le commentaire qu'un auteur donne de ces paroles : « C'est un songe, parce que, quand les sens sont assoupis, les objets paraissent grands, tandis qu'ils ne le sont pas, et que bientôt ils disparaissent[4]. » Les biens de ce monde paraissent grands à nos yeux, mais ils ne sont rien dans le fond et durent peu ; ils ne sont que ce qu'ils durent, et s'évanouissent dans un instant. Ce fut cette pensée que tout finit à la mort, qui fit prendre à saint François Borgia la résolution de se donner tout entier à Dieu. Ce Saint fut chargé d'accompagner à Grenade

[1] (*Paral.* XVI, 10.) — [2] (*Ezech.* III, 2.)
[3] (*Ps.* LXXII, 20.)
[4] Somnium, quia sopitis sensibus res magnæ apparent, et non sunt, et cito avolant.

le corps de l'impératrice Isabelle ; quand on ouvrit la bière, l'objet qu'elle renfermait était si horrible et l'odeur qui s'en exhalait si infecte, que tout le monde prit la fuite : mais saint François, éclairé d'en haut, s'arrêta à contempler dans ce cadavre la vanité du monde, et s'écria dans son étonnement : « Est-ce bien vous, mon impératrice ? est-ce bien vous devant qui tant de personnages distingués fléchissaient le genou avec tant de respect? O Isabelle, où est donc votre majesté et votre beauté ? Ainsi donc, se dit-il en lui-même, ainsi périssent les grandeurs et les couronnes de ce bas monde ! Je veux donc dès à présent servir un maître que je ne puisse plus perdre par la mort. » Et dès lors il se consacra tout entier à l'amour du Crucifié et fit vœu d'entrer en religion pour le cas où il viendrait à perdre sa femme, comme cela lui arriva effectivement, et fidèle à sa promesse il entra dans la Compagnie de Jésus.

C'est avec raison qu'un homme désenchanté écrivit sur un crâne humain ces paroles : *Cogitanti vilescunt omnia* (tout devient méprisable à qui réfléchit seulement). Celui qui pense à la mort ne peut pas aimer la terre. Et pourquoi y a-t-il tant de malheureux amateurs de ce monde ? c'est parce qu'on ne pense pas à la mort. *Filii hominum, usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium* [1] ? Malheureux enfants d'Adam, nous dit l'Esprit-Saint, pourquoi n'éloignez-vous pas de votre cœur les affections terrestres, qui vous font aimer la vanité et le mensonge ? Ce qui est arrivé à vos devanciers, vous arrivera à vous aussi ; ils ont habité votre palais, ils ont dormi dans votre lit, et ils ne sont maintenant plus rien : c'est ce qui vous arrivera.

Donnez-vous donc à Dieu, mon cher frère, avant que la mort vienne. *Quodcumque potest facere manus tua, instanter operare* [2]. N'attendez pas à demain pour accomplir ce que vous pouvez faire aujourd'hui, car ce jour présent passe et ne revient plus ; demain la mort peut vous surprendre, et il ne

[1] (*Ps.* IV, 3.) — [2] (*Eccl.* IX. 10.)

vous sera plus possible de rien faire. Détachez-vous au plus vite de ce qui vous éloigne ou peut vous éloigner de Dieu. Disons librement un éternel adieu aux biens de la terre, avant que la mort ne nous en dépouille de force. *Beati mortui qui in Domino moriuntur*[1]. Bienheureux sont ceux qui, sans attendre leurs derniers moments, sont déjà morts aux affections de ce monde ! Ceux-là ne craignent pas la mort, ils la désirent, ils l'acceptent avec joie ; puisqu'alors, au lieu de les séparer de biens qu'ils aiment, elle les unit au contraire au souverain bien dans lequel ils ont placé toutes leurs affections, et qui les rendra éternellement heureux.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon doux Rédempteur, je vous remercie de m'avoir attendu. Qu'en serait-il de moi, si vous m'aviez envoyé la mort dans un temps où j'étais éloigné de vous ? Que votre miséricorde, que la patience avec laquelle vous m'avez traité soit à jamais bénie. Je vous remercie des lumières et des grâces avec lesquelles vous me venez en aide. Alors je ne vous aimais pas, et je me souciais peu de votre amour. Maintenant, je vous aime de tout mon cœur, et il n'y a pas pour moi de plus grande peine au monde que de vous avoir causé du déplaisir, à vous qui êtes un Dieu si bon. Cette douleur fait mon tourment, mais qu'il est doux ce tourment, puisqu'il me donne la confiance, que vous m'avez déjà pardonné. O mon doux Sauveur, plût à Dieu que je fusse mort mille fois plutôt que de vous avoir jamais offensé ! Je crains que dans l'avenir je ne m'égare jusqu'à vous offenser de nouveau. Ah ! faites-moi mourir de la mort la plus horrible, plutôt que de me laisser m'exposer de nouveau à perdre votre grâce. J'ai été pendant un certain temps l'esclave de l'enfer ; mais à présent, ô Dieu de mon âme, je suis votre esclave. Vous avez dit que vous aimez ceux

[1] *(Apoc.* XIV, 13.)

qui vous aiment : *Ego diligentes me diligo.* Eh bien ! moi, je vous aime ; je suis donc à vous et vous êtes à moi. Je puis vous perdre à l'avenir, mais je ne vous demande qu'une grâce, c'est de faire que je meure avant qu'il m'arrive de vous perdre. Vous m'avez accordé tant de grâces sans que je les aie demandées, je ne puis craindre que vous me refusiez cette grâce que je vous demande. Ne permettez pas que je vous perde de nouveau ; donnez-moi votre amour, et je ne désire rien de plus. Marie, mon espérance, intercédez pour moi.

TROISIÈME CONSIDÉRATION

Brièveté de la vie.

Quæ est vita vestra ? Vapor est ad modicum parens. Qu'est-ce que votre vie ? c'est une vapeur qui ne paraît qu'un instant : (*Jac.* IV. 15.)

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la vie ? c'est une vapeur qu'un peu de vent fait disparaître, et qu'on ne voit plus ensuite. Chacun sait qu'il faudra mourir ; mais l'illusion de la plupart, c'est de se figurer la mort si éloignée qu'elle n'arrivera, pour ainsi dire, jamais. Mais non, écoutons Job nous avertir de la brièveté de la vie de l'homme. *Homo brevi vivens tempore, quasi flos egreditur et conteritur*[1]. Le Seigneur ordonne à Isaïe d'annoncer la même vérité : « Criez, lui dit-il, que toute chair n'est que de l'herbe[2] » C'est-à-dire que la vie de l'homme est fragile comme celle de l'herbe des champs : vienne la mort, et l'herbe se dessèche, et voilà qu'avec la vie tombent et finissent comme une fleur toutes les grandeurs et tous les biens de ce monde.

[1] (*Job.*, XIV, I.)
[2] Clama : Omnis caro fœnum... Vere fœnum est populus, exsiccatum est fœnum, et cecidit flos. (*Isa.*, XL, 6, 7.)

Dies mei velociores cursore, « Mes jours, a dit encore Job, sont plus rapides qu'un courrier[1] » La mort vient au-devant de nous plus vite qu'un courrier, tandis que nous, de notre côté, nous courons aussi vers la mort. A chaque pas, à chaque respiration, nous nous approchons de la mort. *Quod scribo, de mea vita tollitur;* « Ce que j'écris, disait saint Jérôme, est dès lors à retrancher de ma vie[2] » A mesure que j'écris, je m'approche de la mort. « Nous mourons tous, disait à David la femme Thécuite, et notre vie s'écoule comme l'eau qui s'en va sous terre, sans qu'on la voie reparaître[3]. » Voyez comme ce ruisseau court vers la mer, et comme ces eaux qui s'écoulent ne reviennent jamais sur elles-mêmes ; c'est ainsi, mon frère, que vos jours s'écoulent et que vous approchez de la mort. Plaisirs, divertissements, faste, louanges, applaudissements, tout passe, et que reste-t-il ? il ne reste que le tombeau[4] Nous serons ensevelis dans une fosse, et là nous pourrirons dépouillés de tout. Au moment de la mort, le souvenir des jouissances de notre vie, des honneurs dont nous aurons été comblés, ne nous servira qu'à augmenter notre peine et l'incertitude de notre salut éternel. Dans peu, dira le malheureux mondain, cette maison, ces jardins, ces meubles si précieux, ces peintures, ces habits, ne seront plus à moi : *Et solum mihi superest sepulcrum.*

Ah ! il est pénible pour celui qui les a aimés avec passion, de jeter alors un regard sur les biens de ce monde ; mais cette peine qu'il éprouvera ne lui servira qu'à exposer le salut de son âme à un danger plus grand ; car l'expérience nous a fait voir des personnes attachées à cette terre ne vouloir entendre parler, même au lit de la mort, que de leur maladie, des médecins qu'ils peuvent consulter, et des remèdes qu'ils peuvent prendre : mais si on leur dit quelques mots de leur

[1] (*Job.*, IX, 25.)
[2] Quod scribo, de mea vita tollitnr.
[3] Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur. (*Reg.* XIV. 4.)
[4] Et solum mihi superest sepulcrum. (*Job.* XVII, 1.)

âme, ils s'ennuient et vous prient de les laisser reposer, parce qu'ils ont mal à la tête et qu'ils ne peuvent entendre causer. Si parfois ils peuvent vous répondre, ils s'embrouillent et ne savent plus que dire, et quand le confesseur leur donne l'absolution, ce n'est pas qu'il les trouve mieux disposés, c'est qu'il n'y a pas de temps à perdre. Ainsi meurent les personnes qui pensent peu à la mort.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, Seigneur dont la majesté est infinie, j'ai honte de paraître devant vous. Combien de fois ne vous ai-je pas déshonoré en préférant à votre grâce un plaisir grossier, un mouvement de colère, un peu de terre, un caprice, un peu de fumée ! O mon Rédempteur, j'adore et je baise vos plaies sacrées, que je vous ai faites moi-même par mes péchés ; mais par le mérite de ces mêmes plaies, j'attends mon pardon et mon salut. Faites-moi connaître, ô Jésus, l'injure que je vous ai faite en vous laissant, vous, la source de tout bien, pour m'abreuver d'eaux corrompues et empoisonnées. Quel fruit ai-je retiré de tant d'offenses, si ce n'est des remords de conscience, des peines et des tourments que je me préparais pour l'enfer ? *Pater, non sum dignus vocari filius tuus.* Mon père, ne m'abandonnez pas ; je ne mérite plus, il est vrai, que vous me rendiez votre amour paternel, mais vous êtes mort pour me pardonner. Vous avez dit : « Convertissez-vous à moi, et je me convertirai à vous [1]. » Je ne veux plus chercher à me satisfaire moi-même, je renonce à tous les plaisirs que le monde peut me donner, et je me convertis à vous. Par le sang que vous avez répandu pour moi, accordez-moi mon pardon, puisque je me repens de tout mon cœur de vous avoir outragé. Je m'en repens et je vous aime par-dessus tout. Je ne suis pas digne de vous aimer, mais vous méritez qu'on vous

[1] Convertimini ad me, et convertar ad vos. (*Zac.* I, 3.)

aime : permettez que je vous aime ; ne méprisez pas l'amour de ce cœur qui vous a dédaigné pendant un temps. Si vous ne m'avez pas fait mourir lorsque j'étais en état de péché, c'est que vous attendiez que je vous aimasse : oui, oui, je veux vous aimer le reste de mes jours, et je ne veux aimer que vous. Mais vous, aidez-moi, donnez-moi la sainte persévérance et votre saint amour. Marie, mon refuge, recommandez-moi à Jésus-Christ.

DEUXIÈME POINT.

Le roi Ezéchias s'écriait en gémissant : « Ma vie est comme une trame coupée par le tisserand : je ne faisais encore que de commencer à l'ourdir, quand le fil en est venu à se rompre[1]. » Hélas ! combien y a-t-il de gens qui ourdissent leur tissu de leur mieux, qui combinent et poursuivent leurs projets mondains, et qui prennent pour réussir toutes leurs mesures, quand vient la mort qui brise tout ! A la lueur de ce flambeau fatal, applaudissements, jeux, plaisirs, pompes, grandeurs, tout ce qui est de ce monde s'évanouit. O le grand secret de la mort ! elle nous montre ce que ne voient pas ceux qui aiment le monde. Les fortunes les plus enviées, les dignités les plus élevées, les triomphes les plus magnifiques perdent toute leur splendeur, lorsqu'on les regarde du lit de la mort. Les idées de certaines fausses félicités que nous avons conçues se changent alors en indignation contre notre propre folie : l'ombre lugubre de la mort voile et obscurcit toutes les dignités, même celle des rois.

Les passions nous font paraître les biens de cette terre tout autres qu'ils ne sont ; la mort les met en plein jour et fait voir ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire de la fumée, de la boue, de la vanité, de la misère. Oh Dieu ! à quoi servent

[1] Præcisa est velut a texente vita mea : dum adhuc ordirer, suscidit me. (*Is.* XXXVIII. 12.)

après la mort les richesses, les seigneuries, les royaumes, quand il n'est plus besoin que d'une bière de bois, et d'un simple linceul qui suffit pour couvrir le corps ? A quoi servent les honneurs, quand on n'a plus besoin que d'un cortége funèbre, et de pompeuses funérailles, qui ne seront d'aucune utilité pour l'âme, si elle est perdue ? A quoi sert la beauté du corps, s'il ne reste plus de tout cela que des vers, de la corruption, de l'horreur, et puis un peu de poussière infecte.

Posuit me quasi proverbium vulgi et exemplum sum coram eis. Que cet homme riche, que ce ministre, que ce capitaine meure, et l'on en parlera partout ; mais s'il a mal vécu, il deviendra la fable du peuple, *proverbium vulgi et exemplum*, et servira à la correction des autres, comme un exemple de la vanité du monde et de la justice divine. Dans le tombeau, il sera confondu avec les cadavres des pauvres : là se trouvent les grands comme les petits, a dit Job [1]. A quoi lui a servi la belle disposition de ses membres, s'il n'est plus maintenant qu'un monceau de vers ? Que lui a valu son autorité, si son corps est destiné à pourrir dans une fosse, et si son âme est jetée dans les flammes de l'enfer ? Oh ! quelle misère de fournir aux autres le sujet de pareilles réflexions pour leur profit, et de ne les avoir pas faites pour le sien propre ? Persuadons-nous donc que le moment de la mort n'est pas le temps propice pour remédier aux désordres de la conscience, mais qu'il faut y employer le temps de la santé. Hâtons-nous de faire à présent ce que nous ne pourrions pas faire alors : *Tempus breve est*. Tout passe et finit vite ; faisons donc en sorte que tout nous serve pour acquérir la vie éternelle.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Dieu de mon âme, ô bonté infinie, ayez pitié de moi, qui vous ai tant offensé. Je savais que, par le péché, je perdais

[1] Parvus et magnus ibi sunt, (*Job.* II, 19.)

votre grâce, et j'ai voulu la perdre. Dites-moi ce que j'ai à faire pour la recouvrer. Si vous voulez que je me repente de mes péchés, eh bien ! je m'en repens de tout mon cœur et je voudrais en mourir de douleur ; si vous voulez que j'espère mon pardon de vous, eh bien ! je l'espère par les mérites de votre sang. Si vous voulez que je vous aime par-dessus toutes choses, eh bien ! je quitte tout, je renonce à tous les plaisirs et à tous les biens que peut me donner le monde, et je vous aime plus que tout, ô mon aimable Sauveur. Si vous voulez ensuite que je vous demande des grâces, je vous en demande deux : ne permettez pas que je vous offense jamais plus, et faites que je vous aime ; puis traitez-moi comme il vous plaira. Marie, mon espérance, obtenez-moi ces deux grâces, je l'attends de votre bonté.

TROISIÈME POINT.

Quelle folie donc de s'exposer pour les misérables et rapides plaisirs de cette courte vie au danger de faire une mauvaise mort, et de commencer par là une éternité malheureuse ? Oh ! de quel poids est ce dernier moment, ce dernier soupir, ce dernier acte ! De ce moment dépend toute une éternité, ou une éternité de bonheur, ou une éternité de tourments ; ou une vie toujours heureuse, ou une existence toujours malheureuse. Pensons que Jésus-Christ n'a voulu mourir d'une mort si amère et si ignominieuse, que pour nous obtenir une bonne mort. C'est afin que nous arrivions à ce dernier moment dans l'amitié de Dieu qu'il nous appelle tant de fois, qu'il nous donne tant de lumières, qu'il nous avertit, et qu'il nous menace si souvent.

On demandait à un païen (Antisthènes) quel était le meilleur sort dans ce monde. Il répondit que c'était une bonne mort. Que dira donc un chrétien, lui qui, éclairé par la foi, sait qu'à ce moment commence l'éternité, de sorte qu'en ce moment on

se trouve pris à l'une de deux roues avec laquelle on roule ou dans un éternel bonheur, ou dans un éternel malheur. Si dans une bourse il y avait deux cartels, sur l'un desquels on eût écrit le nom de l'enfer, et sur l'autre celui du paradis, et que vous eussiez à tirer au sort un de ces billets, quels soins n'emploieriez-vous pas pour deviner quel est celui qui vous fera gagner le ciel? Ces malheureux qui sont condamnés à jouer leur vie, comme ils tremblent en mettant la main aux dés qui vont décider de leur vie ou de leur mort, et vous, quelle sera votre épouvante, lorsque étant près de ces derniers instants, vous vous direz à vous-même : C'est de ce point que dépend ma vie ou ma mort éternelle, c'est maintenant qu'il va être décidé si je serai bienheureux, ou damné pour toujours. Saint Bernardin de Sienne raconte qu'un prince disait en mourant, avec l'accent de la terreur : Moi qui possède tant de terres et tant de palais dans ce monde, si je mourais cette nuit, je ne sais où j'irais loger !

Mon frère, si vous croyez qu'il faut mourir et qu'il y a une éternité pour vous, si vous croyez qu'il ne faut mourir qu'une fois et que lorsque vous aurez fait ce pas terrible, ce sera pour toujours et sans espoir de retour, pourquoi à cet instant même où vous lisez, ne prenez-vous pas la résolution de commencer à faire ce qui dépendra de vous pour vous assurer une bonne mort? Un saint André d'Avellin tremblait en disant : Qui sait quel sort m'est réservé dans l'autre vie? serai-je damné ou sauvé? Un saint Louis Bertrand tremblait aussi et ne pouvait prendre son repos pendant la nuit, tant il était frappé de cette pensée : Qui sait si tu n'es pas en voie de te damner? Et vous, mon frère, vous qui êtes coupable de tant de fautes, vous ne tremblez pas? Portez-y remède à temps, prenez la résolution de vous donner à Dieu sans partage, dès à présent commencez une vie qui ne vous cause aucune tristesse et qui vous donne au contraire des consolations pour votre heure dernière. Vaquez à l'oraison, fréquentez les sacrements, fuyez les occasions dangereuses, abandonnez même, le monde s'il le faut, songez à vous assurer la vie éternelle, et sachez que lorsqu'il

s'agit d'assurer son salut, on ne prend jamais trop de précautions.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Sauveur, que ne vous dois-je pas? Et comment avez-vous pu accorder tant de grâces à un ingrat, à un traître tel que je l'ai été envers vous? Vous m'avez créé, et déjà même en me créant vous voyiez de quelles injures je devais vous abreuver. Vous m'avez racheté en mourant pour moi, et dès lors vous voyiez de quelles ingratitudes je devais me rendre coupable. Ensuite, à peine mis au monde, je vous ai tourné le dos, je m'étais ainsi donné la mort à moi-même, j'étais comme un chien puant; et vous, par votre grâce, vous m'avez rendu à la vie. J'étais aveugle, et vous avez ouvert mes yeux à la lumière. Je vous avais perdu, et vous m'avez fait vous retrouver. J'étais votre ennemi, et vous m'avez rendu votre amitié. O Dieu de miséricorde, faites-moi connaître les obligations que j'ai contractées à votre égard; faites-moi pleurer mes offenses. Vengez-vous sur moi, en me faisant concevoir une grande douleur de mes péchés; mais ne me châtiez pas en me privant de votre grâce et de votre amour. O Père éternel, j'abhorre et je déteste par-dessus tout autre mal les injures que je vous ai faites. Ayez pitié de moi pour l'amour de Jésus-Christ, et jetez un regard sur votre fils mort sur la croix. *Sanguis ejus super me*, que ce sang divin descende sur moi, et purifie mon âme. O roi de mon cœur, *adveniat regnum tuum*. Je suis dans la résolution de repousser toute affection qui ne serait pas pour vous. Je vous aime par-dessus toutes choses; venez régner seul sur mon âme. Faites que je vous aime et que je n'aime que vous. Je désire vous contenter autant qu'il est en moi et tout le reste de mes jours. Bénissez vous-même, ô mon Père, ce désir que je forme, et donnez-moi la grâce de vous être toujours uni. Je vous consacre toutes

mes affections; dorénavant je ne veux appartenir qu'à vous, ô mon trésor, ma paix, mon espérance, mon amour, mon tout; j'espère tout de vous par les mérites de votre fils. O Marie, ma reine et ma mère, aidez-moi de votre intercession. Mère de Dieu, priez pour moi.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION

Certitude de la mort.

Statutum est hominibus semel mori. Il est arrêté que les hommes meurent une fois.

PREMIER POINT.

Voilà la sentence qui nous condamne tous à la mort : Vous êtes homme, donc il vous faudra mourir Saint Augustin disait : « Tout le reste en fait de biens ou de maux est incertain pour nous; seule, la mort est certaine[1] » On ne peut savoir si ce jeune enfant qui vient de naître sera riche ou pauvre, s'il sera de bonne ou de mauvaise santé, s'il mourra jeune ou vieux. Tout cela est incertain, mais ce que l'on sait, c'est qu'il doit mourir. Les grands et même les rois seront moissonnés comme les autres par la mort, et lorsque son temps est venu, il n'y a pas de puissance qui lui résiste. On peut résister au feu, à l'eau, au fer ; on peut résister au pouvoir des princes, mais on ne résistera jamais à la mort. *Resistitur ignibus, undis, ferro : resistitur regibus; venit mors, quis ei resistit*[2] ? Vincent de Beauvais raconte qu'un roi de France étant sur le point de mourir s'écriait : Eh quoi ! avec toute ma puissance je ne puis obtenir de retarder ma mort d'une heure ! Quand

[1] Cætera nostra bona et mala incerta sunt, sola mors certa est.
[2] (S. *Aug. in ps.* CXXI, n. 12.)

est venu le terme de la vie, on ne saurait le dépasser *Constituisti terminos ejus, qui præteriri non poterunt*[1].

Quand vous vivriez, mon cher lecteur, aussi longtemps que vous pouvez l'espérer, un jour viendra, et dans ce jour une heure qui sera la dernière pour vous. Pour moi qui écris ces lignes, et pour vous qui les lisez, sont d'avance décrétés le jour et le moment où je n'écrirai plus, où vous ne lirez plus : *Quis est homo, qui vivit, et non videbit mortem?* Quel est, a dit le Psalmiste, l'homme vivant qui ne verra pas la mort[2]? La condamnation est portée. Il n'y a pas d'homme assez fou pour se persuader qu'il ne mourra pas. Ce qui est arrivé à vos devanciers, vous arrivera aussi, à vous. De toutes les personnes qui vivaient dans votre patrie au commencement du siècle passé, il n'en reste pas une seule en vie. Les princes, les monarques ont quitté cette terre comme les autres. Il ne reste d'eux qu'un mausolée de marbre avec une inscription pompeuse qui nous apprend que des grands de ce monde, il ne reste qu'un peu de poussière enfermée entre des pierres. Saint Bernard se fait cette question : « Où sont les amateurs du monde[3]? » et il se répond : « Il ne reste d'eux que des cendres et des vers[4] »

Il faut donc nous procurer, non pas cette fortune qui a une fin, mais celle qui durera éternellement, puisque nos âmes sont pour durer toujours. A quoi vous servirait d'être heureux (si toutefois on peut l'être en vivant sans Dieu,) si par la suite vous devez être éternellement malheureux? Vous avez bâti, je le suppose, cette maison tout à fait à votre goût; mais songez que bientôt il vous faudra la quitter et pourrir dans une tombe. Vous avez obtenu cette dignité, qui vous met au-dessus des autres, mais viendra la mort, qui vous rendra semblable au dernier des paysans, aux hommes les plus méprisés de ce monde.

[1] *(Job.* XIV. 5.) — [2] *(Ps.* LXXXVIII, 49.)
[3] Dic mihi ubi sunt amatores mundi?
[4] Nihil ex eis remansit, nisi cineres et vermes.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Malheureux que je suis, de n'avoir pendant tant d'années pensé qu'à vous offenser, ô Dieu de mon âme ! voilà que ces années sont déjà passées, que la mort est peut-être près de m'atteindre, et je ne trouve en moi que peines et remords de conscience ? Ah ! plût à Dieu, Seigneur, que je vous eusse toujours servi ! Insensé que j'ai été ! j'ai vécu sur cette terre pendant tant d'années, et au lieu d'acquérir des mérites pour l'autre vie, j'ai contracté des dettes envers votre divine justice. O mon Rédempteur, donnez-moi l'esprit et la force de régler mes comptes à présent. La mort peut-être n'est pas loin de moi. Je veux me préparer à ce moment qui doit décider de mon bonheur ou de mon malheur éternel. Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'aujourd'hui ; et, puisque vous me donnez du temps pour remédier au mal que j'ai fait, me voici, ô mon Dieu, dites-moi ce que j'ai à faire. Voulez-vous que je gémisse des offenses que j'ai commises envers vous ? j'en gémis et j'en ai l'âme navrée de douleur. Voulez-vous que je passe les années ou les jours qui me restent à vous aimer ? eh bien, je le veux, moi aussi. O Dieu, par le passé, j'ai plus d'une fois résolu de vous aimer ; mes promesses ont été autant d'actes de trahison ! Non, mon Jésus, je ne veux plus être ingrat pour tant de grâces que vous m'avez faites. Si je ne change pas de vie à présent, comment à la mort pourrai-je espérer mon pardon et mon entrée dans le ciel ? Je prends maintenant la ferme résolution de vous servir sincèrement ; mais vous, donnez-m'en la force et ne m'abandonnez pas. Vous ne m'avez pas abandonné lorsque je vous offensais, j'ai donc bien plus de raison de compter sur votre secours, aujourd'hui que je me propose de tout abandonner pour vous plaire. Permettez-moi donc de vous aimer, ô Dieu, digne d'un amour infini. Recevez le traître qui, plein de repentir, se jette à vos pieds, vous aime et vous demande miséricorde. Je vous aime,

ô mon Jésus, je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que moi-même. Je suis à vous, me voici; disposez de moi et de tout ce qui m'appartient comme il vous plaira ; donnez-moi la persévérance dans l'obéissance ; donnez-moi votre amour, et faites de moi ce que vous voudrez. Marie, ma mère, mon espérance, mon unique refuge, je me recommande à vous, je vous remets mon âme ; priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME POINT.

Statutum est. Il est donc certain que nous sommes tous condamnés à la mort. Nous naissons tous, dit saint Cyprien, avec la corde au cou, et toutes les fois que nous faisons un pas, nous nous avançons d'autant vers la mort. O mon frère, de même que vous avez été inscrit sur le registre du baptême, de même aussi vous serez inscrit un jour sur le registre des morts. En parlant de vos ancêtres, vous dites souvent : « Mon père, mon oncle, mon frère d'heureuse mémoire ; » vos descendants diront la même chose de vous. Et pour vous on sonnera le glas, comme vous avez souvent entendu qu'on le sonnait pour les autres.

Mais que diriez-vous, si vous voyiez un homme condamné à mort, et marchant au supplice, se moquer, rire, tourner les yeux de tous côtés, et ne penser qu'aux théâtres, aux festins et aux divertissements ? et vous, ne marchez-vous pas aussi à la mort ? et à quoi pensez-vous ? Jetez les yeux sur cette fosse, et voyez vos amis et vos parents dont la sentence a été déjà exécutée. Quelle horreur n'éprouve pas le condamné, lorsqu'il voit ses compagnons morts et suspendus à la fourche ! Regardez donc ces cadavres, chacun desquels vous dit : « C'é-« tait mon tour hier, et ce sera le vôtre aujourd'hui [1]. » C'est encore ce que vous répètent tous les jours les portraits de vos

[1] *(Eccli.*, XXXVIII, 23.)

parents décédés, leurs livres, leurs maisons, leurs lits et leurs vêtements, dont vous avez hérité.

Quelle folie de ne pas penser à régler ses comptes et de ne pas prendre tous les moyens nécessaires pour faire une bonne mort, lorsque l'on sait que l'on doit mourir, qu'après la mort une éternité de joie ou une éternité de peines nous est réservée, et que de là dépend notre bonheur ou notre malheur éternel ! Nous plaignons le sort des personnes qui meurent subitement, sans s'être préparées à la mort ; et pourquoi donc ne nous préparons-nous pas nous-mêmes, puisque cela peut aussi nous arriver ? Mais tôt ou tard, avertis ou non, que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, il nous faut mourir, et à toute heure, à tout moment, nous nous approchons de notre gibet, qui n'est autre chose que la dernière maladie qui nous enlèvera de ce monde.

A chaque siècle, un peuple nouveau remplit les maisons, les places et les villes, tandis que les anciens s'en vont peupler les sépulcres. De même que pour ceux-ci les jours de la vie sont passés, de même il viendra un temps où ni vous ni moi, ni personne de tous ceux qui vivent actuellement ne vivra plus sur cette terre. *Dies formabuntur, et nemo in eis*[1]. Nous serons alors dans l'éternité, qui sera pour nous tous ou un jour éternel de délices, ou une nuit éternelle de tourments. Il n'y a pas de milieu, il est certain, il est de foi que l'une ou l'autre de ces deux destinées nous attend.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Rédempteur bien-aimé, je n'oserais paraître devant vous, si vous ne vous montriez du haut de cette croix, déchiré, méprisé et mort pour moi. Mon ingratitude est bien grande, mais votre miséricorde l'est encore davantage. Ils sont bien grands,

[1] (*Ps.* CXXXVIII, 16.)

mes péchés ; mais vos mérites sont plus grands encore. Je mets mon espérance dans vos plaies, dans votre sang et dans votre mort. Je méritai l'enfer dès que j'eus commis le premier péché, et je vous ai si souvent offensé de nouveau ; non-seulement vous m'avez conservé la vie, mais vous m'avez appelé pour me pardonner et vous m'avez offert la réconciliation : comment pourrais-je craindre que vous ne m'éloigniez de vous, maintenant que je vous aime et que je ne désire que votre grâce ? Oui, je vous aime de tout mon cœur, ô mon Dieu, et je n'ai d'autre désir que celui de vous aimer. Je vous aime et je me repens de vous avoir méprisé, non pas tant parce que j'ai mérité l'enfer par ma conduite, que parce que je vous ai offensé, vous, ô mon Dieu, qui m'avez tant aimé. Eh bien ! ô mon Jésus, ouvrez-moi le sein de votre bonté ; faites miséricorde sur miséricorde ; faites que je ne sois plus ingrat, et changez-moi le cœur en entier : faites que ce cœur, qui pendant quelque temps n'a fait aucun cas de votre amour, et qui l'a échangé contre les plaisirs de ce monde, soit tout à vous et brûle pour vous d'une flamme éternelle. J'espère entrer au paradis pour vous y aimer toujours. Ne pouvant m'y asseoir parmi les âmes innocentes, je me rangerai parmi les pénitents ; mais, quoique dans ce rang, je veux néanmoins vous aimer plus que ceux qui ont toujours conservé leur innocence. Que pour la gloire de votre miséricorde, le paradis voie brûler d'un plus ardent amour un pécheur qui vous a tant offensé.

Je prends la résolution d'être désormais tout à vous, et de ne penser à rien autre chose qu'à vous aimer. Aidez-moi de vos lumières et de votre grâce pour que j'aie la force d'accomplir ce désir, que vous me donnez vous-même dans votre bonté. O Marie, vous qui êtes la mère de la persévérance, obtenez-moi d'être fidèle à ma promesse.

TROISIÈME POINT.

La mort est certaine ; mais hélas, ô mon Dieu ! les chrétiens le savent, ils le croient, ils le voient, et comment après cela se fait-il qu'ils vivent tellement oublieux de la mort, qu'il semblerait, à les voir agir, qu'ils ne dussent jamais mourir ! Si après cette vie il n'y avait ni enfer ni paradis, pourraient-ils y penser moins qu'ils ne le font maintenant ? Et telle est la raison de la mauvaise vie qu'ils mènent. O mon frère, si vous voulez bien vivre, tâchez de ne pas perdre la mort de vue dans les jours qui vous restent à passer sur la terre. *O mors, bonum est judicium tuum*[1]. Oh ! comme on juge bien des choses et comme on dirige bien ses actions, quand on se guide par la pensée de la mort ! Le souvenir de la mort fait perdre l'affection à toutes les choses d'ici-bas. « Qu'on pense à quoi « aboutit la vie, a dit saint Laurent Justinien, et il n'y aura rien « en ce monde qu'on puisse aimer[2]. » « Tout ce qu'il y a dans le monde, a dit saint Jean, est ou concupisence de la chair, ou concupisence des yeux, ou orgueil de la vie[3] ; » c'est-à-dire que tous les biens de ce monde se réduisent aux plaisirs des sens, aux richesses et aux honneurs. Mais celui qui pense que sous peu il sera réduit en cendres et qu'il sera mis en terre pour servir de pâture aux vers, n'a que du mépris pour tout cela.

Et en effet, c'est la considération de la mort qui a porté les Saints à mépriser tous les biens de ce monde. Saint Charles Borromée gardait sur sa table une tête de mort pour l'avoir continuellement devant les yeux. Le cardinal Baronius avait fait graver sur son anneau ces deux mots : *Memento mori*,

[1] (*Eccli.*, XLI, 3.)
[2] Consideretur vitæ terminus, et non erit in hoc mundo quid ametur, (*De ligno vitæ*, cap. 5.)
[3] Omne quod in mundo est, concupiscentia carnis est. concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. (I. *Joan.* II. 16.)

« souviens-toi qu'il te faudra mourir. » Le vénérable Juvénal Ancina, évêque de Saluces, avait écrit sur une tête de mort cette sentence : *J'ai été comme tu es, tu seras comme je suis.* Un saint ermite, à qui on demandait d'où lui venait tant de joie à l'approche de la mort, répondit : J'ai eu si souvent la mort devant les yeux, que maintenant qu'elle est arrivée, elle n'a pour moi rien de nouveau.

Quelle folie ne serait-ce pas pour un voyageur de mener grand train dans un pays où il ne ferait que passer, sans se mettre en peine de l'état d'indigence où il se verrait ensuite réduit dans le lieu qu'il aurait à habiter le reste de ses jours ! Et n'est-ce pas de même être insensé que de mettre tous ses soins à se rendre heureux dans ce monde, où l'on ne doit rester que quelques jours, en s'exposant par là à se rendre malheureux dans l'autre, où l'on aura à vivre éternellement ? On s'attache peu pour l'ordinaire à une chose qui appartient à autrui, et que l'on ne possède qu'à titre d'emprunt, parce qu'on pense que dans peu il faudra la rendre. Or les biens de ce monde ne nous ont été que prêtés : de même il y aurait donc aveuglement de notre part à y mettre notre affection, puisqu'il nous faudra les quitter dans peu de temps. La mort nous dépouillera de tout. Toutes les acquisitions et les fortunes de ce monde viennent aboutir à un dernier souffle de vie, à un convoi funèbre, à une tombe. Dans peu, il vous faudra céder à un autre cette maison que vous avez bâtie, et un sépulcre sera l'habitation qu'occupera votre corps jusqu'au jour du jugement, pour passer de là au paradis ou dans l'enfer, où votre âme sera entrée la première.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Tout sera donc fini pour moi à la mort. Je me trouverai sans autre chose, ô mon Dieu, qu'avec ce peu que j'ai fait pour votre amour, et qu'attends-je ? que la mort arrive et me trouve

aussi misérable et aussi souillé de péchés que je le suis en ce moment? Si je devais mourir présentement, je mourrais bien inquiet et bien mécontent de ma vie passée. Non, ô doux Jésus, je ne veux pas mourir aussi mécontent. Je vous remercie de m'avoir donné le temps de pleurer mes péchés et de vous aimer. Je veux commencer à présent. Je me repens surtout de vous avoir offensé, ô souverain bien, et je vous aime plus que tout, plus que ma vie même. Je me donne tout à vous, ô mon Jésus ; dès maintenant je me jette dans vos bras, je vous serre sur mon cœur, et désormais je vous recommande mon âme. *In manus tuas commendo spiritum meum.* Je ne veux pas attendre pour vous la donner qu'on lui intime l'ordre de quitter ce monde en disant sur elle le *proficiscere.* Je ne veux pas attendre jusqu'alors pour vous prier de me sauver. *Jesu, sis mihi Jesus.* O mon Sauveur, sauvez-moi maintenant, pardonnez-moi, et donnez-moi la grâce de votre saint amour. Qui sait si cette considération que j'ai lue aujourd'hui n'est pas le dernier appel que vous me faites entendre et le dernier acte de votre miséricorde à mon égard? Etendez la main, mon amour, et arrachez-moi du bourbier de ma tiédeur. Donnez-moi la ferveur ; faites que je vous obéisse avec amour dans tout ce que vous me demanderez. Père éternel, par amour pour Jésus-Christ, accordez-moi la sainte persévérance et la grâce de vous aimer, et de vous aimer ardemment pendant le reste de ma vie. O Marie, mère de miséricorde, par l'amour que vous portez à votre Jésus, obtenez-moi ces deux grâces, la persévérance et l'amour.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION

Incertitude de l'heure de la mort.

Estote parati, quia qua, hora non putatis, filius hominis veniet. Tenez-vous prêts, parce que le fils de l'homme viendra à l'heure où vous y penserez le moins. (Luc. XII. 40.)

PREMIER POINT.

Il est certain que nous devons tous mourir, mais nous ne savons pas quand cela nous arrivera. « Rien n'est plus certain que la mort, a dit le savant Idiot ([a]), mais rien n'est plus incertain que son heure[1]. » Mon frère, dès à présent se trouvent fixés l'année, le mois, le jour, l'heure et le moment où vous et moi nous devrons quitter cette terre et entrer dans l'éternité ; mais ce moment nous est inconnu. Afin que nous nous tenions toujours prêts, Jésus-Christ nous avertit que la mort viendra comme un voleur tantôt de nuit et en cachette : *Sicut fur in nocte, ita veniet*[2] ; tantôt il nous recommande d'être vigilants, parce qu'il viendra nous juger au moment où nous y penserons le moins *Qua hora non putatis, filius hominis veniet.* Saint Grégoire dit que Dieu nous cache l'heure de notre mort pour notre bien, afin que nous soyons toujours prêts à mourir : *De morte incerti sumus, ut ad mortem semper parati inveniamur.* Puisque la mort peut nous frapper en tout temps et en tout lieu, si nous voulons faire une bonne mort et nous sauver, il faut, dit saint Bernard, qu'en quelque lieu que nous soyons, nous l'attendions toujours avec une sage prévoyance : *Mors ubique te expectat, tu ubique eam expectabis.*

[1] Nihil certior morte, hora autem mortis nihil incertius.

[2] (I *Thess.*, v, 2.)

(a) Raymond Jordan, abbé de Celles, ainsi surnommé. Cet auteur vivait vers l'an 1331.

Nous savons tous que nous devons mourir, mais le mal est que beaucoup de gens voient la mort si éloignée, qu'ils la perdent de vue. Les vieillards les plus décrépits, les personnes les plus maladives se flattent toujours d'avoir trois ou quatre ans à vivre encore. Mais combien cependant en voyons-nous, même de nos jours, mourir subitement ! Les uns meurent assis, d'autres en marchant, ceux-ci en dormant dans leur lit. Aucune de ces personnes ne s'attendait cependant à mourir aussi vite, le jour même où elles ont été enlevées. Je dis plus, de tous ceux qui sont morts dans leur lit cette année, aucun ne pensait devoir finir ses jours cette année même. Il y a peu de morts qui ne soient imprévues.

Lorsque le démon vous tente, ô chrétiens, et qu'il vous engage à commettre un péché, en vous insinuant que vous pourrez vous confesser demain, dites-lui : Et que sais-je si ce jour n'est pas le dernier de ma vie ? Si cette heure, ce moment pendant lequel je ferais volte-face à Dieu était le dernier pour moi, et qu'il n'y eût plus de temps pour y remédier, qu'en serait-il de moi dans l'éternité ? A combien de malheureux pécheurs n'est-il pas arrivé de mourir et d'aller en enfer au moment même où ils prenaient quelques mets empoisonnés ? « Comme les poissons se laissent prendre à l'hameçon, nous dit le Sage, de même les hommes se laissent surprendre par la mort dans un mauvais moment [1]. » Ce mauvais moment, c'est, à proprement parler, celui que le pécheur emploie à offenser Dieu. Le démon vous dit : Ce malheur ne vous arrivera pas ; mais répondez-lui : Et s'il m'arrive, qu'en sera-t-il de moi pendant l'éternité ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Seigneur, le lieu où je mériterais d'être à présent ne devrait pas être celui où je me trouve, mais l'enfer, que j'ai mérité

[1] Sicut pisces capiuntur hamo, sic capiuntur homines in tempore malo. *(Eccl.*, IX. 12.)

tant de fois par mes péchés. *Infernus domus mea est.* Mais saint Pierre me rappelle que Dieu use de patience par amour pour nous, parce qu'il ne veut pas que personne périsse, mais bien que tous reviennent à la pénitence[1]. Vous avez donc usé de cette patience à mon égard, et vous m'avez attendu, parce que vous ne voulez pas que je me perde, mais que je revienne à résipiscence. Oui, mon Dieu, je reviens à vous, je me jette à vos pieds, et je vous demande pitié: *Miserere mei, Deus, secundum misericordiam tuam.* Seigneur, il vous faut, pour me pardonner, user d'une miséricorde bien grande et bien extraordinaire, car je vous ai offensé avec connaissance de cause. D'autres pécheurs vous ont offensé aussi, mais ils n'ont pas été éclairés des lumières que vous m'avez données. Malgré cela, vous m'ordonnez de me repentir de mes péchés et d'espérer mon pardon de vous. Oui, mon doux Rédempteur, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé, et j'espère mon pardon de vous par les mérites de votre passion. Tout innocent que vous étiez, mon Jésus, vous avez voulu mourir comme un coupable sur une croix et répandre votre sang pour me laver de mes péchés: *O sanguis innocentis, lava culpas pœnitentis.* O Père éternel, pardonnez-moi par amour pour Jésus-Christ; écoutez ses prières maintenant que se faisant mon avocat auprès de vous, il vous conjure pour moi. Mais le pardon ne me suffit pas, ô Dieu digne d'un amour infini, je veux encore la grâce de vous aimer Je vous aime, ô souverain bien, et désormais je vous offre mon corps, mon âme, ma volonté, ma liberté. Je veux dès à présent non-seulement éviter les fautes graves, mais encore les fautes légères. Je veux fuir toutes les mauvaises occasions. *Ne nos inducas in tentationem.* Délivrez-moi, par amour pour Jésus-Christ, de ces occasions où je serais à même de vous offenser. *Sed libera nos a malo.* Délivrez-moi du péché, et châtiez-moi comme vous voudrez. J'accepte toutes les infirmités, les douleurs, les pertes que vous

[1] Deus patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti. *(II Petr.,* III., 6.*)*

m'enverrez: il me suffira de ne pas perdre votre grâce et votre amour. *Petite et accipietis*. Vous me promettez de me donner tout ce que je vous demande: *Petite et accipietis*. Je vous supplie de m'accorder la sainte persévérance et la grâce de vous aimer O Marie, mère de miséricorde, priez pour moi, je me confie en vous.

DEUXIÈME POINT.

Le Seigneur ne veut pas nous voir perdus, et c'est pourquoi il ne cesse de nous avertir de changer de vie, en nous menaçant de ses châtiments. « Si vous ne vous convertissez, nous fait-il dire par le prophète-roi, il tirera du foureau le glaive de ses vengeances[1] : » *Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit*. Voyez, nous fait-il dire dans un autre endroit, combien de gens qui, n'ayant pas voulu se rendre à cette invitation, ont été subitement moissonnés par la mort au moment où ils ne s'y attendaient pas, et où, jouissant d'une tranquillité parfaite, ils se flattaient de vivre encore plusieurs années: *Cum dixerint: pax et securitas, tunc repentinus eis superveniet interitus*[2]. Il dit encore ailleurs, que si nous ne faisons, pénitence, nous périrons tous: *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis*. Pourquoi nous avertit-il si souvent avant de frapper, si ce n'est parce qu'il veut que nous nous amendions et que nous évitions une mauvaise mort? Celui qui crie: prenez garde, n'a pas intention de vous faire du mal, dit saint Augustin: *Non vult ferire, qui clamat tibi: Observa*. Il est donc nécessaire de préparer ses comptes avant que le jour de les régler n'arrive. Chrétien, si aujourd'hui même et avant la nuit prochaine vous deviez mourir, et que dans ce court délai l'affaire de votre salut éternel dût être décidée, vous trouveriez-vous prêt? répondez. Que ne donneriez-vous pas pour obtenir de Dieu une année encore, un mois, ou au moins un jour de plus à vivre? Pour-

[1] (*Ps.* VII, 13.) — [2] (*Prov.*, XXIX, 1,)

quoi donc, aujourd'hui que Dieu vous accorde ce délai, ne mettez-vous pas ordre à votre conscience? Ne se peut-il pas que ce jour soit pour vous le dernier? « Ne tardez pas, vous dit le Sage, de vous convertir au Seigneur, et ne remettez pas cette affaire d'un jour à l'autre : car sa colère éclatera tout d'un coup, et il vous enverra la mort au jour de sa vengeance[1] » Pour vous sauver, il faut quitter le péché, et puisque vous devez le quitter un jour, pourquoi ne le feriez-vous pas dès maintenant? *Si aliquando, cur non modo*, vous dit saint Augustin? Peut-être attendez-vous que la mort soit proche? Mais souvenez-vous que le moment de la mort n'est pas un temps de pardon, mais que c'est un temps de vengeance pour les âmes obstinées: *In tempore vindictæ disperdet te.* Si quelqu'un vous doit une somme considérable, vous prenez la précaution de bien faire une obligation par écrit ; car vous dites: Qui sait ce qui peut arriver? Pourquoi n'useriez-vous pas de la même précaution quand il s'agit de votre âme, qui certainement a plus de prix que votre argent? Pourquoi ne dites-vous pas: Qui sait ce qui peut arriver? Si vous perdez la somme, vous n'aurez pas encore tout perdu ; et bien qu'il ne vous reste plus rien de votre patrimoine, vous aurez encore l'espoir de le regagner; mais si au moment de la mort vous perdez votre âme, c'est alors que vous aurez tout perdu, et que vous n'aurez pas même l'espoir de rien recouvrer. Vous avez assez de soin pour noter quels sont les biens que vous possédez, de crainte de les perdre s'il survenait une mort imprévue; et si cette mort imprévue survenait aussi pendant que vous seriez dans la disgrâce de Dieu, qu'en serait-il de votre âme pendant toute l'éternité?

[1] Non tardes converti ad Dominum, et non differas de die in diem ; subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te, (*Eccli.*, v, 9.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! mon Rédempteur, vous avez versé tout votre sang, vous avez donné votre vie pour sauver mon âme ; et moi je l'ai tant de fois perdue en comptant sur votre miséricorde ! Tant de fois donc j'ai tiré parti de votre bonté, pourquoi? Pour vous offenser davantage. Par cela même je méritais que vous me fissiez mourir sur-le-champ et que vous me jetassiez en enfer. En résumé, nous avons, vous et moi, rivalisé de persistance: vous à user de miséricorde envers moi, et moi à vous offenser; vous à me rechercher, et moi à vous fuir; vous à me donner du temps pour réparer mes fautes, et moi à m'en servir pour multiplier mes torts envers vous. Seigneur, faites-moi connaître combien je me suis rendu coupable, et l'obligation qui me reste de vous aimer. O mon Jésus, comment ai-je pu être tellement cher à vos yeux que vous ayez usé de tant de persévérance pour moi, tandis que je vous repoussais? Comment avez-vous pu faire tant de grâces à une âme qui vous a donné tant de déplaisirs? Ah! je le vois, c'est que vous ne voulez pas me voir me perdre. Je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé, ô bonté infinie ! ah! recevez cette brebis ingrate qui retourne à vos pieds, pénétrée de repentir. Recevez-la, liez-la étroitement sur vos épaules, afin qu'elle ne vous échappe plus. Non, je ne veux plus vous fuir; je veux vous aimer, je veux être à vous. Et pourvu que je vous appartienne, je me soumets à toutes les peines qu'il vous plaira de m'infliger Et quelle peine plus grande pourrait me survenir que de vivre sans votre grâce, éloigné de vous, qui êtes mon Dieu, qui m'avez créé et qui êtes mort pour moi? O maudits péchés, qu'avez-vous fait? vous m'avez rendu un objet de dégoût pour mon Sauveur, lui qui m'a tant aimé. Ah! je devrais mourir pour vous, ô mon doux Jésus, comme vous êtes mort pour moi ; vous, vous êtes mort par amour pour moi, et moi je devrais mourir de douleur de vous avoir offensé. J'accepte la mort, telle que vous me

l'enverrez et en tel moment qu'il vous plaira ; mais, comme jusqu'ici je ne vous ai pas aimé, ou comme du moins je vous ai trop peu aimé, je ne veux pas mourir ainsi. Accordez-moi encore quelque peu de vie, afin que je vous aime avant de mourir ; pour cela, changez mon cœur, pénétrez-le, enflammez-le de votre saint amour ; faites-le, Seigneur, je vous en conjure par ce sentiment de charité qui vous a fait mourir pour moi. Je vous aime de toute mon âme. Mon âme s'est rendue amoureuse de vous. Ne permettez pas qu'elle vous perde encore. Donnez-moi la sainte persévérance, donnez-moi votre amour Marie, mon refuge et ma mère, soyez mon avocate.

TROISIÈME POINT

Estote parati. Le Seigneur ne nous dit pas de nous préparer quand la mort arrive, mais de nous trouver prêts, pour le moment où elle arrivera. Quand une fois elle est arrivée, il est impossible, au milieu de cette tempête et de cette confusion, de mettre ordre à une conscience embrouillée.

C'est ce que dit la raison ; et c'est aussi la menace que Dieu fait, en nous avertissant qu'alors il viendra non pour pardonner, mais pour venger le mépris qu'on aura fait de ses grâces : *Mihi vindicta, et ego retribuam in tempore*[1]. Il est bien juste, dit saint Augustin, que celui qui, pouvant se sauver, ne l'aura pas voulu, ne le puisse plus lorsqu'il voudra le faire[2]. Mais peut-être quelqu'un dira : Qui sait ? il peut arriver encore que je me convertisse, et que je me sauve ? Mais vous laisseriez-vous tomber dans un puits en disant : Qui sait ? il peut arriver qu'en me laissant cheoir, je ne meure pas et que je continue de vivre ? Oh Dieu ! qu'est-ce donc ? Comme le péché aveugle notre esprit, comme il nous

[1] (*Rom.* XII, 10.)
[2] Justa pœna est, ut qui recta facere cum posset noluit, amittat posse cum venit. (Lib. III, *De lib. arb.*)

fait perdre la raison! Les hommes parlent sagement quand il s'agit du corps! mais quand il s'agit de l'âme, ils parlent en insensés. O mon frère! qui sait si ce dernier point que vous lisez, ne sera pas aussi le dernier avis que Dieu vous envoie? Hâtons-nous, préparons-nous à la mort, de crainte d'être pris à l'improviste. Saint Augustin a dit que le Seigneur nous cache le dernier jour de notre vie, afin que tous les jours nous nous tenions sur nos gardes: *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies*[1] Saint Paul nous avertit qu'il faut opérer notre salut non-seulement avec crainte, mais encore avec tremblement: *Cum metu et tremore vestram salutem operamini*[2]. Saint Antoine raconte, qu'un roi de Sicile, pour faire comprendre à un de ses sujets la crainte dont il était agité sur le trône, le fit asseoir à table au-dessous d'une épée suspendue au plancher par un fil extrêmement délié. Dans cette terrible situation, cet homme put à peine prendre quelque peu de nourriture. Nous sommes tous dans un danger semblable; à chaque moment peut tomber sur nous le glaive de la mort, d'où dépend notre salut éternel.

Il s'agit d'éternité. « Qu'un arbre tombe au midi ou au couchant, nous dit le Sage, il restera à l'endroit où il sera tombé[3] » Si, lorsque la mort viendra, nous sommes en état de grâce, oh! qu'elle sera pure la joie de l'âme! alors elle pourra dire: Tout est en sûreté pour moi, je ne puis plus perdre mon Dieu, je serai toujours heureux. Mais si nous nous trouvons alors en état de péché, quel désespoir ce sera pour nous d'avoir à dire: *Ergo erravimus*; Je me suis donc trompé, et je ne pourrai jamais plus trouver de remède à mon erreur! C'est cette crainte qui faisait dire au vénérable P M. Avila, apôtre de l'Espagne, quand on lui annonça qu'il allait mourir: Oh! si j'avais encore un peu de temps à moi pour me préparer à la mort! à l'abbé Agathon, qui mourait après tant d'années

[1] (Hom. XII, ai. Serm. XXXIX, 12.) — [2] (*Phil.* II, 21.)
[3] Si ceciderit lignum ad austrum aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit. (*Eccl.*, XI., 3.)

de pénitence: Qu'en sera-t-il de moi? qui connaît les jugements de Dieu? Saint Arsène aussi tremblait à l'approche de la mort, et comme ses disciples lui en demandaient le motif: Mes enfants, leur répondit-il, ce n'est pas la première fois que j'éprouve cette crainte; je l'ai conservée toujours à chaque instant de ma vie. Mais personne n'a tremblé comme Job: « Que ferai-je, disait-il, lorsque Dieu se lèvera pour me juger, et quand il m'interrogera, qu'aurai-je à lui répondre[1]? »

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, y a-t-il jamais eu quelqu'un qui m'ait aimé plus que vous? et moi, qui jamais ai-je méprisé et injurié plus que vous? O sang, ô plaies de Jésus, vous êtes mon espérance. Père éternel, ne regardez pas mes péchés; regardez plutôt les plaies de Jésus-Christ, regardez votre fils bien-aimé qui meurt de douleur pour moi, et qui vous conjure de me pardonner. Je me repens, ô mon Créateur, de vous avoir offensé, et j'en suis extrêmement fâché. Vous m'avez créé afin que je vous aime, et je n'ai vécu que comme si j'avais été créé pour vous offenser. Par amour pour Jésus-Christ, pardonnez-moi, et donnez-moi la grâce de vous aimer. Auparavant je résistais à votre volonté, mais maintenant je ne veux plus y résister désormais, et je veux faire tout ce que vous me commanderez. Vous m'ordonnez de détester les outrages que je vous ai faits; eh bien, je les déteste de tout mon cœur. Vous m'ordonnez de prendre la résolution de ne plus vous offenser; eh bien, je fais le ferme propos de perdre plutôt mille fois la vie que votre grâce. Vous m'ordonnez de vous aimer de tout mon cœur; oui, je vous aime de tout mon cœur, et je ne veux aimer que vous, vous serez désor-

[1] Quid faciam, cum surrexerit ad judicandum Deus; et cum quæsierit, quid respondebo illi?

mais mon unique bien-aimé, mon unique amour. Je vous demande la persévérance, j'espère que vous me l'accorderez par amour pour Jésus-Christ; faites que je vous sois fidèle, et que je puisse vous dire toujours avec saint Bonaventure: « Vous seul, vous êtes mon bien-aimé, vous êtes l'unique objet de mes affections : *Unus est dilectus meus, unus amor meus*. Non, je ne veux plus que ma vie me serve à vous déplaire, je veux qu'elle ne me serve plus qu'à pleurer les déplaisirs que je vous ai causés, et je ne désire que vous aimer. Marie, ma mère, vous priez pour tous ceux qui se recommandent à vous; priez aussi Jésus pour moi.

SIXIÈME CONSIDÉRATION

Mort du pécheur.

Angustia superveniente, pacem requirent, et non erit; conturbatio super conturbationem veniet. A l'approche des angoisses, ils chercheront la paix, et ne la trouveront point; ils verront venir épouvante sur épouvante. (Ezech., VII., 2 .)

PREMIER POINT.

A présent les pécheurs repoussent le souvenir et la pensée de la mort, et croient trouver la paix (quoiqu'ils n'y parviennent jamais) en vivant dans le péché. Mais lorsqu'ils seront dans les angoisses de la mort et près d'entrer dans l'éternité: *Angustia superveniente, pacem requirent, et non erit*; alors ils ne pourront plus échapper au tourment de leur mauvaise conscience; ils cherchent la paix, mais quelle paix peut trouver une âme chargée de fautes qui la mordent comme autant de vipères? De quelle paix peut-on jouir, quand on voit qu'on est près de comparaître devant Jésus-Christ, le souverain juge, dont on a jusqu'alors méprisé les

lois et l'amitié? *Conturbatio super conturbationem veniet.* L'annonce déjà reçue de sa mort imminente, la pensée qu'il va falloir quitter toutes les choses de ce monde, le remords de conscience, le temps qu'on a perdu, le temps qui fait défaut, la rigueur du jugement de Dieu, l'éternité malheureuse réservée aux pécheurs, tout cela ne formera-t-il pas comme une espèce de tempête horrible qui brouillera l'esprit du mourant, et qui augmentera sa défiance? Et c'est dans cet état de trouble et de défiance que le malheureux pécheur passera à l'autre vie.

Abraham, confiant en la parole divine, acquit beaucoup de mérite en espérant en Dieu contre toute espérance humaine: *Contra spem in spem credidit*[1] Mais les pécheurs déméritent au contraire et consomment leur ruine lorsqu'ils espèrent, car ils espèrent à tort, et pèchent non-seulement contre l'espérance, mais encore contre la foi, puisqu'ils méprisent les menaces que Dieu fait aux obstinés. Ils craignent de faire une mauvaise mort, mais ils ne craignent pas de mener une vie déréglée. Qui les assure d'ailleurs, qu'ils ne mourront pas subitement, d'un coup de foudre, d'un accès de goutte, d'une attaque de sang? Supposons encore qu'ils aient le temps de se convertir; qui leur assurera qu'ils se convertiront sincèrement? Saint Augustin eut à combattre durant douze années entières pour surmonter ses mauvais penchants; et comment un moribond qui a eu presque toujours la conscience souillée, pourra-t-il facilement faire une vraie conversion, au milieu des douleurs, des étourdissements de tête, et des embarras qui accompagnent l'approche de la mort? Je dis une *vraie conversion*, car alors il ne suffit pas de dire et de promettre, mais il faut le dire et le promettre de cœur. O Dieu! quelle sera l'épouvante de ce pauvre malade qui a négligé sa conscience, lorsqu'il se verra chargé de péchés et assiégé de la crainte du jugement, de l'enfer et de l'éternité! Quel bouleversement n'opéreront pas chez lui toutes ces

[1] (*Rom.*, IV, 18.)

pensées, lorsqu'il se trouvera la tête vide, l'esprit obscurci, et qu'il sera affaibli par les douleurs d'une mort qui s'approche ! Il se confessera, il fera des promesses, il gémira, il demandera à Dieu miséricorde, mais sans savoir ce qu'il fait ; et ce sera au milieu de cette fluctuation d'agitations, de remords, d'inquiétudes et de tourments qu'il passera dans l'autre vie : *Turbabuntur populi et transibunt*[1]. Un auteur a dit avec raison que les prières, les gémissements et les promesses du pécheur mourant sont comme celles de celui qui se voit assailli par un ennemi qui lui tient le poignard à la gorge pour lui arracher la vie. Misérable, qui s'alite en disgrâce avec Dieu, et qui de là passe dans l'éternité !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O plaies de Jésus, vous êtes mon espérance. Je désespérerais du pardon de mes péchés et de mon salut éternel, si je ne vous regardais, vous qui êtes les sources de miséricorde et de grâce par lesquelles Dieu a répandu tout son sang, pour laver mon âme de tant de fautes commises. Je vous adore donc, ô plaies sacrées, et je me confie en vous. Je déteste mille fois, et je maudis les indignes plaisirs pour lesquels j'ai rebuté mon Rédempteur et misérablement perdu son amitié. En vous fixant, je conçois de l'espérance et je tourne vers vous mon affection. O mon doux Jésus, vous méritez que tous les hommes vous aiment de tout leur cœur. Mais moi, je vous ai tant offensé et j'ai méprisé votre amour ; et malgré cela vous m'avez supporté, et vous m'avez invité à me procurer mon pardon. Ah ! mon Sauveur, ne permettez pas que je vous offense jamais plus et que je me damne. Oh ! Dieu, quelle peine ne souffrirais-je pas en enfer à la vue de votre sang et de tant d'actes de miséricorde dont vous avez fait preuve envers moi ! Je vous

[1] (*Job.*, XXXIV, 20.)

aime, et je veux toujours vous aimer. Vous, donnez-moi la persévérance. Détachez mon cœur de tout ce qui n'est pas pour vous, et faites-moi concevoir un vrai désir, faites-moi prendre une résolution sincère de vous aimer désormais uniquement, vous qui êtes le souverain bien.

O Marie, ma mère, attirez-moi vers Dieu, et faites que je lui appartienne sans partage avant que je meure.

DEUXIÈME POINT.

Le pauvre pécheur mourant n'aura pas seulement un piége à écarter, il en aura mille. D'un côté, il sera tourmenté par les démons. A l'approche de la mort, ces terribles ennemis déploient toutes leurs forces pour perdre les âmes qui vont quitter cette vie. Ils comprennent qu'ils n'ont que peu de temps pour les gagner, et que s'ils les perdent alors, ils ne pourront jamais plus les avoir[1]. Alors ce ne sera pas un seul démon qui le tentera, il y en aura un nombre infini qui seront auprès de lui pour le perdre[2]. L'un lui dira : Ne crains rien, parce que tu guériras ; l'autre lui dira : Comment ? tu as été sourd à la voix de Dieu pendant tant d'années, et tu voudrais à présent avoir recours à sa miséricorde ? Un autre ajoutera : Comment pourras-tu réparer ces dommages que tu as causés, cette réputation que tu as fait perdre ? Un autre enfin : Ne vois-tu pas que toutes tes confessions sont nulles, que tu n'y as pas eu de douleur de tes péchés, que tu n'y as jamais formé de bon propos ? comment pourras-tu les refaire à présent ?

D'un autre côté, le mourant se verra entouré de ses péchés. *Virum injustum mala capient in interitu*[3]. Ces péchés, comme autant de satellites, dit saint Bernard, le tiendront serré de près et lui diront : *Opera tua sumus, non te deseremus*. Nous

[1] Descendit diabolus ad vos habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet. (*Apoc.*, XII, 12).

[2] Replebuntur domus eorum draconibus. (*Is.*, XIII, 21).

[3] (*Ps.* CXXXIX, 12).

sommes ton ouvrage, nous ne voulons pas te quitter, nous te suivrons dans l'autre vie, et nous nous présenterons avec toi devant le juge éternel. Alors le moribond voudra se délivrer de ces ennemis ; mais pour s'en affranchir, il faudrait les haïr, il faudrait se convertir à Dieu du fond du cœur : or chez lui, l'esprit est couvert de ténèbres et le cœur endurci. « Le cœur dur, a dit le Sage, sera en mauvais état à la fin de la vie ; et celui qui aime le péril, y périra[1]. » Saint Bernard dit que le cœur qui s'est obstiné à faire le mal pendant la vie fera des efforts pour sortir de l'état de damnation, mais qu'il ne parviendra pas à s'en délivrer, et qu'accablé sous le poids de sa propre malice, il rendra dans le même triste état son dernier soupir. Ayant aimé le péché, il a par là même aimé le péril que le péché lui faisait courir de se damner, et le Seigneur permettra avec justice qu'il périsse dans ce même danger où il a voulu vivre jusqu'à la mort. Saint Augustin dit que celui qui attend pour quitter le péché que le péché le quitte, le détestera difficilement comme il le devrait à l'approche de la mort, parce que ce qu'il fera alors, il le fera forcément : *Qui prius a peccato relinquitur quam ipse relinquat, non libere, sed quasi ex necessitate condemnat*[2]

Malheureux donc est le pécheur endurci qui résiste aux appels que Dieu lui fait. *Cor ejus indurabitur quasi lapis, et stringetur quasi malleatoris incus*[3]. L'ingrat ! au lieu de se rendre et de se laisser attendrir à la voix de Dieu, il s'est endurci encore davantage, comme l'enclume s'endurcit sous le marteau. Tel aussi il se trouvera à la mort. *Cor durum habebit male in novissino.* Les pécheurs, dit le Seigneur, m'ont tourné le dos par amour pour les créatures : *Verterunt ad me tergum, et non faciem, et in tempore afflictionis suæ dicent : surge et libera nos. Ubi sunt dii tui, quos fecisti tibi ? Surgant et liberent te*[4]. Les malheureux ! à la mort, ils recourront à Dieu, mais Dieu leur dira : Maintenant vous recourez à moi !

[1] Cor durum habebit male in novissimo ; et qui amat periculum, peribit in illo. *(Eccli.,* III, 27).

[2] *(De ver. Pœnite,* cap. II). — [3] *(Job.,* XLI, 15). — [4] *(Jerem.* X, 7*).*

Appelez les créatures à votre aide, puisqu'elles ont été vos dieux. Le Seigneur leur fera cette réponse, parce qu'ils ne recourront point à lui avec une volonté sincère de se convertir. Saint Jérôme a dit qu'il regardait comme certain, après s'en être convaincu par expérience, que celui qui mène une mauvaise vie jusqu'à la fin de ses jours ne fera point une bonne fin. *Hoc teneo, hoc multiplici experientia didici, quod ei non bonus est finis, cui mala semper vita fuit* [1]

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Sauveur, aidez-moi, ne m'abandonnez pas ; je vois mon âme toute couverte des plaies que les péchés lui ont faites. Mes passions me font violence, mes mauvaises habitudes m'oppriment ; je me jette à vos pieds, ayez pitié de moi, et délivrez-moi de tant de maux. *In te, Domine, speravi*; *non confundar in æternum*. Ne permettez pas qu'une âme qui se confie en vous se perde. *Ne tradas bestiis animam confitentem tibi*. Je me repens de vous avoir offensé, ô bonté infinie, j'ai fait le mal, je l'avoue ; je veux me corriger à tout prix ; mais si vous m'aidez de votre grâce, je suis perdu. Recevez, ô mon Jésus, ce rebelle qui vous a tant outragé. Pensez que je vous ai coûté le sang et la vie. Par les mérites de votre passion et de votre mort, recevez-moi dans vos bras et donnez-moi la sainte persévérance. J'étais déjà perdu, et vous m'avez appelé : je ne veux plus résister ; je me consacre à vous ; enchaînez-moi à votre amour, et ne permettez pas que je me perde encore en perdant votre grâce. O mon Jésus, ne le permettez pas : ô vous, ma reine, ô Marie, ne le permettez pas : obtenez-moi la grâce de mourir plutôt mille fois, que de perdre de nouveau la grâce de votre fils.

[1] (*In epist. ad Dam.*)

TROISIÈME POINT.

Chose étrange ! Dieu ne cesse de menacer le pécheur d'une mauvaise mort. « Alors ils m'invoqueront, et je ne les exaucerai point, » dit-il dans les Proverbes[1] Est-ce que Dieu entendra les cris du pécheur, dit Job, lorsque l'affliction viendra fondre sur lui[2] ?

« Moi, à mon tour, je rirai et me moquerai de vous, à votre mort, » dit encore Dieu dans les Proverbes[3]. Or, comme l'observe saint Grégoire, rire et se moquer, c'est dans le langage de Dieu n'avoir point pitié[4]. « La vengeance est à moi, dit Dieu encore dans le Deutéronome, et je rendrai en son temps à mes ennemis ce qui leur est dû, en permettant que leurs pieds ne tronvent partout que piéges[5] » Dieu fait la même menace dans bien d'autres endroits encore ; et les pécheurs vivent cependant en paix, pleins de sécurité, comme si Dieu leur avait promis de leur accorder à la mort le pardon et le ciel. Il est vrai, sans doute, que quelle que soit l'heure à laquelle le pécheur se convertisse, Dieu a promis de lui pardonner ; mais il n'a pas dit que le pécheur se convertira à la mort ; car il a protesté mille fois, au contraire, que celui qui vit dans le péché mourra aussi dans le péché ; *In peccato vestro moriemini*[6]. *Moriemini in peccatis vestris*[7]. Il a dit que celui qui le cherchera à l'heure de la mort ne le trouvera pas. *Quæretis me, et non invenietis*[8]. Il faut donc chercher Dieu tant que l'on peut le trouver, comme le dit Isaïe[9] Sans doute, parce que

[1] (Tunc invocabunt me, et non exaudiam. (*Prov.*, I, 19).

[2] Numquid Deus exaudiet clamorem ejus, cum venerit super eum angustia? (*Job*, XXVII, 9).

[3] In interitu vestro ridebo et subsannabo. (*Prov.*, I, 26).

[4] Ridere Dei, est nolle misereri.

[5] Mea est ultio, et ego retribuam eis in tempore, ut labatur pes eorum. (*Deut.*, XXXII, 35).

[6] (*Joan.*, VIII, 21). — [7] (*Ibid.*, 24). — [8] (*Joan.*, VII, 34).

[9] Quærite Dominum, dum inveniri potest. (*Is.* LV. 6).

viendra un temps où l'on ne pourra pas le trouver. Pauvr pécheurs ! pauvres aveugles, qui se flattent de se convertir l'heure de la mort, lorsqu'il ne sera plus temps de se conve tir ! « Les impies, comme Oleastro (a) l'a fort bien observé, r mettent à mener une bonne vie, à un temps où il ne sera pl temps pour eux de le faire[1] Dieu veut que nous nous sauvion tous, mais il châtie les obstinés.

Si quelque malheureux pécheur se trouvait surpris, da son état de péché, par une attaque de goutte, jusqu'à perd l'usage de ses sens, quelle pitié ne ferait-il pas à ceux qui verraient mourir sans sacrements et sans donner signe de r pentir ! Et combien ensuite ne serait-on pas satisfait, si c homme, revenant à lui, demandait l'absolution et faisait d actes de pénitence ! Mais n'est-ce pas être fou que d'avoir temps de faire tout cela, et de continuer néanmoins à viv dans le péché, ou de retomber dans cet état, en s'exposa ainsi au danger d'être surpris par la mort dans un tem où peut-être pourra-t-on faire pénitence, peut-être ne pourr t-on pas le faire ? On est épouvanté lorsque l'on voit quelqu'u mourir de mort subite ; cependant que de gens s'expose au danger de mourir de même et de mourir en état de pé ché !

« Les jugements du Seigneur sont pesés à la balance, a d le Sage[2] » Nous ne comptons pas les grâces que Dieu nou fait, mais Dieu les compte et les mesure. Lorsqu'il voit qu'o les méprise jusqu'à un certain point, il abandonne le pécheu et le fait mourir dans ce même état. Malheur à celui qui re met à faire pénitence au moment de la mort ! « C'est une pé nitence défectueuse, a dit Saint Augustin, que celle qu'on n peut obtenir de quelqu'un que lorsqu'il est malade[3]. » Sain

[1] Impii nusquam didicerunt benefacere, nisi cum non est tempus benefa ciendi.

[2] Pondus, et statera judicia Domini sunt. (*Prov.*, XVI, 11).

[3] Pœnitentia quæ ab infirmo petitur, infirma est.

(*a*) Jérôme Oleastro, dominicain, mort en 1563, assista comme théologie au concile de Trente.

Jérôme dit que sur cent mille pécheurs qui vivent dans le péché jusques à la mort, à peine s'en trouvera-t-il un qui obtienne son pardon de Dieu[1]. Saint Vincent Ferrier dit que ce serait un plus grand miracle s'il arrivait à un de ces pécheurs de se sauver, que si un mort venait à ressusciter[2]. Quelle douleur, quelle contrition veut-on que puisse concevoir à l'heure de la mort celui qui jusqu'alors a vécu dans le péché? Bellarmin raconte, qu'étant un jour allé assister un mourant, et l'ayant exhorté à faire un acte de contrition, celui-ci lui répondit qu'il ne savait ce que c'était que la contrition. Bellarmin tâcha de le lui expliquer, mais le malade lui répondit : Mon père, je ne vous comprends pas, je ne suis pas capable de saisir ces choses-là. Et ce fut en cet état qu'il mourut, comme dit Bellarmin, en laissant des signes trop probables de sa damnation[3] «Juste châtiment, dit Saint Augustin, infligé au pécheur, qui pour sa peine d'avoir oublié Dieu pendant la vie, mérite bien de s'oublier lui-même à la mort[4]. »

« Ne vous trompez pas, nous dit l'apôtre : l'homme recueillera ce qu'il sème : celui qui sème dans la chair, recueillera de la chair la corruption ; et celui qui sème dans l'esprit, recueillera de l'esprit la vie éternelle[5] » Ce serait se moquer de Dieu, que de vivre dans le mépris de ses lois, et de prétendre ensuite recueillir d'une telle conduite, comme récompense, la gloire éternelle ; mais on ne se moque point de Dieu, *Deus non irridetur*. Ce que l'on sème dans cette vie, on le moissonne dans l'autre. Celui qui ne sème ici-bas que

[1] Vix de centum millibus, quorum mala vitâ fuit, meretur in morte a Deo indulgentiam unus. (*S. Hier. in epist. Euseb. de morte ejus*).

[2] Majus miraculum est, quod male viventes faciant bonum finem, quam suscitare mortuos.

[3] Signa damnationis suæ satis relinquens juste.

[4] Percutitur hac animadversione peccator, ut moriens obliviscatur sui, qui vivens oblitus est Dei. (*Serm. de Sanct.*).

[5] Nolite errare : Deus non irridetur. Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet ; qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem. (*Galat.* VI, 7).

des plaisirs charnels, ne recueillera que corruption, misère mort éternelle.

Chrétien, ce qui est dit pour les autres, est dit aussi po vous. Dites-moi, si vous vous trouviez, au moment de mo rir, ayant perdu tout sentiment, désespéré des médecins, réduit à l'agonie, quelles prières n'adresseriez-vous pas Dieu pour qu'il vous accordât un mois, une semaine de pl pour régler les comptes de votre conscience ! Eh bien ! Di vous accorde ce temps aujourd'hui. Remerciez-le, réparez plus vite le mal que vous avez fait, et prenez tous les moye pour vous trouver en état de grâce lorsque la mort viendr car alors il ne sera plus temps d'y remédier.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, quel autre que vous aurait eu toute la p tience que vous avez eue pour moi ? Si votre bonté n'éta pas infinie, je me méfierais de mon pardon ; mais j'ai affai à un Dieu qui est mort pour me pardonner et pour me sa ver. Vous m'ordonnez d'espérer ; aussi est-ce que je veux e pérer. Si mes péchés m'épouvantent et me condamnent, v mérites et vos promesses m'encouragent. Vous avez prom la vie de la grâce à celui qui revient à vous : *Revertimini vivite*[1]. Vous avez promis de recevoir dans vos bras celui q reviendra à vous : *Convertimini ad me, et convertar ad vos* Vous avez dit que vous ne méprisez pas celui qui s'humilie se repent : *Cor contritum et humiliatum non despicies*[3]. M voici, Seigneur, je reviens à vous, je me convertis à vous je vois que je mérite mille fois l'enfer, et je suis marri de vo avoir offensé ; je vous promets fermement de ne plus voulo vous offenser, et de vouloir toujours vous aimer. Ah ! ne pe mettez pas que je sois encore ingrat à tant de bonté. Pè éternel, par les mérites de l'obéissance de Jésus-Christ, qui e

[1] (*Ezech.*, XVIII, 32). — [2] (*Zach.*, I, 3). — [3] (*Ps.* L, 19).

mort pour vous obéir, faites que je vous obéisse jusqu'à la mort. Je vous aime, ô souverain bien, et pour l'amour que je vous porte, je veux vous obéir en tout. Donnez-moi la sainte persévérance, donnez-moi votre amour, je ne vous demande rien de plus. Marie, ô ma mère, intercédez pour moi.

SEPTIÈME CONSIDÉRATION

Sentiments d'un mourant présomptueux qui a peu pensé à la mort pendant sa vie.

Dispone domui tuæ, quia morieris et non vives.(Is., XXXVIII, 1.)

PREMIER POINT

Représentez-vous auprès d'un malade auquel il ne reste que peu de moments à vivre. Pauvre malade ! voyez comme les douleurs l'accablent, comme il tombe en défaillance, comme il a la poitrine oppressée, comme sa respiration est gênée, comme une sueur froide coule sur tout son corps, comme il a le cerveau vide au point de ne plus guère entendre, ni comprendre, ni pouvoir parler ; mais de toutes ses misères, la plus grande, c'est qu'étant près de mourir, au lieu de penser à son âme et de régler ses comptes pour l'éternité, il ne pense qu'aux médecins et aux remèdes, pour se tirer de sa maladie et des douleurs qui l'affaiblissent de plus en plus. « Ces gens-là, dit Saint Laurent Justinien, ne sauraient s'occuper d'autre chose que d'eux-mêmes [1]. » Peut-être y aurait-il au moins, parmi ses parents et ses amis, quelqu'un qui l'avertira du danger dans lequel il se trouve ? Mais point du tout : de tous ses parents et de tous ses amis, il n'y en a pas un qui ait le courage de lui annoncer sa mort prochaine, et de lui conseiller de recevoir les sacrements ; tous refusent de lui en parler, pour ne pas lui

[1] Nihil aliud quam de se cogitare sufficiunt.

causer une trop vive impression. O mon Dieu, je vous rend grâce aujourd'hui de ce qu'à mes derniers moments vous m ferez assister par des frères de la congrégation à laquelle j'ap partiens, et qui n'auront pas d'autre intérêt que de penser mon salut, et de m'aider tous à bien mourir.

Mais, malgré tout, quoiqu'on ne l'avertisse pas du danger lorsque le malade voit que sa famille est en révolution, qu les visites des médecins se répétent, que les remèdes qu'o lui administre deviennent plus fréquents, plus multipliés e plus violents à mesure : le pauvre mourant tombe dans l trouble et l'épouvante, continuellement assailli par la crainte le remords et le découragement ; et il se dit en lui-même Oh ! qui sait si le terme de ma vie n'est pas déjà arrivé ? Mai quel sera ensuite le sentiment du malade, lorsqu'on lui don nera enfin sa mort comme prochaine : *Dispone domini tuæ quia morieris et non vives* ? Quelle peine n'éprouvera-t-il pa lorsqu'on lui dira : Monsieur, votre maladie est mortelle ; i conviendrait que vous reçussiez les sacrements, que vous fis siez votre paix avec Dieu, et que vous disiez adieu au monde Dire adieu au monde ? Et quoi, prendre congé de tout, d cette ville, de ces parents, de ces amis, de ces sociétés, de ce jeux, de ces divertissements ? Oui, de tout cela. Déjà le no taire est venu et a écrit cette formule de congé : *je laisse, j laisse*. Et avec soi qu'emporte-t-on ? un misérable haillon qu sous peu de temps devra avec nous pourrir dans la tombe.

Oh ! quel chagrin et quel trouble s'emparera du mourant lorsqu'il verra ses domestiques versant des larmes, ses ami qui l'entourent garder le silence et n'oser lui parler ! Mais c qui le tourmentera le plus, ce sont les remords de sa cons cience qui se réveilleront en lui, avec d'autant plus de force que la vie qu'il aura menée aura été plus désordonnée ; aprè tant d'inspirations et de lumières d'en haut, après tant de ré solutions prises, mais négligées ou mises en oubli, il dira alors Oh misérable que je suis, j'ai reçu tant de lumières de la par de Dieu, j'ai eu tant de temps pour mettre ordre à ma conscience et je ne l'ai pas fait ; et voilà que maintenant je suis au mo

ment de mourir ! Que m'en eût-il coûté pour fuir cette occasion, pour rompre cette liaison, pour me confesser toutes les semaines? et quand même il eût dû m'en coûter beaucoup, je devais mettre tout en œuvre pour sauver son âme, dont le salut ou la perte emporte tout le reste. Oh ! si j'avais exécuté cette résolution que j'avais prise, si j'avais continué comme je commençais à le faire, que je serais content aujourd'hui ! Mais je ne l'ai pas fait, et je ne puis plus revenir sur le passé. Les sentiments de ces mourants, qui ont négligé leur conscience pendant la vie, sont semblables à ceux qu'éprouvent les damnés dans l'enfer, qui gémissent en vain, et sans en retirer aucun soulagement, sur les péchés qui sont la cause de leurs souffrances.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Seigneur, si dans ce moment même on m'apportait la nouvelle de ma mort prochaine, voilà les sentiments de douleur dont je devrais être pénétré. Je vous remercie de ce que vous m'éclairez de cette lumière, et me donnez tout à la fois le temps de me corriger. Non, ô mon Dieu, je ne veux plus fuir loin de vous; c'est assez de tout ce que vous avez fait pour me rappeler. Je dois craindre maintenant que si je ne me rends enfin à vous, ou que je vous résiste, vous ne m'abandonniez tout à fait. Vous m'avez donné un cœur pour vous aimer, et moi, j'ai fait de ce cœur un si mauvais emploi; j'ai aimé les créatures, et je ne vous ai pas aimé, ô vous, mon Créateur, mon Rédempteur, qui avez donné votre vie pour moi. Au lieu de vous aimer, combien de fois ne vous ai-je pas offensé, ne vous ai-je pas méprisé, ne vous ai-je pas tourné le dos ! Je savais que ce péché vous déplaisait, et je n'ai pas craint de le commettre. O mon Jésus, je m'en repens, j'en suis marri de tout mon cœur : je veux changer de vie; je renonce à tous les plaisirs du monde pour n'aimer que vous, pour ne plaire qu'à

vous, ô Dieu de mon âme. Vous m'avez donné de grandes marques d'amour, et je voudrais, avant de mourir, vous en donner aussi de mon côté. Désormais j'accepte toutes les infirmités, toutes les croix, tous les mépris, tous les dégoûts que j'aurai à subir de la part des hommes ; donnez-moi la force de les souffrir en paix, je veux les supporter tous pour l'amour de vous. Je vous aime, ô bonté infinie ; je vous aime par-dessus tous les biens. Augmentez en moi votre amour, et donnez-moi la sainte persévérance. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME POINT.

Oh ! comme au moment de la mort les vérités de la foi paraissent sous un jour plus éclatant ! mais aussi comme le mourant qui a mal vécu ressent des tourments plus affreux, si c'est surtout une personne consacrée à Dieu, qui ait eu, pour le servir, plus de facilité à mettre à profit, plus de temps à employer, plus d'exemples et d'inspirations à suivre ! O Dieu, quelle douleur ne ressentira-t-elle pas, lorsqu'elle se dira à elle-même : J'ai averti les autres, et j'ai fait ensuite plus de mal qu'eux ; j'ai quitté le monde, et je suis restée attachée aux plaisirs, aux vanités et aux galanteries du monde ! Quels remords n'éprouvera-t-elle pas, en pensant que toutes les lumières dont elle a abusé auraient suffi pour sanctifier un païen ! Quelle peine ne sera-ce pas pour elle de se mettre devant les yeux qu'elle a méprisé dans les autres leurs pratiques de piété comme des actes de faiblesse d'esprit, qu'elle a applaudi certaines maximes du monde, flatteuses pour l'amour-propre, ou dictées par l'orgueil, comme de ne pas se laisser marcher sur le pied, de ne pas se faire souffrir, et de prendre tous les divertissements qui se présenteront.

Desiderium peccatorum peribit. Le désir des pécheurs périra [1].

[1] (*Ps.* CXI, 10).

Comme on désirerait avoir au moment de la mort ce temps que l'on perd maintenant! Voici ce que saint Grégoire raconte dans ses Dialogues[1], d'un certain Chrysaorius, homme riche, mais de mauvaises mœurs. Etant au lit de la mort, il criait aux démons qui s'approchaient visiblement pour le prendre : Donnez-moi du temps, donnez-moi du temps, jusques à demain. Mais les démons lui répondaient : Insensé, c'est à présent que tu demandes du temps? Tu en as eu tant, et tu l'as perdu, et tu l'as passé à commettre le péché; et maintenant tu demandes du temps? Il n'y en a plus pour toi. Mais le malheureux criait toujours et demandait du secours. Le mourant avait auprès de son lit un fils qui avait embrassé la vie monastique, et qui s'appelait Maxime : Mon fils Maxime, lui disait-il, aide-moi, Maxime, aide-moi. En même temps, le visage tout en feu, il s'élançait avec fureur d'un côté à l'autre de son lit, et il finit par rendre l'âme en continuant à s'agiter et en poussant des cris de désespoir.

Hélas ! ces insensés aiment leur folie tant qu'ils vivent ; mais, au moment de la mort, ils ouvrent les yeux et finissent par avouer combien ils ont été fous. Mais cet aveu même qu'ils font alors ne sert qu'à les décourager davantage, et leur faire désespérer de réparer le mal qu'ils ont fait ; et en mourant ainsi, ils laissent une grande incertitude sur leur salut. O mon frère, tandis que vous lisez ce point, je pense que vous vous dites aussi : Cela est vrai. Mais si cela est vrai, serez-vous assez malheureux, assez fou pour ne pas vous corriger à temps, malgré la connaissance qui vous est donnée de ces vérites? Ceci même que vous venez de lire serait pour vous à votre mort un glaive de douleur

Eh bien ! donc, puisqu'il est encore temps pour vous d'éviter une mort si horrible, portez-y remède au plus vite ; n'attendez pas un autre moment qui ne serait plus le moment opportun. Ne remettez pas l'affaire à un autre mois, à une autre semaine. Qui sait si ces lumières que Dieu vous donne dans

[1] (*Dial.* lib. IV, c. XXXVIII).

sa miséricorde ne seront pas les dernières, et si ce ne sera pas le dernier appel qu'il vous fera entendre ? Il y a de l'aveuglement sans doute à ne pas vouloir penser à la mort, quand on sait qu'elle est certaine, et que d'elle dépend l'éternité ; mais ce serait un aveuglement plus grand encore d'y penser et de ne pas s'y préparer. Faites maintenant les réflexions, et prenez les résolutions que vous prendriez alors. Maintenant vous le ferez avec fruit, tandis qu'alors ce serait en vain. Maintenant vous le ferez avec une juste confiance de vous sauver, au lieu qu'alors vous ne le feriez qu'avec méfiance de votre salut. L'empereur Charles V demanda un jour à un de ses gentilshommes qui prenait congé de lui et abandonnait la cour pour se consacrer à Dieu, pourquoi il en agissait ainsi. Le gentilhomme lui répondit : Sire, c'est que, pour se sauver, il faut mettre un certain intervalle de pénitence entre une vie désordonnée et le moment de la mort.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Non, ô mon Dieu, je ne veux plus abuser de votre miséricorde. Je vous rends grâces du trait de lumière que vous faites luire maintenant à mes yeux, et je vous promets de changer de vie. Je vois bien que vous ne pouvez me supporter plus longtemps. Et pourquoi d'ailleurs attendrais-je que vous me jetiez décidément en enfer, ou que vous m'abandonniez à une vie réprouvée, ce qui serait un châtiment pire que la mort même ? Je me jette à vos pieds, recevez-moi en votre grâce. Je ne le mérite pas, mais vous avez dit : « L'impiété de l'impie ne l'empêchera point d'être sauvé, en quelque jour que ce soit qu'il se convertisse [1]. Ah ! si par le passé, ô mon Jésus, j'ai offensé votre bonté infinie, je m'en repens de tout mon cœur, et j'espère que vous me pardonnerez. Je vous dirai avec saint

[1] Impietas impii non nocebit ei, in quacumque die conversus fuerit. *(Ezech.* xxxiii. 12).

Anselme: Ah! ne permettez pas que mon âme soit perdue pour ses propres péchés, puisque vous l'avez rachetée par votre sang. Ne considérez pas mon ingratitude, mais considérez l'amour qui vous a fait mourir pour moi. Si j'ai perdu votre grâce, vous n'avez pas perdu la puissance de me la rendre. Ayez donc pitié de moi, ô mon Rédempteur. Pardonnez-moi et donnez-moi la grâce de vous aimer, puisque désormais je vous promets de n'aimer que vous. Parmi tant de créatures possibles, vous m'avez choisi pour vous aimer; et moi, je fais choix de vous, ô mon souverain bien, pour vous aimer par-dessus tous les biens du monde. Vous marchez en tête avec votre croix, et moi je veux vous suivre toujours avec la croix, quelle qu'elle puisse être, que vous me donnerez à porter. J'embrasse toutes les mortifications et toutes les peines qu'il vous plaira de m'envoyer. Pourvu que vous ne me priviez pas de votre grâce, je suis content. Marie, mon espérance, obtenez-moi la persévérance et la grâce d'aimer Dieu, c'est là tout ce je vous demande.

TROISIÈME POINT.

Le mourant qui aura négligé le bien de son âme pendant la vie trouvera des épines dans toutes les choses qui se présenteront à ses yeux. Epines dans le souvenir des divertissements et des frivolités auxquelles il se sera adonné, des succès qu'il aura obtenus, des pompes dont il aura joui; épines dans les amis qui viendront le visiter et dans tout ce qu'ils rappeleront à sa mémoire; épines dans les pères spirituels qui viendront tour à tour l'assister; épines dans les sacrements qu'il devra recevoir, dans la confession, dans la communion, dans l'extrême-onction, épines enfin dans le crucifix qu'on lui présentera, car il verra dans cette image combien il a mal répondu à l'amour d'un Dieu mort pour le sauver.

Insensé que j'ai été, dira alors le pauvre malade! je pou-

vais me sanctifier en mettant à profit tant de lumières et de facilités que Dieu me donnait pour cela. Je pouvais mener une vie heureuse en vivant en grâce avec Dieu ; et maintenant que me reste-t-il de tant d'années que j'ai passées ? des tourments, des méfiances, des craintes, des remords de conscience et des comptes terribles à rendre devant Dieu. Et combien il me sera difficile de me sauver ! Et quand tiendra-t-il ce langage ? lorsque sa lampe sera au moment de s'éteindre, faute d'huile ; lorsqu'il sera sur le point de disparaître de la scène de ce monde, lorsqu'il se trouvera en présence de deux éternités, l'une heureuse et l'autre malheureuse ; lorsqu'il sera près de rendre ce dernier souffle de vie dont dépendra pour lui son bonheur ou son désespoir pour toujours, ou qui devra durer autant que Dieu sera Dieu. Que ne donnerait-il pas pour avoir une année, un mois ou au moins une autre semaine de sursis avec le libre usage de sa raison ! Car, tel qu'il est avec cette pesanteur de tête, cette faiblesse d'estomac et cette respiration oppressée, il ne peut rien faire, il ne peut réfléchir, il ne peut plier son esprit à produire un acte méritoire ; il est comme enfermé dans une fosse obscure, où il ne voit rien autre chose que le grand malheur qui le menace et son impuissance à s'y soustraire. Il désirerait du temps, mais on lui dira : *Proficiscere;* vite, préparez vos comptes du mieux que vous pourrez dans ce court espace de temps qui vous reste, et partez. Ne savez-vous pas que la mort n'attend et ne respecte personne ?

Oh ! que ce sera terrible pour lui de se dire à lui-même : Ce matin je suis en vie, ce soir je serai mort ! Aujourd'hui je suis dans cette chambre, demain je serai dans une tombe ! et mon âme où sera-t-elle ? Quelle terreur, lorsqu'on lui présentera le cierge, et quand la sueur froide de la mort s'étendra sur ses membres ! quand il verra que l'on fait sortir ses parents de la chambre et qu'ils n'y rentrent plus ! quand il commencera à perdre la vie, et que ses yeux s'obscurciront ! quelle terreur enfin quand on allumera le cierge, comme signe de l'approche de la mort ! O cierge, cierge, que de vérités tu révéleras alors ! comme tu feras voir les choses sous un jour tout différent

de ce qu'elles paraissent maintenant ! comme tu diras éloquemment que tous les biens de ce monde ne sont que vanité, folie et mensonge ! Mais à quoi donc serviront ces vérités, quand il ne sera plus temps de les mettre à profit ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, vous ne voulez pas ma mort, mais vous désirez que je me convertisse et que je vive. Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à ce moment ; je vous remercie des lumières que vous me donnez. Je reconnais l'erreur que j'ai commise, en préférant à votre amitié les biens vils et périssables pour lesquels j'ai eu la folie de vous mépriser. Je m'en repens, et je suis marri de tout mon cœur de vous avoir fait une si grande injure. Ah ! ne cessez pas, pour le temps qui me reste à vivre, de m'aider de vos lumières et de votre grâce, pour connaître et mettre à exécution ce qu'il faut que je fasse pour amender ma conduite. A quoi me servirait-il de connaître ces vérités, lorsque je n'aurais plus le temps de les mettre à profit? *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi.* Lorsque le démon m'excitera à vous offenser de nouveau, ah ! je vous en prie, ô mon Jésus, par les mérites de votre passion, tendez-moi la main et préservez-moi de tomber dans le péché ; faites que je ne redevienne pas esclave de l'ennemi ; faites que je recoure toujours à vous, et que je ne cesse de me recommander à vous tant que durera la tentation. Votre sang est mon espérance, et votre bonté est mon amour Je vous aime, ô Dieu digne d'un amour infini, et faites que je vous aime toujours ; faites que je sache quelles sont les choses dont je dois me détacher pour être tout à vous, parce que je veux rompre avec elles. Mais vous, donnez-moi la force d'accomplir ce dessein. O reine du ciel, ô mère de Dieu ; priez pour moi, pauvre pécheur que je suis ; faites que dans les tentations je ne manque jamais de recourir à Jésus et à vous, qui par votre intercession empêchez de tomber tous ceux qui recourent à vous.

HUITIÈME CONSIDÉRATION

Mort du juste.

Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus. Le Seigneur regarde comme précieuse la mort de ses Saints. (Ps. CXV, 15.)

PREMIER POINT.

Considérée des yeux de la chair, la mort épouvante et inspire de la terreur ; mais considérée des yeux de la foi, elle console et se fait désirer. Elle paraît terrible aux pécheurs, mais elle est quelque chose d'aimable et de précieux pour les Saints. Précieuse, dit saint Bernard, comme étant la fin des travaux, la consommation de la victoire, la porte de la vie [1]. » La fin des travaux, *Finis laborum.* Oui, la mort est la fin des peines et des travaux. *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, multis repletur miseriis.* « L'homme né de la femme, vivant peu de temps, est rempli de bien des misères [2]. » Voilà quelle est notre vie : elle est courte et remplie de misères et d'infirmités, de craintes et de passions. Les mondains qui désirent une longue vie, dit Sénèque, que demandent-ils autre chose, si ce n'est un plus long tourment ? *Tanquam vita petitur supplicii mora* [3] Qu'est-ce donc que chercher à vivre, si ce n'est chercher à souffrir, dit saint Augustin : *Quid est diu vivere, nisi diu torqueri* [4] *?* Oui, car, selon saint Ambroise, la vie présente ne nous a pas été donnée pour nous reposer, mais seulement pour travailler et mériter la vie éternelle par nos travaux [5]. Ce qui fait dire avec raison à Tertullien, que

[1] Pretiosa tanquam finis laborum, victoriæ consummatio, vitæ janua *(Trans. Malach).*

[2] *(Job.* XIV, 1*).* — [3] *(Senec. epist.,* CI).

[4] *(Serm. de Verb. Dom).*

[5] Hæc vita homini non ad quietem data est, sed ad laborem. *(Serm.* XLIII).

lorsque Dieu abrége la vie à quelqu'un, il lui abrége le tourment : *Longum Deus adimit tormentum, cum vitam concedit brevem.* De là vient que, quoique la mort frappe l'homme pour le punir du péché, elle le châtie moins en effet que les misères de cette vie, car la mort est pour lui un soulagement à tous les maux. *Ut mors remedium videatur esse, non pœna.* Dieu appelle bienheureux ceux qui meurent dans sa grâce, parce qu'ils finissent leurs peines et qu'ils vont se reposer. *Beati mortui qui in Domino moriuntur... amodo, jam dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis*[1].

Les tourments qui affligent le pécheur au moment de la mort, n'affligent pas les Saints. « Les âmes des justes, est-il dit dans le livre de la Sagesse, sont dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera point[2] » Les Saints ne redoutent pas ce *proficiscere* qui épouvante les mondains ; les Saints ne s'attristent pas de laisser les biens de cette terre, parce qu'ils en ont déjà détaché leur cœur. « Dieu de mon cœur, ont-ils dit toujours, Dieu est ma part d'héritage pour l'éternité[3]. » Heureux êtes-vous, écrivait l'apôtre à ses disciples, après qu'on les eut dépouillés de leurs biens pour Jésus-Christ : « Car, ajoutait-il, vous avez vu avec joie tous vos biens pillés, sachant que vous en aviez d'autres plus solides et qui subsisteront toujours[4]. » Les Saints ne s'affligent point de quitter les honneurs, car ils les ont toujours détestés, et ils ne les ont comptés que pour de la vanité et de la fumée ; le seul honneur qu'ils aient recherché, est celui d'aimer Dieu et d'en être aimés. Les Saints ne s'affligent pas de quitter leurs parents, parce qu'ils les ont aimés seulement en Dieu, et qu'en mourant ils les recommandent à ce Père céleste qui les aime plus qu'ils ne les aiment eux-mêmes, et parce qu'enfin, dans

[1] (*Apoc.*, XIV, 13).
[2] Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis. (*Sap.*, III, 1).
[3] Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.
[4] Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam. (*Hebr. cap.* X, 34).

l'espérance qu'ils ont d'être sauvés, ils pensent qu'ils pourront mieux les aider du haut du ciel que d'ici-bas. En un mot, le cœur inondé de consolations et de douceurs, ils répètent à la mort ce qu'ils ont toujours dit pendant la vie : Mon Dieu est tout pour moi[1].

Celui qui meurt en aimant Dieu, se met peu en peine des douleurs qui accompagnent la mort ; il les regarde au contraire d'un œil de complaisance, parce qu'il pense que c'est pour lui la fin de la vie, et qu'il ne lui reste plus à souffrir pour Dieu ou à lui donner d'autres marques de son amour : aussi lui offre-t-il avec calme et affection le temps qu'il lui reste à vivre, et il se console en unissant le sacrifice de sa mort avec celui que Jésus-Christ a offert pour lui sur la croix à son père éternel. Et c'est ainsi qu'il meurt avec bonheur, en disant avec le Psalmiste : « Je goûterai tout à la fois les douceurs du sommeil et du repos[2]. » Oh ! quelle douceur de mourir en s'abandonnant et en reposant entre les bras de Jésus, qui nous a aimés jusqu'à la mort, et qui a voulu subir une mort cruelle pour nous en obtenir une douce et pleine de consolations !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Jésus, mon bien-aimé, qui, pour m'obtenir une vie douce, avez voulu subir une mort si cruelle sur le Calvaire, quand vous verrai-je ? La première fois que je vous verrai, ce sera lorsque vous me jugerez au lieu même où j'expirerai. Que vous dirai-je alors ? Et vous, que me direz-vous ? Je ne veux pas attendre à ce moment pour y penser, je veux y réfléchir dès à présent. Je vous dirai : O mon Rédempteur, c'est donc vous qui êtes mort pour moi ? Je vous ai offensé pendant du temps, j'ai été ingrat à votre égard, et je ne méritais pas de

[1] Deus meus et omnia.
[2] In pace in idipsum dormiam et requiescam.

pardon ; mais ensuite, aidé de votre grâce, je me suis corrigé, j'ai gémi de mes péchés tout le reste de ma vie, et vous m'avez pardonné. Pardonnez-moi encore maintenant que je suis à vos pieds, et donnez-moi vous-même une absolution générale de mes fautes. Je ne méritais pas de vous aimer jamais plus, puisque j'avais méprisé votre amour ; mais vous, par un effet de votre miséricorde, vous avez attiré à vous mon cœur, qui, s'il ne vous a pas aimé autant que vous le méritez, vous a du moins aimé par-dessus toutes choses, en abandonnant tout pour vous plaire. Maintenant que me direz-vous ? C'est un bienfait trop grand pour moi que de vous voir dans le ciel, et de vous posséder dans votre royaume ; mais je ne puis plus vivre loin de vous, à présent surtout que vous m'avez montré la beauté de votre visage. Je vous demande d'entrer dans le paradis, non pas tant pour y trouver des jouissances que pour mieux vous y aimer. Envoyez-moi en purgatoire pour le temps qu'il vous plaira : non, je ne veux pas aller dans la patrie de toute pureté, au milieu des âmes innocentes, souillé de péchés comme je le suis maintenant. Envoyez-moi me purifier, mais ne me bannissez pas pour toujours de votre présence ; il me suffira qu'un jour, lorsqu'il vous plaira, vous m'appeliez au paradis pour y chanter éternellement vos miséricordes. Pour le moment, de grâce, mon bien-aimé juge, levez la main et bénissez-moi, et dites-moi que je suis à vous, et que vous êtes et serez toujours à moi. Je vous aimerai toujours, et vous, vous m'aimerez aussi toujours. Voilà que je m'éloigne maintenant de vous pour entrer dans le feu purifiant, mais j'y vais content, parce que j'y vais pour vous aimer, ô mon Rédempteur, mon Dieu, mon tout. Oui, j'y vais content ; mais sachez que tant que je serai éloigné de vous, ce qui causera ma plus grande peine ce sera de me trouver loin de vous. Seigneur, je vais compter ces moments jusqu'à celui où vous m'appellerez. Ayez pitié d'une âme qui vous aime de toutes ses forces, et qui soupire après le bonheur de vous voir pour mieux vous aimer. C'est ainsi, ô mon Jésus, que j'espère vous parler alors : c'est pourquoi je vous prie de m'accorder la grâce de vivre de

manière à pouvoir vous tenir alors ce langage, dont la pensée m'est venue en ce moment. Donnez-moi la sainte persévérance; donnez-moi votre amour. Et vous, ô Marie, mère de Dieu, venez à mon secours et priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME POINT.

Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum, et mors ultra non erit. « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et il n'y aura plus de mort[1]. » A l'heure de la mort, le Seigneur essuiera donc des yeux de ses serviteurs les larmes qu'ils auront répandues en cette vie, au milieu des peines, des craintes, des dangers et des combats qu'ils auront soutenus contre l'enfer. Ce qui consolera le plus une âme qui a aimé Dieu, lorsqu'on lui annoncera sa mort prochaine, ce sera de penser que bientôt elle sera délivrée de tous les dangers qui l'exposent à offenser Dieu, de tant de peines de conscience, de tant de tentations que le démon lui suscitait. Le vie présente est une guerre perpétuelle contre l'enfer, et où nous risquons sans cesse de perdre Dieu et notre âme. Saint Ambroise a dit que, sur cette terre, nous marchons journellement au milieu des piéges, *inter laqueos ambulamus*, que nous tendent nos ennemis pour nous faire perdre la vie de la grâce. C'est ce danger qui faisait dire à saint Pierre d'Alcantara, étant au lit de la mort: Eloignez-vous, mon frère (il s'adressait à un religieux qui le touchait en le servant), éloignez-vous, car je suis encore en vie et je cours risque de me damner. C'est encore ce danger qui faisait que sainte Thérèse se réjouissait toutes les fois qu'elle entendait sonner l'horloge, en se félicitant d'avoir une heure de moins à combattre. Car, disait-elle, je puis pécher et perdre Dieu à chaque instant de ma vie. De là vient que tous les saints étaient tout consolés lorsqu'on leur annonçait qu'ils allaient mourir,

[1] *(Apoc.*, XXI, 4).

dans la pensée que bientôt tous les combats allaient finir pour eux, tous les dangers disparaître, et qu'ils allaient bientôt obtenir l'heureuse assurance de ne pouvoir plus être séparés de Dieu.

On raconte dans la vie des pères, que l'un d'eux, parvenu à une extrême vieillesse, et étant au moment de mourir, souriait pendant que ses compagnons pleuraient ; comme on lui demandait quel était le motif de son sourire : Et vous, répondit-il, pourquoi pleurez-vous, lorsque je quitte le travail pour entrer dans mon repos [1] ? Catherine de Sienne disait en mourant : Consolez-vous avec moi, car je laisse cette terre de douleur pour aller dans un lieu de paix. Si quelqu'un, dit saint Cyprien, habitait une maison dont les murs seraient sur le point de s'écrouler, dont les planchers et les toits fléchiraient, et dont le corps entier de bâtiment menacerait de tomber en ruine, combien ne désirerait-il pas pouvoir en sortir ? Eh bien, dans cette vie, tout menace notre âme ; le monde, l'enfer, les passions, la chair, tout l'entraîne vers le péché et vers la mort éternelle. « Qui me délivrera de ce corps de mort [2] ? » Oh ! quelle joie éprouvera l'âme fidèle, lorsqu'elle entendra ces paroles : « Venez du Liban, mon épouse : » *Veni de Libano, sponsa mea, veni de cubilibus leonum* ! Mon épouse, sortez de ces lieux de gémissement et de ce repaire de lions qui ne cherchent qu'à vous dévorer, et à vous faire perdre la grâce divine. De là vient que saint Paul formait le souhait de mourir, et disait que l'unique vie qu'il désirait c'était d'être réuni à Jésus-Christ, et qu'il regardait la mort comme le gain le plus grand qu'il pût faire, puisqu'elle le mettrait en possession d'une vie qui ne doit plus avoir de fin : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum* [3].

C'est une grande faveur que Dieu fait à une âme, quand elle est en état de grâce, que de la retirer de ce monde, où elle pourrait changer et perdre son amitié, comme l'Ecriture

[1] Ex labore ad requiem vado, et vos ploratis !
[2] Quis me liberabit de corpore mortis hujus (*Rom.*, VII, 24 ?)
[3] (*Phil.*, I, 21).

l'affirme du juste Hénoch : *Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus*[1]. Heureux celui qui dans cette vie se tient uni à Dieu ! mais de même que le navigateur ne peut se dire en sûreté que lorsqu'il est arrivé au port et à l'abri de la tempête, de même une âme ne peut s'appeler pleinement heureuse que lorsqu'elle quitte la vie présente en état de grâce. « Attendez, disait saint Ambroise, pour féliciter un navigateur de son voyage, qu'il soit arrivé au port[2]. » Mais si le navigateur se réjouit lorsqu'après tant de périls qu'il a courus il se voit au moment d'aborder, combien ne doit pas se réjouir davantage, celui qui touche au moment d'être assuré de son salut éternel !

Ajoutez à cela qu'on ne peut vivre en ce monde sans commettre des fautes au moins légères. « Le juste lui-même tombera sept fois, a dit le Sage[3] » En cessant de vivre, on cesse d'offenser Dieu. Qu'est-ce que la mort, disait saint Ambroise, sinon l'enterrement des vices[4] ? C'est encore là pour ceux qui aiment Dieu, un puissant motif de désirer la mort. C'est ainsi que le vénérable père Vincent Caraffa, au moment de mourir, se consolait par cette pensée : En finissant de vivre, disait-il, je finis d'offenser Dieu. Saint Ambroise, que nous citions tout à l'heure, disait encore : « Pourquoi désirons-nous la prolongation d'une vie, qui plus elle est longue, ne fait qu'aggraver la charge de nos péchés[5] ? » Celui qui meurt dans la grâce de Dieu se met en état de ne jamais plus pouvoir, ni savoir l'offenser[6]. « Un mort ne sait plus pécher, a dit le même saint. » C'est pourquoi le Seigneur félicite les morts plus que les vivants, quel que soit le degré de sainteté auquel ceux-ci soient parvenus[7]. Il est dit d'un homme de bien qu'il ordonna

[1] (*Sap.* IV, 2).
[2] Lauda navigantis felicitatem, sed cum pervenit ad portum.
[3] Septies enim cadet justus. (*Prov.* XXIV).
[4] Quid est mors, nisi sepultura vitiorum ? (*De bono mortis,* cap. IV).
[5] Quid vitam istam desideramus, in qua quanto diutius quis fuerit, tanto majori oneratur sarcina peccatorum ?
[6] Mortuus nescit peccare. (*In Ps.* CXVIII, *Serm,* XVIII, n. 3).
[7] Laudavi magis mortuos, quam viventes. (*Eccl.* IV. 2).

que celui qui lui annoncerait sa mort la lui fît en ces termes : Consolez-vous, car voici le temps arrivé où vous n'offenserez plus Dieu.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum ; redemisti me, Domine, Deus veritatis. « Entre vos mains, Seigneur, je recommande mon âme. Vous m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vérité. » Oh ! mon doux Rédempteur, qu'en serait-il de moi, si vous m'aviez frappé de mort lorsque j'étais éloigné de vous ? Je serais dans l'enfer, là où je ne pourrais plus vous aimer. Je vous remercie de ne m'avoir pas abandonné, et de m'avoir fait tant de grâces pour gagner mon cœur Je me repens de vous avoir offensé ; je vous aime par-dessus toutes choses ; ah ! je vous en prie, faites-moi connaître de plus en plus le mal que j'ai commis en vous méprisant, et l'amour que mérite votre bonté infinie. Je vous aime, et je désire mourir bientôt (si c'est là votre bon plaisir), afin d'être délivré du danger de perdre de nouveau votre sainte grâce, et afin d'être sûr de vous aimer éternellement. Ah ! pendant les années qui me restent à vivre encore, ô Jésus, mon bien-aimé, donnez-moi la force de faire quelque chose pour vous avant que la mort vienne. Donnez-moi la force dont j'ai besoin contre les tentations et contre mes passions, contre celle surtout qui, par le passé, m'a entraîné à vous déplaire. Donnez-moi la patience de supporter les maladies et les injures qui me viendront de la part des hommes. Pour l'amour de vous, je pardonne en ce moment à tous ceux qui m'ont méprisé en quelque façon ; et je vous prie de leur accorder les grâces qu'ils peuvent désirer. Donnez-moi la force d'être plus attentif à éviter les fautes vénielles dont je me suis mis peu en peine jusqu'ici. O mon Sauveur, aidez-moi ; j'espère tout de vos mérites ; je mets toute ma confiance dans votre intercession, ô Marie, ma mère et mon espérance.

TROISIÈME POINT.

La mort est non-seulement la fin de nos travaux, mais elle est encore la porte de la vie. *Finis laborum, vitæ janua*, disait saint Bernard. Celui qui veut voir Dieu doit nécessairement passer par cette porte, et on peut lui appliquer ces paroles du Psalmiste : *Ecce porta Domini ; justi intrabunt in eam*[1] Saint Jérôme priait la mort en ces termes : « Ouvre-moi, ma sœur[2] » O mort, tu es ma sœur ; si tu ne m'ouvres la porte, je ne puis aller jouir de la présence de mon Dieu. Saint Charles Borromée, apercevant dans un de ses appartements un tableau où l'on avait représenté un squelette humain tenant une faux dans la main, fit appeler le peintre et lui ordonna d'effacer le faux et d'y mettre à la place une clé d'or ; sans doute parce qu'il voulait s'enflammer de plus en plus du désir de mourir, en pensant que la mort nous ouvre le ciel pour y jouir de la vue de Dieu.

Saint Jean Chrysostôme dit que si un roi avait préparé pour quelqu'un un appartement dans son palais, et qu'il lui fît habiter en attendant une étable, cet homme devrait désirer ardemment de sortir de l'étable pour passer au palais. Notre âme est enfermée dans notre corps comme dans une prison, d'où elle doit sortir pour aller habiter le palais du ciel ; et c'est pour cela que David disait à Dieu : « Faites sortir mon âme de cette prison[3]. » *Educ de custodia animam meam.* Le saint vieillard Siméon, en recevant l'enfant Jésus entre ses bras, ne sut demander d'autre grâce que celle de la mort, afin d'être délivré de la prison de ce monde : « Laissez partir votre serviteur, Seigneur, » dit-il. *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* Saint Ambroise fait à ce sujet cette observation : Il

[1] (*Ps.* CXVII, 20).
[2] Aperi mihi, soror mea. *(in epist. Euseb. ad Dam.)*
[3] (*Ps.* CXLI, 8).

demande que Dieu le laisse partir, comme s'il était retenu de force[1]. » C'est encore la même grâce que demandait l'Apôtre, quand il disait : « Je désire la dissolution de mon corps pour être avec Jésus-Christ[2]. » Quelle joie n'éprouva pas l'échanson de Pharaon lorsqu'il eut entendu Joseph lui annoncer qu'il sortirait de la prison et qu'il serait réintégré dans sa dignité ! Et comment une âme qui aime Dieu ne se réjouira-t-elle pas en pensant que sous peu elle se dégagera des liens qui la retiennent sur cette terre, et qu'elle ira jouir de Dieu ? *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino*, a dit l'Apôtre[3] Tant que nous sommes unis à notre corps, nous sommes éloignés des moyens de voir Dieu, comme si nous étions dans une terre étrangère et hors de notre patrie ; et c'est pour cela, dit saint Bruno, qu'il ne faut pas donner à la mort le nom de mort, mais qu'il faut plutôt l'appeler le commencement de la vie[4]. De là vient que l'on a appelé nativité le jour de la mort des Saints ; parce que c'est au jour de leur mort qu'ils naissent à cette vie bienheureuse qui n'aura plus de fin. « La mort pour les justes, a dit saint Athanase, n'est pas une mort, mais une translation[5], » c'est-à-dire le passage à la vie éternelle. O mort désirable, a dit saint Augustin, quel serait l'homme qui ne te désirerait, puisque tu es le terme des travaux, la fin des fatigues et le commencement du repos éternel[6] ? Aussi ce Saint demandait-il à Dieu avec instance cette grâce de mourir, pour être plus tôt admis au bonheur de le voir. *Eia moriar, Domine, ut te videam.*

Le pécheur, disait saint Cyprien, a bien sujet de redouter la mort, s'il doit passer de la mort temporelle à la mort éternelle[7], mais il n'en doit pas être de même de celui qui, étant

[1] Quasi necessitate teneretur, dimitti petit.
[2] Cupio dissolvi, et esse cum Christo. (*Philipp.*, I., 23).
[3] (II, *Cor.*, v, 6).
[4] Mors dicenda non est, sed vitæ principium.
[5] Non est justis mors, sed translatio.
[6] O mors desiderabilis, malorum finis, laboris clausula, quietis principium.
[7] Mori timeat, qui ad secundam mortem de hac morte transibit.

en grâce avec Dieu, espère passer de la mort à la vie. L'auteur de la vie de saint Jean l'Aumônier raconte qu'un homme riche ayant recommandé son fils unique à ce saint évêque, lui remit d'abondantes aumônes, pour obtenir que cet enfant pût obtenir de Dieu une longue vie ; mais que ce fils mourut quelque temps après. Le père se plaignant de la mort de son fils, Dieu lui envoya un ange qui lui dit : Tu as demandé une longue vie pour ton fils : eh bien, sache qu'il en jouit éternellement dans le ciel. Voilà aussi la grâce que Jésus-Christ nous a obtenue, comme Dieu nous en avait fait la promesse par Osée : « O mort, je serai ta mort, » avait-il dit par ce prophète[1]. C'est en mourant pour nous que Jésus a changé notre mort en une vie éternelle. Ceux qui conduisaient au supplice le saint martyr Pionius, lui demandèrent, pendant le trajet, d'où venait qu'il marchait à la mort avec tant d'allégresse. « Vous vous trompez, leur répondit le saint ; ce n'est point à la mort que je vais, c'est à la vie[2] » C'est dans ces mêmes sentiments que la mère de saint Symphorien encourageait cet enfant au martyre, en lui disant : « Mon fils, ce n'est point la vie qui va t'être ôtée, mais elle va t'être changée en mieux[3]. »

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Dieu de mon âme, je vous ai déshonoré par le passé en vous tournant le dos ; mais votre fils a réparé votre honneur en vous sacrifiant sa vie sur l'arbre de la croix. Pour l'honneur que vous a rendu ce fils bien-aimé, pardonnez-moi le déshonneur que je vous ai causé. Je me repens, ô souverain bien, de vous avoir offensé, et je vous promets de n'aimer désormais que vous. J'espère de votre bonté que vous m'accorde-

[1] Ero mors tua, o mors. *(Os.* XIII. 14*).*

[2] Erratis, non ad mortem, sed ad vitam contendo. *(Ap. Euseb.* lib. IX. cap. 14).

[3] Nate, tibi vita non eripitur, sed mutatur in melius.

rez mon salut. Tout ce qu'il y a de bien en moi, je le tiens de votre grâce, tout cela vous appartient, je le reconnais : *Gratia Dei sum in quod sum.* Si par le passé je vous ai déshonoré, j'espère en revanche vous honorer pendant l'éternité en bénissant votre miséricorde. J'éprouve un vif désir de vous aimer ; ce désir, c'est vous qui me le donnez : je vous en remercie, ô mon amour. Continuez, continuez à me secourir, comme vous avez commencé ; j'espère désormais être à vous, et à vous sans partage. Je renonce à tous les plaisirs du monde. Et quel plus grand plaisir pourrais-je goûter que celui de vous plaire, ô mon Dieu, vous qui êtes infiniment aimable et qui m'avez tant aimé ? Je ne vous demande que de l'amour, ô mon Dieu, de l'amour, de l'amour ; et j'espère bien ne vous demander jamais que de l'amour, et toujours de l'amour, jusqu'à ce que je meure dans votre amour, que je parvienne au royaume de l'amour, là où, sans avoir plus besoin de le demander, je serai embrasé d'amour, sans jamais cesser de vous aimer de toutes mes forces pendant l'éternité. O Marie, ma mère, vous qui aimez tant votre Dieu, et qui désirez tant de le voir aimé, faites que je l'aime tout mon content dans cette vie, afin de l'aimer de même tout mon content dans l'éternité.

NEUVIÈME CONSIDÉRATION

Paix dont jouit le juste au moment de sa mort.

Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum malitiæ; visi sunt oculis insipientium mori... Illi autem sunt in pace. Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les atteindra point. Ils ont paru mourir aux yeux des insensés... ; mais ils sont en paix. (Sap., III., 1.)

PREMIER POINT.

Justorum animæ in manu Dei sunt. « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu. » Si Dieu tient dans sa main les âmes des justes, qui pourra les lui arracher? Il est vrai que l'enfer ne cesse pas de tenter les Saints et de les insulter même à l'heure de la mort; mais Dieu ne cesse pas non plus d'assister ses serviteurs fidèles et de leur multiplier ses secours, à mesure que leur péril augmente. « Il les secourt plus puissamment, dit saint Ambroise, là où il les voit plus exposés[1], parce que, comme le dit aussi le Psalmiste, il est leur soutien dans les nécessités urgentes[2]. » Le serviteur d'Elisée fut épouvanté lorsqu'il vit la ville entourée d'ennemis; mais son maître lui rendit le courage, en lui disant: « Ne crains rien, ceux qui sont avec nous sont plus nombreux que ceux qui sont avec eux[3] : » et en même temps il lui fit voir une armée d'anges envoyés de Dieu pour le défendre. Le démon viendra nous tenter sans doute, mais l'ange gardien viendra aussi à notre secours, avec nos saints patrons, avec saint Michel, à qui Dieu a confié la charge de défendre ses serviteurs fidèles dans le dernier

[1] Ibi plus auxilii, ubi plus periculi, quia Deus adjutor est in opportunitatibus. (*De Joseph patr.* c. V, n. 27).
[2] (*Ps.* IX., 10).
[3] Noli timere, plures enim nobiscum sunt quam cum illis. (IV. *Reg.*, c. XVI.)

combat qu'ils auront à livrer contre l'enfer. Il verra la mère même de Dieu venir chasser nos ennemis, en mettant sous sa protection l'âme fidèle qui lui est consacrée ; bien plus, Jésus-Christ lui-même viendra protéger contre les tentations la brebis innocente ou pénitente, pour le salut de laquelle il a donné sa vie. Il lui donnera la confiance et la force dont elle aura besoin pour ce combat, de sorte qu'elle dira toute encouragée : « Le Seigneur s'est fait mon soutien[1]. » « Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; qui aurai-je à craindre[2] ? » Dieu tient plus à nous sauver, dit Origène, que le démon à nous perdre, car Dieu nous aime beaucoup plus que le démon ne nous hait[3].

Dieu est fidèle, dit l'Apôtre, et il ne permet jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces[4] Mais, direz-vous, plusieurs Saints sont morts en craignant pour leur salut. Je réponds, qu'on en a eu peu d'exemples, et qu'il y en a peu qui, après avoir mené une vie irréprochable, soient morts avec cette crainte. Vincent de Beauvais dit que le Seigneur permet que cela arrive à certaines personnes, afin de les purifier, au moment de la mort, de quelques fautes légères[5]. On voit du reste que presque tous les serviteurs de Dieu sont morts le sourire sur les lèvres. Tous éprouvent, à cause du jugement qu'ils vont subir, une certaine crainte de la mort ; mais tandis que les pécheurs passent de la crainte au désespoir, les Saints passent de la crainte à la confiance. Saint Bernard craignait, lorsqu'il était malade, à ce que raconte saint Antonin, et il était alors tenté de méfiance ; mais pensant aux mérites de Jésus-Christ il chassait toute crainte en disant: Vos plaies sont mes mérites[6] Saint Hilarion craignait aussi, mais ensuite il s'écria dans un transport de joie : « Mon âme,

[1] Dominus factus est adjutor meus. (*Ps.* XXIX, 11).
[2] Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo. (*Ps.* XXVI, 1).
[3] Major illi cura est, ut nos ad salutem pertrahat, quam diabolo, ut nos ad damnationem impellat. (*Hom.* XX. *in lib. Num*).
[4] Fidelis Deus est, qui non patetur vos tentari supra id quod potestis. (I *Cor.*, X, 13).
[5] Justi quandoque dure moriendo purgantur in hoc mundo.
[6] Vulnera tua, merita mea.

sors de ce corps ; qu'as-tu à craindre ? quoi ! voilà soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ, et tu crains la mort[1] ? » Voulant dire par là qu'on n'a rien à craindre, quand on a servi un Dieu fidèle à ses promesses, et qui n'abandonne jamais ceux qui lui ont été fidèles pendant la vie. Le père Joseph Scamacea, de la compagnie de Jésus, répondit à ceux qui lui demandaient s'il mourait avec confiance : Eh quoi, ai-je donc servi Mahomet pour douter de la bonté de mon Dieu au point de craindre qu'il ne veuille pas me sauver ?

Si, au moment de la mort, la pensée d'avoir offensé Dieu pendant quelque temps venait à nous tourmenter, sachons que le Seigneur nous a assuré qu'il oublierait les péchés de ceux qui se repentent[2]. Mais, dira quelqu'un, comment pouvons-nous être assurés que Dieu nous a pardonné ? Et c'est la demande que faisait aussi saint Basile : « Comment quelqu'un peut-il se persuader avec certitude que Dieu lui a pardonné ses péchés[3] ? » Et il répondait : « Il le pourra, s'il dit du fond de son cœur : J'ai haï l'iniquité, et je l'ai eue en horreur[4] » Celui qui déteste le péché, peut être sûr que Dieu lui a pardonné. Le cœur de l'homme ne peut pas rester sans aimer : ou il aime la créature, ou il aime Dieu : s'il n'aime pas la créature, il aime Dieu par conséquent. Et quel est celui qui aime Dieu ? C'est celui qui observe les commandements, a dit notre Seigneur[5] Celui donc qui meurt en observant les commandements, meurt en aimant Dieu, et celui qui aime Dieu n'a rien à craindre, car la charité bannit la crainte, comme l'a dit le disciple bien-aimé[6].

[1] Egredere, anima mea, quid times ? Septuaginta prope annis servisti Christo, et mortem times ?

[2] Si impius egerit pœnitentiam... omnium iniquitatum ejus non recordabor. (*Ezech.* XVIII).

[3] Quo modo certo persuasus esse quis potest, quod Deus ei peccata dimiserit ?

[4] Nimirum si dicat : Iniquitatem odio habui, et abominatus sum. (*In Reg., inter.* XII).

[5] Qui habet præcepta mea et servat ea, ille est qui diligit me. (*Joan.* XIV. 21).

[6] Charitas mittit foras timorem. (I. *Joan.* IV. 18).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh! Jésus, quand viendra ce jour où je pourrai vous dire : O mon Dieu, je ne puis plus vous perdre? Quand sera-ce que je vous verrai face à face, et que je serai certain de vous aimer de toutes mes forces pendant l'éternité? Ah! mon souverain bien, mon unique amour, tant que je vivrai, je serai en danger de vous offenser et de perdre vos bonnes grâces. Il a été un temps malheureux où je ne vous aimais pas, et où je faisais mépris de votre amour; maintenant je m'en repens de toute mon âme, et j'ose présumer que vous m'avez déjà pardonné ; je vous aime de tout mon cœur, et je désire faire tout ce que je pourrai pour vous aimer et pour vous plaire. Mais je suis encore exposé au danger de vous refuser mon amour, et de vous fuir de nouveau. Ah! Jésus, ma vie, mon trésor, ne le permettez pas. Si jamais je devais retomber dans ce malheur, faites-moi mourir actuellement de la mort la plus cruelle qu'il vous plaira ; je le veux, et je vous en prie. Père éternel, pour l'amour de Jésus-Christ, ne me laissez pas tomber dans cet affreux malheur Châtiez-moi comme il vous plaira, je le mérite et je le veux ; mais ne me châtiez pas en me privant de votre grâce et de votre amour. O mon Jésus, recommandez-moi à votre père ; obtenez-moi de persévérer dans son amitié et dans la grâce de l'aimer: qu'il fasse ensuite de moi ce qu'il voudra.

DEUXIÈME POINT

Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum malitiæ : visi sunt oculis insipientium mori... Illi autem sunt in pace. Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et le tourment préparé aux méchants ne les atteindra

pas. Ils ont semblé mourir aux yeux des insensés, mais ils jouissent d'une paix profonde. Il semble aux yeux des insensés que les serviteurs de Dieu meurent dans l'affliction et contre leur propre volonté, comme le font les mondains ; mais il n'en est rien. Dieu sait consoler ses enfants au moment de la mort, et il leur fait éprouver des douceurs ineffables qui sont comme un avant-goût du ciel, dont il va les faire jouir. Ainsi, de même que ceux qui meurent dans le péché commencent à faire sur leur lit de douleur un essai des remords, des terreurs et du désespoir de l'enfer, de même les Saints, en redoublant les actes d'amour qu'ils font alors à ce Dieu qu'ils désirent et dont ils espèrent jouir, commencent à sentir déjà, avant de mourir, cette paix dont ils vont s'enivrer dans le ciel. La mort n'est pas une punition pour les Saints, c'est une récompense. *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hereditas Domini*[1] : La mort de celui qui aime n'est pas une mort, c'est un sommeil. Celui-là peut dire avec le Psalmiste : *In pace in idipsum dormiam et requiescam* : « Je goûterai tout à la fois les douceurs du sommeil et du repos[2]. »

Le père Suarez mourut dans une si grande paix, qu'en mourant il se prit à dire : « Je ne pensais pas qu'il fût si doux de mourir[3]. » Comme le médecin du cardinal Baronius lui recommandait de ne pas tant penser à la mort ; le cardinal lui répartit : Et pourquoi est-ce donc que je la craindrais? Je ne la crains pas, je l'aime plutôt. Le cardinal Jean Fisher, évêque de Rochester, au moment de s'en aller mourir pour la foi, se fit apporter, ainsi que le rapporte Sanders, les meilleurs habits qu'il avait, en disant qu'il allait à ses noces. Lorsqu'ensuite il se trouva en présence de l'échafaud, il jeta son bâton et dit : Allez, mes pieds, il nous reste peu de chemin pour entrer en paradis[4]. Et avant de mourir, il entonna le *Te Deum* pour rendre grâces à Dieu de ce qu'il le faisait mourir martyr de la foi ; puis tressaillant de joie, il posa sa

1 (*Ps.* CXXVI, 2). — 2 (*Ps.* IV, 9).
3 Non putabam tam dulce esse mori.
4 Ite, pedes, parum a paradiso distamus.

tête sous la hache du bourreau. Saint François d'Assise chantait en mourant, et invitait les autres à chanter avec lui. Mon père, lui dit le frère Elie, il faut pleurer, et non pas chanter, quand on meurt. Pour moi, reprit le Saint, je ne puis faire autrement que de chanter, quand je vois que dans peu de temps je vais jouir de Dieu. Une religieuse de la réforme de sainte Thérère allait mourir à la fleur de l'âge : comme les autres sœurs qui l'entouraient la plaignaient de mourir si jeune, elle leur dit : Oh Dieu ! pourquoi me plaignez-vous ? Je m'en vais trouver mon Jésus : si vous m'aimez, réjouissez-vous avec moi. *(De sing. parol.* 1. §. VI.)

Le père de Grenade raconte qu'un chasseur trouva un jour un solitaire couvert de lèpre, qui allait mourir, et cependant chantait. Comment pouvez-vous chanter en cet état, lui dit-il? L'ermite lui répondit : Mon frère, entre Dieu et moi il n'y a d'autre mur de séparation que ce corps : maintenant je vois qu'il tombe en lambeaux, que cette prison se disloque et que je vais jouir de la vue de Dieu ; c'est pour cela que je me console et que je chante. C'est ce désir de voir Dieu qui faisait dire à saint Ignace, martyr, que si les bêtes féroces ne venaient pas le dévorer, il les y exciterait lui-même : *Ego vim faciam ut devorer* Sainte Catherine de Gênes ne pouvait supporter l'idée qu'il y eût des hommes qui regardassent la mort comme un malheur. Aussi s'écriait-elle : O mort, ma bien-aimée, comme on te voit de mauvais œil ! Pourquoi ne viens-tu pas à moi, qui t'appelle jour et nuit[1] ? Sainte Thérèse désirait tellement la mort, qu'elle disait qu'elle mourait de ne pas pouvoir mourir ; et c'est dans cette pensée qu'elle composa cette chanson célèbre : *Je meurs de ne pouvoir mourir!* Telle est la mort pour les Saints.

1 (*Vie de Ste Cath. de Gênes*, c. VII).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon souverain bien, mon Dieu, si je ne vous ai pas aimé par le passé, aujourd'hui je me convertis tout entier à vous. J'abandonne toutes les créatures, et je ne veux que vous, ô mon aimable Seigneur. Dites-moi ce que vous voulez que je fasse, car je veux faire votre volonté, et c'est assez vous avoir offensé. Cette vie, qui me reste, je veux l'employer toute entière à vous plaire. Donnez-moi la force de compenser par mon amour les ingratitudes dont je me suis rendu coupable. Depuis tant d'années je méritais de brûler dans les flammes de l'enfer, et vous m'avez si constamment harcelé de vos poursuites amoureuses, que vous avez fini par m'attirer à vous ; faites maintenant que je brûle du feu de votre saint amour. Je vous aime, bonté infinie ; vous voulez que je n'aime que vous ; vous avez raison, car vous m'avez aimé plus que personne, et vous seul méritez d'être aimé ; et moi je veux n'aimer que vous, je veux faire tout ce que je pourrai pour vous plaire. Faites de moi ce qu'il vous plaira, il me suffit de vous aimer et de posséder votre amour. Marie, ma mère, aidez-moi, priez Jésus pour moi.

TROISIÈME POINT.

Eh! comment celui qui espère peut craindre la mort qu'à la fin de ses jours il sera couronné roi du paradis? « Ne craignons point la mort dont on nous menace, disait saint Cyprien, nous qui sommes assurés d'obtenir en mourant la couronne de la victoire[1]. » Comment peut craindre de mourir celui qui sait qu'en mourant en état de grâce il donnera

[1] Non vereamur occidi, quos constat quando occidimur coronari.

l'immortalité à son corps. *Oportet mortale hoc induere immortalitatem*, a dit l'Apôtre[1] Celui qui aime Dieu et qui désire le voir, regarde la vie comme une peine et la mort comme un sujet de joie. *Patienter vivit, delectabiliter moritur*, a dit saint Augustin. Saint Thomas de Villeneuve a dit aussi : Si la mort trouve l'homme endormi, elle vient comme un voleur, elle le dépouille, le tue et le jette dans l'abîme de l'enfer; mais si elle le trouve vigilant, elle le salue comme de la part de Dieu, et lui dit : Le Seigneur t'attend aux noces, viens que je te conduise au royaume bienheureux qui fait l'objet de tes désirs : *Te Dominus ad nuptias vocat, veni, ducam te quo desideras.*

Oh ! avec quelle allégresse se dispose à mourir celui qui se trouve en grâce avec Dieu, dans l'espérance où il est de voir bientôt Jésus-Christ et de s'entendre adresser ces paroles : « Courage, bon et fidèle serviteur ; pour avoir été fidèle en de petites choses, je vous établirai sur de grandes[2]. » Oh ! quel sujet de consolation ne trouvera-t-on pas alors dans le souvenir des pénitences, des prières, des actes de detachement des biens terrestres, en un mot, de tout ce qu'on aura fait pour Dieu ! Ce sera le cas de s'appliquer à soi-même cette exhortation du prophète Isaïe : « Dites au juste qu'il espère bien, parce qu'il recueillera le fruit de ses œuvres[3]. » C'est là ce qui portait le P. Hippolyte Durazzo de la compagnie de Jésus, lorsqu'il apprenait la mort d'un religieux de ses amis, qui en mourant avait donné des signes de salut, à ne pas s'en affliger, mais plutôt à s'en réjouir. Et ne serait-il pas absurde, disait saint Jean Chrysostôme, de croire en un paradis éternel, et de plaindre ceux qui y font leur entrée? *Fateri cœlum, et eos qui hinc eo commearunt luctu prosequi*[4]*?* Qu'il sera con-

[1] (I *Cor.* xv, 53).

[2] Euge, serve bone et fidelis, quia in pauca fuisti fidelis, super multa te constituam. (*Matth.* xxv. 21).

[3] Dicite justo quoniam bene, quoniam fructum adinventionum suarum comedet. (*Is.* III, 10).

[4] (*S. Jo. Chrysost. ad viduam*).

solant alors de se rappeler qu'on a eu de la dévotion envers la mère de Dieu, qu'on a pratiqué les exercices de piété qui l'honorent, les rosaires, les visites, les jeûnes du samedi! qu'il sera doux de se souvenir alors que l'on a fait partie des congrégations érigées en son honneur! Marie est appelée *Virgo fidelis* ; oh! comme elle est fidèle à consoler à l'heure de la mort ses serviteurs dévoués! Un homme qui avait beau coup de dévotion à la Sainte Vierge, dit un jour en mourant au père Binetti : Mon père, vous ne sauriez croire la consolation que fait éprouver à la mort la pensée d'avoir servi la Sainte Vierge! Oh! mon père, si vous saviez comme je suis content d'avoir servi cette bonne mère! Je ne pourrais vous le faire comprendre. Quelle joie ensuite pour celui qui a aimé Jésus-Christ, qui l'a souvent visité dans le saint-sacrement, qui l'a souvent reçu dans la communion, lorsqu'il verra entrer dans sa chambre son Dieu qui vient à lui en forme de viatique pour l'accompagner dans son passage à l'autre vie! Heureux celui qui pourra dire alors avec saint Philippe de Néri : Voilà mon amour, oui, voilà mon amour ; donnez-moi mon amour!

Mais qui sait, dira quelqu'un, quel est le sort qui m'est réservé? Qui sait si à la fin je ne ferai pas une mauvaise mort! Mais moi, je vous demanderai, à vous qui tenez ce langage, qu'est-ce qui fait qu'une mort est mauvaise? C'est le péché ; ce n'est donc que le péché que nous devons craindre, et non la mort. « Il est clair, disait saint Ambroise, que le mal n'est pas dans la mort, mais dans les fautes dont on se sent coupable, et qu'il faut craindre non la mort, mais la mauvaise vie[1]. » Vivez bien, et vous ne craindrez pas la mort : *Timenti Deum bene erit in extremis.*

Le P La Colombière regardait comme une chose morale ment impossible de faire une mauvaise mort, quand on a été fidèle à Dieu pendant la vie. Et saint Augustin avait dit avant

[1] Liquet acerbitatem non mortis esse, sed culpæ ; non ad mortem metus referendus, sed ad vitam, (*De bona morte*, cap. VIII.)

lui : « Celui qui a mené une bonne vie ne peut pas faire une mauvaise mort[1]. » Celui qui est prêt à mourir ne craint aucun genre de mort, pas même la mort subite[2]. Et puisque nous ne pouvons aller jouir de Dieu sans passer par la mort, offrons à Dieu de bon cœur, comme nous le dit saint Jean Chrysostome, le paiement d'une dette que nous sommes obligés de lui acquitter[3]. Sachons bien que celui qui offre sa mort à Dieu, fait l'acte d'amour de Dieu le plus parfait que l'on puisse faire, puisqu'en acceptant de bonne volonté la mort qu'il plaît à Dieu de lui envoyer, il se rend semblable aux martyrs. Celui qui aime Dieu doit naturellement désirer la mort et soupirer après elle, puisque la mort nous unit éternellement avec Dieu et nous délivre du danger de le perdre. C'est une marque que l'on a peu d'amour pour Dieu que de ne pas désirer de le voir bientôt avec l'assurance de ne plus le perdre. En attendant aimons-le en cette vie autant que nous le pourrons. La vie ne doit nous servir qu'à nous donner les moyens de croître dans l'amour de Dieu ; la mesure de l'amour que nous aurons lorsque la mort nous arrivera sera celle de celui dont nous brûlerons pour Dieu dans l'éternité bienheureuse.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus, attachez-moi à vous, de manière que je ne puisse plus me séparer de vous. Faites que je vous appartienne tout entier avant que je meure, afin que je vous trouve parfaitement apaisé, ô mon Rédempteur, la première fois que je vous verrai. Vous me cherchiez, lorsque je vous fuyais, ah ! ne me repoussez pas maintenant que je vous cherche. Pardonnez-moi tous les déplaisirs que je vous ai causés : désormais, je ne veux songer qu'à vous servir et à vous aimer.

[1] Non potest male mori, qui bene vixerit.

[2] Justus, quacumque morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit. (*Sap.* IV, 7).

[3] Offeramus Deo, quod tenemur reddere.

Vous en avez trop fait pour moi. Pour tant de sacrifices, je voudrais me consumer tout entier pour vous, ô mon Jésus, pour vons qui vous êtes consumé pour moi. O Dieu de mon âme, je veux vous aimer tout mon content en cette vie, pour vous aimer tout mon content dans l'autre. Père éternel, attirez à vous mon cœur tout entier, détachez-le des affections terrestres, pénétrez-le, enflammez-le de votre saint amour. Exaucez-moi par les mérites de Jésus-Christ. Donnez-moi la sainte persévérance, et faites-moi la grâce de vous la demander toujours. Marie, ma mère, secourez-moi, et obtenez-moi la grâce de demander toujours à votre fils la sainte persévérance.

DIXIÈME CONSIDÉRATION

Moyens de se préparer à la mort.

Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis. Rappelez-vous vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais.

PREMIER POINT.

Tout le monde convient qu'on doit mourir, et qu'on n'a à mourir qu'une fois, et qu''il n'y a pas d'affaire au monde de plus grande conséquence que celle-là, puisque du moment de la mort dépend notre bonheur ou notre désespoir éternelle. Tout le monde sait encore qu'une bonne ou mauvaise mort dépend d'une bonne ou d'une mauvaise vie. Comment se fait-il donc que la plupart des chrétiens vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir, ou comme s'il leur importait peu de faire une bonne ou une mauvaise mort? on mène une mauvaise vie, parce qu'on ne pense pas à la mort. « Souvenez-vous de vos fins dernières, a dit le Sage, et vous ne pécherez jamais[1] » Il faut bien nous persuader que le temps de la mort n'est pas le mo-

[1] Memore novissima tua, et in æternum nonpeccabis.

ment propre pour préparer nos comptes et pour assurer la grande affaire de notre salut éternel. Les sages du monde dans les affaires temporelles prennent en temps opportun toutes les mesures nécessaires pour obtenir un gain, une place, une alliance ; dans les maladies, ils ne remettent pas à un autre temps l'emploi des remèdes nécessaires pour recouvrer la santé. Que diriez-vous de celui qui devant se présenter à un concours en vue d'obtenir une chaire, attendrait jusqu'au moment d'entrer en lice pour étudier les matières sur lesquelles il aurait à répondre? Ne serait-ce pas folie pour un général d'attendre qu'il fût assiégé pour faire provision de vivres et de moyens de défense? Ne serait-ce pas folie pour un nautonnier d'attendre pour se pourvoir d'ancres et de cordages le moment de la tempête? Eh bien! telle est la conduite du chrétien qui attend pour mettre ordre à sa conscience que la mort soit arrivée: « Lorsque la mort dit Dieu dans les Proverbes, fondra comme une tempête... alors ils m'invoqueront, et je ne les écouterai pas... ils seront rassasiés des fruits de leur conduite[1]. » L'époque de la mort est une époque de tempête et de confusion; alors les pécheurs appelleront Dieu à leur aide, mais sans autre mobile que la crainte de l'enfer qu'ils voient de près, et sans être sincèrement convertis; et c'est pour cela qu'ils ne sont point exaucés de Dieu; et c'est aussi pour cela qu'ils mériteront de ne pas goûter d'autres fruits que ceux de leur mauvaise vie: car, comme l'a dit l'Apôtre, l'homme recueillera ce qu'il aura semé[2]. Il ne suffit pas de recevoir en ce moment-là les sacrements: il faut mourir en détestant le péché et en aimant Dieu par-dessus toutes choses; mais comment pourra-t-on haïr alors les plaisirs illicites, après que jusque-là on les aura toujours aimés? Comment pourra-t-on aimer Dieu par dessus toutes choses, tandis que jusqu'à ce moment on aura aimé les créatures plus que Dieu même?

[1] Cum interitus quasi tempestas ingruerit... Tunc invocabunt me, et non exaudiam; comedent fructus viæ suæ. (*Prov.* I. 27).

[2] Quæ seminaverit homo, hæc etmetet.

Le Seigneur donne le nom de folles (et elles le seraient en effet) aux vierges qui ne songeraient à préparer leurs lampes qu'au moment de l'arrivée de l'époux. Tout le monde craint la mort subite, parce qu'alors il n'est plus temps de régler ses comptes. Tous conviennent que les saints ont été les vrais sages, parce qu'ils se sont préparés à la mort avant qu'elle leur arrivât. Et nous, que faisons-nous? Voulons-nous courir le risque de nous préparer à bien mourir, lorsque la mort sera déjà proche? Il faut donc faire maintenant ce que nous voudrions avoir fait à cette heure fatale. Oh! quels regrets nous causera alors le souvenir du temps que nous aurons perdu, et surtout de celui que nous aurons mal employé! Temps que Dieu nous avait donné pour acquérir des mérites, mais temps qui est passé et ne reviendra plus. Quel chagrin n'aura-t-on pas alors de s'entendre adresser cette sentence du maître: *Jam non poteris amplius villicare*, vous ne pourrez plus gérer le bien que je vous avais confié! Ce n'est plus le temps pour nous de faire pénitence, de fréquenter les sacrements, d'entendre les prédications, de visiter Jésus-Christ dans les églises, de faire oraison; ce qui est fait est fait. Il nous faudrait alors avoir davantage la tête à nous, jouir de plus de tranquillité pour faire une confession telle qu'il convient de la faire, pour dissiper divers scrupules graves et tranquilliser ainsi la conscience ; mais le temps manque pour cela, *tempus non erit amplius*.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, si j'étais mort pendant ces nuits que vous savez... où serais-je maintenant? Je vous remercie de m'avoir attendu, je vous en remercie pour tous les moments que j'aurais dû passer dans l'enfer depuis le premier moment où je vous ai offensé. Ah! éclairez-moi, et faites-moi connaître l'injure que je vous ai faite en perdant volontairement la

grâce que vous m'aviez méritée en vous sacrifiant pour moi sur une croix. Ah! mon Jésus, pardonnez-moi: je me repens de tout mon cœur et par-dessus tout autre mal, de vous avoir méprisé, vous qui êtes la bonté infinie. Je présume, il est vrai, que vous m'avez déjà pardonné; mais venez à mon aide, ô mon Sauveur, afin que je ne vous perde plus. Ah! Seigneur, si je vous offensais de nouveau, après toutes les lumières et toutes les grâces que j'ai reçues de votre part, ne mériterais-je pas un enfer que vous feriez exprès pour moi? Ah! de grâce, ne le permettez pas, en vue des mérites de ce sang que vous avez répandu pour mon amour. Donnez-moi la sainte persévérance, donnez-moi votre amour. Je vous aime, ô souverain bien, et je ne veux plus cesser de vous aimer jusqu'à ma mort. O mon Dieu, ayez pitié de moi pour l'amour de Jésus-Christ. Ayez aussi pitié de moi, vous, ô Marie, mon espérance; recommandez-moi à Dieu; le Seigneur, qui vous aime tant, ne repoussera pas votre recommandation.

DEUXIÈME POINT.

Eh bien! donc, mon cher frère, puisqu'il est certain que vous devez mourir, hâtez-vous de vous jeter au pied du crucifix, remerciez votre Sauveur du temps qu'il vous donne dans sa miséricorde, pour mettre ordre à votre conscience; faites ensuite une revue de toutes les fautes de votre vie passée, et principalement de celles de la jeunesse. Jetez un coup-d'œil sur les commandements de Dieu, examinez quels sont les emplois que vous avez exercés, les sociétés que vous avez fréquentées; mettez par écrit toutes vos fautes et faites une confession générale de toute votre vie, si vous ne l'avez pas faite encore. Oh! combien est utile une confession générale pour mettre de l'ordre dans la vie d'un chrétien! Songez quels comptes vous avez à régler pour l'éternité, et

faites-les comme si à cette heure même vous étiez au moment de les présenter à Jésus-Christ, votre juge. Chassez de votre cœur toute affection mauvaise, tout ressentiment, coupez court à tout scrupule en ce qui concerne le bien d'autrui à restituer, la réputation du prochain que vous auriez lésée, le scandale que vous auriez donné, et prenez la résolution de fuir les occasions où vous pouvez perdre Dieu. Songez bien que ce qui vous paraît difficile dans ce moment, vous paraîtra impossible au moment de la mort.

Mais ce qui vous importe le plus, c'est de prendre la résolution de pratiquer les moyens nécessaires pour vous conserver en grâce avec Dieu. Ces moyens sont: d'entendre la messe chaque jour, de méditer les vérités éternelles, de fréquenter les sacrements de pénitence et d'eucharistie au moins toutes les semaines, de visiter chaque jour le très-saint-sacrement et les images de la divine mère, d'assister à la congrégation, de faire la lecture spirituelle et l'examen de conscience tous les soirs, de pratiquer quelques dévotions particulières envers la Sainte Vierge, comme de jeûner le samedi; proposez-vous surtout de vous recommander souvent à Dieu et à la Sainte Vierge, et d'invoquer souvent et particulièrement dans les tentations les noms sacrés de Jésus et de Marie. Voilà quels sont les moyens qui peuvent vous obtenir une bonne mort et le salut éternel.

Si vous usez de ces pratiques, ce sera pour vous une grande marque de prédestination. Quant au passé, ayez confiance dans le sang de Jésus-Christ, qui veut vous sauver, puisqu'il vous donne ces lumières; et mettez votre confiance dans l'intercession de Marie, pour qu'elle vous les obtienne. Avec ce réglement de vie et la confiance en Jésus et en Marie, oh! comme Dieu nous aidera, et comme notre âme acquierra de force! Vite donc, cher lecteur, donnez-vous tout entier à Dieu qui vous appelle; et commencez à jouir de cette paix dont vous avez été privé jusqu'à présent par votre faute. Eh! quelle paix plus parfaite l'âme peut-elle goûter que lorsqu'elle peut dire, le soir, en se couchant: Si je meurs cette nuit, je mourrai, je

l'espère, dans la grâce de Dieu? Quelle consolation d'entendre le bruit du tonnerre, de voir trembler la terre, et d'attendre la mort avec calme et résignation, si Dieu veut en disposer ainsi.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! Seigneur, que je vous suis obligé pour la lumière que vous faites briller à mes yeux! Je vous ai abandonné tant de fois, tant de fois je me suis détourné de vous, mais vous ne m'avez jamais délaissé; si vous l'aviez fait, ô mon Dieu, je serais resté aveugle, comme j'ai voulu l'être par le passé: je me serais obstiné dans mon péché, et maintenant je n'aurais ni la volonté de le quitter, ni celle de vous aimer J'éprouve une grande douleur de vous avoir offensé et un grand désir de vivre dans votre grâce; je n'ai que de l'horreur pour ces maudits plaisirs qui m'ont fait perdre votre amitié. Tout cela, je le sens, ô mon Dieu, ce sont des grâces qui me viennent de vous, et qui me font espérer que vous voulez me pardonner et me sauver. Puisque malgré tous mes péchés vous ne m'avez pas abandonné et que vous voulez que je sois sauvé, voici, Seigneur, que je me donne à vous, que je me repens de vous avoir tant offensé comme du plus grand de tous les maux, et je préfère mille fois perdre la vie plutôt que votre grâce. Je vous aime, ô mon souverain bien; je vous aime, ô Jésus, vous qui êtes mort pour moi, et j'espère, par les mérites de votre sang, que vous ne permettrez pas que je me sépare désormais de vous. Non, ô mon Jésus, je ne veux plus vous perdre; je veux vous aimer toujours pendant ma vie, je veux vous aimer à ma mort, je veux vous aimer dans l'éternité. Conservez-moi donc, augmentez-moi toujours l'amour que j'ai pour vous; je vous le demande par la vertu de vos mérites. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

TROISIÈME POINT.

Il faut de plus faire en sorte de nous trouver à toute heure comme nous voudrions nous trouver à la mort. « Heureux les morts qui meurent en union avec le Seigneur, » est-il dit dans l'Apocalypse[1] Saint Ambroise dit que ceux qui font une bonne mort sont ceux qui, à ce moment décisif, sont déjà mort au monde, c'est-à-dire détachés de ces biens dont la mort nous séparera forcément. Ainsi donc, il faut que dès à présent nous consentions à nous voir dépouillés de nos biens, séparés de nos parents et de toutes les choses de ce monde. Si nous ne le faisons pas volontairement pendant la vie, nous aurons à le faire nécessairement à la mort ; mais alors ce ne sera qu'avec beaucoup de peine et en courant le risque de notre salut éternel. Saint Augustin nous avertit[2] qu'il vaut beaucoup mieux, pour mourir tranquille, mettre ordre pendant la vie à nos affaires temporelles en faisant maintenant la disposition des biens qu'il nous faudra laisser, afin qu'au moment de la mort, nous n'ayons à nous occuper que de Dieu. Arrivé à ce terme, on fera bien de ne s'entretenir que de Dieu et du paradis. Les derniers instants sont trop précieux pour qu'on les perde à s'occuper des choses de la terre. C'est à la mort que s'achève la couronne des élus, car c'est alors que l'on peut acquérir le plus de mérites, en acceptant avec résignation et amour les douleurs de l'agonie et la mort même.

Mais celui qui ne s'est pas exercé pendant sa vie à la pratique de ces bons sentiments, ne pourra pas les avoir au moment de la mort. Il y a des personnes dévotes qui se font une règle de renouveler tous les mois, non sans beaucoup de profit, la protestation de vouloir mourir chrétiennement, avec tous les actes qu'un chrétien doit faire en pareille cir-

[1] Beati mortui qui in Domino moriuntur. (*Apoc.* XIV).
[2] (*Ad frat. in erem,* serm. XLVII, vers. fin).

constance. Après s'être confessés et avoir communié, elles se figurent être mourantes et au moment de quitter la vie. (On trouvera dans notre petit livre des *Visites au Saint-Sacrement* cette protestation et ces actes; on peut les lire en peu d'instants à cause de leur briéveté.) Il est très-difficile de faire à la mort ce que l'on ne fait pas pendant la vie. Une grande servante de Dieu, la sœur Catherine de Saint-Albert, de la réforme de sainte Thérèse, soupirait et disait en mourant: Mes sœurs, si je soupire, ce n'est pas que je craigne la mort, car je l'attends depuis vingt-cinq ans; mais c'est que je vois tant de gens abusés, qui passent leur vie dans le péché et qui ne songent à se réconcilier avec Dieu qu'à la mort, à ce moment où je puis à peine prononcer le nom de Jésus.

Examinez donc, ô mon frère, si votre cœur ne sera point encore attaché à quelque chose de terrestre, à cette personne, à cet honneur, à cette maison, à cet argent, à cette société, à ces divertissements; et songez que vous n'êtes pas éternel. Il vous faudra laisser tout cela un jour, et peut-être bientôt pourquoi donc voulez-vous vous y attacher, et risquer de faire une mort malheureuse? Désormais offrez tout à Dieu, qui peut vous en priver quand cela lui plaira. Si vous voulez mourir résigné, il faut que dès à présent vous vous résigniez à tous les accidents fâcheux qui pourront vous arriver et que vous vous dépouilliez de l'affection que vous avez pour les choses d'ici-bas. Faites comme si vous étiez au moment de mourir, et vous mépriserez tout. « On méprise sans peine toutes les choses d'ici-bas, » dit saint Jérôme, quand on pense continuellement qu'il faudra mourir[1]. »

Si vous n'avez pas encore choisi l'état de votre vie, choisissez celui que vous voudriez avoir choisi à l'heure de la mort, et celui qui vous procurera une mort plus tranquille. Si vous l'avez déjà choisi, faites dans cet état ce que vous voudriez avoir fait à la mort. Faites comme si chaque jour était le dernier de votre vie, et chaque action la dernière que vous

[1] Facile contemnit omnia, qui semper se cogitat moriturum.

ayez à faire la dernière oraison, la dernière confession, la dernière communion. Imaginez-vous, à toute heure, que vous êtes mourant, étendu dans votre lit, et que vous entendez vous adresser ces paroles: *Proficiscere de hoc mundo.* Oh! que cette pensée vous sera d'un grand secours pour bien vous conduire et pour vous détacher du monde. *Beatus ille servus, quem cum venerit Dominus ejus, inveniet sic facientem*[1] Celui qui attend la mort à toute heure, dût-il mourir subitement, ne laissera pas de bien mourir.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Tout chrétien doit être tout préparé à dire, au moment où on lui annoncera la nouvelle de sa mort: Il ne me reste donc, ô mon Dieu, que quelques heures à vivre; je veux passer ces heures-là à vous aimer autant que je le puis dans la vie présente, afin de vous aimer davantage dans l'autre. Il me reste bien peu de chose à vous offrir; je vous offre ces douleurs et le sacrifice de ma vie que je fais en union de ce sacrifice que Jésus-Christ vous a fait pour moi sur la croix. Seigneur, les peines que je souffre sont légères et en petit nombre, en comparaison de celles que j'ai méritées: je les accepte telles qu'elles sont, en signe de l'amour que je vous porte. Je me résigne à tous les châtiments que vous voudrez m'infliger en cette vie et dans l'autre, pourvu que je doive vous aimer dans l'éternité ; punissez-moi tant qu'il vous plaira, mais ne me privez pas de votre amour. Je sais que je ne mérite plus de vous aimer, pour avoir tant de fois méprisé votre amour; mais vous ne savez pas repousser une âme repentante. Je me repens, ô mon souverain bien, de vous avoir offensé. Je vous aime de tout mon cœur, et je mets en vous toute ma confiance. Je remets mon âme entre vos mains percées de clous pour moi. *In manus tuas, Do-*

[1] *(Matt.* XXIV, 46.)

mine, commendo spiritum meum; redemisti me, Domine, Deus veritatis. O mon Jésus, vous avez versé votre sang pour me sauver, ne permettez pas que je me sépare de vous. Je vous aime, ô Dieu éternel, et j'espère vous aimer éternellement. O Marie, ma mère, aidez-moi en ce terrible moment. Je vous remets mon âme : dites à votre fils qu'il ait pitié de moi. Je me recommande à vous ; délivrez-moi de l'enfer.

ONZIÈME CONSIDÉRATION

Prix du temps.

Fili, conserva tempus. Mon fils, ménagez le temps. (Eccli. IV. 25.)

PREMIER POINT.

Mon fils, dit l'Esprit-Saint, soyez attentif à ménager le temps ; c'est la chose la plus précieuse, le don le plus grand que Dieu puisse faire à un homme mortel. Les Gentils aussi ont connu la valeur du temps ; Sénèque disait qu'il était sans prix : *Nullum temporis pretium.* Mais les Saints l'ont bien mieux estimé encore : Saint Bernardin de Sienne a dit qu'un seul moment vaut autant que Dieu ; car dans ce seul moment un homme peut faire un acte de contrition ou d'amour, et par là obtenir la grâce de Dieu et la gloire éternelle[1]. Le temps est un trésor que l'on ne trouve que dans cette vie, il n'existe pas dans l'autre, ni en enfer, ni au ciel. Tel est le cri que poussent les damnés en enfer : « Oh ! si une heure nous était accordée[2] ! » Ils donneraient quoi que ce fût pour une heure de temps où ils pourraient travailler à réparer leur

[1] Modico tempore potest homo mereri gratiam, et gloriam. Tempus tantum valet quantum Deus, quippe in tempore bene consumpto comparatur Deus, (S. Bernardin,. *fer.* IV. *post Dom, Quad.*, 4).

[2] Oh ! si daretur hora.

affreux malheur ; mais cette heure, ils ne l'auront jamais. On ne gémit point dans le ciel, et si les élus pouvaient se plaindre, ce serait d'avoir perdu dans cette vie un temps précieux pendant lequel ils pouvaient acquérir une plus grande gloire : mais ce temps n'est plus à eux. Une religieuse bénédictine étant morte, apparut resplendissante de gloire à une personne, et lui dit qu'elle était très-heureuse, mais que s'il lui était permis de désirer quelque chose encore, c'était de revenir à la vie et d'y souffrir afin de mériter plus de gloire ; elle ajouta qu'elle voudrait souffrir, jusqu'au jour du jugement, toutes les douleurs qu'elle avait éprouvées pendant sa dernière maladie, pour obtenir seulement la gloire qui correspond au mérite d'un seul *Ave Maria.*

Et vous, mon frère, à quoi employez-vous le temps ? Pourquoi renvoyez-vous toujours à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui? Songez que le temps passé est tout-à-fait écoulé et qu'il n'est plus à vous, que le temps à venir n'est pas non plus en votre pouvoir ; et que vous n'avez que le présent qui vous appartienne pour faire le bien. « Pourquoi prétendre disposer de l'avenir, disait saint Bernard, comme si le Père éternel avait remis les temps à votre disposition [1] ? » Et saint Augustin a dit de même [2] : « Comment pouvez-vous vous promette un lendemain, vous qui ne savez pas si vous avez encore une heure à vivre ? » Ce qui faisait dire à Sainte Thérèse : Si vous n'êtes pas prêt à mourir aujourd'hui, craignez de faire une mauvaise mort.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, je vous remercie du temps que vous me donnez pour réparer les désordres de ma vie passée. Si je venais à mourir en ce moment, une de mes plus grandes peines se-

[1] Quid de futuro miser præsumis, tanquam pater tempora in tua posuerit potestate?
[2] Diem tenes, qui horam non tenes?

rait de penser au temps que j'ai perdu. Ah ! Seigneur, vous m'avez donné le temps pour vous aimer, et je l'ai employé à vous offenser ! Je méritais que vous m'envoyassiez en enfer dès le premier instant où je vous ai tourné le dos. Mais vous m'avez appelé à résipiscence et vous m'avez pardonné. Je vous ai promis de ne plus vous offenser, mais combien de fois ensuite ne vous ai-je pas outragé de nouveau, et cependant vous m'avez pardonné encore ! Que votre miséricorde soit bénie éternellement; si elle n'était pas infinie, comment pourriez-vous me supporter ? Quel est celui qui aurait eu la patience que vous avez eue à mon égard ? Oh ! comme je suis fâché d'avoir offensé un Dieu si bon ! O mon doux Sauveur, si je pensais à la patience que vous avez eue pour moi, cela seul devrait me rendre amoureux de vous. Ah ! ne permettez pas que je paie encore d'ingratitude l'amour que vous m'avez porté. Détachez-moi de tout, et attirez-moi tout entier à votre amour. Non, ô mon Dieu, je ne veux plus perdre ce temps que vous me donnez pour réparer le mal que j'ai fait, je veux l'employer tout entier à vous servir et à vous aimer. Donnez-moi la force, donnez-moi la sainte persévérance. Je vous aime, ô bonté infinie, et j'espère vous aimer pendant l'éternité. Je vous remercie, ô Marie : vous avez été mon avocate, et vous m'avez obtenu le temps qui me reste ; assistez-moi maintenant, faites que je l'emploie à aimer votre fils, mon Rédempteur, ainsi que vous, ô ma reine, et ma mère.

DEUXIÈME POINT.

Il n'y a rien de plus précieux que le temps, mais aussi il n'y a rien dont les gens du monde fassent moins de cas et qu'ils méprisent plus. C'est ce que déplorait saint Bernard : « Rien n'est plus précieux que le temps, disait-il, mais rien n'est regardé comme de moindre prix[1]. » Puis il ajoutait : « Les

Nihil pretiosius tempore, sed nihil vilius æstimatur. (*Serm. ad Schol.*).

jours de salut s'écoulent, et personne ne considère que ces jours s'en vont et ne reviendront plus[1]. » Voyez ce joueur qui passe les jours et les nuits à perdre le temps au milieu des jeux, demandez-lui ce qu'il fait, il vous répondra: Je passe le temps. Voyez ce vagabond s'arrêtant dans une rue pendant des heures entières, regardant les passants, tenant un langage obscène ou disant des choses inutiles ; demandez-lui ce qu'il fait, il vous répondra qu'il faut passer le temps. Pauvres aveugles qui perdent tant de jours qui ne reviennent plus ! O temps si fort méprisé, tu seras la chose que les mondâins regretteront le plus au moment de la mort. Alors ils désireront une autre année, un autre mois, un autre jour, et ils ne l'auront pas ; alors ils s'entendront dire: Il n'y aura plus de temps, *Tempus non erit amplius*. Combien ne donneraient-ils pas chacun, si on leur accordait une semaine, un jour pour arranger les comptes de leur conscience ! Cet homme, disait saint Laurent Justinien, donnerait tous ses biens pour obtenir une heure de plus[2]. Mais on ne lui accordera pas même cette heure ; hâtez-vous, lui dira le prêtre qui l'assistera, hâtez-vous, partez de cette terre, il n'est plus de temps pour vous : *Proficiscere, anima christiania, de hoc mundo.*

C'est pour cela que le Sage nous exhorte à nous souvenir de Dieu et à rentrer dans sa grâce avant que la lumière nous manque[3]. Qu'il est disgracieux pour un voyageur de voir qu'il s'est trompé de chemin, lorsqu'il est déjà nuit et qu'il n'est plus temps d'y porter remède? Voilà quelle sera la peine du mourant qui a vécu beaucoup d'années dans le monde et qui ne les a pas consacrées au service de Dieu. *Venit nox in qua nemo potest operari*[4]. Le moment de la mort sera pour lui un temps de nuit où il ne pourra plus rien faire. « Le Seigneur a fait venir contre moi le temps, » dira ce pécheur, en em-

[1] Transeunt dies salutis, et nemo recogitat sibi perire diem, et nunquam rediturum.

[2] Erogaret opes, honores, delicias pro una hora. (*De Vita Sol.* cap, x).

[3] Memento Creatoris tui antequam tenebrescat sol et lumen. (*Eccl.* XII, 1).

[4] *(Joan.*, IV, 4).

pruntant pour se plaindre les paroles de Jérémie [1]; » c'est-à-dire que sa conscience lui rappellera alors le temps qu'il a eu à sa disposition, et qu'il a employé à perdre son âme ; les invitations, les grâces qu'il a reçues pour parvenir à la sainteté et dont il n'a pas voulu profiter. Ensuite il verra que tout chemin lui est fermé pour faire le bien. Alors il s'écriera en gémissant : Oh ! insensé que j'étais ! oh temps que j'ai perdu ! oh vie entière que j'ai dissipée ! ô années perdues, pendant lesquelles je pouvais devenir saint ; et je ne l'ai pas fait, et maintenant il n'est plus temps de le faire. Mais à quoi lui serviront ces soupirs et ces gémissements, maintenant qu'il va disparaître de la scène, que sa lampe est sur le point de s'éteindre, et qu'il est arrivé à ce moment redoutable dont dépend son éternité !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! Jésus, toutes les actions de votre vie, vous les avez faites pour sauver mon âme ; il n'y a pas de moment, pendant votre passage sur la terre, que vous n'ayez offert pour moi au Père éternel afin de m'obtenir le pardon et le salut ; et moi, qui ai déjà passé tant d'années dans le monde, combien vous en ai-je consacré ? Ah que de remords j'éprouve, quand je me rappelle toutes les actions de ma vie ! J'ai commis beaucoup de mal. J'ai fait trop peu de bien, et encore ce bien est-il si rempli d'imperfection, de tiédeur, d'amour-propre et de distractions. Ah ! mon Rédempteur, s'il en est ainsi, c'est que j'ai oublié tout ce que vous avez fait pour moi. Je ne me suis pas souvenu de vous, mais vous vous êtes souvenu de moi. Vous m'avez poursuivi pour me ramener à vous, lorsque je vous fuyais, et vous m'avez tant de fois invité à vous aimer. Me voici, ô mon Jésus, je ne veux plus vous ré-

[1] Vocavit adversum me tempus. (*Thren.* I. 15).

sister. Et quoi ! attendrai-je que vous m'abandonniez définitivement ? Je me repens, ô souverain bien, de m'être séparé de vous par le péché. Je vous aime, ô bonté infinie, digne d'un amour infini. Ah ! ne permettez pas que je perde encore ce temps que vous me donnez dans votre miséricorde. Ah ! rappelez-moi toujours, ô mon bien-aimé Sauveur, l'amour que vous m'avez porté, et les peines que vous avez souffertes pour moi. Faites-moi oublier tout, afin que pendant le reste de mes jours je ne songe qu'à vous aimer et à vous plaire. Je vous aime, ô mon Jésus, mon amour, mon tout. Je vous promets de faire des actes d'amour, toutes les fois que j'y penserai. Donnez-moi la sainte persévérance. Je me confie dans les mérites de votre sang. O Marie, ma mère chérie, je me confie en votre intercession.

TROISIÈME POINT.

Ambulate dum lucem habetis Marchez, tandis que le jour vous éclaire[1] Il faut marcher dans la vie, dans le chemin que le Seigneur a tracé, maintenant que nous avons la lumière, car il nous faudra la perdre à la mort. Alors ce ne sera plus le temps de se préparer, ce sera celui de se tenir prêts : *Estote parati.* A la mort, on ne fait plus rien, ce qui est fait est fait. Oh Dieu ! si quelqu'un savait que dans peu on devrait juger une cause de laquelle dépend sa vie ou son avoir, comme il se donnerait du mouvement pour intéresser à sa défense un bon avocat, pour faire valoir ses raisons auprès des juges et pour obtenir d'eux un jugement favorable ! et nous, que faisons-nous ? Nous savons, à n'en pas douter, que dans peu (ce qui peut vous arriver à toute heure), on va discuter la cause où il s'agit de la plus importante affaire que nous ayons, celle de notre salut éternel, et nous perdons le temps ?

Quelqu'un dira peut-être : Mais je suis jeune, plus tard je

[1] (*Joan.*, XII, 35).

me convertirai à Dieu. Mais moi, je réponds : Sachez que le Seigneur a maudit le figuier qu'il trouva sans fruit, quoique ce ne fût pas la saison des figues, comme le fait remarquer l'Evangile : *Non enim erat tempus ficorum*[1]. Jésus-Christ veut nous marquer par cet exemple que l'homme en tout temps, même pendant sa jeunesse, doit porter des fruits de bonnes œuvres, sans quoi il sera maudit et ne portera plus aucun fruit à l'avenir : *Jam non amplius in æternum ex te fructum quisquam manducet.* C'est l'anathème que porta le Sauveur contre l'arbre dont nous parlons, et c'est ainsi encore qu'il maudira celui qu'il appelle et qui lui résiste. Chose étrange ! le démon regarde comme très-court le temps de notre vie et ne perd pas un moment pour nous tenter : *Descendit diabolus ad vos habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet*[2]. L'ennemi de notre salut ne perd pas un instant pour nous faire damner, et nous, nous perdons le temps quand il s'agit de nous sauver ?

Un autre dira peut-être aussi : Mais quel mal fais-je donc ? Oh Dieu ! ce n'est donc pas un mal que de perdre le temps dans les jeux, dans les conversations inutiles qui ne servent en rien à notre âme ? Peut-être pensez-vous que Dieu ne vous donne ce temps que pour le perdre ? Non, dit l'Esprit-Saint : « Ne laissez perdre aucune partie du bien que Dieu vous donne[3]. » *Non te prætereat particula boni dici.* Les ouvriers dont il est parlé dans saint Matthieu ne faisaient aucun mal, seulement ils perdaient le temps ; et c'est ce dont ils furent gourmandes par le maître de la vigne : *Quid hic statis tota die otiosi*[4] ? Au jour du jugement, Jésus-Christ nous demandera compte d'une parole oiseuse. Le temps qui n'est pas employé pour Dieu est un temps perdu, a dit saint Bernard[5] : *Omne tempus quod de Deo non cogitasti, cogita te perdidisse* : Et le Seigneur nous dit : *Quodcumque facere potest manus tua,*

(*Marc.*, XI, 18). — [2] (*Apoc.* XII. 12).
[3] (*Eccli.*, XIV, 14). — [4] (*Matt.*, XX, 5). — [5] (*Médit.*, c. VI, n. 18). (*a*)
(*a*) Ces méditations ne paraissent pas être de S. Bernard. Voir Matth, ch. t. II, édit. 1690, p. 319. (*Note de l'éditeur.*)

instanter operare ; quia nec opus, nec ratio erunt apud inferos, quo tu properas. « Faites promptement tout ce que votre main pourra faire, parce qu'il n'y a ni œuvre, ni raison... dans le tombeau où vous courez[1] » La vénérable mère, sœur Jeanne de la très-sainte Trinité, de la réforme de Sainte Thérèse, disait qu'il n'y a pas de lendemain dans la vie des Saints, et qu'il n'y a de lendemain que chez les pécheurs qui disent toujours : Bientôt, bientôt, et qui arrivent ainsi à la mort. *Ecce nunc tempus acceptabile*[2] *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*[3]. Aujourd'hui Dieu vous appelle pour faire le bien ; faites-le donc aujourd'hui ; car il peut arriver que demain il ne soit plus temps, ou que Dieu ne vous appelle plus. Et si par le passé vous avez eu le malheur d'employer votre temps à offenser Dieu, hâtez-vous de pleurer le reste de vos jours, comme se proposait de le faire le roi Ezéchias : *Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ*[4]. Dieu ne vous accorde la vie qu'afin que vous répariez le temps perdu : *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt*[5]. Ce que saint Anselme commente ainsi : *Tempus redimes, si quæ facere neglexisti, facis.* Saint Jérôme dit, en parlant de saint Paul, que s'il fût le dernier des apôtres, il en fut le premier par rang de mérite pour tout ce qu'il fit dès qu'il fut appelé[6]. N'eussions-nous pas d'autres motifs, pensons qu'à tout instant nous pouvons acquérir de plus grands mérites pour l'éternité. Si l'on vous offrait d'acquérir autant de terrain que vous pourriez en embrasser dans votre tournée, en marchant pendant un jour, ou bien autant de pièces d'argent que vous pourriez en compter pendant le même temps, comme vous vous hâteriez ! Eh bien ! quand vous pouvez à tout moment gagner des trésors éternels, vous voulez perdre du temps ? Ne dites pas que vous ferez demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui, car ce jour serait perdu pour vous, et il ne reviendra plus. Saint

[1] (*Eccl.*, IX, 10). — [2] (II. *Cor.*, VI, 2). — [3] (*Ps.* XCIV, 8). — [4] (*Isa.* XXXVIII. 15).
[5] Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. (*Eph.* V. 16).
[6] Paulus novissimus in ordine, primus in meritis, quia plus omnibus laboravit.

François Borgia élevait son cœur vers Dieu par de saintes pensées, toutes les fois qu'on parlait du monde en sa présence; et lorsqu'on lui demandait son sentiment sur ce qu'on venait de dire, il ne savait que répondre ; un jour, on l'en reprit, mais le saint répondit : *Malo rudis vocari, quam temporis jacturam pati* : J'aime mieux passer pour un rustre que de perdre du temps.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Non, ô mon Dieu, je ne veux plus perdre le temps que vous m'avez donné dans votre miséricorde. Je devrais maintenant être en enfer à gémir sans fruit. Je vous remercie de m'avoir conservé la vie ; je veux donc pendant le reste de mes jours ne vivre que pour vous. Si j'étais en enfer à cette heure, je gémirais, mais en désespéré et en pure perte. Je veux pleurer les offenses dont je suis coupable envers vous, et je suis certain qu'en les pleurant, j'obtiendrai mon pardon de vous, puisque vous m'en donnez l'assurance par ces paroles du Prophète : « Vous finirez enfin vos pleurs, le Seigneur vous fera miséricorde[1]. » *Plorans nequaquam splorabis, miserans miserebitur tui.* Si j'étais dans l'enfer, je ne pourrais plus vous aimer ; et maintenant je vous aime et j'espère vous aimer toujours. Si j'étais dans l'enfer, je ne ponrrais plus vous demander même grâce ; et maintenant j'entends que vous me dites : « Demandez, et vous recevrez[2] » Ah ! puisque j'ai encore le temps de vous demander des grâces, je vous en demande deux, ô Dieu de mon âme, donnez-moi la persévérance et donnez-moi votre amour, faites ensuite de moi ce qu'il vous plaira. Faites que dans tous les moments de la vie qu'il me reste à parcourir, je me recommande toujours à vous, en vous disant : O mon Jésus, aidez-moi ; Seigneur, Seigneur, ayez pi-

[1] Plorans nequaquam plorabis, miserans miserebitur tui· (*Is.* xxx. 19).
[2] Petite et accipietis.

tié de moi ; faites que je ne vous offense plus ; faites que je vous aime. Marie, ma sainte mère, obtenez-moi la grâce de me recommander toujours à Dieu et de lui demander la persévérance et son saint amour.

DOUZIÈME CONSIDÉRATION

Importance du salut.

Rogamus autem vos, fratres... ut negotium vestrum agatis. Nous vous exhortons, mes frères, à vous appliquer chacun à ce que vous avez à faire. (I. Thess. IV. 10.)

PREMIER POINT.

L'affaire du salut éternel est sans contredit l'affaire qui nous importe le plus, mais c'est en même temps celle que négligent le plus les chrétiens. Il n'y a pas de diligence qu'on ne fasse, pas de temps qu'on ne mette à profit pour obtenir un poste, pour gagner un procès, pour conclure un mariage ; que de conseils ne prend-on pas ? que de moyens ne met-on pas à contribution ? on oublie pour cela et le besoin de manger et le sommeil. Mais pour assurer le salut éternel, que fait-on ? de quelle manière se conduit-on ? On ne fait rien du tout : ou plutôt on fait tout pour le perdre. Et c'est ainsi que vivent la plupart des chrétiens, comme si la mort, le jugement, l'enfer, le paradis et l'éternité n'étaient pas des vérités de foi, mais des fables inventées par les poètes. Si l'on vient à perdre un procès, une récolte, quelle peine n'éprouve-t-on pas ? et quel soin ne met-on pas à réparer la perte qu'on a faite ? Quand on perd un cheval, un chien, quel mouvement ne se donne-t-on pas pour les retrouver ? On perd la grâce de Dieu, et on dort, on plaisante, on rit. Chose étrange, chacun a honte d'être appelé négligent dans les affaires du monde, et on ne

rougit pas du tout de négliger l'affaire de l'éternité, de laquelle cependant dépend tout le reste. On s'accorde à appeler les saints du nom de sages, parce qu'ils ont fait de leur salut leur unique affaire ; et malgré cela on pense à tout le reste, aux choses du monde en un mot, et pas du tout aux besoins de l'âme. Mais vous (nous dit saint Paul), vous, mes frères, ne pensez qu'à la grande affaire de votre salut éternel, qui est pour vous l'affaire la plus importante de toutes : *Rogamus ut vestrum negotium agatis.* Persuadons-nous donc que le salut éternel est pour nous l'affaire la plus importante, l'affaire unique, et surtout l'affaire irréparable, si l'on vient à la manquer.

C'est l'affaire la plus importaute. Oui, parce que c'est l'affaire de la plus grande conséquence, puisqu'elle concerne l'âme, et que si l'âme est perdue, tout est perdu. Nous devons considérer l'âme comme une chose plus précieuse que tous les biens du monde : *Anima est toto mundo pretiosior*, dit saint Jean Chrysostome. Pour le comprendre, il suffit de savoir que Dieu a livré son fils à la mort pour sauver nos âmes. *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret*[1]. Et le Verbe éternel n'a pas fait difficulté de les acheter avec son propre sang ; ce qui a fait dire à saint Paul que nous avons été achetés à un grand prix[2] ; *Empti enim estis pretio magno.* De telle sorte, dit un saint père, qu'il semblerait qne l'homme vaudrait autant que Dieu[3] ; et en conséquence ; « Qu'est-ce qu'un homme pourra donner en échange pour son âme[4] ? » Si donc l'âme est d'un si grand prix, pour quel bien de ce monde pourra-t-il consentir à la perdre ?

Saint Philippe de Néri avait bien raison de donner le nom de fou à celui qui ne s'applique pas à sauver son âme. S'il y avait sur la terre deux sortes d'hommes, les uns mortels et les autres immortels, et que les premiers vissent les seconds

[1] (*Joan.*, III, 16). — [2] (I *Cor.*, VI, 20).
[3] Tam pretioso munere humana redemptio agitur, ut homo Deum valere videatur.
[4] Quam dabit homo commutationem pro anima sua. (*Matth.* XVI, 25).

tout occupés aux choses de ce monde, à se procurer les honneurs, les biens et les plaisirs de la terre ; ils leur diraient sans doute : Oh ! insensés que vous êtes ! vous pouvez acquérir des biens éternels, et vous ne pensez qu'à ces choses périssables et passagères ? et pour de tels objets vous vous condamnez vous-mêmes à des peines éternelles dans l'autre vie ? Laissez le soin de ces biens terrestres à ceux pour qui, comme nous, malheureux que nous sommes, tout finira à la mort. Mais non, nous sommes tous immortels ; comment donc se fait-il que tant de gens perdent leur âme pour les misérables plaisirs de ce monde ? Comment se fait-il, dit Salvien, que les chrétiens croient qu'il y a un jugement, un enfer, une éternité, et qu'ils vivent sans en concevoir aucune crainte ? *Quid causæ est, quod christianus, si futura credit, futura non timeat ?*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh ! mon Dieu, à quoi ai-je employé tant d'années que vous m'avez données pour me procurer le salut éternel ? Vous, ô mon Rédempteur, vous avez acheté mon âme de votre propre sang, et vous me l'avez remise afin que je la sauve ; et moi je n'ai songé qu'à la perdre en vous offensant, vous qui m'avez tant aimé. Je vous remercie de m'avoir encore donné du temps pour remédier à la grande perte que j'ai faite. J'ai perdu mon âme et votre sainte grâce. Seigneur, je m'en repens, j'en suis marri de tout mon cœur. Ah ! pardonnez-moi ; je prends la résolution de tout perdre désormais, même la vie, plutôt que votre amitié. Je vous aime plus que tous les biens, et je prends la résolution de ne plus vous offenser jamais, ô souverain bien, digne d'un amour infini. Aidez-moi, ô mon Jésus, afin que cette résolution d'aujourd'hui ne soit plus semblable à mes résolutions passées, qui toutes ont été autant de trahisons. Faites-moi mourir plutôt que de permettre que je re-

tombe dans le péché, et que je cesse de vous aimer. O Marie, mon espérance, sauvez-moi en m'obtenant la sainte persévérance.

DEUXIÈME POINT.

L'affaire du salut éternel est non-seulement l'affaire la plus importante, mais elle est *l'unique* que nous ayons dans cette vie : *porro unum est necessarium*. Saint Bernard déplore l'aveuglement de ces chrétiens, qui appellent bagatelles celles dont s'occupent les enfants, et affaires ce qu'ils font eux-mêmes pour leurs intérêts terrestres : *Nugæ puerorum nugæ vocantur, nugæ majorum negotia vocantur*. De semblables folies auxquelles se livrent des hommes grandis en âge, ne sont au fond que de plus grandes folies. A quoi sert, dit le Seigneur, de gagner le monde entier si l'on perd son âme[1] ? Si vous vous sauvez, ô mon frère, peu importe ensuite que, sur cette terre, vous ayez été pauvre, affligé et méprisé ; en vous sauvant, vous n'aurez plus de malheurs à craindre, vous serez heureux pour toute l'éternité. Mais si vous manquez cette affaire et que vous vous damniez, que vous servira, dans l'enfer, de vous être procuré tous les plaisirs du monde, ou d'y avoir été riche et honoré ? Une fois votre âme perdue, adieu plaisirs, honneurs, richesses : tout sera perdu pour vous.

Que répondrez-vous à Jésus-Christ au jour du jugement ? Si un roi envoyait un de ses ambassadeurs pour traiter une grande affaire dans une ville, et qu'au lieu de songer à l'affaire qu'on lui aurait confiée, cet homme ne s'occupât que de banquets, de festins, de spectacles, et par suite manquât l'affaire, quel compte pourrait-il en rendre à son roi, quand il serait de retour auprès de lui ? Mais, grand Dieu, quel compte bien

[1] Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? (*Matth.* XVI. 26).

plus sévère n'aura pas à rendre au Seigneur celui qui, placé dans ce monde, non pour s'y divertir, non pour y amasser des richesses, ou pour y acquérir des honneurs, mais uniquement pour sauver son âme, aura pensé à tout le reste, excepté au salut de son âme? Les mondains ne songent qu'au présent, sans penser à l'avenir. Saint Philippe de Néri, parlant un jour à un jeune homme de talent de la ville de Rome, appelé François Zazzera, lui dit : Mon enfant, vous ferez une fortune brillante, vous serez un bon avocat, vous serez ensuite prélat, peut-être cardinal, peut-être même pape, et puis? et puis? Allez (lui dit-il enfin) et pensez à ces dernières paroles. Ce jeune homme se rendit chez lui, et méditant ces mots : Et puis? et puis? il laissa là ses occupations mondaines, quitta le monde, et entra dans la congrégation de saint Philippe, où il se mit à ne plus s'occuper que de Dieu.

L'affaire du salut est l'unique affaire, parce que nous n'avons qu'une âme. Benoît XII était sollicité par un prince de lui accorder une grâce; mais comme il ne pouvait le faire sans charger sa conscience, le saint pontife répondit à l'ambassadeur : Dites à votre prince que, si j'avais deux âmes, je pourrais en perdre une pour l'amour de lui, et me réserver l'autre pour moi; mais comme je n'en ai qu'une, je ne puis, ni ne veux la perdre. Saint François Xavier disait qu'il n'y a dans ce monde qu'un bien et qu'un mal : le salut d'un côté, et l'enfer de l'autre. C'est ce que disait aussi sainte Thérèse à ses filles : Mes sœurs, il n'y a qu'une âme et qu'une éternité. Elle voulait dire par là : Il n'y a qu'une âme, et si nous la perdons, nous perdons tout; il n'y a qu'une éternité, et notre âme une fois perdue, ce sera pour toujours. C'est pour cela que David disait : *Unam petii et hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini*[1]; comme s'il eût dit : Seigneur, je ne vous demande qu'une chose: sauvez mon âme, et voilà tout.

Cum metu et tremore vestram salutem operamini. « Opérez votre salut avec crainte et tremblement[2]. » Celui qui ne craint

[1] *(Ps.* XXII. 6), — [2] *(Phil.* II, 22).

pas et ne tremble pas à la pensée de se perdre, ne se sauvera pas ; et ainsi, pour se sauver, il faut prendre de la peine et se faire violence. « Ler oyaume des cieux, a dit Notre-Seigneur, souffre violence, et pour s'en rendre maître, il faut user de violence[1]. » Pour arriver au salut, il faut qu'au moment de la mort, notre vie se trouve semblable à celle de Jésus-Christ, comme nous le dit l'Apôtre[2]. Et pour cela nous devons nous donner de la peine, en fuyant les occasions d'une part, et de l'autre en prenant les moyens nécessaires pour obtenir le salut. « Le royaume de Dieu, a dit saint Bernard ([a]), ne sera point donné aux flâneurs, mais à ceux qui travaillent dignement pour le service de Dieu[3] Tous voudraient se sauver sans qu'il leur en coûtât rien. Chose étrange, dit saint Augustin, le démon se donne tant de peine et ne cesse d'être aux aguets pour réussir à nous perdre ; et vous, quand il y va de votre bonheur ou de votre malheur éternel, vous vous négligez à ce point? *Vigilat hostis, dormis tu?*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, je vous remercie de ce que vous me permettez d'être à vos pieds dans ce moment, au lieu de l'enfer où j'ai mérité d'aller tant de fois. Mais à quoi me servirait la vie que vous me conservez, si je continuais à vivre privé de votre grâce ? Ah ! qu'il n'en soit plus ainsi. Je vous ai abandonné, je vous ai perdu, ô mon souverain bien, j'en suis marri de tout mon cœur ; que ne suis-je mort plutôt mille fois. Je vous ai perdu, mais votre prophète me fait entendre que vous êtes plein de bonté, et que vous vous faites trouver par les

[1] Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. (*Mutth.* xi, 12).
[2] Prædestinavit uniformes fieri imaginis Filii sui. (*Rom.* viii. 26).
[3] Regnum non dabitur vagantibus, sed pro servitio Dei digne laborantibus. (*De modo bene videndi*, c. ii, n. 121).
(*a*) L'opuscule *De modo bene videndi* ne paraît pas être de S. Bernard. Voir ses œuvres, tom. II, édition fol. de 1690, p. 815.

âmes qui vous cherchent: *Bonus est Dominus animæ quærenti illum*[1]. Si par le passé je vous ai fui, ô roi de mon cœur, maintenant je vous recherche et je ne recherche que vous. Je vous aime de toute mon affection ; recevez-moi ; ne dédaignez pas de vous faire aimer de ce cœur qui vous a méprisé dans un temps. *Doce me facere voluntatem tuam.* Enseignez-moi ce que j'ai à faire pour vous faire plaisir, et je suis prêt à l'exécuter. Ah ! mon Jésus, sauvez mon âme, pour laquelle vous avez donné votre sang et votre vie. Me sauver, ce sera me donner la grâce de vous aimer dans cette vie et dans l'autre. C'est ce que j'espère de vos mérites ; ce que j'espère aussi de votre intercession, ô Marie.

TROISIÈME POINT.

C'est une affaire importante, l'unique affaire, l'affaire irréparable. « C'est le comble de l'égarement, a dit saint Eucher, que de négliger l'affaire de son salut éternel[2]. On trouve du remède à toute autre perte ; si l'on perd ses biens, on peut en acquérir de nouveaux ; si l'on perd une place, on peut encore la recouvrer ; si l'on perd même la vie, pourvu qu'on soit sauvé, on remédie à tout ; mais si l'on se damne, il n'y a plus de remède. Après la mort, si l'âme est perdue, elle l'est pour toujours. *Periisse semel, æternum est.* Il ne reste plus qu'à gémir éternellement avec les autres malheureux insensés qui sont dans l'enfer, là où le plus grand supplice qui les tourmente, c'est de penser que le temps est fini où ils auraient pu remédier à leur misère. *Finita est æstas, et nos salvati non sumus*[3]. Demandez à ces sages du monde, qui sont aujourd'hui engloutis dans ce gouffre de feu, demandez-leur quels sont leurs sentiments, demandez-leur s'ils sont contents d'avoir fait

[1] (*Thren.* III, 25).
[2] Sane supra omnem errorem est, dissimulare negotium æternæ salutis.
[3] (*Jerem.* VIII, 20).

leur fortune en ce monde, maintenant qu'ils sont condamnés à cette prison éternelle? Entendez-les comme ils gémissent, en faisant cet aveu : *Ergo erravimus*, nous nous sommes donc trompés. Mais à quoi leur sert-il de reconnaître leur erreur, maintenant qu'il n'y a plus de remède à leur malheur éternel? Quelle peine n'éprouverait pas celui qui, ayant pu prévenir la ruine d'un palais qu'il possédait, et le voyant un jour abattu, ferait réflexion sur sa négligence, lorsqu'il ne serait plus temps de porter remède à ce malheur?

La plus grande peine des damnés, c'est de penser qu'ils ont perdu leur âme, et qu'ils se sont damnés par leur propre faute. *Perditio tua, Israel, tantummodo in me auxilium tuum*[1]. Sainte Thérèse dit que si quelqu'un perd, par sa faute, un habit, un anneau, une bagatelle, il en perd la tranquillité, il n'en mange pas, il n'en dort pas. Oh! Dieu! quelle sera la peine du damné au moment où il entrera dans l'enfer, lorsqu'il verra ces prisons fermées sur lui, il réfléchira sur son malheur, et verra que d'une éternité à l'autre il n'y a plus aucun moyen pour lui de la réparer. Il dira donc : J'ai perdu mon âme, le paradis et mon Dieu; j'ai tout perdu pour toujours, et comment? par ma propre faute!

Mais, dira quelqu'un, si je commets ce péché, est-ce une raison pour que je sois damné? ne puis-je pas encore me sauver? Mais à cela je réponds. Il est vrai, mais il se peut aussi que vous vous damniez; et sachez qu'il peut arriver plus facilement que vous vous damniez, car l'Ecriture menace de la damnation les traîtres obstinés, comme vous l'êtes à présent. « Malheur à vous, dit le Seigneur par Isaïe[2] » « Malheur à eux, dit-il encore par Osée, parce qu'ils se sont retirés de moi[3] » Par ce péché que vous commettez ne risquez-vous pas votre salut éternel? et est-ce donc là une affaire qu'on puisse mettre en péril? Il ne s'agit pas d'une maison, d'une ferme, d'un simple emploi; il s'agit, dit saint Jean Chrysostome, de

[1] (*Ose.*, XIV, 9).
[2] Væ, filii desertores, dicit Dominus. (*Is.* XXX. 1).
[3] Væ eis, quoniam recesserunt. (*Os.* VII, 13).

subir une éternité de tourments et de perdre un paradis éternel[1] Et cette affaire, qui est tout pour vous, vous voulez la risquer pour un peut-être ?

Peut-être, dira-t-on encore, peut-être que je ne me damnerai pas, qui le sait ? j'espère que Dieu me pardonnera plus tard. Mais en attendant ? en attendant, vous vous condamnez de vous-même à l'enfer. Dites-moi, vous jetteriez-vous dans un puits, en disant : Peut-être que je n'en mourrai pas ? Non. Et comment pouvez-vous faire reposer votre salut éternel sur une espérance aussi faible, sur un qui sait ? Oh ! combien de gens qui se sont damnés avec cette maudite espérance ! Ne savez-vous pas que l'espoir de ceux qui s'obstinent à vouloir pécher n'est pas une espérance, mais une illusion et une présomption qui, au lieu d'engager Dieu à faire miséricorde, ne fait que l'indigner davantage ? Si vous dites maintenant même que vous ne vous sentez pas la force de résister à la tentation et à la passion qui vous domine, comment résisterez-vous plus tard, lorsque vous serez devenu non pas plus fort, mais plus faible par le péché, puisque, d'une part, votre âme sera plus aveuglée et plus endurcie dans sa malice, et que de l'autre elle ne sera plus autant soutenue par les secours divins ? Espérez-vous en effet que Dieu vous donnera une plus grande abondance de lumières et de grâces, après que vous aurez commis un plus grand nombre de péchés ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh ! mon Jésus, rappelez toujours à mon souvenir la mort que vous avez soufferte pour moi, et donnez-moi confiance. Je tremble de crainte qu'au moment de la mort le démon ne cherche à me jeter dans le désespoir, à la vue de tant d'infidélités dont je me suis rendu coupable envers vous. Combien de fois, éclairé des lumières de votre grâce, ne vous ai-je pas

[1] De immortalibus suppliciis, de cœlestis regni amissione res agitur.

promis de ne plus vous offenser, et ne vous ai-je pas ensuite abandonné de nouveau, dans l'espérance que je concevais d'obtenir encore votre pardon? Est-ce donc parce que vous ne m'avez pas châtié, que je vous ai tant offensé? Est ce parce que vous avez multiplié vos miséricordes envers moi, que j'ai multiplié mes outrages envers vous? O mon Rédempteur, donnez-moi une grande douleur de mes péchés avant mon départ de cette vie. Je me repens, ô souverain bien, de vous avoir offensé. Je vous promets dorénavant de mourir plutôt mille fois que de vous abandonner jamais. Mais en attendant, faites-moi entendre les paroles que vous adressâtes à Magdeleine : « Tes péchés te sont remis[1]. » Faites-moi concevoir une grande douleur de mes fautes, avant qu'il ne m'arrive de mourir, autrement, je crains d'avoir une mort agitée de remords et malheureuse. Ne me soyez pas, vous dirai-je avec Jérémie, un sujet de crainte, vous qui êtes mon espérance au jour de l'affliction[2]. » Non, ô mon Jésus, vous qui avez été crucifié pour moi, ne soyez pas pour moi, en ce dernier moment, un objet d'épouvante. Si je mourais sans avoir auparavant pleuré mes péchés, et vous avoir positivement aimé, vos plaies et votre sang m'inspireraient plutôt de la terreur que de la confiance. Je ne vous demande donc, sur cette terre, ni consolations ni biens, pendant les jours qui me restent à vivre; je ne vous demande que douleur et amour. Exaucez-moi, ô mon doux Sauveur; je vous en conjure par cet amour qui vous a fait sacrifier votre vie pour moi sur le Calvaire. O Marie, ma mère, obtenez-moi ces grâces, avec celle de la persévérance jusqu'à la mort.

[1] Remittuntur tibi peccata tua.
[2] Non sis tu mihi formidini, spes mea in die afflictionis. (*Jer.* XVII. 17).

TREIZIÈME CONSIDÉRATION

Vanité du monde.

Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? Que sert à un homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? (Matth, XVI, 26.)

PREMIER POINT.

Un ancien philosophe, appelé Aristippe, voyageant un jour sur mer par un temps orageux, le vaisseau qui le portait fit naufrage, et le philosophe perdit tout ce qu'il portait avec lui. Mais ayant enfin atteint le rivage, la réputation dont il jouissait pour son savoir, fit que les habitants de cette contrée lui rendirent autant de biens qu'il en avait perdu. Quelque temps après, écrivant à ses amis dans sa patrie, il leur recommanda de profiter de son exemple, et de ne se pourvoir, pendant leurs voyages, que des biens qui ne se perdent pas dans les naufrages. Or c'est là précisément ce que nous envoient dire de l'autre monde nos parents et nos amis entrés dans l'éternité; ils nous avertissent de ne nous pourvoir dans cette vie que des biens qui ne se perdent pas par la mort. Le jour de la mort s'appelle un jour de perdition (*juxta est dies perditionis*)[1]. Jour de perdition, parce qu'en effet, ce jour-là, honneurs, richesses, plaisirs, tout cela sera perdu pour nous sans retour. Ce qui a fait dire à saint Ambroise que ces choses ne peuvent pas s'appeler nos biens, puisque nous ne pouvons pas les emporter avec nous dans l'autre monde, et qu'il n'y a que les vertus qui nous suivent dans l'éternité[2].

[1] (*Deut*, XXXII,)
[2] Non nostra sunt, quæ non possumus auferre nobiscum; sola virtus nos comitatur.

A quoi sert donc, dit Jésus-Christ, de gagner le monde entier, si à l'heure de la mort on perd tout en perdant son âme? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur?* Ah! que cette maxime importante a fait entrer de jeunes gens dans les cloîtres! que d'anachorètes n'a-t-elle pas conduits dans les déserts et de martyrs au supplice pour l'amour de Jésus-Christ! C'est par cette même vérité que saint Ignace de Loyola attira tant d'âmes à Dieu, et notamment saint François Xavier qui était alors à Paris, tout occupé d'idées mondaines. François, lui dit un jour le saint, songez que le monde est un traître, qui promet et qui ne tient pas sa parole. Et, en supposant même qu'il vous tînt parole, il ne pourrait jamais contenter votre cœur. Supposons encore qu'il le contente, combien ce bonheur durera-t-il? pourrait-il durer plus que notre vie? Et à la fin qu'en emporterez-vous dans l'éternité? Y a-t-il un riche qui ait emporté de son argent ou emmené avec lui quelqu'un de ses serviteurs pour le servir dans l'autre monde? Y a-t-il un roi qui y ait emporté un seul lambeau de sa pourpre pour en tirer vanité? » Ces paroles eurent pour effet de déterminer saint François à quitter le monde et à se mettre à la suite de saint Ignace pour devenir lui-même un grand saint. *Vanitas vanitatum!* Vanité des vanités! c'est ainsi que Salomon a qualifié tous les biens de ce monde, lui qui ne s'était refusé aucun des plaisirs dont on peut jouir sur la terre, comme il l'avoue lui-même[1]. La sœur Marguerite de Sainte-Anne, de l'ordre des Carmélites déchaussées, et fille de l'empereur Rodolphe II, disait aussi : A quoi servent les trônes à l'heure de la mort? Chose étrange! Les Saints tremblent en pensant au moment où leur sort éternel va être décidé; le père Paul Segneri tremblait, en demandant tout épouvanté à son confesseur : Qu'en dites-vous, mon père, serai-je sauvé? Saint André d'Avellin, tremblait, lorsque, en versant des torrents de larmes, il s'écriait : Qui sait si je serai sauvé? C'est encore la même pensée qui tourmentait saint Louis Bertrand, lorsqu'il s'élan-

[1] Omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis. (*Eccl.* II, 10).

çait de son lit pendant la nuit, tout transporté d'épouvante, et s'écriait : Qui sait si je ne suis pas damné ? Et les pécheurs vivent en état de damnation, et ils dorment, ils plaisantent, ils rient !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! Jésus, mon Rédempteur, je vous rends grâce de m'avoir fait connaître ma folie, et le mal que j'ai commis en vous tournant le dos, à vous qui avez répandu votre sang et donné votre vie pour moi. Non, vous ne méritiez pas que je vous traitasse comme je l'ai fait. Maintenant, si ma mort était proche, que trouverais-je en moi autre chose que des péchés et des remords de conscience, qui me donneraient mille inquiétudes ? O mon Sauveur, je l'avoue, j'ai fait le mal, je me suis égaré en vous abandonnant, vous, le souverain bien, pour les misérables plaisirs de ce monde ; je m'en repens de tout mon cœur. Ah ! par cette douleur qui vous a fait mourir sur la croix, faites-moi éprouver une douleur de mes péchés telle, que je gémisse toute ma vie sur les péchés que j'ai commis. O mon Jésus, mon doux Jésus, je vous promets de ne plus vous donner de déplaisir, et de toujours vous aimer. Je ne mérite plus votre amour, après que je l'ai tant méprisé ; mais vous avez dit que vous aimez quiconque vous aime : *Ego diligentes me diligo*[1] Je vous aime ; aimez-moi, vous aussi. Je ne veux plus encourir votre disgrâce. Je renonce à toutes les grandeurs, à tous les plaisirs du monde, afin que vous m'aimiez. O mon Dieu ! exaucez-moi par amour pour Jésus-Christ. Il vous prie lui-même de ne pas me repousser de votre cœur. Je me consacre tout entier à vous, je vous consacre ma vie, mes plaisirs, mes sens, mon âme, mon corps, ma volonté, ma liberté ! Acceptez-moi, ne me rejetez pas, comme je le mériterais, pour avoir tant de fois refusé votre amitié :

[1] (*Prov.* VIII, 17).

Ne projicias me a facie tua. Vierge sainte, ma mère, priez Jésus pour moi : je mets ma confiance dans votre intercession.

DEUXIÈME POINT.

Statera dolosa in manu ejus : Chanaan tient en sa main une balance trompeuse [1]. Il faut peser les biens dans la balance de Dieu, et non dans celle du monde, car cette dernière est trompeuse. Les biens du monde sont trop peu de chose, ils ne contentent pas notre âme, et ils finissent bientôt. « Mes jours, disait Job, ont passé plus vite qu'un courrier ; ils ont passé avec la même rapidité qu'un navire légèrement chargé [2] » Les jours de notre vie passent et s'écoulent, et que reste-t-il ensuite des plaisirs de cette terre? *Pertransierunt quasi naves.* Les vaisseaux ne laissent jamais trace de leur passage sur les eaux qu'ils traversent, comme l'observe aussi l'auteur inspiré de la Sagesse [3] Demandons à tant de riches, de savants, de princes, d'empereurs, aujourd'hui dans l'éternité ce qui leur reste de leurs pompes, de leurs délices, de leurs grandeurs, et des joies de ce monde ; ils répondront tous : Rien, absolument rien. O homme, dit saint Augustin, vous faites attention à ce que tel mort possédait ; voyez plutôt ce qu'il emporte avec lui [4] ; c'est un cadavre dégoûtant et un lambeau de vêtement qui va pourrir avec lui. A peine entend-on parler des grands de ce monde quelque temps après leur mort, et puis on en perd tout-à-fait le souvenir : *Periit memoria eorum cum sonitu* [5] Et si ces misérables vont en enfer, qu'y disent-ils? qu'y font-

[1] (*Ose.* XII, 7).
[2] Dies mei velociores fuerunt cursore, pertransierunt quasi naves poma portantes. (*Job.*, IX. 25-26).
[3] Tanquam navis, quæ pertransit fluctuantem aquam, cujus, cum præteriit, non est vestigium invenire. (*Sap.*, V, 10).
[4] Quid hic habebat, attendis ; quid secum fert, attende. (*Serm. de adv. Dom*).
[5] (*Ps.* IX, 6).

ils? Ils pleurent, et s'écrient: « A quoi nous a servi notre orgueil? à quoi ces richesses dont nous tirions vanité? Tout cela a passé comme l'ombre [1] » Et il ne nous reste que peines, gémissements et désespoir éternel.

Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis sunt. Les enfants de ce siècle sont plus prudents que les enfants de lumière [2]. Chose étonnante! Comme les gens du monde ont de la prudence pour les choses de la terre! A quelles fatigues ne se livrent-ils pas pour obtenir cette place, ce bien! Quel soin ne mettent-ils pas à conserver la santé de leur corps! Ils choisissent les moyens les plus sûrs, les meilleurs médecins, les meilleurs remèdes, l'air le plus salubre. Et à l'encontre, comme on est négligent pour ce qui regarde l'âme! Il est cependant certain que la santé, les places, les biens de la terre ne pourront pas être possédés toujours, au lieu que l'âme subsistera toute l'éternité. Considérons, disait saint Augustin, combien les hommes se donnent de peine pour des choses qui ne méritent pas leur affection [3] Que ne supporte pas le vindicatif, le voleur, le débauché, pour atteindre un but coupable? Et pour le bien de l'âme on ne voudrait rien souffrir? Oh Dieu! comme à la lueur de ce cierge qu'on allume à l'heure de la mort, temps où la vérité reprend son empire, les mondains sont bien forcés de reconnaître et d'avouer leur folie! Alors chacun en vient à dire: Hélas! que n'ai-je tout quitté pour me sanctifier! Le pape Léon XI disait au moment de sa mort: Il eût mieux valu pour moi d'être portier de mon monastère que d'être pape. Honoré III, autre souverain pontife, disait aussi en mourant: J'aurais mieux fait de rester dans la cuisine de mon couvent, employé à laver la vaisselle. Philippe II, roi d'Espagne, au moment de mourir, fit appeler son fils, et quittant son habit royal, lui montra sa poitrine couverte de vers, et lui tint ce langage: Prince, voyez comme l'on meurt et

[1] Quid profuit nobis superbia, aut divitiarum jactantia?... Transierunt omnia illa tanquam umbra. (*Sap.* v. 8).

[2] (*Luc.*, XII, 8).

[3] Intueamur, quanta homines sustineant pro rebus, quas vitiose diligunt.

comme se terminent toutes les grandeurs de ce monde. Puis il s'écria: Ah! plût à Dieu que j'eusse été frère lai de quelque couvent, et que je ne fusse jamais monté sur le trône! En même temps il se fit attacher au cou une croix de bois et fit toutes ses dispositions pour sa mort, et dit encore à son fils : J'ai voulu, ô mon fils, que vous soyez témoin de cet acte, afin que vous voyiez par vous-même comme le monde traite les monarques. Ainsi la mort des rois est semblable à celle des plus pauvres de ce monde. En résumé, celui qui a le mieux vécu est aussi celui qui trouve la meilleure place auprès de Dieu. Plus tard, ce même fils de Philippe II devint le roi Philippe III, qui ne vécut que quarante-trois ans. Etant lui-même au lit de la mort, il dit à ses sujets : « Dans le sermon de mes funérailles ne parlez point d'autre chose que de ce que vous voyez maintenant: dites bien qu'à l'heure de la mort on ne retire d'autre avantage d'être roi que d'éprouver un tourment plus cruel de l'avoir été. Puis il s'écria: Oh! plut à Dieu que je n'eusse jamais été roi et que j'eusse passé ma vie à servir Dieu dans un désert, car maintenant j'irais avec plus de confiance me présenter devant son tribunal, et je ne courrais pas tant de danger d'être damné! Mais à quoi servent tous ces regrets au moment de la mort, qu'à augmenter la peine et le désespoir de ceux qui n'ont pas aimé Dieu pendant leur vie. Sainte Thérèse disait en conséquence : On ne doit pas faire cas de ce qui finit avec la vie. La vie véritable, c'est de vivre de manière à ne pas craindre la mort. C'est pourquoi, si nous voulons voir ce que sont les biens de ce monde, regardons-les du lit de la mort, et disons ensuite: Ces honneurs, ces plaisirs, ces revenus finiront un jour ; il faut donc travailler à se rendre saint et à s'enrichir des seuls biens que nous puissions emporter avec nous et qui feront notre bonheur pour toute l'éternité.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Rédempteur, vous avez souffert tant de peines et d'ignominies pour l'amour de moi ; et moi, j'ai tant aimé les plaisirs et les vanités de ce monde, que pour en jouir, je n'ai pas craint de fouler aux pieds mille fois votre grâce. Mais si, lors même que je vous méprisais, vous n'avez pas cessé d'aller à ma recherche, je ne dois pas craindre, ô mon Jésus, que vous me repoussiez, maintenant que je vous cherche, que je vous aime de tout mon cœur, et que je regrette plus de vous avoir offensé que si j'avais essayé toute autre disgrâce. O Dieu de mon âme, dorénavant je ne veux vous donner aucun déplaisir, même léger. Faites-moi connaître ce qui vous déplaît, car je ne veux plus le faire, quoi qu'il m'en coûte ; faites-moi comprendre ce que j'ai à faire pour vous être agréable, car je suis prêt à m'y porter. Je veux vous aimer véritablement. J'accepte, Seigneur, toutes les peines, toutes les croix qui me viendront de votre main ; donnez-moi la résignation dont j'ai besoin. *Hic ure, hic seca.* Châtiez-moi dans cette vie, afin que dans l'autre je puisse vous aimer pendant l'éternité, Marie, ma mère, je me recommande à vous, ne cessez jamais de prier Jésus pour moi.

TROISIÈME POINT.

Tempus breve est... qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi. Le temps est court... Que ceux qui usent de ce monde le fassent comme n'en usant point ; car la figure de ce monde passe[1]. Qu'est-ce que notre vie dans ce monde, autre chose qu'une scène de théâtre qui

[1] (I *Cor.*, xv, 31).

passe et qui finit bientôt? *Præterit figura hujus mundis. Figura,* c'est-à-dire une scène, une comédie. « Le monde, comme l'a dit Corneille de la Pierre, présente l'image d'une scène; une génération disparaît, une autre prend sa place. Celui qui y joue le rôle de roi, n'emportera point avec lui sa pourpre royale. O dis-moi, maison ou palais, combien tu as eu de maîtres [1] » Quand la comédie finit, celui qui a joué le rôle de roi n'est plus roi. Le maître n'est plus maître. Maintenant vous possédez cette maison de campagne, ce palais; mais viendra la mort, et d'autres en deviendront les maîtres.

Malitia horæ oblivionem facit luxuriæ magnæ. « Une heure de mal fait oublier les plus grands plaisirs [2]. » L'heure funeste de la mort trouble et termine toutes les grandeurs, les titres de noblesse et les fastes du monde. Un jour, Casimir, roi de Pologne, étant à table avec les grands de son royaume, mourut subitement en approchant une coupe de ses lèvres: la scène du monde fut finie pour lui. L'empereur Celse n'était élu que depuis sept jours lorsqu'il fut assassiné, et la comédie finit pour lui. Ladislas, roi de Bohême, jeune homme de dix-huit ans, était dans l'attente de son épouse qui était une fille du roi de France, et faisait préparer des fêtes brillantes; mais, un matin, il fut attaqué d'un mal et en mourut, et l'on expédia aussitôt des courriers pour avertir la reine de retourner en France, car la comédie était finie pour Ladislas. Ce fut cette pensée de la vanité du monde qui fit embrasser le parti de la sainteté à François de Borgia, qui, comme nous l'avons déjà dit dans d'autres considérations, à la vue de l'impératrice Isabelle, morte au milieu des grandeurs et à la fleur de la jeunesse, résolut de se donner tout entier à Dieu, en s'écriant: Est-ce donc ainsi que finissent les grandeurs et les couronnes de ce monde? Je veux désormais servir un maître qui ne puisse mourir.

[1] Mundus est instar scenæ : generatio præterit, generatio advenit. Qui regem agit, non auferet secum purpuram. Dic mihi, o villa, o domus, quot dominos habuisti?

[2] (*Eccli.*, XI, 29).

Tâchons donc de vivre de manière à cé qu'on ne nous dise pas à notre mort, comme il a été dit à ce fou de l'Evangile : « Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme, et pour qui sera ce que tu as amassé [1] ? » De là l'Evangile conclut : « Ainsi en est-il de celui qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est point riche en Dieu [2]. » Notre-Seigneur dit ensuite : Tâchez de vous enrichir, non des biens de ce monde, mais de ceux de la grâce; enrichissez-vous de vertus et de mérites, les seuls biens qui puissent subsister éternellement avec vous dans le ciel [3] C'est pourquoi occupons-nous d'acquérir le grand trésor de l'amour divin. « Que possède le riche, dit saint Augustin, s'il n'a pas la charité ? et au contraire, que ne possède pas le pauvre, s'il a la charité [4] ? » Si quelqu'un possède toutes les richesses, mais sans posséder Dieu, c'est l'homme le plus pauvre du monde ; le pauvre au contraire qui possède Dieu, possède tout. Et quel est celui qui possède Dieu? C'est celui qui l'aime : *Qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Je ne veux plus que le démon ait aucun pouvoir sur mon âme ; vous seul en serez le maître, vous seul la gouvernerez. Je veux tout abandonner pour acquérir votre grâce. Je l'estime plus que mille couronnes, que mille royaumes. Et qui pourrais-je aimer, si ce n'est vous, amabilité infinie, bien infini, beauté, bonté, amour infini? Par le passé, je vous ai abandonné pour les créatures ; ce sera toujours pour moi un sujet de douleur qui percera mon cœur de vous avoir offensé, vous

[1] Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te, et quæ parasti, cujus erunt ? (*Luc.*, XII, 20).
[2] Sic est qui sibi thesaurizat, et non est in Deum dives.
[3] Thesaurizate vobis thesauros in cœlo, ubi neque tinea demolitur. (*Ibid.*).
[4] Quid habet dives, si charitatem non habet? Pauper, si charitatem habet, quid non habet?

qui m'avez tant aimé. Mais après que vous m'avez attaché à vous par tant de grâces, ô mon Dieu, je ne puis plus craindre de me voir privé de votre amour. Acceptez, ô mon amour, acceptez toute ma volonté et tout ce que je possède, et faites de moi ce qu'il vous plaira. Si par le passé je me suis troublé dans les adversités, je vous en demande pardon. Je ne veux plus me plaindre, ô mon divin maître, de vos dispositions à mon égard, je sais qu'elles sont toutes saintes et toutes pour mon bien. Faites, ô mon Dieu, ce que vous voudrez, je vous promets d'être toujours content et de vous remercier toujours. Faites que je vous aime, et que je ne vous demande rien de plus. Que sont tous les biens, tous les honneurs du monde, et le monde lui-même? Dieu seul, Dieu seul, je ne veux que Dieu. Et vous, ô bienheureuse Vierge, ô Marie, qui n'avez aimé que Dieu dans ce monde! faites que je vous accompagne au moins pendant ce peu de vie qui me reste. Je mets en vous ma confiance.

QUATORZIÈME CONSIDÉRATION

La vie présente est un voyage vers l'éternité.

Ibit homo in domum æternitatis suæ. « L'homme entrera dans la maison de son éternité. » (*Eccl.*, XII, 5.)

PREMIER POINT.

En considérant que, sur cette terre, tant de méchants vivent dans la prospérité, et que tant de bons, au contraire, vivent dans les tribulations, les païens eux-mêmes, à l'aide de la seule lumière naturelle, connurent cette vérité, que, comme il y a un Dieu, et que ce Dieu est juste, il doit y avoir une autre vie où les impies seront punis et les bons récompensés. Or, ce que les païens ont dit par les seules lumières de la raison, nous, chrétiens, nous le confessons par la foi. « Nous

n'avons point ici-bas, dit l'Apôtre, de demeure permanente, mais nous cherchons celle où nous devons habiter un jour [1]. » Cette terre n'est pas notre patrie, elle n'est pour nous qu'un lieu de passage, que nous devons traverser en peu de temps, pour nous rendre de là à la maison de notre éternité. *Ibit homo in domum æternitatis suæ*. Ainsi donc, mon cher lecteur, la maison que vous habitez n'est pas votre propre maison : c'est un logis temporaire, d'où bientôt, et plutôt que vous ne l'imaginez, vous devrez déloger. Sachez que, lorsque la mort vous arrivera, ceux que vous chérissez le plus seront les premiers à vous en faire sortir. Quelle sera alors votre véritable demeure? Une fosse sera la demeure de votre corps jusqu'au jour du jugement, et votre âme fera son entrée dans la maison de son éternité, en paradis ou en enfer. C'est pourquoi saint Augustin nous donne cet avertissement: *Hospes es, transis et vides*. Un voyageur serait fou, si, ne faisant que passer dans un pays, il voulait employer tout son patrimoine à acheter une campagne ou une maison qu'il devrait quitter dans peu de jours. Pensez donc, dit le même saint, que vous ne faites que passer dans ce monde ; ne mettez pas votre affection dans ce que vous voyez, regardez et passez; songez à vous procurer une bonne maison où vous ayez à demenrer toujours.

Si vous vous sauvez, que vous êtes heureux ! oh ! la belle maison que le paradis! Tous les palais les plus somptueux des monarques ne sont que des étables auprès de la cité du ciel, la seule que l'on puisse appeler la cité parfaitement belle, *Civitas perfecti decoris* [2]. Là, vous n'aurez plus rien à désirer, vous serez dans la compagnie des Saints, de la mère de Dieu, de Jésus-Christ; vous ne craindrez plus aucun mal, vous vivrez, en un mot, dans un océan de joies, dans une allégresse qui durera toujours. *Lætitia sempiterna super capita eorum* [3]. Cette joie sera si grande que même, pendant toute l'éternité,

[1] Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. (*Hebr.*, XIII, 14).
[2] (*Thren.*, II, 15). — [3] (*Isa.*, XXXV, 10).

elle semblera toujours nouvelle. Au contraire, si vous vous damnez, que vous êtes à plaindre ! Vous serez jeté dans toute une mer de flammes et de tourments, désespéré, abandonné de tous et même de Dieu. Et cela, pour combien de temps ? Passé cent ans, passé mille ans, votre supplice sera-t-il fini ? Eh quoi, fini ? Cent et mille millions d'années et de siècles passeront, et vous serez toujours dans l'enfer. Que sont mille ans auprès de l'éternité ? moins qu'un jour qui est passé. *Mille anni ante oculos tuos tanquam dies hesterna, quæ preterriit*[1] Voulez-vous savoir maintenant quelle sera la maison que vous habiterez pendant l'éternité ? ce sera celle que vous méritez et que vous vous choisissez vous-même par vos œuvres.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voilà donc, Seigneur, la demeure que j'ai méritée par ma mauvaise vie, l'enfer, où je devrais être englouti depuis le premier péché que j'ai commis, et sans espoir de jamais plus vous aimer. Que votre miséricorde soit bénie éternellement pour m'avoir attendu et m'avoir donné le temps de réparer le mal que j'ai fait. Béni soit le sang de Jésus-Christ, qui m'a obtenu cette grâce. Non, ô mon Dieu, je ne veux plus abuser de votre patience. Je me repens comme du plus grand de tous les maux, de vous avoir offensé, non pas tant parce que par là j'ai mérité l'enfer, que parce que j'ai outragé votre bonté infinie. Mais il n'en sera plus ainsi, ô mon Dieu, il n'en sera plus ainsi. Plutôt la mort que de vous offenser de nouveau. Si j'étais dans l'enfer maintenant, ô mon souverain bien, je ne pourrais plus vous aimer, et vous ne pourriez plus m'aimer. Je vous aime, et je veux que vous m'aimiez. Je ne le mérite pas, il est vrai, mais Jésus-Christ le mérite pour moi. N'est-il pas mort sur la croix, afin que vous puissiez me pardonner et m'aimer? Père éternel, par amour pour votre fils, donnez-moi

[1] (*Ps.* LXXXIX, 4).

la grâce de vous aimer toujours et de vous aimer de toutes mes forces. Je vous aime, Père éternel, vous qui m'avez donné votre fils. Je vous aime, ô fils de Dieu, vous qui êtes mort pour moi. Je vous aime, ô mère de Jésus, vous qui, par votre intercession, m'avez obtenu le temps de faire pénitence. Obtenez-moi à présent, vous qui êtes ma maîtresse, la douleur de mes péchés, l'amour de Dieu et la sainte persévérance.

DEUXIÈME POINT.

Si lignum ceciderit ad austrum, aut ad aquilonem, in quocunque loco ceciderit, ibi erit. « Soit qu'un arbre tombe au midi, soit qu'il tombe au septentrion, en quelque lieu qu'il soit tombé, il y restera[1]. » Là où tombera à la mort l'arbre de votre âme, c'est là aussi qu'il restera pendant l'éternité. Il n'y a pas de milieu : ou être pour toujours roi dans le ciel, ou être esclave dans l'enfer ; ou toujours dans un océan de délices, ou toujours désespéré dans un abîme de tourments. Saint Jean Chrysostome, en considérant le riche, qui avait été regardé comme heureux dans ce monde, parce qu'il était riche, mais qui fut ensuite jeté dans les flammes de l'enfer, et Lazare, que l'on avait regardé comme malheureux à cause de sa pauvreté, mais qui ensuite jouissait du bonheur du paradis, s'écrie : « O malheureuse félicité qui conduit le riche à une infortune éternelle? O heureuse infortune, qui a conduit le pauvre à une félicité éternelle[2] »

A quoi sert de se tourmenter, comme font quelques personnes, et de se dire : Qui sait si je suis damné ou prédestiné ! L'arbre que l'on coupe, où doit-il tomber ? De quel côté penchez-vous, mon frère? quelle vie menez-vous ? Tâchez de tomber toujours du côté du midi ; conservez-vous en grâce avec Dieu ; fuyez le péché ; c'est par ce moyen que vous vous

[1] (*Eccl.* XI, 3).
[2] O infelix felicitas, quæ divitem ad æternam infelicitatem traxit! O felix infelicitas, quæ pauperem ad æternitatis felicitatem perduxit !

sauverez et que vous serez prédestiné. Mais pour fuir le péché, ayez toujours devant les yeux la grande pensée de l'éternité, comme l'appelle saint Augustin, *Magna cogitatio*. C'est cette pensée qui a fait quitter le monde à tant de jeunes gens, pour se retirer dans le désert et ne s'y occuper que de leur âme. C'est ainsi qu'ils l'ont mise en sûreté, et ils se félicitent de leur sort, maintenant qu'ils sont sauvés, et ils s'en féliciteront pendant toute l'éternité.

Une dame qui vivait éloignée de Dieu, fut convertie par cette seule parole que lui dit le père Avilla : Madame, pensez à ces deux mots : toujours, jamais. Le père Paul Segneri, a cette seule pensée qu'il eut un jour de l'éternité, ne put en dormir pendant plusieurs nuits, et se voua dès-lors à une vie plus rigoureuse. Dressllins raconte qu'un évêque n'eut besoin, pour mener une vie sainte, que de se rappeler continuellement ces paroles : « A tout moment je me trouve au seuil de l'éternité[1]. » Un moine s'enferma dans une tombe d'où il criait sans cesse ; O éternité, ô éternité ! Celui qui ne travaille pas à se rendre saint tout en croyant à l'éternité, disait le père Avila, devrait être enfermé dans une maison de fous.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu ! ayez pitié de moi ; je savais qu'en péchant je me condamnais de moi-même à une éternité de peines ; malgré cela, j'ai voulu aller contre votre volonté, et pourquoi? Pour un misérable plaisir. Ah ! Seigneur, pardonnez-moi, car je me repens de tout mon cœur. Je ne veux plus m'opposer à l'exécution de votre volonté. Que je serais malheureux, si vous m'aviez fait mourir à l'époque de ma vie désordonnée ! Je serais maintenant en enfer, où je haïrais votre sainte volonté. Mais aujourd'hui je l'aime, et je veux l'aimer toujours.

[1] Omni momento ad ostium æternitatis sto.

Doce me facere voluntatem tuam. Faites-moi connaître votre bon plaisir, et donnez-moi la force d'y conformer désormais ma conduite. Je ne veux plus vous contredire, ô bonté infinie! je ne vous demande qu'une grâce : *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo, et in terra ;* faites que j'accomplisse parfaitement vôtre volonté, et je ne vous demande rien de plus. Et que voulez-vous autre chose, ô mon Dieu, que mon bien et mon salut? Ah! Père éternel, exaucez-moi pour l'amour de Jésus-Christ, qui m'a enseigné à vous prier toujours, et c'est en son nom que je vous demande : *Fiat voluntas tua, fiat voluntas tua, fiat voluntas tua.* Oh! que je serai heureux, si je passe le reste de mes jours dans votre grâce, et si je finis ma vie en faisant votre volonté! Oh! que vous êtes heureuse, Marie, vous qui avez toujours accompli parfaitement la volonté de Dieu : obtenez-moi par la vertu de vos mérites que je l'accomplisse aussi pendant le temps qu'il me reste à vivre.

TROISIÈME POINT.

Ibit homo in domun æternitatis suæ. « L'homme ira à la demeure de son éternité. » Le Prophète dit : *Ibit*, l'homme ira, pour marquer que chacun ira au lieu où il voudra aller ; on ne l'y portera pas, mais il s'y rendra de son propre mouvement. Il est certain que Dieu veut que nous nous sauvions tous, mais il ne veut pas que ce soit de force. *Ante hominem vita et mors.* Il a mis devant chacun de nous la vie et la mort, et il nous donnera l'une ou l'autre, selon que nous l'aurons choisie : *Quod placuerit ei, dabitur illi*[1]. Jérémie dit pareillement que le Seigneur a mis deux voies à notre choix : l'une qui conduit au paradis, et l'autre à l'enfer. *Ego do coram vobis viam vitæ, et mortis*[2] C'est à nous à choisir. Comment celui qui veut marcher par le chemin de l'enfer pourrait-il entrer au ciel? Chose étrange, tous les pécheurs veu-

[1] *(Eccli.*, XIV, c. 9.). — [2] (*Jerem.*, XXI, 8).

lent se sauver, et cependant ils se condamnent tous à la mort, en disant : J'espère me sauver. Mais qui est assez fou, dit saint Augustin, pour avaler du poison dans l'espérance de se guérir? *Nemo vult ægrotare sub spe salutis.* Et cependant tant de chrétiens, tant d'insensés se donnent la mort par les péchés qu'ils commettent, tout en disant : Plus tard, je prendrai le remède. O illusion qui a fait tomber tant d'âmes en enfer!

Pour nous, ne partageons pas cette folie, pensons qu'il y va de notre éternité. Que de peines se donnent les hommes pour se bâtir une maison commode, aérée, en bon air, pensant qu'ils auront à l'habiter toute leur vie? Et pourquoi donc sont-ils aussi négligents quand il s'agit d'une demeure qu'ils doivent habiter pendant l'éternité? *Negotium pro quo contendimus, æternitas est,* dit saint Eucher; il ne s'agit pas d'une maison plus ou moins commode, plus ou moins aérée, il s'agit d'un lieu rempli de toutes sortes de délices dans la société des amis de Dieu, ou d'un gouffre où gisent dans les tourments la foule infâme des scélérats, des hérétiques et des idolâtres. Et pour combien de temps? Ce ne sera pas pour vingt ni pour quarante ans, mais ce sera pour l'éternité. C'est là un point important! Ce n'est pas une affaire de peu de conséquence, c'est une affaire de laquelle tout dépend. Quand Thomas Morus eut été condamné à mort par Henri VIII, sa femme Louise vint pour l'engager à consentir à la volonté de Henri; mais il lui fit cette demande : Dis-moi, Louise, tu vois que je suis déjà vieux, combien de temps pourrais-je encore vivre? Vous pouvez vivre encore vingt ans, lui répondit la pauvre femme. O marchande malavisée, reprit Thomas, tu veux que pour vingt ans de vie sur cette terre, je perde une éternité de bonheur, et que je me condamne à une peine éternelle?

O Dieu, éclairez-nous. Quand même l'éternité serait une chose douteuse, ou simplement même une chose encore probable, nous devrions nous appliquer sans relâche à bien vivre, afin de nous soustraire au danger d'être éternellement

malheureux, pour le cas où cette opinion se trouverait fondée en vérité. Mais non, ce n'est point une question douteuse, c'est une vérité certaine ; ce n'est pas une pure opinion, c'est un article de foi : *Ibit homo in domum æternitatis suæ.* Oh! que le manque de foi, dit Sainte Thérèse, est cause de péchés et de damnations pour une foule de chrétiens. Ravivons donc notre foi en disant ; *Credo vitam æternam.* Je crois qu'après cette vie il y en a une autre qui ne finira plus. En ayant toujours cette pensée devant les yeux, prenons les moyens d'assurer notre salut éternel. Fréquentons les sacrements, faisons chaque jour notre méditation, pensons à la vie éternelle ; fuyons les occasions dangereuses. Et, s'il faut abandonner le monde, abandonnons-le, puisqu'il n'y a pas de moyen de sécurité que nous ne devions employer pour nous assurer notre salut éternel. *Nulla nimia securitas, ubi periclitatur æternitas*, a dit saint Bernard.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Il n'y a donc pas à choisir, ô mon Dieu : ou je devrai être toujours heureux, ou il me faudra être toujours malheureux ; ou dans un océan de délices, ou dans un océan de tourments ; ou toujours avec vous dans le paradis, ou toujours éloigné et séparé de vous dans l'enfer. Cet enfer, je sais que je l'ai mérité ; mais je sais aussi que vous pardonnez à qui se repent, et que vous délivrez de l'enfer celui qui espère en vous. « Il criera vers moi, avez-vous dit, et je le délivrerai et le glorifierai[1]. » Eh bien ! ô mon Dieu, pardonnez-moi sans retard et délivrez-moi de l'enfer. Je me repens par-dessus tout, ô mon souverain bien, de vous avoir offensé. Rendez-moi promptement votre grâce, et donnez-moi votre saint amour. Si j'étais maintenant dans l'enfer, je ne pourrais plus vous aimer, et je vous haïrais toujours. Ah! mon Dieu, quel mal m'avez-

[1] Clamabit ad me... eripiam eum et glorificabo eum. (*Ps.* xc, 15).

vous donc fait pour que je vous haïsse? Vous m'avez aimé jusqu'à mourir pour moi : vous méritez un amour infini. O Seigneur, ne permettez pas que je me sépare de vous. Je vous aime et veux toujours vous aimer : *Quis me separabit a charitate Christi*? Ah ! mon Jésus, le péché seul peut me séparer de vous ; ah ! ne le permettez pas, je vous en conjure par ce sang que vous avez répandu pour moi : faites-moi plutôt mourir ; ne permettez pas que je me sépare de vous. O ma reine, ô ma mère, aidez-moi de vos prières, obtenez-moi de mourir, et de mourir mille fois, plutôt que de me séparer de l'amour de votre fils.

QUINZIÈME CONSIDÉRATION

De la malice du péché mortel.

Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem speverunt me. (*Is.*, I, 2.)
« J'ai nourri des enfants ; par mes soins élevés,
Ils se sont, fils ingrats, contre moi soulevés(a).

PREMIER POINT.

Que fait celui qui commet un péché mortel? Il injurie Dieu, il le déshonore, il l'abreuve d'amertumes. Et d'abord, le péché mortel est une injure que l'on fait à Dieu. La malice d'une injure, dit saint Thomas, se mesure à la personne qui la reçoit et à celle qui la fait. Une injure que l'on fait à un paysan est un mal sans doute ; mais c'en est un plus grand, si on la fait à un personnage noble ; et un plus grand encore, si elle s'adresse à un roi. Mais qu'est-ce que Dieu? C'est le Roi des rois : *Dominus dominantium est, et Rex regum*[1]. Dieu est une majesté infinie, et à son égard tous les princes de la

[1] (*Apoc.* XVII, 14).
(*a*) *Le prophète Isaïe traduit en vers français* par P. Soulié. (*L'éditeur.*)

terre, tous les Saints, les Anges du ciel ensemble sont moins encore qu'un grain de sable, a dit Isaïe[1] : *Quasi stilla situlæ, pulvis exiguus*. En comparaison de la grandeur de Dieu, dit encore le même prophète, toutes les créatures sont si petites, qu'elles sont comme si elles n'existaient pas : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo*[2]. Voilà ce que c'est que Dieu ; et l'homme, qu'est-ce donc ? Saint Bernard répond : *Saccus vermium, cibus vermium :* un sac plein de vers dont il est la pature. *Miser et pauper, et cæcus et nudus*, est-il dit dans l'Apocalypse[3] L'homme est un misérable qui ne peut rien, un aveugle qui ne voit rien, un pauvre d'une affreuse nudité qui ne possède rien. Et ce ver de terre, ce grain de poussière veut injurier Dieu : *Tam terribilem majestatem audet vilis pulvisculus irritare*, dit encore saint Bernard. Le docteur angélique a donc raison de soutenir que le péché de l'homme contient une malice en qnelque sorte infinie[4]. Saint Augustin appelle même le péché en termes absolus un mal infini, *infinitum malum* : en sorte que si tous les hommes et tous les Anges s'offraient pour mourir et pour être anéantis, ils ne pourraient satisfaire même pour un seul péché. Dieu punit le péché mortel par le supplice de l'enfer ; mais, quelque sévère qu'en soit le châtiment, tous les théologiens conviennent qu'il est toujours moindre, *citra condignum*, que le péché ne le mérite.

Quel supplice, en effet, pourrait suffire à punir, comme il le mérite, un ver qui se révolte contre son maître ? Dieu est le maître de tout, car il a tout créé : *In ditione tua cuncta sunt posita, tu enim creasti omnia*[5]. Et en fait, toutes les créatures obéissent à Dieu : Les vents et la mer lui obéissent, est-il dit dans saint Mathieu[6] ; le feu, la grêle, la neige, la glace exécutent ses ordres, comme le chante le Psalmiste[7]. Mais

[1] (*Isa.*, XL, 15). — [2] (*Ibid.*, 17). — [3] (*Apoc.* III, 17).

[4] Peccatum habet quamdam infinitatem malitiæ ex infinitate divinæ majestatis. (p. 3, q. 2, c. 2, ad 2.)

[5] (*Esth.*, XIII, 9).

[6] Venti et mare obediunt ei. (*Matth.*, VIII, 17).

[7] Ignis, grando, nix, glacies... faciunt verbum ejus. (*Ps.* CXLVIII, 8).

lorsque l'homme pèche, que fait-il? Il dit à Dieu; Seigneur, je ne veux pas vous servir[1], comme Dieu lui-même le lui reproche par son prophéte. Le Seigneur lui dit : Ne te venge pas; et l'homme répond : Je veux me venger. — Ne prends pas le bien d'autri. — Et moi, je veux le prendre. — Prive-toi de ce plaisir déshonnête. — Et moi, je ne veux pas m'en priver. Le pécheur dit à Dieu, comme disait Pharaon, lorsque Moïse lui intimait l'ordre du Seigneur d'accorder la liberté à son peuple: « Et quel est ce seigneur pour que j'écoute sa voix? Je ne le crains point[2] Le pécheur tient le même langage : Seigneur, je ne vous connais pas, je veux faire ce qui me plaît. En un mot, il lui manque de respect, et se détourne de lui. Le péché mortel n'est, à proprement parler, que l'action par laquelle on s'éloigne de Dieu, comme l'a dit saint Thomas[3] C'est ce dont se plaint le Seigneur : *Tu reliquisti me, dicit Dominus, retrorsum abiisti*[4] Tu es un ingrat, dit-il par Jérémie, tu m'as abandonné, moi qui ne t'aurais jamais abandonné. *Retrorsum abiisti*, tu m'as tourné le dos.

Dieu a déclaré qu'il détestait le péché; par conséquent il ne peut faire autrement que de détester aussi les personnes qui le commettent, comme dit le Sage[5]. Or, lorsque l'homme pèche, il ose se déclarer l'ennemi de Dieu, et combattre corps à corps contre lui : *Contra Omnipotentem roboratus est*[6]. Que diriez-vous, si vous voyiez une fourmi qui voulût se mesurer avec un soldat? Dieu est cette puissance qui, d'un signe de sa volonté, a tiré du néant le ciel et la terre[7]. Et s'il veut, d'un autre signe il peut détruire tout ce qui existe[8]. Et cependant le pécheur, en consentant au péché, lève la main contre Dieu : *Tetendit adversum Deum manum suam cucurrit adversus eum*

[1] Confregisti jugum meum; dixisti: Non serviam. (*Jer.*, II., 20).
[2] Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus? Nescio Dominum. (*Exod.* v, 2).
[3] Aversio ab incommutabili bono (1-2, q. 87. a. 49).
[4] (*Jerem.* xv. 6).
[5] Similiter autem odio sunt Deo impius et impietas ejus. (*Sap*, XIV. 9).
[6] Ex nihilo fecit illa Deus. (II *Mach.* VII. 28).
[7] (*Job*, XI, 26).
[8] Potest universum mundum uno nutu delere. (II *Mach.*, VIII. 18).

erecto collo, pingui cervice armatus est[1], il se précipite contre lui la tête levée, c'est-à-dire plein d'orgueil, et déverse sur lui l'injure, il s'arme de l'ignorance, *pingue cervice*, et dit : *Quid feci ?* Quel est donc le grand mal que j'ai fait en péchant? Dieu est bon, il pardonne aux pécheurs. Quelle injure! quelle témérité! quel aveuglement!

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voici, ô mon Dieu, voici à vos pieds le rebelle, le téméraire qui a eu tant de fois la hardiesse de vous manquer de respect et de vous tourner le dos : maintenant il vous demande miséricorde. Vous avez dit : « Crie vers moi, et je t'exaucerai[2]. » C'est peu d'un enfer pour moi, je le confesse ; mais considérez que j'ai plus de regret de vous avoir offensé, ô bonté infinie, que si j'avais perdu tous mes biens et ma vie même. Ah! Seigneur, pardonnez-moi, et ne permettez pas que je vous offense jamais plus. Vous m'avez attendu, afin que je bénisse désormais votre miséricorde et que je vous aime ; oui, je vous bénis et je vous aime, et j'espère par les mérites de Jésus-Christ, que je ne me séparerai plus de votre amour. Votre amour m'a délivré de l'enfer, ce même amour doit à l'avenir me préserver du péché. Je vous remercie, Seigneur, de ce trait de lumière, et du désir que vous me donnez de vous aimer toujours. Ah! prenez possession de tout moi-même, de mon âme, de mon corps, de mes forces, de mes sens, de ma volonté, de ma liberté : *Tuus sum ego, salvum me fac*. Vous qui êtes l'unique bien, l'unique amabilité, soyez encore mon unique amour : donnez-moi la ferveur que je dois apporter à vous aimer. Je vous ai offensé tant et plus ; et par conséquent il ne peut pas me suffire de vous aimer, mais je dois vous aimer tant et plus, pour compenser

[1] (*Job.* XI. 25).
[2] Clama ad me, et exaudiam te. (*Job.* XXXIII. 3).

par là tant d'injures que je vous ai faites. C'est ce que j'espère de vous, ô mon Dieu, qui êtes tout-puissant. Et je l'espère aussi, ô Marie, de vos prières, qui sont toutes-puissantes auprès de Dieu.

DEUXIÈME POINT.

Non-seulement le pécheur fait injure à Dieu, mais de plus, il le déshonore, comme le dit saint Paul : *Per prævaricationem legis Deum inhonoras*[1]. Oui, car il renonce à sa grâce, et pour un vil plaisir il foule aux pieds l'amitié de Dieu. Quand même ce serait pour gagner un royaume, disons plus, pour gagner le monde entier, qu'un homme consentirait à perdre l'amitié de Dieu, il ferait une grande faute, car l'amitié de Dieu est plus précieuse qu'un monde entier et même que mille mondes. Mais, en vue de quoi offense-t-on Dieu? *Propter quid irritavit impius Deum*[2] ? En vue d'obtenir un peu de terre, de satisfaire un mouvement de colère, de se procurer un plaisir brutal, pour une vaine fumée, pour un caprice : *Violabant me propter pugillum hordei, et fragmen panis*[3]. Lorsque le pécheur délibère s'il donnera son consentement au péché, il prend, pour ainsi dire, la balance à la main, et il examine quelle est la chose qui pèse le plus, de la grâce de Dieu, ou de ce mouvement de colère, de cette vaine fumée, de ce vil plaisir ; et, quand ensuite il y donne son consentement, il déclare, autant qu'il est en lui, que cette passion, ou ce plaisir, vaut mieux que l'amitié de Dieu. Voilà jusqu'à quel point Dieu est déshonoré par le pécheur. David disait, en considérant la grandeur et la majesté de Dieu : Seigneur, qui est semblable à vous[4] ? Mais Dieu, au contraire, se voyant mis en balance par le pécheur et jugé par lui valoir moins qu'une vile satisfaction, lui dit : A qui m'avez vous assimilé, et qu'avez

[1] (*Rom.* II, 23). — [2] (*Ps.* X, 13). — [3] (*Ezech.*, XIII, 19).
[4] Domine, quis similis tibi? (*Psal.* XXXIV. 10).

vous mis en parallèle avec moi [1] ? Ce plaisir valait donc plus que ma grâce, dit le Seigneur ? *Projecisti me post corpus tuum* [2] Vous n'auriez pas commis ce péché, si vous aviez dû perdre une main, dix ducats, ou moins encore. Dieu seul est donc méprisable à vos yeux, dit Salvien, pour mériter que vous lui préfériez un mouvement de colère, ou une misérable satisfaction [3] ?

Il y a plus : lorsque le pécheur offense Dieu pour se satisfaire lui-même, il fait que cette satisfaction qu'il se procure devient son Dieu, puisqu'il y met sa dernière fin. Saint Jérône a dit : Ce que l'on convoite et qu'on estime plus que le reste, on en fait son Dieu ; un vice auquel on attache son cœur est une idole qu'on y place comme sur un autel [4]. Ce qui fait dire aussi à saint Thomas : « Si vous faites vos délices d'un objet, vous faites de ces délices votre Dieu [5]. » Et à saint Cyprien : « Tout ce qu'un homme préfére à Dieu, il en fait son Dieu [6]. » Après que Jéroboam se fut révolté contre Dieu, il prit soin d'entraîner le peuple dans l'idolâtrie, et lui présenta ses idoles en lui disant : « Voilà tes dieux d'Israël [7]. C'est ainsi qu'agit le démon : il offre au pécheur une satisfaction à prendre, et lui dit : Qu'as-tu besoin de Dieu ? Voici ton Dieu : ce plaisir, cette passion, prends ceci pour toi ; et laisse là Dieu. Et quand le pécheur consent, il adore dans son cœur cette satisfaction, comme s'il y trouvait son Dieu : *Vitium in corde est idolum in altare.*

Si le pécheur déshonore Dieu, il devrait du moins ne pas le faire en sa présence ; mais non, il l'outrage, il le déshonore en face, puisque Dieu est présent en tout lieu, comme

[1] Cui assimilasti me, et adæquasti me, dicit Sanctus ? (*Is.* XL. 25).
[2] (*Ezech.* XXII, 25).
[3] Deus in comparatione omnium tibi vilis fuit.
[4] Unusquisque quod cupit, si veneratur, hoc illi Deus est. Vitium in corde est idolum in altare.
[5] Si amas delicias, deliciæ dicuntur Deus tuus.
[6] Quidquid homo Deo anteponit, Deum sibi facit.
[7] Ecce Dii tui, Israel. (*III. Reg.* XII, 28).

il le déclare par son prophète[1]. Le pécheur le sait, et malgré cela il ne craint point de provoquer Dieu en face, comme Dieu s'en plaint lui-même par Isaïe[2].

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Vous donc, ô mon Dieu, qui êtes un bien infini en bonté, je vous ai plus d'une fois échangé pour un vil plaisir, qui, à peine goûté, a cessé d'être. Vous cependant, malgré tous les mépris que j'ai faits de vous, vous m'offrez encore le pardon, pour peu que je vous le demande, et vous me promettez de me recevoir dans votre grâce, si je me repens de vous avoir offensé. Oui, Seigneur, je me repens de tout mon cœur de vous avoir ainsi outragé; je hais mon péché plus que tous les maux ensemble. Me voici, comme je l'espère, revenu à vous, et vous prie de me recevoir et de m'embrasser comme un père son enfant. Je vous remercie, ô bonté infinie, mais aidez-moi maintenant, et ne permettez pas que je me sépare jamais plus de vous. L'enfer ne cessera pas de me tenter, mais vous êtes plus fort que l'enfer. Je sais que je ne me séparerai plus de vous, si je me recommande toujours à vous ; c'est donc ici la grâce que je vous demande ; faites que je me recommande toujours à vous, et que toujours je vous adresse la prière que je vous adresse maintenant. Seigneur, assistez-moi, éclairez-moi, fortifiez-moi, donnez-moi la persévérance, donnez-moi le paradis ; mais par-dessus tout, accordez-moi votre amour qui est le paradis des âmes. Je vous aime, ô bonté infinie, et je veux toujours vous aimer. Exaucez-moi pour l'amour de Jésus-Christ. Marie, vous êtes le refuge des pécheurs ; venez en aide à un pécheur qui veut aimer votre Dieu.

[1] Cœlum et terram ego impleo. (*Jer.*, XXIII. 24).
[2] Ad iracundiam provocant me ante faciem meam. (*Isa.*, LXV. 3).

TROISIÈME POINT.

Le pécheur fait injure à Dieu, il le déshonore, et par là il l'abreuve d'amertumes. Il n'y a pas d'amertume plus sensible que de se voir payé d'ingratitude par une personne que l'on aime et que l'on a comblée de bienfaits. Que fait le pécheur? Il injurie un Dieu qui l'a créé et qui l'a aimé, jusqu'au point de donner son sang et sa vie pour l'amour de lui; et en commettant un péché mortel, il le chasse de son cœur. Dieu vient habiter dans une âme qui l'aime, comme il l'a déclaré lui-même par ces paroles : « Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements; et mon père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure[1] » Remarquez bien ces mots : *Mansionem faciemus*, « nous ferons en lui notre demeure. » Dieu descend dans cette âme pour y établir sa demeure, et il ne la quitte que lorsque l'âme l'en chasse : *Non deserit nisi deseratur*, comme dit le concile de Trente[2]. Mais, Seigneur, puisque vous savez déjà que cet ingrat doit vous chasser plus tard, pourquoi ne le quittez-vous pas dès à-présent? Voulez-vous attendre qu'il vous renvoie en toutes formes? Quittez-le, séparez-vous de lui, avant qu'il se porte à vous faire cette énorme injure. Non, dit le Seigneur, je ne veux point me séparer de lui ; j'attendrai pour le faire qu'il me chasse positivement lui-même.

Lors donc que l'âme consent au péché, c'est comme si elle disait à Dieu : Seigneur, éloignez-vous de moi, ainsi que le déclare l'écrivain sacré : *Impii dixerunt Deo : Recede a nobis*[3]. Le pécheur ne le dit pas de bouche, il le dit par ses actions : *Recede, non verbis, sed moribus ;* c'est l'explication qu'en donne saint Grégoire[4]. Le pécheur sait que Dieu ne peut pas coha-

[1] Si quis diligit me, pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. *(Joan.*, XIV, 23).

[2] *(Sess.* VI, c. XI). — [3] *(Job.* XXI, 14).

[4] (*Moral.* lib. XV, c. XLIV, al. XXV, n. 50).

biter avec le péché ; il voit donc qu'en péchant il va nécessairement l'éloigner de lui ; et par conséquent c'est comme s'il lui disait : Puisque vous ne pouvez vivre avec le péché, partez d'ici, je vous souhaite bon voyage. Et en même temps qu'il chasse Dieu de son âme, il la donne au démon, qui en prend immédiatement possession, et y entre par la même porte par laquelle Dieu vient d'en sortir, ce qui rappelle ces paroles de l'Evangile : « Alors l'esprit impur s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus mauvais que lui, et entrant dans la maison laissée vide, ils ils y établissent leur demeure[1]. » Quand on baptise un enfant, le prêtre exorcise le démon : « Sors de cet enfant, esprit immonde, lui dit-il, et fais place à l'Esprit-Saint[2] » Oui, car cette âme, en recevant la grâce, devient le temple de Dieu, comme le dit l'Apôtre[3]. Mais quand l'homme consent au péché, il fait tout le contraire; il dit à Dieu qui est dans son âme : « Sortez de chez moi, Seigneur, et faites place au démon[4] » C'est de cela que se plaignait le Seigneur à Sainte Brigitte, lorsqu'il lui disait que toutes les fois qu'un pécheur le chasse de son cœur, il est comme un roi chassé de son propre trône[5].

Quelle peine n'éprouveriez-vous pas, si vous receviez une injure grave de la part de quelqu'un que vous auriez comblé de bienfaits? Eh bien ! c'est cette même peine que vous causez à votre Dieu, lui qui a donné sa vie pour vous sauver. Le Seignenr invite le ciel et la terre à déplorer avec lui l'ingratitude des pécheurs[6]

Cieux, soyez attentifs ; Terre, prête l'oreille;
Le Seigneur a parlé; que sa voix vous réveille.

[1] Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus secum nequiores se, et intrantes habitant ibi. (*Matth.*, XII. 45).

[2] Exi ab eo, immunde spiritus, et da locum Spiritui sancto.

[3] Nescitis quia templum Dei estis? (I Cor., III, 16).

[4] Exi a me, Domine, da locum diabolo.

[5] Sum tanquam rex a proprio regno expulsus, et loco mei latro pessimus electus est.

[6] Audite, cœli desuper, auribus percipe, terra : filios enutrivi et exaltavi, psi autem spreverunt me. (*Is.*, I, 2).

J'ai nourri des enfants ; par mes soins élevés,
Ils se sont, les ingrats, contre moi soulevés([a]).

Les pécheurs, en un mot, affligent le cœur de Dieu par le péché, comme le dit encore Isaïe dans cet autre passage[1] :

Mais contre l'Eternel leur cœur s'est révolté ;
L'Esprit Saint du Seigneur par eux fut contristé([b]).

Dieu ne peut pas souffrir ; mais, s'il le pouvait, un seul péché mortel le ferait mourir de tristesse, comme le dit le père Médina, parce qu'il causerait à Dieu une tristesse infinie[2] Ainsi, comme le dit Saint Bernard, « le péché, à le considérer seulement en lui-même, est destructeur de Dieu[3]. » Lors donc que le pécheur commet un péché mortel, il donne, pour ainsi dire, un poison à Dieu, et il ne tient pas à lui qu'il ne lui donne la mort ; à tout le moins le pécheur aigrit-il le cœur de Dieu, comme le dit le Psalmiste[4]. Selon ce que dit Saint Paul, il foule aux pieds le fils de Dieu[5], car il méprise tout ce que Jésus-Christ a fait et a souffert pour faire disparaître le péché du monde.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Toutes les fois donc que j'ai péché, ô mon Rédempteur, je vous ai chassé de mon âme, et ce que j'ai fait eût suffi pour vous ôter la vie si vous pouviez mourir. Maintenant je vous entends

[1] Ipsi autem iracundiam provocaverunt et afflixerunt spiritum sanctum ejus. (*Is.*, LXIII, 10).

[2] Peccatum mortale, si possibile esset, destrueret ipsum Deum, eo quod causa esset tristitiæ in Deo infinitæ.

[3] Peccatum, quantum in se est, Deum perimit.

[4] Exacerbavit Dominum peccator. (*Ps.* X, 4).

[5] Qui filium Dei conculcaverit. (*Hebr.*, X, 20).

(*a*) *Le prophète Isaïe*, etc., par P. Soullié.

(*b*) (*Ibid.*)

me faire cette demande: « Que t'ai-je fait, ou en quoi t'ai-je attristé? Réponds-moi[1]. » Quel mal t'ai-je fait? me dites-vous; quel désagrément t'ai-je donné, pour que tu me causes tant de déplaisir? Seigneur, vous me demandez quel mal vous m'avez fait. Vous m'avez donné l'être et vous êtes mort pour moi: voilà le mal que vous m'avez fait. Que dois-je vous répondre? je vous dis que je mérite mille fois l'enfer, et vous avez tout droit de m'y envoyer. Mais souvenez-vous de cet amour qui vous a fait mourir pour moi sur la croix; souvenez-vous du sang que vous avez répandu pour l'amour de moi, et ayez pitié de moi. Mais, je le comprends d'avance, vous ne voulez pas que je me désespère, et même vous me faites savoir que vous frappez à la porte de mon cœur, d'où je vous ai chassé, et que vous cherchez par vos inspirations à y rentrer : *Sto ad ostium et pulso*. Vous me dites d'ouvrir : *Aperi mihi, soror mea.* Oui, ô mon Jésus, je chasse le péché de mon âme, je me repens de tout mon cœur, et je vous aime pardessus tout. Entrez, mon amour, la porte vous est ouverte; entrez, et ne me quittez jamais plus. Attachez-moi à vous par les liens de votre amour, et ne permettez pas que je me sépare de vous. Non, ô mon Dieu, nous ne voulons plus nous séparer; je vous embrasse et vous presse sur mon cœur, donnez-moi la sainte persévérance : *Ne permittas me separari a te.* O Marie, ô ma mère, secourez-moi toujours, priez Jésus pour moi; obtenez-moi de ne plus perdre sa grâce.

[1] Quid feci tibi, aut in quo contristavi te? responde mihi.

SEIZIÈME CONSIDÉRATION

De la miséricorde de Dieu.

Superexaltat autem misericordia judicium. « La miséricorde l'emporte en Dieu sur sa justice. » (*Jac.*, II, 3.)

PREMIER POINT.

La bonté est expansive de sa nature, c'est-à-dire qu'elle est portée d'elle-même à faire part de ses biens aux autres. Dieu, qui par sa nature est la bonté infinie, comme le dit saint Léon[1], a un souverain désir de nous communiquer sa félicité ; et pour cette raison il est disposé de lui-même, non à nous punir, mais à user de miséricorde envers nous. Le châtiment, dit Isaïe, est une œuvre étrangère à l'inclination de Dieu[2]. Et quand le Seigneur châtie dans cette vie, c'est pour être miséricordieux en l'autre ; *Deus iratus est, et misertus est nobis*[3]. Il se montre irrité, afin que nous nous tenions sur nos gardes et que nous détestions le péché : *Ostendisti populo tuo dura, potasti nos vino compunctionis*[4]. Et s'il nous envoie quelque châtiment, il le fait parce qu'il nous aime, et pour nous préserver du châtiment éternel : *Dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant a facie arcus, ut liberentur dilecti tui*[5] Qui peut assez admirer et glorifier la grandeur de la miséricorde dont Dieu use envers le pécheur, en l'attendant, en l'appelant et en le recevant lorsqu'il revient à lui ? Et d'abord, quelle patience de la part de Dieu de nous attendre à pénitence ! O mon frère, dans le moment où vous l'offensiez, il pouvait vous frapper de mort ; mais il vous attendait, et au lieu de vous châtier, il

[1] (Deus cujus natura bonitas).
[2] Irascitur, ut faciat opus suum, alienum opus ejus... Peregrinum est opus ejus ab eo. (*Is.*, XXVIII, 21).
[3] (*Ps.* LIX, 3). — [4] (*Ibid.*, 5). — [5] (*Ibid.*, 6).

vous comblait de biens, il vous conservait la vie, il pourvoyait à vos besoins. Il feignait de ne pas voir vos péchés, afin de vous donner le temps de vous corriger, comme le fait observer le Sage [1]. Mais comment, Seigneur, vous qui ne pouvez voir devant vous un seul péché, pouvez-vous en voir tant et vous taire [2]? Vous avez devant vous cet impudique, ce vindicatif, ce blasphémateur, qui d'un jour à l'autre ne fait que vous offenser davantage, et vous ne le punissez pas ! Et pourquoi tant de patience? Le Prophète va répondre : Dieu attend le pécheur afin qu'il se corrige, et qu'il puisse ainsi lui pardonner et le sauver [3]

L'auteur inspiré du livre de la Sagesse ([a]) a dit que toutes les créatures, le feu, la terre, l'air, l'eau, voudraient, par un instinct naturel, punir le pécheur et venger les injures que le Créateur reçoit de lui [4]. Mais Dieu les supporte par un effet de sa bonté. Mais, Seigneur, vous attendez ces impies, afin qu'ils s'amendent ;eh ! ne voyez-vous pas que les ingrats, comme Isaïe s'en plaignait déjà, abusent de votre miséricorde pour vous offenser, au lieu de vous rendre gloire [5] ? Et pourquoi tant de patience? Parce que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais il veut qu'il se convertisse et se sauve [6]. O longanimité de Dieu ! Saint Augustin va jusqu'à dire que si Dieu n'était pas Dieu, il serait injuste, vu la patience excessive dont il use envers les pécheurs [7] Attendre en effet à pénitence celui qui ne met à profit votre longanimité que pour vous outrager davantage, n'est-ce pas là commettre une injustice par rapport

[1] Dissimulans peccata hominum propter pœnitentiam. (*Sap.*, XI, 24).

[2] Respicere ad iniquitatem non poteris; quare respicis super iniquitates et taces? (*Abac.*, I, 11).

[3] Propterea expectat Dominus, ut misereatur vestri. (*Is.*, XXX, 18).

[4] Omnis creatura, tibi factori deserviens, excandescit adversus injustos (*Sap.*, XVI, 24).

[5] Indulsisti, Domine, indulsisti genti: numquid glorificatus es? (*Is.*, XXVI, 15).

[6] Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat. (*Ez.*, XXXIII, 11).

[7] Deus, Deus, meus, pace tua dicam, nisi quia Deus esses, injustus esses.

(*a*) Au lieu du livre de la Sagesse, l'éditeur de Turin nomme ici S. Thomas : *Dicos*, *Tommas*. etc., c'est une erreur visible.

(*Note de l'Éditeur*).

à l'honneur divin qui demande la réparation? Nous péchons, continue le saint docteur, nous nous obstinons dans le péché, nous prétendons y vivre en paix, nous y croupissons des mois et des années entières, nous nous vantons de nos crimes ; et vous restez tranquille ! nous vous provoquons à vous mettre en colère contre nous, et vous nous invitez à obtenir miséricorde[1] ! Il semble que nous luttions avec Dieu ; nous, en l'irritant pour qu'il nous châtie ; lui, en nous invitant à recevoir notre pardon de lui.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! Seigneur, je sens que, dans ce moment, je mériterais de brûler dans l'enfer. *Infernus domus mea est.* Mais, par un effet de votre miséricorde, ce n'est pas en enfer que je suis en ce moment, mais ici, à vos pieds, et je sens que vous m'intimez le précepte de vous aimer : *Diliges Dominum Deum tuum.* Et vous continuez à me dire que vous voulez me pardonner, si je me repens des injures que je vous ai faites. Oui, ô mon Dieu, puisque vous voulez aussi que je vous aime, moi qui ne suis qu'un misérable révolté contre votre majesté, je vous aime de tout mon cœur, et je me repens de vous avoir outragé, et je le regrette plus que tout autre mal qui pourrait m'arriver. Ah ! éclairez-moi, ô bonté infinie, et faites-moi connaître la griéveté de l'injure que je vous ai faite. Non, je ne veux plus résister à votre voix ; je ne veux plus contrister un Dieu qui m'a tant aimé, et qui, tant de fois, m'a pardonné avec amour. Ah ! plût à Dieu que je ne vous eusse jamais offensé, ô mon Jésus ; pardonnez-moi, et faites que désormais je n'aime que vous, que je ne vive que pour vous, qui êtes mort pour moi, que je souffre pour l'amour de vous, puisque vous avez tant souffert pour l'amour

[1] Nos peccamus, inhæremus peccato, gaudemus de peccato ; et tu placatus es ! Te nos provocamus ad iram, tu nos ad misericordiam !

de moi. Vous qui m'avez aimé de toute éternité, faites que je brûle pour vous d'un amour éternel. J'espère tout de vos mérites, ô mon Sauveur. O Marie, je me confie en vous aussi; vous avez à me sauver par votre intercession.

DEUXIÈME POINT.

Considérz en outre la miséricorde que Dieu déploie en appelant le pécheur à faire pénitence. Quand Adam se fut révolté contre Dieu, et qu'il cherchait à se soustraire à ses regards, voilà que Dieu, comme si c'eût été lui-même qui eût perdu Adam, s'en va le chercher, et l'appelle comme d'un ton plaintif: « Adam, où es-tu? » *Adam, ubi es* [1]? Ce sont là, dit le père Pereira, les paroles d'un père qui cherche l'enfant qu'il a perdu[2] Dieu a fait souvent la même chose pour vous, ô mon frère. Lorque vous le fuyiez, Dieu vous appelait, tantôt par de bonnes inspirations, tantôt par des remords de conscience, une autre fois par des prédications, une autre fois par des tribulations, une autre encore par la mort de vos amis; et Jésus-Christ peut dire en parlant de vous: « Je me suis fatigué à vous appeler par mes cris, et ma voix est devenue rauque à force de le faire[3] » O mon fils, j'ai presque perdu la voix à force de vous appeler. Mais prenez garde, pécheurs, dit sainte Thérèse, que le Dieu qui vous appelle est celui-là même qui doit vous juger un jour.

Chrétien, combien de fois n'avez-vous pas fait la sourde oreille, lorsque Dieu vous appelait? Vous méritiez que Dieu ne vous appelât plus. Mais non, il n'a pas laissé de vous appeler pour cela, car il voulait se réconcilier avec vous et vous sauver. Oh Dieu! quel était celui qui vous appelait? Un Dieu d'une majesté infinie. Et vous, qu'étiez-vous? Un misérable ver de terre. Pourquoi Dieu vous appelait-il? Ce n'était que pour vous

[1] (*Gen.*, III, 9).
[2] Sunt verba patris quærentis filium suum perditum.
[3] Laboravi clamans, raucæ factæ sunt fauces meæ. (*Ps.* LXVIII, 4).

rendre la vie de la grâce que vous aviez perdue. *Revertimini et vivite*[1]. Pour obtenir la grâce divine, ce serait peu de passer tout le temps de sa vie dans un désert ; mais Dieu vous offrait de vous donner sa grâce dans un instant, si vous le désiriez, pour un seul acte de repentir, et vous le lui avez refusé. Malgré cela, Dieu ne vous a pas abandonné ; il a été même au-devant de vous, en gémissant et en vous disant : Mon fils, pourquoi donc voulez-vous vous damner ? *Et quare moriemini, domus Israel*[2] ?

Quand l'homme commet un péché mortel, il chasse Dieu de son âme : *Impii dicebant Deo : Recede a nobis*[3] Mais que fait Dieu ? Il se place à la porte même de l'ingrat : *Ecce sto ad ostium, et pulso*[4] Et il supplie l'âme infidèle de le laisser entrer : *Aperi mihi, soror mea*[5]. Il se fatigue à force de prier : *Laboravi rogans*[6]. Oui, dit saint Denis l'Aréopagite, Dieu court après les pécheurs comme un amant délaissé, et les supplie de ne pas se perdre[7]. Et c'est ce que faisait entendre saint Paul, quand il écrivait à ses disciples : « Nous vous en conjurons au nom de Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu[8] » En commentant ce passage, saint Jean Chrysostome fait une belle réflexion : « C'est Jésus-Christ lui-même, dit-il, qui vous supplie. Et pourquoi vous supplie-t-il ? pour que vous vous réconciliiez avec Dieu ; car ce n'est pas lui qui vous garde des inimitiés, c'est vous-même apparemment qui lui en gardez[9]. » Ce saint veut dire que le pécheur n'a pas besoin de faire des efforts pour engager Dieu à se réconcilier avec lui, mais seulement de se résoudre à se réconcilier lui-même avec Dieu : ce n'est Dieu, mais le pécheur lui-même qui fait difficulté de faire sa paix.

Ah ! comme ce bon maître emploie des jours entiers à la recherche de tant de pécheurs, en ne se lassant point de leur

1 (*Ezech.*, XVIII, 32). — 2 (*Ibid.*, 31). — 3 (*Job*, XI, 14).
4 (*Apoc.*, III, 20). — 5 (*Cant.*, V, 2). — 6 (*Jerem.* XV, 9).
7 Deus etiam a se aversos amatorie sequitur, et deprecatur, ne pereant.
8 Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo. (II *Cor.*, V, 20).
9 Ipse Christus vos obsecrat. Quid autem obsecrat ? Reconciliamini Deo ; non enim ipse inimicus gerit, sed vos.

dire : Ingrats, ne me fuyez donc plus, pourquoi me fuyez-vous, dites-le-moi ? Je veux votre bonheur, je n'aspire qu'à vous rendre heureux, pourquoi voulez-vous vous perdre ? Mais, Seigneur, que faites-vous? pourquoi tant de patience et tant d'amour pour ces rebelles ? Quel bien en espérez-vous ? Il y va peu de votre honneur à vous montrer si empressé envers ces misérables vers de terre qui vous fuient. « Qu'est-ce que l'homme pour que vous lui fassiez cet honneur ? Par quel endroit mérite-t-il que vous lui témoigniez cette affection[1] ? »

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voici, Seigneur, à vos pieds l'ingrat qui vous demande pitié : *Pater, dimitte.* Je vous appelle mon père, parce que vous le voulez ainsi. O mon père, pardonnez-moi. Je ne mérite pas compassion, car plus vous avez eu de bontés pour moi, plus j'ai été ingrat à votre égard. Ah ! par cette bonté qui a fait que vous ne m'avez pas abandonné, ô mon Dieu, lorsque je vous fuyais, recevez-moi maintenant que je reviens à vous. Donnez-moi, ô mon Jésus, une grande douleur des offenses que je vous ai faites, et joignez-y le baiser de paix. Je me repens par-dessus tout autre mal des injures que je vous ai faites, je les déteste, je les ai en horreur, et j'unis cette horreur que j'en éprouve à celle que vous éprouvâtes, ô mon Rédempteur, dans le jardin de Gethsemani. Ah ! pardonnez-moi par les mérites de ce sang que vous versâtes pour moi dans ce jardin. Je vous promets décidément de ne plus me séparer de vous et de chasser de mon cœur toute affection qui ne serait pas pour vous. O mon Jésus, ô mon amour, je vous aime par-dessus toutes choses, je veux toujours vous aimer et n'aimer que vous seul ; mais donnez-moi la force d'exécuter cette résolution, faites que je sois tout à vous. O Marie, mon espérance, vous êtes la mère de miséricorde, priez Dieu pour moi et ayez pitié de moi.

[1] Quid est homo, quia magnificas eum? aut quid apponis ergo eum cor tuum? (*Job.*, VII, 17.)

TROISIÈME POINT.

Les princes de la terre dédaignent souvent de regarder les sujets rebelles qui viennent leur demander pardon ; mais Dieu ne se comporte pas ainsi à notre égard : *Non avertet faciem suam a vobis, si reversi fueritis ad eum*[1] Dieu ne sait pas détourner les yeux de celui qui revient se jeter à ses pieds ; non, car il l'invite lui-même et lui promet de le recevoir dès qu'il viendra *Revertere ad me, et suscipiam te*[2]. *Convertimini ad me, et convertar ad vos, ait Dominus*[3] Oh ! avec quel amour, avec quelle tendresse Dieu embrasse un pécheur qui revient à lui ! Jésus-Christ n'a pu mieux le faire comprendre que par cette parabole du bon pasteur, qui charge sur ses épaules la brebis qu'il a retrouvée : *Imponit in humeros suos gaudens*[4]. Il invite ses amis à se réjouir avec lui : *Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam, quæ perierat*[5]. L'Evangile ajoute ensuite qu'il y aura de la joie dans le ciel au sujet d'un pécheur qui fait pénitence : *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente*. C'est encore ce qu'a voulu dire le Sauveur par la parabole de l'enfant prodigue, lorsqu'il dit qu'il est ce père qui, voyant revenir ce fils qui s'était perdu, court au-devant de lui, et sans attendre que celui-ci lui adresse la parole, l'embrasse, le couvre de baisers, et va presque jusqu'à s'évanouir de tendresse, tant est vive la consolation qu'il éprouve : *Accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum*[6]. Le Seigneur dit encore que, si le pécheur se repent, il ne veut plus se ressouvenir de ses péchés, comme s'il n'avait jamais été offensé : *Si impius egerit pœnitentiam, vita vivet; omnium iniquitatum ejus non recordabor*[7]. Il en vient jusqu'à dire : *Venite et arguite me, dicit Dominus, si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur*[8]. Venez et entrons en dis-

[1] (II. *Paral.* III, 9). — [2] (*Jerem.*, III, 2.) — [3] (*Zach.*, I, 3).
[4] (*Luc.*, XV, 5). — [5] (*Ibid.*, 6). — [6] (*Luc.*, XV, 20).
[7] (*Ezech.*, XXVIII, 21). — [8] (*Isa.* I, 18).

cussion ensemble, dit le Seigneur; quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendraient blancs comme la neige. C'est comme s'il disait: Venez, pécheurs, *venite et arguite me*, et si je ne vous pardonne pas, reprenez-moi et traitez-moi d'infidèle à mes promesses. Mais non, Dieu ne sait pas mépriser un cœur qui s'humilie et qui se repent: *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies*[1]

Le Seigneur se glorifie d'user de miséricorde et de pardonner aux pécheurs: *Exaltabitur parcens vobis*[2] Et quand pardonne-t-il? Tout de suite: *Plorans nequaquam plorabis, miserans miserabitur tui*[3] O pécheur, dit le prophète, tu n'as pas beaucoup à pleurer; dès que tu auras versé tes premières larmes, le Seigneur aura pitié de toi: *Ad vocem clamoris tui, statim ut audierit, respondebit tibi*[4]. Dieu n'agit pas envers nous comme nous agissons envers lui. S'il nous appelle, nous faisons la sourde oreille; mais Dieu, *statim ut audierit, respondebit tibi;* dès que vous vous repentez et que vous lui demandez pardon, il vous répond et vous pardonne.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, à qui me suis-je attaqué? N'est-ce pas à vous qui êtes la bonté même, qui m'avez créé et qui êtes mort pour moi? Et vous m'avez supporté ainsi, après tant d'actes de trahison. Ah! quand je n'aurais à considérer que la patience que vous avez eue à mon égard, je ne devrais vivre désormais qu'en brûlant d'amour pour vous. Et quel est celui qui aurait souffert toutes les injures dont je vous ai abreuvé, comme vous l'avez fait? Malheur à moi, si je revenais à vous offenser de nouveau et à me damner. Cette miséricorde avec laquelle vous m'avez traité serait pour moi, ô

[1] (*Ps.* L, 19). — [2] (*Isa.*, XXX, 18). — [3] (*Ibid.*, 19). — [4] (*Ibid*).

mon Dieu, un enfer plus pénible que l'enfer lui-même. Non, ô mon Rédempteur, ne permettez pas que je vous déserte de nouveau. Faites-moi plutôt mourir. Je vois déjà que votre miséricorde ne peut plus me supporter. Je me repens, ô souverain bien, de vous avoir offensé. Je vous aime de tout mon cœur, et je suis résolu à vous consacrer tout ce qui me reste de vie. Exaucez-moi, Père éternel, en considération des mérites de Jésus-Christ ; accordez-moi la sainte persévérance et votre saint amour. Exaucez-moi, ô mon Jésus, je vous en conjure par le sang que vous avez répandu pour moi. *Te ergo quæsumus, famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.* O Marie, ma mère, jetez sur moi un regard miséricordieux, *oculos tuos misericordes ad me converte*, et attirez-moi tout entier à Dieu.

DIX-SEPTIÈME CONSIDÉRATION

Abus de la miséricorde divine.

Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit? « Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence? » (*Rom.* II. 4.)

PREMIER POINT.

On lit dans la parabole de l'ivraie, rapportée au chapitre XIII de saint Matthieu, que cette mauvaise herbe ayant poussé dans un champ avec le bon grain, les serviteurs voulaient l'arracher : *Vis, imus, et colligimus ea?* Mais le maître répondit : Non, laissez-la croître, plus tard on la ramassera et on la jettera au feu : *In tempore messis dicam messoribus : Colligite primum zizania, et alligate ea in fasciculos ad comburendum.* Dans cette parabole on voit d'un côté la patience de Dieu à l'égard des pécheurs, et de l'autre, la rigueur avec laquelle il traite les obstinés. Saint Augustin dit que le dé-

mon trompe les hommes de deux manières : *Desperando et sperando*. Dès que le pécheur a commis une faute, il tâche de le pousser au désespoir, en lui montrant la terreur de la justice divine ; mais avant qu'il pèche, il l'excite à pécher par l'espérance de la miséricorde de Dieu. C'est pourquoi le saint docteur nous recommande de craindre tant que le péché n'a pas été commis, et d'espérer après qu'il a été commis : *Post peccatum spera misericordiam ; ante peccatum pertimesce justitiam*. Oui, sans doute, car celui qui se sert de la miséricorde de Dieu pour l'offenser, n'est pas digne de pardon. La miséricorde n'est que pour ceux qui craignent Dieu, et non pour ceux qui s'en prévalent pour ne pas le craindre. Celui qui offense la justice, dit le docteur d'Avila[a], peut recourir à la miséricorde ; mais celui qui offense la miséricorde, à qui aura-t-il recours ?

On trouverait difficilement un pécheur assez désespéré pour vouloir positivement être damné. Les pécheurs veulent pécher, mais ils ne perdent pas pour cela l'espérance de se sauver. Ils commettent le péché, et disent : Dieu est plein de miséricorde ; je vais faire ce péché, et puis je m'en confesserai : *Bonus est Deus, faciam quod mihi placet ;* voilà comme parlent les pécheurs, dit saint Augustin[1] Mais, ô Dieu, combien ont tenu ce langage qui brûlent aujourd'hui dans l'enfer !

Ne dites pas, ainsi parle le Seigneur : La miséricorde de Dieu est grande, et pour tous les péchés que je ferai, un seul acte de contrition m'obtiendra le pardon : *Et ne dicas : Miseratio Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur*[2]. Ne dites pas, ainsi parle le Seigneur ; et pourquoi ? C'est que, ajoute-t-il, son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde, et qu'il regarde les pécheurs dans sa colère : *Misericordia enim, et ira ab illo cito proximant, et in peccatores respicit ira illius*[3]. La miséricorde de Dieu est

[1] *In Joan.* tract. XXXIII, n. 8. — [2] (*Eccli.*, V, 6). — [3] (*Ibid.* 7).
(*a*) Alphonse Tostat, ainsi surnommé parce qu'il est mort évêque d'Avila. (*L'éditeur.*)

infinie ; mais les actes de cette miséricorde ont des bornés. Dieu est clément, mais il est juste : « Je suis juste, en même temps que miséricordieux, dit un jour le Seigneur à sainte Brigitte ; les pécheurs s'imaginent que je suis simplement miséricordieux[1] Les pécheurs, dit saint Basile, ne veulent voir Dieu qu'à moitié : « Le Seigneur est bon, reprend ce saint docteur, mais il est juste aussi ; gardons-nous bien de ne nous représenter Dieu qu'à moitié[2]. » Supporter celui qui se sert de la miséricorde de Dieu pour l'offenser davantage, dit le père M. Avila, ce ne serait pas là de la clémence, mais un manque de justice. Dieu ne promet la miséricorde qu'à ceux qui le craignent, et non à ceux qui en abusent. « La miséricorde de Dieu est pour ceux qui le craignent, » comme l'a dit la mère de Dieu dans son cantique[3] Dieu a menacé de sa justice les âmes obstinées, et Dieu, dit saint Augustin, comme il ne ment pas à ses promesses, ne mentira pas non plus à ses menaces[4].

Mettez-vous sur vos gardes, dit saint Jean Chrysostome, lorsque c'est le démon, et non pas Dieu, qui vous promet la miséricorde pour vous faire tomber dans le péché[5]. Malheur à celui qui espère pécher pour s'enhardir, dit de plus saint Augustin ; maudit soit l'espérance perverse[6] Oh ! combien n'y en a-t-il pas qui se sont trompés et se sont perdus, dit le même saint en se berçant de ce vain espoir : *Dinumerari non possunt quantos hæc inanis spei umbra deceperit.* Malheureux celui qui s'abuse en comptant sur la clémence de Dieu pour pouvoir mieux l'outrager Saint Bernard dit que Lucifer fut tout aussitôt châtié de Dieu, que parce qu'il s'était révolté dans l'espé-

[1] Ego sum justus et misericors, peccatores tantum misericordem me existimant.

[2] Bonus est Dominus, sed etiam justus ; nolimus Deum ex dimidia parte cogitare.

[3] Et misericordia ejus timentibus eum.

[4] Qui verus est in promittendo, verus est in minando.

[5] Cave ne unquam canem illum suscipias, qui misericordiam Dei pollicetur. *Hom.* 50. *ad pop. Antioch*).

[6] Sperat ut peccet ; væ a perversa spe. (*In Psalm.* CXLIV).

rance de ne pas être puni. Le roi Manassé pécha, mais il se convertit ensuite, et Dieu lui pardonna ; son fils Amon, voyant que son père avait si facilement obtenu son pardon, s'abandonna à une mauvaise vie dans l'espérance d'obtenir de même son pardon ; mais il n'y eut pas de miséricorde pour Amon. C'est pour cela encore, dit saint Jean Chrysostôme, que Judas se perdit, parce qu'il pécha en comptant sur la bonté de Jésus-Christ. *Fidit in bonitate magistri.* En résumé, si Dieu supporte, il ne supporte pas toujours. Si Dieu supportait toujours, personne ne serait damné ; mais le sentiment le plus commun, c'est qu'au contraire la plupart même des chrétiens (j'entends des adultes) se damnent, sentiment fondé sur cette sentence de l'Evangile : « Oh ! qu'elle est large la porte, qu'il est spacieux le chemin qui conduit à la perdition ! et combien n'y en a-t-il pas qui entrent par cette porte[1] ! »

Celui qui offense Dieu dans l'espérance d'en obtenir le pardon, est un moqueur, et non un pénitent, *irrisor est, non pœnitens,* a dit saint Augustin. Mais, d'un autre côté, dit saint Paul, on ne se moque pas impunément de Dieu[2] Et ce serait se jouer de Dieu que de faire tout ce qui peut offenser Dieu, et de prétendre ensuite aller en paradis : Et il est juste que chacun récolte ce qu'il aura semé[3] Or il n'y a pas de raison pour que celui qui sème le péché doive espérer autre chose que le châtiment du péché, qui n'est rien de moins que l'enfer. Le filet avec lequel le démon entraîne presque tous ceux qui se damnent parmi les chrétiens, c'est cette parole qui les trompe : Péchez à votre aise, car tous ces péchés ne vous empêcheront pas d'être sauvés. Mais Dieu maudit celui qui pèche dans l'espoir du pardon[4] L'espérance du pécheur, après qu'il a péché, et quand

[1] Lata porta, et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi intrant per eam. (*Matth.* VII, 13).

[2] Deus non irridetur. (*Gal.*, VI, 7).

[3] Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet. (*Ib.* 8).

[4] Maledictus homo qui peccat in spe(*a*).

(*a*) On ne trouve nulle part dans l'Ecriture ce texte également cité par S. Bernard (in *Ps. Qui habitat*, serm. I, n. 2. Ce qui lui ressemble le plus, ce sont ces paroles de Jérémie (XVII, 5). *Maledictus homo qui confidit. in homine.* (*L'éditeur*).

il se repent, est chère à Dieu, mais l'espérance des obstinés lu est en abomination : *Et spes illorum abominatio* [1]. Une telle espérance provoque la colère de Dieu, de même qu'un serviteur irriterait son maître, s'il l'offensait parce qu'il compterait sur sa bonté.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, voici dans ma personne un de ceux qui vous ont offensé, en comptant sur votre bonté. Ah ! Seigneur, attendez-moi, ne m'abandonnez pas encore, et j'espère, moyennant votre sainte grâce, ne plus vous donner sujet de m'abandonner. Je me repens, ô bonté infinie, de vous avoir offensé, et d'avoir ainsi abusé de votre patience. Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à présent. Désormais je ne veux plus vous trahir, comme je l'ai fait par le passé. Vous m'avez tant supporté, afin de me voir un jour devenu amoureux de votre bonté. Voici que ce jour est arrivé, comme je l'espère. Je vous aime par-dessus toutes choses, et je préfère votre grâce à tous les royaumes du monde. Plutôt que de la perdre, je perdrais mille fois la vie. O mon Dieu, pour l'amour de Jésus-Christ, donnez-moi la sainte persévérance jusqu'à la mort, ainsi que votre saint amour. Ne permettez pas que je vous trahisse de nouveau et que je cesse de vous aimer. O Marie, vous êtes mon espérance, obtenez-moi cette persévérance, et je ne vous demande rien de plus.

DEUXIÈME POINT.

Quelqu'un dira peut-être : Dieu a usé envers moi de tant de clémence pour le passé, que j'espère qu'il en usera encore de même à l'avenir. Mais je réponds : Est-ce donc parce qu'il a usé de mi-

[1] (*Job.*, XI, 20).

séricorde à votre égard que vous voulez l'offenser de nouveau? Est-ce donc ainsi, dit saint Paul, que vous méprisez la bonté et la patience de Dieu? Ne savez-vous pas que si le Seigneur vous a supporté jusqu'à présent, ce n'est pas afin que vous continuiez à l'offenser, mais afin que vous gémissiez sur le mal que vous avez fait [1]? Puisque, présumant de la miséricorde divine, vous ne voulez pas en finir avec le péché, Dieu en finira avec vous. « Si vous ne vous convertissez pas, vous dit le Psalmiste, il tendra contre vous son arc [2] «La vengeance est à moi, dit-il lui-même, et je rendrai en temps opportun, à ceux qui m'offensent, ce qui leur est dû [3] » Dieu attend; mais quand vient le temps de la vengeance, il n'attend plus, il châtie.

Propterea expectat Dominus, ut misereatur vestri. « Le Seigneur attend pour donner lieu à sa miséricorde de s'exercer envers vous [4] » Dieu attend le pécheur afin qu'il se corrige; mais lorsqu'il voit que le temps qu'il lui a donné, pour pleurer ses péchés, ne lui sert qu'à en augmenter le nombre, dès lors il appelle ce temps même en jugement contre lui: *Vocavit adversum me tempus* [5] Saint Grégoire dit à ce sujet: « Le temps lui-même viendra déposer en jugement contre le pécheur [6] » Ainsi le temps qui lui aura été accordé, et la miséricorde dont il aura abusé, tout cela servira à le faire punir avec plus de rigueur et à le faire abandonner plus tôt à lui-même. « Nous avons traité Babylone, comme un médecin son malade, et elle n'a point été guérie; abandonnons-la [7] » Mais comment Dieu l'abandonne-t-il? Ou bien il lui envoie la mort et le laisse mourir dans le péché; ou bien il le prive des grâces abondantes, et ne lui en laisse que de simplement suffisantes avec lesquelles le pécheur pourra bien se sauver, mais ne se

[1] An divitias bonitatis ejus, et patientiæ contemnis? Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit? (*Rom.*, II, 4).

[2] Nisi conversi fueritis, arcum suum vibravit. (*Ps.* VII).

[3] Mea est ultio, ego retribuam in tempore. (*Deut.* XXXII, 35).

[4] (*Isa.*, XXX, 18). — [5] (*Thren.* I, 15).

[6] Ipsum tempus ad judicandum venit.

[7] Curavimus Babylonem, et non est sanata, derelinquamus eam. (*Jer.*, LI. 9.)

sauvera effectivement jamais. Un esprit aveuglé, un cœur endurci, de mauvaises habitudes contractées, voilà ce qui rendra son salut moralement impossible, et, s'il n'est pas abandonné d'une manière absolue, il le sera du moins moralement: « J'arracherai la haie de ma vigne, et elle sera livrée au pillage, » dit Dieu par Isaïe[1]. Oh! quel châtiment! Quand le maître rompt la haie qui entoure sa vigne et qu'il permet à qui que ce soit, hommes et bestiaux, de la fouler aux pieds, c'est une marque qu'il l'abandonne. C'est ainsi que Dieu agit quand il abandonne une âme: il enlève la haie de la crainte de Dieu, du remords de la conscience, et la laisse dans les ténèbres; c'est alors que tous les vices, comme autant de bêtes sauvages, entrent ensemble dans cette âme: *Posuisti tenebras, et facta est nox: in ipsa pertransibunt omnes bestiæ silvæ*[2] Ainsi abandonné dans cette obscurité, le pécheur méprisera tout, grâce de Dieu, paradis, admonitions, excommunications: il se moquera de l'enfer même: « L'impie, nous dit le Sage, une fois précipité au fond de l'abîme, fera mépris de tout[3]. »

Dieu le laissera dans cette vie sans lui infliger de châtiments; mais cette impunité où il le laissera sera son châtiment le plus terrible. « Faisons grâce à l'impie, il n'apprendra point à être juste, dit Dieu dans Isaïe[4]. » Au sujet de ce texte, saint Bernard s'écrie: « Je ne veux point pour moi de cette miséricorde, une pareille indulgence est plus à craindre que les châtiments les plus sévères[5] » Oh! quel châtiment que celui par lequel Dieu laisse le pécheur avec la responsabilité de son péché, et ne paraît pas lui en demander compte[6]! Il semble qu'il ne soit plus indigné contre lui[7] Il semble vou-

[1] Auferam sepem ejus, et erit in direptionem. (*Isa.* v. 5).

[2] (*Ps.* CIII. 28).

[3] Impius, cum in profundum venerit, contemnit. (*Prov.*, XVIII. 3).

[4] Misereamur impio, et non discet justitiam. (*Is.* XXVI. 10).

[5] Misericordiam hanc ego nolo, super omnem iram miseratio ista. (*Serm.* XLII. *in Cant*).

[6] Secundum multitudinem iræ suæ non quæret. (*Ps.* IX, 25).

[7] Auferetur zelus meus a te, et quiescam, nec irascar amplius. (*Ezech.* XVI, 42).

loir le laisser atteindre tout ce qu'il désire sur cette terre [1]. Pauvres pécheurs qui prospèrent dans cette vie ! c'est là une preuve que Dieu veut les rendre victimes de sa justice dans l'éternité. Jérémie se demande : « Pourquoi les impies prospèrent-ils dans leurs desseins? » Et il répond ensuite : « Assemblez-les comme un troupeau qu'on mène à la boucherie [2] » Il n'y a pas de châtiment plus grave que celui par lequel Dieu permet à un pécheur d'accumuler péché sur péché pour l'effacer ensuite du livre des vivants, selon ce que dit David [3] Et Bellarmin dit à ce sujet : « Il n'y a pas de peine plus grande que le péché lui-même devenu la peine d'un péché précédent [4] » Il aurait mieux valu pour tels de ces malheureux que Dieu les eût fait mourir aussitôt après leur premier péché commis, car lorsqu'ils mourront dans cet état où ils se seront réduits eux-mêmes, ils souffriront autant d'enfers qu'ils auront commis de fautes.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, dans cet état misérable, je vois que j'ai mérité d'être privé de votre grâce et de vos lumières. Mais en voyant la lumière dont vous m'éclairez, et en vous entendant m'appeler à la pénitence, je reconnais que vous ne m'avez pas encore abandonné. Puis donc que vous ne m'avez pas abandonné, eh bien, ô mon Dieu, multipliez vos miséricordes à mon égard ; éclairez-moi davantage encore ; augmentez en moi le désir de vous servir et de vous aimer. Changez-moi, ô Dieu tout-puissant, et de traître, de rebelle que j'ai été, faites que je sois désormais épris d'un grand amour pour votre

[1] Et dimisi eos secundum desideria eorum. (*Ps.* LXXX, 18).

[2] Quare via impiorum prosperatur? Congrega eos quasi gregem ad victimam. (*Jerem.*, XII, 1, 3).

[3] Appone iniquitatem super iniquitatem... deleantur de libro viventium. (*Ps.* LXVI. 28).

[4] Nulla pœna major quam cum peccatum est pœna peccati.

bonté, afin qu'un jour j'aille dans le ciel louer éternellement vos miséricordes. Vous voulez donc me pardonner; et moi, je ne désire rien autre chose que mon pardon et votre amour. Je me repens, ô bonté infinie, de vous avoir causé tant de déplaisirs. Je vous aime, ô souverain bien, parce que vous me le commandez ; je vous aime, parce que vous en êtes digne. Ah ! mon Rédempteur, par les mérites de votre sang, faites-vous aimer d'un pécheur que vous avez tant aimé vous-même, et que vous avez supporté avec tant de patience pendant tant d'années. J'espère tout de votre clémence. J'espère vous aimer désormais jusqu'à la mort et pendant l'éternité : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Je louerai à jamais votre clémence, ô mon doux Jésus. Je louerai à jamais votre miséricorde, ô Marie, vous qui m'avez obtenu tant de grâces. Je le reconnais, elles me sont toutes venues par votre intercession. Continuez, ô ma mère, continuez à m'aider encore, et obtenez-moi la sainte persévérance.

TROISIÈME POINT.

On raconte dans la vie du père Louis Lanusa, qu'il y avait à Palerme deux amis qui allaient un jour se promener. L'un d'eux s'appelait César : il était comédien. Voyant son compagnon pensif : Je gage, lui dit-il, que tu as été te confesser, et que c'est là ce qui t'a rendu chagrin. Te rappelles-tu ; ajouta-t-il ensuite, qu'un jour le père Lanusa me dit que Dieu me donnait douze années de vie, et que si je ne m'amendais d'ici lors, je ferais une mauvaise mort. J'ai fait bien du chemin depuis dans toutes les parties du monde, j'ai eu des maladies, une surtout qui me réduisit à deux doigts du tombeau ; mais ce mois-ci, qui est celui où s'accomplissent les douze années, je me porte mieux que jamais. Ensuite il l'invita à aller voir, le samedi d'après, une pièce nouvelle qu'il avait composée lui-même. Qu'arriva-t-il ? Le samedi, c'était le 24 novembre 1668, au moment où

il allait entrer en scène, il eut une attaque de goutte qui le fit mourir subitement ; il expira entre les bras d'une actrice. C'est ainsi que finit pour lui la comédie. Mais revenons à nous. Quand le démon vous tente, mon cher frère, et qu'il vous excite à pécher de nouveau, si vous voulez vous damner, vous en êtes libre, péchez, mais ne dites pas alors que vous voulez vous sauver. Puisque vous voulez pécher, tenez-vous donc pour damné, et figurez-vous que Dieu écrit votre condamnation, et qu'il vous dit : *Quid ultra debui facere vinæ meæ, et non feci*[1] ? Ingrat, que devais-je faire pour vous que je ne l'aie fait ? Maintenant, puisque vous voulez vous damner, soyez damné, ce sera votre faute.

Mais, direz-vous, qu'est donc devenue la miséricorde de Dieu ? Ah ! malheureux, n'est-ce donc pas avoir usé de miséricorde envers vous, que de vous avoir supporté pendant tant d'années avec tant de péchés ? Vous devriez en remercier Dieu, la face contre terre, et lui dire : « C'est à vos miséricordes, ô mon Dieu, que je dois de n'avoir pas été perdu entièrement jusqu'ici[2] ; *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.* En faisant même un seul péché mortel, vous avez commis une faute plus grande que si vous aviez foulé aux pieds le premier monarque de la terre ; et vous en avez commis un si grand nombre, que, si vous aviez fait à votre frère selon la chair toutes les injures dont vous avez abreuvé votre Dieu, il ne vous aurait pas supporté : et Dieu vous a attendu ; bien plus encore, il vous a appelé mille fois et vous a invité au pardon : *Quid ultra debui facere ?* Si Dieu avait eu besoin de vous, ou même, si vous lui aviez fait quelque grande faveur, aurait-il pu user de plus de clémence ? Cela posé, si vous revenez à l'offenser, vous serez cause que sa miséricorde se changera tout entière pour vous en indignation et en châtiment.

Si le figuier, que son maître trouva n'avoir point de fruits, eût été trouvé de même n'en point avoir, lorsqu'il lui eut été accordé une nouvelle année de culture, qui jamais aurait osé

(*Isa.*, v, 5.) — [2] (*Thren.*, III, 22).

espérer que le maître lui accordât un plus long sursis, au lieu de le faire abattre? Ecoutez donc cet avertissement que vous donne saint Augustin : « Arbre infructueux que tu es, si le dernier coup de hache t'a été épargné et remis à un autre temps, ne te crois pas pour cela hors de danger, tu seras coupé, si tu ne changes[1] » Le châtiment, dit le saint, a été différé, mais il viendra : si vous vous abusez plus longtemps sur la miséricorde divine, *amputaberis*, on vous abattra. Qu'attendez-vous? que Dieu vous envoie positivement en enfer? Mais s'il vous y envoie, vous le savez, il n'y aura plus de remède pour vous. Le Seigneur se tait, mais il ne se tait pas toujours : quand vient le temps de la vengeance, il ne garde plus le silence : Ecoutez ce reproche qu'il vous a fait entendre par le Psalmiste : « Vous avez fait ces choses, et je me suis tu. Vous avez pensé dans votre perversité que je vous ressemblerais; mais je vous convaincrai, et je vous dévoilerai à vos propres yeux[2] » Il vous mettra devant les yeux les actes de sa miséricorde, et ce seront ces actes eux-mêmes qui vous jugeront et qui vous condamneront.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, que je serais misérable, si désormais je ne vous étaisfidèle et que je méprisasse de nouveau la lumière que vous me donnez ! Cette lumière est une preuve que vous voulez me pardonner. Je me repens, ô souverain bien, de toutes les injures que je vous ai faites, pour avoir offensé votre majesté infinie ; j'espère votre pardon par votre sang, je l'espère sans doute ; mais si je me détournais encore de vous, je mériterais, je le vois, un enfer fait tout exprès pour moi. C'est là ce qui me fait trembler, ô Dieu de mon âme : oui, je

[1] O arbor infructuosa, dilata est securis, noli esse secura, amputaberis.

[2] Hæc fecisti, et tacui. Existimasti inique, quod ero tui similis? Arguam te, et statuam contra faciem tuam. (*Ps.* XLIX. 21).

puis encore perdre votre grâce. Je songe que je vous ai tant de fois promis de vous être fidèle et que toujours je me suis révolté contre vous. Ah! Seigneur, ne le permettez pas. Ne m'abandonnez pas à cet affreux malheur ; faites que je ne devienne plus votre ennemi. J'accepte tous les châtiments qu'il vous plaira de m'envoyer ; mais, Seigneur, ne permettez pas que je me sépare de vous. Si vous voyez jamais que je sois sur le point de vous offenser encore, faites-moi plutôt mourir. Je préfère la mort la plus cruelle, plutôt que d'avoir à gémir encore sur le malheur d'être privé de votre grâce : *Ne permittas me separari a te.* Je le répète, ô mon Dieu, et faites que je le répète sans cesse : *Ne permittas me separari a te.* Je vous aime, ô mon Rédempteur, et je ne veux plus me séparer de vous. Par la vertu des mérites de votre mort, enflammez-moi d'un grand amour ; faites que je sois tellement uni à vous, que je ne puisse jamais plus me détacher de vous. O Marie, ma mère, si j'offense encore le Seigneur, je crains que vous ne m'abandonniez aussi. Aidez-moi de vos prières, obtenez-moi la sainte persévérance et l'amour de Jésus-Christ.

DIX-HUITIÈME CONSIDÉRATION

Du nombre des péchés.

Quia non proferitur cito contra malos sententia, ideo filii hominum perpetrant mala. « Comme la sentence de condamnation n'est pas portée immédiatement contre les méchants, les enfants des hommes commettent le crime sans crainte. » (*Eccl.* VIII, 11.)

PREMIER POINT.

Si Dieu châtiait tout aussitôt ceux qui l'offensent, il ne serait pas outragé sans doute comme il l'est. Mais comme il ne châtie pas tout de suite et qu'il attend, les pécheurs s'enhar-

dissent à l'offenser davantage. Mais il faut considérer que si Dieu attend et supporte, il n'attend pas et ne supporte pas toujours. C'est le sentiment d'une multitude de pères, tels que saint Basile, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Jean Chrysostome, saint Augustin et d'autres, que de même que Dieu a déterminé pour chacun de nous le nombre des jours de notre vie, le degré de santé ou de talents qu'il veut nous donner : *Omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti*[1], de même aussi il a déterminé le nombre de péchés qu'il veut nous pardonner, et ce nombre une fois atteint, il ne pardonne plus. « Il est raisonnable de penser, a dit saint Augustin, que Dieu supporte avec patience les désordres de chacun jusqu'à un certain terme, qui une fois échu, ne laisse plus de lieu au pardon[2] » Eusèbe de Césarée dit aussi la même chose en ces termes : « Dieu attend jusqu'à un nombre marqué, et puis il abandonne[3] » C'est encore ce que disent les pères que nous avons cités plus haut.

Ce n'est point par pures conjectures que ces pères ont parlé, ils se sont fondés sur l'Ecriture. Le Seigneur dit dans un endroit qu'il suspendait la ruine des Amorrhéens, parce que le nombre de leurs fautes n'était pas complet[4] Et dans un autre endroit il déclare par la bouche d'Osée qu'il n'aura plus de misériaorde pour Israël[5]. Ailleurs encore : « Voilà dix fois, dit-il, que ces ingrats provoquent ma colère, c'en est fait, ils ne verront point la terre que je leur ai promise[6]. » Job dit aussi : « Vous avez mis toutes mes offenses comme dans un sac cacheté[7]. » Si les pécheurs ne tiennent pas compte de leurs

[1] *(Sap.*, XI, 21*)*.

[2] Illud sentire nos convenit, tamdiu unumquemque a Dei patientia sustineri, quamdiu peccatorum suorum terminum finem que repleverit, quo consummato, eum illico percuti, nec illi jam veniam ullam reservari. (*De vit. Christian*) (*a.*)

[3] Deus expectat usque ad certum numerum, et postea deserit. (*Lib.* 8. c. 2).

[4] Nondum completæ sunt iniquitates Amorrhæorum. (*Genes.* XV).

[5] Non addam ultra misereri Israel. *(Ose.*, I, 6*)*.

[6] Tentaverunt me per decem vices, non videbunt terram. *(Num.*, XIV, 22).

[7] Signasti quasi in sacculo delicta mea. *(Job.*, XIV, 17).

(*a*) Il n'est pas certain que cet opuscule soit de Saint Augustin. Voir l'éditeur bénédictin, tome VI. *(Note de l'Éditeur.)*

fautes, Dieu sait les compter, afin de punir quand la moisson est mûre, c'est-à-dire quand le nombre est accompli[1] Dans un autre endroit Dieu dit : *De propitio peccato noli esse sine metu, neque adjicias peccatum super peccatum*[2] Cela veut dire : Pécheur, il faut que tu redoutes même les péchés que je t'ai pardonnés, parce que, si tu en commets un nouveau, il pourra arriver que ce péché, ajouté à ceux que tu as déjà commis, fasse juste le nombre désigné, et qu'alors il n'y ait plus de miséricorde pour toi. L'Ecriture dit encore plus clairement dans un autre endroit : « Dieu attend avec patience, jusqu'à ce que, le jour du jugement étant arrivé, il punisse les nations dans la plénitude de leurs péchés[3] » C'est ainsi que Dieu attend jusqu'au jour où la mesure des péchés sera remplie, puis il punira.

Dans l'Ecriture on lit plusieurs punitions de ce genre, et spécialement celle de Saül, qui ayant désobéi une seconde fois à Dieu, fut abandonné de Dieu, et lorsqu'ensuite il pria Samuël d'intercéder pour lui, en lui disant : « Pardonnez, je vous prie, mon péché, et venez avec moi afin que j'adore le Seigneur[4] ; » Samuël lui répondit : « Je n'irai point avec vous, parce que vous avez rejeté la parole du Seigneur, et que le Seigneur vous a rejeté[5] » Il y a encore l'exemple de Balthasar, qui étant à table et profanant les vases du temple, vit une main qui écrivit sur le mur : *Mane, Thecel, Phares* : Daniel arriva, et expliqua ainsi ces paroles : « Vous avez été pesé dans la balance, et vous avez été trouvé trop léger[6] » Il lui donnait à entendre que le poids de ses péchés avait fait tomber la balance de la justice divine ; et, en effet, Balthasar fut tué cette nuit-là même[7]. Et à combien de gens le même malheur

[1] Mittite falces, quoniam maturavit messis. (*Joel.*, III. 13).
[2] (*Eccli.*, v, 5.)
[3] Expectat Deus patienter, ut cum judicii dies advenerit, eas (nationes) in plenitudine peccatorum puniat. (II *Mach.*, VI, 14).
[4] Porta, quæso, peccatum meum, et revertere mecum, ut adorem Deum.
[5] Non revertar tecum, quia abjecisti sermonem Domini, et abjecit te Dominus. (I. *Reg.*, XV, 25).
[6] Appensus es in statera, et inventus es minus habens. (*Dan.*, v, 29).
[7] Eadem nocte interfectus est Balthazar, rex chaldæus.

n'arrive-t-il pas! ils passent plusieurs années dans le péché, et lorsque le nombre est complet, ils meurent et vont en enfer, comme il est dit dans le livre de Job[1].

Il y a des gens qui recherchent le nombre des étoiles, le nombre des Anges, ou des années que vivra quelqu'un ; mais quel est celui qui pourra dire quel est le nombre des péchés que Dieu veut pardonner à chacun? Il faut donc trembler. Qui sait, ô mon frère, si à ce premier plaisir honteux, à cette première pensée à laquelle vous vous arrêterez, à ce premier péché que vous commettrez, Dieu ne cessera pas de vous pardonner?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! mon Dieu, je vous remercie. Combien d'âmes qui pour bien moins de péchés que les miens sont maintenant dans l'enfer, où il n'y a plus ni pardon ni espérance pour elles ; et moi, je suis encore vivant hors de l'enfer, j'ai espérance d'obtenir mon pardon et le paradis, si je le veux. Oui, ô mon Dieu, je veux mon pardon. Je me repens par-dessus tout autre mal de vous avoir offensé, parce que c'est vous que j'ai offensé, vous la bonté infinie. Père éternel, *respice in faciem Christi tui*, regardez votre fils mort pour moi sur cette croix ; en considération de ses mérites, ayez pitié de moi. Je vous promets de vouloir plutôt la mort que de vous offenser davantage. Je dois justement craindre, d'après les péchés que j'ai commis et les grâces que vous m'avez faites, qu'un péché de plus ne remplisse la mesure et que je ne sois damné. Ah! aidez-moi de votre grâce. C'est de vous que j'attends la lumière et la force dont j'ai besoin pour vous être fidèle. Et si vous voyez que je doive vous offenser de nouveau, faites-moi mourir en ce moment où je présume être en état de grâce. O mon Dieu, je vous aime par-

[1] Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt. (*Job.*, XXI, 13).

dessus toutes choses, et je crains plus que la mort même de me voir encore dans votre disgrâce ; par pitié, ne le permettez pas. O Marie, ma mère, par pitié, aidez-moi, et obtenez-moi la sainte persévérance.

DEUXIÈME POINT.

Tel pécheur dira : Mais Dieu est plein de miséricorde. Je réponds : Qui le nie? La miséricorde de Dieu est infinie, mais malgré cela combien n'y a-t-il pas de gens qui se damnent tous les jours. « Je suis venu pous guérir ceux qui ont le cœur brisé, » a dit Dieu dans Isaïe [1] Dieu guérit ceux qui ont bonne volonté ; il pardonne les péchés, mais il ne peut pardonner la volonté de pécher. On répliquera peut-être : Mais je suis jeune. Vous êtes jeune ! Mais Dieu ne compte pas les années, il compte les péchés. Cette mesure de péchés n'est pas égale pour tout le monde. A quelques-uns Dieu pardonne cent péchés, à d'autres mille ; tel autre est jeté en enfer au second péché qu'il s'avise de commettre. Combien encore n'y en a-t-il pas qui ont été damnés dès leur premier péché ? Saint Grégoire raconte qu'un enfant de cinq ans, ayant prononcé un blasphème, fut aussitôt envoyé en enfer. La Sainte Vierge révéla à la servante de Dieu, Benoîte de Florence, qu'un enfant de douze ans fut condamné à son premier péché. Un autre enfant de huit ans mourut à son premier péché, et fut jeté dans les flammes. On lit dans l'Evangile de saint Matthieu que le Seigneur maudit dès la première fois le figuier qu'il avait trouvé sans fruit : « Qu'il ne sorte jamais de toi aucun fruit, » lui dit-il [2]. Une autre fois Dieu dit par la bouche du prophète Amos : « Parce que le peuple de Damas, à trois péchés en a ajouté un quatrième, il n'y aura plus pour lui de grâce [3] » Peut-être que quelque témé-

[1] Veni ut mederer contritis corde. (*Is.*, LXI, 1).
[2] Nunquam ex te nascatur fructus. *(Matth.*, XXI, 19*)*.
[3] Super tribus sceleribus Damasci, et super quatuor non convertam eum. (*Amos*, I, 2).

raire voudra demander à Dieu pourquoi il ne veut pardonner à cet autre que trois péchés, et non pas quatre ! Mais, il faut ici adorer les jugements de Dieu, et s'écrier avec l'Apôtre : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ; que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables [1] ! » Et avec saint Augustin : « Dieu sait à qui il lui convient de pardonner, et à qui il lui convient de refuser le pardon. S'il fait miséricorde à l'un, c'est gratuitement qu'il la lui fait, et s'il ne la fait pas alors, c'est justice [2] » Mais l'âme obstinée répliquera ; Mais moi j'ai offensé Dieu si souvent, et il m'a pardonné ; j'espère qu'il voudra bien me pardonner encore ce péché. Mais je vous dis : Et parce que Dieu ne vous a pas châtié jusqu'à présent, pensez-vous qu'il en sera toujours ainsi ? La mesure se comblera, et le châtiment viendra. Samson, en continuant de se divertir avec Dalila, espérait se délivrer des mains des Philistins, comme il avait fait d'abord [3] Mais cette dernière fois, il fut pris et perdit la vie. Le Sage nous donne cet avertissement : Ne dites pas : « J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de fâcheux ? car le Très-Haut est lent à punir les crimes [4] » Il vous a annoncé qu'il viendra un jour où vous paierez pour tout. Et autant vous aurez abusé de la miséricorde, autant le châtiment qui sera infligé sera pénible. Saint Chrysostome dit qu'il y a plus à craindre, lorsque Dieu supporte un pécheur obstiné, que lorsqu'il le punit sur-le-champ [5] Car comme le dit saint Grégoire, ceux que Dieu attend avec plus de patience, il les punit ensuite avec plus de rigueur, s'ils restent dans leur ingratitude [6] Et souvent même, dit ailleurs le même saint, la

[1] O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus ! (*Rom.*, XI, 33).

[2] Novit ille cui parcat et cui non parcat. Quibus datur misericordia, gratis datur : quibus non datur, ex justitia non datur. (Lib. *de Corrept.*, cap. V).

[3] Egrediar sicut ante feci, et me excutiam. (*Judic.*, XVI, 20).

[4] Ne dicas : peccavi, et quid accidit mihi triste ? Altissimus enim est patiens redditor. (*Eccli.* V. 4).

[5] Plus timendum est cum tolerat, quam cum festinanter punit.

[6] Quos diutius expectat, durius damnat. (*in Evang.* hom. XIII, n. 5).

plupart de ceux qui ont été supportés longtemps meurent ensuite à l'improviste et sans avoir le temps de se convertir [1]. Et votre obstination et votre aveuglement surtout seraient d'autant plus coupables, que les lumières que Dieu vous a données auraient été plus nombreuses. « Il vaudrait mieux, dit saint Pierre, avoir ignoré entièrement la voie de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connue [2] » Et saint Paul dit qu'il est impossible, moralement parlant, qu'une âme qui a reçu des lumières et qui péche néanmoins, se convertisse de nouveau [3].

Ce que dit le Seigneur contre ceux qui sont sourds à sa voix est terrible : « Puisque vous avez refusé de vous rendre à mon appel, moi à mon tour je me rirai de vous à l'heure de votre mort [4] » Que l'on remarque ces paroles, « moi à mon tour, » *ego quoque;* elles signifient que de même que le pécheur s'est joué de Dieu en se confessant, en lui faisant des promesses et en le trahissant, de même aussi le Seigneur se jouera de lui à l'heure de la mort. Le Sage dit en outre : « L'imprudent qui retombe dans sa folie est comme le chien qui retourne à ce qu'il a vomi [5]. » Denis-le-Chartreux, expliquant ce texte, dit que de même que le chien qui dévore ce qu'il a vomi une fois devient dégoûtant, de même l'homme qui retombe dans le péché après l'avoir détesté en recevant le sacrement de pénitence, encourt la haine de Dieu [6].

[1] Sæpe qui diu tolerati sunt, subita morte rapiuntur, ut nec flere ante mortem liceat.

[2] Melius enim erat illis, non cognoscere viam justitiæ, quam post agnitionem retrorsum converti. (II. Petr., II, 21).

[3] Impossibile enim est eos, qui semel illuminati sunt, et gustaverunt donum cœleste... et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam. (*Hebr.*, VI, 4.)

[4] Quia vocavi et renuistis... ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos. (*Prov.*, VI, 24).

[5] Sicut canis qui revertitur ad vomitum suum, sic imprudens qui iterat stultitiam suam. (*Prov.*, XXVI, 2).

[6] Sicut id quod per vomitum est rejectum, resumere, est valde abominabile ac turpe, sic peccata deleta reiterare.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Me voici, ô mon Dieu, à vos pieds ; je suis comme ce chien dégoûtant, moi qui tant de fois me suis nourri de ces fruits défendus que j'avais cependant détestés. Je ne suis pas digne de pitié, ô mon Rédempteur ; mais le sang que vous avez répandu pour moi m'encourage et me fait espérer miséricorde. Combien de fois ne vous ai-je pas offensé, et combien de fois ne m'avez-vous pas pardonné ! Je vous ai promis de ne plus vous offenser, et je suis retourné à mon vomissement ; et vous encore, vous avez daigné me pardonner ! Qu'attends-je ? que vous m'envoyiez décidément en enfer, ou que vous m'abandonniez dans mon péché, autre malheur qui serait plus grand pour moi que l'enfer même ? Non, mon Dieu, je veux m'amender, et pour vous être fidèle, je veux mettre toute ma confiance en vous ; je veux, lorsque je serai tenté, recourir à vous. Par le passé, je me suis confié dans mes promesses et dans mes résolutions, et j'ai négligé de me recommander à vous pendant les tentations ; telle a été la cause de mes chutes. Non, désormais vous serez mon espérance et ma force : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Donnez-moi donc, ô mon Jésus, en considération de vos mérites, la grâce de me recommander à vous et de vous demander aide dans mes besoins. Je vous aime, ô souverain bien, amabilité suprême, et je ne veux aimer que vous ; mais vous, aidez-moi. Et vous aussi, ô Marie, ma mère, secourez-moi par votre intercession, couvrez-moi de votre manteau, et faites que je vous invoque toutes les fois que je serai tenté. Votre nom sera ma défense.

TROISIÈME POINT.

Fili, peccasti ? non adjicias iterum, sed de pristinis deprecare, ut tibi dimittantur [1]. Voilà l'avertissement que vous donne votre bon maître, car il veut que vous vous sauviez. O mon fils, vous dit-il, ne m'offensez pas de nouveau, mais désormais demandez-moi le pardon des péchés que vous avez commis. O mon frère, plus vous avez offensé Dieu, plus vous devez craindre de l'offenser encore, car un autre péché peut-être fera descendre le plat de la balance de la justice divine, et vous serez damné. Je ne dis pas d'une manière absolue qu'il n'y aura plus de pardon pour vous, si vous commettez un autre péché, car je n'en sais rien ; mais je dis que cela peut arriver. Quand vous serez tenté, dites donc : Qui sait si Dieu ne me pardonnera plus? qui sait si je serai damné ? Dites-moi, je vous prie, si vous prendriez un breuvage que vous soupçonneriez avec quelque fondement d'être empoisonné ? Si vous aviez des probabilités pour penser que votre ennemi vous attend sur un chemin dans le dessein de vous assassiner, y passeriez-vous, surtout si vous aviez un autre chemin à prendre où vous ne courriez aucun risque ? Et quelle certitude, quelle probabilité avez-vous pour croire qu'en revenant à pécher vous en concevrez de la douleur plus tard, et que vous ne retournerez plus à votre vomissement ; que Dieu ne vous fera pas mourir au moment même où vous pécherez, ou bien encore qu'il vous abandonnera aussitôt après ?

Oh Dieu ! si vous achetez une maison, vous mettez tout votre soin à vous assurer une caution, afin de ne pas perdre votre argent. Si vous prenez une médecine, vous tâchez d'être certain qu'elle ne vous fera pas de mal. Si vous traversez un torrent, vous prenez vos précautions pour ne pas tomber au milieu. Et puis pour une misérable satisfaction, pour un plaisir

[1] (*Eccli.*, xxi, 1).

brutal vous voulez risquer votre salut éternel, en disant : J'espère que je m'en confesserai. Mais, moi, je vous demande : Quand vous en confesserez-vous ? Dimanche. Et qui vous a promis que vous serez en vie dimanche ? — Demain. Et qui vous a promis ce lendemain ? « Comment pouvez-vous être sûr d'un jour, vous dit saint Augustin, vous qui ne l'êtes pas même d'une heure [1] ? » Comment pouvez-vous vous promettre de vous confesser demain, quand vous ne savez pas même si vous avez une heure à vivre ? *Qui pœnitenti veniam spopondit*, a dit encore le même saint, *peccanti diem crastinum non promisit ; fortasse dabit, fortasse non dabit.* Dieu a promis le pardon à ceux qui se repentent ; mais il n'a pas promis de lendemain à ceux qui l'offensent. Si vous péchez maintenant, peut-être que Dieu vous donnera le temps de faire pénitence, et peut-être non ; s'il ne vous le donne pas, qu'en sera-t-il de vous pendant l'éternité ? Cependant, pour un misérable plaisir vous perdez votre âme, et vous risquez de la perdre pendant l'éternité. Risqueriez-vous mille ducats pour obtenir ce vil contentement ? Je dis plus : feriez-vous pour ce plaisir un enjeu de tout ce que vous possédez, argent, maison, terres, liberté, vie ? Non. Et pourquoi donc pour ce même plaisir voulez-vous tout perdre, votre âme, le paradis, Dieu ? Dites-moi : ces choses qu'enseigne la foi, le ciel, l'enfer, l'éternité, sont-ce des vérités ou des fables ? Croyez-vous que si la mort vous surprend dans le péché, vous serez damné pour toujours ? Quelle folie, quelle témérité de vous condamner à une éternité de peines avec ce mot : J'espère me corriger plus tard ! Personne, dit saint Augustin, n'a la fantaisie de se rendre malade sur la seule espérance qu'il peut avoir sa guérison [2] On ne trouve personne d'assez fou pour prendre du poison, en disant : Il est possible qne ce remède me guérisse ; et vous voulez vous condamner à une mort éternelle, en disant : Il peut arriver que je m'en délivre ! O folie, qui a jeté et qui jette encore tant d'âmes

[1] Diem tenes, qui horam non tenes?
[2] Nemo sub spe salutis vult ægrotare,

dans les flammes de l'enfer, conséquemment à cette menace du Seigneur: *Fiduciam habuisti in malitia tua, venit super te malum, et nescies ortum ejus* [1] Vous avez péché en vous confiant témérairement dans la miséricorde divine ; mais le châtiment tombera sur vous à l'improviste sans que vous sachiez d'où il vient.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voici, Seigneur, un de ces fous qui a perdu tant de fois son âme avec votre grâce, qu'il se flattait, pour s'enhardir à le faire, de recouvrer plus tard. Si vous m'aviez envoyé la mort dans ces moments, ou dans ces nuits que je passais en état de péché, qu'en serait-il de moi maintenant? Je remercie votre miséricorde qui a daigné m'attendre, et qui me fait connaître actuellement ma folie. Je vois que vous voulez mon salut, et moi aussi je veux me sauver. Je me repens, ô bonté infinie, de vous avoir tant de fois tourné le dos. Je vous aime de tout mon cœur, et j'espère, par les mérites de votre passion, ô mon Jésus, de ne plus retomber dans cette folie. Hâtez-vous de me pardonner, et de me recevoir dans votre grâce ; je ne veux plus vous abandonner. *In te, Domine, speravi; non confundar in æternum.* Non, mon Rédempteur, j'espère n'avoir plus à encourir le malheur et la honte de me voir privé à l'avenir de votre grâce et de votre amour. Accordez-moi la sainte persévérance, et faites que je vous la demande toujours, spécialement lorsque je serai tenté, en appelant à mon aide votre saint nom et celui de votre sainte mère, en m'écriant : O mon Jésus, aidez-moi ; ô Marie, secourez-moi : oui, ma Souveraine, en recourant à vous je ne serai jamais vaincu. Et si la tentation persiste, obtenez-moi la grâce de persister toujours à vous invoquer.

[1] (*Isa.*, XLVII, 10).

DIX-NEUVIÈME CONSIDÉRATION

Quel grand bien c'est que d'être en grâce auprès de Dieu, et quel mal d'encourir sa disgrâce.

Nescit homo pretium ejus. L'homme n'en connaît pas le prix (*Job*, XXVIII, 13.)

PREMIER POINT.

Le Seigneur dit: *Si separaveris pretiosum a vili, quasi os meum eris* [1]. Celui qui sait séparer les choses précieuses d'avec les choses viles devient comme la bouche de Dieu, c'est-à-dire qu'il se rend semblable à Dieu, qui sait rejeter le mal et choisir le bien. Voyons quel bien c'est que la grâce, et quel mal c'est au contraire que la disgrâce de Dieu. Les hommes ne comprennent pas la valeur de la grâce de Dieu: *Nescit homo pretium ejus.* C'est pour cela qu'ils l'échangent pour un rien, pour de la fumée, pour un peu de terre, pour un plaisir brutal; mais elle est un trésor infini qui nous rend dignes de l'amitié de Dieu: *Infinitus enim thesaurus est hominibus : quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei* [2]. Ainsi donc une âme en état de grâce est l'amie de Dieu. Les païens qui étaient privés de la lumière de la foi, croyaient qu'il était impossible qu'une créature pût jouir de l'amitié de Dieu. Et, en parlant selon la lumière naturelle, ils le disaient avec justice; car l'amitié, comme dit saint Jérôme, rend les amis égaux, ou les suppose tels : *Amicitia pares aut accipit aut facit.* Mais Dieu nous a déclaré en plusieurs endroits que nous devenons ses amis si nous observons sa loi: *Vos amici mei estis, si feceritis quæ præcipio vobis* [3]. *Jam non dicam vos servos; vos autem dixi amicos* [4]. Ce qui a fait dire à Saint Grégoire: Oh! quelle est

[1] (*Jerem.*, XV, 19). — [2] (*Sap.*, VII, 14).
[3] (*Joan.*, XV, 2). — [4] (*Ibid.*, 15).

grande la miséricorde dont Dieu use à notre égard! nous ne sommes pas dignes d'être appelés ses serviteurs, et il daigne nous appeler ses amis: *O quanta est misericordia conditoris nostri! servi non sumus digni nominari, et amici vocamur* [1].

Comme se croirait heureux celui qui aurait le bonheur d'avoir son roi pour ami! Mais ce serait témérité de la part d'un sujet de prétendre lier amitié avec son prince. Eh bien, il n'y a pas de témérité pour une âme à prétendre être l'amie de son Dieu. Saint Augustin raconte que deux courtisans se trouvant dans un monastère de solitaires, l'un d'eux s'y mit à lire la vie de saint Antoine, abbé: « Il lisait, dit le saint évêque, et pendant cette lecture son cœur se détachait peu à peu des affections de ce monde [2]. Il se tourna ensuite vers son compagnon, et lui dit [3]: Mon ami, que cherchons-nous! que pouvons-nous espérer de plus, en servant l'empereur, que de devenir ses amis? Et combien de périls ne nous faut-il pas courir pour parvenir à ce but, qui même atteint ne fera que nous exposer à un péril plus grand? et quand est-ce d'ailleurs que cela pourra nous arriver? au lieu que, ajouta-t-il en finissant, si je veux devenir l'ami de Dieu, je le deviens à l'instant même [4]. »

Celui donc qui est en grâce avec Dieu devient son ami. Bien plus, il devient son fils: *Ecce dii estis et filii excelsi omnes* [5]. Telle est la grande prérogative que nous a obtenue l'amour divin par la médiation de Jésus-Christ. « Considérez, nous dit l'apôtre saint Jean, quel amour le Père nous a témoigné en voulant que nous nous appelions, et que nous soyons effectivement enfants de Dieu [6]. » L'âme qui est en état de grâce devient en

[1] *In Evan.* hom. XXVII, n. 4).

[2] Legebat, et exuebatur mundo cor ejus.

[3] Quid quærimus? major ne esse potest spes nostra quam quod amici imperatoris simus? Et per quot pericula ad majus periculum pervenitur? quando istud erit? (*Conf.*, lib. VIII, c. VI, n. 15).

[4] Amicus autem Dei, si voluero, ecce nunc fio. (*Ibid*).

[5] (*Ps.* LXXXI, 6).

[6] Videte qualem charitatem dedit nobis pater, ut filii Dei nominemur et simus. (I *Jo.* III. 1).

outre l'épouse de Dieu, comme Dieu le déclare lui-même par son prophète [1] C'est pour cela que le père de l'enfant prodigue, en lui rendant ses bonnes grâces, lui fit remettre l'anneau en signe d'alliance [2]. L'âme devient encore le temple du Saint-Esprit. La sœur Marie d'Oignies vit un jour un démon sortir du corps d'un enfant qui recevait le baptême, et à la place le Saint-Esprit entrer avec une troupe d'anges.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Donc, mon Dieu, lorsque mon âme avait le bonheur d'être en grâce avec vous, elle était votre amie, votre fille, votre épouse et votre temple ; mais en péchant elle a tout perdu ; elle est devenue votre ennemie et l'esclave de l'enfer. Je vous remercie de ce que vous me donnez le temps de recouvrer votre grâce. O mon Dieu, je me repens souverainement de vous avoir offensé, ô bonté infinie, et je vous aime par-dessus tout. Ah ! recevez-moi de nouveau dans votre amitié ; par pitié ne me dédaignez pas. Je sais bien que je mériterais d'être repoussé de vous ; mais Jésus-Christ mérite pour moi que vous accueilliez de nouveau mon repentir, en considération du sacrifice qu'il a fait de lui-même sur le Calvaire. *Adveniat regnum tuum.* O mon père (car c'est de ce nom que votre fils m'a enseigné à vous appeler), ô mon père, venez régner dans mon cœur par votre grâce ; faites qu'il ne serve que vous, qu'il ne vive que pour vous, qu'il n'aime que vous. *Et ne nos inducas in tentationem.* Ah ! ne permettez pas que mes ennemis me tentent de manière à me vaincre. *Sed libera nos a malo.* Délivrez-moi de l'enfer, mais avant tout délivrez-moi du péché qui seul peut me pousser dans l'enfer. O Marie, priez pour moi, et délivrez-moi de ce grand mal qu'il y aurait pour moi à me voir en état de péché et privé de la grâce de votre Dieu et du mien.

[1] Sponsabo te mihi in fide. (*Os,* II, 20).
[2] Date annulum in manum ejus. (*Luc.* XV. 22).

DEUXIÈME POINT.

Saint Thomas d'Aquin dit que le don de la grâce surpasse tout autre don que peut recevoir une créature, puisque par la grâce on participe à la nature même de Dieu[1]. Et c'est ce qu'avait dit saint Pierre, que nous devenons participants de la nature divine[2]. Tel est l'avantage que Jésus nous a mérité par sa passion, lorsqu'il nous a communiqué même cette splendeur qu'il a reçue de Dieu[3] : En un mot celui qui est en grâce avec Dieu ne fait qu'un avec lui, comme le dit l'Apôtre[4] ; et comme le dit notre Rédempteur, avec lui-même la sainte Trinité tout entière vient habiter dans une âme qui aime Dieu[5].

Une âme en état de grâce est une chose si belle aux yeux de Dieu, que Dieu lui-même en fait l'éloge? « Que vous êtes belle, ô mon âme, lui dit-il, que vous êtes belle[6] » Il semble que Dieu ne puisse pas détacher ses yeux de dessus une âme qui l'aime, et qu'il soit tout oreilles pour écouter ce qu'elle désire[7] Sainte Brigitte disait qu'un mortel ne pouvait voir la beauté d'une âme qui est en grâce avec Dieu sans en mourir de plaisir ; et Sainte Catherine en voyant une âme en état de grâce, dit qu'elle donnerait volontiers sa vie pour que cette âme ne perdît jamais une si grande beauté : et c'est pourquoi cette sainte baisait la terre que les prêtres avaient foulée, en pensant que c'était par leur moyen que les âmes rentraient en grâce avec Dieu.

[1] Donum gratiæ excedit omnem facultatem naturæ creatæ, cum sit participatio divinæ naturæ. (1-2, q. 112, a. 1).

[2] Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ. (I *Pet.*, I, 4).

[3] Et ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis. (*Joan.*, XVII, 22).

[4] Qui adhæret Domino, unus spiritus est. (I. *Cor.*, VI, 17).

[5] Si quis diligit me, pater meus diligit eum... et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. (*Jo.*, XIV, 33).

[6] Quam pulchra es, amica mea! quam pulchra es! (*Cant.*, IV, 1).

[7] Oculi Domini super justos, et aures ejus ad preces eorum. (*Ps.* XXXII. 16).

Que de mérites peut acquérir une âme en état de grâce ! A tout moment elle peut acquérir une gloire éternelle. Saint Thomas dit que chaque acte d'amour que produit une âme mérite un paradis à part[1]. Qu'avons-nous donc à envier aux grands du monde ? à tout instant, si nous sommes en grâce avec Dieu, nous pouvons acquérir des grandeurs d'un tout autre prix dans le ciel. Un frère coadjuteur, de la compagnie de Jésus, d'après ce que rapporte le père Patrignani dans ses Monologues, apparut un jour après sa mort et dit qu'il était sauvé de même que Philippe II, roi d'Espagne, et que tous les deux ils étaient déjà en possession de la gloire ; mais qu'autant Philippe avait été élevé au-dessus de lui sur la terre, autant il était lui-même élevé au-dessus de Philippe dans le ciel. Enfin il n'y a que celui qui en a eu l'expérience qui peut comprendre la paix qu'éprouve dès ici-bas une âme qui est en grâce avec Dieu. « Goûtez et voyez, disait le Psalmiste, combien le Seigneur est doux[2]. « Une paix profonde, a-t-il dit encore, est assurée à ceux qui aiment votre loi, ô mon Dieu[3] » Les paroles du Seigneur ne peuvent manquer de s'accomplir. La paix de celui qui est uni avec Dieu dépasse tout le plaisir que peuvent donner les sens et tout le monde ensemble : *Pax Dei, quæ exuperat omnem sensum*[4].

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus, vous êtes ce bon pasteur, qui vous êtes laissé mettre à mort pour nous donner la vie, à nous qui sommes vos brebis. Lorsque je vous fuyais, vous ne vous êtes pas lassé d'aller à ma recherche. Recevez-moi, maintenant que c'est moi qui vous cherche et que je retourne à vos pieds

[1] Quilibet actus charitatis meretur vitam æternam. (1-2, 114, a. 7).
[2] Gustate et videte, quam suavis est Dominus. (*Ps.* XXXIII).
[3] Pax multa diligentibus legem tuam. (*Ps.* CXVIII, 165).
[4] (*Phil.*, IV, 7).

plein de repentir. Donnez-moi de nouveau votre grâce que j'ai perdue par ma faute. Je me repens de tout mon cœur ; je voudrais mourir de douleur, lorsque je pense que tant de fois je vous ai tourné le dos. Pardonnez-moi par les mérites de cette mort amère que vous avez soufferte pour moi sur la croix. Attachez-moi à vous avec les douces chaînes de votre amour, et ne permettez pas que je vous échappe de nouveau. Donnez-moi la force de souffrir avec patience toutes les croix que vous m'enverrez, puisque j'ai mérité les peines éternelles de l'enfer. Faites que j'embrasse avec amour les mépris que je recevrai de la part des hommes, puisque j'ai mérité d'être éternellement sous les pieds des démons. Faites, en un mot, que j'obéisse en tout à vos inspirations, et que je surmonte tout respect humain pour l'amour de vous. Je suis résolu à ne servir que vous désormais. Que les autres demandent ce qu'ils voudront, moi je ne veux aimer que vous, ô mon Dieu qui êtes infiniment aimable. Je ne veux plaire qu'à vous seul. Mais vous, donnez-moi votre aide, sans quoi je ne puis rien. O mon Jésus, je vous aime de tout mon cœur, et je mets ma confiance dans votre sang. O Marie, mon espérance, secourez-moi par vos prières. Je me glorifie d'être votre serviteur ; et vous vous glorifiez de sauver les pécheurs qui ont recours à vous : secourez-moi et sauvez-moi.

TROISIÈME POINT.

Voyons maintenant quel est le malheur d'une âme en disgrâce avec Dieu. Elle est séparée du souverain bien qui est Dieu : *Peccata vestra diviserunt inter vos et Deum vestrum*[1]. Elle n'appartient plus à Dieu,et Dieu n'est plus à elle : *Vos non populus meus, et ego non ero vester*[2]. Non seulement elle n'est plus à lui, mais il la hait et la condamne aux flammes de l'en-

[1] (*Isa.*, LIX, 2). — [2] (*Ose.*, I, 9).

fer. Dieu ne déteste aucune de ses créatures, pas même les bêtes féroces, les serpents et les reptiles : *Diligis omnia quæ fecisti, et nihil odisti eorum quæ fecisti*[1] Mais Dieu ne peut pas s'empêcher de haïr les pécheurs : *Odisti omnes qui operantur iniquitatem*[2] Oui, car Dieu ne peut pas aimer le péché, il doit nécessairement détester aussi le pécheur qui ne fait qu'un avec le péché : *Similiter autem odio sunt impius et impietas ejus*[3]. Oh Dieu ! si quelqu'un avait pour ennemi un prince de la terre, il ne serait jamais tranquille, car il craindrait avec raison la mort à tout bout de champ. Et celui qui a Dieu pour ennemi peut-il ne rien craindre ! Celui-là peut fuir la colère du prince en se cachant dans une forêt ou en s'exilant dans un autre royaume ; mais qui peut fuir la main de Dieu ? Seigneur, disait David, que je m'élève jusqu'au ciel, ou que je me cache au fond des abîmes, partout où je me transporte, votre main peut m'atteindre. *Si ascendero in cœlum, tu illic es ; si descenderoin infernum, ades... etiam illuc manus tua deducet .me*[4]

Malheureux pécheurs ! ils sont maudits de Dieu, maudits des Anges, maudits des Saints, et maudits tous les jours sur la terre par les prêtres, par les religieux qui prononcent malédiction sur eux en récitant l'office : *Maledicti qui declinant a mandatis tuis.* En outre, la disgrâce de Dieu emporte avec elle la perte de tous les mérites. Quand un homme aurait merité autant qu'un saint Paul ermite, qui vécut quatre-vingt dix-huit ans dans une caverne ; autant qu'un saint François Xavier, qui gagna à Dieu dix millions d'âmes ; autant qu'un saint Paul apôtre, qui acquit plus de mérites, dit saint Jérôme, que tous les autres apôtres ensemble, si cet homme, dis-je, commettait un seul péché mortel, il perdrait tout : *Omnes justitiæ ejus quas fecerat non recordabuntur*[5]. Et voilà dans quel abîme on tombe en perdant la grâce de Dieu. De fils de Dieu, on devient esclave de Lucifer ; d'ami privilégié, on de-

[1] (*Sap.*, XI, 25). — [2] (*Ps.* V, 7).
[3] (*Sap.*, XIV, 9). — [4] (*Ps.*, CXXXVIII. 8).
[5] (*Ezech.*, XVIII, 24).

vient un ennemi souverainement odieux, d'héritier du paradis, on devient un suppôt de l'enfer. Saint François de Sales disait que, si les Anges pouvaient gémir en voyant le malheur d'une âme qui commet un péché mortel, et qui perd la grâce de Dieu, ils pleureraient tous de pitié et de compassion.

Mais le plus grand malheur, c'est que le pécheur ne gémit point snr des choses qui feraient gémir les Anges, s'ils le pouvaient. Saint Augustin dit : Celui qui perd un animal, une brebis ne mange pas, ne dort pas, il ne fait que gémir ; et le pécheur perd la grâce de Dieu, et il mange, et il dort, et il ne gémit pas.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voilà l'état déplorable auquel je me suis réduit moi-même, ô mon Rédempteur. Vous, pour me rendre digne de votre grâce, vous avez passé trente-trois ans dans les peines et dans les sueurs ; et moi, pour un moment de plaisir empoisonné, je l'ai méprisée et perdue pour rien. Je remercie votre miséricorde, qui me donne encore, si je veux, le temps de la recouvrer ; oui, je veux la recouvrer autant qu'il sera en moi. Dites-moi ce que j'ai à faire pour recevoir de vous mon pardon. Voulez-vous que je me repente ? Eh bien ! je vous aime pardessus tout. Par le passé, j'ai pendant trop longtemps fait servir mon cœur à l'amour des créatures et de la vanité. Désormais je ne veux vivre que pour vous et n'aimer que vous, ô mon Dieu, mon trésor, mon espérance et ma force. *Diligam te, Deus, fortitudo mea.* Vos mérites, vos plaies, ô mon Jésus, seront mon espérance et ma force. C'est de vous que j'espère la force de vous être fidèle. Recevez-moi donc en votre grâce, ô mon Sauveur, et ne permettez pas que je vous abandonne jamais plus. Détachez-moi des affections de ce monde, et enflammez mon cœur de votre saint amour : *Tui amoris in me*

ignem accende. O Marie, ma mère, faites que je brûle d'ardeur pour Dieu, comme vous en avez toujours brûlé vous-même.

VINGTIÈME CONSIDÉRATION

Folie du Pécheur.

Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum. La sagesse de ce monde est folie devant Dieu.(*I. Cor.*, III, 17.)

PREMIER POINT.

Le vénérable Jean d'Avila aurait voulu partager le monde en deux prisons, l'une pour ceux qui n'ont pas la foi et l'autre pour ceux qui, ayant la foi, vivent dans le péché et éloignés de Dieu. Pour ceux-ci, il disait qu'il faudràit une prison de fous. Mais le plus grand mal de ces misérables, c'est de se croire sages et prudents, tandis qu'ils sont les plus aveugles et les plus insensés de ce monde. Et le pis est que leur nombre est infini. *Stultorum infinitus est numerus*[1] L'un s'affole pour les honneurs, un autre pour les plaisirs, un autre pour ce qu'il y a de plus dégoûtant, et puis il ose appeler fous les Saints qui méprisent les biens de ce monde pour acquérir la vie éternelle et le vrai bien qui est Dieu. Ils regardent comme une folie d'embrasser les humiliations, de pardonner les injures ; folie de se priver des plaisirs des sens et d'embrasser les mortifications, folie de renoncer aux honneurs et aux richesses, folie d'aimer la solitude et la vie humble et retirée. Mais ils ne considèrent pas que le Seigneur appelle folie leur sagesse : *Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum*[2]

Ah ! un jour viendra qu'ils avoueront leur folie, mais quand?

[1] *Eccl.* I, 15). — [2] (I *Cor.*, III, 19).

Lorsqu'il n'y aura plus de remède et qu'ils diront dans leur désespoir : *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam et finem illorum sine honore*[1]. Ah ! malheureux que nous avons été ! Nous appelions folie la vie des Saints, mais nous reconnaissons aujourd'hui que c'est nous qui étions les fous : *Ecce quomodo inter filios Dei computati sunt, et inter Sanctos sors illorum est*[2] Voilà que maintenant ils sont rangés parmi les bienheureux enfants de Dieu et que leur condition est parmi les saints, et cette condition sera éternelle et les rendra heureux pour toujours ; et nous, nous sommes restés au nombre des esclaves du démon, et condamnés à brûler dans cet abîme de tourments pendant toute l'éternité. *Ergo erravimus a via veritatis* (c'est ainsi qu'ils termineront leurs gémissements), *et justitiæ lumen non luxit nobis*[3] Nous nous sommes donc trompés en fermant les yeux à la divine lumière ; et ce qui nous rendra encore plus malheureux, c'est qu'il n'y a plus et qu'il n'y aura jamais de remède à notre erreur, tant que Dieu sera Dieu.

Quelle folie donc de perdre la grâce de Dieu pour un vil intérêt, pour un peu de fumée, pour un plaisir d'un moment ! Que ne fait pas un sujet pour gagner la faveur de son prince? Eh quoi ! pour une misérable satisfaction, perdre le souverain bien qui est Dieu ! perdre le paradis ! perdre même la paix en cette vie, en faisant entrer dans son âme le péché, qui la tourmentera sans cesse par ses remords, et se condamner volontairement à un malheur éternel ! Prendriez-vous ce plaisir illicite, si vous deviez avoir une main brûlée ou bien être pendant un an enfermé dans un tombeau ? Commettriez-vous ce péché, si vous deviez y perdre cent écus? Eh bien ! vous savez qu'en péchant vous perdrez le paradis et votre Dieu, et que vous êtes à jamais condamné à brûler ; et vous péchez !

[1] (*Sap.*, v, 4). — [2] (*Ibid.*, 5). — [3] (*Ibid.*, 6).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Dieu de mon âme, qu'en serait-il de moi en ce moment, si vous n'aviez pas usé de tant de miséricorde? Je serais en enfer, où sont les fous auxquels j'ai ressemblé. Je vous remercie, Seigneur, et je vous prie de ne pas m'abandonner dans mon aveuglement. Je mériterais d'être privé pour toujours de vos lumières, mais je vois que votre grâce ne m'a pas abandonné. Je sens que vous m'appelez avec tendresse, et que vous m'invitez à obtenir le pardon et à espérer de grandes choses de vous, malgré les grandes offenses dont je suis coupable à votre égard. Oui, ô mon Sauveur, j'espère que vous m'accepterez pour votre enfant. Je ne suis pas digne d'être ainsi appelé, car je vous ai tant de fois outragé en face : *Pater, non sum dignus vocari filius tuus, peccavi in cœlum et coram te* ; mais je sais que vous allez chercher les brebis égarées et que vous vous consolez en embrassant vos enfants qui s'étaient perdus. O mon père, je me repens de vous avoir offensé; je me jette à vos pieds, j'embrasse vos genoux, et je ne les quitterai que lorsque vous m'aurez pardonné et que vous m'aurez béni : *Non dimittam te, nisi benedixeris mihi*[1] Bénissez-moi, ô mon père, et que votre bénédiction m'inspire une grande douleur de mes péchés et un grand amour pour vous. Je vous aime, ô mon père, je vous aime de tout mon cœur. Ne permettez pas que je me sépare de vous. Privez-moi de tout, mais ne me privez pas de votre amour. O Marie, si Dieu est mon père, vous êtes ma mère. Bénissez-moi, vous aussi. Je ne mérite pas d'être votre enfant, recevez-moi pour votre serviteur ; mais faites que je sois un serviteur qui vous aime toujours tendrement et qui se confie toujours dans votre protection.

[1] (*Gen.*, XXXII, 26).

DEUXIÈME POINT.

Malheureux pécheurs ! ils se fatiguent et s'épuisent en efforts pour acquérir les sciences mondaines, ou l'art de ramasser du bien dans cette vie qui est si courte ; et ils négligent les biens de la vie qui ne finit jamais : ils perdent tellement l'esprit que non-seulement ils en deviennent fous, mais qu'ils se réduisent à l'état de brutes. Ils ne distinguent plus en effet le bien d'avec le mal, et ils ne suivent que cet appétit brutal qui les porte à chercher ce qui flatte la chair, sans penser à ce qu'ils perdent et à la damnation éternelle qu'ils s'attirent. Or ce n'est pas là agir en homme, mais en brute. Saint Jean Chrysostome a dit : « Nous appelons homme, celui qui porte le caractère distinctif de l'homme. Et quel est le caractère distinctif de l'homme ? c'est d'être raisonnable [1] » Etre homme, c'est être raisonnable, c'est-à-dire agir selon la raison, et non selon l'appétit des sens. Si une bête recevait de Dieu l'usage de la raison, et qu'elle agît conformément à la raison, on dirait qu'elle agirait en homme ; ainsi, lorsqu'au contraire l'homme agit selon les sens et contrairement à la raison, on doit dire qu'il agit en brute.

« Ah ! s'ils avaient de la sagesse et de l'intelligence, et qu'ils prévissent ce qui devra leur arriver à la fin [2] ! Celui qui agit en homme sage et selon la raison, prévoit l'avenir, c'est-à-dire ce qui doit lui arriver à la fin de la vie : la mort, le jugement, et après cette vie l'enfer ou le paradis. Oh ! combien un villageois qui se sauve est plus sage qu'un monarque qui se damne ! « Un enfant pauvre, mais sage, est préférable, dit l'Ecclésiaste, à un roi avancé en âge, mais insensé, qui ne sait point pré-

[1] Hominem illum dicimus, qui imaginem hominis salvam retinet ; quæ autem est imago hominis? rationalem esse. (*In Genes.*, hom. XXIII, n. 3).

[2] Utinam saperent, et intelligerent, et novissima providerent. (*Deut.*, XXXII-29).

voir l'avenir[1]. » O Dieu! ne regarderait-on pas comme fou celui qui pour gagner un jouet risquerait de perdre tous ses biens? Et celui qui pour une courte satisfaction perd son âme, et se met en danger de la perdre pour toujours, ne doit-on pas le regarder comme un fou ? Le motif qui cause la ruine de tant d'âmes qui se damnent, c'est de ne faire attention qu'aux biens et aux maux de ce monde, et de ne pas penser aux biens et aux maux éternels.

Dieu ne nous a pas placés certainement sur cette terre pour nous enrichir, ni pour acquérir des honneurs, ni pour contenter nos sens ; mais pour gagner la vie éternelle : *Finem vero vitam æternam*[2]. Nous ne devons regarder comme important que d'obtenir cette seule fin : *Porro unum est necessarium*[3] Mais c'est cette fin même dont les pécheurs ne font nul cas ; ils ne pensent qu'au présent ; ils cheminent vers la mort, s approchent de l'éternité et ne savent où ils vont. « Que dire, disait saint Augustin, d'un nautonnier à qui l'on demanderait où il va, et qui répondrait qu'il n'en sait rien ? Chacun dirait qu'il va perdre son vaisseau[4]. » « Tel est, conclut ensuite le saint, celui qui court hors de la voie où il doit marcher[5]. » C'est ainsi que font ces sages du monde qui savent gagner de l'argent, prendre des plaisirs, obtenir des places, et qui ne savent pas sauver leur âme. Le mauvais riche avait mis sa sagesse à amasser des trésors ; mais il mourut, et il fut enseveli dans l'enfer[6] Alexandre-le-Grand se montra sage aussi dans les moyens qu'il prit de conquérir tant de royaumes ; mais il mourut bientôt, et fut damné pour l'éternité. Henri VIII fut de même sage pour le talent qu'il eut de se maintenir sur le trône après sa rupture avec l'Eglise ; mais, à la fin de ses jours, il reconnut qu'il avait perdu son âme,

[1] Melior est puer pauper et sapiens, rege sene et stulto, nesciente prævidere in posterum. (*Eccl.*, IV. 13).

[2] (*Rom.*, VI, 22). — [3] (*Luc.*, X, 42).

[4] Fac hominem perdidisse quo tendit, et dicatur ei : quo is? et dicat : nescio. Nonne iste navem ad naufragium perducet? (*In Ps.* XXXI Enarr. II, n. 4).

[5] Talis est, qui currit præter viam. (*Ibid.*,)

[6] Mortuus est, et sepultus est in inferno.

et s'écria : « Nous avons tout perdu[1] » Que de misérables gémissent aujourd'hui, et s'écrient dans l'enfer : « A quoi nous a servi notre orgueil, ou le faste de nos richesses ? Tout a passé comme l'ombre[2]. » Voilà, disent-ils, qu'il ne nous reste qu'à gémir et à souffrir éternellement.

Ante hominem vita et mors, quod placuerit ei dabitur illi[3]. O chrétien, dans ce monde on vous a mis devant les yeux la vie et la mort, on vous a donné le choix entre ces deux choses : ou de vous priver des plaisirs défendus et de gagner par ce moyen la vie éternelle, ou de les goûter et d'aller en enfer. Que dites-vous ? que choisissez-vous ? Choisissez comme doit le faire un homme, et non pas comme le ferait la brute ; choisissez comme doit le faire un chrétien qui a la foi, et dites : « Que sert à un homme de gagner même le monde entier, s'il vient à perdre son âme[4] ? »

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, vous m'avez donné la raison, vous m'avez donné la lumière de la foi ; et moi, par le passé, j'ai agi comme une brute en perdant votre grâce pour les vils plaisirs de mes sens qui ont passé comme un souffle rapide ; et aujourd'hui je ne retire de tout cela que des remords de conscience et des comptes à rendre à votre divine justice. *Non intres in judicium cum servo tuo*[5] : Ah ! Seigneur, ne me jugez pas selon que je le mérite ; mais traitez-moi selon votre miséricorde. Donnez-moi la lumière dont j'ai besoin. Donnez-moi la douleur de vous avoir offensé, et pardonnez-moi. *Erravi sicut*

[1] Perdidimus omnia.

[2] Quid profuit nobis superbia, aut divitiarum jactantia? transierunt omnia illa tanquam umbra. (*Sap.*, v, 8).

[3] (*Eccli.*, xv, 18).

[4] Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ? (*Matth.* xvi, 26).

[5] (*Ps.*, cxlii, 2).

ovis quæ periit : quære servum tuum[1] : Je suis une brebis égarée : si vous ne venez me chercher, je resterai perdu. Ayez pitié de moi, je vous en conjure par ce sang que vous avez répandu pour l'amour de moi. Je me repens, ô souverain bien, de vous avoir abandonné, et d'avoir volontairement renoncé à votre grâce. Je voudrais en mourir de douleur ; mais vous, inspirez-moi une plus vive contrition. Faites que j'aille dans le ciel chanter vos miséricordes. O Marie, ma tendre mère, vous êtes mon refuge, priez Jésus pour moi, suppliez-le de me pardonner, et de me donner la sainte persévérance.

TROISIÈME POINT.

Comprenons que les vrais sages sont ceux qui savent acquérir la grâce divine et le paradis. Prions donc sans cesse le Seigneur de nous donner la science des Saints, qu'il donne à qui la lui demande : *Dedit illi scientiam Sanctorum*[2] Oh ! quelle belle science que celle de savoir aimer Dieu et sauver son âme ! Elle consiste à savoir prendre le chemin du salut éternel et les moyens pour y arriver. Le traité dans lequel on parle du salut de l'âme [a] est le plus nécessaire de tous. Quand même nous saurions tout, si nous ne savons pas nous sauver, tout le reste ne nous servira de rien, et nous serons toujours malheureux ; au lieu que nous serons toujours heureux, si nous savons aimer Dieu, quand même nous serions ignorants sur tout le reste. « Heureux, disait saint Augustin, celui qui vous connaît, malgré qu'il ne connaisse rien autre chose[3]. » Un jour le frère Gilles, dit à saint Bonaventure : Que vous êtes heureux, père Bonaventure, de savoir tant de choses ! et moi,

[1] (*Ps.* CXVIII, 176), — [2] (*Sap.* XI, 10).
[3] Beatus qui te novit, etsi alia nesciat. (*Conf.*, lib. V, c. IV, n. 7, paucis mutatis).
(*a*) L'auteur ne ferait-il pas ici allusion à l'opuscule précédent, intitulé *la voie du salut?* (*L'éditeur*).

pauvre ignorant, je ne sais rien : vous pouvez acquérir plus de sainteté que moi. Apprenez, lui répondit le saint, que si une bonne vieille qui croupit dans l'ignorance sait aimer Dieu plus que moi, elle aura plus de sainteté que moi. A ces mots, le frère Gilles se mit à crier : O bonne vieille, bonne vieille, comprenez, comprenez : si vous aimez Dieu, vous pouvez acquérir plus de sainteté que le père Bonaventure.

« Les ignorants se prennent d'ardeur et font la conquête du ciel, dit un jour saint Augustin à son ami Alype [1]. » Que d'esprits grossiers, qui ne savent pas même lire, et qui savent aimer Dieu, se sauvent ; et que de savants selon le monde qui se damnent ! Mais ce sont les premiers, et non les seconds, qui sont les vrais sages. Oh ! combien grande a été la sagesse d'un saint Pascal Baylon, d'un saint Félix Cantalice, capucin, d'un saint Jean de Dieu, bien qu'ils ignorassent les sciences humaines ! Que de sagesse n'ont pas eue ceux qui, abandonnant le monde, ont été s'enfermer dans les cloîtres, ou vivre dans les déserts, comme saint Benoît, saint François d'Assise, et saint Louis de Toulouse, qui renonça à la royauté ! Que de sagesse n'ont pas déployée tant de martyrs, tant de vierges, en renonçant à des alliances illustres et en préférant aller mourir pour Jésus-Christ ! Les mondains eux-mêmes reconnaissent cette vérité, et ne manquent pas de dire de celui qui s'est donné à Dieu Heureux celui-là, car il prend le bon parti, il sauve son âme. En un mot, ceux qui abandonnent les biens de ce monde pour se donner à Dieu, on les appelle des gens désillusionnés ; ceux donc qui abandonnent Dieu pour les biens de ce monde, comment devraient-ils s'appeler ? des dupes, rien de plus.

Mon cher frère, du nombre desquels voulez-vous être ? Pour faire un bon choix, saint Jean Chrysostome vous conseille de visiter les cimetières : *Proficiscamur ad sepulcra.* Les tombeaux sont une bonne école pour connaître la vanité des biens de ce monde et pour apprendre la science des Saints. Dites-

[1] Surgunt indocti, et rapiunt cœlum. (*Conf. lib.* VIII, c. VIII, n. 19.)

moi, dit saint Chrysostome, pourrez-vous y distinguer qui a été prince, lettré, ou noble? Quant à moi, dit le saint, je n'y vois que pourriture, ossements et vers. Toutes les choses de ce monde finiront bientôt et s'évanouiront comme une comédie, comme un songe, comme une ombre[1]. Mais vous, chrétien, si vous voulez devenir sage, il ne suffit pas de connaître l'importance de la fin, il faut prendre les moyens d'y arriver. Tous voudraient se sauver et devenir saints; mais n'en prenant pas les moyens, ils ne parviennent point à la sainteté, et ils se damnent. Il faut fuir les occasions, fréquenter les sacrements, faire oraison, et, avant tout, imprimer fortement dans son cœur les maximes de l'Evangile : « Que sert à un homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme[2]? » « Celui qui aime son âme, la perdra[3]. » Ce qui revient à dire qu'il faut au besoin sacrifier même sa vie pour sauver son âme. — « Que celui qui veut me suivre, se renonce lui-même[4], » c'est-à-dire que pour suivre Jésus-Christ, il faut refuser à l'amour-propre les satisfactions qu'il recherche : *Vita in voluntate ejus*[5], c'est-à-dire que notre salut consiste à faire la volonté divine. Et autres maximes semblables.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O père des miséricordes, jetez un regard sur ma misère, et ayez pitié de moi. Eclairez-moi, et faites-moi connaître ma folie passée, afin que je la déplore, et votre bonté infinie, afin que je l'aime. O mon Jésus, *ne tradas bestiis animas confitentes tibi :* vous avez versé votre sang pour me sauver, ne permettez pas que je retombe jamais plus dans l'esclavage des

[1] Nihil video, nisi putredinem, ossa et vermes. Omnia fabula, somnium, umbra. (*In Matth.* hom. LXXVII, al. LXXVI, n. 5).

[2] Quid prodest homini, si mundum universum lucretur? (*Matth.* XVI, 26).

[3] Qui amat animam suam, perdet eam. (*Joan.* XII. 25).

[4] Qui vult venire post me, abneget semetipsum, (*Matth,* XVI. 24).

[5] (*Ps.* XXIX, 6).

démons comme par le passé. Je me repens, ô mon souverain bien, de vous avoir abandonné. Je maudis le moment où j'ai donné de pleine volonté mon consentement au péché, et j'embrasse votre sainte volonté qui ne désire pas autre chose que mon bien. Père éternel, par égard pour les mérites de Jésus-Christ, donnez-moi la force d'accomplir tout ce qui vous plaît. Faites-moi mourir plutôt que de permettre que je résiste à vos dispositions. Aidez-moi par votre grâce à mettre en vous seul tout mon amour, et à me détacher de toutes les affections qui ne tendent pas vers vous. Je vous aime, ô Dieu de mon âme, je vous aime par-dessus tout, et j'espère de vous toutes sortes de biens : le pardon, la persévérance dans votre amour, et le paradis pour vous aimer éternellement. O Marie, demandez ces grâces pour moi, votre fils ne vous refuse rien. O mon espérance, c'est en vous que je me confie.

VINGT-UNIÈME CONSIDÉRATION

Vie malheureuse du pécheur, et vie heureuse de celui qui aime Dieu.

Non est pax impiis, dicit Dominus. Il n'y a pas de paix pour les impies, dit le Seigneur. (*Is.* XLVIII. 22.) *Pax multa diligentibus legem tuam.* Une paix inaltérable est pour ceux qui aiment votre loi. (*Ps.* CXVIII, 165.)

PREMIER POINT.

Tous les hommes en cette vie se fatiguent pour trouver la paix. C'est le but des peines que se donnent le marchand, le militaire, le plaideur ; ils se figurent qu'en réalisant ce bénéfice, en obtenant cet avancement, en gagnant ce procès, ils feront leur fortune et trouveront ainsi le repos. Mais, pauvres mondains qui demandent au monde la paix qu'il ne peut donner ! Dieu seul peut nous donner la paix, comme le confesse l'Eglise dans cette prière : *Da servis tuis illam, quam mundus dare non potest, pacem.* Non, le monde ne peut pas, avec tous

ses biens, contenter le cœur de l'homme, car l'homme n'a pas été créé pour cette sorte de biens, mais seulement pour Dieu. De là vient que Dieu seul peut le contenter. Les animaux, qui ne sont créés que pour les plaisirs des sens, trouvent la paix dans les biens de la terre. Donnez à un cheval une botte de foin, à un chien un morceau de viande, et les voilà contents, ils ne désirent plus rien. Mais l'âme, qui n'est créée que pour aimer Dieu et lui être unie, ne trouvera jamais la paix dans les plaisirs sensuels; Dieu seul peut la contenter pleinement.

Le riche dont il est parlé dans saint Luc[1], ayant retiré une bonne récolte de ses champs, se disait à lui-même : « Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années : repose-toi, mange, bois, fais bonne chère[2] » Mais l'Evangile appelle fou, *stulte*, ce malheureux riche ; et c'est avec raison, dit saint Basile : car, dit ce saint docteur en l'apostrophant, as-tu donc une âme de pourceau[3], pour ne penser qu'à te satisfaire par le boire, le manger et les plaisirs des sens? *Requiesce, comede, bibe!* L'homme peut bien être gorgé des biens de ce monde, mais il n'en est jamais rassasié : *Inflari potest, satiari non potest*, comme le dit saint Bernard. Le même saint, sur ce mot de l'Evangile : *Ecce nos reliquimus omnia*(a), dit[4] qu'il a vu plusieurs fous atteints de diverses manies. Il dit que tous ont une faim dévorante ; mais que les uns se rassasient de terre, c'est la figure des avares ; les autres d'air, c'est la figure de ceux qui ambitionnent les honneurs ; d'autres aspirent auprès d'une fournaise ardente les flammes

[1] (*Luc.*, XII, 19).

[2] Anima, habes multa bona posita in annos plurimos, requiesce, comede bibe.

[3] Numquid animam porcinam habes?

[4] (C. xxv, n. 30).

(*a*) Cet opuscule est plutôt l'ouvrage de Gaufrid, disciple de Saint Bernard qui l'a composé en formant un ensemble de divers extraits des Sermons de son maître. Voir le Tome II des œuvres de S. Bernard, édition de 1690 p. 281.

(*L'éditeur*).

qui s'en élèvent, c'est la figure des hommes colères; d'autres enfin, au bord d'une mare fétide, s'abreuvent d'une eau bourbeuse, c'est la figure des voluptueux. Puis le même saint s'adresse à eux et leur dit : Pauvres fous, ne voyez-vous pas que tout cela augmente votre faim, au lieu de l'apaiser[1] ? Les biens de ce monde ne sont que des biens apparents, et c'est ce qui fait qu'ils ne peuvent rassasier le cœur de l'homme. *Comedistis, et non estis satiati*, comme l'a dit le prophète Aggée[2]. Ainsi l'avare, plus il acquiert, plus il cherche à acquérir. « L'argent dont la cupidité se repaît, dit saint Augustin, au lieu de l'assouvir, ne fait que l'exciter davantage[3] » L'impudique, plus il se vautre dans la débauche, plus il s'en sent tout à la fois dégoûté et affamé ; et comment en effet les ordures et les souillures sensuelles pourraient-elles jamais satisfaire le cœur? La même chose arrive à l'ambitieux qui veut se rassasier de fumée, puisque l'ambitieux considère plutôt ce qui lui manque que ce qu'il possède. Après avoir conquis tant de royaumes, Alexandre-le-Grand se plaignait de ce qu'il lui manquait encore les domaines d'autres princes. Si les biens de ce monde contentaient l'homme, les riches, les monarques seraient pleinement heureux ; mais l'expérience prouve tout le contraire. Salomon, tout en déclarant qu'il n'avait rien refusé à ses sens[4], en fait lui-même l'aveu : « Vanité des vanités, dit-il, et tout est vanité[5] ; » c'est-à-dire que tout ce qui est dans ce monde n'est que vanité, mensonge et folie.

[1] Hæc potius famem provocant quam extinguunt.
[2] *(Agg.* I, 6).
[3] Major pecunia et avaritiæ fauces non claudit, sed extendit.
[4] Et omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis. (*Eccl.* II. 10).
[5] Vanitas vanitatum et omnia vanitas. (*Ibid.* I. 2).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, qu'ai-je retiré des offenses que je vous ai faites, si ce n'est des peines, des amertumes, et des titres pour l'enfer ! L'amertume que j'en ressens maintenant, loin de me déplaire, me console, puisqu'elle est un don de votre grâce et elle me fait espérer, par là même que c'est vous qui l'excitez en moi, que vous voulez me pardonner. Ce qui m'afflige, c'est que je vous ai causé, à vous, l'amertume, ô mon Rédempteur, qui m'avez tant aimé. Je méritais, Seigneur, que vous m'abandonnassiez alors ; mais au lieu de m'abandonner, je vois que vous m'offrez le pardon et que même vous êtes le premier à me demander la paix. Oui, ô mon Jésus, je veux faire ma paix avec vous, et je désire votre grâce plus que tout autre bien. Je me repens, ô bonté infinie, de vous avoir offensé, je voudrais en mourir de douleur Ah ! par cet amour que vous m'avez témoigné en mourant pour moi sur la croix, pardonnez-moi et recevez-moi dans votre amour. Changez mon cœur, et faites qu'il vous donne autant de consolations à l'avenir qu'il vous a causé de déplaisirs par le passé. Par amour pour vous, je renonce désormais à toutes les jouissances que pourra m'offrir le monde, et je prends la résolution de perdre plutôt la vie que votre grâce. Dites-moi ce que j'ai à faire pour vous plaire, je veux l'accomplir en entier. Que sont pour moi les plaisirs, les honneurs, les richesses? Je ne veux que vous, ô mon Dieu, vous qui êtes ma joie, ma gloire, mon trésor, ma vie, mon amour, mon tout. Donnez-moi, Seigneur, la grâce de vous être fidèle. Donnez-moi votre amour, et faites de moi ce qu'il vous plaira. O Marie, ma mère et mon espérance après Jésus, recevez-moi sous votre protection et faites que je sois tout à Dieu.

DEUXIÈME POINT.

Salomon ne dit pas seulement que les biens de ce monde ne sont que des vanités qui ne peuvent contenter l'homme ; il ajoute que ce sont des sujets d'affliction pour l'esprit[1] : *Ecce universa vanitas, et afflictio spiritus.* Pauvres pécheurs ! ils prétendent qu'en péchant ils se rendront heureux ; mais ils ne trouvent à le faire qu'amertume et remords. « Il n'y a, dit le Psalmiste, que désolation et ravages sur leurs traces ; ils ne connaissent point la voie de la paix[2] » Quoi? la paix ! la paix ! il n'y a pas de paix, dit le Seigneur, il n'y a pas de paix pour les impies[3]. Et d'abord le péché cause à celui qui le commet la crainte de la vengeance divine. Quand quelqu'un a un ennemi puissant, il ne mange ni ne dort avec tranquillité ; celui donc qui a Dieu pour ennemi peut-il demeurer en paix? « La peur est inévitable pour ceux qui font le mal, a dit le Sage[4] » Que celui qui est en état de péché sente seulement la terre trembler ou le ciel gronder, comme il tremble ! Une feuille qu'agite le vent le jette dans l'épouvante. « Son oreille, comme il est dit dans le livre de Job, est sans cesse frappé de bruits effrayants[5] » Il fuit sans que personne le poursuive[1] Et qui donc le poursuit? Son péché même. Caïn, après avoir tué son frère Abel, disait : « Le premier qui me trouvera m'ôtera la vie[6] » Et quoique le Seigneur lui eût assuré que personne ne lui ferait de mal[7], l'Ecriture n'en rapporte pas moins

[1] (*Eccl.*, I, 14).
[2] Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt. (*Ps.* XIII, 3).
[3] Non est pax impiis, dicit Dominus. (*Isa.* XLVIII. 22).
[4] Pavor his qui operantur malum. (*Prov.* X. 29).
[5] Sonitus terroris semper in auribus ejus. (*Job.* XV, 22).
[6] Fugit impius, nemine persequente. (*Prov.* XXIII, 1).
[7] Omnis igitur qui invenerit me, occidet me. (*Gen.* IV. 14).
[8] Dixitque ei Dominus : Nequaquam ita fiet.

qu'il fuyait d'un lieu dans un autre[1] Qui donc persécutait Caïn? n'était-ce pas son péché?

Ensuite le péché cause à celui qui le commet le remords de la conscience, ce ver impitoyable qui le ronge continuellement. Ce misérable pécheur va au spectacle, aux fêtes, à des banquets : Mais tu es dans la disgrâce de Dieu, lui dit la conscience, si tu meurs, où vas-tu? Le remords de la conscience est une peine si grande en cette vie, que beaucoup de gens se sont donné la mort pour s'en délivrer. Parmi ceux-là on compte Judas, qui, comme l'on sait, se pendit de désespoir. On raconte qu'une autre personne ayant tué un enfant, pour se soustraire au tourment du remords, alla se faire religieuse ; mais que ne trouvant pas davantage la paix dans le cloître, elle s'en alla faire au juge l'aveu de son crime et se fit condamner à mort.

Qu'est-ce qu'une âme qui vit séparée de Dieu? Le Saint-Esprit la compare à une mer orageuse[2]. Je le demande, si quelqu'un était porté au milieu d'un concert, d'un bal, d'une fête quelconque ; mais qu'il y fût suspendu par les pieds de manière à avoir la tête en bas, pourrait-il jouir de ces plaisirs? Or tel est l'état de l'homme dont la conscience est bouleversée, et qui est tout entouré des biens de ce monde, mais séparé de Dieu. Il mange, il boit, il danse, il porte de beaux vêtements, il est comblé d'honneurs, il obtient telle place, acquiert telle propriété, et malgré tous ces avantages il n'a pas la paix. *Non est pax impiis.* La paix ne vient que de Dieu, et Dieu ne la donne qu'à ses amis, et jamais à ses ennemis.

Les biens de ce monde, dit saint Vincent Ferrier, sont purement extérieurs, et dès lors n'entrent pas dans le cœur ; c'est comme de l'eau qui n'entre pas là où il y a soif[3]. Ce pécheur portera un bel habit brodé, un beau diamant au doigt, se nour-

[1] Habitavit profugus in terra. (*Ibid*).

[2] Impius autem quasi mare fervens, quod quiescere non potest. (*Isa.*, LVII. 20).

[3] Sunt aquæ, quæ non intrant illuc, ubi est sitis.

rira à son goût ; mais son pauvre cœur sera rempli d'épines et e el , et vous le verrez avez toutes ses richesses, ses délices, ses plaisirs, être toujours inquiet, s'emporter à la moindre contrariété, se mettre en colère, et ressembler à un animal enragé. Celui qui aime Dieu, se résigne à sa volonté dans le malheur, et y trouve la paix ; mais c'est là ce que ne saurait faire celui qui est en opposition avec la volonté de Dieu, et par conséquent il n'a aucun moyen de se mettre en repos. Le malheureux sert le démon, il sert un tyran qui, en récompense de sa servilité, l'abreuve de chagrins et d'amertumes. Ce que Dieu a dit ne peut manquer d'avoir son accomplissement : « Pour châtiment de n'avoir pas servi Dieu avec la joie qu'il t'offrait, tu serviras ton ennemi dans la faim, dans la soif, dans la nudité et dans la privation de toutes choses[1]. » Que ne souffre pas ce vindicatif après s'être vengé, ce voluptueux après avoir satisfait sa passion, cet ambitieux, cet avare ! Oh ! combien n'y en a-t-il pas qui deviendraient de grands saints, s'ils souffraient pour Dieu ce qu'ils souffrent pour se damner !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh ! vie que j'ai perdue ! Oh ! si pour vous servir, ô mon Dieu, j'avais souffert les peines que j'ai endurées pour vous offenser, que de mérites n'aurais-je pas amassés pour le ciel. Ah ! Seigneur, pourquoi vous ai-je abandonné, pour quels objets ai-je consenti à perdre votre grâce ? pour des plaisirs empoisonnés, et de courte durée, qui, à peine obtenus, se sont évanouis, et m'ont laissé le cœur plein d'épines et d'amertumes. Ah ! péchés que j'ai commis, je vous déteste, je vous maudis mille fois, et je bénis votre miséricorde, ô mon Dieu, et la patience avec laquelle vous m'avez supporté. Je vous

[1] Eo quod non servieris Deo tuo in gaudio, servies inimico tuo in fame, et siti, et nuditate, et omni penuria. (*Deut.* XXVIII, 48).

aime, ô mon Créateur et mon Rédempteur, vous qui av donné votre vie pour moi ; et puisque je vous aime, je me r pens de tout mon cœur de vous avoir offensé. O mon Dieu, mon Dieu, pourquoi vous ai-je perdu? pour quelles chos vous ai-je échangé ? Je connais maintenant le mal que j'ai fai et je prends la résolution de tout perdre, la vie même, s'il faut, plutôt que votre amour. Donnez-moi la lumière, Pè éternel, pour l'amour de Jésus-Christ; faites-moi connaît la grandeur du bien qui est en vous et le néant des bie que m'offre le démon pour me faire perdre votre grâc Je vous aime, mais je désire vous aimer davantage. Fait que vous soyez seul l'unique objet de mes pensées, l'uniq objet de mes désirs, l'unique objet de mon amour. J'espè tout de votre bonté par les mérites de votre fils. O Marie, m mère, par l'amour que vous portez à Jésus-Christ, je vous pr de m'obtenir les lumières et la force dont j'ai besoin po le servir et l'aimer jusqu'à la mort.

TROISIÈME POINT

Si tous les biens et tous les plaisirs du monde ne peuve contenter le cœur de l'homme, qui donc pourra le contente Dieu seul. « Mettez en Dieu vos délices, vous dit le Psalmist et Dieu vous accordera tout ce que votre cœur demande[1]. » I cœur de l'homme est sans cesse à la recherche d'un bien q puisse le contenter. Il possède les richesses, les dignités, et n'est pas encore satisfait, parce que tous ces biens sont fini et que lui, il a été créé pour un bien infini. Mais qu'il trou Dieu, qu'il s'unisse à lui, et il sera content, et il ne désire plus rien. *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cord tui.* Saint Augustin ne trouva jamais la paix, tant qu'il me une vie de plaisirs ; mais quand il se fut donné à Dieu, il l en fit l'aveu en lui disant : « Notre cœur est agité jusqu'à

[1] Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui. *(Ps.* XXXVI, 4).

qu'il se repose en vous[1] » O mon Dieu, disait-il, je connais maintenant que tout est vanité et affliction, et que vous seul êtes la vraie paix de l'âme[2] Après s'être ainsi instruit à ses propres dépens, il nous donne cet avis : « Pourquoi vous fatiguer, pauvre homme, à chercher des biens de tout côté ? Attachez-vous à l'unique bien dans lequel sont tous les biens[3] » Le roi David, après avoir péché, allait à la chasse, se promenait dans ses jardins, s'adonnait aux plaisirs de la table et à tous les délassements d'un roi ; mais les festins, les jardins, et toutes les créatures qu'il faisait servir à ses plaisirs lui disaient : David, nous ne pouvons pas te contenter ? Non, non, nous ne pouvons pas te satisfaire. Où est ton Dieu? *Ubi est Deus tuus ?* Va trouver ton Dieu : lui seul peut te satisfaire. C'est pourquoi David ne faisait que verser des larmes au milieu même de toutes ses délices[4]

Oh ! comme Dieu sait au contraire satisfaire les âmes fidèles qui l'aiment ! Saint François d'Assise ayant tout abandonné pour Dieu, se trouvant sans soutien, couvert de haillons, mort de froid, exténué de faim, se croyait dans le ciel, en s'écriant : *Deus meus et omnia* : Mon Dieu et mon tout. Saint François Borgia, devenu religieux, dormait souvent sur la paille pendant ses voyages ; mais alors il en éprouvait tant de consolation, qu'il n'en pouvait dormir. Saint Philippe de Néri, après avoir tout abandonné de même, recevait de Dieu de telles consolations, que lorsqu'il entrait au lit, il s'écriait : C'en est assez, ô mon Jésus, laissez-moi dormir. Le père Charles de Lorraine Jésuite, de la maison de Lorraine, en se trouvant dans sa cellule, se mettait à danser de plaisir, Saint François Xavier, étant aux Indes, se découvrait la poitrine et disait : *Sat est, Domine :* Assez, Seigneur, ne me donnez pas plus de con-

[2] Inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te. (*Conf.*, lib. I, c. 1).
[2] Dura sunt omnia, et tu solus requies. (*Conf.* lib. VI, c. xvi).
[3] Quid per multa vagaris, homuncio, quærendo bona? Ama unum bonum, in quo sunt omnia bona. (*Manual.*, c. xxxiv).
[4] Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus ? (*Ps.* xli. 4).

solation que mon cœur n'en peut supporter. Sainte Thé disait qu'une goutte des consolations célestes donne plu: contentement que tous les plaisirs et les divertissement monde. Dieu ne peut en effet manquer d'accomplir les messes qu'il a faites de donner à ceux qui abandonnen biens de ce monde pour l'amour de lui le centuple de pa de contentement même en cette vie[1]

Qu'allons-nous donc chercher? Allons à Jésus-Christ, nous appelle et qui nous dit : « Venez à moi, vous tous êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai[2] » âme qui aime Dieu trouve cette paix qui surpasse tous plaisirs et toutes les satisfactions que peuvent donner les et le monde[3] Les Saints, il est vrai, souffrent dans cette car la terre est un lieu de mérites, et l'on ne peut mériter souffrir : mais Saint Bonaventure dit que l'amour divin semblable au miel qui rend douces et aimables les chose: plus amères. Celui qui aime Dieu, aime sa volonté et se jouit en esprit au milieu des amertumes ; car il sait qu'er embrassant, il se conforme à la volonté de Dieu et se agréable à ses yeux. Hélas ! les pécheurs dédaignent l: spirituelle sans vouloir en éprouver les charmes! Ils ne vc que la croix, dit saint Bernard, sans voir l'onction qui y es tachée[4], ils n'aperçoivent que les mortifications que soufl les vrais amis de Dieu et les plaisirs dont ils se privent ; ı ils ne voient pas les délices spirituelles dont le Seigneu: favorise. Oh! si les pécheurs goûtaient un peu la paix jouit pleinement une âme qui n'aime que Dieu! « Faite l'expérience, leur dit David, et vous verrez combien le gnèur est doux[5]. » O mon frère, mettez-vous à faire la n tation tous les jours, à communier souvent, à visiter le

[1] Qui reliquerit domum, vel fratres, etc., propter nomen meum, c plum accipiet, et vitam æternam poss'debit. (*Matth.* XIX. 29).

[2] Venite ad me omnes, qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam (*Matth.* XI, 29).

[3] Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum. (*Phil.*, IV, 7).

[4] Vident crucem, sed non vident unctionem.

[5] Gustate et videte, quam suavis est Dominus. (*Ps.* XXXIII, 9).

saint-sacrement. Prenez le parti de vous détacher du monde, de revenir à Dieu, et vous verrez que le Seigneur vous donnera plus de consolations dans ce peu de temps de votre retour à lui, que le monde ne vous en a offert avec tous ses amusements. *Gustate et videte*. Celui qui n'en fait pas l'expérience, ne peut pas comprendre comme Dieu sait contenter une âme qui l'aime.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Rédempteur, comme j'ai été aveugle par le passé de vous abandonner, vous, le bien infini, source de toute consolation, pour les misérables et passagères satisfactions des sens ! Je suis étonné de mon aveuglement ; mais je le suis encore plus de votre miséricorde, qui m'a supporté avec tant de bonté. Je vous remercie de m'avoir fait connaître ma folie et l'obligation que j'ai de vous aimer. Je vous aime, ô mon Jésus, de toute mon âme, et je désire vous aimer de plus en plus. Augmentez mon désir et mon amour. Embrasez-moi d'amour, ô amabilité infinie, qui n'avez rien laissé à faire pour vous faire aimer de moi, et qui désirez tout mon amour. *Si vis, potes me mundare*. Ah ! mon Rédempteur, dépouillez mon cœur de tant d'affections impures qui m'empêchent de vous aimer comme je le voudrais. Je n'ai pas la force de faire que mon cœur ne brûle que pour vous. Cette force, il n'y a que votre grâce qui la donne, elle qui peut tout ce qu'elle veut. Détachez-moi de tout, éloignez de mon âme toute affection qui ne serait pas pour vous, et faites que je sois tout à vous. Je me repens par-dessus tout de tant de déplaisirs que je vous ai causés, et je prends la résolution de consacrer les jours qui me restent à votre saint amour ; mais c'est là ce qui doit être votre ouvrage. Faites-le par ce sang que vous avez répandu pour moi avec tant de douleur et tant d'amour. Faites pour la gloire de votre puissance que mon cœur, qui a été pendant

un temps si rempli d'affections terrestres, soit tout e flammé d'amour pour vous, ô bien infini. O mère du bel amou rendez-moi par vos prières, comme vous avez toujours ét tout brûlant de charité pour Dieu.

VINGT-DEUXIÈME CONSIDÉRATION

Des mauvaises habitudes.

Impius cum in profundum venerit, contemnit. Lorsque l'impie est ve au plus profond des péchés, il méprise tout. (*Prov*, XVIII, 3.)

PREMIER POINT.

Un des plus grands dommages causés au genre hum par le péché d'Adam, c'est notre funeste inclination au péc C'est ce qui faisait gémir l'Apôtre, quand il se voyait pou par la concupiscence au mal même qu'il abhorrait[1]. De vient que nous, qui sommes infectés de cette concupiscenc entourés de tant d'ennemis qui nous poussent vers le m nous avons tant de peine à parvenir sans péché à la bienh reuse patrie. Etant donc posée cette fragilité, qui nous est hérente, je fais cette demande : Que diriez-vous d'un voyag qui, devant passer la mer par une grande tempête, sur u barque à demi pourrie, voudrait la charger d'un poids capa à lui seul, quand même il n'y aurait pas d'orage, de faire co à fond le frêle esquif? Quel pronostic pourriez-vous porter su vie de cet homme? Appliquez cet exemple à un homme q de mauvaises habitudes, et qui devant traverser la mer cette vie (mer orageuse où tant de gens font naufrage) une barque fragile et tombant en ruine, comme l'est c chair à laquelle nous sommes unis, voudrait la charger

[1] Video aliam legem in membris meis... captivantem me in lege pe (*Rom.* VII. 23).

péchés d'habitude. Il serait très-difficile à cet homme de se sauver, car les mauvaises habitudes aveuglent l'esprit, endurcissent le cœur, et par là même ont pour effet naturel de rendre le pécheur obstiné jusqu'à la mort.

Et d'abord les mauvaises habitudes aveuglent. Pourquoi les Saints ne cessent-ils de demander à Dieu qu'il les éclaire, et pourquoi craignent-ils toujours de devenir les plus grands pécheurs du monde? Parce qu'ils savent que si une fois ils viennent à perdre la lumiére surnaturelle, ils peuvent commettre toute espèce de crimes. Pourquoi encore tant de chrétiens ont-ils voulu obstinément vivre dans le péché jusqu'à finir par se damner? parce que, comme le dit l'Ecriture, les péchés dont ils se sont rendus coupables ont fini par les aveugler[1], et par causer ainsi leur perte. Chaque péché a pour effet d'aveugler l'esprit, et à mesure que le nombre des péchés s'accroît, l'aveuglement augmente, Dieu est notre lumière ; par conséquent, plus l'âme s'éloigne de lui, plus elle devient aveugle. Les vices auxquels s'abandonne le pécheur pénétrent, comme il est dit ailleurs, jusqu'à la moëlle de ses os[2] De même donc que la lumière du soleil ne peut pénétrer dans un vase rempli de terre, de même la lumière divine ne peut pénétrer dans un cœur rempli de vices. Voilà pourquoi on voit certains pécheurs sans retenue qui perdent toute lumière, vont de péché en péché, et ne pensent plus à s'amender. Ils tournent sans s'arrêter dans le mal, suivant l'expression du Psalmiste[3]. Plongés dans cet abìme de ténèbres, ces malheureux ne savent que pécher, ne parlent plus que de péchés, ne pensent plus qu'à pécher, et semblent ne plus savoir quel mal c'est que le péché. « L'habitude même qu'ont les pécheurs de commettre le mal, dit saint Augustin, les empêche de voir le mal qu'ils font[4]. » Ainsi ils vivent comme s'ils

[1] Excæeavit eos malitia eorum. (*Sap.*, II, 21).
[2] Ossa ejus implebuntur vitiis. (*Job.*, XX, 11).
[3] In circuiti impii ambulant. (*Ps.*, XI, 9).
[4] Ipsa consuetudo mali non sinit peccatores videre malum quod faciunt.

ne croyaient plus qu'il y a un Dieu, un paradis, un enfe une éternité.

Le péché qui d'abord vous faisait horreur, par l'effet d l'habitude, ne vous paraît plus si terrible. « Qu'ils soient, d le Psalmiste, semblables à un tourbillon de poussière, et une paille dont le vent se joue[1]. » Voyez, dit saint Grégoir avec quelle facilité un brin de paille est emporté par un lé ger souffle de vent ; ainsi souvent vous verrez tel qui, ava de tomber, résistait au moins quelque temps aux tentations qui luttait avec elles, une fois qu'il a contracté de mauvais habitudes, succomber sans résistance à toute tentation, toute occasion qui lui vient de pécher. D'où cela vient-il ? I ce que les mauvaises habitudes lui ont fait perdre la vue. Sai Anselme dit que le démon en use avec certains pécheurs comn celui qui tiendrait un oiseau attaché par un fil et qui tout e le laissant voler, retire, lorsqu'il le veut, le fil à soi et fa retomber l'oiseau à terre. Tels sont, dit le même saint, l chrétiens qui ont de mauvaises habitudes devenus le jouet c notre commun ennemi, ils ne s'élèvent un peu que pour re tomber tout aussitôt dans les mêmes vices[2] Il y en a mêm ajoute saint Bernardin de Sienne, qui continuent de péch même sans en avoir l'occasion ; ceux qui ont de mauvais habitudes, dit-il, sont comme des moulins à vent qui tourne à tout vent, *rotantur omni vento*, qui tournent, sans qu'il ait de grains à moudre, et même contre la volonté c meunier. Voyez un de ces chrétiens : il a de mauvaises pe sées sans occasion, sans plaisir, sans presque le vouloir, p la seule force de l'habitude. « C'est une dure chose q l'habitude, dit saint Jean Chrysostome, puisqu'elle fait co mettre le mal quelquefois même à ceux qui ne voudraient p le commettre[3]. » Oui, car, comme le dit saint Augustin, l

[1] Pone illos ut rotam, et sicut stipulam ante faciem venti. (*Ps.* LXXXII, 1

[2] Pravo usu irretiti ab hoste tenentur, volantes in eadem vitia dejiciunt (*Apud Eadm. in vita, lib.* II).

[3] Dura res est consuetudo, quæ nonunquam nolentes committere cogit il cita.

mauvaises habitudes déviennent une nécessité [1]. Et saint Bei nardin ajoute : « L'habitude devient une nouvelle nature [2] ; et de même qu'il est nécessaire à l'homme de respirer, d même il devient nécessaire à ceux qui ont contracté de mau vaises habitudes et qui se sont faits les esclaves du péché d'y retomber sans cesse. J'ai dit les esclaves, car autres son les serviteurs qui vous servent moyennant un salaire, autre sont les esclaves qui servent par force, sans recevoir aucun sa laire de leur service. C'est à ce point là qu'en viennent cei tains misérables : ils pèchent même sans avoir à y trouve du plaisir.

Impius cum in profundum venerit, contemnit. Saint Chry sostome applique ce texte au pécheur d'habitude, qui une foi plongé dans cet abîme de ténèbres, méprise les corrections les prédications, les censures, l'enfer, Dieu, tout en un mot et devient, le malheureux, semblable à un vautour qui, plutô que de lâcher le cadavre qu'il dévore, préfère se laisser tue par les chasseurs. Le père Recupito raconte qu'un homm condamné à mort, dans le moment même où il allait au sup plice, leva les yeux, regarda une jeune fille et consentit à un mauvaise pensée. Le père Gisolfe raconte aussi qu'un blas phémateur, condamné à être pendu, prononça un blasphèm au moment où on lui retira l'échelle pour lui serrer le nœud Saint Bernardin affirme qu'il ne sert de rien de prier pou ceux qui ont de mauvaises habitudes, et qu'il faut seulemen les plaindre comme damnés d'avance. Eh ! comment pour raient-ils sortir du précipice où ils sont tombés, s'ils n'y voien plus ? Il faudrait pour cela un miracle de la grâce. Les misé rables ! ils n'ouvriront les yeux que dans l'enfer, quand il ne leu servira de les ouvrir que pour pleurer plus amèrement leu folie.

[1] Dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.
[2] Usus vertitur in naturam.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, vous vous êtes plu à me combler de bienfaits, plus que vous n'avez fait à l'égard de tous les autres, et moi j'ai pris à tâche de vous offenser, plus que toute autre personne que je connaisse. O cœur endolori de mon Rédempteur, qui sur la croix avez été si fort affligé et tourmenté par la vue de mes péchés, donnez-moi en vertu de vos mérites une vive connaissance et une profonde douleur de mes fautes. Ah! mon Jésus, je suis rempli de défauts, mais vous êtes tout-puissant, et vous pouvez bien me remplir de votre saint amour. Je me confie donc en vous, qui êtes la bonté et la miséricorde infinie. Je me repens, ô souverain bien, de vous avoir offensé ; ah ! que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir jamais offensé ! Je vous ai oublié ; mais vous, vous ne m'avez pas mis en oubli ; je le vois à l'aide de cette lumière que vous me donnez en ce moment. Puisque vous m'éclairez de cette lumière, donnez-moi aussi la force de vous être fidèle. Je vous promets de mourir plutôt mille fois que de vous tourner désormais le dos ; mais c'est sur votre secours que s'appuient mes espérances : *In te, Domina, speravi; non confundar in æternum.* Oui, c'est en comptant sur votre appui, que j'espère, ô mon doux Jésus, ne plus éprouver la confusion du péché, et la perte de votre grâce. *In te, Domine speravi ; non confundar in æternum.* Je me tourne aussi vers vous, ô Marie, ma souveraine. Je me confie en votre intercession, ô mon espérance, pour ne plus me voir l'ennemi de votre fils. Ah ! suppliez-le qu'il me fasse plutôt mourir que de me laisser tomber dans cet affreux malheur.

DEUXIÈME POINT.

De plus, les mauvaises habitudes nous endurcissent : L'habitude de pécher rend le cœur insensible, comme l'a fait observer Corneille de la Pierre [1] Et Dieu le permet justement en punition des résistances qu'on a opposées à ses appels. L'Apôtre dit que le Seigneur fait miséricorde à qui il veut, et qu'il endurcit qui il veut [2]. Saint Augustiu explique ainsi cette parole de l'Apôtre : « Dire de Dieu qu'il endurcit, c'est dire qu'il retire sa miséricorde [3] » Ce n'est pas que Dieu endurcisse, à proprement parler, le pécheur d'habitude ; mais il lui retire la grâce, en punition de l'ingratitude dont il s'est rendu coupable à l'égard des grâces qu'il avait reçues. Et c'est ainsi que son cœur reste insensible, et devient comme s'il était de pierre, ou comme l'enclume du forgeron, ainsi que nous le lisons dans le livre de Job [4]. De là vient que, tandis que les autres s'attendrissent et pleurent en songeant aux rigueurs des jugements de Dieu, aux supplices des damnés, à la passion de Jésus-Christ, le pécheur d'habitude n'en est point ému ; il n'y pense qu'avec indifférence, comme si c'étaient des choses qui ne le regarderaient pas ; et tous les coups qu'il recevra ne feront que l'endurcir davantage, comme l'enclume sous le marteau : *Et stringetur quasi malleatoris incus.*

Les morts même subites, les tremblements de terre, les coups de tonnerre, la foudre, rien de tout cela ne l'épouvantera plus ; et au lieu de le réveiller et de le faire rentrer en lui-même, tout cela ne fera que l'entretenir dans ce sommeil de mort où il est plongé ; *Ab increpatione tua*, *Deus Jacob*,

[1] Cor durum efficit consuetudo peccandi.
[2] Cujus vult miseretur, et quem vult indurat.
[3] Obduratio Dei est nolle misereri.
[4] Cor ejus indurabitur tanquam lapis, et stringetur quasi malleatoris incus. (*Job.* XLI, 15).

dormitaverunt[1] Peu à peu la mauvaise habitude fait perdre même le remords de la conscience. Les péchés les plus énormes paraissent n'être plus rien, ou du moins, comme le dit saint Augustin, paraissent n'être que peu de chose[2] On rougit naturellement lorsqu'on fait le mal, mais, dit saint Jérôme, les péchés que commettent les pécheurs d'habitude ont perdu pour eux la vertu de les faire rougir[3]. Saint Pierre les compare aux pourceaux qui se vautrent dans la boue : *Sus lota in volutabro luti*[4]. De même que le pourceau en se vautrant dans la boue ne sent pas la puanteur qui s'en exhale, de même aussi le pécheur d'habitude est le seul à ne pas sentir cette puanteur qui révolte tous les autres. Cette fange lui a enlevé même l'usage de la vue. Qu'y a-t-il donc de si étonnant, dit saint Bernardin, qu'il ne rentre pas en lui-même[5] ? Il arrive de là qu'au lieu de s'attrister de ses péchés, il s'en réjouit, il en rit, il s'en vante : *Lætantur cum malefecerint*[6]. *Quasi per risum stultus operatur scelus*[7] Que sont ces marques de cet endurcissement diabolique ? Ce sont, dit saint Thomas de Villeneuve, des signes de damnation : *Induratio, damnationis indicium.* O mon frère, tremblez, et craignez qu'il ne vous arrive la même chose. Si vous vous êtes laissé aller à quelque mauvaise habitude, tâchez d'en sortir dès ce moment où Dieu vous appelle. Et puisque vous avez encore des remords de conscience, réjouissez-vous-en, car c'est signe que Dieu ne vous a pas abandonné. Mais corrigez-vous et amendez-vous vite, car si vous ne le faites pas, votre plaie se gangrènera, et vous serez perdu.

1 (*Ps.* LXXV, 7).

2 Peccata quamvis horrenda, cum in consuetudinem veniunt, parva aut nulla esse videntur.

3 Qui ne pudorem quidem habent in delictis.

4 (II. *Petr.*, II, 22).

5 Populus immergit se in peccatis, sicut sus in volutabro luti ; quid mirum si Dei flagellantis futura judicia non cognosci ?

6 (*Prov.*, II, 14). — (*Prov.*, X, 23).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Seigneur, comment pourrais-je vous remercier comme je le dois de tant de grâces que vous m'avez faites? Que de fois vous m'avez appelé, et que de fois je vous ai résisté! Au lieu de vous être reconnaissant et de vous aimer pour m'avoir délivré de l'enfer et m'avoir appelé avec tant d'amour, j'ai continué à provoquer votre indignation, en multipliant mes offenses. Non, ô mon Dieu, je ne veux plus pousser à bout votre patience; c'est assez vous avoir offensé. Vous seul, qui êtes la bonté infinie, avez pu me supporter jusqu'aujourd'hui. Mais je vois que vous ne pouvez plus me supporter davantage; et vous avez raison. Pardonnez donc, Seigneur, ô mon souverain bien, toutes les injures que je vous ai faites. Je m'en repens de tout mon cœur, et je me propose de ne plus vous offenser à l'avenir. Eh quoi! continuerais-je à vous irriter? Ah! Dieu de mon âme, apaisez-vous à mon égard, je vous en conjure, non pour mes mérites, car je ne mérite que châtiment et enfer, mais par les mérites de votre fils, mon Rédempteur, dans lequel je mets toute mon espérance. Par amour pour Jésus-Christ, recevez-moi dans votre grâce, et donnez-moi la persévérance dans votre amour. Détachez-moi des affections impures, et attirez-moi tout entier à vous. Je vous aime, ô Dieu suprême, ô suprême amant des âmes, et qui êtes digne d'un amour infini. Ah! que ne vous ai-je toujours aimé? O Marie, ma mère, faites que je me serve de ce qui me reste de vie, non à continuer d'offenser votre fils, mais uniquement à l'aimer et à pleurer les déplaisirs que je lui ai donnés.

TROISIÈME POINT.

L'esprit étant ainsi aveuglé et le cœur endurci, ce sera pour le pécheur une nécessité morale de faire une mauvaise fin, et de mourir obstiné dans son péché, comme le dit le Sage[1]. Tandis que les justes continuent à marcher dans la droite voie suivant l'expression d'Isaïe[2], le pécheur d'habitude ne fait que tourner dans un cercle d'allées et de venues, comme le dit le Psalmiste[3] Ils laissent le péché par instants, mais bientôt ils y retombent. A ceux qui vont ainsi par tours et détours, saint Bernard ne pronostique rien de moins que la damnation[4].

Mais, dira quelqu'un, je veux me corriger avant de mourir. Eh ! c'est là la difficulté qu'un pécheur d'habitude se corrige, dût-il même parvenir à la vieillesse. « Quand une fois, dit l'Esprit-Saint, un jeune homme a choisi la voie où il marchera, il ne la quittera pas, quand même il serait parvenu à un âge avancé[5]. » La raison en est, comme le fait observer saint Thomas de Villeneuve[6], que notre force n'est que faiblesse, selon ce qu'a dit aussi Isaïe, qu'elle ressemble à la cendre qui reste d'une étoupe brûlée[7] De là vient, comme le dit le même saint, que l'âme privée de la grâce ne peut pas rester longtemps sans pécher de nouveau[8] Mais, outre cela, quelle folie n'y aurait-il pas à vouloir jouer et perdre volontairement tout son bien, dans l'espérance de regagner le tout

[1] Cor durum habebit male in novissimo. (*Eccli.* III, 27).
[2] Rectus callis justi ad ambulandum. (*Is.*, XXVI, 7).
[3] In circuitu impii ambulant. (*Ps.* X, 9).
[4] Væ homini, qui sequitur hunc circuitum. (*Serm.* 12. *sup, Psal.* 90).
[5] Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea. (*Prov.* XXII, 6).
[6] (*Serm. in Dom. quadrag.* IV).
[7] Et erit fortitudo nostra ut favilla stupæ. (*Is.* I. 31).
[8] Quo fit ut anima a gratia destituta diu evadere ulteriora peccata non possit.

à la dernière partie du jeu? Eh bien! telle est la folie de ceux qui continuent à vivre dans le péché, en se flattant de remédier à tout au dernier moment de leur vie. L'Ethiopien ou le léopard, dit le Prophète [1], peuvent-ils changer la couleur de leur peau? Comment donc pourra finir par mener une bonne vie celui qui a contracté longtemps de mauvaises habitudes? De là vient que le pécheur d'habitude finit par s'abandonner au désespoir et termine ainsi ces jours; et ainsi s'accomplit la prédiction du Sage, que celui dont le cœur est endurci tombera dans le mal [2].

Saint Grégoire, sur ce passage de Job: « Il m'a fait blessure sur blessure, il s'est précipité sur moi comme un géant [3], » dit que si l'on est assailli par un ennemi, à la première blessure qu'on en reçoit on a assez de force pour résister et pour se défendre encore; mais qu'à mesure que l'on en reçoit de nouvelles, on perd ses forces et l'on finit par perdre la vie [4]. Voilà ce que fait le péché. A la première et à la seconde fois, il reste quelque force au pécheur, toujours, bien entendu, moyennant l'assistance de la grâce; mais s'il continue à pécher, le péché l'envahit comme ferait un géant: *Irruit quasi gigas*. Comment, se trouvant affaibli et épuisé de forces par des blessures, le pécheur pourra-t-il éviter la mort? Le péché, pour parler le langage de Jérémie [5], est comme une énorme pierre qui pèse sur l'âme: or, comme le dit saint Bernard, il est aussi difficile à un pécheur d'habitude, de se relever, qu'il le serait à un homme enseveli sous un rocher de le soulever et de s'en débarrasser [6]

Suis-je donc désespéré, dira tel pécheur d'habitude? Non,

[1] Si mutare potest Æthiops pellem suam, aut pardus varietates suas, et vos poteritis benefacere cum didiceritis malum. (*Jer.* XIII, 23).

Qui vero mentis est duræ, corruet in malum. (*Prov.*, XXVIII, 14).

[3] Concidit me vulnere super vulnus, irruit in me quasi gigas. (*Job.* XVI, 16).

[4] (*Moral.* lib. XIII, c. XVIII, n, 21),

[5] Et posuerunt lapidem super me. (*Thren.*, III, 53).

[6] Difficile surgit, quem moles malæ consuetudinis premit (*a*).

(*a*) Cette citation doit être plutôt prise de S. Augustin. (*in Joan.* tract. XLIX, n, 24). (*L'éditeur*).

vous n'êtes pas dans un état désespéré, si vous voulez y porter remède. Mais, comme l'a dit un auteur avec raison, aux graves maladies il faut opposer de grands et puissants remèdes [1]. Si un médecin disait à un malade qui refuserait de prendre des remèdes, parce qu'il ignorerait la gravité de sa maladie: Mon ami, c'en est fait de vous, si vous ne prenez pas tel remède, que dirait le malade? Me voici, dirait-il, tout prêt à prendre tout, puisqu'il y va de ma vie. Chrétien, je vous dis la même chose; si vous êtes dans l'habitude de quelque péché, vous êtes bien mal, vous êtes de ces malades qui, comme le dit saint Thomas de Villeneuve, guérissent rarement, *raro sanantur*; vous êtes en un danger imminent de vous damner. Si cependant vous voulez vous guérir, vous le pouvez; mais n'attendez pas un miracle de la grâce: il faut, de votre côté, ôter les occasions, fuir les mauvaises sociétés, résister aux tentations en vous recommandant à Dieu; il vous faut recourir souvent à la confession, faire tous les jours une lecture spirituelle, vous rendre dévot à la sainte Vierge, et la prier continuellement de vous obtenir la force de ne plus retomber. Faites-vous violence, autrement vous encourrez la menace que le Seigneur adresse aux obstinés, de mourir dans votre péché [2]. Et si vous ne mettez pas aujourd'hui à profit ce trait de lumière que Dieu vous donne, il sera difficile pour vous d'y remédier plus tard. Entendez Dieu qui vous crie: *Lazare, exi foras* [3]. Malheureux pécheur déjà mort, sortez de la fosse obscure que vous a creusée votre vie désordonnée. Hâtez-vous de répondre et de vous donner à Dieu; et craignez que ce ne soit le dernier appel qu'il vous fasse.

[1] Præstat in magnis morbis a magnis auxiliis initium medendi sumere. (*Card. Matth. cap.* 16).
[2] In peccato vestro moriemini. (*Jo.* VIII, 21).
[3] (*Joan.*, XI, 43),

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, que veux-je attendre ? Quoi ! que vous m'abandonniez définitivement et que vous m'envoyiez en enfer? Ah ! Seigneur, attendez-moi, car je veux changer de vie et me donner à vous. Dites-moi ce que j'ai à faire, car je veux l'exécuter. O sang de Jésus, assistez-moi. O Marie, avocate des pécheurs, secourez-moi ; et vous, Père éternel, par les mérites de Jésus et de Marie, ayez pitié de moi. Je me repens, ô Dieu dont la bonté est infinie, de vous avoir offensé, et je vous aime par-dessus tout. Pardonnez-moi pour l'amour de Jésus-Christ, et donnez-moi votre amour. Donnez-moi aussi une grande crainte de me perdre, si je venais à vous offenser de nouveau. Eclairez-moi, Seigneur, éclairez-moi, et fortifiez-moi. J'espère tout de votre miséricorde. Vous m'avez fait tant de grâces, lors même que j'étais éloigné de vous, que j'en espère bien davantage maintenant que je reviens à vous avec la ferme résolution de n'aimer que vous. Je vous aime, ô mon Dieu, ma vie, mon tout. Je vous aime aussi, vous, Marie, ô ma mère, je vous remets mon âme. Préservez-la par votre intercession de retomber dans la disgrâce de Dieu.

VINGT-TROISIÈME CONSIDÉRATION

Diverses illusions que le démon suggère aux pécheurs.

(Quoique cette considération reproduise beaucoup de pensées déjà développées dans les précédentes, nous avons cru à propos de les réunir ici, pour dissiper les illusions ordinaires dont le démon se sert pour faire retomber les pécheurs.)

PREMIER POINT.

Figurons-nous qu'un jeune homme qui est tombé dans des péchés graves s'en soit déjà confessé et qu'il ait recouvré la grâce de Dieu. Le démon le tente de nouveau ; le jeune homme résiste d'abord, mais bientôt il hésite et se trouve ébranlé par les illusions que l'ennemi lui suggère. Je l'interroge alors : Jeune homme, dites-moi, que voulez-vous faire ? Voulez-vous, pour une misérable satisfaction, perdre la grâce de Dieu que vous avez acquise et qui vaut plus à elle seule que le monde entier ? Voulez-vous écrire vous-même contre vous votre sentence de mort éternelle, et vous condamner à brûler éternellement dans l'enfer ? Non, me dites-vous, je ne veux pas me damner, je veux me sauver au contraire ; mais si je commets ce péché, je m'en confesserai ensuite. Voilà la première illusion que suggère le tentateur. Vous me dites donc que vous vous en confesserez plus tard, mais en attendant vous perdez votre âme. Répondez-moi, si vous aviez dans vos mains un bijou du prix de mille ducats, le jetteriez-vous dans la rivière[a] en disant : je le chercherai ensuite avec soin et je le trouverai ? Votre âme est ce bijou que vous tenez entre vos mains ; Jésus-Christ l'a rachetée de son sang, et vous la jetez volontairement dans l'enfer (puisque par le péché vous

(a) *Nel fiume*, ce que le traducteur belge a rendu ainsi : « dans le fumier. » Voir le Dictionnaire italien français au mot *fiume*. (*L'éditeur*).

vous damnez, si nous nous en tenons à la justice du moment), vous perdez votre âme, et puis vous dites : Mais j'espère la recouvrer, par la confession. Et si vous ne la recouvrez pas? Pour la recouvrer il faut avoir une véritable contrition, qui est un don de Dieu ; et si Dieu ne vous l'accorde pas? et si la mort vient et vous ôte le temps de vous confesser?

Vous dites que vous ne passerez qu'une semaine dans cet état et que vous vous confesserez. Et qui vous a promis cette semaine? Vous dites encore que vous vous confesserez demain ; mais qui vous a promis ce jour de demain? Ce jour de demain, Dieu ne vous l'a pas promis[1], dit saint Augustin, peut-être vous le donnera-t-il, peut-être ne vous le donnera-t-il pas, comme à tant d'autres qui se sont couchés bien portants et qui le lendemain matin ont été trouvés morts dans leur lit. Combien de pécheurs n'a-t-il pas envoyés en enfer au moment même où ils consommaient le crime! Et si Dieu en agit ainsi envers vous, comment pourrez-vous porter remède à votre perte éternelle? Sachez qu'avec ces mots, je m'en confesserai ensuite, le démon a envoyé des milliers de chrétiens en enfer, car on trouverait difficilement un pécheur tellement désespéré qu'il eût la volonté formelle de se damner ; mais quand on pèche, on le fait dans l'espoir de se confesser : et c'est ainsi que tant de misérables se sont damnés, et qu'ils ne peuvent plus aujourd'hui porter remède à leur malheur.

Mais, dites-vous, je ne saurais en ce moment résister à cette tentation. C'est le second piége que tend le démon. Il veut vous faire croire que vous n'avez pas la force de résister à la passion présente. Il faut d'abord que vous sachiez que Dieu est fidèle, comme le dit l'Apôtre, et qu'il ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces[2] De plus, je vous le demande, si vous doutez maintenant que vous puissiez résister,

[1] Crastinum Deus non promisit, fortasse dabit, et fortasse non dabit.

[2] Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis (I *Cor.*, x, 13).

comment plus tard aurez-vous confiance dans vos forces? Plus tard l'ennemi ne manquera pas de vous engager à commettre d'autres péchés, et alors il sera plus fort contre vous, et vous plus faible qu'auparavant. Si vous ne croyez pas pouvoir éteindre à présent cette flamme, comment pourrez-vous venir à bout de l'éteindre quand elle aura fait des progrès? Dieu m'aidera, dites-vous. Mais Dieu vous aide aussi maintenant; et pourquoi, avec cette aide qu'il vous offre, ne voulez-vous pas résister aujourd'hui? Vous espérez donc que Dieu vous accordera plus de secours et plus de grâces quand vous aurez commis plus de péchés? Si vous voulez obtenir présentement plus de secours et plus de force, pourquoi ne les demandez-vous pas à Dieu? Doutez-vous donc de la fidélité de Dieu, lui qui vous a promis de vous accorder tout ce que vous lui demanderez[1]! Dieu ne peut pas manquer à sa parole: recourez à lui, et il vous donnera la force de résister, dit le concile de Trente[2]. Dieu ne commande rien d'impossible; mais en nous imposant des devoirs, il nous recommande, et de faire ce que nous pouvons, avec le secours actuel qu'il nous donne, et de lui demander un secours plus puissant, quand celui qu'il nous a donné ne suffit pas pour résister; et, si nous le demandons, il ne manquera jamais de nous l'accorder.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Est-ce donc parce que vous avez eu tant de bonté pour moi que j'ai été si ingrat envers vous? Nous avons lutté de persistance, vous et moi: moi à vous fuir, et vous à me rechercher; vous à me faire du bien, et moi à me conduire mal à votre égard. Ah! Seigneur, quand ce ne serait qu'à cause de la bonté que vous avez eue pour moi, je devrais brûler d'amour pour vous,

[1] Petite et dabitur vobis. (*Matth.*, VI, 7).

[2] Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet et facere quod possis, et petere quod non possis, et adjuvat ut possis. (*Sess*, VI, c. 13).

puisque, à mesure que j'augmente le nombre de mes péchés, vous, vous augmentez celui de vos grâces. Et à quel titre méritais-je la lumière dont vous m'éclairez en ce moment? Seigneur, je vous en remercie de tout mon cœur, et j'espère un jour vous en remercier dans le ciel pendant l'éternité. J'espère dans l'efficacité de votre sang pour être sauvé un jour ; et je l'espère avec assurance, puisque vous avez été si miséricordieux envers moi. J'espère en conséquence que vous me donnerez la force de ne plus vous trahir. Je me propose, moyennant votre grâce, de mourir mille fois plutôt que de vous offenser de nouveau. C'est assez des offenses dont je me suis jusqu'ici rendu coupable, je veux employer le reste de ma vie à vous aimer. Et comment n'aimerais-je pas un Dieu qui, après s'être livré à la mort pour moi, m'a supporté avec tant de patience malgré toutes les injures que je lui ai faites ? O Dieu de mon âme, je m'en repens de tout mon cœur, et je voudrais en mourir de douleur. Mais si par le passé je vous ai tourné le dos, maintenant je vous aime par-dessus tout ; je vous aime plus que moi-même. Père éternel, je vous en conjure par les mérites de Jésus-Christ, secourez un malheureux pécheur qui veut vous aimer. Marie, mon espérance, aidez-moi, obtenez-moi la grâce de recourir toujours à votre fils et à vous-même, toutes les fois que le démon me sollicitera à pécher de nouveau.

DEUXIÈME POINT.

On dit : Le Seigneur est plein de miséricorde. Voilà le troisième piége que le démon tend en général aux pécheurs et qui en a fait damner un grand nombre. Un savant auteur a dit que la miséricorde de Dieu envoie plus de chrétiens en enfer que sa justice même, parce que ces misérables pèchent en se confiant témérairement dans la miséricorde divine, et par là se perdent. Le Seigneur est plein de miséricorde : qui le nie?

Mais, d'où vient que malgré cela, il y ait tant de gens qui vont tous les jours en enfer? Dieu est miséricordieux, mais il est juste aussi, et par conséquent obligé de châtier quiconque l'offense. Il use de miséricorde, mais envers qui? envers ceux qui le craignent : *Misericordia sua super timentes se; misertus est Dominus timentibus se*[1] Mais il use de toute sa justice envers ceux qui le méprisent et qui abusent de sa miséricorde pour le mépriser encore davantage, et c'est à bon droit. Dieu pardonne le péché, mais il ne pardonne pas la volonté de pécher. Saint Augustin dit que celui qui pèche en se promettant d'en faire plus tard pénitence, n'est pas un pénitent, mais un homme qui se moque de Dieu : *Irrisor est, non pœnitens*[2]. Or, l'Apôtre nous dit que Dieu ne permet pas qu'on se joue de lui : *Nolite errare; Deus non irridetur*[3] Ce serait se jouer de Dieu que de l'offenser comme bon vous semble, quand il vous plaît, et de prétendre ensuite aller en paradis.

Mais puisque Dieu a usé de tant de miséricorde à mon égard et qu'il ne m'a pas châtié, j'espère qu'il en usera de même à l'avenir. Voilà la quatrième illusion des pécheurs. Vous pensez donc que, puisque Dieu a eu pitié de vous, il usera toujours de pitié, et ne vous châtiera jamais ? Mais, prenez garde ; plus le Seigneur a été miséricordieux, plus vous devez craindre qu'il ne vous pardonne plus et qu'il vous punisse si vous l'offensez de nouveau. Il ne faut pas, nous dit l'Ecclésiastique, parler ainsi : j'ai péché et que m'en est-il arrivé de fâcheux ? car si Dieu supporte, comme il est vrai, il ne supporte pas toujours[4] Quand arrivera le terme qu'il a fixé à ses actes de miséricorde pour un pécheur, c'est alors qu'il le châtie de ses péchés ; et ce châtiment sera d'autant plus sévère, qu'il aura attendu plus longtemps le pécheur, comme le dit saint Grégoire : *Quos diutius expectat, durius damnat.*

[1] (*Ps.* CII, 11, 13).
[2] (*Ad frat. in erem, Serm,* XI).
[3] (*Galat.*, VI, 7).
[4] Ne dicas : Peccavi, et quid accidit mihi triste? Altissimus enim est patiens redditor. (*Eccli.* V. 4).

Si donc, ô mon frère, vous voyez que vous avez souvent offensé Dieu, et que cependant il ne vous a pas envoyé en enfer, vous devez dire avec Jérémie : « C'est par un effet de la miséricorde du Seigneur, que je ne suis pas tout-à-fait perdu[1]; » et remerciez-le de ce qu'il ne vous a pas envoyé en enfer, comme vous le méritiez. Songez ensuite au nombre de ceux qui sont damnés pour moins de péchés qu'ils ont commis que vous ; et dans cette pensée cherchez à compenser les offenses que vous avez commises envers Dieu par la pénitence et par les bonnes œuvres. Cette patience que Dieu a eue à votre égard doit vous engager à ne plus lui déplaire, mais à le servir au contraire et à l'aimer, à la vue de tant de miséricordes qu'il vous a faites, et qu'il n'a pas faites aux autres.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Jésus crucifié, mon Rédempteur et mon Dieu, voici le traître à vos pieds ; j'ai honte de paraître devant vous. Que de fois je me suis joué de vous ! que de fois ne vous ai-je pas promis de ne plus vous offenser ! mais mes promesses ont été autant d'actes de trahison, puisque, lorsque l'occasion s'est présentée, je vous ai oublié et je me suis de nouveau détourné de vous. Je vous remercie de ce que vous n'avez pas permis que je sois en enfer, et de ce que vous me supportez à vos pieds, de ce que vous m'éclairez et m'invitez à vous aimer. Oui, je vous aime, mon Sauveur et mon Dieu, et je ne veux plus vous mépriser. C'est assez m'avoir supporté jusqu'ici : je vois que vous ne pouvez le faire davantage. Malheureux que je serais si, malgré tant de grâces, je vous offensais encore. Seigneur, j'ai enfin résolu de changer entièrement de vie, et je veux vous aimer autant que je vous ai offensé. Ce qui me console, c'est que j'ai affaire à une bonté infinie comme la vôtre. Je me re-

[1] Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti. (*Thren.* III, 22).

pens de vous avoir ainsi méprisé, et je vous promets tout mon amour à l'avenir. Pardonnez-moi par les mérites de votre passion ; oubliez les injures que je vous ai faites, et donnez-moi la force de vous être fidèle pendant ce qui me reste de vie. Je vous aime, ô souverain bien, et j'espère vous aimer toujours. Non, mon Dieu, je ne veux plus me séparer de vous. O Marie mère de Dieu, unissez-moi à Jésus-Christ, et obtenez-moi la grâce de ne jamais m'éloigner de ses pieds : je mets en vous toute ma confiance.

TROISIÈME POINT.

Mais je suis jeune ; Dieu a pitié de la jeunesse, plus tard je me donnerai à Dieu. C'est ici la cinquième illusion que le démon suggère. Vous êtes jeune ? mais ne savez-vous pas que Dieu ne compte pas les années, mais bien les péchés de chacun de nous. Vous êtes jeune ? mais d'abord combien de péchés avez-vous commis ? Il y a beaucoup de vieillards qui n'ont pas commis la dixième partie des vôtres. Ne savez-vous pas que le Seigneur a fixé le nombre et la mesure des péchés qu'il veut pardonner à chacun de nous ? *Dominus patienter expectat*, dit l'Ecriture, *ut eas (nationes) cum judicii dies advenerit, in plenitudine peccatorum puniat*[1]. Ce qui veut dire que Dieu est patient, mais qu'il l'est jusqu'à un certain point, et que, quand la mesure des péchés qu'il veut pardonner est comblée, il ne pardonne plus alors et châtie le pécheur, soit en lui donnant la mort dans un moment où il est en état de damnation, ou bien encore en l'abandonnant dans son péché, ce qui est une punition plus à craindre encore que la mort. *Auferam sepem ejus, et erit in direptionem*[2] Si vous aviez une propriété, que vous l'eussiez entourée d'une haie et cultivée pendant plusieurs années, que vous eussiez fait beaucoup de dépenses, et que, malgré cela, elle ne vous rapportât aucun fruit, que feriez-

[1] (II. *Mach.*, VI, 14). — [2] (*Isa.*, V, 5).

vous? Vous enleveriez la haie et vous abandonneriez la propriété. Tremblez, de crainte que Dieu n'agisse de même avec vous. Si vous continuez à pécher, vous perdrez insensiblement tout remords de conscience, vous ne penserez plus ni à l'éternité, ni à votre âme, vous perdrez tout sentiment de foi et toute crainte : voilà la haie enlevée, et voilà aussi l'abandon de Dieu.

Venons enfin à la dernière illusion qu'on veut se faire. Vous dites : Il est vrai que par ce péché je perds la grâce de Dieu et que je suis condamné à l'enfer ; il peut arriver que je sois damné pour ce péché ; mais il peut arriver aussi que je me confesse et que je me sauve. Eh bien ! soit, je vous l'accorde ; il est possible que vous soyez sauvé, car, n'étant pas prophète, je ne puis vous dire certainement que Dieu n'usera plus de miséricorde. Mais vous ne pouvez me contester qu'après tant de grâces que le Seigneur vous a faites, si vous l'offensez de nouveau, il soit très-facile que vous soyez perdu. Voici ce que dit l'Ecriture : *Cor durum male habebit in novissimo*[1] Celui dont le cœur est obstiné finira mal. *Qui malignantur, exterminabuntur*[2] Les méchants seront exterminés par la justice divine. *Quæ seminaverit homo, hæc et metet*[3] Celui qui sème le péché, ne récoltera que peines et tourments. *Vocavi et renuistis... In interitu vestro ridebo et subsannabo vos*[4]. Je vous ai appelés, dit Dieu, et vous vous êtes joués de moi ; à mon tour, je me jouerai de vous à la mort. *Mea est ultio, et ego retribuam in tempore*[5]. La vengeance des péchés m'appartient et je l'exercerai quand le temps en sera venu. C'est ainsi que l'Ecriture parle des pécheurs obstinés, et c'est ce qu'exigent la raison et la justice. Vous me dites : Mais peut-être que, malgré tout cela, je me sauverai. Et moi, je vous répète que vous pouvez vous sauver sans doute ; mais quelle folie de risquer le salut éternel de son âme sur un peut-être et sur un peut-être si peu probable ? Est-ce bien là une affaire à mettre en grand péril ?

[1] (*Eccli.*, III, 27). — [2] (*Ps.* XXXVI, 9). — [3] (*Galat.* VI, 8).
[4] (*Prov.* I, 24). — [5] (*Deut.* XXXII, 35).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon cher Rédempteur, prosterné à vos pieds, je vous remercie de ce qu'après tant de péchés vous ne m'avez pas abandonné. Combien de personnes qui ne vous ont pas offensé autant que je l'ai fait, et qui cependant n'auront pas les lumières que vous me donnez aujourd'hui. Je vois que vous voulez que je me sauve, et moi je veux me sauver aussi, principalement pour vous plaire. Je veux aller dans le ciel chanter éternellement vos miséricordes. Je présume que vous m'avez actuellement pardonné; mais si jamais je me trouvais encore dans votre disgrâce, pour n'avoir pas su me repentir, comme je le devais, des offenses que j'ai commises à votre égard, je m'en répens maintenant de tout mon cœur, et je les déteste plus que tout autre mal. Pardonnez-moi par pitié, et augmentez de plus en plus en moi la douleur d'avoir offensé un Dieu si bon. Donnez-moi le repentir, donnez-moi votre amour. Je vous aime par-dessus toutes choses, mais je vous aime trop peu; je veux vous aimer beaucoup; je vous demande ce grand amour, et j'espère que vous me l'accorderez. Exaucez-moi, ô mon Jésus; vous avez promis d'exaucer ceux qui vous prient. O mère de Dieu, Marie, tous me disent que vous ne laissez pas sans consolation ceux qui se recommandent à vous. O mon espérance après Jésus, j'ai recours à vous et c'est en vous que je me confie; recommandez-moi à votre fils et sauvez-moi.

VINGT-QUATRIÈME CONSIDÉRATION

Du jugement particulier.

Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi. Nous devons tous comparaître au tribunal de Jésus-Christ. (II. *Cor.*, v, 10.)

PREMIER POINT.

Considérons la comparution, l'accusation et l'examen, et enfin la sentence. Et pour parler d'abord de la comparution de l'âme devant le juge, le sentiment commun des théologiens c'est que le jugement particulier a lieu au moment même où l'homme expire, et qu'à l'endroit même où l'âme se sépare du corps elle est jugée par Jésus-Christ, qui n'enverra personne à sa place, mais qui viendra lui-même juger la cause : *Qua hora non putatis, filius hominis veniet* [1]. « Sa venue, dit saint Augustin, sera pour nous un sujet de joie, et pour les impies un sujet de terreur [2] » Oh ! quelle terreur en effet, pour celui qui, voyant le Rédempteur pour la première fois, le verra rempli d'indignation ! *Ante faciem indignationis ejus quis stabit* [3] *?* dit le prophète Nahum ; cette seule pensée causait au père Louis Dupont un tel tremblement, qu'il faisait trembler avec lui la chambre où il était. Le révérend père Juvénal Ancina entendant un jour chanter le *Dies iræ,* à la pensée des terreurs qui s'empareront de l'âme au moment où elle sera présentée devant son juge, prit la résolution de quitter le monde, et le quitta en effet. L'indignation du juge sera pour l'âme l'annonce de sa condamnation : *Indignatio regis, nuntii*

[1] (*Luc*, xii, 40).
[2] Veniet nobis in amore, impiis in tremore.
[3] (*Nah.* i, 6),

mortis [1]. Saint Bernard dit qu'alors l'âme, en voyant Jésus-Christ indigné, préférerait être dans l'enfer même : *Mallet esse in inferno.*

On a vu quelquefois des criminels éprouver une sueur froide en présence des juges de la terre. Pison, comparaissant devant le sénat, revêtu de la robe de criminel, en eut tant de honte qu'il se donna la mort. Quelle peine pour un fils, pour un sujet, de voir son père ou son prince profondément indigné ! Et quelle peine plus grande pourrait affliger une âme que de voir Jésus-Christ qu'elle a tant méprisé sur la terre? *Videbunt in quem transfixerunt* [2]. Cet agneau qui a eu tant de patience dans ce monde sera alors irrité, et l'âme le verra dans cet état sans pouvoir l'apaiser. Cela l'engagera à supplier les montagnes de tomber sur elle et de la soustraire à la fureur de l'agneau courroucé : *Montes, cadite super nos, abscondite nos ab ira agni* [3] Jésus-Christ dit dans saint Luc, en parlant du jugement [4] : Alors ils verront le fils de l'homme. Voir son juge sous la forme humaime, oh ! quel supplice pour le pécheur ! car, en voyant cet homme mort pour son salut, le pécheur se reprochera plus que jamais son ingratitude. Quand le Sauveur monta au ciel, des anges dirent à ses disciples : « Ce Jésus que vous avez vu s'élever dans le ciel, reviendra de la manière que vous l'avez vu monter au ciel [5]. » Le juge viendra donc nous juger avec les plaies qu'il avait lorsqu'il quitta la terre. « Grand sujet de joie pour les uns, grand sujet de frayeur pour les autres, » dit Rupert [6] Ces plaies consoleront les justes et épouvanteront les pécheurs. Lorsque Joseph dit à ses frères : « Je suis Joseph, le même que vous avez vendu [7], » ceux-ci furent si épouvantés qu'ils en perdirent l'usage de la parole [8]. Que répondra le pécheur à Jésus-Christ? osera-t-il lui demander pitié, tandis qu'il

[1] (*Prov.* XVI, 14). — [2] (*Zach.*, XII, 10). — [3] (*Apoc.*, III).
[4] Tunc videbunt filium hominis. (*Luc.*, XXI, 27).
[5] Hic Jesus, qui assumptus est a vobis in cœlum, sic veniet, quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum. (*Act.*, I, 11).
[6] Grande gaudium intuentium, grandis timor expectantium.
[7] Ego sum Joseph, quem vendidistis.
[8] Non poterant respondere fratres nimio terrore perterriti. (*Gen.* XLV, 3).

aura à lui rendre compte avant tout du mépris qu'il aura fait des miséricordes de son Dieu pendant la vie? *Qua fronte*, dit Eusèbe d'Emèse, *misericordiam petes, primum de misericordiæ contemptu judicandus?* Que fera-t-il donc, dit saint Augustin? Où fuira-t-il, quand il verra au-dessus de lui son souverain juge indigné; au-dessous de lui, l'enfer ouvert pour le recevoir; d'un côté, les péchés qui l'accusent; de l'autre, les démons qui s'apprêtent à exécuter la sentence, et au-dedans de lui-même, sa conscience qui le ronge? *Superius erit judex iratus, inferius horrendum chaos, a dextris peccata accusantia, a sinistris dæmonia ad supplicium trahentia, intus conscientia urens; quo fugiet peccator sic comprehensus?*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus, je veux toujours vous appeler Jésus; ce nom me console et me donne du courage, en me rappelant que vous êtes mon Sauveur et que vous êtes mort pour me sauver. Me voici à vos pieds; j'avoue que je suis digne d'autant d'enfers que je vous ai offensé de fois mortellement. Je ne mérite pas de pardon, mais vous êtes mort pour me pardonner. *Recordare, Jesu pie, quod sum causa tuæ viæ*. Hâtez-vous, ô mon Jésus, de me pardonner, avant que vous veniez me juger. Alors je ne pourrai plus vous demander pitié; et maintenant je le puis, et j'espère que vous me l'accorderez. Alors vos plaies m'épouvanteront; mais maintenant elles me donnent confiance. O mon Rédempteur, je me repens par-dessus tout d'avoir offensé votre bonté infinie. Je préfère essuyer toute sorte de maux, toute sorte de pertes, plutôt que de perdre votre grâce. Je vous aime de tout mon cœur. Ayez pitié de moi : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam*. O Marie, mère de miséricorde, avocate des pécheurs, obtenez-moi une grande douleur de mes péchés, le pardon et la persévérance dans le divin amour. Je vous aime, ô ma reine, et je me confie en vous.

DEUXIÈME POINT.

Considérez l'accusation et l'examen. « Le jugement se tint, est-il dit dans Daniel, et les livres furent ouverts[1] Il y aura deux livres ouverts, l'Evangile et la conscience. Dans l'Evangile se lira ce que le criminel devait faire, et dans la conscience ce qu'il a fait. « Chacun, dit saint Jérôme, verra ce qu'il aura fait[2] » Dans la balance de la justice divine, ce ne seront pas les richesses, la dignité, la noblesse des personnes qu'on pesera alors, mais seulement les œuvres : « Vous avez été pesé dans la balance, dit Daniel à Balthasar, et vous avez été trouvé trop léger[3] » Voici le commentaire que le père Alvarez donne de ces paroles : « Ni l'or, ni les richesses n'entrent dans la balance, il n'y a eu de pesé que la personne du roi[4]. Viendront alors les accusateurs, et le démon le premier: *Præsto erit diabolus*, dit saint Augustin, *ante tribunal Christi, et recitabit verba professionis tuæ. Objiciet nobis in faciem omnia quæ fecimus, in qua die, in qua hora peccavimus*[5]. *Recitabit verba professionis tuæ.* Cela signifie qu'il présentera devant nos yeux les promesses auxquelles nous avons manqué, il nous détaillera nos fautes et nous marquera le jour et l'heure où nous les aurons commises. Ensuite le démon dira au juge, selon saint Cyprien: *Ego pro istis nec alapas nec flagella sustinui :* Seigneur, je n'ai souffert pour ce criminel ni soufflets, ni flagellation ; mais il vous a abandonné, vous qui êtes mort pour le sauver, et il a préféré être mon esclave ; il m'appartient donc. Les Anges gardiens, dit Origène, seront aussi accusateurs : ils nous reproche-

[1] Judicium sedit, et libri aperti sunt. (*Dan.* VI, 10).

[2] Videbit unusquisque quod fecit.

[3] Appensus es in statera, et inventus es minus habens. (*Dan.*, V, 27).

[4] Non aurum, non opes in stateram veniunt, solus rex appensus est.

[5] *De salut. Docum.*, c. LXII (*a*).

(*a*) Cet ouvrage paraît avoir pour auteur Paulin d'Aquilée ; voir S. Aug. oper. t. VI, append. (*L'éditeur.*)

ront les efforts inutiles qu'ils auront faits pendant tant d'années pour nous sauver [1]; de sorte que ses amis seront contre lui [2]. Les murailles qui auront caché le crime l'accuseront encore [3] : *Lapis de pariete clamabit*: Puis la conscience : *Testimonium reddente illis conscientia ipsorum in die, cum judicabit Deus* [4]. Les péchés mêmes parleront alors, dit saint Bernard, et diront : *Tu nos fecisti, opera tua sumus, non te deseremus* [5]. Enfin, dit saint Jean Chrysostome, les plaies de Jésus-Christ l'accuseront aussi : *Clavi de te conquerentur : cicatrices contra te loquentur : crux Christi contra te perorabit.* Ensuite viendra l'examen.

Le Seigneur a dit dans Sophonie : Je scruterai Jérusalem à la lumière des lampes [6]. La lampe, dit Mendozza, pénètre dans tous les coins de la chambre : *Lucerna omnes angulos permeat.* Et Corneille de la Pierre, expliquant ces mots *in lucernis*, dit qu'alors Dieu mettra en avant les exemples des Saints, toutes les lumières, les inspirations qu'il aura données pendant la vie, et toutes les années qu'il aura accordées pour faire le bien. *Vocabit adversum me tempus* [7]. Ainsi, à ce moment, vous rendrez compte même d'un simple regard : *Exigetur a te usque ad ictum oculi*, dit saint Anselme. A cela se rapporte ce qu'a dit Malachie, que Dieu purifiera les enfants de Lévi, et les passera au creuset [8] De même que l'on épure l'or en séparant l'écume de ce métal, de même on examinera les bonnes œuvres, les confessions, les communions, etc. *Cum accepero tempus, ego justitias judicabo* [9]. Dans ce jugement, dit saint

[1] (Orig., hom. lxvi).

[2] Unusquisque angelorum testimonium perhibet, quot annis circa eum laboraverit, sed ille omnia sprevit, omnes amici ejus spreverunt eum. (*Thren.*, i, 2).

[3] (*Habac.*, ii, 11).

[4] (*Rom.*, ii, 15). — [5] (*Lib. médit.*, c. ii, n. 5) (*a*).

[6] Ego in die illa Jerusalem scrutabor in lucernis. (*Soph.*, i, 12).

[7] (*Thren.* i, 15).

[8] Purgabit filios Levi, et colabit eos. (*Malach.*, iii, 3).

[9] (*Ps.* lxxiv, 3).

(*a*) Au jugement de Mabillon, ces méditations ne paraissent pas être de S. Bernard, mais plutôt un recueil de pensées de divers pieux auteurs.

(*L'éditeur*).

Pierre, à peine le juste sera-t-il sauvé[1]. S'il faut rendre compte d'une parole oiseuse, quel compte terrible aura-t-on à rendre de tant de mauvaises pensées auxquelles on aura consenti, de tant de paroles indécentes! *Si de verbo otioso ratio poscitur*, dit saint Grégoire, *quid de verbo impuritatis?* Le Seigneur dit spécialement, en parlant des scandaleux qui lui ont enlevé des âmes: « Je courrai sur eux comme une ourse à laquelle on a enlevé ses petits [2]. » En parlant ensuite des œuvres, le juge dira: *Date ei de fructu manuum suarum* [3] Rendez-lui selon ses œuvres.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! mon Jésus, si maintenant vous vouliez me rendre selon mes œuvres, il ne resterait pour moi que l'enfer. Oh Dieu! que de fois j'ai moi-même écrit la sentence qui me condamne à l'enfer! Je vous remercie de la patience que vous avez eue à me supporter. Oh Dieu, si je devais maintenant comparaître devant votre tribunal, quel compte devrais-je vous rendre de ma vie? *Non intres in judicium cum servo tuo;* ah Seigneur, attendez encore, et ne me jugez pas. Si maintenant vous vouliez me juger, qu'en serait-il de moi? Attendez-moi; puisque vous avez usé tant de fois de miséricorde à mon égard, faites-moi miséricorde encore pour celle-ci, donnez-moi une grande douleur de mes péchés. Je me repens, ô souverain bien, de vous avoir tant de fois méprisé. Je vous aime par-dessus tout. Père éternel, pardonnez-moi pour l'amour de Jésus-Christ, et par la vertu de ses mérites accordez-moi la sainte persévérance. O mon Jésus, j'espère tout de votre sang. O Marie, je mets ma confiance en vous. *Eia ergo, advocata, nostra, illos tuos*

[1] Et si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt? (I. *Pet.*, IV, 18).

[2] Occurram eis quasi ursa raptis catulis. (*Os.*, XIII, 8).

[3] (*Prov.*, XXXI, 31).

misericordes oculos ad nos converte. Voyez ma misère, et ayez pitié de moi.

TROISIÈME POINT.

Pour acquérir le salut éternel, il faut que l'âme soit reconnue au jour du jugement avoir conformé sa vie à celle de Jésus-Christ. *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui*[1] Mais c'est-là ce qui faisait trembler Job : « Que ferai-je, s'écriait-il, lorsque Dieu se lèvera pour me juger? et quand il m'interrogera, que lui répondrai-je[2]? » Philippe II, ayant réprimandé un de ses domestiques qui lui avait menti, et lui ayant dit seulement ces mots : Est-ce ainsi que vous me trompez? cet homme, rentré chez lui, en mourut de douleur. Que fera donc et que répondra le pécheur à Jésus-Christ son juge? Il fera ce que fit cet homme dont il est parlé dans l'Evangile, qui s'étant présenté sans la robe nuptiale, se tut et ne sut que répondre. *At ille obmutuit*[3] Le péché lui-même lui fermera la bouche: *Omnis iniquitas oppilabit os suum*[4] Saint Basile dit que le pécheur souffrira plus de la honte qu'il éprouvera, que du feu de l'enfer: *Horridior quem ignis erit pudor*

Enfin le juge portera sa sentence: « Retirez-vous de moi, maudit, allez au feu éternel[5]. » Oh! quel terrible coup de foudre! *O quam terribiliter personabit tonitruum illud!* dit Denys-le-Chartreux. Qui ne tremble pas à ce coup de foudre, n'est pas simplement endormi, il est mort, dit saint Anselme ; et Eusèbe ajoute que la terreur du pécheur, quand il entendra prononcer sa condamnation, sera si grande, que, s'il pouvait

[1] (*Rom.*, VIII, 29).
[2] Quid faciam, cum surrexerit ad judicandum Deus ; et cum quæsierit, quid respondebo illi?
[3] (*Matth.*, XXII, 12). — [4] (*Ps.* CVI, 12).
[5] Discede a me, maledicte, in ignem æternum.

mourir, il en mourrait aussitôt[1]. Alors, dit saint Thomas de Villeneuve, il n'est plus temps de prier; il n'y a plus d'intercesseurs auxquels on puisse recourir[2]. A qui donc aura-t-on recours ? Sera-ce à Dieu que l'on aura méprisé ? *Quis te eripiet, Deus ne ille, quem contempsisti*[3]? Sera-ce aux Saints, à la Vierge ? Non, car alors, *stellæ* (ce sont nos saints patrons) *cadent de cœlo; et luna* (c'est Marie) *non dabit lumen suum*[4]. Saint Augustin dit: *Fugiet a janua paradisi Maria*[5].

Oh ! Dieu, s'ecrie saint Thomas de Villeneuve, avec quelle indifférence entendons-nous parler du jugement, comme si la sentence de condamnation ne s'adressait pas à nous, ou bien comme si nous ne devions pas être jugés[6] ! Et quelle folie, ajoute le même saint, de demeurer tranquille dans un si grand danger[7] ! Ne dites pas, ô mon frère, s'écrie saint Augustin: Est-ce que Dieu voudra vraiment m'envoyer en enfer[8] ! Ne tenez pas ce langage, reprend le même saint, car les Hébreux ne se persuadaient pas non plus qu'ils seraient exterminés : et de même une foule de damnés ne croyaient pas qu'ils iraient en enfer. Malheureux sort ! et cependant l'heure du châtiment est venue pour les uns et les autres : *Finis venit, venit finis; nunc complebo furorem meum in te, et judicabo*[9] . C'est aussi ce qui vous arrivera, continue le saint, et vous verrez que Dieu ne fît pas de vaines menaces[10]. C'est à nous maintenant de choisir la sentence que nous préférons, dit saint Eloi[11]. Et qu'avons-nous à faire ? Préparer nos comptes

[1] Tantus terror invadet malos, cum viderint judicem sententiam proferentem, ut nisi essent immortales, iterum morerentur.

[2] Non ibi precandi locus, nullus intercessor assistet, non amicus, non pater.

[3] (*S. Bas. de pœnit.* orat. IV).

[4] (*Matth.* XXIV, 29.)

[5] (*Serm.* III *ad fratres erem.*)

[6] Heu ! quam securi hæc dicimus, et audimus, quasi non tangeret hæc sententia, aut quasi dies ille nunquam esset venturus ! (*Conc.* I, *De Judic*).

[7] Quæ est ista stulta securitas in discrimine tanto !

[8] Numquid Deus vere damnaturus est?

[9] (*Ezech,* VII, 6).

[10] Veniet judicii dies, et invenies verum quod minatus est Deus.

[11] In potestate nostra datur, qualiter judicemur.

avant le jugement: *Ante judicium para justitiam*, nous dit l'Eclésiatique [1]. Saint Bonaventure dit que les marchands prudents, afin de ne pas faillir, revisent souvent leurs comptes. Ajoutons cette réflexion de saint Augustin : On peut apaiser le juge avant qu'il prononce sa sentence ; il n'est plus temps quand il est pour la prononcer [2]. Disons donc au Seigneur, comme saint Bernard : *Volo judicatus præsentari, non judicandus*. O mon juge, je veux que vous me jugiez maintenant que je vis, et que vous me punissiez pendant que je puis user de votre miséricorde et que vous pouvez me pardonner ; car après la mort ce n'est plus que le moment de la justice.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, si je ne vous apaise pas maintenant, il ne sera plus temps alors de le faire. Mais comment vous apaiserai-je, moi, qui tant de fois ai méprisé votre amitié pour des plaisirs brutaux ? J'ai payé d'ingratitude votre immense amour. Quelle satisfaction convenable peut faire une créature pour les offenses faites par elle à son créateur? Ah ! Seigneur, je vous remercie de ce que votre miséricorde m'a d'avance fourni le moyen de vous apaiser et de vous satisfaire. Je vous offre le sang et la mort de Jésus, votre fils, et je vois aussitôt votre justice apaisée et surabondamment satisfaite. Mais il faut y joindre aussi mon repentir. Eh bien, oui, ô mon Dieu, je me repens de tout mon cœur de toutes les injures que je vous ai faites. Jugez-moi donc dès à présent, ô mon Rédempteur ; je déteste par-dessus tout les déplaisirs que je vous ai causés. Je vous aime par-dessus toutes choses et de tout mon cœur, et je me propose de vous aimer toujours et de mourir plutôt que de vous offenser. Vous avez promis de pardonner à ceux qui se repentent ;

[1] (*Eccli.*, XIX, 19).
[2] Judex ante judicium placari potest, in judicio non potest.

eh bien, mon Dieu, jugez-moi maintenant, et remettez-moi mes péchés. J'accepte la peine que je mérite ; mais rétablissez-moi dans votre grâce, et faites que j'y persévère jusqu'à la mort ; c'est là ce que j'espère. O Marie, ma mère, je vous remercie de tant de miséricordes que vous m'avez obtenues, continuez à me protéger jusqu'à la fin.

VINGT-CINQUIÈME CONSIDÉRATION

Du jugement universel.

Cognoscetur Dominus judicia faciens. On connaîtra que le Seigneur fait justice. (*Ps.* IX, 17.)

PREMIER POINT.

Présentement, si l'on y fait bien attention, on verra qu'il n'y a personne de plus méprisé dans le monde que Jésus-Christ. On fait plus de cas d'un paysan que de Dieu même ; car on craint que ce paysan se trouvant offensé, ne se fâche et ne se venge ; mais on outrage Dieu, et on lui multiplie les outrages en toute liberté, comme si Dieu ne pouvait se venger quand il le voudrait. *Et quasi nihil possit facere Omnipotens æstimabant eum* [1]. C'est pourquoi, le Rédempteur a marqué un jour qui est celui du jugement universel, jour appelé spécialement par l'Ecriture le jour du Seigneur, *dies Domini*, où Jésus-Christ a résolu de se faire reconnaître pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour le souverain Seigneur de toutes choses : *Cognoscetur Dominus judicia faciens.* Aussi ce jour s'appelle-t-il, non plus un jour de miséricorde et de pardon, mais un jour de colère, de tribulation et de détresse, un jour de calamité et de misère [2] : *dies iræ, dies tribulationis et angustiæ, dies calamitatis et miseriæ.* Oui, car alors le Seigneur viendra ressaisir l'honneur que les

[1] (*Job.* XXI, 17). — [2] (*Saph.*, I, 15).

pécheurs de ce monde ont cherché à lui ravir. Voyons comment aura lieu en ce grand jour ce redoutable jugement.

La venue du juge sera précédée du feu du ciel: *Ignis ante ipsum præcedet* [1]. Ce feu consumera la terre et toutes les choses qu'elle renferme, comme l'a déclaré l'Apôtre saint Pierre: *Terra, et quæ in ipsa sunt opera exurentur* [2] Ainsi, palais, églises, maisons de campagne, villes, royaumes, tout cela deviendra un monceau de cendres. Il faut que cette demeure empestée de péchés soit purifiée par le feu. Telle doit être la fin de toutes les richesses, de toutes les pompes et de toutes les délices d'ici-bas. Les hommes étant morts, la trompette sonnera, et tous ressusciteront, comme le dit l'Apôtre: *Canet enim tuba, et mortui resurgent* [3]. Saint Jérôme disait qu'il tremblait toutes les fois qu'il pensait au grand jour du jugement, et il ajoutait qu'il lui semblait continuellement entendre cette trompette faire résonner à ses oreilles cette parole: Levez-vous, morts, venez au jugement [4] : *Quoties diem judicii considero, contremisco; semper videtur illa tuba resonare auribus meis: Surgite, mortui, venite ad judicium.* Au son de cette trompette les âmes des bienheureux descendront toutes belles pour se réunir à leurs corps avec lesquelles elles ont servi Dieu en cette vie; et les âmes infortunées des damnés sortiront de l'enfer pour se réunir à leurs corps maudits, dont elles se seront servies pour offenser Dieu. Oh! quelle différence alors entre les corps des bienheureux et ceux des damnés! Les premiers paraîtront blancs comme la neige et plus resplendissants que le soleil: *Tunc justi fulgebunt sicut sol* [5]. Heureux celui qui sait mortifier sa chair en cette vie, en lui refusant les plaisirs défendus, et qui pour la réfréner plus sûrement, lui refuse les plaisirs même permis des sens, et la maltraite comme l'ont fait les Saints! Oh! qu'alors il se trouvera content, comme un saint Pierre d'Alcantara, par exemple, qui, après sa mort, dit à Sainte Thérèse: « O l'heureuse pénitence

[1] (*Ps.* xcvi, 3). — [2] (II, *Petr.*, iii, 10). — [3] (I *Cor.*, xv, 53).
[4] (*In Matth.*, c. v). — [5] (*Matth.*, xiii, 42).

qui m'a fait acquérir tant de gloire[1] ! » Les corps des réprouvés, au contraire, paraîtront difformes, noirs et dégoûtants. Oh ! quelle peine alors pour le damné de se réunir à son corps. Corps maudit, dira l'âme, je me suis perdue pour te satisfaire. Et le corps dira : Ame maudite, toi qui étais douée de raison, pourquoi m'as-tu accordé ces plaisirs qui t'ont perdue avec moi pourtoute l'éternité ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Jésus, mon Rédempteur, qui devez être mon juge, pardonnez-moi avant que ce jour n'arrive. *Non avertas faciem tuam a me.* Aujourd'hui vous êtes pour moi un père, et comme tel, recevez dans votre grâce un fils qui revient à vos pieds plein de repentir. O mon père, je vous demande pardon ; c'est à tort que je vous ai offensé ; c'est à tort que je vous ai abandonné ; vous ne méritiez pas que je vous traitasse comme je l'ai fait ; mais je m'en repens, et j'en suis marri de tout mon cœur. Pardonnez-moi, *non avertas faciem tuam a me:* ne détournez pas votre face, ne me repoussez pas comme je le mérite. Souvenez-vous du sang que vous avez répandu pour moi, et ayez pitié de moi. O mon Jésus, je ne veux pas d'autre juge que vous. Saint Thomas de Villeneuve disait : « Je m'en remets volontiers à la sentence d'un juge qui est mort pour moi, et qui, pour ne pas me condamner, s'est laissé condamner lui-même au supplice de la croix [2]. » Et saint Paul avait dit avant lui : « Qui est-ce qui nous condamnerait ? Jésus-Christ, qui est mort pour nous [3]. » O mon père, je vous aime, et pour l'avenir je ne veux plus vous quitter Oubliez les injures que je vous ai faites, et donnez-moi un grand amour pour votre

[1] O felix pœnitentia, quæ tantam mihi promeruit gloriam.
[2] Libenter illius judicium subeo, qui pro me mortuus est, et ne me damnaret, ad crucem se damnari permisit?
[3] Quis est qui condemnet? Christus Jesus qui mortuus est. (*Rom.* VIII, 34).

bonté. Je désire vous aimer plus que je ne vous ai offensé ; mais si vous ne me venez en aide, je ne suis pas capable de vous aimer. Aidez-moi, ô mon Jésus ; faites que je vous rende toute ma vie amour pour amour, afin qu'en ce jour terrible, je me trouve dans la célèbre vallée au nombre de ceux qui vous auront aimé. O Marie, ma reine et mon avocate, secourez-moi, car si je me perds, vous ne pourrez plus me secourir. Vous qui priez pour tous, priez pour moi qui me glorifie d'être un de vos serviteurs les plus dévoués, et qui ai tant de confiance en vous.

DEUXIÈME POINT.

Quand les hommes seront ressuscités, les Anges leur intimeront de se rendre tous dans la vallée de Josaphat pour y être jugés, comme il est dit dans la prophétie de Joël : « Accourez, peuples, dans la vallée de Josaphat, car le jour du Seigneur est proche[1]. » Quand tous seront rassemblés, les Anges viendront et sépareront les réprouvés d'avec les élus, comme il est dit dans S. Mathieu[2]. Les justes resteront à la droite, les damnés seront repoussés à la gauche. Quelle peine ne serait-ce pas de se voir chassé d'une société ou d'une église ! Quelle peine donc de se voir repoussé de la compagnie des Saints, comme il est dit dans l'ouvrage incomplet sur saint Mathieu[3] ! Saint Chrysostome dit que quand même les damnés n'auraient pas d'autre peine à souffrir, cette seule confusion leur suffirait pour leur supplice[4]. Le fils sera séparé de son père, la mari de sa femme, le maître du serviteur : *Unus assumetur, et alter reliquetur*[5].

[1] Populi, populi in vallem concisionis, quia juxta est dies Domini. (*Joel* III, 14).

[2] Exibunt Angeli, et separabunt malos de medio justorum. (*Matth.* XIII, 49).

[3] Quomodo putas impios confundendos, quando, segregatis justis, fuerint derelicti ! (*Auct. Op. Imperf. Hom.* 54).

[4] Etsi nihil ulterius paterentur, ista sola verecundia sufficeret eis ad pœnam. (*In Matth.* cap. XXIV).

[5] (*Matth.* XXIV. 40).

Dites-moi, mon frère, où préférez-vous aller ? Si vous voulez être à la droite, quittez le chemin qui vous pousse à la gauche.

Dans ce monde on regarde heureux les princes et les riches, et l'on méprise les Saints qui vivent dans la pauvreté et l'humiliation. O fidèles qui aimez Dieu, ne vous chagrinez pas d'être mal vus et humiliés sur la terre : votre tristesse se changera en joie [1]. Alors vous serez appelés les vrais heureux, et vous aurez l'honneur d'être déclarés faire partie de la cour de Jésus-Christ. Oh ! quelle belle figure fera Saint Pierre d'Alcantara,lui qui a été vilipendé dans ce monde comme un apostat ; un saint Jean de Dieu, lui qui a été traité de fou ; un saint Pierre Célestin, qui après avoir renoncé au souverain pontificat, est mort dans une prison ! Oh ! quels honneurs recevront tant de martyrs pour prix d'avoir été déchirés par les bourreaux ! *Tunc laus erit unicuique a Deo.* « Alors chacun recevra de Dieu la louange qu'il aura méritée [2] » Qu'ils seront horribles, au contraire, les Hérodes, les Pilates, les Nérons et une foule d'autres grands de la terre rangés parmi les damnés ! O amateurs du monde, c'est à la vallée de Josaphat, à cette vallée que je vous attends. Là vous changerez de sentiment sans aucun doute, et vous déplorerez votre folie. Malheureux qui, pour faire une courte apparition sur la scène de cette terre, aurez ensuite à jouer le rôle des damnés dans la tragédie du jugement. Les élus seront placés à droite, ou plutôt pour leur grande gloire, comme le dit l'Apôtre, ils seront élevés sur une nuée et iront avec les Anges à la rencontre de Jésus-Christ, lorsqu'il viendra du ciel : *Rapiemur cum illis in nubibus obviam Christo in aera* [3] Et les damnés, tels que des boucs destinés à la boucherie,seront rejetés à gauche, dans l'attente du juge qui viendra faire la condamnation publique de tous ses ennemis.

Mais déjà s'ouvrent les cieux ; les Anges viennent assister

[1] Tristitia vestra vertetur in gaudium. (*Joan.* XVI. 20).
[2] (I. *Cor.*, IV., 5). — [3] (I *Thess.*, IV, 16).

au jugement, et portent dans leurs mains les signes de la passion de Jésus-Christ : *Veniente Domino ad judicium*, dit saint Thomas, *signum crucis et alia passionis indicia demonstrabuntur*[1]. La croix surtout apparaîtra : *Et tunc parebit signum filii hominis in cœlo, et tunc plangent omnes tribus terræ*[2]. Corneille de la Pierre dit sur ce verset : Oh ! comme alors, en voyant la croix, les pécheurs regretteront de n'avoir pas tenu compte de leur salut éternel, qui a tant coûté au fils de Dieu[3] ! Alors, dit saint Jean Chrysostome en s'adressant à un tel pécheur, les clous qui ont percé votre Sauveur porteront plainte contre vous, ses cicatrices vous accuseront, sa croix demandera contre vous vengeance[4] Les saints apôtres assisteront aussi à ce jugement, comme assesseurs, ainsi que tous ceux qui les auront imités, et tous ensemble ils jugeront les nations : *Fulgebunt justi, judicabunt nationes*[5]. Viendra de plus comme assistance la reine des Saints et des Anges, la vierge Marie. Enfin viendra le juge éternel sur un trône de majesté et de lumière : *Et videbunt filium hominis venientem in nubibus cœli, cum virtute multa et majestate*[6] *A facie ejus cruciabuntur populi*, à son aspect les peuples éprouveront un tourment intérieur, a dit un prophète[7]. La vue de Jésus-Christ consolera les élus, mais aux réprouvés elle causera plus de peine que l'enfer lui-même : *Damnatis*, dit saint Jérôme, *melius esset inferni pœnas, quam Domini præsentiam ferre*. Sainte Thérèse disait : O mon Jésus, faites-moi souffrir le supplice qu'il vous plaira, mais ne me montrez pas votre face indignée dans ce jour terrible. Cette confusion qu'éprouvent les damnés surpassent toutes les autres peines, dit saint Basile[8]. Alors arrivera ce que saint Jean a prédit, les damnés conjureront les montagnes de tomber sur eux et de les soustraire à la vue du

[1] (*Opusc.* II, c. 244).
[2] (*Matth.* XXIV, 30).
[3] Plangent qui salutem suam, quæ Christo tam caro stetis, neglexerint.
[4] Clavi de te conquerentur, cicatrices contra te loquentur, crux Christi contra te perorabit. (*Hom.* XX. in *Matth*).
[5] (*Sap.*, III, 7). — [6] (*Matth.*, XXIV, 3). — [7] (*Joel.* II, 6).
[8] Superat omnem pœnam confusio ista.

juge irrité : *Dicent autem montibus : Cadite super nos, et abscondite nos a facie sedentis super thronum et ab ira agni*[1].

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon cher Rédempteur, agneau de Dieu, qui êtes venu au monde non pour punir, mais pour pardonner, ah ! pardonnez-moi avant le jour terrible où vous me devez juger. Vous voir alors, ô agneau sans tâche, vous qui m'avez supporté avec tant de patience, et vous perdre, ce serait l'enfer de mon enfer Hâtez-vous donc de me pardonner, faites-moi sortir, en me saisissant de votre main bienveillante, du précipice où je suis tombé par mes péchés. Je me repens, ô souverain bien, de vous avoir offensé, et offensé si souvent. Je vous aime, ô mon juge, vous qui m'avez tant aimé. Ah ! par les mérites de votre mort, faites-moi la grâce ineffable de devenir saint, de pécheur que je suis. Vous avez promis d'exaucer ceux qui vous prient : *Clama ad me, et exaudiam te*[2] Je ne vous demande pas les biens de la terre, je ne veux que votre grâce et votre amour. Exaucez-moi, ô mon Jésus, par cet amour que vous me portâtes en mourant sur la croix. O juge bien-aimé, je suis coupable, mais un coupable qui vous aime plus que lui-même. Ayez pitié de moi. Marie, ô ma mère, hâtez-vous, hâtez-vous de me secourir, c'est maintenant le temps de le faire. Vous ne m'avez pas abandonné quand je vivais éloigné de vous et de mon Dieu. Secourez-moi maintenant, que j'ai pris la résolution de vous servir toujours et de ne plus offenser le Seigneur. O Marie, vous êtes mon espérance.

[1] (*Apoc.*, VI, 6).
[2] (*Jerem.*, XXXIII, 3).

TROISIÈME POINT.

Mais voici que commence le jugement. On ouvre les pièces du procès, c'est-à-dire les consciences. *Judicium sedit, et libri aperti sunt*[1] Les premiers témoins qui s'éleveront contre les réprouvés seront les démons qui crieront, comme le dit saint Augustin : « Dieu de toute équité, prononcez que celui-ci est à moi, puisqu'il n'a pas voulu être à vous[2]. » Ensuite ce seront leurs propres consciences : *Testimonium reddente illis conscienta ipsorum*[3]. De plus, seront témoins, pour crier vengeance, les murs mêmes des maisons où les pécheurs auront offensé Dieu : *Lapis de pariete clamabit*[4]. Enfin viendra le témoignage du juge lui-même, qui a été présent à toutes les offenses qu'on lui a faites : *Ego sum judex et testis, dixit Dominus*[5] Saint Panl dit que dans ce moment le Seigneur fera pénétrer sa lumière à travers les ténèbres les plus profondes[6]. Il découvrira à tous les hommes les péchés les plus secrets et les plus honteux des réprouvés, ceux-là mêmes qu'on aura cachés au confesseur : *Revelabo pudenda tua in facie tua*[7]. Le maître des sentences et plusieurs autres théologiens pensent que les péchés des élus ne seront point dévoilés, mais qu'ils seront cachés à tous les yeux, selon ce que dit David : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata*[8]. Au contraire, dit saint Basile, les péchés des réprouvés se laisseront voir d'un seul coup d'œil et comme dans un tableau : *Unico intuitu singula peccata velut in pictura noscentur*[9]. Saint Thomas dit à ce sujet[10] : Si dans le jardin des Oliviers, par ce seul mot : *Ego sum*, tous les soldats venus pourprendre Jésus-Christ tombè-

[1] (*Dan.* VII, 10).
[2] Æquissime Deus, judica esse meum, qui tuus esse noluit.
[3] (*Rom.*, II, 15). — [4] (*Habac.* II, 2). — [5] (*Jerem.*, XXIX, 23).
[6] Illuminabit abscondita tenebrarum. (I *Cor.*, IV, 5).
[7] (*Nah.*, III, 5). — [8] (*Ps.* XXXI, 1). — [9] (*De ver. virgin.*, *lib.* I).
[10] (*Opusc.* 60).

rent à terre, que sera-ce, lorsque, s'asseyant sur son trône de juge, il dira aux damnés : C'est moi qui suis celui que vous avez tant méprisé ? *Quid faciet judicaturus, qui hoc fecit judicandus ?*

Mais voici le moment de rendre la sentence. Jésus-Christ se tournera d'abord vers les élus, et leur dira ces douces paroles : « Venez,les bénis de mon père ; entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde[1] » Saint François d'Assise, ayant appris par révélation qu'il était prédestiné, ne pouvait se contenir de joie. Eh ! Quelle joie de s'entendre dire de la bouche du souverain juge : Venez, enfants de bénédiction, venez dans mon royaume. Pour vous plus de peines, plus de craintes, vous êtes et vous serez à moi pour l'éternité. Je bénis le sang que j'ai répandu pour vous, je bénis les larmes que vous avez versées sur vos péchés : allons au ciel, où nous demeurerons éternellement ensemble. La vierge Marie bénira aussi ceux qui ont dévotion pour elle, elle les invitera à la suivre dans le paradis; alors les élus chanteront *alleluia, alleluia*,et feront leur entrée triomphante dans le ciel, où ils posséderont, béniront et aimeront Dieu éternellement.

Les damnés au contraire, se retournant vers Jésus-Christ, lui diront : Et nous malheureux, qu'avons-nous à faire ? Vous, leur dira le juge éternel, puisque vous avez renoncé à ma grâce, et que vous l'avez foulée aux pieds, retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel[2] : *Discedite.* Retirez-vous, je ne veux plus vous voir ni vous entendre. *Maledicti*, allez, soyez maudits, puisque vous avez méprisé ma bénédiction. Et où iront-ils, Seigneur, ces malheureux ? *In ignem*, dans l'enfer, pour y brûler en corps et en âme. Mais combien d'années ? combien de siècles ? Quoi, des siècles ! des années ! *In ignem æternum* ! pour toujours ! tant que Dieu sera Dieu ! Après cette sentence, dit saint Ephrem, les réprouvés pren-

[1] Venite, benedicti patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. (*Matth.*,xxv, 34).

[2] Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. (*Matth*, xxv, 40).

dront congé des Anges, des Saints, de leurs parents et de la mère de Dieu ; *Valete, justi ; vale, crux ; vale, paradise ; valete, patres ac filii, nullum siquidem vestrum visuri sumus ultra. Vale tu quoque, Dei genitrix Maria*[1]. Et alors au milieu de la vallée la terre s'entr'ouvrira, et démons et damnés seront engloutis ensemble ; et ils entendront se fermer derrière eux des portes qui ne s'ouvriront jamais, jamais plus dans l'éternité, O maudit péché, à quelle fin malheureuse auras-tu conduit un jour tant de pauvres âmes ! Oh ! âmes malheureuses, pour qui est réservée une fin si déplorable.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Sauveur et mon Dieu, quelle sera la sentence que vous porterez sur moi dans ce jour terrible ? Si maintenant, ô mon doux Jésus, vous me demandiez compte de ma vie, que pourrais-je vous répondre, si ce n'est que je mérite mille enfers ? Oui, mon Rédempteur, il est vrai, je mérite mille enfers, mais sachez que je vous aime, et que je vous aime plus que moi-même ; et j'ai tant de douleur des péchés que j'ai commis que je préférerais avoir souffert toute sorte de maux plutôt que de vous avoir déplu. O Jésus, vous condamnez les pécheurs obstinés, mais non pas ceux qui se repentent et qui veulent vous aimer. Me voici à vos pieds plein de repentir, faites-moi entendre que vous me pardonnez. Mais déjà j'entends le prophète qui me dit : « Convertissez-vous à moi, et je me convertirai à vous[2]. » J'abandonne tout, je renonce à tous les plaisirs et à tous les biens de ce monde, et je me convertis et je vous embrasse, ô Rédempteur bien aimé. Ah ! recevez-moi dans votre cœur, et là, enflammez-moi de votre saint amour ; enflammez-moi de telle sorte que je ne cherche plus à me séparer de vous. O mon Jésus, sauvez-moi, et

[1] (*De Var, torm. inf.*)
[2] Convertimini ad me, convertar ad vos. (*Zach.* I, 3).

que mon salut soit de vous aimer toujours et de louer toujours vos miséricordes. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* O Marie, mon espérance, mon refuge et ma mère, aidez-moi et obtenez-moi la sainte persévérance. Il n'y a personne qui se soit perdu de ceux qui ont eu recours à vous. Je me recommande à vous, ayez pitié de moi.

VINGT-SIXIÈME CONSIDÉRATION

Sur les peines de l'enfer.

Et ibunt in supplicium æternum. Et ils iront au supplice éternel.

PREMIER POINT.

Le pécheur commet deux maux en péchant : il abandonne Dieu, qui est le souverain bien, et il se tourne vers les créatures. *Duo enim mala fecit populus meus ; me derelinquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas : : cisternas dissipatas, quæ continere non valen aquas*[1]. C'est parce que le pécheur se tourne vers les créatures, après qu'il s'est dégoûté de Dieu, qu'il sera tourmenté avec justice dans l'enfer par ces mêmes créatures, par le feu, par les démons, et c'est là ce qui constitue la peine du sens ; mais comme aussi sa plus grande faute c'est d'avoir abandonné Dieu, sa peine principale sera aussi celle du dam, qui consiste dans le malheur d'avoir perdu la possession de Dieu.

Considérons d'abord la peine du sens. Il est de foi qu'il y a un enfer. Au milieu de la terre se trouve cette vaste prison réservée au châtiment de ceux qui se sont révoltés contre Dieu. Qu'est-ce donc que l'enfer ? C'est un lieu de tourments : *In hunc locum tormentorum.* C'est ainsi que le mauvais riche

[1] (*Jerem.* II, 13).

appelle l'enfer[1]. Lieu de tourments où tous les sens et toute le puissances du damné souffriront leur supplice, et où chaque sens souffrira plus ou moins, selon qu'il aura plus ou moins servi à offenser Dieu : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur*[2]. *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum*[3]. La vue sera tourmentée par les ténèbres : *Terram tenebrarum, et opertam mortis caligine*[4]. Quelle compassion n'excite pas un homme qui est renfermé dans une fosse obscure pendant quarante ou cinquante ans de sa vie ! L'enfer est une fosse fermée de tous les côtés, où il n'entre jamais aucun rayon de soleil ni de lumière : *Usque in æternum non videbit lumen*[5]. Le feu qui éclaire sur la terre, sera tout obscur dans l'enfer. *Vox Domini intercidentis flammam ignis*[6] Saint Basile développe ainsi cette pensée : le Seigneur séparera la lumière du feu, de telle sorte que le feu ne fera que brûler sans éclairer. Albert-le-Grand s'explique encore avec plus de brièveté : *Dividet a calore splendorem*. La fumée qui sortira de ce feu formera ce nuage de ténèbres dont parle saint Jude, et qui aveuglera les yeux des damnés : *Quibus procella tenebrarum servata est in æternum*[7]. Saint Thomas dit[8] que les damnés ne jouissent de la lumière que pour en éprouver un nouveau tourment : *Quantum sufficit ad videndum illa quæ torquere possunt*. A la lueur de cette lumière ils verront la laideur des autres damnés et des démons qui se présenteront sous des formes horribles pour mieux les épouvanter.

L'odorat aura aussi son supplice. Quel tourment que celui d'être enfermé dans une chambre avec un cadavre en putréfaction : *De cadaveribus eorum ascendit fœtor*[9]. Le damné sera au milieu d'une foule d'autres damnés, à l'état de vie quant aux souffrances qu'ils endureront, mais à l'état de cadavres quant à la puanteur qu'ils exhaleront. Saint Bonaventure dit que si le corps d'un damné était jeté hors de l'enfer, il donnerait la mort à tous les hommes, tant il porterait loin

[1] (*Luc.*, XVI, 28). — [2] (*Levit.*, XI, 17). — [3] (*Apoc.*, XVIII, 7). — [4] (*Job.* X, 2). [5] (*Ps.* XLVIII, 20). — [6] (*Ps.* XXVIII, 7). — [7] (*Jud.* 13). — [8] (3. q. 97, a. 5). [9] (*Isa.*, XXXIV, 3).

son infection. Et puis l'on dira avec quelques insensés : Si je vais dans l'enfer, je ne serai pas seul. Malheureux, plus vous serez, plus vous souffrirez : *Ibi,* dit saint Thomas, *miserorum societas miseriam non minuet, sed augebit*[1]. Oui, plus vous souffrirez, car il y aura plus de puanteur, plus de cris et plus aussi vous serez pressés. Car dans l'enfer on sera l'un sur l'autre, comme des moutons se pressent en hiver : *Sicut oves in inferno positi sunt*[2] Ainsi donc, ils seront comme des raisins foulés sous le pressoir de la colère de Dieu : *Et ipse calcat torcular vini furoris iræ Dei* (Apoc., XIX, 15). De là s'ensuivra la peine de l'immobilité : *Fiant immobiles quasi lapis*[3]. Comme le damné tombera dans l'enfer au dernier jour, ainsi restera-t-il sans changer de situation, et sans pouvoir remuer ni pieds ni mains, et cela tant que Dieu sera Dieu.

L'ouïe sera aussi suppliciée par les hurlements continuels, par les gémissements de ces pauvres désespérés. Les démons feront un bruit continuel : *Sonitus terroris semper in ore ejus*[4]. Quelle souffrance n'éprouve-t-on pas lorsqu'on veut dormir et que l'on entend un malade qui se plaint sans cesse, ou un chien qui aboie, ou un enfant qui vagit? Malheureux damnés qui doivent entendre pendant l'éternité la rumeur et les cris des damnés! L'estomac sera tourmenté par la faim ; car le réprouvé aura une faim dévorante : *Famem patientur ut canes*[5]. Mais il ne lui sera pas donné un morceau de pain. Il aura ensuite une soif telle que toute l'eau de la mer ne l'éteindrait pas ; mais on ne lui donnera pas une seule goutte d'eau. Le mauvais riche n'en demandait qu'une goutte, mais il ne l'a pas eue et ne l'aura jamais, jamais.

1 (*Suppl.* q. 86, a. 1. — 2 (*Ps.* XLVIII, 15).
3 (*Exord.*, XV, 16). — 4 (*Job.*, XV, 21).
5 (*Ps.* LVIII, 15).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! Seigneur, me voici à vos pieds, moi qui ai fait si peu de cas de votre grâce et de vos châtiments. Que je serais malheureux, ô mon Jésus! si vous n'aviez eu pitié de moi! depuis combien de temps ne serais-je pas dans cette fournaise puante où un si grand nombre de mes amis brûlent déjà! Ah! mon Rédempteur, comment, en pensant à cela, ne pas brûler d'amour pour vous? Comment songer à vous offenser de nouveau à l'avenir? Ah! qu'il n'en soit plus ainsi, ô mon Jésus! Faites-moi plutôt mourir mille fois. Puisque vous avez commencé, accomplissez votre œuvre. Vous m'avez retiré du bourbier de mes péchés, et vous m'avez invité avec tant d'amour à vous aimer. Ah! faites maintenant que j'emploie pour vous le temps que vous m'accordez encore. Combien les damnés ne désireraient-ils pas un jour, une heure de ce temps que vous m'accordez! Et moi que ferai-je? Continuerai-je à les employer à vous déplaire? Non, ô mon Jésus! ne le permettez pas, par les mérites de ce sang qui jusqu'à ce jour m'a délivré de l'enfer. Je vous aime, ô souverain bien! et c'est parce que je vous aime, que je me repens de vous avoir offensé. Je ne veux plus vous faire outrage, mais je veux vous aimer toujours. O Marie, ma mère et ma reine, priez Jésus pour moi, et accordez-moi le don de la persévérance et de son saint amour.

DEUXIÈME POINT.

Le supplice qui tourmente le plus les sens du damné, c'est le feu de l'enfer qui affecte le toucher: *Vindicta carnis impii, ignis et vermis*[1]. Le Seigneur en fait une mention

[1] (*Eccl.* VII, 29).

spéciale dans le jugement: *Discedite a me, in ignem æternum*[1] Le supplice du feu est en ce monde le plus horrible de tous; mais il y a tant de différence de notre feu à celui de l'enfer, que saint Augustin dit que le nôtre ne semble qu'une pure représentation en peinture: *In cujus comparatione noster hic ignis depictus est.* Et saint Vincent Ferrier dit que le nôtre est froid en comparaison de celui-là. La raison en est que notre feu n'a été créé que pour notre utilité, mais que celui de l'enfer ne l'a été que pour le tourment des damnés. *Longe alius*, dit Tertullien, *est ignis qui usui humano, alius qui Dei justitiæ deservit.* L'indignation de Dieu allume ce feu vengeur : *Ignis succensus est in furore meo*[2]. De là vient aussi que le feu de l'enfer est appelé dans Isaïe l'esprit d'ardeur: *Si abluerit Dominus sordes... in spiritu ardoris*[3]. Le damné ne sera pas envoyé au feu, mais dans le feu: *Discedite, maledicti, in ignem æternum.* Ainsi ce malheureux sera entouré de feu comme le bois dans une fournaise: le damné aura au-dessus de sa tête un abîme de feu, sous ses pieds un abîme de feu, et un abîme de feu à ses côtés. S'il touche, s'il voit, s'il respire, ce n'est que du feu. Il sera au milieu du feu comme le poisson dans l'eau. Non-seulement le feu l'entourera, mais encore il pénétrera dans ses entrailles pour le tourmenter. Son corps deviendra de feu; tout en lui brûlera, ses viscères, son cœur, son cerveau, son sang, la moelle de ses os. Chaque damné sera lui-même une fournaise de feu: *Pones eos ut clibanum ignis*[4]

Telles personnes qui ne peuvent supporter la peine de marcher sur un chemin échauffé par les rayons du soleil, qui ne peuvent rester enfermées dans une chambre avec un brasier allumé, qui ne peuvent souffrir une étincelle qui éclate d'une chandelle, ne craignent pas cependant ce feu dévorant, comme l'appelle Isaïe: *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante*[5]? Tel qu'une bête fauve dévore un

[1] (*Matth.*, xxv, 41). — [2] (*Jerem.* xv, 24).
[3] (*Isa.*, iv. 4). — [4] (*Ps.* xx, 10). — [5] (*Isa.*, xxxiii, 14).

chevreau, tel le feu de l'enfer dévore le réprouvé ; il le dévore, mais c'est sans lui donner la mort. Continuez, insensé, dit saint Pierre Damien en s'adressant au voluptueux ; continuez à contenter votre chair, un jour viendra que tous vos plaisirs sensuels s'attacheront à vos entrailles, comme une sorte de poix qui rendra plus tenace et plus horrible la flamme qui vous brûlera dans l'enfer : *Venit dies, imo nox, quando libido tua vertetur in picem, qua se nutriat perpetuus ignis in his visceribus*[1]. Saint Jérôme ajoute que ce feu portera avec lui tous les tourments et tous les genres de douleurs que l'on peut souffrir sur la terre ; douleurs de côté, douleurs de tête, douleurs d'entrailles, douleurs de nerfs : *In uno igne omnia supplicia sentiunt in inferno peccatores.* Dans ce feu même il souffrira la peine du froid : *Ad nimium calorem transeat ab aquis nivium*[2] Mais que l'on comprenne bien que les peines de cette vie ne sont qu'une ombre, comme dit saint Chrysostome, auprès de celles de l'enfer : *Pone ignem, pone ferrum, quid nisi umbra ad illa tormenta ?*

Les puissances mêmes de l'âme auront leur supplice particulier. Le réprouvé sera tourmenté dans sa mémoire, en se rappelant le temps qu'il avait pour se sauver, et en songeant qu'il l'a employé à sa damnation ; en se souvenant des grâces qu'il a reçues de Dieu, et dont il n'a pas voulu se servir. Il sera puni dans son entendement, en pensant aux grands biens qu'il a perdus, le ciel, Dieu, et en s'apercevant qu'il ne peut plus remédier à cette perte ; il sera tourmenté dans sa volonté, lorsqu'il verra qu'on lui refuse tout ce qu'il demande. *Desiderium peccatorum peribit*[3] Le malheureux n'aura rien de ce qu'il désire, et ne possédera que ce qu'il abhorre, c'est-à-dire des souffrances éternelles. Il voudrait se délivrer des tourments et trouver la paix ; mais toujours il sera tourmenté, et il n'aura jamais cette paix qui ferait sa consolation.

[1] (*Epist.* XXVI). — [2] (*Job.* XXIV, 19), — [3] (*Ps.* CXI, 10).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh! mon Jésus, votre sang et votre mort sont mon espérance. Vous êtes mort pour me délivrer de la mort éternelle. Ah! Seigneur, qui plus que moi, misérable pécheur, a participé aux mérites de votre passion, moi qui tant de fois ai mérité l'enfer? Ah! ne permettez pas que je continue de vivre en payant d'ingratitude tant de grâces que vous m'avez faites. Vous m'avez délivré du feu de l'enfer; car vous ne voulez pas que je brûle de ce feu de tourment, mais que je brûle plutôt du doux feu de votre amour. Venez-moi donc en aide, afin que je puisse accomplir votre désir. Si maintenant j'étais en enfer, je ne pourrais plus vous aimer; mais puisque je peux vous aimer, je veux le faire. Je vous aime, ô bonté infinie; je vous aime, ô mon Rédempteur, vous qui m'avez tant aimé. Comment ai-je pu vivre si longtemps dans l'oubli de vous! Je vous remercie de ce que vous vous êtes souvenu de moi; si vous m'aviez oublié, je serais maintenant en enfer, ou bien je n'aurais aucun repentir de mes péchés. Cette douleur que j'ai de vous avoir offensé, ce désir qui prouve que je vous aime, sont des dons de votre grâce qui continue de m'assister. Je vous en remercie, ô mon Jésus. J'espère pour l'avenir vous donner ce qui me reste de vie: je renonce à tout; je ne veux penser qu'à vous servir et à vous plaire. Rappelez moi toujours l'enfer que j'ai mérité, et les grâces que vous m'avez faites, et ne permettez pas que je m'éloigne de vous désormais, en me condamnant moi-même par là à ce lieu de tourments. O mère de Dieu, priez pour moi qui suis un pécheur. Votre intercession m'a délivré de l'enfer; ô ma mère, délivrez-moi, par cette même intercession, du péché qui seul peut me condamner à l'enfer.

TROISIÈME POINT.

Mais toutes ces peines ne sont rien auprès de la peine du dam. Les ténèbres, la puanteur, les cris, le feu ne sont pas l'enfer; l'enfer, c'est le malheur d'avoir perdu Dieu. Saint Brunon a dit: « Qu'on ajoute tourments à tourments, pourvu qu'on épargne aux damnés la peine d'être privés de Dieu[1] » Et saint Jean Chrysostome: « Quand vous diriez mille enfers, vous ne diriez encore rien qui approche de cette douleur[2] » Saint Augustin ajoute que si les damnés jouissaient de la vue de Dieu, ils ne souffriraient rien dès lors, et que l'enfer serait changé pour eux en paradis[3]. Pour comprendre un peu ce que c'est que cette peine, considérez que si, par exemple, quelqu'un perdait une pierre précieuse de la valeur de cent écus, il en éprouverait une grande peine; mais que si ce bijou en valait deux cents, sa peine serait aussi deux fois plus forte; s'il en valait quatre cents, elle le serait bien davantage: en un mot, la peine que l'on éprouve de la perte d'un objet est en raison de la valeur de cet objet même. Or quel est le bien qu'a perdu le damné? Un bien d'une valeur infinie, puisque c'est Dieu même. Donc le réprouvé est en proie à une douleur infinie en quelque manière, a dit saint Thomas[4] : *Pœna damnati est infinita, quia est amissio boni infiniti.*

Les Saints ne redoutent que cette peine: *Hæc amantibus, non contemnentibus pœna est,* dit saint Augustin. Saint Ignace de Loyola disait: Seigneur, je supporte toute autre peine, mais je ne puis supporter celle d'être privé de vous. Mais les pécheurs ne comptent pour rien cette peine, et ils passent volon-

[1] Addantur tormenta tormentis, ac Deo non priventur. *(Serm. de Jud. fin).*

[2] Si mille dixeris gehennas, nihil dicas illius doloris. (*Hom.* XLIX *ad Pop*).

[3] Nullam pœnam sentirent, et infernus ipse verteretur in paradisum. (*S. Aug. t. de Trip. Hab.*)

[4] *(1-2, q. 87, a. 4).*

tiers des mois et des années entières sans Dieu, parce qu'aussi ces malheureux vivent dans les ténèbres. A la mort cependant il leur faudra reconnaître la grandeur du bien qu'ils ont perdu. L'âme, au sortir de cette vie, comprend aussitôt qu'elle est créée pour Dieu, comme le dit saint Antonin : *Separata autem anima a corpore, intelligit Deum summum bonum, et ad illud esse creatam.* Elle s'élance alors pour embrasser ce souverain bien ; mais, comme elle est en état de péché, Dieu la repousse. Quand un chien qu'on tient attaché vient à apercevoir un lièvre, que d'efforts ne fait-il pas pour rompre la chaîne qui le retient et s'élancer sur sa proie? L'âme, en se séparant du corps, est naturellement attirée vers Dieu, mais le péché l'en sépare et la repousse dans l'enfer. « Vos iniquités, disait le prophète Isaïe, ont établi une séparation entre vous et votre Dieu[1]. » *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum.* Tout l'enfer consiste donc dans ces deux mots : *Discedite a me, maledicti.* Allez loin de moi, maudits, leur dira Jésus-Christ, je ne veux pas que vous voyiez ma face. « Quand on supposerait mille enfers, a dit encore saint Jean Chrysostome, on ne dirait rien qui approche du tourment de se voir l'objet de la haine de Jésus-Christ[2]. » Lorsque David condamna Absalon à ne plus paraître devant lui, Absalon en ressentit une si grande douleur qu'il répondit : Dites à mon père, ou qu'il me permette de le voir, ou qu'il me donne la mort[3]. Philippe II dit à un grand d'Espagne qui se tenait à l'église avec irrévérence : Vous ne paraîtrez plus devant moi. Cet officier en éprouva tant de peine que, rendu chez lui, il en mourut de douleur. Que sera-ce donc quand Dieu, au moment de la mort, dira au réprouvé : Allez, allez, je ne veux plus vous voir? « Je cacherai mon visage à ce peuple, dit Dieu par forme de menace dans le Deutéronome, et tous les maux fondront sur lui[4]. » *Abscondam faciem ab eo, et invenient eum omnia mala.* Vous n'êtes plus mes

[1] (*Isa.*, LX, 2).
[2] Si mille quis ponat gehennas, nihil tale dicturus est quale est exosum esse (*Chryst. Hom.* 24, *al.* XXIII, *in Matth.* n. 8).
[3] (II *Reg.*, XIV, 23). — [4] (*Deut.* XXXI, 17).

amis, dira Jésus aux damnés en ce jour terrible, et moi je ne suis plus le vôtre. *Voca nomen ejus, non populus meus: quia vos non populus meus, et ego non ero vester*[1]

Quelle peine pour un fils quand il vient à perdre son père, pour une femme quand elle perd son mari, d'avoir à dire: O mon père, ô mon époux, je ne te verrai plus. Eh bien, si maintenant nous entendions les plaintes d'un réprouvé, et que nous lui fissions cette demande: O âme, pourquoi te plains-tu? voici ce qu'elle répondrait: Je me plains parce que j'ai perdu Dieu et que je ne le verrai plus. Le damné devrait du moins pouvoir aimer son Dieu et se résigner à sa sainte volonté. Mais non; si cela lui était possible, l'enfer ne serait plus un enfer. Le malheurenx ne peut se résigner à la volonté de Dieu, car il s'est constitué son ennemi. Il ne peut plus aimer son Dieu, mais il le hait et le haïra toujours; et sa plus grande souffrance sera de connaître que Dieu est le souverain bien et de se voir forcé de le détester, en même temps qu'il le sait digne d'un amour infini. « Je suis ce malin esprit qui est privé de l'amour de Dieu[2], » telle fut la réponse que fit le démon à sainte Catherine de Gênes, qui lui demandait qui il était. Le damné détestera et maudira Dieu; et en le maudissant, il maudira aussi les bienfaits qu'il en a reçus, la création, la rédemption, les sacrements, particulièrement le baptême et la pénitence, et par-dessus tout l'eucharistie. Il portera une haine implacable aux Anges et aux Saints, mais spécialement à son Ange Gardien, à ses saints patrons et à la Vierge plus qu'à tous les autres; mais il maudira principalement la très-sainte Trinité, et particulièrement la seconde personne, le fils de Dieu, qui est mort pour son salut; il maudira ses plaies, son sang, ses souffrances et sa mort.

[1] (*Ose.*, I, 9).
[2] Ego sum ille nequam privatus amore Dei.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! mon Dieu, vous êtes donc mon souverain bien, bien infini, et moi, je vous ai si souvent perdu volontairement! Je savais que par le péché je vous causerais beaucoup de déplaisir, que je perdrais votre grâce, et malgré cela je l'ai commis! Ah! si je ne vous voyais attaché à une croix, ô fils de Dieu, et mourant pour moi, je n'oserais vous faire aucune demande ni espérer obtenir mon pardon de vous. Père éternel, ne jetez pas les yeux sur moi, mais sur votre fils bien-aimé, qui vous demande miséricorde pour moi: exaucez-le, pardonnez-moi. Aujourd'hui je devrais être en enfer depuis tant d'années, et sans espoir de vous aimer et de recouvrer votre grâce perdue. O mon Dieu, je me repens de l'outrage que je vous ai fait de renoncer à votre amitié, en méprisant votre amour pour lui préférer les misérables plaisirs de ce monde. Ah! que ne suis-je mort plutôt mille fois! Comment ai-je pu être aussi aveugle et aussi fou! Je vous remercie, ô mon Dieu, de ce que vous m'accordez le temps de remédier au mal que j'ai fait. Puisque par un effet de votre miséricorde, je suis hors de l'enfer, et que je puis vous aimer, ô mon Dieu, je veux vous vous aimer. Je ne veux plus différer à me convertir tout à vous. Je vous aime, bonté infinie; je vous aime, ô ma vie, mon trésor, mon amour, mon tout. Rappelez-moi, ô Seigneur, rappelez-moi toujours l'amour que vous m'avez porté et l'enfer où je devrais être, afin que cette pensée m'enflamme et m'engage à faire des actes d'amour et à vous dire toujours: Je vous aime, je vous aime, je vous aime. O Marie, ma reine, mon espérance, ma mère, si j'étais en enfer, je ne pourrais jamais plus vous aimer! Je vous aime, ô ma mère! et ma confiance en vous me donne l'assurance de ne plus cesser de vous aimer, ni vous, ni mon Dieu. Venez-moi en aide, et priez Jésus pour moi.

VINGT-SEPTIÈME CONSIDÉRATION

De l'éternité de l'enfer.

Et ibunt in supplicium æternum. Et ils iront à leur supplice éternel. (*Matth.* xxv. 46.)

PREMIER POINT.

Si l'enfer n'était pas éternel, ce ne serait pas un enfer. La douleur qui ne dure pas longtemps n'est pas une douleur profonde; qu'on perce un abcès à un malade, qu'on brûle à un autre une partie de membre gangrénée, la douleur est vive sans doute, mais comme elle passe vite, on ne doit pas la regarder comme un considérable tourment. Mais quelle différence, si cette opération par le fer ou par le feu se prolongeait pendant une semaine ou pendant un mois entier? On peut à peine supporter une douleur légère, mais qui est longue à calmer, comme des maux d'yeux, une fluxion. Mais que dis-je? une pièce de théâtre, un morceau de musique qui durerait trop longtemps, pendant tout un jour, nous causerait un ennui mortel. Et si elle durait un mois, une année? Que sera-ce donc de l'enfer, où ce n'est pas une comédie que l'on voie représenter toujours la même, ni de la musique qui frappe l'oreille toujours du même son, ni des maux d'yeux, ni des fluxions, ni des opérations d'amputation ou de cautérisation à subir, mais où sont réunies toutes sortes de tourments et de supplices. Et pour combien de temps? Pour l'éternité: *Cruciabuntur die ac nocte in sæcula sæculorum*[1]?

Il y a une éternité, c'est un article de foi: ceci n'est pas une opinion, c'est une vérité que Dieu nous atteste dans cent

[1] (*Apoc.* xx, 10).

endroits de l'Ecriture : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* [1]. *Et hi ibunt in supplicium æternum* [2] *Pœnas dabunt in interitu æternas* [3]. *Omnis igne salietur* [4]. De même que le sel a la propriété de conserver les viandes, de même aussi le feu de l'enfer, en tourmentant les damnés, a la vertu de conserver la vie: *Ignis ibi consumit,* a dit saint Bernard([a]), *ut semper reservet* [5].

Or, quelle folie ne serait-ce pas de se donner un jour de plaisir pour se voir ensuite condamné à vingt ou trente années de prison! Si l'enfer durait cent ans, que dis-je cent ans? s'il ne durait même que deux ou trois ans, ce serait une grande folie de se condamner pour un moment de plaisir à brûler deux ou trois ans au milieu du feu. Mais il ne s'agit pas de trente, ni de cent, ni de mille, ni de cent mille ans ; il s'agit d'une éternité ; il s'agit de souffrir toujours les mêmes tourments, sans que jamais ils soient allégés, et qu'ils finissent jamais. Les Saints ont donc eu raison de pleurer et de trembler, tant qu'ils étaient sur la terre et en danger de se perdre. Le bienheureux Isaïe, quoique retiré dans un désert au milieu des jeûnes et des pénitences, disait en gémissant : Ah! que je suis malheureux, de n'être pas encore à l'abri du danger de brûler dans l'enfer! *Heu me miserum, quia nondum a gehennæ igne sum liber !*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, si vous m'aviez envoyé en enfer comme je l'ai déjà mérité plusieurs fois, et que vous m'en eussiez ensuite retiré par un effet de votre miséricorde, combien ne vous en aurais-je pas d'obligations ! Quelle vie sainte ne menerais-je

1 *(Matth.*, XXV, 41). — 2 *(Ibid.*, 46). — 3 (II. *Thess.*, I, 9).
4 *(Marc*, IX, 48). — 5 *(Médit.* c. III, n. 10).
(*a*) Ou l'auteur, quel qu'il soit, de ce recueil de méditations. Voir *Bern. Oper.*, tom. II, édit. 690, page 100. *(L'éditeur.)*

pas après cette faveur signalée? Et maintenant que par un plus grand effet de votre miséricorde, vous m'avez préservé d'y tomber, que ferai-je? Recommencerai-je à vous offenser et à provoquer votre indignation, pour que vous m'envoyiez irrémissiblement brûler dans cette prison de rebelles, où brûlent déjà tant d'âmes qui ont commis bien moins de péchés que moi? Ah? mon Rédempteur, voilà pourtant comme je me suis conduit par le passé; au lieu de me servir du temps que vous me donniez pour pleurer mes péchés, je l'ai employé à vous mépriser. Je remercie votre bonté infinie de m'avoir tant supporté. Si vous n'étiez pas infiniment bon, comment auriez-vous pu me supporter et avoir tant de patience? Je vous remercie donc, ô mon Dieu, de m'avoir attendu jusqu'à ce jour; je vous remercie de la lumière dont vous m'éclairez en ce moment pour me faire connaître ma folie et le tort que j'ai eu de vous outrager tant de fois par mes péchés. O mon Jésus, je les déteste et je m'en repens de tout mon cœur; pardonnez-moi en vertu de votre passion, et assistez-moi de votre grâce, afin que je ne vous offense plus. Maintenant je dois justement craindre que vous ne m'abandonniez au premier péché mortel que je viendrai à commettre. Ah! Seigneur, je vous en prie, remettez-moi devant les yeux ce juste sujet de crainte, lorsque le démon me sollicitera de nouveau à vous offenser. O mon Dieu, je vous aime et je ne veux plus vous perdre; aidez-moi de votre grâce. Secourez-moi, ô Vierge sainte, faites que je recoure toujours à vous dans mes tentations, afin que je ne perde plus mon Dieu. Marie, vous êtes mon espérance.

DEUXIÈME POINT.

Celui qui entre une fois dans l'enfer n'en sortira jamais plus de toute l'éternité. Cette pensée faisait trembler David, et lui faisait adresser à Dieu cette prière : *Neque absorbeat me*

profundum, neque urgeat super me puteus os suum [1]. Quand le réprouvé est tombé dans ce grouffre de tourments, l'entrée s'en referme et ne s'ouvre plus. Dans l'enfer il y a une porte pour entrer, mais il n'y en a pas pour sortir : *Descensus erit*, dit Eusèbe d'Emèse, *ascensus non erit*. Et voici comment il explique les paroles du Psalmiste, *neque urgeat puteus os suum :* « Parce que, lorsqu'une fois ce gouffre aura reçu les réprouvés dans ses profondeurs, il se fermera sur eux par en haut, et ne s'ouvrira que par en bas [2]. » Tant que le pécheur vit, il peut toujours avoir quelque espoir de porter remède à ses fautes ; mais s'il meurt dans le péché, il n'y aura plus pour lui d'espérance : *Mortuo homine impio, nulla erit ultra spes* [3] Si les damnés pouvaient au moins se bercer de quelque fausse espérance, et trouver ainsi un soulagement à leur désespoir ! Ainsi ce pauvre malade, couvert de blessures, couché sur son lit, dont les médecins ont désespéré, peut encore se faire illusion et se consoler en disant : Qui sait si je ne trouverai pas quelque médecin et quelque remède qui me guérisse ? Cet autre qui est condamné aux galères pour la vie se console de même, en disant : Qui sait ce qui peut arriver, et si je ne me verrai pas délivré de mes chaînes ? Si le damné pouvait, dis-je, tenir au moins un pareil langage, et se dire : Qui sait si un jour je ne sortirai pas de cette prison ? s'il pouvait se bercer de cette fausse espérance ? Mais non, dans l'enfer il n'y a aucune espérance, ni vraie, ni fausse. Il n'y a pas moyen de dire là : « Qui sait ? » *Statuam contra faciem tuam* [4]. Le malheureux aura toujours devant ses yeux sa condamnation écrite, où il lira qu'il doit pleurer éternellement dans cet abîme de tourments : *Alii in vitam æternam, et alii in opprobrium ut videant semper* [5]. Le damné par conséquent souffre à chaque instant non-seulement les peines propres à cet instant même, mais, il souffre à chaque instant les peines de l'éternité, en se disant à lui-

[1] (*Ps.* LXVIII, 16).
[2] Quia cum susceperit eos, claudetur sursum, et aperietur deorsum.
[3] (*Prov.*, XI, 7).
[4] (*Ps.* XLIX, 21). — [5] (*Dan.*, XII, 2).

même : Ce que je souffre, je le souffrirai toujours : *Pondus æternitatis sustinent*, dit Tertullien.

Adressons donc au Seigneur la même prière que lui faisait saint Augustin : *Hic ure, hic seca, hic non parcas, ut in æternum parcas.* Faites-nous passer par toutes les épreuves, ô mon Dieu, et ne nous épargnez point ici-bas, afin que vous nous épargniez dans l'éternité. Les châtiments de cette vie passent : *Sagittæ tuæ transeunt, vox tonitrui tui in rota* [1] ; mais ceux de l'autre vie ne passent jamais. Craignons-les. Craignons ce tonnerre, *vox tonitrui in rota*, c'est-à-dire ce tonnerre de la condamnation éternelle qui sortira de la bouche du juge dans le dernier jugement contre les réprouvés : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* L'Ecriture dit, *in rota;* la roue est en effet la figure de l'éternité, parce qu'elle n'a point de bout. *Eduxit gladium meum de vagina sua irrevocabilem* [2]. Le châtiment de l'enfer sera grand, mais ce qu'il aura de plus terrible, c'est qu'il sera irrévocable.

Mais, comment ! dira un mécréant, quelle est donc cette justice ? Punir un péché d'un moment par un supplice éternel? Mais comment, répondrai-je, un pécheur peut-il oser, pour le plaisir d'un moment, offenser un Dieu d'une majesté infinie ? Au jugement des hommes eux-mêmes, comme le dit saint Thomas [3], la peine ne se mesure pas à la durée du temps, mais à la qualité du délit : *Non quia homicidium in momento committitur, momentanea pœna punitur.* Pour un péché mortel, l'enfer est peu de chose, car en raison de l'offense qui attaque une majesté infinie, le châtiment devrait être infini, comme le dit saint Bernardin de Sienne : *In omni peccato mortali infinita Deo contumelia irrogatur, infinitæ autem injuriæ infinita debetur pœna.* Mais, comme dit l'ange de l'école, une créature n'est pas capable de subir une peine infinie en intensité ; c'est donc avec justice que Dieu lui fait subir du moins une peine infinie en extension.

D'ailleurs, cette peine doit être nécessairement éternelle,

[1] (*Ps.* LXXVI, 19). — [2] (*Exod.*, XXI, 5). — [3] (1-2, q. 87, a. 3)

car, d'abord, le damné ne peut plus satisfaire pour son péché. Dans cette vie, le pécheur ne peut satisfaire qu'autant que les mérites de Jésus-Christ lui sont appliqués ; mais le damné ne participe plus à ces mérites ; et ainsi, puisqu'il ne peut plus apaiser Dieu, son péché étant éternel, la peine de son péché devra être aussi éternelle : *Non dabit Deo placationem suam, laborabit in æternum* [1] Comme le dit Vincent de Beauvais [2], « le péché pourra toujours être puni, et ne pourra jamais être expié, » parce que, d'après saint Augustin, le damné est incapable de repentir [3] C'est pourquoi le Seigneur est toujours indigné contre lui : *Populus cui iratus est Dominus usque in æternum* [4] De plus, le damné ne veut pas son pardon, quand bien même Dieu voudrait le lui donner, parce que sa volonté est obstinée et affermie dans la haine de Dieu. « Les réprouvés, comme l'a dit Innocent III, n'accepteront point leur humiliation, mais la haine contre Dieu ne fera que s'augmenter en eux [5] » Saint Jérôme a dit de même : « Les réprouvés sont insatiables dans leur désir de pécher [6]. » La plaie du damné est désespérée, puisqu'elle refuse de se guérir, pouvons-nous dire encore, en faisant ici l'application des paroles de Jérémie [7].

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Si j'étais damné maintenant, comme je l'ai mérité, ô mon Rédempteur, je serais donc obstiné dans ma haine contre vous,

[1] (*Ps.* XLVIII, 8). — [2] Culpa semper poterit ibi puniri, et nunquam poterit expiari. — [3] *(Spec. mor.*, lib. II, p. 3, d. 3*)*. Ibi peccator pœnitere non potest.

[4] *(Malac.* I, 4).

[5] Non humiliabuntur reprobi, sed malignitas odii in illis excrescet. *(Lib.* 3. *de cont. Mund. cap.* 10).

[6] Insatiabiles sunt in desiderio peccandi. (*In Prov.* XXVII).

[7] Factus est dolor ejus perpetuus, et plaga desperabilis renuit curari. (*Jer.* XV. 78).

ô mon Dieu, qui êtes mort pour moi. Oh Dieu, et quel enfer ce serait que de vous haïr, vous qui m'avez tant aimé et qui êtes une beauté infinie et une bonté infinie, digne d'un amour infini ! Si j'étais en enfer, je serais donc dans un état si malheureux que je ne voudrais plus le pardon que vous m'offrez maintenant ? O mon Jésus, je vous remercie de la miséricorde avec laquelle vous m'avez traité, et puisque je puis maintenant obtenir mon pardon et vous aimer, je veux l'un et l'autre. Vous m'offrez le pardon, et je vous le demande, et je l'espère par vos mérites. Je me repens de toutes les offenses que j'ai commises envers vous, ô bonté infinie ; et vous, pardonnez-moi. Je vous aime de toute mon âme. Ah ! Seigneur, et quel mal m'aviez-vous donc fait, pour que je dusse vous haïr comme mon ennemi toute une éternité ? Et quel ami aurait fait et souffert ce que vous avez fait et souffert pour moi, ô mon Jésus. Ah ! ne permettez pas que je retombe dans votre disgrâce et que je perde votre amour : faites-moi mourir plutôt avant que ne m'arrive ce souverain malheur. O Marie, renfermez-moi sous votre manteau, et ne permettez pas que j'en sorte pour me révolter contre Dieu et contre vous.

TROISIÈME POINT.

La mort est la chose que les pécheurs craignent le plus en cette vie. Dans l'enfer, c'est celle qu'ils souhaiteront le plus ardemment : *Quærent mortem, et non invenient, et desiderabunt mori, et mors fugiet ab eis* [1]. « O mort, s'écriait saint Jérôme, que tu paraîtrais douce à ceux qui auparavant l'auraient trouvée si amère [2] ! » *Quam dulcis esses, quibus tam amara fuisti !* David dit que la mort se repaîtra des damnés : *Mors depascet eos* [3]. Saint Bernard dit à ce sujet que la mort se re-

[1] (*Apoc.*, IX, 6). — [2] (*Apud S. Bon. Sol.*). — [3] (*Ps.* XLVIII, 15).

paîtra des damnés de la même manière que les troupeaux, en broutant l'herbe, se nourrissent des feuilles et laissent les racines : Elle les tuera à tout moment et leur laissera la vie, afin de les tuer encore pendant l'éternité : *Sicut animalia depascunt herbas, sed remanent radices ; sic miseri in inferno corrodentur a morte, sed iterum reservabuntur ad pœnas*. Et c'est ainsi, dit saint Grégoire, que le damné meurt à tout moment, sans jamais mourir : *Flammis ultricibus traditus, semper morietur*[1]. Si un homme meurt tué par la douleur, on le plaint généralement : mais le damné aura-t-il quelqu'un qui plaigne son sort ? Non, à tout moment le malheureux meurt dans les tourments, et personne ne le plaint. L'empereur Zénon, enfermé dans une fosse, s'écriait : Ouvrez-moi par pitié. Personne ne l'entendit, et on le trouva mort de désespoir, car il s'était dévoré la chair même de ses bras. Les réprouvés s'écrient dans l'enfer, dit saint Cyrille d'Alexandrie, mais personne ne vient les retirer, car personne ne les plaint : *Lamentatur, et nullus eripit ; plangunt, et nemo compatitur*.

Et ce malheur, combien de temps durera-t-il ? Toujours, toujours. On lit dans les exercices spirituels du père Segneri le Jeune, écrits par Muratori, qu'à Rome on demanda un jour à un démon qui était dans le corps d'un possédé, combien de temps il devait demeurer en enfer ; il répondit avec rage en frappant des mains sur une chaise : *Toujours, toujours*. La terreur fut telle dans l'assemblée que plusieurs jeunes gens du séminaire romain qui en faisaient partie firent une confession générale et changèrent de vie, tant ces deux paroles, « toujours, toujours, » avaient fait impression sur eux ! Pauvre Judas ! Il y a déjà dix-huit cents ans que ce traître est dans l'enfer, et l'enfer n'est encore pour lui qu'à son commencement. Pauvre Caïn ! Il y a cinq mille six cents ans qu'il brûle dans les flammes, et l'enfer n'est encore pour lui qu'à son commencement. On demanda un jour à un autre démon depuis combien de temps il était dans l'enfer ; il répondit : Depuis hier. Comment hier,

[1] *(Moral. lib.* I, c. XII).

reprit-on, il y a plus de cinq mille ans que tu es damné? Mais, répliqua-t-il, si vous saviez ce qu'est l'éternité, vous comprendriez que cinq mille ans ne sont, par rapport à elle, qu'un moment. Si un ange disait à un damné : Tu sortiras de l'enfer, mais seulement lorsqu'il se sera écoulé autant de siècles qu'il y a de gouttes d'eau au monde, de feuilles aux arbres, de grains de sable sur le bord de la mer, le damné serait plus content qu'un mendiant que l'on éleverait sur le trône. Oui, car tous ces siècles se passeront et se multiplieront à l'infini, et l'enfer n'en sera jamais qu'au commencement. Chaque damné ferait ce pacte avec Dieu: Seigneur, augmentez ma peine tant que vous le voudrez ; faites-la durer tant qu'il vous plaira, mais enfin mettez-y un terme, et je serai content. Non, non, il n'y aura pas de terme pour le supplice du réprouvé. La trompette de la justice éternelle ne fera entendre dans l'enfer que ces mots : Toujours, toujours; jamais, jamais.

Les damnés demanderont aux démons: A quelle heure de la nuit sommes-nous? *Custos, quid de nocte*[1] ? Quand viendra le jour? quand cesseront ces trompettes, ces cris, cette puanteur, ces flammes, ces tourments? Et on leur répondra: Jamais, jamais. Combien de temps tout cela durera-t-il? Toujours, toujours. Ah ! Seigneur, éclairez tant d'aveugles qui, lorsqu'on les conjure de ne pas se damner, répondent: Après tout, si je vais en enfer, j'y prendrai patience: oh Dieu ! ils n'ont pas la patience de supporter un peu de froid, de demeurer dans un appartement un peu trop chaud, de recevoir un coup, et puis ils auront celle de demeurer dans un océan de feu, foulés aux pieds par les démons et abandonnés de Dieu et de tous pendant l'éternité !

[1] (*Isa.*, XXI, 11).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O père des miséricordes, vous n'abandonnez pas ceux qui vous cherchent : *Non dereliquisti quærentes te, Domine*[1]. Par le passé je vous ai tant de fois tourné le dos, et vous ne m'avez pas abandonné ; ne m'abandonnez pas maintenant que je vous cherche. Je me repens, ô souverain bien, d'avoir fait si peu de cas de votre grâce, en l'échangeant, comme je l'ai fait, pour des riens. Regardez les plaies de votre fils, écoutez-en les cris ; elles vous prient de me pardonner, et pardonnez-moi. Et vous, ô mon Rédempteur, rappelez-moi les peines que vous avez souffertes pour moi, l'amour que vous m'avez porté, et mon ingratitude par laquelle j'ai tant de fois mérité l'enfer ; afin que je déplore sans cesse les offenses que j'ai commises contre vous, et que je ne vive plus que pour vous aimer. Ah ! mon doux Jésus, comment ne brûlerais-je pas d'amour pour vous, en pensant que depuis tant d'années je devrais brûler dans l'enfer, brûler pendant l'éternité, que vous êtes mort pour m'en délivrer, et que vous l'avez fait avec tant de miséricorde ? Si maintenant j'étais en enfer, je vous haïrais, et j'aurais à vous haïr toujours ; mais maintenant je vous aime et je veux vous aimer pour toujours. C'est ce que j'espère par la vertu de votre sang. Vous m'aimez, et moi aussi je vous aime. Vous m'aimerez toujours, à moins que je ne vous abandonne. O mon Sauveur, sauvez-moi de ce malheur que j'aurais de vous abandonner, et puis faites de moi ce que vous voudrez. Je mérite toute sorte de châtiments, et je les accepte, afin que vous m'exemptiez de celui d'être privé de votre amour. O Marie, mon refuge, combien de fois ne me suis-je pas condamné moi-même à l'enfer, et que de fois vous m'en avez sauvé ! Ah ! délivrez-moi maintenant du péché, qui seul peut me priver de la grâce de Dieu et me conduire en enfer.

[1] *(Ps.* IX, 14).

VINGT-HUITIÈME CONSIDÉRATION

Remords du damné.

Vermis eorum non moritur Le ver qui les ronge ne meurt point. (*Marc.*, IX, 47.)

PREMIER POINT.

Par ce ver qui ne meurt pas, on doit entendre, suivant l'explication qu'en donne saint Thomas, les remords de conscience dont le damné sera éternellement tourmenté dans l'enfer. Ils seront nombreux, ces remords qui rongent le cœur des réprouvés ; mais ceux qui les tourmenteront le plus, ce sera de penser au peu de valeur des choses pour lesquelles ils se sont damnés, au peu qu'ils avaient à faire pour se sauver, et enfin à l'excellence du bien qu'ils ont perdu. Le premier remords qu'aura le damné sera donc de penser au peu de valeur des choses pour lesquelles il se sera perdu. Quand Esaü eut mangé le plat de lentilles pour lequel il avait vendu son droit d'aînesse, l'Ecriture dit que le chagrin et le remords de la perte qu'il avait faite, lui fit pousser des rugissements affreux: *Irrugiit clamore magno* [1] Oh ! quels hurlements, quels rugissements profonds pousseront les damnés en pensant que pour quelques satisfactions passagères et empoisonnées ils ont perdu un royaume éternel de bonheur, et qu'ils sont condamnés pour toujours à une mort de tous les instants ! Leurs gémissements seront bien plus amers que ceux que poussa Jonathas, losqu'il se vit condamné à mort par Saül son père pour le peu de miel qu'il avait mangé: *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce ego morior* [2]. Oh Dieu ! quelle peine ne sera-ce pas pour les damnés de voir alors la cause de leur damnation? Que paraît actuelle-

[1] (*Gen.* XXVII, 34). — [2] (I. *Reg.* XIV, 43).

ment à nos yeux notre vie déjà écoulée, si ce n'est un songe un moment fugitif? Et que paraîtront donc en enfer cinquante ou soixante années de vie qu'on aura passées sur la terre, lorsqu'on se trouvera plongé dans l'abîme de l'éternité, où, après avoir passé cent mille millions d'années, on verra que l'éternité des peines à subir ne fera encore que commencer? Mais que dis-je, cinquante ans de vie? est-il certain que ce soient cinquante années tout entières de plaisir? le pécheur qui vit éloigné de Dieu, n'a-t-il que des jouissances dans son état de péché? combien de temps durent en tout cas les plaisirs que le péché procure? ils durent un moment, et tout le reste du temps, pour celui qui vit dans la disgrâce de Dieu, est un temps de peines et de chagrins. Que sembleront donc aux malheureux damnés ces moments de plaisirs? Que leur semblera surtout ce dernier péché qui aura consommé leur perte? Ainsi donc, diront-ils, c'est pour une misérable satisfaction, pour un plaisir brutal qui n'a duré qu'un moment et qui, à peine goûté, s'est envolé comme le vent, que j'aurai à brûler dans ce gouffre de feu, désespéré et abandonné de tout le monde, et cela tant que Dieu sera Dieu, pendant toute l'éternité !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Seigneur, faites-moi connaître l'injustice que je vous ai faite en vous offensant, et le châtiment éternel que j'ai ainsi mérité. O mon Dieu, j'éprouve une grande douleur de vous avoir offensé, mais cette douleur même me console ; si vous m'aviez envoyé en enfer, comme je l'ai mérité, ce serait l'enfer de mon enfer que de penser que je me suis damné pour si peu de chose; au lieu que le remords que j'éprouve actuellement me console, car il est un motif pour moi d'espérer mon pardon de vous, qui avez promis de pardonner à ceux qui se repentent. Oui, Seigneur, je me repens de vous avoir outragé, j'embrasse cette douce peine, je vous conjure même de l'augmenter et

de me la conserver jusqu'à la mort, afin que je ne cesse de pleurer amèrement les déplaisirs que je vous ai causés. O mon Jésus, pardonnez-moi ; ô mon Rédempteur qui, pour avoir pitié de moi, n'avez pas eu pitié de vous-même en vous condamnant vous-même à mourir de douleur pour m'arracher à l'enfer, ayez pitié de moi. Faites donc que mon regret de vous avoir offensé entretienne en moi une douleur continuelle, et en même temps m'enflamme tout entier d'amour pour vous qui m'avez tant aimé, qui m'avez supporté avec tant de patience, et qui maintenant, au lieu de me châtier, m'enrichissez de lumières et de grâces. Je vous en remercie, ô mon doux Jésus, je vous aime ; je vous aime plus que moi-même, je vous aime de tout mon cœur. Vous ne savez pas rejeter celui qui vous aime. Eh bien ! je vous aime ; ne me rejetez pas de votre présence. Recevez-moi dans votre grâce, et ne permettez pas que je vous perde de nouveau désormais. O Marie, ma mère, acceptez-moi pour votre serviteur, et attachez-moi à Jésus votre fils. Priez-le de me pardonner, et de m'accorder son amour avec la grâce de persévérer jusqu'à la mort.

DEUXIÈME POINT.

Saint Thomas dit que la principale peine du réprouvé sera de voir qu'il s'est perdu pour rien, et qu'il pouvait avec la plus grande facilité acquérir la gloire du paradis, s'il l'eût voulu : *Principaliter dolebunt quod pro nihilo damnati sunt, et facillime vitam poterant consequi sempiternam.* Un deuxième remords de conscience sera donc de penser au peu qu'il avait à faire pour se sauver. Un damné apparut à saint Humbert, et lui dit que le plus grand tourment qu'il éprouvait en enfer, c'était de penser au peu de valeur des choses pour lesquelles il s'était damné et au peu qu'il avait à faire pour se sauver. Le malheureux dira alors : Si je m'étais mortifié et que je n'eusse pas regardé cet objet, si j'avais vaincu ce respect

humain, si j'avais fui cette réunion, cette société, cet am je ne serais pas damné. Si je m'étais confessé toutes les sem nes, si j'avais fréquenté les congrégations, si j'avais fait ch que jour une lecture spirituelle, si je m'étais recommandé Jésus-Christ et à Marie, je ne serais pas retombé. J'avais p mille résolutions de le faire, mais je ne les ai jamais exécutée ou si je les ai commencées, je les ai abandonnées plus tard ; pour cela je me suis damné.

Ce remords cuisant sera aggravé par les souvenirs d bons exemples qu'il aura eus sous les yeux et de compagno vertueux, et plus particulièrement par la pensée des dons q Dieu lui avait accordés pour se sauver, dons de la nature, t que la santé, la fortune, les talents qu'il avait reçus, pour sanctifier en en faisant un bon usage ; dons de la grâce, tels q les lumières, les exhortations, les inspirations, et tant d'a nées accordées pour réparer les fautes commises ; mais il ver que dans l'état miserable où il est, il n'est plus temps d'y a porter remède. Il entendra l'ange du Seigneur le lui crier et lui jurer par celui qui vit dans les siècles des siècles : *Et a gelus quem vidi stantem, juravit per viventem in sæcula sæc lorum... quia tempus non erit amplius*[1] Oh ! quel poigna cruel pour le cœur du malheureux damné que toutes ces g ces qu'il a reçues, lorsqu'il verra qu'il n'est plus temps de r médier à sa peine éternelle ! Il dira donc en gémissant av ses autres compagnons désespérées : *Transiit messis, finita æstas, et nos salvati non sumus*[2]. L'heure est passée pour m je suis perdu sans retour, Oh ! si j'avais supporté pour Di les peines que je me suis données pour l'enfer, je serais a jourd'hui un grand saint ; et qu'est-ce que j'en retire aujo d'hui, si ce n'est du remords et des peines, qui me tourmen ront éternellement ? Ah ! cette pensée tourmentera le réprou plus que le feu et les autres supplices de l'enfer, de se dir soi-même : Je pouvais être toujours heureux, et maintenant serai toujours malheureux.

[1] (*Apoc.*, x, 6). — [2] (*Jerem.*, VIII, 20).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus, comment avez-vons pu me supporter si longtemps ? Je vous ai fui tant de fois, et malgré cela vous êtes toujours allé à ma poursuite. Je vous ai tant de fois offensé, et tant de fois vous m'avez pardonné : je vous ai offensé de nouveau, et vous m'avez pardonné encore. Ah ! faites-moi éprouver un peu de cette douleur que vous sentîtes dans le jardin de Gethsemani, lorsqu'en pensant à nos péchés, vous répandiez une sueur de sang. Je me repens, ô mon Rédempteur, d'avoir si mal récompensé votre amour. O plaisirs maudits, je vous déteste, je vous abhorre ; vous m'avez falt perdre la grâce du Seigneur. O Jésus bien-aimé, je vous aime maintenant par-dessus toutes choses, et je renonce à toutes les satisfactions illicites : je préfère mourir mille fois, plutôt que de vous offenser jamais plus. Ah ! par cette affection que vous m'avez témoignée sur la croix, et qui vous a porté à offrir votre vie divine pour moi, éclairez-moi et donnez-moi la force de résister aux tentations et de recourir à votre aide quand je serai tenté. O Marie, mon espérance, vous pouvez tout auprès de Dieu ; obtenez-moi la sainte persévérance, et faites que je ne me sépare jamais de son saint amour.

TROISIÈME POINT.

Le troisième remords du damné ce sera de voir la grandeur du bien qu'il a perdu. Saint Jean Chrysostome dit que les damnés seront plus tourmentés par la pensée d'avoir perdu le ciel, que par les supplices mêmes de l'enfer : *Plus cœlo torquentur, quam gehenna*. La trop célèbre princesse Elisabeth, reine d'Angleterre, osa un jour proférer ces horribles paroles : Que Dieu me donne quarante ans de règne, et je renonce au paradis. Cette

malheureuse femme eut les quarante ans de règne; mais au jourd'hui qu'elle a quitté ce monde, que dit-elle? Sans dout elle ne pense plus la même chose; oh! comme elle doit êtr affligée et désespérée, en pensant que pour quarante années d règne sur la terre, semées de mille craintes et de mille an goisses, elle a perdu pour toujours le royaume du ciel.

Mais ce qui tourmentera le plus le réprouvé, ce sera de voi qu'il a perdu le ciel et le bien suprême qui est Dieu, non pa par l'effet de son mauvais sort, ni par la malveillance d'au trui, mais par sa propre faute. Il verra qu'il a été créé pou le paradis; il verra que Dieu lui avait mis en main le choix de l vie ou de la mort éternelle. *Ante hominem vita et mors.. quod placuerit ei dabitur illi*[1] Ainsi donc il verra qu'il était e son pouvoir de se rendre éternellement heureux, et c'est de lui même qu'il a voulu se précipiter dans ce lieu de tourments d'o il ne pourra plus sortir, et où il ne trouvera personne qu puisse l'en arracher. Il verra dans le ciel un grand nombre d ses compagnons qui, comme lui, auront couru les même dangers ou de plus grands peut-être, mais qui auront su se pré server du vice en se recommandant à Dieu, ou qui étant tombés auront su se relever et se donner au Seigneur, et par là se seron sauvés. Mais pour lui qui n'a pas voulu suivre leur exemple, i a été jeté dans l'enfer, dans cette mer de tourments, et sans es poir d'en sortir.

O mon frère, si par le passé vous avez été si insensé qu de vouloir perdre le paradis et Dieu lui même pour un vi plaisir, tâchez d'y porter remède, maintenant qu'il en es temps. Ne vous obstinez pas dans votre folie; craignez d'alle un jour pleurer votre malheur dans l'enfer. Qui sait si cett considération que vous lisez n'est pas le dernier appel qu Dieu vous fait? Peut-être que si vous ne changez pas de vie au premier péché mortel que vous commettrez, le Seigneu vous abandonnera et vous enverra pour toujours parmi cett foule d'insensés qui sont en enfer et qui y confessent leur er

[1] (*Eccli.*, XV. 18).

reur avec désespoir, *Ergo erravimus*, en voyant qu'il n'y a plus de remède à leur égarement. Quand le démon vous tente de pécher, souvenez-vous de l'enfer : recourez à Dieu, à la Sainte Vierge, et la pensée de l'enfer vous préservera du malheur d'y tmober: *Memorare novissama tua, et in æternum non peribis*[1]. Car la pensée de l'enfer fera recourir à Dieu.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon bien suprême, combien de fois vous ai-je perdu pour des riens ! et combien de fois n'ai-je pas mérité de vous perdre pour toujours ! Mais je me console en pensant à l'invitation que votre prophète fait de se réjouir avec ceux qui vous cherchent : *Lætetur cor quærentium Dominum*[2]. Je ne crois donc pas perdre la confiance de vous recouvrer, ô mon Dieu, si je vous cherche sincèrement. Oui, Seigneur, je désire maintenant votre grâce plus que tout autre bien. Je préfère être privé de tout, de la vie même, plutôt que de votre amour. Je vous aime, ô mon Créateur, je vous aime par-dessus toutes choses, et je me repens de vous avoir offensé; ô mon Dieu, vous que j'ai perdu et méprisé, hâtez-vous de me pardonner, et faites que je vous trouve, puisque je ne veux plus vous perdre. Si vous me recevez de nouveau dans votre amitié, je quitterai tout et je me bornerai à n'aimer que vous seul. C'est ainsi que j'espère de votre miséricorde ; Père éternel, exaucez-moi pour l'amour de Jésus-Christ. Pardonnez-moi, et donnez-moi la grâce de ne plus me séparer de vous ; car si je vous perdais volontairement de nouveau, je devrais craindre avec raison que vous ne me délaissiez. O Marie, réconciliatrice des pécheurs, obtenez-moi ma réconciliation avec Dieu, et gardez-moi si bien sous votre protection que je ne le perde plus.

[1] (*Eccli.* VII, 40). — [2] (*Ps.* CIV, 25).

VINGT-NEUVIÈME CONSIDÉSATION.

Du paradis.

Tristitia vestra vertetur in gaudium. Votre tristesse se changera en joie. (*Joan.*, XVI, 20)

PREMIER POINT.

Tâchons présentement de souffrir avec patience les afflictions de cette vie, en les offrant à Dieu en union des peines que Jésus-Christ a souffertes pour l'amour de nous ; et prenons courage en espérant le ciel. Un jour finiront toutes ces angoisses, ces douleurs, ces persécutions, ces craintes ; si nous nous sauvons, tout cela deviendra pour nous une source de joies et de contentements dans le royaume des bienheureux. C'est en nous offrant cette perspective que le Seigneur nous exhorte à prendre courage : *Tristitia vestra vertetur in gaudium*[1]. Considérons donc aujourd'hui ce que c'est que le paradis. Mais que pourrons-nous en dire, si les Saints même les plus éclairés n'ont pas pu nous expliquer les délices que Dieu réserve à ceux qui lui sont fidèles ? Tout ce que David a pu en dire, c'est que le paradis est un bien infiniment désirable : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum*[2] ! Mais vous, ô grand apôtre, vous qui avez eu l'insigne faveur d'être ravi dans le paradis et de le contempler, *raptus in paradisum*, dites-nous quelque chose de ce que vous y avez vu. Non, dit saint Paul, je ne puis raconter ce que j'ai vu. Les délices du paradis sont des mystères que la bouche de l'homme est impuissante à dire : *arcana verba, quæ non licet homini loqui*[3]. Elles sont si grandes, que pour s'en faire une idée, il faut en jouir. Mais je ne puis en dire autre chose, nous déclare le

[1] (*Joan.* XVI, 20). — [2] (*Ps.* LXXXIII, 2). — [3] (II *Cor.* XII, 4).

même apôtre, sinon que personne sur la terre n'a vu, ni entendu, ni compris les beautés, les harmonies, les jouissances de tout genre que Dieu a réservées pour ceux qui l'aiment. *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, neque in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum, arcana verba, quæ non licet homini loqui*[1].

Nous ne pouvons pas comprendre ce que sont les biens du paradis, parce que nous n'avons pas d'idées d'autres biens que de ceux de la terre. Si les chevaux avaient l'usage de la raison et qu'ils apprissent que leur maître a préparé un banquet splendide le jour de ses noces, ils penseraient qu'on ne servirait dans ce repas que de la paille exquise, de bonne avoine, et de l'orge choisie ; car, en fait de nourriture, les chevaux n'en connaissent que de cette espèce ; ainsi en est-il de nous par rapport aux biens célestes. Il est beau de voir, pendant une nuit d'été, le ciel tout paré d'étoiles ; il est agréable, dans le printemps, de faire une course sur mer, quand les eaux sont paisibles et que l'on voit au fond les rochers revêtus de mousse et les poissons qui se jouent ; il fait beau se trouver dans un jardin rempli de fleurs et de fruits, embelli par mille fontaines et où les oiseaux frappent l'air de leurs gazouillements. Quelqu'un dira peut-être alors : Oh ! quel paradis ! quel paradis quel paradis ! Les biens du ciel sont tout autre chose. Pour avoir quelque idée au moins confuse du paradis, il faut considérer que c'est là que réside un Dieu tout occupé à combler de délices les âmes qu'il chérit. Voulez-vous savoir ce que c'est que le paradis, dit saint Bernard ! *Nihil est quod nolis, totum est quod velis* : c'est un lieu où il n'y a rien qui déplaise à ceux qui l'habitent, et rien qui ne leur fasse plaisir.

Oh Dieu ! que dira l'âme fidèle en entrant dans ce royaume des bienheureux ! Figurons-nous qu'une jeune vierge ou un jeune homme qui s'est attaché à n'aimer que Jésus-Christ vienne à mourir, et à quitter la terre ; son âme se présente au divin juge, qui l'accueille avec tendresse et lui déclare qu'elle est

[1] (I *Cor.*, II, 9).

sauvée. Son ange-gardien vient au-devant d'elle et l'en félicite ; l'âme remercie l'ange de la protection dont il l'a entourée, et l'ange lui dit ensuite : Réjouissez-vous, belle âme, vous êtes sauvée ; venez contempler la face de votre Seigneur. Et voilà que déjà l'âme traverse les nues, les sphères, les étoiles, et qu'elle entre dans le ciel. Oh Dieu ! que dira-t-elle en mettant pour la première fois le pied dans cette bienheureuse patrie, et en jetant un premier regard dans cette cité de délices? Les Anges et les saints viendront à sa rencontre, et lui souhaiteront la bienvenue avec des transports de joie. Quelle consolation pour elle d'y rencontrer ses parents, ses amis qui l'ont devancée, et ses saints patrons ! L'âme voudra alors fléchir les genoux devant eux pour les mieux honorer, mais ils lui diront : N'en faites rien, nous aussi nous ne sommes que des serviteurs : *Vide ne feceris, conservus tuus sum*[1]. Ensuite on la conduira aux pieds de Marie, qu'elle baisera comme à la la reine du ciel. Quelle tendresse ne sentira pas dans son cœur cette âme en voyant pour la première fois cette divine mère qui a tant contribué à son salut! Car elle verra alors toutes les grâces que Marie lui aura obtenues, en même temps qu'elle recevra ses embrassements. De là la reine même du ciel la conduira à Jésus, qui la recevra comme son épouse et lui dira : *Veni de Libano, sponsa mea, veni, coronaberis*[2]. O chaste épouse, réjouis-toi, car il n'y a plus pour toi ni pleurs, ni craintes, ni douleurs. Reçois la couronne éternelle, que je t'ai acquise par mon sang. Ensuite Jésus la conduira lui-même auprès de son père, pour en recevoir la bénédiction. Et le Père éternel la bénira en l'embrassant, et lui dira : « Entrez dans la joie de votre maître : » *Intra in gaudium Domini tui*[3], et la mettra en possession du même bonheur dont il jouit.

[1] (*Apoc.*, XXII, 9). — [2] (*Cant.*, IV, 8).
[3] (*Matth.*, XXV, 21).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voici, ô mon Dieu, voici à vos pieds un ingrat que vous avez créé pour le paradis, mais qui tant de fois, pour de misérables plaisirs, vous a renié en face, et a préféré d'être con damné à l'enfer. Mais j'espère que vous m'avez pardonné toutes les injures que je vous ai faites ; je m'en repens de nouveau, et toutefois je veux m'en repentir jusqu'à la mort ; et je tiens à ce que vous m'en renouveliez aussi le pardon. Mais, oh Dieu ! quoique vous m'ayez déjà pardonné, il n'en sera pas moins vrai que j'ai eu l'audace de vous abreuver d'amertumes, vous, ô mon Rédempteur, qui, pour me faire part de votre royaume, m'avez donné la vie. Que votre miséricorde soit à jamais bénie et glorifiée, ô mon Jésus ! vous qui m'avez supporté avec tant de patience, et qui, au lieu de me châtier, m'avez comblé de grâces, de lumières, et m'avez si souvent appelé à vous. Je vois, ô Sauveur bien-aimé, que vous voulez absolument que je me sauve et que je me fasse admettre dans votre patrie pour vous aimer éternellement ; mais vous voulez qu'auparavant je vous aime dès ici-bas. Oui, je veux vous aimer. Et quand même il n'y aurait pas de paradis, tant que je vivrai, je vous aimerai de toute mes forces et de toute mon âme. Il me suffit de savoir, ô mon Dieu, que vous désirez que je vous aime. O mon Jésus ! assistez-moi de votre grâce, ne m'abandonnez pas. Mon âme est éternelle : je suis donc dans l'alternative, ou de vous aimer toujours, ou de vous haïr toujours ! Non, je veux vous aimer éternellement, et vous aimer beaucoup dans cette vie, pour vous aimer beaucoup dans l'autre. Disposez de moi comme il vous plaira, châtiez-moi comme vous le voudrez, mais ne me privez pas de votre amour, et puis faites de moi ce que bon vous semblera. O mon Jésus ! vos mérites sont mon espérance. O Marie ! je mets toute ma confiance dans votre intercession. Vous m'avez délivré de l'en-

fer quand j'étais dans le péché ; maintenant que je veux être à Dieu, rendez-moi saint et sauvez-moi.

DEUXIÈME POINT.

Une fois entrée en possession de la béatitude de Dieu, l'âme n'a plus de chagrin, *nihil est quod nolit.* « Dieu, est-il dit dans l'Apocalypse, essuiera toutes larmes des yeux des bienheureux, et il n'y aura plus ni mort, ni cris, ni douleur, parce que les premières choses sont passées. Et celui qui était assis sur le trône dit alors : Je vais faire toutes choses nouvelles [1] Dans le ciel, il n'y a plus ni maladie, ni pauvreté, ni incommodité : il n'y a plus de vicissitude de jours et de nuits, de chaud et de froid, C'est toujours un jour serein, un printemps continuel et délicieux, il n'y a plus ni persécutions, ni jalousies. Dans ce royaume d'amour, tous s'aiment tendrement les uns les autres, et chacun est heureux du bonheur d'autrui, comme si c'était le sien propre. Il n'y a plus de craintes, car l'âme étant confirmée en grâce, ne peut plus pécher ni perdre son Dieu. *Ecce nova facio omnia.* Tout est nouveau, et tout console et satisfait. *Totum est quod velit.* Ses yeux sont ravis à la vue de cette cité d'une beauté parfaite : *Urbs perfecti decoris* [2] Quelle plaisir ce serait de voir une ville dont le pavé serait de cristal, les palais d'argent, les lambris d'or, tout entourés de guirlandes de fleurs ? Oh ! que la cité du ciel sera encore bien plus belle ! Que sera-ce ensuite de voir tous les habitants vêtus d'habits royaux, car ils sont tous rois, dit saint Augustin : *Quot cives, tot reges.* Que sera-ce de voir Marie, qui à elle seule aura plus de beauté que tout le paradis ensemble ! Que sera-ce de voir l'Agneau sans tache, Jésus le

[1] Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum ; et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt. Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia. (*Apoc.*, XXI, 4).

[2] (*Thren.*, II, 15).

divin époux des âmes ! Sainte Thérèse ne vit une fois que la main de Jésus-Christ, et elle en resta stupéfaite, tant elle y trouva de beauté ! L'odorat sera aussi satisfait, car on y aspirera des odeurs suaves, mais particulières au ciel. L'âme sera aussi pleinement satisfaite par les célestes mélodies. Saint François n'entendit une fois qu'un coup d'archet qu'un ange donna sur une viole, et il faillit en mourir de plaisir Que sera-ce donc d'entendre tous les Saints et les Anges chanter en chœur les louanges de Dieu? *In sæcula sæculorum laudabunt te*[1]. Que sera-ce donc d'entendre Marie glorifier Dieu ! La voix de Marie, dit saint François de Sales, sera comme celle d'un rossignol au milieu d'un bosquet, car le rossignol surpasse par la mélodie de son chant tous les autres oiseaux. Il y a dans le ciel, en un mot, toutes les délices que l'on peut désirer.

Mais ces délices, considérées jusqu'ici, ne sont, encore que les moindres biens du paradis. Le bien qui en fait le véritable bonheur, c'est le souverain bien qui est Dieu. « Tout le bonheur qui fait l'objet de notre attente, dit saint Augustin, est enfermé dans le seul mot DIEU[2] La récompense que le Seigneur nous promet ne consiste pas dans les beautés, les harmonies, et les autres jouissances de cette cité bienheureuse : la récompense principale qu'on y obtient, c'est Dieu lui-même, c'est de l'aimer et de le voir face à face. *Ego ero merces tua magna nimis*[3]. Saint Augustin dit que si Dieu faisait voir sa face aux damnés, l'enfer serait tout aussitôt changé en un paradis, *continuo infernus ipse in amœnum converteretur paradisum*[4] Il ajoute que si l'on donnait à choisir à une âme sortie de ce monde entre voir Dieu et être dans l'enfer, ou bien ne le pas voir et être exempte de l'enfer, elle choisirait plutôt la vue de Dieu avec les peines de l'enfer.

Pour nous, en ce bas monde nous ne pouvons comprendre

[1] (*Ps.* LXXXIII, 5).
[2] Totum quod expectamus, duæ syllabæ sunt Deus.
[3] (*Gen.*, XV, 1).
[4] (*De tripl. habit., hom.* IX (*tom.* VI, *Apud*).

quel est ce bonheur d'aimer Dieu et de le voir face à face; mais jugeons-en seulement par ce que nous savons d'ailleurs. Car premièrement l'amour de Dieu est quelque chose de si doux, que même ici-bas il élève de terre non-seulement les âmes, mais même les corps des Saints. Saint Philippe de Néri fut enlevé une fois dans les airs avec le banc sur lequel il s'appuyait. Saint Pierre d'Alcantara fut aussi élevé de terre en tenant embrassé un arbre qui du même coup fut arraché de sa racine. Nous savons encore que de saints martyrs éprouvèrent tant de douceur à aimer Dieu qu'ils se réjouissaient même au milieu des tourments. Pendant que saint Vincent était tourmenté, il parlait, dit saint Augustin, comme si c'eût été un autre que lui qui souffrît: *alius videbatur pati, alius loqui.* Saint Laurent, étant sur le gril, placé sur des charbons allumés, insultait le tyran: « Tourne le morceau, lui disait-il, et le mange: » *versa et manduca.* C'est, ajoute le même père, que comme Laurent était embrasé du feu de l'amour divin, il ne sentait point le feu qui brûlait ses membres: *hoc igne accensus non sentit incendium.* En outre, quelle douceur éprouve un pécheur sur cette terre même, lorsqu'il gémit sur ses péchés! C'est ce qui fait dire à saint Bernard s'adressant à Dieu: « S'il est si doux de pleurer pour l'amour de vous, que sera-ce donc de jouir de vous? » *Si tam dulce est flere pro te, quid erit gaudere de te?* Quelle suavité ne goûte pas une âme à laquelle, pendant l'oraison, Dieu découvre par un rayon de lumière la bonté, la miséricorde dont il a usé envers elle, et l'amour que Jésus-Christ lui a porté! L'âme se sent alors se fondre d'amour et tomber en défaillance. Et cependant nous ne voyons pas Dieu ici-bas comme il est, nous ne l'entrevoyons que dans l'obscurité. *Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem*[1]. Dans notre état présent, nous avons un bandeau devant les yeux; Dieu ne se présente à notre foi que comme à travers un rideau sans se laisser voir à découvert; que sera-ce quand Dieu enlevera le bandeau de nos

[1] (I. *Cor.*, XIII, 12).

yeux, que le voile sera levé, et que nous verrons Dieu face à face? Nous verrons combien Dieu est beau, combien il est grand, combien il est juste, combien il est parfait, combien il est aimable et amoureux de nos âmes.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon bien suprême, je suis ce misérable qui vous a tourné le dos et qui a renoncé à votre amour. Pour cela seul je ne mériterais plus de vous voir ni de vous aimer Mais c'est vous qui, pour prendre pitié de moi, n'avez pas eu pitié de vous-même, en vous condamnant vous-même à mourir de douleur et couvert d'ignominie sur une croix. Votre mort me donne donc lieu d'espérer qu'un jour je pourrai vous voir et jouir de votre présence, en vous aimant de toutes mes forces. Mais à présent que je suis en danger de vous perdre pour toujours, et que je vous ai même perdu par mes péchés, que ferai-je pendant ce qui me reste de vie? Continuerai-je à vous offenser? Non, ô mon Jésus, je déteste souverainement les outrages que je vous ai faits, je suis fâché de vous avoir offensé, et je vous aime de tout mon cœur. Repousserez-vous une âme qui se repent et qui vous aime? Non, je sais que vous avez dit, ô mon Rédempteur, que vous ne pouvez repousser ceux qui se jettent à vos pieds avec repentir : *Eum qui venit ad me, non ejiciam foras*[1] O mon Jésus, j'abandonne tout et je me convertis à vous. Je vous embrasse et je vous presse sur mon cœur ; embrassez-moi et pressez-moi sur le vôtre à votre tour. J'ose vous parler ainsi, parce que je m'adresse à une bonté infinie, et que je parle à un Dieu qui a voulu mourir pour l'amour de moi. O mon Sauveur, donnez-moi l'espérance dans votre amour. O Marie, ma mère chérie, je vous en conjure par l'amour que vous portez à Jésus-Christ, obtenez-moi la persévérance. Ainsi j'espère, ainsi soit-il.

[1] (*Joan.*, VI, 37).

TROISIÈME POINT.

La plus grande peine qui afflige ici-bas les âmes qui aiment Dieu, c'est la crainte de ne pas l'aimer et de ne pas être aimées de lui : *Nescit homo, utrum amore an odio dignus sit* [1]. Mais dans le paradis l'âme est sûre d'aimer Dieu et d'en être aimée, elle voit qu'elle est comme perdue dans l'amour de son divin maître, et que Dieu la tient étroitement embrassée comme sa fille chérie, et elle voit en même temps que cet amour est indissoluble pour l'éternité. Ce feu dont l'âme est d'avance embrasée ne fera que s'accroître par la connaissance plus parfaite qui lui sera donnée de l'amour qui a porté Dieu à se faire homme et à mourir pour nous, de l'amour aussi qui l'a porté à instituer le saint-sacrement, pour mettre un vermisseau à même de se nourrir de la substance d'un Dieu. Elle verra de même distinctement toutes les grâces que Dieu lui a faites pour la délivrer des tentations et des différents dangers qu'elle a courus; elle verra que les tribulations, les maladies, les persécutions, les pertes, qu'elle appelait des noms de disgrâces et de châtiments de Dieu, n'étaient que des preuves d'amour et des traits de la divine Providence,pour lui faire prendre le chemin du paradis. Elle verra surtout la patience que Dieu a eue de la supporter après tant de péchés, et la miséricorde dont il a usé à son égard,en lui donnant tant de lumières et en l'appelant si souvent avec amour. De ce lieu bienheureux elle verra tant d'âmes condamnées à l'enfer pour avoir commis bien moins de péchés qu'elle-même, et elle se verra sauvée, possédant Dieu et sûre de ne plus être exposée à perdre ce bien suprême pour toute l'éternité.

Le bienheureux jouira donc toujours de cettte félicité qui, pendant l'éternité entière, sera toujours nouvelle pour lui, comme s'il en jouissait pour la première fois. Il désirera sans

[1] *(Eccl.* IX, 1).

cesse ce bonheur et l'obtiendra sans cesse, toujours rassasié et toujours avide, toujours avide et toujours rassasié ; oui, car le désir du paradis n'implique aucune peine, et sa possession n'implique aucun ennui. En un mot, à l'inverse des damnés qui sont des vases de colère, les élus sont des vases pleins de contentement, au point qu'ils n'ont plus rien à désirer. Sainte Thérèse dit que même en ce monde, quand Dieu introduit une âme dans son cellier, c'est-à-dire dans l'intimité de son amour, il l'enivre tellement de bonheur, qu'elle perd toute affection aux choses terrestres. Mais, en entrant dans le ciel, oh ! combien plus pleinement les élus seront enivrés de l'abondance des biens de la maison de Dieu, comme dit David, *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ*[1] ! Alors il arrivera que l'âme en voyant à découvert, et en embrassant avec transport ce bien suprême qui sera surtout le sien, sera si complètement enivrée d'amour, qu'elle se perdra heureusement en Dieu, c'est-à-dire qu'elle s'oubliera elle-même, et ne pensera plus désormais qu'à aimer, à louer, et à bénir le bien infini dont elle se verra en possession.

Lors donc que les croix de cette vie portent l'affliction dans nos âmes, encourageons-nous à les supporter avec patience, par l'espérance du paradis. C'est la réponse que fit sainte Marie Egyptienne, vers la fin de sa vie, à l'abbé Zosime, qui lui demandait comment elle avait pu avoir le courage de vivre pendant tant d'années dans ce désert : « Par l'espérance que j'ai du paradis, » lui répondit-elle. Quand on offrit à saint Philippe de Néri la dignité de cardinal, il répondit en jetant la barrette en l'air : Paradis, paradis. Le frère Gilles, religieux franciscain, en entendant seulement nommer le paradis, était soulevé en l'air par la joie qu'il en éprouvait. Et nous aussi, lorsque nous sommes mis en peine par les misères de ce monde, élevons les yeux vers le ciel, et consolons-nous en soupirant et en disant : Paradis. Pensons que, si nous sommes fidèles à Dieu, toutes ces peines, ces misères et ces craintes,

[1] (*Ps.* xxxv, 9).

finiront un jour, et qu'admis dans cette bienheureuse patrie, nous y serons pleinement heureux, tant que Dieu sera Dieu. Dès à présent les Saints nous y attendent, Marie nous y attend: et Jésus est là, la couronne en main, pour nous déclarer rois de ce royaume éternel.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon bien-aimé Sauveur, vous m'avez enseigné à dire dans mes prières : *Adveniat regnum tuum*. C'est ce que je vous dis maintenant. Que votre règne vienne dans mon âme, afin que vous la possédiez en entier, et qu'elle vous possède aussi. O mon Jésus, vous n'avez rien épargné pour me sauver, et pour conquérir mon amour. Sauvez-moi donc, et que mon salut soit de vous aimer toujours en cette vie et en l'autre. Je vous ai tant de fois tourné le dos, et malgré cela, vous me faites savoir que vous ne dédaignerez pas de m'attacher à vous dans le ciel pendant toute l'éternité, et avec autant d'amour, que si je ne vous avais jamais offensé : comment donc moi, sachant cela, pourrais-je en aimer d'autres que vous, en voyant que vous voulez me donner le paradis, quoique j'aie tant de fois mérité l'enfer ? Ah ! Seigneur, que je serais heureux de ne vous avoir jamais offensé ! Oh ! si je pouvais renaître, je voudrais vous aimer toujours ! Mais ce qui est fait est fait. Maintenant, je ne puis vous donner que cette vie qui me reste. Oui, je vous la donne toute entière, et je me consacre tout entier à votre amour. Sortez de mon cœur, affections terrestres, faites place à mon Dieu, qui veut le posséder tout entier. Oui, possédez-moi tout entier, ô mon Rédempteur, mon amour, mon Dieu. Désormais, je ne veux penser qu'à vous plaire. Secourez-moi par votre grâce. C'est ce que j'espère en m'appuyant sur vos mérites. Augmentez toujours en moi de plus en plus votre amour et le désir de vous satisfaire. Paradis, paradis. Quand sera-ce, Seigneur que je vous verrai face à face ? Quand sera-ce que je m'attacherai à vous sans craindre d'être encore exposé

à vous perdre? Ah! mon Dieu, soutenez-moi de vos mains, afin que je ne vous offense plus. O Marie, quand sera-ce que je me verrai à vos pieds dans le paradis? Secourez-moi, ô ma mère, et ne permettez pas que je me damne, et que je me trouve relégué loin de vous et de votre fils.

TRENTIÈME CONSIDÉRATION

De la prière.

Petite et dabitur vobis... Omnis enim qui petit, accipit. Demandez, et vous recevrez... car quiconque demande reçoit. (*Luc.*, XI, 9, 10.)

PREMIER POINT.

Ce n'est pas seulement dans cet endroit de l'Ecriture, mais dans mille autres, que Dieu promet d'exaucer ceux qui le prient. *Clama ad me, et exaudiam te* [1] Adressez-vous à moi, et je vous exaucerai. *Invoca me, et eruam te* [2]: Invoquez-moi, et je vous délivrerai des dangers. *Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam* [3]: Je vous donnerai tout ce que vous me demanderez en considération de mes mérites. *Quodcumque volueritis, petetis, et fiet vobis.* [4]: Demandez ce que vous voudrez; il vous suffira de le demander, et on vous l'accordera. On pourrait ajouter une foule d'autres passages semblables. La prière, dit Théodoret, fût-elle toujours la même, elle peut nous obtenir toutes choses: *Oratio cum sit una, omnia potest.* Saint Bernard dit que, quand nous prions, le Seigneur nous donne ou la grâce même que nous lui demandons, ou quelque autre chose qu'il sait nous être plus utile: *Aut dabit quod petimus, aut quod nobis noverit esse utilius* [5]. Le Prophète nous exhorte en conséquence à prier, en nous assurant que Dieu

[1] (*Jerem.*, XXXIII, 3). — [2] (*Ps.* XLIX, 15). — [3] (*Joan.* XIV,14). — [4] (*Joan.*,XV, 7).
[5] (*Serm.* V, *in fer.* IV. *Ciner).*

est de toute bonté pour ceux qui l'appellent à leur aide: *Tu, Domine, suavis et mitis, et multæ misericordiæ omnibus invocantibus te*[1] Et saint Jacques nous encourage encore davantage à demander à Dieu les choses dont nous avons besoin par ces paroles : *Si quis vestrum indiget sapientia, postulet a Deo, qui dat omnibus affluenter, et non improperat*[2] Cet apôtre dit que quand le Seigneur est prié, il élargit ses mains et accorde plus qu'on ne lui demande : *Dat omnibus affluenter, et non improperat*, sans nous reprocher les déplaisirs que nous lui avons causés. Quand il est prié, il semble oublier toutes les offenses que nous lui avons faites.

Saint Jean Climaque disait que la prière fait en quelque sorte violence à Dieu, en l'obligeant à nous accorder tout ce que nous lui demandons: *Oratio pie Deo vim infert.* C'est une violence, mais une violence qui lui est douce et qu'il désire que nous lui fassions: *Hæc vis grata Deo,* dit Tertullien. Oui; car, comme le dit saint Augustin, Dieu désire plus nous faire du bien, que nous ne désirons d'en recevoir nous-mêmes: *Plus vult ille tibi beneficia elargiri, quam tu accipere concupiscas.* La raison en est que Dieu est de sa nature la bonté infinie : *Deus, cujus natura bonitas,* dit saint Léon. Et c'est pour cela qu'il a un souverain désir de nous faire part de ses biens. C'est ce qui faisait dire à sainte Madeleine de Pazzi que Dieu est comme obligé envers l'âme qui le prie, puisque cette âme lui fournit par là les moyens de contenter le désir qu'il a de nous dispenser ses grâces. Et David disait que cette bonté qu'a le Seigneur de nous exaucer, dès que nous le prions, lui faisait connaître qu'il était vraiment son Dieu : *In quacumque die invocavero te, ecce cognovi quoniam Deus meus es*[3]. Il y a des hommes, dit saint Bernard, qui ont tort de se plaindre que le Seigneur leur manque ; car le Seigneur pourrait se plaindre avec plus de raison de ce que les hommes lui font défaut en négligeant d'aller à lui pour obtenir ses grâces: *Multi queruntur deesse sibi gratiam, sed multo justius gratia quereretur*

1 (*Ps.* LXXXV, 5). — 2 (*Jac.*, I, 5). — 3 (*Ps.* LV, 10).

deesse sibi multos. Et c'était là précisément, semble-t-il, la plainte que le Rédempteur faisait un jour à ses Apôtres : *Usque modo non petistis quidquam in nomine meo ; petite, et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum* [1] ; c'était comme s'il leur disait : Ne me faites pas de reproche, si vous n'êtes pas pleinement heureux ; faites-vous-en plutôt à vous-mêmes, pour ne m'avoir pas demandé de grâces ; faites-m'en désormais la demande, et vous serez satisfaits.

De là les anciens moines concluaient dans leurs conférences qu'il n'y avait pas d'exercice plus utile au salut que de prier toujours et de dire : Seigneur, venez à mon aide : *Deus, in adjutorium meum intende* [2]. Le vénérable père Segneri disait, en parlant de lui-même, que dans ses méditations il s'appliquait d'abord à produire des affections, mais qu'ensuite connaissant la grande efficacité de la prière, il faisait la plupart du temps son principal soin de prier. Pour nous, faisons la même chose ; nous avons un Dieu qui nous aime à l'excès et qui est plein de sollicitude pour notre salut, et c'est pourquoi il est toujours prêt à exaucer ceux qui le prient. Les princes de la terre, disait saint Chrysostome, donnent audience à peu de leurs sujets, mais Dieu l'accorde à quiconque la lui demande : *Aures principis paucis patent, Dei vero omnibus volentibus* [3].

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Dieu éternel, je vous adore, et je vous remercie de tant de bienfaits dont vous m'avez comblé, de m'avoir créé et racheté par Jésus-Christ, de m'avoir fait chrétien, de m'avoir attendu quand j'étais en état de péché, et de m'avoir pardonné tant de fois. Ah ! mon Dieu, je ne serais jamais tombé dans ce malheur, si j'avais eu recours à vous dans les tentations. Je vous remercie des lumières que vous me donnez, pour me

[1] (*Joan.*, XVI, 24). — [2] (*Ps.* LXIX, 2). — [3] (*De orat. ad Deum, lib.* II).

faire connaître que mon salut tout entier consiste à vous prier et à vous demander vos grâces. Voici que je vous prie au nom de Jésus-Christ de me donner une grande douleur de mes péchés, la sainte persévérance dans votre grâce, une bonne mort, et le paradis ; mais surtout votre amour, et une parfaite résignation à votre sainte volonté. Je sais bien que je ne les mérite pas, ces grâces ; mais vous les avez promises à ceux qui vous les demandent par les mérites de Jésus-Christ. Eh bien ! je vous les demande par les mérites de Jésus-Christ et j'espère ainsi les obtenir. O Marie, vos prières obtiennent tout ce que vous demandez ; priez pour moi.

DEUXIÈME POINT.

Considérons en outre la nécessité de la prière. Saint Jean Chrysostome dit que de même que le corps est mort, lorsqu'il est séparé de l'âme, de même l'âme est sans vie lorsqu'elle reste sans prier. Il dit encore que comme l'eau est nécessaire aux plantes pour qu'elles ne périssent pas de sécheresse, de même aussi l'oraison nous est nécessaire pour nous empêcher de nous perdre : *Non minus quam arbores aquis, precibus indigemus* [1]. Dieu veut nous sauver tous : *Omnes homines vult salvos fieri* [2]. Il ne veut pas que personne se perde : *Patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti* [3] ; mais il veut que nous lui demandions les grâces nécessaires pour nous sauver ; puisque, d'un côté, nous ne pouvons pas observer les divins préceptes, ni nous sauver sans le secours actuel du Seigneur ; et que, de l'autre côté, il ne veut pas, ordinairement parlant, nous donner ces grâces, si nous ne les lui demandons. C'est ce qui a fait dire au saint concile de Trente que Dieu n'impose à personne des commandements impossibles, puisqu'il nous donne ou la grâce prochaine et actuelle pour les observer, ou au moins la grâce

[1] (*De orando Deo, lib.* I). — [2] (*Tim.*, II, 4). — [3] (*II, Petr.*, III, 9).

nécessaire pour lui demander cette grâce actuelle : *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet et facere quod possis et petere quod non possis* [1]. Saint Augustin enseigne en effet, qu'excepté les premières grâces, qui sont celles de l'appel à la foi ou à la pénitence, toutes les autres, (et spécialement celle de la persévérance,) Dieu ne les accorde qu'à ceux qui prient : *Constat alia Deum dare etiam non orantibus, sicut initium fidei,* (a) *alia non nisi orantibus præparasse, sicut usque in finem perseverantiam* [2]

De là les théologiens concluent avec saint Basile, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, Clément d'Alexandrie, et autres, que la prière est nécessaire aux adultes de nécessité de moyen(b). Ainsi, sans la prière, il est impossible à qui que soit de se sauver ; et le savant Lessius dit même que c'est un article de foi : *Fide tenendum est orationem adultis ad salutem esse necessariam, ut colligitur ex Scripturis* [3]. L'Ecriture est précise là-dessus : *Oportet semper orare* [4]. « Il faut toujours prier. » *Orate, ut non intretis in tentationem* [5] « Priez pour ne pas entrer en tentation. » *Petite, et accipietis* [6] « Demandez, et vous recevrez. » *Sine intermissione orate* [7]. « Priez sans interruption. » Ces paroles *oportet, orate, petite*, selon le sentiment commun des docteurs et de saint Thomas [8], impliquent

[1] (*Sess*, VI, c. XI). — [2] (*De dono persev.* c. XVI). — [3] (*De justit.*, lib. II, c. XXXVII, n. 10).
[4] (*Luc.* XVIII, 1). — [5] (*Marc.*, XIV, 38). — [6] (*Joan.* XVI, 24).
[7] (I *Thess.* V, 17). — [8] (3, q. 29. a. 5).

(*a*) Saint Augustin ne parle expressément ici, comme on le voit, que du commencement de la foi ; mais il le donne comme exemple, et sans exclure les autres grâces, pas même celle de la persévérance, qu'on est bien forcé de convenir qu'il accorde aux enfants qui meurent aussitôt après leur baptême. Mais les paroles de Saint Augustin, comme celles de notre auteur lui-même, doivent s'entendre de ce qui a lieu *ordinairement parlant*, ainsi qu'il l'a dit un peu plus haut. (*L'éditeur.*)

(*b*) A cette assertion, qui me paraît, je l'avoue, trop absolue, Suarez, qui l'admet d'ailleurs lui-même, a soin de mettre la restriction suivante : *Necessitas illa intelligenda est ex parte nostra, per quam non privatur Deus sua libertate, qua potest dare quodcumque donum gratiæ, etiam non petenti.* (*De orat. in comm.*, c. XXV). Cette distinction, *ex parte nostra*, lève toute difficulté. (*L'éditeur*).

un précepte qui oblige, sous péché grave, spécialement dans trois cas : 1° Quand l'homme est en état de péché ; 2° quand il est en danger de mourir ; 3° quand il est en danger de pécher. Les théologiens enseignent encore que celui qui s'abstient de la prière pendant un mois ou deux, n'est pas exempt de péché mortel ; voyez Lessius, à l'endroit cité. La raison en est que la prière est un moyen sans lequel nous ne pouvons pas obtenir les secours nécessaires pour nous sauver.

Petite et accipietis. Celui qui demande obtient : donc, dit Sainte Thérèse, celui qui ne demande pas n'obtient pas. Et saint Jacques avait dit avant elle : *Non habetis, propter quod non postulatis*[1]. « Vous n'obtenez pas, parce que vous ne demandez pas. » La prière est surtout nécessaire pour obtenir la vertu de continence, comme il est dit dans le livre de la Sagesse : *Et ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det... adii Dominum, et deprecatus sum*[2]. Prions donc. Celui qui prie se sauve, et celui qui ne prie pas se damne. Tous ceux qui sont sauvés ne ne l'ont été que par la prière ; tous ceux qui se sont damnés, ne le sont que parce qu'ils n'ont pas prié ; et ce sera là ce qui fera leur plus grand désespoir dans l'enfer, d'avoir pu se sauver facilement par la prière, et de n'être plus à temps de le faire.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Rédempteur, comment ai-je pu par le passé vivre aussi oublieux de vous? Vous étiez prêt à m'accorder toutes les grâces que je vous aurais demandées, vous n'attendiez que le moment où je vous les demanderais ; mais moi, je n'ai pensé qu'à satisfaire mes sens, et il m'importait peu d'être privé de votre amour et de votre grâce. Seigneur, oubliez toutes mes ingratitudes, et ayez pitié de moi : pardonnez-moi

[1] (*Jac.*, IV, 2). — [2] (*Sap.*, VIII, 21).

tous les déplaisirs que je vous ai causés, accordez-moi la persévérance, et la grâce de vous demander votre secours pour que j'évite de vous offenser, ô Dieu de mon âme, ne permettez pas que je sois aussi négligent que je l'ai été par le passé. Donnez-moi la lumière et la force dont j'ai besoin pour me recommander toujours à vous, surtout lorsque mes ennemis m'exciteront de nouveau à vous offenser. Faites-moi cette grâce, ô mon Dieu, je vous en conjure par les mérites de Jésus-Christ et pour l'amour que vous lui portez. C'est assez vous avoir offensé, Seigneur, je veux vous aimer pendant la vie qui me reste. Donnez-moi votre saint amour, et faites que je me souvienne de vous demander votre secours, toutes les fois que je me trouverai en danger de péché. O Marie, mon espérance, j'espère de vous la grâce de me recommander dans mes tentations, à vous et à votre fils. Exaucez-moi, ma souveraine, je vous en conjure par l'amour que vous avez pour Jésus-Christ.

TROISIÈME POINT.

Considerons enfin quelles sont les conditions de la prière. Beaucoup de gens prient et n'obtiennent pas, parce qu'ils ne prient pas comme on doit le faire : *Petitis et non accipitis, eo quod male petatis*[1]. Pour bien prier, il faut avant tout mettre en pratique l'humilité : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam*[2] Dieu n'exauce pas les demandes des orgueilleux, mais, au contraire, il ne laisse jamais les humbles prier en vain : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit, et non discedet donec Altissimus aspiciat*[3]. Et cela, quand même ils auraient péché par le passé : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies*[4]. Il faut en second lieu avoir confiance. *Nullus speravit in Domino, et confusus est*[5]. Personne n'a espéré en vain

[1] (*Jac.*, IV, 3). — [2] (*Jac.* IV, 6). — [3] (*Eccli.* XXXV, 21). — [4] (*Ps.* L, 19).
[5] (*Eccli.* II, 2).

dans le Seigneur. Jésus-Christ nous enseigne que, lorsque nous demandons des grâces à Dieu, nous ne devons lui donner d'autre nom que celui de Père (*Pater noster*), afin que nous ayons, en le priant, cette confiance qu'un fils a dans son père. Celui donc qui demande avec confiance obtient tout : *Omnia quæcumque orantes petitis, credite, quia accipietis, et evenient vobis*[1]. Et qui peut craindre, dit saint Augustin, que ce que Dieu, qui est la vérité même, lui a promis vienne à lui manquer? *Quis falli metuit, dum promittit veritas*[2] ? Dieu n'est pas comme les hommes, dit l'Ecriture ; ceux-ci promettent et manquent à leur parole, soit qu'ils mentent dans leurs promesses mêmes, soit qu'ils changent ensuite de volonté : *Non est Deus quasi homo ut mentiatur, nec ut mutetur ; dixit ergo, et non feciet*[3] ? Et-pourquoi, ajoute saint Augustin, le Seigneur nous exhorterait-il à lui demander des grâces, s'il ne voulait pas nous les accorder ? *Nec nos hortatetur ut peteremus, nisi dare vellet*[4]. En promettant, il s'est obligé à nous accorder les grâces que nous lui demandons : *Promittendo debitorem se fecit*[5]

Mais dira quelqu'un, je suis pécheur, et je ne suis pas digne d'être exaucé. Mais saint Thomas répond que la prière, en nous obtenant les grâces, ne s'appuie pas sur nos mérites, mais sur la bonté de Dieu. *Oratio in impetrando non innititur nostris meritis, sed soli divinæ misericordiæ*[6] « Quiconque demande, reçoit. » *Omnis qui petit, accipit*[7]. L'auteur de l'ouvrage incomplet sur saint Mathieu développe ainsi ce passage : *Quiconque, soit juste, soit pécheur*[8]. Mais le Rédempteur lui-même nous ôte tout sujet de crainte en nous disant : *Amen, amen dico, vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*[9], C'est comme s'il disait : O pécheurs, si vous n'avez aucun mérite, moi j'en ai pour vous auprès de mon père ; demandez-donc en mon nom, et je vous promets que vous ob-

[1] (*Marc.* XI, 24). — [2] (*Conf. lib.* XII). c. 1). — [3] (*Num.*, XXIII, 19).
[4] (*De verb. Dom. Serm.* V, *al. Serm.* V). — [5] (*Ibid. Serm.* II *al. Serm.* CV).
[6] (2-2, q. 17, 8, a. 2, ad. 1). — [7] (*Luc.* XI, 10). — [8] (*Hom.* XVIII).
[9] (*Joan.* XVI, 23).

tiendrez ce que vous demanderez. Il faut remarquer que cette promesse ne doit pas s'entendre des grâces temporelles de la santé, ni des biens de la fortune et autres semblables : car souvent le Seigneur nous refuse ces grâces, quand il voit qu'elles pourraient nuire à notre salut éternel. *Quid infirmo sit utile, magis novit medicus quam ægrotus*[1]. Le même père ajoute que Dieu refuse par miséricorde à certaines personnes, ce qu'il accorde à d'autres par colère : *Deus negat propitius, quæ concedit iratus*[2]. Ainsi donc nous ne devons demander les grâces temporelles qu'avec cette restriction, si elles servent à notre salut. Mais nous devons au contraire demander les grâces spirituelles, telles que le pardon, la persévérance, l'amour de Dieu, sans condition et avec une ferme confiance de les obtenir : *Si vos, cum sitis mali*, dit Jésus-Christ, *nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se*[3] ? « Si vous, tout méchants que vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre père qui est dans le ciel accordera-t-il ses dons à celui qui les lui demande ! »

Il faut surtout de la persévérance dans la prière. Corneille de la Pierre dit que le Seigneur veut que nous soyons persévérants dans la prière, jusqu'à l'importunité ; *vult nos esse perseverantes in oratione usque ad importunitatem*. C'est ce que disent les saintes Ecritures : *Oportet semper orare*[4]. *Vigilate omni tempore orantes.*[5] *Sine intermissione orate*[6] Et ces autres paroles : *Petite et accipietis* : *quærite et invenietis : pulsate et aperietur vobis*[7] Il suffisait de dire *petite*, demandez ; mais non, le Seigneur voulait nous faire comprendre que nous devions faire comme les mendiants, qui ne cessent de demander, d'insister, de frapper à la porte, et qui font tant enfin qu'on leur donne l'aumône. La persévérance finale spécialement est une grâce qui ne s'obtient que par une oraison continuelle. Nous ne pouvons mériter cette persévérance par nous-mêmes, mais saint

[1] (*Apud Prosp., sent.* 212). — [2] (*Serm.* 354). — [3] (*Luc.*, XI, 13).
[4] (*Luc.* XVIII, 1). — [5] (*Luc.*, XXI. 36). — [6] (I *Thess.*, V, 17). — [7] (*Luc.* XI, 9).

Augustin dit qu'on la mérite d'une certaine manière par la prière : *Hoc Dei donum suppliciter emereri potest, id est, supplicando impetrari*[1], c'est-à-dire qu'on peut l'obtenir à force de supplications. Prions donc toujours, et ne cessons de prier, si nous voulons nous sauver. Que les prédicateurs (ou les confesseurs) ne cessent jamais d'exhorter à la prière, s'ils veulent sauver des âmes. Recourons toujours à l'intercession de Marie, comme dit saint Bernard : *Quæramus gratiam, et per Mariam quæremus, quia qnod quærit invenit, et frustari non potest*[2] « Demandons la grâce, et demandons-la par Marie ; car ce quelle cherche elle le trouve, et elle ne saurait être frustrée dans ses demandes. »

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon Dieu, je présume que vous m'avez dès maintenant pardonné ; mais mes ennemis ne cesseront de me combattre jusqu'à la mort ; si vous ne venez à mon aide, je me perdrai de nouveau. Au nom des mérites de Jésus-Christ, je vous demande la sainte persévérance. *Ne permittas me separari a te.* Cette même grâce, je vous la demande pour tous ceux qui sont maintenant en votre grâce. Je suis certain, plein de confiance en votre promesse, que vous m'accorderez cette faveur, si je persiste à vous la demander. Mais c'est là précisément ce que je crains : je crains de cesser de recourir à vous dans la tentation et de retomber ainsi de nouveau. Je vous demande donc la grâce de ne jamais cesser de prier. Faites que dans les occasions de rechute je me recommande toujours à vous, et que je vous appelle à mon aide au nom de Jésus et de Marie. Mon Dieu, c'est là ce que je me propose, et que j'espère faire avec votre sainte grâce. Exaucez-moi pour l'amour de Jésus-Christ, O Marie, ma mère, faites que j'aie toujours recours à vous et à votre fils, quand je serai en danger de perdre Dieu.

1 *(De don. pers.* c. VI). — 2 *(Serm, de Aquæduct).*

TRENTE ET UNIÈME CONSIDÉDATION

De la persévérance.

Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé. (*Matth.* XXIV, 12)

PREMIER POINT.

Saint Jérôme dit que beaucoup commencent bien, mais qu'il y en a peu qui persévèrent : *Incipere multorum est, perseverare paucorum*[1]. Saül, Judas, Tertullien ont bien commencé ; mais ensuite ils ont mal fini, parce qu'ils n'ont pas persévéré dans le bien. *Non quæruntur in christianis initia, sed finis*, dit encore le même saint[2]. Le Seigneur ne se contente d'un commencement de bonne vie, mais il demande aussi une bonne fin ; c'est à la fin qu'est attachée la récompense. Saint Bonaventure dit, que la couronne n'est accordée qu'à la persévérance : *Sola perseverantia coronatur*[3]. C'est pour cela que saint Laurent Justinien appelle la persévérance la porte du ciel, *cœli januam*[4]. Celui qui ne trouve pas cette porte d'entrée, ne peut entrer dans le paradis. Mon frère, vous avez maintenant cessé de pécher, et vous avez un juste sujet de croire que Dieu vous a pardonné. Vous êtes donc ami de Dieu, mais sachez que vous n'êtes pas encore sauvé. Et quand serez-vous sauvé ? Lorsque vous aurez persévéré jusqu'à la fin : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* Vous avez commencé de bien vivre, remerciez-en le Seigneur ; mais saint Bernard vous avertit que si la récompense est promise à celui qui commence, elle n'est donnée qu'à celui qui persévère : *Inchoantibus prænium pro-*

1 (*Cont. jovin. lib.* I). — 2 (*Epist. ad. fur*).
3 (*Dicet, Sal. tit.* VIII, c. II, 8, (*Oper. tom.* VIII, p. 329, *édit. Vivès*),
4 (*De Obed.*, CXXVI).

mittitur, perseverantibus datur[1]. Il ne suffit pas de courir après la couronne, il faut encore courir assez pour la prendre : *Sic currite, ut comprehendatis*, dit l'Apôtre[2]

Vous avez déjà mis la main à la charrue, vous avez commencé à bien vivre, maintenant craignez plus que jamais, et tremblez : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini*[3]. Et pourquoi ? Parce que, si vous vous retournez pour regarder en arrière, ce que Dieu défend, et si vous reprenez votre mauvaise vie, Dieu vous déclarera exclu du paradis. *Nemo mittens manum ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei.* Maintenant fuyez les occasions à l'aide de la grâce du Seigneur, fréquentez les sacrements, faites la méditation chaque jour Heureux si vous persistez à vous conduire ainsi, et si Jésus-Christ vous trouve tel quand il viendra vous juger : *Beatus ille servus, quem cum venerit dominus ejus, invenerit sic facientem*[4]. Mais ne croyez pas que, du moment où vous êtes attaché au service de Dieu, vous n'ayez plus aucune tentation à craindre. Ecoutez ce que vous dit l'Esprit-Saint : *Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem*[5] Sachez que, maintenant plus que jamais, vous devez vous préparer à combattre, parce que les ennemis, le monde, le démon et la chair s'armeront contre vous, et pour vous faire perdre ce que vous avec acquis. Denis le Chartreux dit, que plus une âme se donne à Dieu, plus l'enfer cherche à se l'asservir : *Quanto quis fortius nititur Deo servire, tanto acrius contra eum sævit adversarius.* Et c'est suffisamment ce que fait entendre l'Evangile de saint Luc, où il est dit : *Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem ; et non inveniens, dixit : Revertar in domum meam, unde exivi. Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus nequiores se, et ingressi habitant ibi. Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus*[6] : «Lorsque le demon est chassé d'une

1 (*De modo bene viv.*, c. VI, n. 15. (*a*) — 2 (I *Cor.*, IX, 24). — 3 *Philip.* II, 12.)
4 (*Luc.* IX, 62). — 5 (*Matth.* XXIV, 16). — 6 (*Eccli.* II, 1).
(*a*) Nous avons déjà dit que cet ouvrage ne paraît pas être de S. Bernard. (*L'éditeur*).

âme, il ne trouve point de repos, et il met tout en œuvre pour y rentrer ; il appelle en même temps des compagnons, et s'il réussit à y rentrer, la seconde chute de cette âme sera pire que la première.

Considérez donc quelles sont les armes que vous avez pour vous défendre contre ces ennemis, et pour vous conserver dans la grâce de Dieu. Afin de ne pas être vaincu par le démon, vous n'avez d'autre soutien que la prière ; saint Paul dit, que nous n'avons pas à combattre contre des hommes de chair et de sang comme nous, mais contre les princes de l'enfer : *Est nobis colluctatio adversus principes et potestates*[1] Et il veut par là nous avertir que nous n'avons pas la force de résister à de telles puissances, et que nous avons par conséquent besoin que Dieu nous soit en aide ; avec l'aide de Dieu nous pouvons tout : *Omnia possum in eo qui me confortat*[2] Ainsi parle l'Apôtre, et nous devons tous parler de même. Mais ce secours n'est accordé qu'à celui qui le demande par la prière. *Petite, et accipietis.* Méfions-nous donc de nos résolutions ; si nous mettons en elles notre confiance, nous somme perdus. Quand nous sommes tentés par le démon, mettons toute notre confiance en l'aide de Dieu, en nous recommandant alors à Jésus et à Marie. C'est ce que nous devons faire spécialement quand nous sommes tentés contre la chasteté, parce que cette tentation est la plus terrible de toutes, et que c'est par ce moyen que le démon remporte le plus de victoires. Nous n'avons pas de nous-mêmes la force de conserver la chasteté, il n'y a que Dieu qui puisse nous la donner *Et ut scivi*, disait Salomon, *quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det... adii Dominum, et deprecatus sum illum*[3] Il faut donc dans les tentations de cette espèce recourir tout de suite à Jésus-Christ et à sa sainte mère, invoquer souvent les noms de Jésus et de Marie. Qui agit ainsi vaincra ; qui n'agit pas ainsi sera perdu.

[1] (*Ephes.*, VI, 11). — [2] (*Philip.*, IV, 12). — [3] (*Sap.*, VIII, 21).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ne projicias me a facie tua. Ah ! mon Dieu, ne me repoussez pas de votre présence. Je sais que vous ne m'abandonnerez jamais, si je ne vous abandonne le premier; mais l'expérience que j'ai de ma faiblesse me fait craindre ce malheur. Seigneur, donnez-moi la force dont j'ai besoin contre l'enfer, qui veut me rendre de nouveau son esclave. Je vous la demande pour l'amour de Jésus-Christ. Etablissez, ô mon Sauveur, entre vous et moi une paix perpétuelle qui ne puisse plus se rompre, et donnez-moi votre saint amour. *Qui non diligit, manet in morte.* Celui qui ne vous aime point est mort. Sauvez-moi de cette malheureuse mort, ô mon Dieu ; j'étais perdu, vous le savez bien, c'est uniquement votre bonté qui m'a remis dans l'état où je suis, et j'espère que je persévérerai en votre grâce. Ne permettez pas, mon doux Jésus, au nom de la mort cruelle que vous avez soufferte pour moi, que je retourne volontairement à ma perte. Je vous aime par-dessus toutes choses, j'espère être toujours attaché à vous par votre saint amour, mourir et vivre éternellement dans ces douces chaînes. O Marie, vous vous appelez la mère de la persévérance : c'est vous qui êtes la dispensatrice de ce grand don, c'est à vous que je la demande, et par vous que je l'espère.

DEUXIÈME POINT.

Voyons maintenant comment on peut vaincre le monde. Le démon est un grand ennemi, mais le monde en est un plus grand encore. Si le démon ne se servait du monde et des hommes méchants (car ce sont eux qu'on entend par le monde,) il n'obtiendrait pas les victoires qu'il remporte. Notre divin

Rédempteur nous avertit de nous mettre en garde plus encore contre les hommes que contre les démons ; *Cavete autem ab hominibus*[1] Les hommes sont souvent pires que les démons, parce que les démons sont mis en fuite par la prière, et par l'invocation des saints noms de Jésus et de Marie ; mais si de méchants amis excitent un homme à pécher, et qu'il leur oppose des paroles pieuses, ils ne sont pas pour cela mis en fuite, mais ils le tentent encore plus, et se moquent de lui, et ils le traitent d'homme sans honneur, sans crédit et qui n'est bon à rien, et quand ils ne peuvent dire de lui autre chose, ils le traitent d'hypocrite qui simule la sainteté. Il y a des âmes assez faibles pour ne pas savoir supporter ces reproches ou ces moqueries, et qui pour cela se laissent misérablement entraîner par ces ministres de Lucifer, et retournent à leur vomissement. Mon frère, soyez persuadé que si vous voulez mener une bonne vie, vous serez toujours raillé et méprisé par les méchants :*Abominantur impii eos qui in recta sunt via*[2].Celui qui vit mal ne peut supporter la vue de ceux qui vivent bien : et pourquoi ? parce que la vie de ces derniers est pour lui un continuel reproche, et qu'il voudrait que tous l'imitassent, pour n'avoir pas de remords que lui cause la bonne vie des autres. Il n'y a point de remède à cela (dit l'Apôtre): celui qui sert Dieu, doit inévitablement être persécuté par le monde. *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*[3] Tous les Saints ont été persécutés. Qui fut plus saint que Jésus-Christ ? Le monde cependant l'a persécuté jusqu'à le faire mourir sur une croix.

Non, il n'y a pas de remède à cela, parce que les maximes du monde sont toutes contraires à celles de Jésus-Christ. Ce que le monde, estime est appelé folie par Jésus-Christ : *Sapientia eninm hujus mundi stultitia est apud Deum*[4] Tout au contraire, le monde appelle folie ce qui est estimé par Jésus-Christ : tels sont les croix, les souffrances, les mépris : *Ver-*

1 (*Matth.*, x, 17). — 2 (*Prov.*, xxix, 27).
3 (II *Tim.*, iii, 12). — 4 (I *Cor.*, iii, 19).

bum enim crucis pereuntibus quidem stultitia est[1]. Consolons-nous par la pensée que, si les méchants nous maudissent et nous blâment, Dieu nous bénit et nous loue : *Maledicent illi, et tu benedices*[2] N'est-ce pas assez pour nous d'être loués de Dieu, de Marie, de tous les Anges, de tous les Saints et de tous les gens de bien? Laissons donc les pécheurs dire ce qu'ils voudront, et continuons de nous appliquer à plaire à Dieu, qui est si fidèle et si généreux envers ceux qui le servent. Plus nous rencontrerons d'oppositions et de contradictions en faisant le bien, plus nous serons agréables à Dieu et acquerrons de mérites, figurons-nous qu'il n'y a dans le monde que Dieu et nous. Lorsque ces méchants se moquent de nous, recommandons-les au Seigneur, et rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous donne la lumière dont sont privés ces misérables, et poursuivons notre chemin. N'ayons point de honte de paraître chrétiens, parce que Jésus-Christ nous proteste que si nous rougissons de lui, il rougira de nous, et ne nous placera point à sa droite au jour du jugement. *Nam qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet, cun venerit in majestate sua*[3]

Si nous voulons nous sauver, il faut que nous soyons résolus à souffrir, et à nous faire violence. *Arcta est via, quæ ducit ad vitam*[4] *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud*[5] On ne se sauve qu'à condition de se faire violence. Ce moyen est indispensable, puisqu'il nous faut nous armer contre notre nature rebelle, si nous voulons pratiquer le bien. Nous devons particulièrement nous faire violence, dès le commencement, pour extirper les mauvaises habitudes, et en acquérir de bonnes ; parce que les bonnes habitudes étant une fois prises, l'observation de la loi divine devient facile et même douce. Le Seigneur dit à Sainte Brigitte, que celui qui en pratiquant la vertu endure avec patience et courage les premières piqûres des épines, verra plus tard les épines se

[1] (I *Cor.* I, 18). — [2] (*Ps.* CVIII, 28).
[3] (*Luc.*, IX, 26). — [4] (*Matth.*, VII, 14). — [5] (*Matth.*, XI, 12).

changer pour lui en roses. Chrétien, mon frère, soyez attentif; Jésus-Christ vous dit aujourd'hui ce qu'il disait au paralytique : *Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aiiquid contingat*[1] : Vous voici maintenant guéri ; ne péchez donc plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. Vous l'entendez, (reprend là-dessus saint Bernard) : si vous retombez dans le péché, vos nouvelles chutes seront pire que les premières : *Audis recidere quam incidere esse deterius*[2]. Malheur, dit le Seigneur, à ceux qui, après être entrés dans la voie de Dieu, finissent par l'abandonner : *Væ, filii desertores*[3]. Ils seront punis comme rebelles à la lumière : *Ipsi fuerunt rebelles lumini*[4]. Et le châtiment de ces rebelles que Dieu avait favorisés de plus de lumières et qui lui ont été infidèles, c'est de rester dans leur aveuglement, et de mourir ainsi dans leur péché : *Si autem averterit se justus a justitia sua... numquid vivet ? Omnes justitiœ ejus quas fererat non recordabuntur... in peccato suo morietur*[5].

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, j'ai déjà mérité plusieurs fois un tel châtiment, j'ai plusieurs fois quitté le péché, grâce aux secours de votre lumière, et puis j'y suis misérablement retourné. Je remercie infiniment votre miséricorde de ne m'avoir pas abandonné dans mon aveuglement et de ne m'avoir pas laissé privé de toutes lumières, comme je le méritais. Je vous ai donc une grande obligation, ô mon Jésus, et je serais trop ingrat, si je vous tournais de nouveau le dos. Non, mon Rédempteur : *Misericordias Domini in æternum cantabo*. J'espère, pendant le temps qui me reste à vivre et pendant l'éternité, chanter et louer toujours votre miséricorde, vous aimer toujours et ne plus me voir privé de votre grâce. Les ingratitudes dont je

1 (*Joan.*, v, 14). — 2 (*In Cant. Serm.* LIV).
3 (*Isa.* XXX, 1). — 4 (*Job.*, XXIV, 13). — 5 (*Ezech,*, XVIII, 24).

me suis rendu coupable dans le passé, et que je déteste et maudis maintenant plus que tous les maux, auront pour remède de me faire pleurer toujours plus amèrement les torts que j'ai commis envers vous, et de me porter davantage à vous aimer, vous que j'ai tant offensé et qui malgré cela m'avez accordé tant de grâces. Oui, je vous aime, ô Dieu digne d'un amour infini ; dorénavant vous serez mon unique amour, mon unique bien. O Père éternel, je vous demande, par les mérites de Jésus-Christ, la persévérance finale dans votre grâce et dans votre amour. Je sais d'avance que vous me l'accorderez, pourvu que je vous la demande sans me lasser. Mais qui m'assure que je serai toujours attentif à vous demander cette persévérance ? C'est pour cela, ô mon Dieu, que je vous demande la persévérance et la grâce de la demander toujours. O Marie ! mon avocate, mon refuge et mon espérance, obtenez-moi, par votre intercession, la grâce de demander constamment à Dieu la persévérance finale. Je vous prie de me l'obtenir par tout l'amour que vous portez à Jésus-Christ.

TROISIÈME POINT.

Venons au troisième ennemi, qui est le plus dangereux de tous, c'est-à-dire la chair ; et voyons comment nous pouvons nous en défendre. C'est premièrement par la prière ; mais nous avons déjà traité ce point. Secondement, c'est en fuyant les occasions ; voilà le point que nous voulons maintenant approfondir. Saint Bernardin de Sienne dit que le plus important de tous les conseils, celui qui est presque le fondement de la religion, c'est le conseil de fuir les occasions du péché : *Inter consilia Christi unum celeberrimum, et quasi religionis fundamentum, est fugere peccatorum occasiones*[1] Le

[1] *(Tom.* I, *Serm.*XXI, art. 3, c. 3).

démon, chassé un jour par des exorcismes, avoua que de toutes les prédications, celle qui lui déplaisait le plus, était celle sur la fuite des occasions ; et il avait raison, parce que le démon se rit de toutes les résolutions et de toutes les promesses que fait un pécheur qui se repent, si celui-ci ne quitte pas les occasions. L'occasion, spécialement en matière de voluptés, est comme un bandeau qui se place devant les yeux, et qui empêche celui qui s'y livre de voir les résolutions qu'il a prises, les lumières qu'il a reçues, les vérités éternelles en un mot ; elle lui fait tout oublier et le rend comme aveugle. La cause de la chute de nos premiers parents, ce fut de ne pas fuir l'occasion. Dieu avait défendu de toucher au fruit : *Præcepit nobis Deus* (dit Ève au serpent), *ne comederemus,et ne tangeremus illud*[1] Mais l'imprudente *vidit*, *tulit*, *comedit.* Elle commença par regarder ce fruit funeste, puis elle le prit dans sa main, et ensuite elle en mangea. Celui qui s'expose volontairement au danger périra dans le danger : *Qui amarat periculum*, *in illo peribit*[2] Saint Pierre dit que le démon rôde autour de nous pour nous dévorer ; or, pour rentrer dans une âme dont il a été chassé (dit saint Cyprien), que fait-il ? il va cherchant l'occasion : *Explorat*, *an sit pars cujus aditu penetretur.* Si l'âme se laisse induire à se jeter dans l'occasion, l'ennemi rentrera en elle et la dévorera. L'abbé Guerrice dit en outre, que, lorsque Lazare ressuscita, il était enveloppé de liens : *Prodiit ligatus manibus et pedibus ;* et c'est parce qu'il était ainsi ressuscité qu'il mourut de nouveau. Malheur, a voulu dire cet auteur, à celui qui ressuscite encore lié par les occasions ; malgré sa résurrection, il n'en mourra pas moins de nouveau. Il faut donc que celui qui veut se sauver abandonne non-seulement le péché, mais encore les occasions de pécher, c'est-à-dire tel compagnon, telle maison, telle correspondance.

Mais, direz-vous peut-être, j'ai changé de vie et je n'ai plus aucune mauvaise intention en voyant cette personne, je

[1] (*Gen.*, III, 3). — [2] (*Eccli.*, III, 27).

n'en éprouve pas même la tentation. Je réponds. On raconte qu'il y a en Mauritanie certaines ourses qui vont à la chasse des singes ; mais lorsque les singes les aperçoivent, ils se sauvent sur les arbres. Que fait l'ourse alors? Elle s'étend sous l'arbre et fait la morte ; puis, quand elle s'aperçoit que les singes sont descendus, elle se lève, les saisit et les dévore, Ainsi fait le démon : il montre la tentation comme entièrement assoupie ; mais quand la personne est retournée à s'exposer aux tentations, il en fait surgir une qui la dévore. O combien de malheureuses âmes qui fréquentaient la prière, la communion et qu'on pouvait appeler saintes, et qui sont devenues la proie de l'enfer pour s'être laissées aller aux occasions! On raconte dans les histoires ecclésiastiques, qu'une sainte dame qui remplissait le pieux devoir d'ensevelir les martyrs, en trouva une fois un qui n'avait pas encore rendu le dernier soupir : elle l'emporta dans sa maison, et le guérit. Qu'arriva-t-il? L'occasion était prochaine, et ces deux saintes personnes (car on pouvait les nommer ainsi) perdirent d'abord la grâce de Dieu et puis elles abandonnèrent la foi.

Le Seigneur ordonna à Isaïe de prêcher que toute chair n'est que du foin : *Clama, omnis caro fœnum*[1] Saint Chrysostome fait à ce sujet la réflexion suivante : Est-il possible que le foin ne brûle point quand on y met le feu? *Lucernam in fœnum pone, et tunc aude negare, quod fœnum exuratur.* Il est impossible, dit à son tour saint Cyprien, d'être entouré de flammes sans brûler : *Impossibile est flammis circumdari, et non ardere*[2] Le Prophète nous avertit que notre force est semblable à celle de l'étoupe jetée dans le feu : *Et erit fortitudo vestra ut favilla stuppæ*[3] Salomon dit pareillement : Celui qui prétendrait marcher sur des charbons ardents sans se bruler les pieds, serait un fou : *Numquid potest homo ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus?*[4] De même celui qui prétend courir à travers les occasions sans faire de chute, est un insensé. Il faut donc fuir le péché comme l'aspect du serpent.

[1] (*Isa.*, XL, 6). — [2] (*De singular. Cleric.*) — [3] (*Isa.* I, 31). — [4] (*Prov.* VI, 28).

Quasi a facie colubri fuge peccatum[1]. Il ne faut pas seulement éviter la morsure du serpent, ni permettre qu'il vous touche, mais il faut encore éviter son approche, dit Gualfride : *Fuge etiam tactus, etiam accessum.* Mais, dites-vous, cette maison, ces liaisons servent mes intérêts. Mais si vous voyez que cette maison est pour vous le chemin de l'enfer, *viæ inferi domus ejus*[2], il n'y a point à balancer, il faut, si vous voulez vous sauver, quand même ce serait votre œil droit, dit le Seigneur, s'il est pour vous une cause de damnation, il vous faut l'arracher et le jeter loin de vous : *Si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum et projice abs te*[3]. Notez bien ces mots : *abs te ;* il faut le jeter, non auprès, mais loin de vous. Cela revient à dire qu'il faut éviter toute occasion. Saint François d'Assise disait que le démon tente les personnes pieuses qui se sont données à Dieu, d'une autre façon que celles qui vivent mal ; dans le principe, il ne cherche pas à les lier avec une corde, il se contente de les lier avec un cheveu, puis avec un fil, ensuite avec une ficelle, puis enfin avec une corde, et c'est ainsi qu'à la fin il les entraîne dans le péché. Il faut donc que celui qui veut être à l'abri de ce danger, repousse dès le principe tous les cheveux, c'est-à-dire toutes les occasions, ces saluts, ces cadeaux, ces billets, mille autre choses semblables. Et quant à celui qui a eu l'habitude du vice de l'impureté, il ne lui suffira pas de fuir les occasions les plus prochaines; s'il ne fuit pas encore les éloignées, il retombera de nouveau.

Il est nécessaire à celui qui veut vraiment se sauver, de former et de renouveler continuellement la résolution de ne plus vouloir se séparer de Dieu, de répéter souvent ce mot des Saints : *Perdre tout plutôt que de perdre Dieu.* Mais ce n'est pas assez de prendre simplement la résolution de ne vouloir plus perdre son souverain bien ; il faut encore employer les moyens de ne pas le perdre. Le premier, c'est de fuir les occasions ; nous venons d'en parler. Le second est de fréquenter

[1] (*Eccli.*, XXI, 2). — [2] (*Prov.*, VII, 27). — [3] (*Matth.* V, 29).

les sacrements de pénitence et d'eucharistie. On ne trouve point d'ordures dans les maisons qui sont souvent balayées. C'est ainsi que l'âme reste toujours pure au moyen de la confession, qui nous obtient non-seulement la rémission des péchés, mais encore la force de résister aux tentations. La communion est appelée le pain céleste, parce que, de même que le corps ne peut subsister sans la nourriture terrestre, de même l'âme ne peut vivre sans cette nourriture céleste : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis*[1] Au contraire la vie éternelle est promise à celui qui mange souvent de ce pain divin : *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum*[2]. C'est pour cela que le concile de Trente appelle la communion un antidote qui nous guérit des péchés véniels, et nous préserve des mortels : *Antidotum quo liberemur a culpis quotidianis, et a peccatis mortalibus præservemur*[3]. Le troisième moyen, c'est la méditation, ou bien l'oraison mentale : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis*[4] Celui qui ne perd pas de vue les vérités éternelles, la mort, le jugement, l'éternité, ne tombera pas dans le péché. Dieu nous éclaire dans la méditation : *Accedite ad eum, et illuminamini*[5] ; là il nous parle et nous fait comprendre ce que nous avons à éviter, et ce que nous avons à faire : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus*[6]. La méditation est cette heureuse fournaise où s'allume l'amour divin : *In meditatione mea exardescet ignis*[7] En outre, comme on l'a déjà plusieurs fois observé, pour se conserver dans la grâce de Dieu, il est absolument nécessaire de toujours prier, et de demander les grâces dont nous avons besoin : celui qui ne fait pas l'oraison mentale, prie difficilement ; et s'il ne prie point, il est certain qu'il se perdra.

Il faut donc prendre des moyens pour se sauver, et mener une vie réglée. Dès le matin, à son lever, il faut faire des actes chrétiens de remerciement, d'amour, d'offrande et de ré-

[1] (*Joan.*, VI, 54). — [2] (*Ibid.*, 52). — [3] (*Sess.* XIII, c. 2). — [4] (*Eclli.*, VII, 40).
[5] (*Ps.* XXXIII, 6). — [6] (*Ose.* II, 14). — [7] (*Ps.* XXXVIII, 4).

solution, prier Jésus et Marie de nous préserver du péché pendant ce jour. Faire dans la journée une lecture spirituelle, une visite au très-saint sacrement et à la divine mère. Le soir, réciter le rosaire et faire son examen de conscience. Communier plusieurs fois la semaine, suivant le conseil de son directeur, que l'on doit suivre exactement. Il serait encore bien utile de faire des exercices spirituels dans quelque maison religieuse. Il faut encore honorer avec un respect spécial la très-sainte Vierge : par exemple, par le jeûne du samedi, Marie est appelée mère de la persévérance ; car elle la promet à celui qui la sert : *Qui operantur in me, non peccabunt*[1]. Il faut par-dessus tout demander toujours à Dieu la sainte persévérance, et spécialement pendant la tentation, en invoquant alors plus souvent les saints noms de Jésus et de Marie, tant que la tentation dure. Si vous faites cela, vous vous sauverez certainement ; et si vous ne le faites pas, il est certain que vous vous damnerez.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon doux Rédempteur, je vous rends grâces de ces lumières que vous me donnez, et des moyens que vous me faites connaître pour me sauver Je vous promets de vouloir les mettre solidement en œuvre. Accordez-moi la grâce dont j'ai besoin pour vous être fidèle ; je vois que vous voulez que je me sauve, et moi je veux aussi me sauver, pour complaire surtout à votre cœur qui désire mon salut avec tant d'ardeur. Non, non, je ne veux plus, ô mon Dieu, résister à l'amour que vous me portez. Cet amour a fait que vous m'avez supporté avec tant de patience, lorsque je vous offensais. Vous m'appelez à votre amour, et je ne désire autre chose que de vous aimer. Je vous aime, bonté infinie, je vous aime, ô bien su-

[1] (*Eccli.* XXIV, 30).

prême et infini ; je vous en conjure aujourd'hui par les mérites de Jésus-Christ, ne permettez point que je sois davantage ingrat envers vous. Faites que je cesse d'être ingrat, ou mettez fin à ma vie. Seigneur, vous avez commencé l'œuvre, accomplissez-la maintenant : *Confirma hoc, quod operatus es in nobis*. Eclairez-moi, fortifiez-moi, embrasez-moi de votre amour. O Marie, vous qui êtes la trésorière des grâces, secourez-moi. Reconnaissez-moi pour votre serviteur, comme je veux l'être, et priez Jésus pour moi. Les mérites de Jésus-Christ d'abord, et vos prières ensuite, devront me sauver.

TRENTE-DEUXIÈME CONSIDÉRATION

De la confiance dans le patronage de la très-sainte Vierge.

Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et il puisera le salut qui lui viendra du Seigneur. *Qui invenerit me, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino*. (*Prov.*, VIII, 35)

PREMIER POINT.

Que d'actions de grâces ne devons-nous pas à la miséricorde de notre Dieu de ce qu'il nous a donné Marie pour protectrice ! car elle peut par ses prières obtenir toutes les grâces que nous désirons. *O certe Dei nostri mira benignitas* (s'écrie saint Bonaventure), *qui suis reis te dominam tribuit advocatam, ut auxilio tuo quod volueris valeas impetrare*[1]. Pécheurs, mes frères, si nous sommes coupables envers la divine justice, et déjà condamnés à l'enfer pour nos péchés, ne désespérons pas, recourons à cette divine mère, mettons-nous sous sa protection, et elle nous sauvera. Elle veut de notre part la bonne intention de vouloir changer de vie : ayons une bonne intention et une grande confiance en Marie, et nous serons sauvés. Et pour-

[1] (*Stimul. amoris, part.* III, c. XIX). (*Oper t. édit. Vivès).*

quoi? Parce que Marie est une protectrice puissante, une avocate miséricordieuse, et qui désire nous sauver tous.

Considérons d'abord que Marie est une puissante avocate, qui peut tout auprès du juge pour le bien de ceux qui lui sont dévoués. C'est un privilége singulier qui lui est accordé par le juge lui-même, qui est son fils. *Grande privilegium, quod Maria apud filium sit potentissima*, dit encore saint Bonaventure[1] Gerson dit[2] que la bienheureuse Vierge ne demande rien à Dieu avec une ferme volonté, qu'elle ne l'obtienne ; il ajoute qu'en sa qualité de reine, elle envoie les Anges pour éclairer, purifier et perfectionner ses serviteurs. C'est pourquoi l'Eglise, afin de nous engager à mettre notre confiance en cette grande protectrice, nous la fait invoquer sous le nom de Vierge puissante : *Virgo potens, ora pro nobis*. Et pourquoi le patronage de Marie est-il si puissant ? Parce qu'elle est la mère de Dieu : *Oratio Deiparæ*, dit saint Antonin, *habet rationem imperii, unde impossibile est eam non exaudiri*[3] Les prières de Marie, en sa qualité de mère, ont un certain air de commandement auprès de Jésus-Christ : aussi est-il impossible que, quand elle prie, elle ne soit pas exaucée. Saint Grégoire, archevêque de Nicomédie, dit que le Rédempteur, comme pour satisfaire à l'obligation qu'il a à sa mère de lui avoir donné l'existence humaine, exauce toutes ses demandes : *Filius quasi exsolvens debitum, petitiones tuas implet*[4] Saint Théophile, évêque d'Alexandrie, exprime la même pensée dans ses écrits : « Le fils aime d'être prié par sa mère, y lisons-nous, parce « qu'il veut lui accorder ce qu'elle demande, pour récompenser « ainsi la faveur qu'il en a reçue quand elle lui a donné la « naissance charnelle. » C'est pour cela que le martyr saint Méthode s'écriait : *Euge, euge, quæ debitorem habes filium! Deo enim universi debemus, tibi autem ille debitor est*[5] : « Réjouissez-vous, réjouissez-vous, ô Marie, qui avez le bonheur d'avoir pour débiteur un fils à qui nous sommes tous rede-

[1] (*Specul. B. Mar. Virg.*, *lect.* II, *Oper. tom.* XIV, f. 250 *a*).
[2] (*Sup. Magnif. tract.* VI). — [3] *Part.* IV, *tit.* 25, c. 17, 34):
[4] (*Orat. de exit. Mar*). — [5] (*Orat. de Simnet anno*).

vables, puisque tout ce que nous avons est un don de lui. »

Cosme de Jérusalem disait que la protection de Marie est toute-puissante : *Omnipotens auxilium tuum, ô Maria.* Oui, elle est toute-puissante, ajoute Richard de Saint-Laurent, puisqu'il est juste que la mère participe à la puissance du fils ; le fils, qui est tout-puissant, a fait sa mère toute-puissante : *Cum autem eadem sit potestas filii et matris, ab omnipotente filio omnipotens mater facta est*[1] Le fils est tout-puissant par nature, la mère est toute-puissante par grâce ; ce qui revient à dire qu'elle obtient par ses prières ce qu'elle demande, selon ce vers célèbre :

Quod Deus imperio, tu prece, Virgo, potes.

Et cela fut précisément révélé à sainte Brigitte[2]. Un jour cette sainte entendit que Jésus, parlant avec Marie, lui dit : *Pete quod vis a me, non enim potest esse inanis petitio tua* : « Ma mère, demandez-moi ce que vous voulez ; vous savez que, quelle que soit votre demande, je ne puis que l'exaucer. » Et puis il en donne la raison : *Quæ tu mihi nihil negasti in terris, ego nihil tibi negabo in cœlis* : «Vous ne m'avez rien refusé quand je vivais sur la terre, il est juste que je ne vous refuse rien maintenant que vous êtes avec moi dans le ciel. »

En somme, il n'est personne de si scélérat que Marie ne puisse sauver par son intercession. *Habes vires insuperabiles* (disait saint Grégoire de Nicomédie) *ne clementiam tuam superet multitudo peccatorum. Nihil tuæ resistit potentiæ, tuam enim gloriam creator existimat esse propriam*[3] : «O mère de Dieu, rien ne peut résister à votre puissance, puisque votre créateur estime votre gloire comme la sienne propre. Vous pouvez donc tout. » Saint Pierre Damien le dit aussi : « Puisque vous pouvez

[1] *(De laud. Virgin,* lib. IV). — [2] *(Revel. lib.* I, c. IV*).*
[3] *(Orat. de Eritu B. V).*

sauver encore les désespérés : *Nihil tibi impossibile, quæ etiam desperatos in spem salutis potes relevare*[1] »

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O reine, ô ma mère, je vous dirai avec saint Germain : Vous pouvez tout pour sauver les pécheurs ; vous n'avez pas besoin d'autre recommandation auprès de Dieu, parce que vous êtes la mère de la véritable vie[2] Si je recours donc à vous, ma maîtresse, tous mes péchés ne peuvent me faire désespérer de mon salut. Vous obtenez par vos prières ce que vous voulez ; si vous priez pour moi, je serai certainement sauvé. Priez donc pour un misérable (vous dirai-je avec saint Bernard), ô puissante mère de Dieu, puisque votre fils vous écoute et vous accorde ce que vous lui demandez : *Loquere, domina, quia audit filius tuus, et quæcumque petieris, impetrabis.* Il est vrai, je suis pécheur, mais je veux m'amender ; je suis un de vos serviteurs dévoués. Je suis indigne, il est vrai, de votre protection ; mais je sais que vous n'avez jamais abandonné celui qui a placé en vous sa confiance. Vous pouvez et voulez me sauver ; je me confie en vous. Quand j'étais perdu, et que je ne pensais pas à vous, vous avez pensé à moi, et vous m'avez obtenu la grâce de m'amender ; combien plus dois-je avoir confiance en votre miséricorde, maintenant que je me suis dévoué à votre service, que je me recommande à vous, et que j'espère ! O Marie, priez pour moi, et rendez-moi saint. Obtenez-moi la sainte persévérance ; obtenez-moi un grand amour pour votre fils et pour vous, ô mon aimable mère. Je vous aime, ô reine, et j'espère vous aimer toujours. Aimez-moi aussi, et par votre amour changez-moi de pécheur en saint.

[1] (*De Nativ. B. V. Serm.* 1). — [2] (*In Dom. B. V, Serm* III).

DEUXIÈME POINT.

Considérons en second lieu que Marie est une avocate aussi miséricordieuse qu'elle est puissante, et qu'elle ne sait point refuser sa protection à quiconque va à elle. Les yeux du Seigneur, dit David, sont fixés sur les justes ; mais cette mère de miséricorde (comme dit Richard de Saint-Laurent) tient les yeux fixés sur les justes comme sur les pécheurs, afin qu'ils ne tombent point ; ou, s'ils sont déjà tombés, elle les relève par son intercession. *Sed oculi Dominæ super justos et peccatores, sicuti oculi matris ad puerum, ne cadat; vel si ceciderit, ut sublevet.* Saint Bonaventure disait qu'en voyant Marie, il lui semblait voir la miséricorde même : *Certe, domina, cum te aspicio, nihil nisi misericordiam cerno*[1]. Saint Bernard nous exhorte aussi à recourir dans tous nos besoins à cette puissante avocate avec une grande confiance, parce qu'elle est toute douce et toute bonne pour ceux qui se recommandent à elle : *Quid ad Mariam accedere trepidat humana fragilitas? Nihil austerum in ea, nihil terribile; tota suavis est.* Voilà pourquoi Marie est appelée olive : *Quasi oliva speciosa in campis*[2] De même qu'il ne découle de l'olive que de l'huile, symbole de la miséricorde, de même il ne découle des mains de Marie que les grâces et les miséricordes qu'elle dispense à tous ceux qui se réfugient sous son patronage. Denis-le-Chartreux l'appelle avec raison l'avocate de tous les pécheurs qui recourent à elle : *Advocata omnium iniquorum ad se confugientium.* Oh Dieu ! quelle peine pour le chrétien qui se sera damné, lorsqu'il songera qu'il pouvait se sauver pendant la vie avec tant de facilité, en recourant à cette mère de miséricorde, et qu'il ne l'a pas fait ! mais alors il ne sera plus temps ! La Vierge dit un jour à sainte Brigitte : Je suis appelée la mère de la miséricorde, et je le suis en effet, parce que la miséricorde de

[1] (*Stim. amor. part.* III, c. XIX. tom. XII, p. 699 (*a*). — [2] (*Eccli.* XXIV, 19).

Dieu l'a voulu ainsi : *Ego vocor ab omnibus mater misericordiæ, et vere misericordia illius misericordem me fecit*[1]. Et, dans le fait, qui est-ce qui nous a donné cette protectrice pour nous défendre, si ce n'est la miséricorde de Dieu, qui veut nous sauver ? *Ideo miser erit* (ajoute Marie) *qui ad misericordem, cum possit, non accedit.* Il est misérable, dit-elle, et le sera éternellement, celui qui, pouvant se recommander, dans cette vie, à moi, qui suis si bonne et si miséricordieuse envers tous, ne vient pas à moi dans son malheur, et se damne.

Craignons-nous peut-être, dit saint Bonaventure, que si nous demandons la protection de Marie, elle ne nous la refuse ? Non, dit le saint : *Ipsa enim non misereri ignorat, et miseris non satisfacere nunquam scivit.* Non, Marie ne sait et n'a jamais su ne pas compatir et ne pas protéger tous les malheureux qui ont recours à elle. Elle ne sait ou ne peut le faire, parce que Dieu l'a élevée au rang de reine et de mère de miséricorde : comme reine de miséricorde, elle est tenue d'avoir soin des malheureux : *Tu regina misericordiæ* (dit saint Bernard), *et qui subditi misericordiæ, nisi miseri ?* Puis le même saint s'humilie et ajoute ces mots : Puisque vous êtes, ô mère de Dieu, la reine de la miséricorde, vous devez avoir plus de soin de moi, qui suis le plus misérable des pécheurs : *Tu regina misericordiæ, et ego miserrimus peccator, subditorum maximus ; rege nos ergo, o regina misericordiæ.* Comme mère de miséricorde, elle doit s'appliquer à délivrer de la mort ses enfants malades, dont elle est déjà mère par l'effet de sa miséricorde. C'est ce qui la fait appeler par saint Basile, *publicum valetudinarium*, hôpital public. Les hôpitaux publics sont faits pour les pauvres infirmes, et plus on est pauvre, plus on a droit à y être reçu ; ainsi, selon saint Basile, Marie doit accueillir avec plus de pitié et d'attention les plus grands pécheurs qui recourent à elle.

Ainsi, ne doutons pas de la pitié de Marie. Un jour sainte

[1] (*Revel. lib.* I, c. VI).

Brigitte entendit que le Sauveur disait à sa mère : *Etiam diabolo misericordiam exhiberes, si humiliter peteret.* Le superbe Lucifer ne s'humiliera jamais jusqu'à prier; mais si le malheureux s'humiliait devant cette divine mère et la priait de le protéger, Marie le retirerait de l'enfer par son intercession. Jésus-Christ peut nous donner à entendre par là, et Marie elle-même l'a déclaré à la sainte, que quand un pécheur recourt à elle, quelque coupable qu'il soit, elle ne fait pas attention à ses péchés, mais seulement à l'intention avec laquelle il vient ; si c'est avec la bonne volonté de s'amender, elle l'accueille, et le guérit de toutes ses plaies : *Quantumcumque homo peccet, si ex vera emendatione ad me reversus fuerit, statim parata sum recipere revertentem : nec attendo quantum peccaverit, sed cum quali voluntate venit. Nam non dedignor ejus plagas ungere et sanare ; quia vocor, et vere sum mater misericordiæ.* C'est pourquoi saint Bonaventure excite notre confiance en ces termes [1] : *Respirate ad illam, perditi peccatores, et perducet vos ad portum* : Pécheurs, qui vous êtes perdus, ne vous désespérez pas, levez les yeux vers Marie et ayez confiance en la compassion de cette bonne mère. Cherchons donc, dit saint Bernard, la grâce que nous avons perdue, et cherchons-la par l'entremise de Marie : *Quæramus gratiam, quæramus per Mariam* [2]. Cette grâce, elle l'a trouvée, dit Richard de Saint-Laurent ; adressons-nous donc à elle pour la recouvrer : *Cupientes invenire gratiam, quæramus inventricem gratiæ* [3]

Quand l'ange Gabriel annonça à Marie sa divine maternité, il lui dit : *Ne timeas, Maria, invenisti gratiam* [4] : « Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce. » Mais, si Marie n'a jamais été privée de la grâce, elle en fut donc toujours remplie, et comment l'ange pouvait-il lui dire qu'elle l'avait trouvée ? Le cardinal Hugues répond, que Marie ne trouva pas la grâce pour elle, puisqu'elle en avait toujours joui, mais bien pour nous, qui l'avions perdue. C'est pour cela, dit Hugues, que

[1] (*Psal.* B. M. V., ps. XVIII ; tom. XIV, p. 202 *b*).
[2] (*Serm. de Aquæd*).
[3] (*De laud. Virg. lib.* II). — [4] (*Luc.*, I).

nous devons aller à Marie, et lui dire : Vierge, on doit restituer les richesses à celui qui les a perdues. Cette grâce que vous avez trouvée, ne vous appartient pas, puisque vous l'avez toujours possédée, elle est à nous ; nous l'avons perdue par notre faute, c'est donc à nous que vous devez la rendre : *Currant ergo, currant peccatores ad Virginem, qui gratiam amiserant peccando; secure dicant : Redde nobis rem nostram quam invenisti.*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O puissante mère de Dieu, voici à vos pieds un misérable pécheur qui a perdu, non pas une fois, mais plusieurs la grâce divine que votre fils lui avait acquise par sa mort. O mère de miséricorde, je viens à vous l'âme couverte de blessures et de plaies : ne me dédaignez pas pour cela, mais ayez pitié de moi, et prêtez-moi votre secours. Voyez la confiance que j'ai en vous, et ne m'abandonnez pas. Je ne vous demande pas les biens de la terre, je vous demande la grâce de Dieu, l'amour de votre fils. O ma mère, priez pour moi, et ne cessez pas de prier. Les mérites de Jésus-Christ et votre intercession doivent me sauver. Votre office est d'intercéder pour les pécheurs. Je vous dirai donc avec saint Thomas de Villeneuve : *Advocata nostra, officium tuum imple* : remplissez votre office, recommandez-moi à Dieu, et défendez-moi. Il n'est point de cause, quelque désespérée qu'elle soit, qui soit perdue, lorsqu'elle est défendue par vous : vous êtes l'espérance des pécheurs. O Marie, je ne cesserai de vous servir, de vous aimer, et de recourir toujours à vous : et vous, ne cessez de me secourir, surtout lorsque vous me voyez en danger de perdre de nouveau la grâce de Dieu. O Marie, auguste mère de Dieu, ayez pitié de moi.

TROISIÈME POINT.

Considérons en troisième lieu, que Marie est une avocate si miséricordieuse, que non-seulement elle porte secours à ceux qui recourent à elle, mais qu'elle va elle-même chercher les malheureux pour les défendre et les sauver. Voici ce qu'elle nous dit à tous, pour nous encourager à espérer toute sorte de biens, si nous recourons à elle : *In me omnis spes vitæ et virtutis : transite ad me omnes*[1] : « En moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu : venez tous à moi. » Le dévot Pelbart commente ainsi ce passage : « Elle appelle tous les hommes sans exception, tous justes et pécheurs[2] » Le démon, comme l'a dit saint Pierre, rôde sans cesse autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer[3]. Mais cette divine mère, dit Bernard de Busto, va partout ; cherchant au contraire quelqu'un à sauver[4]. Marie est mère de miséricorde, parce que la miséricorde qu'elle a pour nous, fait qu'elle a pitié de nous et qu'elle cherche toujours les moyens de nous sauver, comme une mère, qui ne peut voir ses fils en danger de se perdre, et manquer de les protéger. Qui, plus que vous, après Jésus-Christ, dit saint Germain, s'occupe de notre salut, ô mère de miséricorde[5] ? Saint Bonaventure ajoute, que Marie est si empressée de secourir les malheureux, qu'elle paraît n'avoir d'autre désir que celui-là[6]

Elle nous aide certainement, quand nous recourons à elle, et jamais personne, comme le dit l'Idiot, n'en a été rebuté[7].

[1] (*Eccli.* XXIV, 26).
[2] Vocat omnes, justos et peccatores.
[3] Circuit quærens quem devoret. (I *Petr.* V, 8).
[4] Ipsa semper circuit, quærens quem salvet. (*Martial.* p. 3. *Serm.* 3).
[5] Quis post filium tuum curam gerit generis humani sicut tu? (*Serm. de Zona Virg*).
[6] Undeque sollicita es de miseris ; solum misereri videris appetere. (*Stimil. amor. part.* III, c. XIX, *tom.* III, p. 699 *ab*).
[7] Tanta est ejus benignitas, ut nemo ab ea reppellatur. (*Præfac. in Cantic*).

Mais cela ne suffit pas au cœur miséricordieux de Marie, ajoute Richard de Saint-Victor; elle va au-devant de nos supplications, et elle nous aide avant même que nous lui adressions nos prières[1]. Le même auteur dit en outre que Marie est si pleine de bonté que, quand elle voit notre misère, elle subvient aussitôt, et qu'elle ne peut voir personne dans le besoin sans le secourir[2]. C'est aussi ce qu'elle faisait quand elle vivait ici-bas, comme nous le savons d'après ce qui arriva aux noces de Cana en Galilée. Lorsque le vin manqua, elle n'attendit pas qu'on la priât, mais, en considération de l'affliction et de la confusion des époux, elle demanda à son fils de les consoler, en disant : Ils n'ont point de vin[3] ; et aussitôt elle obtint que son fils changeât par un miracle l'eau en vin. Or, dit saint Bonaventure, si la pitié de Marie pour les affligés était si grande, lorsqu'elle n'était encore que dans ce monde, elle l'est certainement beaucoup plus, maintenant qu'elle est dans le ciel, d'où elle voit mieux nos misères, et où elle compatit davantage[4] Novarin ajoute : « Si Marie, sans être priée, se montre si prompte à porter secours, combien sera-t-elle plus attentive à secourir celui qui la prie[5] ! »

Ah ! ne nous lassons jamais de recourir dans tous nos besoins à cette divine mère qui est toujours prête à aider celui qui la prie, comme le dit Richard de Saint-Laurent[6] ; et Bernard de Busto ajoute qu'elle désire nous accorder des grâces plus ardemment que nous n'avons le désir d'en recevoir[7]. C'est pour-

[1] Velocius occurrit ejus pietas, quam invocetur, et causas miserorum anticipat. (*In Cant. cap.* 23).

[2] Adeo replentur ubera tua misericordia, ut alterius miseriæ notitia tacta, lac fundant misericordiæ, nec possis miserias scire, et non subvenire.

[3] Vinum non habent.

[4] Magna fuit erga miseros misericordia Mariæ adhuc exulantis in mundo sed multo major est regnantis in cœlo. (*Spec. B. M. V lect.* x, *opert.* xiv, p 260. *ab*).

[5] Si tam prompta ad auxilium currit non quæsita, quid quæsita præsitura est ?

[6] Invenies semper paratam auxiliari.

[7] Plus vult illa bonum tibi facere, et gratiam largiri, quam tu accipere concupiscas. (*Marial.* 1. *serm. de Nom. Mar*).

quoi il dit que, quand nous recourrons à Marie, nous la trouverons toujours les mains pleines de grâces et de miséricorde [1] Elle a, dit saint Bonaventure, tant de désir de nous faire du bien et de nous voir sauvés, qu'elle se croit offensée non-seulement par tous ceux qui commettent envers elle quelqu'injure positive, mais encore par tous ceux qui ne lui demandent point de grâces [2] Tout au contraire, le même saint affirme, que celui qui a recours à Marie (bien entendu toujours avec la volonté de s'amender) est déjà sauvé ; c'est pour cela qu'il la nomme le salut de ceux qui l'invoquent[3]. Ayons donc toujours recours à cette divine mère, et disons-lui toujours ce que ce saint lui disait : *In te, Domina, speravi, non confundar in æternum.* O reine, ô Marie, mère de Dieu, non, je ne me damnerai point, car j'ai mis en vous toute mon espérance.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Marie, voici à vos pieds un malheureux esclave de l'enfer qui implore votre pitié. Il est vrai que je ne mérite aucune faveur, mais vous êtes mère de miséricorde, la miséricorde s'exerce envers ceux qui ne la méritent pas. Tout le monde vous appelle le refuge et l'espérance des pécheurs, vous êtes donc mon refuge et mon espérance. Je suis une brebis égarée ; mais le Verbe éternel est venu du ciel pour sauver les brebis égarées, et il a voulu devenir votre fils ; il veut que j'aie recours à vous et que vous me secouriez par vos prières : *Sancta Maria mater Dei, ora pro nobis peccatoribus.* O puissante mère de Dieu, vous priez pour tout le monde, priez aussi votre fils pour moi. Dites-lui que je suis votre dévoué,

[1] Invenies eam in manibus plenam misericordia et liberalitate.

[2] In te, Domina, peccant, non solum qui tibi injuriam irrogant, sed etiam qui te non rogant.

[3] O salus te invocantium.

et que vous me protégez. Dites-lui que j'ai mis en vous mon espérance. Dites-lui qu'il me pardonne, et que je me repens de toutes les offenses que j'ai commises. Dites-lui qu'il me donne par sa miséricorde la sainte persévérance. Dites-lui qu'il m'accorde la grâce de l'aimer de tout mon cœur. Dites-lui enfin que vous voulez que je sois sauvé. Il fait ce que vous lui demandez. O Marie, mon espérance, je mets en vous ma confiance, ayez pitié de moi.

TRENTE-TROISIÈME CONSIDÉRATION

De l'amour de Dieu.

Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos. Aimons donc Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier. (*Joan.*, IV, 19.)

PREMIER POINT.

Considérez premièrement, que Dieu mérite que vous l'aimiez, parce qu'il vous a aimé avant que vous ne l'aimassiez vous-même, et qu'il a été le premier d'entre tous à vous aimer. *In charitate perpetua dilexi te*[1] Les premiers qui vous ont donné leur amour en ce monde, sont les auteurs de vos jours. Mais ils ne vous ont aimé que depuis qu'ils vous ont connu. Dieu vous aimait déjà avant que vous n'eussiez l'existence ; votre père, ni votre mère n'étaient pas encore au monde, que Dieu vous aimait ; le monde n'était pas encore créé, et Dieu vous aimait ; et combien y avait-il de temps avant la création du monde que Dieu vous aimait ? Peut-être mille ans avant, mille siècles avant ? Il n'y a pas moyen de compter ici les années et les siècles ; sachez que Dieu vous a aimé de toute éternité : *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans*[2] En un mot, Dieu, depuis qu'il est Dieu, vous a tou-

[1] (*Jerem.*, XXXI, 3). — [2] (*Ibid*).

jours aimé ; depuis qu'il s'aime lui-même, il vous aime aussi Sainte Agnès, cette jeune vierge, avait donc raison de dire : *Ab alio amatore præventa sum* ; lorsque le monde et les créatures lui demandaient son amour, elle répondait : Non, monde, créatures, je ne puis vous aimer ; mon Dieu m'a aimée le premier, il est donc juste que je consacre à Dieu seul tout mon amour.

Ainsi donc, ô mon frère, votre Dieu vous a aimé de toute éternité, et uniquement par amour, il vous a choisi parmi tant d'hommes qu'il pouvait créer, il vous a donné l'existence et vous a placé dans ce monde. Il a fait encore par amour pour vous tant d'autres belles créatures, afin qu'elles vous servissent, et que vous vous souveniez de l'amour qu'il a eu pour vous et de celui que vous lui devez. *Cœlum et terra*, disait saint Augustin, *et omnia mihi dicunt ut amem te*. Quand ce saint regardait le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les fleuves, il lui semblait que tous ces objets lui parlaient, et lui disaient : Augustin, aime Dieu, parce qu'ils nous a créés pour toi, afin que tu l'aimes. L'abbé de Rancé, fondateur de la Trappe, disait, quand il jetait les yeux sur les collines, les fontaines, les fleurs, que toutes ces créatures lui rappelaient l'amour que Dieu avait eu pour lui. Sainte Thérèse disait pareillement, que les créatures lui reprochaient son ingratitude envers Dieu. Quand Sainte Marie Magdelaine de Pazzi tenait en sa main quelque belle fleur ou quelque beau fruit, elle se sentait le cœur frappé comme par une flèche d'amour pour son Dieu, et disait entr'autres choses : Mon Dieu a donc pensé de toute éternité à créér ces fleurs, afin que je lui donne mon amour.

Considérez encore l'amour spécial que Dieu a eu pour vous, en vous faisant naître en un pays chrétien et dans le sein de la vraie Eglise. Combien y en a-t-il qui naissent parmi les idolâtres, les juifs, les mahométans, ou les hérétiques, et qui se perdent tous ! Il est bien petit le nombre de ceux d'entre les hommes qui ont le bonheur de naitre là où règne la vraie foi. Le Seigneur cependant vous a choisi dans ce petit nombre.

Oh ! que le don de la foi est un don immense ! Combien de millions de personnes sont privées des sacrements, des prédications, des exemples des bonnes compagnies, et de tous les autres secours que nous avons dans notre Eglise pour l'affaire de notre salut ! Dieu cependant a voulu vous accorder tous ces secours sans aucun mérite de votre part, en prévoyant même tous vos péchés ; lorsqu'il songeait à vous créer, et à vous accorder toutes ces grâces, il prévoyait déjà les injures que vous deviez lui faire.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O souverain Seigneur du ciel et de la terre ! bien infini ! majesté infinie ! vous qui avez tant aimé les hommes, comment peuvent-ils vous mépriser ? Vous m'avez aimé, mon Dieu, d'une manière particulière, en m'accordant des grâces spéciales que vous avez refusées à tant d'autres, et je vous ai méprisé plus qu'eux. Je me jette à vos pieds, ô Jésus mon Sauveur ! *Ne projicias me a facie tua.* Je mériterais d'être repoussé à cause de mon ingratitude ; mais vous avez dit que vous ne savez pas repousser un cœur repentant qui revient à vous. *Eum qui venit ad me non ejiciam foras*[1] O mon Jésus ! je me repens de vous avoir offensé : je vous ai méconnu par le passé ; je vous reconnais maintenant pour mon Seigneur et mon Rédempteur, qui est mort pour me sauver et pour avoir mon amour. Quand cesserai-je, ô mon Jésus, d'être ingrat envers vous ? Quand commencerai je de vous aimer véritablement ? Je prends, à partir d'aujourd'hui, la résolution de vous aimer de tout mon cœur et de n'aimer que vous. O bonté infinie ! je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent point, et je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment point. Je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime, je m'offre à

[1] (*Joan.*, VI, 37).

vous tout entier, accordez-moi votre grâce. Vous connaissez ma faiblesse. Mais si vous m'avez tant protégé, lorsque je ne désirais pas vous aimer, combien plus dois-je espérer en votre miséricorde, maintenant que je vous aime, et que je ne désire que votre amour ? Seigneur, donnez-moi votre amour, mais un amour fervent, qui me fasse oublier toutes les créatures, qui me fasse vaincre toutes les difficultés afin de vous plaire ; un amour constant qui m'attache à vous par des liens à jamais indissolubles. O Jésus-Christ ! j'espère tout par vos mérites ; et par votre intercession, ô Marie ma mère !

DEUXIÈME POINT.

Non-seulement Dieu nous a donné de si belles créatures, mais il n'aurait pas été content, s'il ne s'était pas donné lui-même à nous. *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis.* Le péché nous avait fait perdre la grâce divine et le paradis, et nous avait rendus esclaves de l'enfer. Mais le fils de Dieu, remplissant d'étonnement le ciel et la nature, a voulu venir sur la terre se faire homme pour nous racheter de la mort éternelle et nous faire obtenir la grâce, et le paradis que nous avions perdu. Quelle merveille ne serait-ce pas de voir un monarque se faire vermisseau, par amour pour des vermisseaux ? Or, il doit être infiniment plus étonnant pour nous, de voir cette merveille d'un dieu fait homme par amour pour des hommes. *Exnianivit semetipsum formam servi accipiens, et habitu inventus ut homo*[1]. Un Dieu fait chair ! *Et Verbum caro factum est*[2]. Le prodige s'accroît quand on voit ce que le fils de Dieu a fait et souffert depuis pour notre amour. Il ne fallait pour nous racheter qu'une seule goutte de sang, qu'une larme, qu'une seule prière, parce que cette prière, venant d'une personne divine, avait un prix infini, et suffisait

[1] *(Philip.*, II, 7). — [2] *(Joan,* I, 14*).*

pour sauver tout le monde et des mondes à l'infini. Mais non, dit saint Chrysostome, ce qui suffisait pour nous racheter, ne suffisait pas à l'amour immense que ce Dieu nous portait : *Quod sufficiebat redemptioni, non sufficiebat amori.* Il voulait nous sauver, mais comme il nous avait beaucoup aimés, il voulait aussi que nous l'aimassions beaucoup. C'est pour cela qu'il a voulu se choisir une vie pleine de chagrins et de dégoûts, et une mort plus cruelle que toute autre mort, afin de nous faire voir l'amour infini qu'il avait pour nous. *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*[1] Oh ! excès de l'amour divin, que tous les hommes et tous les Anges ne pourront jamais comprendre ! Je dis excès, parce que c'est précisément ainsi que l'ont appelé sur le Thabor Moïse et Elie en parlant de la passion de Jésus-Christ : *Dicebant excessum quem completurus erat in Jerusalem*[2]. *Excessus doloris, excessus amoris,* dit saint Bonaventure. Si le Rédempteur n'eût pas été Dieu, mais tout simplement un de nos amis ou de nos parents, aurait-il pu nous donner une meilleure preuve d'affection que celle de mourir pour nous ? *Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis*[3]. Si Jésus-Christ avait eu à sauver son propre père, qu'aurait-il pu faire de plus par amour pour lui ? O mon frère, si vous aviez été Dieu et le créateur de Jésus-Christ, aurait-il pu faire autre chose de plus pour vous que de perdre sa vie, au milieu des mépris et des tourments ? Si le plus vil des hommes avait fait pour vous ce qu'a fait Jésus-Christ, pourriez-vous vivre sans l'aimer ?

Mais que dites-vous ? Croyez-vous à l'incarnation et à la mort de Jésus-Christ ? Vous y croyez, et vous ne l'aimez pas ? Et vous pouvez penser à aimer autre chose que Jésus-Christ ? Vous doutez peut-être s'il vous aime ? Il est venu sur la terre, dit saint Augustin, souffrir et mourir pour vous, afin de vous faire savoir l'amour immense qu'il vous porte : *Propterea Christus advenit ut cognosceret homo quantum eum diligat*

[1] *(Philip.,* II, 8*).* — [2] *(Luc,* IX, 31). — [3] *(Joan.,* XV, 13).

Deus. Avant l'incarnation, l'homme pouvait douter de l'amour et de la tendresse de Dieu, mais depuis l'incarnation et la mort de Jésus-Christ, comment peut-il en douter? Et quelle plus grande preuve de son affection pouvait-il vous donner que le sacrifice de sa vie divine? Nous sommes habitués à entendre parler de la création, de la rédemption, d'un Dieu dans une crêche, d'un Dieu sur une croix. Oh! sainte foi! éclairez-nous.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus! je vois que vous n'avez plus rien à faire pour me mettre dans la nécessité de vous aimer, et je vois que je vous ai mis, par mon ingratitude, dans l'obligation de m'abandonner. Ah! quelle soit bénie à jamais, votre patience à me supporter si longtemps! Je mériterais un enfer fait tout exprès pour moi; mais votre mort ranime ma confiance. Faites-moi donc connaître, ô bien immense, combien vous méritez d'être aimé, et combien je suis obligé de vous aimer. Je savais bien, ô mon Jésus! que vous étiez mort pour moi; comment donc, ô Dieu, ai-je pu vivre tant d'années oublieux de vous? Oh! que je voudrais, Seigneur, recommencer ma vie, pour vous la donner toute entière! Mais les années ne reviennent point; faites donc qu'au moins ce qui me reste de temps à vivre soit tout consacré à vous aimer et à vous plaire. Mon doux Rédempteur je vous aime de tout mon cœur, augmentez en moi cet amour; rappelez-moi toujours ce que vous avez fait pour moi, et ne permettez pas que je devienne davantage ingrat. Non, je ne veux plus résister aux lumières que vous m'avez données. Vous voulez que je vous aime et je veux vous aimer. Et qui aimerais-je, si je ne donnais mon amour à mon Dieu, qui est la beauté et la bonté infinie, à un Dieu qui est mort pour moi, à un Dieu qui m'a supporté avec tant de patience, et qui, au lieu de me châtier comme je le méritais, a changé les châtiments en

grâces et en faveurs ? Oui, je vous aime, ô Dieu digne d'un amour sans bornes, et je ne désire et ne cherche autre chose, qu'à vivre tout occupé de vous aimer, et éloigné de tout ce qui n'est pas vous. O charité infinie de mon Dieu ! secourez une âme qui ne soupire qu'après le moment d'être toute à vous. O Marie, mère de Dieu, secourez-moi par votre intercession, priez Jésus de faire que je sois tout à lui.

TROISIÈME POINT.

Le prodige devient plus étonnant quand on voit le désir qu'avait Jésus de souffrir et de mourir pour nous. *Baptismo autem habeo baptizari* (disait-il pendant sa vie), *et quomodo coarctor usquedum perficiatur* [1] ! « Je dois être baptisé dans le baptême de mon propre sang, et je meurs du désir de voir arriver l'instant de ma mort, afin que l'homme connaisse par là le vif amour que je lui porte. » Voici encore ce qu'il dit dans la nuit qui précéda sa passion : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* [2] Notre Dieu, dit saint Basile de Séleucie, ne peut donc se rassasier d'aimer les hommes : *Hominum amore nequit expleri Deus* [3].

Ah ! mon Jésus, les hommes ne vous aiment point, parce qu'ils ne songent pas à l'amour que vous leur avez porté. Oh Dieu ! comment est-il possible qu'une âme qui considère un Dieu mort par amour pour elle, et le grand désir qu'il avait de mourir pour lui montrer son affection, puisse vivre sans l'aimer ? *Charitas Christi urget nos* [4]. Saint Paul dit, que ce n'est pas tant ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour nous, que l'amour qu'il nous a montré dans ses souffrances, qui nous oblige à l'aimer. Saint Laurent Justinien s'écriait en faisant ces réflexions : *Vidimus sapientem pro nimietate amoris infatuatum.* Nous avons vu un Dieu, devenu pour ainsi

[1] *(Luc.*, XII, 50). — [2] *(Luc.*, XXII, 15*)*. — [3] (*Cap.* L, 6.*)* — [4] (II *Cor.* V, 14*)*.

dire fou, par l'excès de l'amour qu'il nous porte. Qui pourrait jamais croire, si la foi ne nous en assurait, que le Créateur ait voulu mourir pour ses créatures? Sainte Marie Magdeleine de Pazzi, dans une extase qu'elle eut, portant dans ses mains une image du crucifix, appelait aussi Jésus-Christ un fou d'amour. C'est ce que disaient précisément les gentils: quand on leur prêchait la mort de Jésus-Christ, ils l'appelaient une folie qu'on ne saurait croire ; ainsi que l'atteste l'Apôtre : *Prædicamus Christum crucifixum, judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam*[1] Comment, disaient-ils, un Dieu très-heureux en lui-même, qui n'a besoin de personne, a-t-il pu descendre sur la terre, se faire homme, et mourir pour l'amour des hommes, ses créatures? Ce serait la même chose que de croire à un Dieu devenu fou pour l'amour des hommes. Mais pourtant il est de foi que Jésus-Christ, le vrai fils de Dieu, s'est livré à la mort par amour pour nous : *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis*[2].

Pourquoi en a-t-il agi ainsi? C'est afin que nous ne vécussions plus pour le monde, mais seulement pour le Seigneur, qui a voulu mourir pour nous: *Pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est*[3] C'est afin de s'attirer toute l'affection de nos cœurs par l'amour qu'il nous a montré. *In hoc Christus mortuus est et resurrexit, ut mortuorum et vivorum dominetur*[4]. Aussi, lorsque les saints avaient devant les yeux la mort de Jésus-Christ, ils croyaient faire peu de chose en donnant leur vie pour l'amour d'un Dieu si aimant. Combien de nobles, combien de princes ont abandonné leurs parents, leurs richesses, leur patrie et jusqu'à leur trône, pour se retirer dans un cloître et vivre pour ne plus aimer que Jésus-Christ! Combien de martyrs qui lui ont fait le sacrifice de leur vie! Combien de jeunes vierges qui ont renoncé à des alliances brillantes et ont marché pleines de joie à la mort, pour ré-

[1] (I *Cor.*, I, 23). — [2] (*Ephes.*, V, 2).
[3] (II *Cor.*, V, 15). — [4] (*Rom.*, XIV, 9).

compenser ainsi, autant qu'il était en elles, l'affection d'un Dieu mort pour elles ! Et vous, ô mon frère, qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour l'amour de Jésus-Christ ? De même qu'il est mort pour les saints, pour saint Laurent, pour sainte Lucie, pour sainte Agnès, de même aussi il est mort pour vous. Que pensez-vous faire au moins, pendant le temps qui vous reste à vivre, et que Dieu vous accorde afin que vous l'aimiez ? Ayez souvent devant les yeux l'image du crucifix, et en la regardant, rappelez-vous l'amour qu'il a eu pour vous, et dites en vous-même : Mon Dieu, vous êtes donc mort pour moi ! Faites au moins cela, dis-je, et faites-le souvent, car vous ne pouvez alors que vous sentir doucement forcé d'aimer un Dieu qui vous a tant aimé.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon doux Rédempteur, il est vrai que je ne vous ai pas aimé, parce que je n'ai pas songé à l'amour que vous avez eu pour moi. Ah ! mon Jésus, j'ai été trop ingrat envers vous ; c'est pour moi que vous êtes venu sur la terre, que vous avez souffert la plus cruelle de toutes les morts, et j'ai pu être assez ingrat pour n'avoir pas même voulu penser à vous ! Pardonnez-moi. Je vous promets, ô Jésus mon amour, que dès aujourd'hui vous serez l'unique objet de mes pensées et de toutes mes affections. Quand le monde ou le démon me présentera quelque fruit défendu, rappelez-moi, ô mon Sauveur bien-aimé, les tourments que vous avez endurés pour mon amour, afin que je vous aime dorénavant et que je ne vous offense plus. Ah ! si un de mes serviteurs avait fait pour moi ce que vous avez fait, je n'aurais pas le courage de le repousser. Et moi, j'ai eu celui de vous fuir tant de fois, vous qui avez souffert la mort pour moi ! O belle flamme d'amour, vous qui obligez un Dieu à donner sa vie pour moi, venez, enflammez, remplissez tout mon cœur, détruisez tout

ce qui reste en moi d'affection pour les choses créées. Ah! mon bien-aimé Rédempteur, comment puis-je vous considérer, ou dans l'étable de Bethléem, ou sur la croix au Calvaire, ou dans le sacrement de l'autel, sans m'éprendre d'amour pour vous? Mon Jésus, je vous aime de toute mon âme ; pendant tout le reste de ma vie, vous serez mon unique bien, mon unique amour. C'est assez d'années malheureuses, misérablement passées loin de votre affection. Je me donne tout à vous, et si je ne sais me donner comme je le dois, prenez-moi et régnez sur tout mon cœur. *Adveniat regnum tuum.* Qu'il ne se fasse plus esclave que de votre amour; que toutes mes paroles, que toutes mes pensées, que tous mes soupirs n'aient plus d'autre objet que votre amour et votre bon plaisir. Assistez-moi toujours de votre grâce, afin que je vous sois fidèle ; je mets ma confiance en vos mérites, ô mon Jésus. O Mère du pur amour, faites que j'aime beaucoup votre fils, qui est si aimable, et qui m'a tant aimé.

TRENTE-QUATRIÈME CONSIDÉRATION

De la sainte communion.

Accipite et comedite, hoc est corpus meum. Prenez et mangez, ceci est mon corps. (*Matth.*, XXVI, 26.)

PREMIER POINT.

Considérons la grandeur du don que contient l'eucharistie, la grandeur de l'amour dont Jésus-Christ a fait preuve en nous faisant un tel don, et enfin la grandeur du désir qu'il a que nous le recevions. Et d'abord la grandeur du don que Jésus-Christ nous a fait, en se donnant lui-même en nourriture dans la communion. Saint Augustin dit que Jésus, bien qu'il soit un Dieu tout-puissant, n'a pas pu nous donner davantage : *Cum esset omnipotens, plus dare non potuit.* Et quel

trésor plus grand, ajoute saint Bernardin de Sienne, une âme peut-elle recevoir ou désirer que le corps sacré de Jésus-Christ ? *Quis melior thesaurus in corde hominis esse potest, quam corpus Christi ?* Le prophète Isaïe s'écriait : *Notas facite adinventiones ejus*[1]. Publiez, ô hommes, les inventions amoureuses de notre Dieu. Et qui jamais, si notre Rédempteur ne nous avait fait ce don, qui jamais, dis-je, parmi nous aurait pu lui en faire la demande ? Qui aurait eu la hardiesse de lui dire : Seigneur, si vous voulez nous faire connaître votre amour, mettez-vous sous les apparences du pain, et permettez que nous puissions nous nourrir de vous ? Une pareille pensée eût été prise pour une folie : *Nonne insania videtur*, disait saint Augustin, *dicere* : *Manducate meam carnem*, *bibite meam sanguinem* ? Lorsque Jésns-Christ fit connaître à ses disciples ce don qu'il voulait nous faire de l'eucharistie, ils ne purent le croire, et se séparèrent de lui en disant : *Quomodo potest hic carnem dare ad mauducandum ? Durus est hic sermo*, *et quis potest eum audire*[2] *?* Mais ce que les hommes ne pouvaient imaginer, le grand amour de Jésus-Christ l'a conçu et exécuté.

Saint Bernardin dit que le Seigneur nous a laissé ce sacrement comme un mémorial de l'affection qu'il nous a montrée dans sa passion : *Hoc sacramentum est memoriale suæ dilectionis.* Et cela est conforme à ce que nous a dit Jésus-Christ lui-même, comme le rapporte saint Luc : *Hoc facite in meam commemorationem*[3]. Notre Sauveur, ajoute saint Bernardin, ne se contenta pas dans son amour de sacrifier sa vie pour nous : avant qu'il en vînt là, ce même amour le contraignit de nous faire le plus grand don qu'il nous aît jamais fait, en se donnant lui-même à nous en nourriture : *In illo fervoris excessu, quando paratus erat pro nobis mori*, *ab excessu amoris majus opus agere coactus est*, *quam unquam operatus fuerat*, *dare nobis corpus in cibum*[4]. L'abbé Guerrie dit que Jésus a fait

[1] (*Isa.*, XV, 4). — [2] (*Joan.*, VI, 61). — [3] (*Luc.*, XXII, 19).
[4] (*S. Bern. sen. tom.* II, *serm.* LIX, a. I, c. 1).

dans ce sacrement le dernier effort de son amour : *Omnem vim amoris effudit amicis*[1] Le concile de Trente exprime encore mieux la même pensée, en disant que Jésus-Christ dans l'eucharistie a tiré de son cœur toutes les richesses de son amour, pour les répandre sur les hommes : *Divitias sui erga homines amoris velut effudit*[2].

Quel raffinement d'amour, disait saint François de Sales, ne serait-ce pas celui d'un prince qui, étant à table, enverrait à un pauvre une portion de ses plats ? Quel ne serait-il pas encore bien plus, s'il lui envoyait son dîner ? Quel ne serait-il pas enfin, s'il lui envoyait un morceau de son bras, afin qu'il s'en nourrit ? Jésus dans la sainte communion nous donne pour nourriture, non-seulement une partie de son dîner, une partie de son corps, mais tout son corps : *Accipite, et comedite, hoc est corpus meum.* Il nous donne aussi, avec son corps, son âme et sa divinité. Enfin, dit saint Jean Chrysostome, en se donnant lui-même à vous dans la sainte communion, Jésus-Christ vous donne tout ce qu'il a, et ne se réserve rien. *Totum tibit dedit, nihil sibi reliquit.* Et le docteur angélique : *Deus in Eucharistia totum quod est, et habet, dedit nobis.* Voilà ce grand Dieu, que le monde ne saurait contenir (s'écrie d'admiration saint Bonaventure,) qui se fait notre prisonnier dans le très-saint Sacrement : *Ecce quem mundus capere non potest, captivus noster est*[3] Si le Seigneur se donne lui-même tout entier à nous dans l'eucharistie, comment pouvons-nous craindre qu'il puisse nous refuser aucune des grâces que nous lui demandons ? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit*[4] ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus, qui a pu vous porter à vous donner tout entier à nous en nourriture ? Que vous reste-t-il à nous donner

[1] *(Serm.* v, *de ascens.)* — [2] (*Sess.* XIII, c. 2).
[3] (*Expos. miss.*, c. IV. *Oper.* t. XII, p. 268 *b*).
[4] *(Rom.*, VIII, 32).

après ce don, pour nous forcer à vous aimer? Ah! Seigneur, éclairez-nous, et faites-nous connaître quel est cet excès d'amour, de vous transformer en nourriture pour vous unir à nous, pauvres pécheurs. Mais si vous vous donnez tout entier à nous, il est juste que nous nous donnions tout entiers à vous. Oh! mon Rédempteur, comment ai-je pu vous offenser, vous qui m'avez tant aimé, et qui avez tout fait pour gagner mon amour? Vous vous êtes fait homme pour moi, vous êtes mort pour moi, vous vous êtes fait nourriture pour moi, dites-moi ce qui vous reste à faire. Je vous aime, bonté infinie, je vous aime, amour infini. Seigneur, venez souvent dans mon âme, embrasez-moi de votre saint amour, et faites que j'oublie tout, pour ne penser qu'à vous et n'aimer que vous. Très-Sainte Marie, priez pour moi, et rendez-moi par votre intercession digne de recevoir souvent votre fils, caché sous les espèces sacramentelles.

DEUXIÈME POINT.

Considérons, en second lieu, le grand amour dont Jésus-Christ a fait preuve envers nous, en nous faisant un tel don. Le très-saint Sacrement est un don fait seulement par amour. Il fallait bien, pour que nous pussions nous sauver, selon le décret de Dieu, que le Rédempteur mourût, et que par le sacrifice de sa vie, il satisfît pour nos péchés à la justice divine; mais quelle nécessité y avait-il qu'après être mort, Jésus-Christ se donnât à nous en nourriture? Ainsi l'a voulu son amour. Pourquoi a-t-il institué le sacrement de l'eucharistie, dit saint Justinien, si ce n'est *ob eximiæ charitatis indicium*, pour nous faire comprendre l'amour immense qu'il nous porte? C'est là précisément ce qu'a dit saint Jean : *Sciens Jesus, quia venit hora ejus, ut transeat ex hoc mundo ad Patrem; cum dilexisset suos, in finem dilexit eos*[1]. Jésus sachant que le temps de sortir de ce

[1] (*Joan.*, XIII, 1.)

monde était arrivé, a voulu nous laisser la plus grande marque de son amour, et ce fut ce don du très-saint Sacrement, voilà le sens absolu de ces paroles, *in finem dilexit eos*. C'est-à-dire, comme l'expliquent Théophylacte et saint Chrysostome, *extremo amore, summe dilexit eos :* il les a aimés d'un amour extrême.

Notez bien que l'Apôtre remarque que le temps que Jésus-Christ choisit pour nous faire ce don, fut celui de sa mort : *In qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens fregit, et dixit : Accipite et manducate, hoc est corpus meum*[1] Tandis que les hommes préparaient les fouets, les épines, et la croix pour le faire mourir, c'est alors même que notre aimable Sauveur a voulu nous laisser cette dernière marque de son affection. Et pourquoi a-t-il institué ce sacrement lors de sa mort, et non avant? saint Bernardin répond, qu'il le fit parce que les marques d'amour que donnent les amis à l'heure de la mort, restent plus facilement dans la mémoire et se conservent plus précieusement : *Quæ in fine in signum amicitiæ celebrant, firmius memoriæ imprimuntur, et chariora tenentur*. Jésus-Christ, dit le saint, s'était auparavant donné à nous de plusieurs manières : il s'était donné pour compagnon, pour maître, pour père, pour lumière, pour exemple et pour victime : il lui restait un dernier degré d'amour, c'était de se donner à nous en nourriture pour s'unir tout entier à nous, comme s'unit la nourriture à celui qui la prend. Il le fit en se donnant à nous dans le très-saint Sacrement : *Ultimus gradus amoris est, cum se dedit nobis in cibum, quia dedit se nobis ad omnimodam unionem, sicut cibus et cibans invicem uniuntur* Ainsi notre Rédempteur ne se contenta pas de s'unir simplement à notre nature humaine, il voulut encore par ce sacrement trouver le moyen de s'unir à chacun de nous en particulier.

Saint François de Sales disait : « Le Sauveur ne peut être considéré en une action ni plus amoureuse ni plus tendre que

[1] (I *Cor.*, XI, 23).

celle-ci, en laquelle il s'anéantit, par manière de dire, et se réduit en viande, afin de pénétrer nos âmes et s'unir intimement au corps et au cœur de ses fidèles[1]. » De sorte que, comme le disait saint Jean Chrysostome, c'est à ce souverain Seigneur, sur lequel les Anges n'osent pas fixer leurs yeux, que nous sommes unis et incorporés de manière à ne faire qu'un même corps et une même chair[2] Quel est le pasteur, ajoute ce saint, qui nourrirait ses brebis de son propre sang ? Il y a des mères qui donnent leurs enfants à des nourrices pour les allaiter ; mais Jésus, dans son sacrement, nous alimente de son propre sang et nous unit à lui[3]. Pourquoi se faire notre nourriture ? Parce que, dit ce saint, il nous aimait tendrement, et qu'il voulait par là s'unir à nous et faire une même chose avec nous[4]. Jésus-Christ a donc voulu faire le plus grand des miracles, *Memoriam fecit mirabilium suorum, escam dedit timentibus se*[5], afin de satisfaire au désir qu'il avait d'être avec nous et d'unir ensemble son très-saint cœur et le nôtre. « O mon Jésus, s'écrie saint Laurent Justinien, quelle est cette charité qui vous porte à nous unir tellement à vous, que nous n'ayons plus avec vous et pour toujours, qu'un cœur et qu'une âme[6]. »

Le père de la Colombière, ce grand serviteur de Dieu, disait : Si quelque chose pouvait ébranler ma foi au sujet du mystère de l'Eucharistie, ce n'est pas sur la puissance que Dieu y déploie, que je serais tenté d'élever des doutes, mais plutôt sur l'amour que Dieu nous montre dans ce sacrement. Pour que Jésus se trouve en plusieurs lieux à la fois, je dis à cela

[1] (*Introd. à la vie dévote*, 2e partie, chap. XXI, tome 1er des œuvres, p. 92).
[2] Huic nos unimur, et facti sumus unum corpus et una caro.
[3] Quis pastor oves proprio pascit cruore ? et quid dico pastor? Matres multæ sunt, quæ filios aliis tradunt nutricibus ; hoc autem ipse non est passus, sed ipse nos proprio sanguine pascit. (*Hom.* 60)
[4] Semetipsum nobis immiscuit, ut unum quid simus ; ardenter enim amantium hoc est. (*Hom*, 51).
[5] (*Ps.* CX, 4).
[6] Oh mirabilis dilectio tua, cor et animam unam, Domine Jesu, qui tuo corpori taliter nos incorporari voluisti, ut tecum unum cor et animam unam haberemus inseparabiliter colligatam.

que Dieu peut tout. Mais si vous me demandez : Comment peut-il se faire que Dieu aime tant l'homme, qu'il veuille se faire sa nourriture? Je ne sais que répondre, si ce n'est que je ne le comprends point, et que l'amour de Jésus ne peut se comprendre. Mais, Seigneur, vous réduire en nourriture, c'est un excès d'affection qui ne convient pas à votre majesté. Saint Bernard répond à cela que l'amour fait oublier à celui qui aime sa propre dignité : *Amor dignitatis nescius!* saint Chrysostome répond pareillement, que l'amour ne s'enquiert pas des convenances, quand il veut se faire connaître à l'objet aimé. Il ne va pas où il convient d'aller, mais bien où son désir le conduit : *Amor ratione caret, et vadit quo ducitur, non qao debeat*[1] Saint Thomas l'angélique avait donc raison d'appeler ce sacrement, sacrement d'amour, et gage d'amour : *Sacramentum charitatis, charitatis pignus*[2]. Saint Bernard l'appelait, *amor amorum.* Et Sainte Marie Madeleine de Pazzi donnait au jeudi-saint, jour dans lequel fut institué ce sacrement, le nom de *jour d'amour.*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O amour infini de Jésus, digne d'un amour infini ! quand donc, ô mon Jésus, vous aimerai-je, comme vous m'avez aimé? Vous avez mis tout en œuvre pour vous faire aimer de moi, et je n'ai pas craint de vous abandonner, vous qui êtes le bien infini, pour aller à la poursuite d'objets vils et misérables! Eclairez-moi, ô mon Dieu, découvrez-moi de plus en plus la grandeur de votre bonté, afin que je m'enflamme d'amour pour vous et que je m'applique à vous satisfaire. Je vous aime, mon Jésus, mon amour, mon tout ; et je veux m'unir souvent à vous dans ce sacrement, pour me détacher de tout et n'aimer que vous seul, ô ma vie. Secourez-moi, ô mon Rédempteur, au nom des mérites de votre passion. Soyez aussi ma

[1] (*Serm.*, 145). — [2] (*Opusc.*, 68).

protectrice, ô mère de Jésus, et la mienne, priez-le de m'embraser tout entier de son saint amour.

TROISIÈME POINT.

Considérons en troisième lieu, combien Jésus-Christ désire que nous le recevions dans la sainte communion. « Jésus sachant, dit saint Jean, que son heure était venue[1]. » Comment Jésus pouvait-il appeler *son heure* cette nuit, où devait commencer sa cruelle passion? Oui, il l'appelle *son heure*, parce que c'était la nuit où il devait nous laisser ce divin sacrement, pour s'unir tout entier à ses âmes bien-aimées. C'est le désir qu'il en avait qui lui fit dire alors : « J'ai grandement désiré de manger cette pâque avec vous[2]; » paroles par lesquelles le Rédempteur a voulu nous faire entendre que son désir le plus avide était de s'unir à chacun de nous dans ce sacrement. *Desiderio desideravi*, c'est ainsi que le fait parler l'amour immense qu'il nous porte, dit saint Laurent Justinien : *Flagrantissimæ charitaiis est vox hæc.* Il a voulu se donner sous les apparences du pain, afin que chacun pût le recevoir ; car s'il se fût mis sous les apparences de quelque aliment de prix, les pauvres eussent été forcés de s'en priver : ou s'il l'eût fait sous les apparences de tout autre comestible, même de peu de prix, cet autre aliment ne se serait peut-être pas trouvé dans tous les lieux de la terre. Jésus a voulu se donner sous les apparences du pain, parce que le pain coûte peu et qu'on en trouve partout, et qu'ainsi tout le monde peut le trouver et le recevoir en tous lieux.

Le désir qu'a le Rédempteur d'être reçu de nous est si grand, que non-seulement il nous exhorte et nous invite à le recevoir par des paroles semblables à celles-ci : « Venez, mangez le pain que je vous offre, et buvez le vin que je vous ai pré-

[1] Sciens Jesus, quia venit hora ejus. (*Joan.* XIII. 1).
[2] Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum. (*Luc.* XXII. 15).

paré, comme il est dit dans les Proverbes[1] : » « Mangez, mes amis, buvez et enivrez-vous, mes très-chers[2], comme il est dit dans le Cantique des cantiques. Mais encore il nous en impose l'obligation par ce précepte qu'il nous fait : Prenez et mangez, ceci est mon corps[3] : *Accipîte, et comedite, hoc est corpus meum*[4].De plus, pour nous engager à aller le recevoir, Il promet à ceux qui le recevront la vie éternelle[5] Si nous refusons de le faire, il nous menace de nous exclure du paradis par ces paroles : « Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, vous n'àurez point la vie en vous[6].» Ces invitations, ces promesses et ces menaces naissent toutes du désir qu'a Jésus-Christ de s'unir avec nous dans ce sacrement, et ce désir naît du grand amour qu'il nous porte ; puisque, comme le dit saint François de Sales, l'amour ne se propose d'autre but que de s'unir à l'objet aimé ; c'est pour cela que dans ce sacrement Jésus s'unit tout entier à nos âmes, comme il nous l'a fait entendre par ces paroles : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui[7], » et qu'il désire tant que nous le recevions. L'impétuosité amoureuse avec laquelle l'abeille, dit un jour le Seigneur à sainte Mathilde, se jette sur les fleurs pour en sucer le miel, ne peut se comparer à l'ardeur avec laquelle je viens dans les âmes qui me désirent.

Oh ! si les fidèles comprenaient le grand bien que la communion fait à l'âme ! Jésus dispose en maître de toutes les richesses, car son père lui a mis toutes choses entre les mains, comme l'a dit saint Jean[8]. Donc, quand Jésus vient dans une

[1] Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis. (*Prov.* IX, 5).

[2] Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi. (*Cant.* V. 1).

[3] (*Matth.* XXVI, 26).

[4] Qui manducat meam carnem, habet vitam æternam. (*Joan.* VI, 54).

[5] Qui manducat hunc panem, vivet in æternum. (*Ibid.* 53).

[6] Nisi manducaveritis carnem filii hominis, non habebitis vitam in vobis. (*Ibid.* 53).

[7] Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo. (*Joan.* VI, 7).

[8] Sciens Jesus, quia omnia dedit ei pater in manus. (*Joan.* XIII. 3).

âme par la sainte communion, il lui apporte avec lui des trésors immenses de grâces, comme l'a dit Salomon de la sagesse éternelle[1].

Saint Denis disait, que le très-saint Sacrement a une très-grande vertu pour sanctifier les âmes[2] ; et saint Vincent Ferrier dit dans les écrits qu'il nous a laissés, qu'une communion, comme nous l'enseigne le concile de Trente, est ce grand remède qui efface les péchés véniels et nous préserve des péchés mortels[3]. Saint Ignace martyr appelle le très-saint Sacrement, une recette d'immortalité[4]. Innocent III dit que Jésus-Christ nous a délivrés par sa passion des peines du péché, mais qu'il nous préserve par l'eucharistie du péché lui-même[5].

En outre, ce sacrement allume en nous l'amour divin[6]. Il est dit dans le Cantique des cantiques : « Le roi m'a menée au cellier de son vin, il a étendu sur moi l'étendart de son charitable amour. Hé, reconfortez-moi avec des fleurs, mettez des pommes autour de moi, car c'est d'amour que je languis[a]. » Saint Grégoire de Nysse dit que la communion est ce cellier où l'âme s'enivre de l'amour divin, au point d'oublier la terre et toutes les créatures ; et c'est là proprement ce qu'on appelle languir du saint amour. Le vénérable père François Olympe, Théatin, disait que rien n'est plus propre à nous embraser d'amour pour Dieu que la sainte communion. Dieu est amour et foyer d'amour : *Deus charitas est*[7]. *Ignis consumens est*[8] Et le Verbe éternel est venu allumer ce foyer d'amour sur la terre : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur*[9] ?

[1] Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa. (*Sap.*, VII, 11).

[2] Eucharistia maximam vim habet perficiendæ sanctitatis).

[3] Antidotum, quo a culpis quotidianis liberemur, et a mortalibus præservemur. (*Trid. sess.* 13. c. 2).

[4] Pharmacum immortalitatis.

[5] Per crucis mysterium liberavit nos a potestate peccati, per eucharistiæ sacramentum liberat nos a potestate peccandi.

[6] Introduxit me rex in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem. Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo. (*Cant.*, II, 4).

[7] (I *Joan.*, IV, 2). — [8] (*Deut.*, IV, 24). — [9] (*Luc.*, XII, 49).

(*a*) Trad. par S. François de Sales (*Œuvres*, tom. III, p. 52). (*Edition Vivès*).

Oh ! qu'elles sont belles les flammes d'amour que Jésus allume dans les âmes qui le reçoivent avec un pareil désir dans ce sacrement ! Sainte Catherine de Sienne vit un jour, entre les mains d'un prêtre, Jésus dans une hostie, pareil à une fournaise d'amour ; et de là, cette sainte s'étonnait de ce que les cœurs de tous les hommes n'étaient pas embrasés et réduits pour ainsi dire en cendres par un si grand incendie. Sainte Rose de Lima disait qu'il lui semblait dans la communion recevoir le soleil, et tellement que son visage en était tout rayonnant au point d'offusquer la vue, et que sa bouche exhalait une chaleur si grande, que la personne qui en approchait après la communion pour lui donner à boire, sentait sa main se brûler, comme si elle l'eût mise dans une fournaise. Le saint roi Wenceslas,.dans les tournées de visites qu'il faisait au très-saint Sacrement, s'enflammait même extérieurement, par cela seul, d'une telle ardeur, que le serviteur qui l'accompagnait, marchant sur la neige, n'avait qu'à mettre ses pieds sur les traces du saint pour cesser de sentir le froid. L'Eucharistie est, comme le disait saint Chrysostome, un charbon qui brûle, et qu'ainsi nous devrions, au sortir de l'autel, être tellement embrasés d'amour, que le démon n'osât plus nous tenter [1]

Mais, dira quelqu'un, je ne communie pas souvent, parce que je suis froid en fait d'amour divin. Agir ainsi, c'est, dit Gerson, faire comme cet homme qui ne voudrait pas s'approprocher du feu, parce qu'il se sentirait avoir froid. Plus nous nous sentons froids, plus nous devons donc approcher souvent du très-saint Sacrement, pourvu que nous ayons au moins le désir d'aimer Dieu. Si l'on vous demande, écrivait saint François de Sales à sa *Philothée*, pourquoi vous communiez si souvent, dites-leur que deux sortes de personnes doivent souvent communier : les parfaits, parce qu'étant bien disposés, ils auraient grand tort de ne point s'approcher de la source

[1] Carbo est eucharistia, quæ nos inflammat, ut tanquam leones ignem spirantes ab illa mensa recedamus, facti diabolo terribiles.

et fontaine de perfection, et les imparfaits, afin de pouvoir justement prétendre à la perfection[1] Et saint Bonaventure dit pareillement : « Quand même vous vous sentiriez tiède, approchez toujours, en vous confiant dans la miséricorde de Dieu : on a d'autant plus besoin de médecin, qu'on se sent plus malade[2]. » Jésus-Christ lui-même dit à sainte Mathilde : Quand vous devez communier, désirez tout l'amour qu'un cœur peut avoir pour moi, et moi je regarderai ce désir comme si c'était réellement l'amour que vous voudriez avoir.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus ! ami passionné des âmes, il ne vous reste plus d'autres preuves plus grandes à nous donner de votre amour pour nous. Que vous reste-t-il en effet à inventer pour vous faire aimer de nous ? Faites, ô bonté infinie, que je vous aime dorénavant de toutes mes forces, et avec toute la tendresse dont je suis capable. Hé ! qui est-ce que mon cœur doit aimer plus tendrement que vous, mon Rédempteur, qui, après avoir donné votre vie pour moi, vous donnez tout entier à moi dans ce sacrement ? Ah ! Seigneur, puissé-je me rappeler sans cesse votre amour, afin de me détacher de tout et de n'aimer que vous seul sans interruption et sans réserve ! Je vous aime, ô mon Jésus ! par-dessus toutes choses, et je ne veux aimer que vous. Eloignez, je vous prie, de mon cœur toutes les affections qui ne sont pas pour vous. Je vous remercie du temps que vous me donnez pour vous aimer, et pour expier les amertumes que je vous ai causées. O mon Jésus ! je désire que vous soyez l'unique objet de toutes mes affections : secourez-moi, sauvez-moi ; faites que je vous aime de tout mon cœur et toujours,

[1] (*Introd. à la vie dév.* 2e partie, ch. XXI (*Œuvres*, tom. I, p. 93).
[2] Licet tepide, tamen confidens de misericordia Dei accedas ; tanto magis eget medico, quanto quis senserit se ægrotum. (*De prof. rel.* c. 78. *Oper*, *tom.* XII, p. 441 *b*).

dans cette vie et dans l'autre. Marie! ma mère, aidez-moi à aimer Jésus, priez-le pour moi.

TRENTE-CINQUIÈME CONSIDÉRATION

De l'amour que Jésus nous témoigne en séjournant sur nos autels dans le très-saint Sacrement.

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. (*Matth.*, XI, 28.)

PREMIER POINT.

Notre Sauveur, si plein d'amour pour nous, devant quitter ce monde, après avoir accompli par sa mort l'œuvre de notre rédemption, n'a pas voulu nous laisser seuls dans cette vallée de larmes. « Il n'est point (dit saint Pierre d'Alcantara) de » langues assez éloquentes pour exprimer la grandeur de » l'amour que Dieu porte à chacune de nos âmes ; et, c'est » pour cela que ce tendre époux, voulant, en quittant ce » monde, ne pas nous donner par son absence l'occasion de l'ou- » blier, nous a laissé en souvenir le très-saint Sacrement, dans » lequel il réside lui-même, ne mettant ainsi entre lui et nous » d'autre gage, pour tenir éveillé son souvenir, que lui-même. » Cette éclatante marque d'amour de la part de Jésus-Christ, mérite tout le nôtre ; c'est pour cela que dans nos derniers temps il a voulu qu'on instituât une fête en l'honneur de son sacré cœur, ainsi qu'on rapporte qu'il l'a révélé à sa servante, la sœur Marguerite Marie Alacoque, afin que nous lui fassions hommage de tout notre respect et de tout notre amour, en retour de l'amour qu'il nous témoigne par son séjour sur nos autels, et que nous lui offrions ainsi quelque compensation, pour les mépris qu'il a essuyés de tout temps et qu'il continue

de recevoir tous les jours, dans ce sacrement d'amour, de la part des hérétiques et des mauvais chrétiens.

Jésus a voulu rester avec nous dans le très-saint Sacrement : 1° pour se mettre à portée de nous tous ; 2° pour nous donner audience à tous ; 3° pour nous accorder à tous des grâces. Et d'abord il continue de résider sur tant d'autels divers, pour se mettre à portée de tous ceux qui désirent le trouver. Dans la nuit où le Rédempteur se sépara de ses disciples, pour marcher à la mort, ceux-ci versaient des larmes de douleur en pensant qu'ils devaient se séparer de leur cher maître ; mais Jésus les consola en leur disant (comme aussi à nous dans leurs personnes) : Mes enfants, je vais mourir pour vous, afin de vous prouver l'amour que je vous porte, mais en mourant je ne veux pas vous laisser seuls ; tant que vous serez sur la terre, je veux rester avec vous dans le très-saint Sacrement de l'autel. Je vous laisse mon corps, mon âme, ma divinité, et moi-même tout entier. Non, tant que vous serez sur la terre, je ne veux pas me séparer de vous. *Ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*[1]. Le divin époux voulait (dit saint Pierre d'Alcantara) laisser à son épouse une compagnie dans un si grand éloignement, afin qu'elle ne restât pas seule, et c'est pour cela qu'il lui a laissé ce sacrement dans lequel il réside lui-même, comme la meilleure compagnie qu'il pût nous laisser. Les gentils se sont fait des dieux à l'infini, mais ils n'ont pas su se faire un dieu plus ami des hommes que le nôtre, qui se tient si près de nous, et nous assiste avec tant d'amour[2] Aussi la sainte Eglise a-t-elle eu soin d'appliquer à la fête du très-saint Sacrement ce passage du Deutéronome, où il est dit qu'aucune antre nation, quelque privilégiée qu'elle soit d'ailleurs, n'a l'avantage, comme nous, d'avoir ses dieux si près d'elle[3]

Voilà donc Jésus, qui réside sur les autels comme renfermé dans une prison d'amour. Les prêtres le tirent du tabernacle

[1] (*Matth.*, XXVIII, 20). — [2] (*Resp.* 2 noct. III).

[3] Non est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest nobis. (*Deut.*, IV, 5).

pour l'exposer ou pour donner la communion, et puis l'enferment de nouveau. Jésus consent à y rester le jour et la nuit : mais à quoi sert, ô mon Rédempteur, que vous restiez dans tant d'églises, même la nuit, puisque les hommes en ferment les portes, et vous y laissent seul? C'eût été assez d'habiter avec nous seulement pendant les heures du jour Non, il veut encore y rester la nuit, bien qu'il soit seul, afin que celui qui le cherche puisse l'y trouver dès le matin. L'épouse sacrée allait cherchant son bien-aimé, et démandait à ceux qu'elle rencontrait : « N'avez-vous point vu le bien-aimé de mon âme [1]? » Et ne le trouvant point, elle élevait la voix en disant : « O vous que mon âme aime, enseignez-moi où vous paissez et où vous couchez à l'ombre du midi [2]. » L'épouse ne le trouvait pas alors, parce qu'il n'était pas encore dans le très-saint Sacrement ; maintenant, si une âme veut trouver Jésus-Christ, qu'elle aille à sa paroisse ou dans quelque monastère, et là elle trouvera son bien-aimé qui l'attend. Il n'est point de village, quelque misérable qu'il soit, il n'est point de monastère de religieux qui n'ait en sa possession le très-saint Sacrement. Et dans tous ces lieux, le roi du ciel veut bien se laisser enfermer dans un petit tabernacle de bois, ou de pierre, où il reste souvent seul, ayant à peine devant lui une lampe allumée, sans personne pour lui faire la cour. Mais, Seigneur, disait saint Bernard, cela ne convient pas à votre majesté. Peu importe, répond Jésus, si cela ne convient pas à ma majesté, cela convient bien à mon amour.

Oh! quel amour doivent ressentir les pélerins qui ont le bonheur de visiter la sainte maison de Lorette, ou les lieux de la Terre-Sainte, l'étable de Bethléem, le Calvaire, le saint sépulcre, lieux où Jésus naquit, où il habita, où il mourut, où il fut enseveli! Mais combien plus grand doit être le nôtre quand nous sommes dans une église en présence de Jésus lui-même, qui réside dans le très-saint Sacrement? Le vén. P. Jean

[1] Num quem diligit anima mea vidistis? (*Cant.* III. 3).
[2] Indica mihi ubi pascas, ubi cubes in meridie. (*Cant.* I. 6).

Avila disait qu'une église où était Jésus, caché sous l'espèce du pain, était pour lui un sanctuaire de grande dévotion et de grande consolation. Tout au contraire, le père Baltasar Alvarez pleurait en voyant les palais des princes pleins de monde, tandis que les églises qui renferment Jésus-Christ étaient abandonnées et désertes. Oh Dieu ! si le Seigneur se fût donné à une seule église de la terre, par exemple, à Saint-Pierre de Rome, et s'il fallait aller l'y visiter seulement un jour de l'année ; oh ! combien de pélerins, de nobles et de monarques se procureraient le bonheur d'aller le visiter ce jour-là, pour faire leur cour au roi du ciel revenu sur la terre ! Qu'il serait beau le tabernacle d'or orné de pierreries qu'on lui préparerait ! Avec quel appareil de flambeaux ne solemniserait-on pas en ce jour cette demeure de Jésus-Christ ! Mais non, dit le Rédempteur, je ne veux pas habiter une seule église, pendant un seul jour ; je ne recherche pas tant de richesses et tant de lumières, je veux demeurer constamment dans tous les lieux où sont mes fidèles, afin qu'ils puissent me trouver facilement et à toutes les heures.

Ah ! si Jésus n'avait pas songé à ce raffinement d'amour, quel est celui qui aurait pu y penser ? Si quelqu'un lui avait dit, quand il monta au ciel : Seigneur, si vous voulez nous montrer votre affection, demeurez avec nous sur les autels, sous les espèces du pain, afin que nous puissions vous y trouver quand nous voudrons ; combien sa demande eût été téméraire ! Eh bien ! ce que nul homme n'a su penser, notre Sauveur l'a conçu et exécuté ; mais hélas ! quelle est notre reconnaissance pour un si grand bienfait ? Si un prince de la terre faisait un voyage lointain, uniquement afin de recevoir la visite d'un homme du peuple, quelle ne serait pas l'ingratitude de ce dernier, s'il refusait de le visiter ou de se présenter sur son passage ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Jésus, mon Rédempteur ! ô amour de mon âme ! quelle est la grandeur du sacrifice que vous avez fait en venant demeurer avec nous dans ce sacrement ! Vous avez dû d'abord souffrir la mort, afin de pouvoir résider sur nos autels ; ensuite vous avez dû supporter tant d'injures dans ce sacrement afin de nous assister par votre présence ; et nous sommes si paresseux et si négligents pour vous visiter, sachant cependant que vous désirez ardemment nos visites, afin de nous combler de biens toutes les fois que vous nous voyez en votre présence. Pardonnez-moi, Seigneur, j'ai été le plus ingrat de tous. Dès aujourd'hui mon Jésus, je veux vous visiter souvent, et rester autant que je le pourrai en votre présence, occupé à vous rendre grâces, à vous aimer et à vous demander des faveurs ; car ce n'est qu'à cette fin que vous êtes resté sur la terre, enfermé dans le tabernacle, et que vous êtes devenu notre prisonnier d'amour. Je vous aime, bonté infinie ! je vous aime, ô Dieu d'amour ! je vous aime, ô souverain bien, le plus aimable d'entre tous les biens. Faites que j'oublie tout et que je m'oublie moi-même pour ne me rappeler que votre amour, et pour passer le temps qui me reste à vivre uniquement occupé à vous plaire. Faites que dès aujourd'hui je mette mes plus chères délices à m'entretenir à vos pieds. Embrasez-moi tout entier de votre saint amour. O Marie, ma mère ! pénétrez-moi d'un grand amour pour le très-saint Sacrement ; et quand vous me verrez indifférent, rappelez-moi la promesse que je vous fais maintenant d'aller le visiter tous les jours.

DEUXIÈME POINT.

Secondement, Jésus-Christ, dans le saint Sacrement, donne audience à tous. Sainte Thérèse disait, qu'il n'était pas permis à tous de parler aux princes de la terre ; que les pauvres pouvaient à peine leur parler et leur faire connaître leurs nécessi-

tés par le moyen d'une tierce personne ; mais qu'avec le roi du ciel, il n'est besoin d'aucun entremetteur ; et que les pauvres comme les riches peuvent lui parler face à face dans le saint Sacrement. C'est pour cela que Jésus s'appelle lui-même la fleur des champs : *Ego flos campi, et lilium convallium*[1] Les fleurs des jardins sont clôturées et mises en réserve, mais les fleurs des champs sont exposées aux yeux de tous. *Ego flos campi*, commente le cardinal Hugues, *quia omnibus me exhibeo ad inveniendum.*

Tout le monde peut donc parler à toute heure du jour à Jésus-Christ dans le saint Sacrement. Saint Chrysologue (parlant de la naissance de Jésus dans l'étable de Béthléem) dit que les rois ne donnent pas toujours audience ; qu'il arrive souvent que quelqu'un allant parler au prince se voie renvoyé par les gardes, qui lui disent de venir plus tard, parce que l'heure de l'audience n'est pas encore sonnée. Mais le Rédempteur veut naître dans une grotte ouverte, sans portes et sans gardes, pour donner audience à tous et à toute heure : *Non est satelles qui dicat : Non est hora.* La même chose arrive avec Jésus dans le très-saint Sacrement ; les églises sont continuellement ouvertes ; chacun peut aller parler avec le roi du ciel toutes les fois qu'il le veut. Jésus-Christ veut que nous nous adressions à lui en toute confiance ; c'est pour cela qu'il s'est mis sous les apparences du pain. Si Jésus apparaissait sur nos autels dans un trône de lumière, comme il paraîtra au jugement dernier, qui de nous oserait l'approcher ? Mais, dit sainte Thérèse, c'est parce que le Seigneur désire que nous lui parlions et que nous lui demandions des grâces avec confiance et sans crainte, qu'il a voilé sa majesté sous les espèces du pain. Il désire, comme dit encore Thomas à Kempis, que nous lui parlions comme un ami parle à son ami : *Ut amicus ad amicum.*

Quand une âme s'entretient aux pieds d'un autel, Jésus lui dit ces paroles des Cantiques : *Surge, propera, amica mea*

[1] *(Cant.*, II, 1).

formosa mea, et veni [1] *Surge*, lève-toi, ô âme, lui dit-il, ne crains point; *propera*, approche-toi de moi; *amica mea*, tu n'es plus mon ennemie, puisque tu m'aimes et que tu t'es repentie de m'avoir offensé; *formosa mea*, tu n'es plus difforme à mes yeux, ma grâce t'a rendue belle; *et veni*, viens, demande-moi ce que tu veux; c'est pour t'écouter que je suis sur cet autel. Quelle joie ne serait-ce pas pour vous, mon cher lecteur, si le roi vous appelait dans son cabinet, et vous disait: demandez-moi ce que vous voulez, ce dont vous avez besoin, je vous aime et je désire vous faire du bien? Jésus-Christ, le roi du ciel, tient ce langage à tous ceux qui le visitent: *Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos* [2] Venez, pauvres, infirmes, affligés; je puis et je veux vous enrichir, vous guérir et vous consoler; c'est pour cela que je réside sur les autels. *Clamabit et dicet: Ecce adsum* [3].

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Puisque, ô Jésus, mon bien-aimé, vous demeurez sur les autels pour écouter les prières des malheureux qui recourent à vous, écoutez aujourd'hui les supplications que je vous adresse, moi qui suis un misérable pécheur. O agneau de Dieu, sacrifié et mort sur la croix, je suis une âme rachetée par votre sang; pardonnez-moi toutes les injures que je vous ai faites, et assistez-moi par votre grâce, en sorte qu'il ne m'arrive jamais plus de vous perdre. Faites-moi participer, ô mon Jésus, aux douleurs que mes péchés vous ont causées dans le jardin de Gethsemani. O mon Dieu, que je voudrais ne vous avoir jamais offensé! Seigneur, si je mourais dans le péché, je ne pourrais plus vous aimer, mais vous m'avez attendu jusqu'ici, afin que je vous aime. Je vous remercie de

[1] (*Cant.*, II, 10). — [2] (*Matth.*, XI, 28). — [3] (*Isa.*, LII. 9).

ce temps que vous m'accordez, et je veux vous aimer, puisque je le puis maintenant. Donnez-moi la grâce de votre saint amour : que ce soit un amour tel qu'il me fasse oublier toutes choses, pour ne penser uniquement qu'à plaire à votre cœur aimant. Ah ! Jésus, vous m'avez consacré toute votre vie, faites que je vous consacre au moins le temps qui me reste à vivre. Encouragez-moi à vous aimer ; faites que je sois tout à vous avant que je meure. Je mets toute mon espérance dans les mérites de votre passion. J'espère aussi dans votre intercession, ô Marie ; vous savez que je vous aime, ayez pitié de moi.

TROISIÈME POINT.

Jésus, dans le sacrement, donne audience à tous pour faire grâce à tous. Saint Augustin dit, que le Seigneur désire plus de nous dispenser ses grâces que nous de les recevoir [1] La raison en est que Dieu est la bonté infinie, et que la bonté est communicative de sa nature ; ainsi donc il désire communiquer ses biens à tous. Dieu se plaint quand les âmes ne viennent pas lui demander des grâces : *Numquid solitudo factus sum Israëli, aut terra serotina ? Quare ergo dixit populus meus : Non veniemus ultra ad te* [2] *?* Pourquoi (dit le Seigneur) ne voulez-vous plus venir à moi ? Est-ce que vous m'avez trouvé comme une terre stérile ou tardive, quand vous m'avez demandé des grâces ? Saint Jean vit le Seigneur, la poitrine pleine de lait, c'est-à-dire de miséricorde, et ceinte d'une bandelette d'or, c'est-à-dire de l'amour avec lequel il désire nous dispenser ses grâces. *Vidi præcinctum ad mammillas zona aurea* [3] Jésus-Christ est toujours prompt à nous accorder ses bienfaits, mais, dit le Disciple ([a]), il dispense spécialement et

[1] Plus vult ille tibi benefacere, quam tu accipere concupiscas.

[2] (*Jerem* , II, 31). — [3] (*Apoc.*, I, 13).

(*a*) Jean Herold, dominicain, ainsi surnommé.

(*L'éditeur*).

avec plus d'abondance ses grâces dans le très-saint Sacrement. Le bienheureux Henri Suson disait, que Jésus exauce plus volontiers les prières que nous lui adressons dans son sacrement.

De même qu'une mère, qui a le sein plein de lait, va chercher ses enfants pour le leur faire sucer, afin qu'ils la déchargent de ce poids ; de même le Seigneur nous appelle tous à ce sacrement d'amour, et nous dit : *Ad ubera mea portabimini : quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos* [1]. Le père Balthasar Alvarez vit précisément Jésus dans le très-saint Sacrement les mains pleines de grâces pour les donner aux hommes, mais sans trouver personne qui voulût les recevoir.

Oh ! qu'elle est heureuse l'âme qui se tient aux pieds d'un autel, demandant des grâces à Jésus Christ ! La comtesse de Feria, devenue religieuse de Sainte-Claire, demeurait autant de temps qu'elle le pouvait devant le très-saint Sacrement, et c'est pour cela qu'on l'appelait l'épouse du saint Sacrement ; là, elle recevait continuellement des trésors de grâces. Un jour qu'on l'interrogeait sur ce qu'elle faisait pendant tant d'heures devant le saint Sacrement, elle répondit : « J'y resterais pendant toute l'éternité. Que fait-on devant le très-saint Sacrement ? et que n'y fait-on pas ? Que fait un pauvre devant un riche ? que fait un malade devant son médecin ? Qu'y fait-on ? on remercie, on aime et l'on demande. » Oh ! que ces dernières paroles ont de valeur pour se tenir avec fruit devant le très-saint Sacrement.

Jésus-Christ se plaignait à la sœur Marguerite Alacoque de l'ingratitude dont les hommes se rendent coupables envers lui dans le sacrement d'amour, et lui montrait son cœur, couronné d'épines, surmonté d'une croix, dans un trône de flammes, lui donnant à entendre avec quel amour il demeurait dans le saint Sacrement, et puis il lui dit : « Voilà ce cœur qui a tant « aimé les hommes, et qui n'a rien épargné ; il se consume

[1] (*Isa.*, LXVI, 13).

« pour leur montrer son amour. Mais je ne reçois en reconnais-
« sance que les ingratitudes de la majeure partie d'entr'eux,
« par les irrévérences et les mépris dont ils m'abreuvent dans
« ce sacrement d'amour. Et j'y suis d'autant plus sensible que
« ce sont tous autant de cœurs qui me sont consacrés. » Les hommes ne vont point s'entretenir avec Jésus-Christ, parce qu'ils ne l'aiment point. Ils aiment à parler pendant des heures entières avec un ami, et ils sont tièdes quand il s'agit de s'entretenir avec Jésus-Christ pendant une demi-heure ! On me dira : Mais pourquoi Jésus-Christ ne m'accorde-t-il pas son amour ? Je réponds : Si vous n'ôtez pas de votre cœur les choses terrestres, comment voulez-vous que l'amour divin y entre ? Ah ! si vous pouviez dire sincèrement ce que disait saint Philippe de Néri à la vue du très-saint Sacrement : Voilà mon amour, voilà mon amour ; vous n'éprouveriez pas de l'ennui à vous entretenir pendant des heures entières et des jours entiers devant le très-saint Sacrement.

Pour une âme qui aime Dieu, les heures qu'elle passe devant Jésus dans l'eucharistie ressemblent à des moments. Saint François Xavier passait tous les jours à travailler pour les âmes, et la nuit, quel était son repos ? c'était de s'entretenir devant le très-saint Sacrement. Saint Jean François Regis, ce grand missionnaire de France, après avoir passé toute la journée à confesser et à prêcher, allait la nuit à l'église ; si quelquefois il la trouvait fermée, il restait à la porte, exposé au froid, au vent, s'entretenant avec son bien-aimé Seigneur, et lui faisant sa cour de loin. Saint Louis de Gonzague désirait rester toujours devant le très-saint Sacrement : mais comme il lui avait été ordonné par ses supérieurs de ne pas y rester, toutes les fois qu'il passait devant l'autel, se sentant attiré par Jésus-Christ pour aller s'entretenir avec lui, il était obligé de s'en éloigner par obéissance, ce qui faisait dire avec amour à ce saint jeune homme : *Recede a me, Domine, recede.* Seigneur, ne m'attirez pas à vous ; laissez-moi m'éloigner, ainsi le veut l'obéissance. Mais si vous, ô mon frère, vous n'éprouvez pas cet amour pour Jésus-Christ, procurez-vous le bonheur de le

visiter tous les jours, et il saura bien vous embraser le cœur Avez-vous froid? approchez-vous du feu, disait sainte Catherine de Sienne. Heureux si Jésus vous fait la grâce de vous embraser de son amour! Alors certainement vous n'aimerez plus, mais vous mépriserez plutôt toutes les choses de la terre. Saint François de Sales disait : Quand une maison brûle, on jette tout par les fenêtres.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! mon Jésus, faites-vous connaître et faites-vous aimer. Vous êtes si aimable; il ne vous reste plus rien à faire pour vous faire aimer des hommes; comment le nombre de ceux d'entr'eux qui vous aiment est-il si petit? Hélas! j'ai été un de ces ingrats. Si les créatures m'ont fait quelque don ou m'ont accordé quelque faveur, je n'ai pas manqué à la reconnaissance envers elles; je n'ai été ingrat qu'à l'égard de vous, qui vous êtes donné à moi; je vous ai si souvent gravement déplu et outragé par mes péchés. Mais je vois que, loin de m'abandonner, vous persistez à venir à moi et à me demander mon amour. Je comprends que vous voulez me pénétrer de l'amoureux précepte : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* Puisque vous voulez donc que je vous aime malgré mon ingratitude, je promets de vous aimer. Vous désirez mon amour, et maintenant que je suis favorisé par votre grâce, je n'ai d'autre désir que de vous aimer. Je vous aime, mon amour, mon tout. Aidez-moi à vous aimer, au nom de ce sang que vous avez répandu pour moi. Mon bien-aimé Rédempteur, je mets toutes mes espérances dans ce sang et dans l'intercession de votre très-sainte mère, dont vous voulez que les prières aident notre salut. O Marie, ma mère, priez Jésus pour moi : embrasez tous ceux qui vous aiment de votre divin amour; embrasez-moi surtout, moi qui vous aime tant.

TRENTE-SIXIÈME CONSIDÉRATION

De la conformité à la volonté de Dieu.

Et vita in voluntate ejus. La vie est un pur effet de la volonté de Dieu. *(Ps.*, XXIX, 6.)

PREMIER POINT

Toute l'économie de notre salut, et toute notre perfection consiste à aimer Dieu. Celui qui m'aime pas demeure dans la mort, a dit saint Jean [1]. La charité est le lien de la perfection, a dit de son côté saint Paul [2]. Mais la perfection de l'amour consiste dans la conformité de notre volonté à la volonté divine, parce que l'effet principal de l'amour consiste, comme le dit saint Denis l'Aréopagite, à unir la volonté de ceux qui s'aiment, en sorte qu'ils n'aient plus qu'un même cœur et une même volonté. Ainsi toutes nos œuvres, les pénitences, les communions, les aumônes ne plaisent à Dieu qu'autant qu'elles sont selon sa volonté ; car autrement elles ne sont pas méritoires, mais défectueuses et dignes de châtiment.

C'est ce que le Sauveur est venu nous enseigner ici-bas principalement par son exemple. Voici ce qu'il dit en entrant dans le monde, comme l'écrit l'Apôtre : *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. Tunc dixi* : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* [3] O mon père, vous avez refusé les victimes des hommes, vous voulez que je vous sacrifie par la mort ce corps que vous m'avez donné ; me voici prêt à faire votre volonté. Jésus-Christ déclara en plusieurs circonstances qu'il n'était venu sur la terre que pour faire la volonté de son père : *Descendi de cœlo, non ut faciam volunta-*

[1] Qui non diligit manet in morte. (I *Joan.*, III, 14).
[2] Charitas est vinculum perfectionis. (*Colos.*, III, 14).
[3] (*Hebr.*, X, 5).

tem meam, sed voluntatem ejus qui misit me[1] C'est en cela qu'il veut que nous connaissions l'amour qu'il a pour son père, quand nous voyons qu'il ne va à la mort que pour obéir à sa volonté : *Ut cognoscat mundus, quia diligo patrem, et sicut mandatum dedit mihi pater, sic facio : surgite, eamus*[2]. Il dit ensuite qu'il ne reconnaissait pour être des siens que ceux qui font sa divine volonté : *Quicumque enim fecerit voluntatem patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est*[3] C'est l'unique but et l'unique désir de tous les saints dans leurs œuvres, que l'accomplissement de la divine volonté. Le bienheureux Henri Suson avait coutume de s'écrier : Je voudrais être plutôt le ver le plus vil de la terre par la volonté de Dieu, qu'un séraphin par la mienne. Et sainte Thérèse disait : Ce que doit rechercher celui qui pratique l'exercice de l'oraison, c'est de conformer sa volonté à celle de Dieu. C'est en cela, ajoutait-elle, que consiste la plus haute perfection ; celui qui excellera en ce point recevra de Dieu les dons les plus ineffables, et fera plus de progrès dans la vie intérieure ; les bienheureux du ciel aiment Dieu parfaitement, parce qu'ils sont rendus conformes en tout à la volonté de Dieu. Aussi Jésus-Christ nous enseigne-t-il à demander la grâce de faire la volonté de Dieu sur la terre, comme les saints la font dans le ciel. *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.* Celui qui fait la volonté de Dieu deviendra un homme selon son cœur, comme le Seigneur le disait de David : *Inveni virum secundum cor meum, qui faciet omnes voluntates meas*[4] Et pourquoi ? Parce que David était toujours prêt à faire ce que Dieu voulait de lui : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum*[5] David ne demandait à Dieu que d'apprendre à faire sa volonté : *Doce me facere voluntatem tuam*[6]

Oh ! que de valeur a un acte de parfaite résignation à la volonté de Dieu ! Il suffirait à lui seul pour faire un saint. Lorsque saint Paul persécutait l'Eglise, Jésus lui apparut, l'éclaira,

[1] (*Joan.*, VI, 38). — [2] (*Joan.*, XIV, 21). — [3] (*Matth.*, XII, 50).
[4] (I *Reg.*, XV, 14). — [5] (*Ps.* LVI, 7. et *Ps.* CVII, 1). — [6] (*Ps.* CXLII, 18).

le convertit, et Paul s'offrit aussitôt à faire la volonté de Dieu : *Domine, quid me vis facere*[1]? A peine a-t-il prononcé ces mots, que Jésus-Christ l'élève au rang de vase d'élection et d'apôtre des nations. *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus*[2]. Celui qui jeûne, qui fait des aumônes, qui se mortifie pour Dieu, lui donne une partie de soi-même ; mais celui qui lui donne sa volonté, voilà ce que Dieu nous demande : *Fili mi, præbe cor tuum mihi*[3]. Le but de nos désirs, de nos dévotions, de nos méditations, de nos communions, ce doit être d'accomplir la volonté de Dieu. Toutes nos prières doivent tendre à demander la grâce de faire ce que Dieu veut de nous. C'est pour cela que nous devons demander l'intercession de nos saints patrons, et de Marie surtout, afin d'obtenir la lumière et la force de nous conformer à la volonté de Dieu en toutes choses, et d'embrasser ce qui répugne à notre amour-propre. Le vénérable Jean d'Avila disait : Un *Dieu soit béni* pendant l'adversité, vaut plus que mille remerciements dans la prospérité.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh ! mon Dieu, ce qui a causé ma ruine, c'est de ne pas avoir voulu dans le passé me conformer à votre sainte volonté. Je déteste et je maudis mille fois ces jours, ces moments pendant lesquels, pour faire ma volonté, j'ai contredit la vôtre. O mon Dieu, maintenant je vous la donne toute, recevez-la, Seigneur, et enchaînez-la tellement à votre amour qu'elle ne puisse plus s'élever contre vous. Je vous aime, ô bonté infinie, et par l'amour que je vous porte, je m'offre tout à vous. Disposez de moi et de tout ce qui m'appartient comme il vous plaira. Préservez-moi du malheur de faire quoi que ce soit contre votre volonté, et puis traitez-moi comme vovs le vou-

1 (*Act.*, IX, 6). — 2 (*Ibid.*, 15). — 3 (*Prov.*, XXIII, 1).

drez. Père éternel, exaucez-moi pour l'amour de Jésus-Christ. O mon Jésus, exaucez-moi par les mérites de votre passion. Et vous, Marie, aidez-moi, obtenez-moi la grâce d'accomplir la volonté de Dieu, car c'est en cela que consiste mon salut. Je ne vous demande rien de plus.

DEUXIÈME POINT.

Nous devons accepter non-seulement les contrariétés qui nous viennent directement de Dieu, comme les maladies, les peines d'esprit, la perte de nos biens, la mort de nos parents, mais encore celles qui ne nous viennent de Dieu qu'indirectement, c'est-à-dire par les hommes telles sont les pertes de réputation, les mépris, les injustices, et toutes les autres espèces de persécution. Sachons que lorsque quelqu'un nous offense dans nos biens, dans notre honneur, Dieu ne veut pas sans doute le péché de celui qui nous offense, mais il veut cependant alors notre pauvreté et notre humiliation. Il est certain que tout ce qui arrive n'arrive que par la volonté de Dieu. *Ego dominus formans lucem et tenebras*[1] On lit auparavant dans l'Ecclésiastique, que les biens et les maux, la vie et la mort nous viennent de Dieu. *Bona et mala, vita et mors a Deo sunt*[2]. En un mot, tout nous vient de Dieu, les biens et les maux. S'il y a des choses que nous appelons des maux, c'est nous qui leur donnons ce nom et qui nous les rendons tels ; car si nous les acceptions comme nous devrions, en nous résignant entre les mains de Dieu, ce ne seraient pas des maux pour nous, ce seraient des biens. Les fleurons qui enrichissent le plus la couronne des saints, ce sont les tribulations qu'ils ont acceptées pour Dieu, en pensant que tout vient de sa main. Lorsqu'on annonça au saint homme Job que les Sabéens lui avaient pris ses richesses, que répondit-il ? « Le Seigneur me

[1] *(Isa.*, XLV, 7). — [2] *(Eccli.*, XI, 14).

les a données, le Seigneur me les a ôtées[1]. Il ne dit pas, le Seigneur m'avait donné ces biens, les Sabéens me les ont enlevés, mais le Seigneur me les a donnés, et c'est aussi le Seigneur qui me les a enlevés ; en disant ces mots, il bénissai Dieu, car il savait que rien n'arrive que par sa volonté[2] Le sains martyrs Epictète et Aton, étant tourmentés avec de crocs de fer et des torches ardentes, ne disaient jamais que ces paroles : Seigneur, que votre volonté s'accomplisse er vous ! Et voici ce qu'ils dirent en expirant : O Dieu éternel soyez béni, puisque vous nous donnez la grâce d'accompli en nous votre sainte volonté. Césaire raconte[3] qu'il y avait ur moine qui, sans mener une vie plus austère que les au tres, avait cependant le don des miracles. L'abbé s'en étan étonné, lui demanda un jour quelles étaient les dévotion qu'il pratiquait? Celui-ci répondit qu'il était bien plus impar fait que beaucoup d'autres, mais qu'il s'appliquait à se conformer en tout à la volonté de Dieu. Eh quoi ! reprit le supérieur vous n'éprouvez pas dé peine, en voyant le dommage que notre ennemi a faite sur nos terres ? Non, mon père, répondit-il ; j'er remercie le Seigneur, car il a fait tout et permet tout pour notre bien. Ces paroles donnèrent à l'abbé une haute idée de la sainteté de ce religieux.

C'est aussi ce que nous devrions faire tous, quand il nous arrive des contrariétés. Acceptons-les toutes de la main de Dieu, non-seulement avec patience, mais encore avec joie, à l'exemple des apôtres, qui se réjouissaient de se voir maltrai tés pour Jésus-Christ[4] Et quelle plus grande satisfaction que de supporter des croix et de savoir qu'en les embrassant nous faisons plaisir à Dieu ? Si donc nous voulons vivre dans une paix continuelle, tâchons dorénavant de nous conformer à la

[1] Dominus dedit, Dominus abstudit. (*Job.* I. 21).
[2] Sicut placuit Domino, ita factum est ; sit nomen Domini benedictum (*Ibid*).
[3] (*Lib.* X, c. VI).
[4] Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. (*Act.* V. 4).

divine volonté,et de nous écrier toujours dans ce qui nous arrive : *Ita pater, quoniam sic placitum fuit ante te*[1]. Seigneur, si cela vous plaît ainsi, eh bien ! que cela soit ! C'est vers ce but que nous devons diriger toutes nos méditations, nos communions, nos visites, nos prières. En priant Dieu qu'il nous accorde la grâce de nous conformer à sa volonté, offrons-nous toujours en disant : O mon Dieu, me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira. Sainte Thérèse s'offrait à Dieu au moins cinquante fois le jour, et le priait de disposer d'elle comme il voudrait.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! divin roi, Rédempteur bien-aimé, venez et régnez dorénavant vous seul sur mon âme. Acceptez ma volonté toute entière, car je ne désire et ne veux que ce que vous voulez. O Jésus, je vous ai tant causé de déplaisir par le passé en m'opposant à votre volonté ! j'en éprouve plus de peine que si j'avais souffert tout autre mal. Je m'en repens, j'en suis fâché de tout mon cœur. Je mérite le châtiment, je ne le refuse pas, je l'accepte, seulement ne m'imposez pas pour châtiment d'être privé de votre amour, faites de moi ce qu'il vous plaira. Je vous aime, ô mon Rédempteur ; je vous aime, ô mon Dieu, et puisqu'il en est ainsi, je veux faire tout ce que vous voulez. O sang de Jésus, vous êtes mon espérance. C'est par vous que dorénavant j'espère d'être uni à la volonté divine. Elle sera mon guide, mon désir, mon amour, ma paix ; je ne veux vivre et me reposer qu'en elle. *In pace in idipsum dormiam et requiescam*. Je répèterai toujours ces paroles : Mon Dieu, je veux tout comme vous le voulez ; que votre volonté s'accomplisse en moi : *Fiat voluntas tua*. O mon Jésus, par vos mérites, accordez-moi la grâce de vous dire souvent cette parole

[1] (*Matth.*, XI, 26).

d'amour : *Fiat voluntas tua, fiat voluntas tua.* O Marie ma mère, que vous êtes heureuse d'avoir toujours accompli la volonté de Dieu ! Obtenez-moi de l'accomplir aussi désormais. O reine de mon cœur, par l'amour que vous avez eu pour Jésus-Christ, obtenez-moi cette grâce, c'est de vous que je l'attends.

TROISIÈME POINT.

Celui qui se tient uni à la volonté divine jouit même sur cette terre d'une paix perpétuelle. « Rien de ce qui arrive au juste ne saurait l'abattre de chagrin, » est-il dit dans les Proverbes[1] Car sans doute une âme ne peut pas goûter de satisfaction plus grande, que de voir qu'il ne lui arrive rien qu'elle ne veuille. Or celui qui ne veut que ce que Dieu veut, a tout ce qu'il désire, puisque tout ce qui lui arrive n'advient que par la volonté de Dieu. Si les âmes résignées, dit Salvien, sont humiliées, elles le veulent ; si elles sont pauvres, elles le veulent ; en un mot, elles veulent tout ce qui leur arrive ; on doit donc les appeler heureuses[2] Qu'il fasse froid ou qu'il fasse chaud, qu'il pleuve ou qu'il vente, celui dont la volonté est unie à celle de Dieu, dit en lui-même : Je veux ce froid, je veux ce chaud, puisque c'est la volonté de Dieu. Quand il éprouve une perte, une persécution, une maladie, quand la mort approche, il dit : Je veux être malheureux, persécuté, malade ; je veux mourir, puisque Dieu le veut ainsi. Celui qui se repose dans la volonté de Dieu et qui se complaît dans ce que fait le Seigneur, est comme un homme placé au-dessus des nuages, qui aperçoit les orages se former à ses pieds, sans en être ni ému ni blessé. Voilà quelle est la paix dont parle l'Apôtre, et qui surpasse tout sentiment, *quæ exsuperat omnem sensum*[3] ; elle est préférable à toutes les délices

[1] Non contristabit justum quidquid ei acciderit. *(Prov.* XIX. 11).

[2] Humiles sunt, sic volunt ; pauperes sunt, paupertate delectantur ; itaque beati dicendi sunt.

[3] (*Ephes.*, III, 12).

du monde. C'est une paix stable qui n'est sujette à aucune vicissitude. « L'insensé change comme la lune, dit l'Ecclésiastique, tandis que le sage demeure ferme dans ses desseins[1] L'insensé, le pécheur change comme la lune, qui éclaire aujourd'hui et n'éclaire pas demain. Aujourd'hui on le voit rire, demain gémir ; aujourd'hui il est tranquille, demain affligé et furieux ; Il change en un mot selon la prospérité ou l'adversité. Mais le juste est comme le soleil, toujours égal et uniforme dans sa tranquilité, quoi qu'il arrive. Car sa paix provient de ce qu'il se conforme à la volonté de Dieu. *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*[2] Sainte Marie-Madeleine de Pazzi éprouvait tant de consolations, en entendant parler de la volonté de Dieu, qu'elle tombait dans une extase d'amour. Dans la partie inférieure nous ressentirions bien quelque peine des contrariétés qui nous seront arrivées, la paix régnera tant que la volonté sera unie à celle de Dieu. *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis*[3]. Mais quelle folie que celle que commettent ceux qui refusent de se soumettre à la volonté de Dieu, ce que Dieu veut s'accomplit toujours infailliblement. Qui est-ce, dit l'Apôtre, qui peut résister à la volonte de Dieu[4]? Ainsi ces malheureux portent leur croix, mais sans profit et sans goûter aucune paix. *Quis restitit ei et pacem habuit*[5]?

Eh ! que veut Dieu, si ce n'est notre bien? *Voluntas Dei sanctificatio vestra*[6]. Il veut nous voir saints pour nous voir contents en cette vie et heureux en l'autre. Comprenons bien que les croix qui nous viennent de Dieu contribuent toutes à notre avantage[7]. *Omnia cooperantur in bonum.* Aussi les châtiments ne nous viennent pas en cette vie pour notre ruine, mais seulement afin que nous nous corrigions et que nous acquérions la félicité éternelle. *Ad emendationem, non ad perditionem nostram evenis-*

[1] Stultus sicut luna mutatur, sapiens in sapientia manet, sicut sol. (*Eccli.*, XXVII. 23).

[2] (*Luc.*, II, 24). — [3] (*Joan.*, XVI, 22).

[4] Voluntati ejus quis restitit? (*Rom.* IX, 19).

[5] (*Job.* IX, 4). — [6] (I *Thess.*, IV, 3). — [7] (*Rom.*, VIII, 28).

se credamus, comme le disait Judith [1] Dieu nous aime tant, que non-seulement il désire notre salut, mais qu'il en est inquiet. Que peut nous refuser ce Dieu qui nous a donné son fils lui-même? *Qui proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum*; *quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* [2]? Abandonnons-nous donc toujours entre les mains de ce Dieu, qui a toujours à cœur notre bien, tandis que nous sommes en cette vie. *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis* [3] Pense à moi, disait le Seigneur à sainte Catherine de Sienne, et moi je penserai toujours à toi. Disons souvent avec l'épouse sacrée : *Dilectus meus mihi, et ego illi* [4] Mon bien-aimé pense à mon bonheur, et moi je ne veux penser qu'à lui plaire et qu'à m'unir à sa sainte volonté. Nous ne devons pas demander que Dieu fasse ce que nous voulons, mais que nous fassions ce que Dieu veut.

Celui qui en agira toujours ainsi, mènera une vie heureuse et fera une sainte mort. Celui qui meurt ainsi résigné à la volonté de Dieu, laisse aux autres une certitude morale de son salut. Mais celui qui ne sera pas uni à la volonté de Dieu pendant la vie, ne le sera pas non plus à la mort, et ne sera pas sauvé. Tâchons donc de nous rendre familiers quelques passages de l'Ecriture, au moyen desquels nous nous tiendrons toujours unis à la volonté de Dieu. *Domine, quid me vis facere*? Seigneur, dites-moi ce que vous voulez de moi, car je veux le faire. *Ecce ancilla Domini* : voici mon âme, elle est votre esclave ; commandez et vous serez obéi. *Tuus tum ego, salvum me fac*: sauvez-moi, Seigneur, et puis faites de moi ce qu'il vous plaira, je vous appartiens et je n'appartiens plus à moi-même. Quand il nous arrive quelque surcroît de malheur, disons aussitôt : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te* [5]. O mon Dieu! puisque cela vous plaît ainsi, eh bien, que ce soit comme vous le désirez. N'oubliez pas surtout la troisième demande du *Pater noster*, *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in*

[1] (*Jud.*, VIII, 17). — [2] (*Rom.*, VIII, 32).
[3] (*Petr.*, V, 7). — [4] (*Cant.* II. 6). — [5] (*Matth.*, XI, 26).

terra. Disons-la souvent avec amour, et répétons-la. Heureux si en vivant et en mourant nous pouvions nous crier : *Fiat, fiat voluntas tua.*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Jésus ! mon Rédempteur, vous avez consommé votre vie sur la croix à force de tourments, pour me procurer mon salut. Ayez donc pitié de moi, et sauvez-moi ; ne permettez pas qu'une âme que vous avez rachetée au prix de tant de peines, et avec tant d'amour, puisse vous haïr éternellement dans l'enfer. Il ne vous reste plus rien à faire pour m'obliger à vous aimer. C'est ce que vous avez voulu me faire entendre, lorsqu'en expirant sur la croix, vous avez répété ces paroles amoureuses: *Consummatum est.* Mais comment ensuite ai-je reconnu votre amour ? Je puis dire que par le passé je n'ai fait que vous causer du déplaisir et vous obliger à me haïr. Je vous remercie de ce que vous m'avez supporté avec tant de patience, et de ce que vous me donnez le temps de porter remède à ce mal que j'ai fait, et de vous aimer avant de mourir. Oui, je veux vous aimer et faire tout ce qui vous plaît. Je vous donne toute ma volonté, toute ma liberté et tout ce qui m'appartient. Je vous sacrifie encore ma vie, en acceptant la mort que vous m'enverrez avec tous les accidents et toutes les douleurs qui l'accompagneront. J'unis dès à présent ce sacrifice à celui que vous fîtes de votre vie pour moi sur la croix, ô mon Jésus. Ah ! par les mérites de votre passion, donnez-moi la grâce d'être résigné pendant la vie à toutes vos dispositions ; et quand viendra la mort, faites que je l'embrasse en union avec votre volonté. Je veux mourir, ô mon Jésus, pour vous plaire ; je veux mourir en disant : *Fiat voluntas tua.* O Marie ! ma mère, c'est ainsi que vous mourûtes ; obtenez-moi aussi de mourir comme vous.

FIN DES CONSIDÉRATIONS, ET EN MÊME TEMPS DU TOME Iᵉʳ DE LA PARTIE ASCÉTIQUE, ONZIÈME DES ŒUVRES.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE ONZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

Saint-Amand (Cher). — DESTENAY, imprimeur brévetê.